



the university of connecticut libraries
3 9153 00943818 7
B/2C 12/A2/1875/t.18



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

ŒUVRES DIVERSES

II

CORRESPONDANCE

I

LETTRES A FALCONET — LETTRES A Mlle VOLLAND

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie

RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

PAR

J. ASSÉZAT ET MAURICE TOURNEUX

TOME DIX-HUITIÈME



PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1876

ŒUVRES DIVERSES

II

LETTRE

HISTORIQUE ET POLITIQUE

SUR

LE COMMERCE DE LA LIBRAIRIE

(Écrite en 1767 — Publiée en 1861)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

A l'issue du congrès tenu à Bruxelles pour régler les droits de la propriété littéraire, MM. Ed. Laboulaye et Georges Guiffrey eurent la pensée de réunir et d'annoter les mémoires et ordonnances que cette grosse question avait provoqués au siècle dernier[1]. Pendant ses recherches, M. Guiffrey avait remarqué deux passages du *Traité des droits d'auteur* de M. A.-C. Renouard, où ce jurisconsulte citait quelques lignes d'un travail rédigé par Diderot et présenté par le syndicat de la librairie à M. de Sartine, travail dont il avait eu communication à la Bibliothèque. M. Guiffrey se mit aussitôt en campagne et parvint, non sans peine, à retrouver ce Mémoire si longtemps ignoré qu'il publia en 1861. (Hachette, in-8°.)

« Le manuscrit, dit-il dans sa préface, s'est enfin rencontré au département des imprimés. Comment est-il arrivé jusque-là? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir; mais que le manuscrit reste aux imprimés ou qu'il retourne aux manuscrits, peu importe; l'essentiel pour nous, c'est qu'il est entre nos mains et que nous pouvons enfin le livrer au public. »

Il importait fort au contraire, car un double de cette *Lettre* copié à Saint-Pétersbourg a fourni à M. Assézat des corrections et des additions presque à chaque page; et, bien que ce texte soit assurément préférable à celui de M. Guiffrey, nous aurions voulu les conférer l'un sur l'autre; mais M. Guiffrey n'a pas indiqué ni conservé par devers lui le titre et le numéro du volume dont il s'était servi. Depuis 1861, la Bibliothèque a subi bien des remaniements intérieurs; aussi, malgré la

1. *La Propriété littéraire au* XVIIIe *siècle. Recueil de pièces et de documents, publié par le Comité de l'association pour la défense de la propriété littéraire et artistique avec une introduction et des notices.* Hachette, 1860, in-8°.

bonne volonté des conservateurs des deux départements et de M. l'administrateur général lui-même, le manuscrit se trouve-t-il de nouveau égaré. Nous le regrettons d'autant plus que nous eussions peut-être pu savoir de qui est la note préliminaire où la *Lettre* est sévèrement jugée et qui semble émaner du lieutenant de police lui-même.

Dans la liste, aujourd'hui impossible à dresser, des travaux dont Diderot se chargeait pour subvenir à ses menues dépenses, cette longue lettre doit tenir le premier rang par la chaleur qu'il y a répandue et qui en fait un véritable plaidoyer. Il n'est ici, en effet, il a soin de le dire, que l'avocat des libraires, car il souhaiterait pour sa part l'abolition de toutes les communautés. Ce qui frappe le plus aujourd'hui dans son mémoire, ce n'est pas l'habileté qu'il déploie à défendre une cause dont les éléments nous échappent et pour lesquels nous renvoyons d'ailleurs au livre de MM. Laboulaye et Guiffrey; ce sont des pensées telles que celles-ci : « C'est le sort de presque tous les hommes de génie : ils ne sont pas à la portée de leur siècle, ils écrivent pour la génération suivante; » c'est la peinture de la joie et des exigences légitimes d'un auteur quand son premier livre a réussi, ce sont enfin des détails personnels précieux comme le passage où il estime à 40,000 écus le fruit de ses occupations littéraires.

L'historien que la librairie attend encore trouvera aussi dans ce factum des renseignements à ne pas négliger sur les livres de classe, sur le colportage et sur les contrefaçons, cette plaie à peine fermée depuis quelques années. Peut-être sera-t-on surpris de voir Diderot conseiller à un magistrat d'user très-fréquemment des permissions tacites; mais c'était alors la seule ressource de la liberté de la presse; il prêchait dailleurs pour sa propre paroisse, car les ouvrages « dangereux » de Montesquieu et de Rousseau avaient encore moins besoin de cette liberté que l'*Encyclopédie*, dont Le Breton distribuait précisément vers cette époque les derniers volumes aux souscripteurs désignés par M. de Sartine; encore le devait-il faire en secret « pour qu'on n'abusât point de cette facilité ».

LETTRE

HISTORIQUE ET POLITIQUE

ADRESSÉE A UN MAGISTRAT

SUR

LE COMMERCE DE LA LIBRAIRIE

SON ÉTAT ANCIEN ET ACTUEL,
SES RÈGLEMENTS, LES PRIVILÉGES, LES PERMISSIONS TACITES,
LES CENSEURS, LES COLPORTEURS, LE PASSAGE DES PONTS
ET AUTRES OBJETS RELATIFS A LA POLICE LITTÉRAIRE

(Juin 1767)

(Juin 1767).

M. de Sartine ayant demandé à M. Diderot un Mémoire sur la librairie, ce dernier lui donna celui-ci, qu'il n'a sûrement composé que d'après le conseil des libraires et sur des matériaux que M. Le Breton, ex-syndic de la librairie, lui a fournis, et dont les principes sont absolument contraires à la bonne administration des priviléges et des grâces dont ils doivent faire partie.

LETTRE

ADRESSÉE A UN MAGISTRAT

SUR

LE COMMERCE DE LA LIBRAIRIE

Vous désirez, monsieur, de connaître mes idées sur une affaire qui vous paraît être importante et qui l'est. Je suis trop flatté de cette confiance pour ne pas y répondre avec la promptitude que vous exigez, et l'impartialité que vous êtes en droit d'attendre d'un homme de mon caractère. Vous me croyez instruit, et j'ai en effet les connaissances que donne une expérience journalière, sans compter la persuasion scrupuleuse où je suis que la bonne foi ne suffit pas toujours pour excuser des erreurs. Je pense sincèrement que, dans les discussions qui tiennent au bien général, il serait plus à propos de se taire que de s'exposer avec les intentions les meilleures à remplir l'esprit d'un magistrat d'idées fausses et pernicieuses.

Je vous dirai donc d'abord qu'il ne s'agit pas simplement ici des intérêts d'une communauté. Eh! que m'importe qu'il y ait une communauté de plus ou de moins, à moi qui suis un des plus zélés partisans de la liberté, prise dans l'acception la plus étendue, qui souffre avec chagrin de voir le dernier des talents gêné dans son exercice, des bras donnés par la nature et liés par des conventions, qui ai de tout temps été convaincu que les corporations étaient injustes et funestes, et qui en regarderais l'abolissement entier et absolu comme un pas vers un gouvernement plus sage?

Ce dont il s'agit, c'est d'examiner, dans l'état où sont les

choses et même dans toute autre supposition, quels doivent être les fruits des atteintes que l'on a données et qu'on pourrait encore donner à notre librairie, s'il faut souffrir plus longtemps les entreprises que des étrangers font sur son commerce, quelle liaison il y a entre ce commerce et la littérature, s'il est possible d'empirer l'un sans nuire à l'autre et d'appauvrir le libraire sans ruiner l'auteur, ce que c'est que les priviléges de livres, si ces priviléges doivent être compris sous la dénomination générale et odieuse des autres *exclusifs*, s'il y a quelque fondement légitime à en limiter la durée et en refuser le renouvellement, quelle est la nature des fonds de la librairie, quels sont les titres de la possession d'un ouvrage que le libraire acquiert par la cession d'un littérateur, s'ils ne sont que momentanés ou s'ils sont éternels; l'examen de ces différents points me conduira aux éclaircissements que vous me demandez sur d'autres.

Mais avant tout, songez, monsieur, que sans parler de la légèreté indécente dans un homme public à dire, en quelque circonstance que ce soit, que si l'on vient à reconnaître qu'on a pris un mauvais parti, il n'y aura qu'à revenir sur ses pas et défaire ce qu'on aura fait, manière indigne et stupide de se jouer de l'état de la fortune des citoyens, songez, dis-je, qu'il est plus fâcheux de tomber dans la pauvreté que d'être né dans la misère, que la condition d'un peuple abruti est pire que celle d'un peuple brute, qu'une branche de commerce égarée est une branche de commerce perdue, et qu'on fait en dix ans plus de mal qu'on n'en peut réparer en un siècle. Songez que plus les effets d'une mauvaise police sont durables, plus il est essentiel d'être circonspect, soit qu'il faille établir, soit qu'il faille abroger, et dans ce dernier cas, je vous demanderai s'il n'y aurait pas une vanité bien étrange, si l'on ne ferait pas une injure bien gratuite à ceux qui nous ont précédés dans le ministère, que les traiter d'imbéciles sans s'être donné la peine de remonter à l'origine de leurs institutions, sans examiner les causes qui les ont suggérées et sans avoir suivi les révolutions favorables ou contraires qu'elles ont éprouvées. Il me semble que c'est dans l'historique des lois et de tout autre règlement qu'il faut chercher les vrais motifs de suivre ou de quitter la ligne tracée; c'est aussi par là que je commencerai. Il faudra

prendre les choses de loin; mais si je ne vous apprends rien, vous reconnaîtrez du moins que j'avais les notions préliminaires que vous me supposiez; ayez donc, monsieur, la complaisance de me suivre.

Les premiers imprimeurs qui s'établirent en France travaillèrent sans concurrents, et ne tardèrent pas à faire une fortune honnête; cependant, ce ne fut ni sur Homère, ni sur Virgile, ni sur quelque auteur de cette volée que l'imprimerie naissante s'essaya. On commença par de petits ouvrages de peu de valeur, de peu d'étendue et du goût d'un siècle barbare. Il est à présumer que ceux qui approchèrent nos anciens typographes, jaloux de consacrer les prémices de l'art à la science qu'ils professaient et qu'ils devaient regarder comme la seule essentielle, eurent quelque influence sur leur choix. Je trouverais tout simple qu'un capucin eût conseillé à Gutenberg de débuter par la *Règle de saint François;* mais indépendamment de la nature et du mérite réel d'un ouvrage, la nouveauté de l'invention, la beauté de l'exécution, la différence de prix d'un livre imprimé et d'un manuscrit, tout favorisait le prompt débit du premier.

Après ces essais de l'art le plus important qu'on pût imaginer pour la propagation et la durée des connaissances humaines, essais que cet art n'offrait au public que comme des gages de ce qu'on pouvait attendre un jour, qu'on ne dut pas rechercher longtemps, parce qu'ils étaient destinés à tomber dans le mépris à mesure qu'on s'éclairerait, et qui ne sont aujourd'hui précieusement recueillis que par la curiosité bizarre de quelques personnages singuliers qui préfèrent un livre rare à un bon livre, un bibliomane comme moi, un érudit qui s'occupe de l'histoire de la typographie, comme le professeur Schepfling, ont entrepris des ouvrages d'une utilité générale et d'un usage journalier.

Mais ces ouvrages sont en petit nombre; occupant presque toutes les presses de l'Europe à la fois, ils devinrent bientôt communs, et le débit n'en était plus fondé sur l'enthousiasme d'un art nouveau et justement admiré. Alors peu de personnes lisaient; un traitant n'avait pas la fureur d'avoir une bibliothèque et n'enlevait pas à prix d'or et d'argent à un pauvre littérateur un livre utile à celui-ci. Que fit l'imprimeur? Enrichi

par ses premières tentatives et encouragé par quelques hommes éclairés, il appliqua ses travaux à des ouvrages estimés, mais d'un usage moins étendu. On goûta quelques-uns de ses ouvrages et ils furent enlevés avec une rapidité proportionnée à une infinité de circonstances diverses; d'autres furent négligés, et il y en eut dont l'édition se fit en pure perte pour l'imprimeur. Mais le débit de ceux qui réussirent et la vente courante des livres nécessaires et journaliers compensèrent sa perte par des rentrées continuelles, et ce fut la ressource toujours présente de ces rentrées qui inspira l'idée de se faire un fonds.

Un fonds de librairie est donc la possession d'un nombre plus ou moins considérable de livres propres à différents états de la société, et assorti de manière que la vente sûre mais lente des uns, compensée avec avantage par la vente aussi sûre mais plus rapide des autres, favorise l'accroissement de la première possession. Lorsqu'un fonds ne remplit pas toutes ces conditions, il est ruineux. A peine la nécessité des fonds fut-elle connue que les entreprises se multiplièrent à l'infini, et bientôt les savants, qui ont été pauvres dans tous les temps, purent se procurer à un prix modique les ouvrages principaux en chaque genre.

Tout est bien jusqu'ici et rien n'annonce le besoin d'un règlement ni de quoi que ce soit qui ressemble à un code de librairie.

Mais pour bien saisir ce qui suit, soyez persuadé, monsieur, que ces livres savants et d'un certain ordre n'ont eu, n'ont et n'auront jamais qu'un petit nombre d'acheteurs, et que sans le faste de notre siècle, qui s'est malheureusement répandu sur toute sorte d'objets, trois ou quatre éditions même des œuvres de Corneille et de Voltaire suffiraient pour la France entière : combien en faudrait-il moins de Bayle, de Moréri, de Pline, de Newton et d'une infinité d'autres ouvrages! Avant ces jours d'une somptuosité qui s'épuise sur les choses d'apparat aux dépens des choses utiles, la plupart des livres étaient dans le cas de ces derniers, et c'était la rentrée continue des ouvrages communs et journaliers, jointe au débit d'un petit nombre d'exemplaires de quelques auteurs propres à certains états, qui soutenait le zèle des commerçants. Supposez les choses aujour-

d'hui comme elles étaient alors ; supposez cette espèce d'harmonie subsistante de compensation d'effets difficiles et d'effets courants, et brûlez le code de la librairie : il est inutile.

Mais l'industrie d'un particulier n'a pas plus tôt ouvert une route nouvelle que la foule s'y précipite. Bientôt les imprimeries se multiplièrent, et ces livres de première nécessité et d'une utilité générale, ces efforts dont le débit continuel et les rentrées journalières fomentaient l'émulation du libraire devinrent si communs et d'une si pauvre ressource qu'il fallut plus de temps pour en débiter un petit nombre que pour consommer l'édition entière d'un autre ouvrage. Le profit des effets courants devint presque nul, et le commerçant ne retrouva pas sur les effets sûrs ce qu'il perdait sur les premiers, parce qu'il n'y avait aucune circonstance qui pût en changer la nature et en étendre l'usage. Le hasard des entreprises particulières ne fut plus balancé par la certitude des autres, et une ruine presque évidente conduisait insensiblement le libraire à la pusillanimité et à l'engourdissement, lorsqu'on vit paraître quelques-uns de ces hommes rares dont il sera fait mention à jamais dans l'histoire de l'imprimerie et des lettres, qui, animés de la passion de l'art et pleins de la noble et téméraire confiance que leur inspiraient des talents supérieurs, imprimeurs de profession, mais gens d'une littérature profonde, capables de faire face à la fois à toutes les difficultés, formèrent les projets les plus hardis et en seraient sortis avec honneur et profit sans un inconvénient que vous soupçonnez sans doute, et qui nous avance d'un pas vers la triste nécessité de recourir à l'autorité dans une affaire de commerce.

Dans l'intervalle, les disputes des fanatiques, qui font toujours éclore une infinité d'ouvrages éphémères mais d'un débit rapide, remplacèrent pour un moment les anciennes rentrées qui s'étaient éteintes. Le goût qui renaît quelquefois chez un peuple pour un certain genre de connaissances, mais qui ne renaît jamais qu'au déclin d'un autre goût qui cesse, — comme nous avons vu de nos jours la fureur de l'histoire naturelle succéder à celle des mathématiques, sans que nous sachions quelle est la science qui étouffera le goût régnant, — cette effervescence subite tira peut-être des magasins quelques productions qui y pourrissaient ; mais elle en condamna presque

un égal nombre d'autres à y pourrir à leur place ; et puis les disputes religieuses s'apaisent, on se refroidit bientôt sur les ouvrages polémiques, on en sent le vide, on rougit de l'importance qu'on y mettait. Le temps qui produit les artistes singuliers et hardis est court ; et ceux dont je vous parlais ne tardèrent pas à connaître le péril des grandes entreprises, lorsqu'ils virent des hommes avides et médiocres tromper tout à coup l'espoir de leur industrie et leur enlever le fruit de leurs travaux.

En effet, les Estienne, les Morel et autres habiles imprimeurs, n'avaient pas plus tôt publié un ouvrage dont ils avaient préparé à grands frais une édition et dont l'exécution et le bon choix leur assuraient le succès, que le même ouvrage était réimprimé par des incapables qui n'avaient aucun de leurs talents, qui, n'ayant fait aucune dépense, pouvaient vendre à plus bas prix, et qui jouissaient de leurs avances et de leurs veilles sans avoir couru aucun de leurs hasards. Qu'en arriva-t-il ? Ce qui devait en arriver et ce qui en arrivera dans tous les temps :

La concurrence rendit la plus belle entreprise ruineuse ; il fallut vingt années pour débiter une édition, tandis que la moitié du temps aurait suffi pour en épuiser deux. Si la contrefaçon était inférieure à l'édition originale, comme c'était le cas ordinaire, le contrefacteur mettait son livre à bas prix ; l'indigence de l'homme de lettres préférait l'édition moins chère à la meilleure. Le contrefacteur n'en devenait guère plus riche, et l'homme entreprenant et habile, écrasé par l'homme inepte et rapace qui le privait inopinément d'un gain proportionné à ses soins, à ses dépenses, à sa main-d'œuvre et aux risques de son commerce, perdait son enthousiasme et restait sans courage.

Il ne s'agit pas, monsieur, de se perdre dans des spéculations à perte de vue et d'opposer des raisonnements vagues à des plaintes et à des faits qui sont devenus le motif d'un code particulier. Voilà l'histoire des premiers temps de l'art typographique et du commerce de librairie, image fidèle des nôtres et causes premières d'un règlement dont vous avez déjà prévu l'origine.

Dites-moi, monsieur, fallait-il fermer l'oreille aux plaintes des vexés, les abandonner à leur découragement, laisser subsister l'inconvénient et attendre le remède du temps qui débrouille quelquefois de lui-même des choses que la prudence

humaine achève de gâter ? Si cela est, négligeons l'étude du passé, attendons paisiblement la fin d'un désordre de sa propre durée, et abandonnons-nous à la discrétion du temps à venir, qui termine tout, à la vérité, mais qui termine tout bien ou mal, et, selon toute apparence, plus souvent mal que bien, puisque les hommes, malgré leur paresse naturelle, ne s'en sont pas encore tenus à cette politique si facile et si commode qui rend superflus les hommes de génie et les grands ministres.

Il est certain que le public paraissait profiter de la concurrence, qu'un littérateur avait pour peu de chose un livre mal conditionné, et que l'imprimeur habile, après avoir lutté quelque temps contre la longueur des rentrées et le malaise qui en était la suite, se déterminait communément à abaisser le prix du sien. Il serait trop ridicule aussi de supposer que le magistrat préposé à cette branche de commerce ne connût pas cet avantage et qu'il l'eût négligé, s'il eût été aussi réel qu'il le paraît au premier coup d'œil ; mais ne vous trompez pas, monsieur, il reconnut bientôt qu'il n'était que momentané et qu'il tournait au détriment de la profession découragée et au préjudice des littérateurs et des lettres. L'imprimeur habile sans récompense, le contrefacteur injuste sans fortune, se trouvèrent également dans l'impossibilité de se porter à aucune grande entreprise, et il vint un moment où parmi un assez grand nombre de commerçants, on en aurait vainement cherché deux qui osassent se charger d'un in-folio. C'est la même chose à présent; la communauté des libraires et imprimeurs de Paris est composée de trois cent soixante commerçants ; je mets en fait qu'on n'en trouverait pas dix plus entreprenants. J'en appelle aux bénédictins, aux érudits, aux théologiens, aux gens de lois, aux antiquaires, à tous ceux qui travaillent à de longs ouvrages et à de volumineuses collections, et si nous voyons aujourd'hui tant d'ineptes rédacteurs de grands livres et de petits, tant de feuillistes, tant d'abréviateurs, tant d'esprits médiocres occupés, tant d'habiles gens oisifs, c'est autant l'effet de l'indigence du libraire privé par les contrefaçons et une multitude d'autres abus de ses rentrées journalières, et réduit à l'impossibilité d'entreprendre un ouvrage important et d'une vente longue et difficile, que de la paresse et de l'esprit superficiel du siècle.

Ce n'est pas un commerçant qui vous parle, c'est un littéra-

teur que ses confrères ont quelquefois consulté sur l'emploi de leur temps et de leur talent. Si je leur proposais quelque grande entreprise, ils ne me répondraient pas : « Qui est-ce qui me lira ? Qui est-ce qui m'achètera ? » mais : « Quand mon livre sera fait, où est le libraire qui s'en chargera ? » La plupart de ces gens-là n'ont pas le sou, et ce qui leur faut à présent, c'est quelque méchante brochure qui leur donne bien vite de l'argent et du pain. En effet, je pourrais vous citer vingt grands et bons ouvrages dont les auteurs sont morts avant que d'avoir pu trouver un commerçant qui s'en chargeât, même à vil prix.

Je vous disais tout à l'heure que l'imprimeur habile se déterminait communément à baisser son livre de prix : mais il s'en trouva d'opiniâtres qui prirent le parti contraire au hasard de périr de misère. Il est sûr qu'ils faisaient la fortune du contrefacteur à qui ils envoyaient le grand nombre des acheteurs ; mais qu'en arrivait-il à ceux-ci ? C'est qu'ils ne tardaient guère à se dégoûter d'une édition méprisable, qu'ils finissaient par se pourvoir deux fois du même livre, que le savant qu'on se proposait de favoriser était vraiment lésé, et que les héritiers de l'imprimeur habile recueillaient quelquefois après la mort de leur aïeul une petite portion du fruit de ses travaux.

Je vous prie, monsieur, si vous connaissez quelque littérateur d'un certain âge, de lui demander combien de fois il a renouvelé sa bibliothèque et pour quelle raison. On cède à sa curiosité et à son indigence dans le premier moment, mais c'est toujours le bon goût qui prédomine et qui chasse du rayon la mauvaise édition pour faire place à la bonne. Quoi qu'il en soit, tous ces imprimeurs célèbres dont nous recherchons à présent les éditions, qui nous étonnent par leurs travaux et dont la mémoire nous est chère, sont morts pauvres, et ils étaient sur le point d'abandonner leurs caractères et leurs presses, lorsque la justice du magistrat et la libéralité du souverain vinrent à leur secours.

Placés entre le goût qu'ils avaient pour la science et pour leur art, et la crainte d'être ruinés par d'avides concurrents, que firent ces habiles et malheureux imprimeurs ? Parmi les manuscrits qui restaient, ils en choisirent quelques-uns dont l'impression pût réussir ; ils en préparèrent l'édition en silence ; ils l'exécutèrent, et, pour parer autant qu'ils pouvaient à la

contrefaçon qui avait commencé leur ruine et qui l'aurait consommée, lorsqu'ils furent sur le point de la publier, ils sollicitèrent auprès du monarque et en obtinrent un privilége *exclusif* pour leur entreprise. Voilà, monsieur, la première ligne du code de la librairie et son premier règlement.

Avant que d'aller plus loin, monsieur, ne puis-je pas vous demander ce que vous improuvez dans la précaution du commerçant ou dans la faveur du souverain?

Cet exclusif, me répondrez-vous, était contre le droit commun.

J'en conviens.

Le manuscrit pour lequel il était accordé n'était pas le seul qui existât, et un autre typographe en possédait ou pouvait s'en procurer un semblable. — Cela est vrai, mais à quelques égards seulement, car l'édition d'un ouvrage, surtout dans ces premiers temps, ne supposait pas seulement la possession d'un manuscrit, mais la collection d'un grand nombre, collection longue, pénible, dispendieuse; cependant je ne vous arrêterai point, je ne veux pas être difficultueux. — Or, ajoutez-vous, il devait paraître dur de concéder à l'un ce qu'on refusait à un autre. — Cela le parut aussi, quoique ce fût le cas ou jamais de plaider la cause du premier occupant et d'une possession légitime, puisqu'elle était fondée sur des risques, des soins et des avances. Cependant pour que la dérogation au droit commun ne fût pas excessive, on jugea à propos de limiter le temps de l'exclusif. Vous voyez que le ministère, procédant avec quelque connaissance de cause, répondait en partie à vos vues; mais ce que vous ne voyez peut-être pas et ce qu'il n'aperçut pas d'abord, c'est que loin de protéger l'entrepreneur, il lui tendait un piége. Oui, monsieur, un piége, et vous allez en juger.

Il n'en est pas d'un ouvrage comme d'une machine dont l'essai constate l'effet, d'une invention qu'on peut vérifier en cent manières, d'un secret dont le succès est éprouvé. Celui même d'un livre excellent dépend, au moment de l'édition, d'une infinité de circonstances raisonnables ou bizarres que toute la sagacité de l'intérêt ne saurait prévoir.

Je suppose que l'*Esprit des Lois* fût la première production d'un auteur inconnu et relégué par la misère à un quatrième

étage ; malgré toute l'excellence de cet ouvrage, je doute qu'on en eût fait trois éditions, et il y en a peut-être vingt. Les dix-neuf vingtièmes de ceux qui l'ont acheté sur le nom, la réputation, l'état et les talents de l'auteur, et qui le citent sans cesse sans l'avoir lu et sans l'avoir entendu, le connaîtraient à peine de nom. Et combien d'auteurs qui n'ont obtenu la célébrité qu'ils méritaient que longtemps après leur mort? C'est le sort de presque tous les hommes de génie ; ils ne sont pas à la portée de leur siècle ; ils écrivent pour la génération suivante. Quand est-ce qu'on va chercher leurs productions chez le libraire ? C'est quelque trentaine d'années après qu'elles sont sorties de son magasin pour aller chez le cartonnier. En mathématiques, en chimie, en histoire naturelle, en jurisprudence, en un très-grand nombre de genres particuliers, il arrive tous les jours que le privilége est expiré que l'édition n'est pas à moitié consommée. Or, vous concevez que ce qui est à présent a dû être autrefois, et sera toujours. Quand on eut publié la première édition d'un ancien manuscrit, il arriva souvent à la publication d'une seconde que le restant de la précédente tombait en pure perte pour le privilégié.

Il ne faut pas imaginer que les choses se fassent sans cause, qu'il n'y ait d'hommes sages qu'au temps où l'on vit et que l'intérêt public ait été moins connu ou moins cher à nos prédécesseurs qu'à nous. Séduits par des idées systématiques, nous attaquons leur conduite, et nous sommes d'autant moins disposés à reconnaître leur prudence, que l'inconvénient auquel ils ont remédié par leur police ne nous frappe plus.

De nouvelles représentations de l'imprimerie sur les limites trop étroites de son privilége furent portées au magistrat, et donnèrent lieu à un nouveau règlement, ou à une modification nouvelle du premier. N'oubliez pas, monsieur, qu'il est toujours question de manuscrits de droit commun. On pesa les raisons du commerçant et l'on conclut à lui accorder un second privilége à l'expiration du premier. Je vous laisse à juger si l'on empirait les choses au lieu de les améliorer, mais il faut que ce soit l'un ou l'autre. C'est ainsi qu'on s'avançait peu à peu à la perpétuité et à l'immutabilité du privilége ; et il est évident que, par ce second pas, on se proposait de pourvoir à l'intérêt légitime de l'imprimeur, à l'encourager, à lui laisser un sort, à

lui et à ses enfants, à l'attacher à son état, et à le porter aux entreprises hasardeuses, en en perpétuant le fruit dans sa maison et dans sa famille : et je vous demanderai si ces vues étaient saines, ou si elles ne l'étaient pas.

Blâmer une institution humaine parce qu'elle n'est pas d'une bonté générale et absolue, c'est exiger qu'elle soit divine ; vouloir être plus habile que la Providence, qui se contente de balancer les biens par les maux, plus sage dans nos conventions que la nature dans ses lois, et troubler l'ordre du tout par le cri d'un atome qui se croit choqué rudement.

Cependant cette seconde faveur s'accorda rarement ; il y eut une infinité de réclamations aveugles ou éclairées, comme il vous plaira de les appeler pour ce moment. La grande partie des imprimeurs qui, dans ce corps, ainsi que dans les autres, est plus ardente à envahir les ressources de l'homme inventif et entreprenant qu'habile à en imaginer, privée de l'espoir de se jeter sur la dépouille de ses confrères, poussa les hauts cris ; on ne manqua pas, comme vous pensez bien, de mettre en avant la liberté du commerce blessée et le despotisme de quelques particuliers prêt à s'exercer sur le public et sur les savants ; on présenta à l'Université et aux Parlements l'épouvantail d'un monopole littéraire, comme si un libraire français pouvait tenir un ouvrage à un prix excessif sans que l'étranger attentif ne passât les jours et les nuits à le contrefaire et sans que l'avidité de ses confrères recourût aux mêmes moyens, et cela, comme on n'en a que trop d'exemples, au mépris de toutes les lois afflictives, qu'un commerçant ignorât que son véritable intérêt consiste dans la célérité du débit et le nombre des éditions, et qu'il ne sentît pas mieux que personne ses hasards et ses avantages. Ne dirait-on pas, s'il fallait en venir à cette extrémité, que celui qui renouvelle le privilége ne soit pas le maître de fixer le prix de la chose ? Mais il est d'expérience que les ouvrages les plus réimprimés sont les meilleurs, les plus achetés, vendus au plus bas prix, et les instruments les plus certains de la fortune du libraire.

Cependant ces cris de la populace du corps, fortifiés de ceux de l'Université, furent entendus des Parlements, qui crurent apercevoir dans la loi nouvelle la protection injuste d'un petit nombre de particuliers aux dépens des autres, et voilà

arrêts sur arrêts contre la prorogation des priviléges; mais permettez monsieur, que je vous rappelle encore une fois, à l'acquit des Parlements, que ces premiers priviléges n'avaient pour objet que les anciens ouvrages et les premiers manuscrits, c'est-à-dire des effets qui, n'appartenant pas proprement à aucun acquéreur, étaient de droit commun. Sans cette attention, vous confondrez des objets fort différents. Un privilége des temps dont je vous parle ne ressemble pas plus à un privilége d'aujourd'hui qu'une faveur momentanée, une grâce libre et amovible à une possession personnelle, une acquisition fixe, constante et inaliénable sans le consentement exprès du propriétaire. C'est une distinction à laquelle vous pouvez compter que la suite donnera toute la solidité que vous exigez.

Au milieu du tumulte des guerres civiles qui désolèrent le royaume sous les règnes des fils d'Henri second, l'imprimerie, la librairie et les lettres, privées de la protection et de la bienfaisance des souverains, demeurèrent sans appui, sans ressources et presque anéanties; car qui est-ce qui a l'âme assez libre pour écrire, pour lire entre des épées nues? Kerver, qui jouissait dès 1563 du privilége exclusif pour les *Usages romains*, réformés selon le concile de Trente, et qui en avait obtenu deux continuations de six années chacune, fut presque le seul en état d'entreprendre un ouvrage important.

A la mort de Kerver, qui arriva en 1583, une compagnie de cinq libraires, qui s'accrut ensuite de quelques associés, soutenue de ce seul privilége, qui lui fut continué à diverses reprises dans le cours d'un siècle, publia un nombre d'excellents livres. C'est à ces commerçants réunis ou séparés que nous devons les ouvrages connus sous le titre de *la Navire*, ces éditions grecques qui honorent l'imprimerie française, dont on admire l'exécution, et parmi lesquelles, malgré les progrès de la critique et de la typographie, il en reste plusieurs qu'on recherche et qui sont de prix. Voilà des faits sur lesquels je ne m'étendrai point et que j'abandonne à vos réflexions.

Cependant ce privilége des *Usages* fut vivement revendiqué par le reste de la communauté, et il y eut différents arrêts qui réitérèrent la proscription de ces sortes de prorogations de priviléges. Plus je médite la conduite des tribunaux dans cette

contestation, moins je me persuade qu'ils entendissent bien nettement l'état de la question. Il s'agissait de savoir si en mettant un *effet* en commun on jetterait le corps entier de la librairie dans un état indigent, ou si en en laissant la jouissance exclusive aux premiers possesseurs on réserverait quelques ressources aux grandes entreprises; cela me semble évident. En prononçant contre les prorogations, le Parlement fut du premier avis; en les autorisant, le Conseil fut du second, et les associés continuèrent à jouir de leur privilége. Il y a plus. Je vous prie, monsieur, de me suivre.

Le chancelier Séguier, homme de lettres et homme d'État, frappé de la condition misérable de la librairie, et convaincu que si la compagnie des *Usages* avait tenté quelques entreprises considérables, c'était au bénéfice de son privilége qu'on le devait, loin de donner atteinte à cette ressource, imagina de l'étendre à un plus grand nombre d'ouvrages dont la possession sûre et continue pût accroître le courage avec l'aisance du commerçant, et voici le moment où la police de la librairie va faire un nouveau pas, et que les priviléges changent tout à fait de nature. Heureux si le titre odieux de privilége avait aussi disparu!

Ce n'était plus alors sur des manuscrits anciens et de droit commun que les éditions se faisaient; ils étaient presque épuisés, et l'on avait déjà publié des ouvrages d'auteurs contemporains qu'on avait crus dignes de passer aux nations éloignées et aux temps à venir, et qui promettaient au libraire plusieurs éditions. Le commerçant en avait traité avec le littérateur; en conséquence, il en avait sollicité en chancellerie les priviléges, et à l'expiration de ces priviléges leur prorogation ou renouvellement.

L'accord entre le libraire et l'auteur contemporain se faisait alors comme aujourd'hui: l'auteur appelait le libraire et lui proposait son ouvrage; ils convenaient ensemble du prix, de la forme et des autres conditions. Ces conditions et ce prix étaient stipulés dans un acte sous seing privé par lequel l'auteur, à perpétuité, cédait et sans retour son ouvrage au libraire et à ses ayants cause.

Mais, comme il importait à la religion, aux mœurs et au gouvernement qu'on ne publiât rien qui pût blesser ces objets

respectables, le manuscrit était présenté au chancelier ou à son substitut, qui nommait un censeur de l'ouvrage, sur l'attestation duquel l'impression en était permise ou refusée. Vous imaginez sans doute que ce censeur devait être quelque personnage grave, savant, expérimenté, un homme dont la sagesse et les lumières répondissent à l'importance de sa fonction. Quoi qu'il en soit, si l'impression du manuscrit était permise, on délivrait au libraire un titre qui retînt toujours le nom de privilége, qui l'autorisait à publier l'ouvrage qu'il avait acquis et qui lui garantissait, sous des peines spécifiées contre le pertubateur, la jouissance tranquille d'un bien dont l'acte sous seing privé, signé de l'auteur et de lui, transmettait la possession perpétuelle.

L'édition publiée, il était enjoint au libraire de représenter son manuscrit, qui seul pouvait constater l'exacte conformité de la copie et de l'original et accuser ou excuser le censeur.

Le temps du privilége était limité, parce qu'il en est des ouvrages ainsi que des lois, et qu'il n'y a peut-être aucune doctrine, aucun principe, aucune maxime dont il convienne également d'autoriser en tout temps la publicité.

Le temps du premier privilége expiré, si le commerçant en sollicitait le renouvellement, on le lui accordait sans difficulté. Et pourquoi lui en aurait-on fait? Est-ce qu'un ouvrage n'appartient pas à son auteur autant que sa maison ou son champ? Est-ce qu'il n'en peut aliéner à jamais la propriété? Est-ce qu'il serait permis, sous quelque cause ou prétexte que ce fût, de dépouiller celui qu'il a librement substitué à son droit? Est-ce que ce substitué ne mérite pas pour ce bien toute la protection que le gouvernement accorde aux propriétaires contre les autres sortes d'usurpateurs? Si un particulier imprudent et malheureux a acquis à ses risques et fortune un terrain empesté, ou qui le devienne, sans doute il est du bon ordre de défendre de l'habiter; mais sain ou empesté, la propriété lui en reste, et ce serait un acte de tyrannie et d'injustice qui ébranlerait toutes les conventions des citoyens que d'en transférer l'usage et la propriété à un autre. Mais je reviendrai sur ce point qui est la base solide ou ruineuse de la propriété du libraire.

Cependant, en dépit de ces principes qu'on peut regarder

comme les éléments de la jurisprudence sur les possessions et les acquisitions, le Parlement continua d'improuver par ses arrêts les renouvellements et prorogations de priviléges, sans qu'on en puisse imaginer d'autre raison que celle-ci : c'est que n'étant pas suffisamment instruit de la révolution qui s'était faite dans la police de la librairie et la nature des priviléges, l'épouvantail de l'*exclusif* le révoltait toujours. Mais le Conseil, plus éclairé, j'ose le dire, distinguant avec raison l'acte libre de l'auteur et du libraire d'avec le privilége de la chancellerie, expliquait les arrêts du Parlement et en restreignait l'exécution aux livres anciens qu'on avait originairement publiés d'après des manuscrits communs, et continuait à laisser et à garantir aux libraires la propriété de ceux qu'ils avaient légitimement acquis d'auteurs vivants ou de leurs héritiers.

Mais l'esprit d'intérêt n'est pas celui de l'équité; ceux qui n'ont rien ou peu de chose sont tout prêts à céder le peu ou rien qu'ils ont pour le droit de se jeter sur la fortune de l'homme aisé. Les libraires indigents et avides étendirent contre toute bonne foi les arrêts du Parlement à toutes sortes de priviléges, et se crurent autorisés à contrefaire indistinctement et les livres anciens et les livres nouveaux, lorsque ces priviléges étaient expirés, alléguant, selon l'occasion, ou la jurisprudence du Parlement, ou l'ignorance de la prorogation du privilége.

De là une multitude de procès toujours jugés contre le contrefacteur, mais presque aussi nuisibles au gagnant qu'au perdant, rien n'étant plus contraire à l'assiduité que demande le commerce que la nécessité de poursuivre ses droits devant les tribunaux.

Mais la conduite d'une partie de ces libraires qui, par l'attrait présent d'usurper une partie de la fortune de leurs confrères, abandonnait celle de leur postérité à l'usurpation du premier venu, ne vous paraît-elle pas bien étrange? Vous conviendrez, monsieur, que ces misérables en usaient comme des gens dont les neveux et les petits-neveux étaient condamnés à perpétuité à être aussi pauvres que leurs aïeux. Mais j'aime mieux suivre l'histoire du code de la librairie et de l'institution des priviléges que de me livrer à des réflexions affligeantes sur la nature de l'homme.

Pour étouffer ces contestations de libraires à libraires qui fatiguaient le conseil et la chancellerie, le magistrat défendit verbalement à la communauté de rien imprimer sans lettres-privilèges du grand sceau. La communauté, c'est-à-dire la partie misérable, fit des remontrances; mais le magistrat tint ferme, il étendit même son ordre verbal jusqu'aux livres anciens, et le Conseil, statuant en conséquence de cet ordre sur les priviléges et leurs continuations par lettres patentes du 20 décembre 1649, défendit d'imprimer aucun livre sans privilége du roi, donna la préférence au libraire qui aurait obtenu le premier des lettres de continuation accordées à plusieurs, proscrivit les contrefaçons, renvoya les demandes de continuation à l'expiration des priviléges, restreignit ces demandes à ceux à qui les priviléges auraient été premièrement accordés, permit à ceux-ci de les faire renouveler quand ils en aviseraient bon être, et voulut que toutes les lettres de priviléges et de continuations fussent portées sur le registre de la communauté que le syndic serait tenu de représenter à la première réquisition, pour qu'à l'avenir on n'en prétendît cause d'ignorance, et qu'il n'y eût aucune concurrence frauduleuse ou imprévue, à l'obtention d'une même permission.

Après cette décision, ne vous semble-t-il pas, monsieur, que tout devait être fini, et que le ministre avait pourvu, autant qu'il était en lui, à la tranquillité des possesseurs? Mais la partie indigente et rapace de la communauté fit les derniers efforts contre les liens nouveaux qui arrêtaient ses mains.

Vous serez peut-être surpris qu'un homme, à qui vous ne refusez pas le titre de compatissant, s'élève contre les indigents. monsieur, je veux bien faire l'aumône, mais je ne veux pas qu'on me vole; et si la misère excuse l'usurpation, où en sommes-nous?

Le père du dernier des Estienne, qui avait plus de tête que de fortune et pas plus de fortune que d'équité, fut élevé tumultuairement à la qualité de syndic par la cabale des mécontents. Dans cette place, qui lui donnait du poids, il poursuivit et obtint différents arrêts du Parlement qui l'autorisaient à assigner en la cour ceux à qui il serait accordé des continuations de priviléges, et parmi ces arrêts, celui du 7 septembre 1657 défend en général de solliciter aucune permission de

réimprimer, s'il n'y a dans l'ouvrage augmentation d'un quart.

Eh bien, monsieur, connaissez-vous rien d'aussi bizarre? J'avoue que je suis bien indigné de ces réimpressions successives qui réduisent en dix ans ma bibliothèque au quart de sa valeur; mais faut-il qu'on empêche par cette considération un auteur de corriger incessamment les fautes qui lui sont échappées, de retrancher le superflu, et de suppléer ce qui manque à son ouvrage? Ne pourrait-on pas ordonner au libraire, à chaque réimpression nouvelle, de distribuer les additions, corrections, retranchements et changements à part? Voilà une attention digne du magistrat, s'il aime vraiment les littérateurs, et des chefs de la librairie, s'ils ont quelque notion du bien public. Qu'on trouve une barrière à ce sot orgueil, à cette basse condescendance de l'auteur pour le libraire et au brigandage de celui-ci. N'est-il pas criant que pour une ligne de plus ou de moins, une phrase retournée, une addition de deux lignes, une note bonne ou mauvaise, on réduise presque à rien un ouvrage volumineux qui m'a coûté beaucoup d'argent? Suis-je donc assez riche pour qu'on puisse multiplier à discrétion mes pertes et ma dépense? Et que m'importe que les magasins du libraire se remplissent ou se vident, si ma bibliothèque dépérit de jour en jour, et s'il me ruine en s'enrichissant? Pardonnez, monsieur, cet écart à un homme qui vous citerait vingt ouvrages de prix dont il a été obligé d'acheter quatre éditions différentes en vingt ans, et à qui, sous une autre police, il en aurait coûté la moitié moins pour avoir deux fois plus de livres.

Après un schisme assez long, la communauté des libraires se réunit et fit le 27 août 1660 un résultat par lequel il fut convenu, à la pluralité des voix, que ceux qui obtiendront privilége ou continuation de privilége, même d'ouvrages publiés hors du royaume, en jouiront exclusivement.

Mais quel pacte solide peut-il y avoir entre la misère et l'aisance? Faut-il s'être pénétré de principes de justice bien sévères pour sentir que la contrefaçon est un vol? Si un contrefacteur mettait sous presse un ouvrage dont le manuscrit lui eût coûté beaucoup d'argent et dont le ministère lui eût en conséquence accordé la jouissance exclusive, et se demandait à lui-même s'il trouverait bon qu'on le contrefît, que répondrait-il? Ce cas est si simple que je ne supposerai jamais qu'avec la

moindre teinture d'équité, un homme en place ait eu d'autres idées que les miennes.

Cependant les contrefaçons continuèrent, surtout dans les provinces où l'on prétextait l'ignorance des continuations accordées, et où l'on opposait les décisions du Parlement au témoignage de sa conscience. Les propriétaires poursuivaient les contrefacteurs, mais le châtiment qu'ils en obtinrent les dédommagea-t-il du temps et des sommes qu'ils avaient perdus et qu'ils auraient mieux employés?

Le Conseil, qui voyait sa prudence éludée, n'abandonna pas son plan. Combien la perversité des méchants met d'embarras aux choses les plus simples, et qu'il faut d'opiniâtreté et de réflexions pour parer à ces subterfuges! M. d'Ormesson enjoignit à la communauté, le 8 janvier 1665, de proposer des moyens efficaces, si elle en connaissait, de terminer toutes les contestations occasionnées par les priviléges et les continuations de priviléges.

Estienne, cet antagoniste si zélé des privilégiés, avait changé de parti; on avait un certificat de sa main daté du 23 octobre 1664, que les priviléges des vieux livres et la continuation de priviléges des nouveaux étaient nécessaires à l'intérêt public. On produisit ce titre d'ignorance ou de mauvaise foi dans l'instance de Josse, libraire de Paris, contre Malassis, libraire de Rouen, contrefacteur du Busée et du Beuvelet. Les communautés de Rouen et de Lyon étaient intervenues dans cette affaire; le Conseil jugea l'occasion propre à manifester positivement ses intentions. Malassis fut condamné aux peines portées par les règlements, et les dispositions des lettres patentes du 20 décembre 1649 furent renouvelées par un arrêt du 27 février 1665, qui enjoignit de plus à ceux qui se proposeraient d'obtenir des continuations de priviléges de les solliciter un an avant l'expiration, et déclara qu'on ne pourrait demander aucune lettre de privilége ou de continuation pour imprimer les auteurs anciens, à moins qu'il n'y eût augmentation ou correction considérable, et que les continuations de priviléges seraient signifiées à Lyon, Rouen, Toulouse, Bordeaux et Grenoble, signification qui s'est rarement faite, chaque libraire, soit de Paris, soit de province, étant tenu à l'enregistrement de ses priviléges et continuations à la chambre syndicale de Paris. Le syndic a, par ce moyen,

connaissance des priviléges et continuations antérieurement accordés; et cet officier peut toujours refuser l'enregistrement des priviléges et des continuations postérieurs et en donner avis aux intéressés, sur l'opposition desquels le poursuivant se désiste, ou procède au Conseil.

Voilà donc l'état des priviléges devenu constant et les possesseurs de manuscrits acquis des auteurs obtenant une permission de publier, dont ils sollicitent la continuation autant de fois qu'il convient à leur intérêt, et transmettant leurs droits à d'autres à titre de vente, d'hérédité ou d'abandon, comme on l'avait pratiqué dans la compagnie des *Usages* pendant un siècle entier.

Ce dernier règlement fut d'autant plus favorable à la librairie que, les évêques commençant à faire des *Usages* particuliers pour leurs diocèses, les associés pour *l'Usage romain,* qui cessait d'être universel, se séparèrent, laissèrent aller à l'étranger cette branche de commerce qui les avait soutenus si longtemps avec une sorte de distinction, et furent obligés, par les suites d'une spéculation mal entendue, de se pourvoir de ces mêmes livres d'*Usages* auprès de ceux qu'ils en fournissaient auparavant; mais les savants qui illustrèrent le siècle de Louis XIV rendirent cette perte insensible.

Comptez un peu, monsieur, sur la parole d'un homme qui a examiné les choses de près. Ce fut aux ouvrages de ces savants, mais plus encore peut-être à la propriété des acquisitions et à la permanence inaltérable des priviléges, qu'on dut les cinquante volumes in-folio et plus de la collection des Pères de l'Église par les révérends pères Bénédictins, les vingt volumes in-folio des *Antiquités* du P. de Montfaucon, les quatorze volumes in-folio de Martenne, l'*Hippocrate* de Chartier grec et latin, en neuf volumes in-folio, les six volumes in-folio du *Glossaire* de Ducange, les neuf volumes in-folio de l'*Histoire généalogique,* les dix volumes in-folio de Cujas, les cinq volumes in-folio de Dumoulin, les belles éditions du Rousseau, du Molière, du Racine, en un mot tous les grands livres de théologie, d'histoire, d'érudition, de littérature et de droit.

En effet, sans les rentrées journalières d'un autre fonds de librairie, comment aurait-on formé ces entreprises hasardeuses? Le mauvais succès d'une seule a quelquefois suffi pour renverser

la fortune la mieux assurée; et sans la sûreté des priviléges qu'on accordait, et pour ces ouvrages pesants, et pour d'autres dont le courant fournissait à ces tentatives, comment aurait-on osé s'y livrer quand on l'aurait pu?

Le Conseil, convaincu par expérience de la sagesse de ses règlements, les soutint et les a soutenus jusqu'à nos jours par une continuité d'arrêts qui vous sont mieux connus qu'à moi.

M. l'abbé Daguesseau, placé à la tête de la librairie, n'accorda jamais de privilége à d'autres qu'à ceux qui en étaient revêtus, sans un désistement exprès.

Le droit de privilége, une fois accordé, ne s'éteignit pas même à son expiration; l'effet en fut prolongé jusqu'à l'entière consommation des éditions.

Plusieurs arrêts, et spécialement celui du Conseil du 10 janvier, prononça contre des libraires de Toulouse la confiscation de livres qu'ils avaient contrefaits après l'expiration des priviléges. Le motif de la confiscation fut qu'il se trouvait de ces livres en nombre dans les magasins des privilégiés, et ce motif, qui n'est pas le seul, est juste. Un commerçant n'est-il pas assez grevé par l'oisiveté de ses fonds qui restent en piles dans un magasin, sans que la concurrence d'un contrefacteur condamne ces piles à l'immobilité ou à la rame? N'est-ce pas le privilégié qui a acquis le manuscrit de l'auteur et qui l'a payé? Qui est-ce qui est propriétaire? Qui est-ce qui l'est plus légitimement? N'est-ce pas sous la sauvegarde qu'on lui a donnée. sous la protection dont il a le titre signé de la main du souverain, qu'il a consommé son entreprise? S'il est juste qu'il jouisse, n'est-il pas injuste qu'il soit spolié et indécent qu'on le souffre?

Telles sont, monsieur, les lois établies sur les priviléges: c'est ainsi qu'elles se sont formées. Si on les a quelquefois attaquées, elles ont été constamment maintenues, si vous en exceptez une seule circonstance récente.

Par un arrêt du 14 septembre 1761, le Conseil a accordé aux descendants de notre immortel La Fontaine le privilége de ses *Fables*. Il est beau sans doute à un peuple d'honorer la mémoire de ses grands hommes dans leur postérité. C'est un sentiment trop noble, trop généreux, trop digne de moi, pour qu'on m'entende le blâmer. Le vainqueur de Thèbes respecta la maison de Pindare au milieu des ruines de la patrie de ce poëte, et

l'histoire a consacré ce trait aussi honorable au conquérant qu'aux lettres. Mais si Pindare, pendant sa vie, eût vendu sa maison à quelque Thébain, croyez-vous qu'Alexandre eût déchiré le contrat de vente et chassé le légitime propriétaire? On a supposé que le libraire n'avait aucun titre de propriété, et je suis tout à fait disposé à le croire; il n'est pas d'un homme de mon état de plaider la cause du commerçant contre la postérité de l'auteur; mais il est d'un homme juste de reconnaître la justice et de dire la vérité même contre son propre intérêt; et ce serait peut-être le mien de ne pas ôter à mes enfants, à qui je laisserai moins encore de fortune que d'illustration, la triste ressource de dépouiller mon libraire quand je ne serai plus. Mais s'ils ont jamais la bassesse de recourir à l'autorité pour commettre cette injustice, je leur déclare qu'il faut que les sentiments que je leur ai inspirés soient tout à fait éteints dans leurs cœurs, puisqu'ils foulent aux pieds, pour de l'argent, tout ce qu'il y a de sacré dans les lois civiles et la possession, que je me suis cru et que j'étais apparemment le maître de mes productions bonnes ou mauvaises, que je les ai librement, volontairement aliénées, que j'en ai reçu le prix que j'y mettais, et que le quartier de vigne ou l'arpent de pré que je serai forcé de distraire encore à l'héritage de mes pères, pour fournir à leur éducation, ne leur appartient pas davantage. Qu'ils voient donc le parti qu'ils ont à prendre; il faut, ou me déclarer insensé au moment où je transigeais, ou s'accuser de l'injustice la plus criante.

Cette atteinte, qui sapait l'état des libraires par ses fondements, répandit les plus vives alarmes dans tout le corps de ces commerçants. Les intéressés, qu'on spoliait en faveur des demoiselles La Fontaine, criaient que l'arrêt du Conseil n'avait été obtenu que sur un faux exposé. L'affaire semblait encore pendante à ce tribunal. Cependant on enjoignait par une espèce de règlement l'enregistrement de leur privilége à la chambre, nonobstant toute opposition. Cette circonstance acheva de déterminer la communauté, déjà disposée à faire des démarches par l'importance du fonds, à s'unir et à intervenir. On représenta que ce mépris de l'opposition était contraire à tout ce qui s'est jamais pratiqué pour les grâces du prince, qu'il ne les accorde que sauf le droit d'autrui, qu'elles n'ont de valeur qu'après

l'enregistrement, qui suppose dans ceux à qui elles sont notifiées par cette voie l'examen le plus scrupuleux du préjudice qu'elles pourraient causer; que si, nonobstant cet examen des syndics et adjoints et la connaissance du tort que la bienveillance du souverain occasionnerait et les oppositions légitimes qui leur sont faites, ils passaient à l'enregistrement, ils iraient certainement contre l'intention du prince, qui n'a pas besoin et qui ne se propose jamais d'opprimer un de ses sujets pour en favoriser un autre, et que, dans le cas dont il s'agissait, il ôterait évidemment la propriété au possesseur pour la trasférer au demandeur contre la maxime du droit.

Franchement, monsieur, je ne sais ce qu'on peut répondre à ces représentations, et j'aime mieux croire qu'elles n'arrivent jamais aux oreilles du maître; c'est un grand malheur pour les souverains de ne pouvoir jamais entendre la vérité; c'est une cruelle satire de ceux qui les environnent que cette barrière impénétrable qu'ils forment autour de lui et qui l'en écarte. Plus je vieillis et plus je trouve ridicule de juger du bonheur d'un peuple par la sagesse de ses institutions. Eh! à quoi servent ces institutions si sages, si elles ne sont pas observées? Ce sont quelques belles lignes écrites pour l'avenir sur un feuillet de papier.

Je m'étais proposé de suivre l'établissement des lois concernant les priviléges de la librairie depuis leur origine jusqu'au moment présent, et j'ai rempli cette première partie de ma tâche; il me reste à examiner un peu plus strictement leur influence sur l'imprimerie, la librairie et la littérature, et ce que ces trois états auraient à gagner ou à perdre dans leur abolissement. Je me répéterai quelquefois, je reviendrai sur plusieurs points que j'ai touchés en passant, je serai plus long; mais peu m'importe pourvu que j'en devienne en même temps plus convaincant et plus clair. Il n'y a guère de magistrats, sans vous en excepter, monsieur, pour qui la matière ne soit toute neuve; mais vous savez, vous, que plus on a d'autorité, plus on a besoin de lumières.

A présent, monsieur, que les faits vous sont connus, nous pouvons raisonner. Ce serait un paradoxe bien étrange, dans un temps où l'expérience et le bon sens concourent à démontrer que toute entrave est nuisible au commerce, d'avancer qu'il n'y a que les priviléges qui puissent soutenir la librairie. Cepen-

dant rien n'est plus certain. Mais ne nous en laissons pas imposer par les mots.

Ce titre odieux qui consiste à conférer gratuitement à un seul un bénéfice auquel tous ont une égale et juste prétention, voilà le privilége abhorré par le bon citoyen et le ministre éclairé. Reste à savoir si le privilége du libraire est de cette nature. Mais vous avez vu par ce qui précède combien cette idée serait fausse : le libraire acquiert par un acte un manuscrit ; le ministère, par une permission, autorise la publication de ce manuscrit, et garantit à l'acquéreur la tranquillité de sa possession. Qu'est-ce qu'il y a en cela de contraire à l'intérêt général ? Que fait-on pour le libraire qu'on ne fasse pour tout autre citoyen ?

Je vous demande, monsieur, si celui qui a acheté une maison n'en a pas la propriété et la jouissance exclusive ? si, sous ce point de vue, tous les actes qui assurent à un particulier la possession fixe et constante d'un effet quel qu'il soit ne sont pas des priviléges exclusifs ? si, sous prétexte que le possesseur est suffisamment dédommagé du premier prix de son acquisition, il serait licite de l'en dépouiller ? si cette spoliation ne serait pas l'acte le plus violent de la tyrannie ? si cet abus du pouvoir tendant à rendre toutes les fortunes chancelantes, toutes les hérédités incertaines, ne réduirait pas un peuple à la condition de serf et ne remplirait pas un État de mauvais citoyens ? Car il est constant pour tout homme qui pense que celui qui n'a nulle propriété dans l'État, ou qui n'y a qu'une propriété précaire, n'en peut jamais être un bon citoyen. En effet, qu'est-ce qui l'attacherait à une glèbe plutôt qu'à une autre ?

Le préjugé vient de ce qu'on confond l'état de libraire, la communauté des libraires, la corporation avec le privilége et le privilége avec le titre de possession, toutes choses qui n'ont rien de commun, non, rien, monsieur ! Eh ! détruisez toutes les communautés, rendez à tous les citoyens la liberté d'appliquer leurs facultés selon leur goût et leur intérêt, abolissez tous les priviléges, ceux même de la librairie, j'y consens ; tout sera bien, tant que les lois sur les contrats de vente et d'acquisition subsisteront.

En Angleterre, il y a des marchands de livres et point de communauté de libraires ; il y a des livres imprimés et point de priviléges ; cependant le contrefacteur y est déshonoré comme

un homme qui vole, et ce vol est poursuivi devant les tribunaux et puni par les lois. On contrefait en Écosse et en Irlande les livres imprimés en Angleterre; mais il est inouï qu'on ait contrefait à Cambridge ou à Oxford les livres imprimés à Londres. C'est qu'on ne connaît point là la différence de l'achat d'un champ ou d'une maison à l'achat d'un manuscrit, et en effet il n'y en a point, si ce n'est peut-être en faveur de l'acquéreur d'un manuscrit. C'est ce que je vous ai déjà insinué plus haut, ce que les associés aux *Fables* de La Fontaine ont démontré dans leur mémoire, et je défie qu'on leur réponde.

En effet, quel est le bien qui puisse appartenir à un homme, si un ouvrage d'esprit, le fruit unique de son éducation, de ses études, de ses veilles, de son temps, de ses recherches, de ses observations, si les plus belles heures, les plus beaux moments de sa vie, si ses propres pensées, les sentiments de son cœur, la portion de lui-même la plus précieuse, celle qui ne périt point, celle qui l'immortalise, ne lui appartient pas? Quelle comparaison entre l'homme, la substance même de l'homme, son âme, et le champ, le pré, l'arbre ou la vigne que la nature offrait dans le commencement également à tous, et que le particulier ne s'est approprié que par la culture, le premier moyen légitime de possession ? Qui est plus en droit que l'auteur de disposer de sa chose par don ou par vente ?

Or, le droit du propriétaire est la vraie mesure du droit de l'acquéreur.

Si je laissais à mes enfants le privilége de mes ouvrages, qui oserait les en spolier? Si, forcé par leurs besoins ou par les miens d'aliéner ce privilége, je substituais un autre propriétaire à ma place, qui pourrait, sans ébranler tous les principes de la justice, lui contester sa propriété? Sans cela quelle serait la vile et misérable condition d'un littérateur? Toujours en tutelle, on le traiterait comme un enfant imbécile dont le minorité ne cesse jamais. On sait bien que l'abeille ne fait pas le miel pour elle; mais l'homme a-t-il le droit d'en user avec l'homme comme il en use avec l'insecte qui fait le miel?

Je le répète, l'auteur est maître de son ouvrage, ou personne dans la société n'est maître de son bien. Le libraire le possède comme il était possédé par l'auteur; il a le droit incontestable d'en tirer tel parti qui lui conviendra par des éditions

réitérées; il serait aussi insensé de l'en empêcher que de condamner un agriculteur à laisser son terrain en friche, ou un propriétaire de maison à laisser ses appartements vides.

Monsieur, le privilége n'est rien qu'une sauvegarde accordée par le souverain pour la conservation d'un bien dont la défense, dénuée de son autorité expresse, excéderait souvent la valeur. Étendre la notion du privilége de libraire au delà de ses bornes, c'est se tromper, c'est méditer l'invasion la plus atroce, se jouer des conventions et des propriétés, léser iniquement les gens de lettres ou leurs héritiers ou leurs ayants cause, gratifier par une partialité tyrannique un citoyen aux dépens de son voisin, porter le trouble dans une infinité de familles tranquilles, ruiner ceux qui, sur la validité présumée d'après les règlements, ont accepté des effets de librairie dans des partages de succession, ou les forcer à rappeler à contribution leurs copartageants, justice qu'on ne pourrait leur refuser, puisqu'ils ont reçu ces biens sur l'autorité des lois qui en garantissaient la réalité; opposer les enfants aux enfants, les père et mère aux père et mère, les créanciers aux cessionnaires, et imposer silence à toute justice.

Si une affaire de cette nature était portée au tribunal commun de la justice, si le libraire n'avait pas un supérieur absolu qui décide comme il lui plaît, quelle issue croyez-vous qu'elle aurait?

Tandis que je vous écrivais, j'ai appris qu'il y avait sur cet objet un mémoire imprimé d'un de nos plus célèbres jurisconsultes ; c'est M. d'Héricourt. Je l'ai lu, et j'ai eu la satisfaction de voir que j'étais dans les mêmes principes que lui, et que nous en avions tiré l'un et l'autre les mêmes conséquences.

Il n'est pas douteux que le souverain qui peut abroger des lois, lorsque les circonstances les ont rendues nuisibles, ne puisse aussi, par des raisons d'État, refuser la continuation d'un privilége; mais je ne pense pas qu'il y ait aucun cas imaginable où il ait le droit de la transférer ou de la partager.

C'est la nature du privilége de la librairie méconnue, c'est la limitation de sa durée, c'est le nom même de privilége qui a exposé ce titre à la prévention générale et bien fondée qu'on a contre tout autre *exclusif*.

S'il était question de réserver à un seul le droit inaliénable

d'imprimer des livres en général, ou des livres sur une matière particulière, comme la théologie, la médecine, la jurisprudence ou l'histoire, ou des ouvrages sur objet déterminé, tels que l'histoire d'un prince, le traité de l'œil, du foie, ou d'une autre maladie, la traduction d'un auteur spécifié, une science, un art, si ce droit était un acte de la volonté arbitraire du prince, sans aucun fondement légitime que son bon plaisir, sa puissance, sa force, ou la prédilection d'un mauvais père qui détournerait les yeux de dessus ses autres enfants pour les arrêter sur un seul, de tels priviléges seraient évidemment opposés au bien général, au progrès des connaisssances et à l'industrie des commerçants.

Mais encore une fois, monsieur, ce n'est pas cela : il s'agit d'un manuscrit, d'un effet légitimement cédé, légitimement acquis, d'un ouvrage privilégié qui appartient à un seul acquéreur, qu'on ne peut transférer soit en totalité, soit en partie à un autre sans violence, et dont la propriété individuelle n'empêche point d'en composer et d'en publier à l'infini sur le même objet. Les privilégiés de l'*Histoire de France* de Mézeray n'ont jamais formé de prétention sur celles de Riencourt, de Marcel, du président Hénault, de Le Gendre, de Bossuet, de Daniel, de Velly. Les propriétaires du Virgile de Catrou laissent en paix les possesseurs du Virgile de La Landelle, de Lallemand et de l'abbé Desfontaines, et la jouissance permanente de ces effets n'a pas plus d'inconvénients que celle de deux prés ou de deux champs voisins assurée à deux particuliers différents.

On vous criera aux oreilles : « Les intérêts des particuliers ne sont rien en concurrence avec l'intérêt du tout. » Combien il est facile d'avancer une maxime générale que personne ne conteste ! mais qu'il est difficile et rare d'avoir toutes les connaissances de détail nécessaires pour en prévenir une fausse application !

Heureusement pour moi, monsieur, et pour vous, j'ai à peu près exercé la double profession d'auteur et de libraire, j'ai écrit et j'ai plusieurs fois imprimé pour mon compte, et je puis vous assurer, chemin faisant, que rien ne s'accorde plus mal que la vie active du commerçant et la vie sédentaire de l'homme de lettres, incapables que nous sommes d'une infinité de petits soins. Sur cent auteurs qui voudront débiter eux-mêmes leurs ouvrages, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui s'en trouveront mal et s'en

dégoûteront. Le libraire peu scrupuleux croit que l'auteur court sur ses brisées. Lui qui jette les hauts cris quand on le contrefait, qui se tiendrait pour malhonnête homme s'il contrefaisait son confrère, se rappelle son état et ses charges que le littérateur ne partage point et finit par le contrefaire. Les correspondants des provinces nous pillent impunément; le commerçant de la capitale n'est pas assez intéressé au débit de notre ouvrage pour le pousser. Si la remise qu'on lui accorde est forte, le profit de l'auteur s'évanouit; et puis tenir des livres de recette et de dépense, répondre, échanger, recevoir, envoyer, quelles occupations pour un disciple d'Homère ou de Platon!

Aux connaissances de la librairie, que je dois à ma propre expérience, j'ai réuni celles d'une longue habitude avec les libraires; je les ai vus, je les ai écoutés, et quoique ces commerçants, ainsi que tous les autres, aient aussi leurs petits mystères, ils laissent échapper dans une occasion ce qu'ils retiennent dans une autre; et vous pouvez attendre de moi, sinon des résultats rigoureux, du moins la sorte de précision qui vous est nécessaire; il n'est pas question ici de partager un écu en deux.

Un particulier qui prend l'état de libraire, s'il a quelque bien, se hâte de le placer, dans l'acquisition de parts, en différents livres d'un débit courant.

L'intervalle moyen de l'édition d'un bon livre à une autre peut s'évaluer à dix ans.

Ses premiers fonds ainsi placés, s'il se présente une entreprise qui le séduise, il s'y livre; alors il est obligé de recourir à un emprunt ou à la vente de la part d'un privilége dont il eût retrouvé, avant qu'on eût presque culbuté cet état, à peu près la première valeur. L'emprunt serait ruineux, il préfère la vente de la part d'un privilége, et il a raison.

Si son entreprise réussit, du produit il remplace l'effet qu'il a sacrifié, et il accroît son premier fonds, et du nouvel effet qu'il a acquis et de l'effet remplacé.

Ce fonds est la base de son commerce et de sa fortune, oui, monsieur, la base, c'est un mot qu'il ne faut pas oublier.

S'il échoue dans son entreprise, comme il arrive plusieurs fois contre une, ses avances sont perdues, il a un effet de moins et communément des dettes à acquitter; mais il se renferme dans

le fonds solide et courant qui lui reste, et sa ruine n'est pas absolue.

Je serais beaucoup moins étendu si je n'avais que la vérité à dire ; mais il faut que j'aille à chaque ligne au-devant des absurdités qu'on ne manque pas d'objecter, et une des plus fortes et des plus communes, c'est, dans l'évaluation des avantages et des désavantages d'une profession, de prendre pour exemples quelques individus rares et extraordinaires, tels, par exemple, que feu Durand, qui parviennent à force d'industrie et de travail à porter par la multitude incroyable des échanges et des correspondances le plus léger succès à un produit énorme, et à réduire à peu de chose ce qui serait pour un autre la plus énorme perte. Peu sont capables de cette activité ; à beaucoup elle serait ruineuse en leur imposant une tâche plus longue que le jour n'a d'heures de travail ; aucun n'en est récompensé qu'à la longue. Est-ce de là qu'il faut partir? Non, monsieur, non. D'où donc, me direz-vous? de la condition générale et commune, celle d'un débutant ordinaire, qui n'est ni pauvre ni riche, ni un aigle ni un imbécile. Ah ! monsieur, on a bientôt compté les libraires qui sont sortis de ce commerce avec de l'opulence ; quant à ceux qu'on ne cite point, qui ont langui dans la rue Saint-Jacques ou sur le quai, qui ont vécu à l'aumône de la communauté et dont elle a payé la bière, soit dit sans offenser les auteurs, le nombre en est prodigieux.

Or, la condition générale et commune est telle que je viens de vous la représenter ; c'est celle du jeune commerçant dont la ressource, après une entreprise malheureuse, est toute en un reste de fonds solide, dans lequel il se renferme jusqu'à ce que, par des rentrées journalières, il se soit mis en état de risquer une seconde tentative. Si donc vous abolissez les priviléges, ou que par des atteintes réitérées vous les jettiez dans le discrédit, c'est fait de cette ressource ; plus d'économie dans cette sorte de commerce, plus d'espérance, plus de fonds solide, plus de crédit, plus de courage, plus d'entreprise. Arrangez les choses comme il vous plaira, ou vous transférerez sa propriété à un autre pour en jouir exclusivement, ou vous la remettrez dans la masse commune. Au premier cas, il est ruiné de fond en comble, par une spoliation absolue à laquelle je n'aperçois pas le moindre avantage pour le public ; car que nous importe que ce

soit Paul ou Jean qui nous vende le *Corneille?* Au second, il ne souffre guère moins par les suites d'une concurrence limitée ou illimitée. Ceci n'est pas clair pour vous et il faut l'éclaircir. C'est, monsieur, qu'en général une édition par concurrence est plus onéreuse qu'utile, ce qu'un seul exemple vous prouvera de reste.

Je prends le *Dictionnaire de la Fable* et je suppose qu'on en débite un mille par an et que le privilégié en fasse une édition de six mille, sur laquelle il y ait profit de la moitié. Le libraire dira que ce profit est exagéré, il objectera les remises, les non-valeurs, la lenteur des rentrées; mais laissons-le dire.

Si, tandis que l'ouvrage s'imprime à Paris, il se réimprime à Lyon, le temps de la vente de ces deux éditions sera de douze ans, et chaque libraire retirera à peine son argent au denier dix, le taux du commerce.

Si, dans cet intervalle, il se fait une troisième édition à Rouen, voilà la consommation de ces trois éditions renvoyée à dix-huit ans, et à vingt-quatre si l'ouvrage est encore réimprimé à Toulouse.

Supposez que les concurrents se multiplient à Bordeaux, à Orléans, à Dijon, et dans vingt autres villes, et le *Dictionnaire de la Fable*, ouvrage profitable au propriétaire exclusif, tombe absolument en non-valeur et pour lui et pour les autres.

Mais, me direz-vous, je nie la possibilité de ces éditions et de ces concurrences multipliées; elles se proportionneront toujours au besoin du public, au plus bas prix de la main-d'œuvre, au moindre profit du libraire, et par conséquent au plus grand avantage de l'acheteur, le seul que nous ayons à favoriser. Vous vous trompez, monsieur, elles se multiplieront à l'infini, car il n'y a rien qui puisse se faire à moins de frais qu'une mauvaise édition. Il y aura concurrence à qui fabriquera le plus mal, c'est un fait d'expérience. Les livres deviendront très-communs, mais avant dix ans vous les aurez tous aussi misérables de caractères, de papier et de correction que la *Bibliothèque bleue*, moyen excellent pour ruiner en peu de temps trois ou quatre manufactures importantes. Et pourquoi Fournier fondrait-il les plus beaux caractères de l'Europe si on ne les employait plus? Et pourquoi nos habitants de Limoges travailleraient-ils à perfectionner leurs papiers si on n'achetait plus que

celui du *Messager boiteux?* Et pourquoi nos imprimeurs payeraient-ils chèrement des protes instruits, de bons compositeurs et des pressiers habiles, si toute cette attention ne servait qu'à multiplier leurs frais sans accroître leurs profits? Ce qu'il y a de plus, c'est qu'à mesure que ces arts dépériront parmi nous, ils s'élèveront chez l'étranger, et qu'il ne tardera pas à nous fournir les seules bonnes éditions qui se feront de nos auteurs. C'est une fausse vue, monsieur, que de croire que le bon marché puisse jamais, en quelque genre que ce soit, mais surtout en celui-ci, soutenir de la mauvaise besogne. Cela n'arrive chez un peuple que lorsqu'il est tombé dans la dernière misère; et quand il se trouverait au milieu de cette dégradation quelques manufacturiers qui penseraient à fournir les gens de goût de belles éditions, croyez-vous qu'ils le pussent au même prix? Et quand ils le pourraient au même prix qu'aujourd'hui et que l'étranger, quelle ressource leur avez-vous réservée pour les avances? Ne nous en imposez pas, monsieur; sans doute la concurrence excite l'émulation; mais dans les affaires de commerce et d'intérêt, pour une fois qu'elle excite l'émulation de bien faire, cent fois c'est celle de faire à moins de frais; ce ressort n'agit dans l'autre sens que sur quelques hommes singuliers, enthousiastes de leur profession, qui sont attendus par la gloire et par la misère qui ne les manquent jamais.

Il y a sans contredit dans cette question un terme moyen, mais difficile à saisir, et que je crois que nos prédécesseurs ont trouvé par un tâtonnement de plusieurs siècles; tâchons de ne pas tourner dans un cercle vicieux, ramenés sans cesse aux mêmes remèdes par les mêmes difficultés et les mêmes inconvénients. Laissez faire le libraire, laissez faire l'auteur. Le temps apprendra bien sans vous à celui-ci la valeur de son effet; assurez seulement au premier son acquisition et sa propriété, condition sans laquelle la production de l'auteur perdra nécessairement de son juste prix. Et surtout songez que, si vous avez besoin d'un seul manufacturier, il faut des siècles pour le faire et qu'il ne faut qu'un instant pour le perdre.

Vous cherchez une balance qui force le libraire à bien travailler et à mettre à son travail une juste valeur, et vous ne voyez pas qu'elle est toute trouvée dans la concurrence de l'étranger. Je défie un libraire de Paris de hausser le prix d'un

in-douze au delà du surcroît des frais particuliers et des hasards de celui qui contrefait clandestinement, ou de celui qui envoie de loin, sans qu'avant un mois nous n'en ayons une édition d'Amsterdam ou de province mieux faite que la sienne, à meilleur marché, et sans que vous puissiez jamais l'empêcher d'entrer.

Laissez donc là un progrès qui tournerait au dommage de votre commerçant le petit nombre de ses entreprises utiles. S'il est privé de rentrées promptes et sûres qui l'assistent au besoin, que fera-t-il ? un emprunt ? Mais il y a longtemps que l'état mesquin des libraires du royaume et le discrédit de leurs effets a annoncé que leur commerce est trop borné pour qu'ils puissent asseoir des rentes sur son profit. Si vous voulez connaître tout ce discrédit, faites un tour à la Bourse ou dans la rue Saint-Merry, où vous verrez tous les huit jours un de ces commerçants demander à la justice consulaire un billet de trois mois pour un billet de vingt écus ; et quand le libraire se résoudrait à emprunter, quels coffres lui seront ouverts, surtout lorsque, par l'instabilité des priviléges et la concurrence générale, il sera démontré que le fond de sa fortune n'a rien de réel, et qu'il peut aussi sûrement et aussi rapidement être réduit à la mendicité par un acte d'autorité que par l'incendie de son magasin ? Et puis, qui est-ce qui ne connaît pas l'incertitude de ses entreprises ?

Appuyons ces réflexions d'un fait actuel. Avant l'annonce de l'édition de Corneille par les Genevois, cet auteur avec le privilége se vendait à la chambre syndicale 50 sous ou 3 livres le volume ; depuis que des souscriptions de l'édition genevoise ont été distribuées sous les yeux des libraires, malgré leurs représentations et contre le privilége des propriétaires qui est expiré et dont on a refusé le renouvellement, le prix du même volume dans deux ventes consécutives est tombé à 12 sous, et dans une troisième du mois de septembre 1763, à six sous ; cependant les magasins des associés au *Corneille* sont pleins de deux éditions en grand et en petit in-douze.

Certainement on n'empêchera jamais l'étranger de contrefaire nos auteurs ; certainement il est à souhaiter que dans trente ans d'ici, M. de Voltaire nous donne des éditions de ses ouvrages ou des commentaires sur d'autres en quelque endroit du monde

que ce soit ; certainement encore je loue le ministère d'en user avec les descendants du grand Corneille comme il en a usé avec les descendants de l'inimitable La Fontaine : mais que ce soit, s'il se peut, sans spolier personne et sans nuire au bien général. Des souscriptions dont on devrait si rarement gratifier le régnicole, accordées à l'étranger ! et quand encore et contre qui ? Je ne saurais m'en taire... L'on ne spoliera personne, si l'on fait une bonne pension à Mlle Corneille, et si l'État achète des propriétaires les champs et les maisons de M. La Fontaine pour y loger celles qui sont encore illustrées de son nom ; et l'on veillera au bien général en fermant la porte à l'édition genevoise et laissant aux propriétaires des œuvres de Corneille le soin de nous procurer les notes de M. de Voltaire. Et pourquoi, monsieur, ces souscriptions si suspectes sont-elles devenues si communes ? C'est que le libraire est pauvre, ses avances considérables et son entreprise hasardeuse. Il propose une remise pour s'assurer quelque argent comptant et échapper à sa ruine.

Mais quand il serait assez riche pour tenter et achever une grande entreprise sans la ressource de ses rentrées journalières, croit-on qu'il en hasarde jamais de quelque importance ? S'il échoue, son privilége ou la propriété d'un mauvais effet lui restera ; s'il a du succès, elle lui échappe au bout de six ans. Quel rapport y a-t-il, s'il vous plaît, entre son espérance et ses risques ? voulez-vous connaître précisément la valeur de sa chance ? Elle est comme le nombre de livres qui durent, au nombre de livres qui tombent, on ne peut ni la diminuer ni l'accroître : c'est un jeu de hasard, si l'on en excepte les cas où la réputation de l'auteur, la singularité de la matière, la hardiesse ou la nouveauté, la prévention, la curiosité, assurent au commerçant au moins le retour de sa mise.

Une bévue que je vois commettre sans cesse à ceux qui se laissent mener par des maximes générales, c'est d'appliquer les principes d'une manufacture d'étoffes à l'édition d'un livre. Ils raisonnent comme si le libraire pouvait ne fabriquer qu'à proportion de son débit et qu'il n'eût de risques à courir que la bizarrerie du goût et le caprice de la mode ; ils oublient ou ignorent, ce qui pourrait bien être au moins, qu'il serait impossible de débiter un ouvrage à un prix raisonnable sans le tirer à un certain nombre. Ce qui reste d'une étoffe surannée dans les ma-

gasins de soieries à quelque valeur. Ce qui reste d'un mauvais ouvrage dans un magasin de librairie n'en a nulle. Ajoutez que, de compte fait, sur dix entreprises, il y en a une, et c'est beaucoup, qui réussit, quatre dont on recouvre les frais à la longue, et cinq où l'on reste en perte.

J'en appellerai toujours à des faits, parce que vous n'avez pas plus de foi que moi à la parole du commerçant mystérieux et menteur, et que les faits ne mentent point. Quel fonds plus riche, plus ample et plus varié que celui de feu Durand? On le fait monter à 900,000 francs; envoyez-en d'abord pour quatre cent cinquante mille livres à la rame, et doutez qu'il reste quelque chose à sa veuve et à ses enfants, lorsque la succession sera liquidée par le remboursement des créanciers.

Je sais qu'on proportionne à peu près la durée du privilége à la nature de l'ouvrage, aux avances du commerçant, aux hasards de l'entreprise, à son importance et au temps présumé de la consommation. Mais qui est-ce qui peut mettre dans un calcul précis tant d'éléments variables? Et combien de fois les magasins ne se trouvent-ils pas remplis à l'expiration du privilége?

Mais une considération qui mérite surtout d'être bien pesée, dans le cas où les ouvrages seraient abandonnés à une concurrence générale, c'est que l'honneur étant la portion la plus précieuse des émoluments de l'auteur; les éditions multipliées, la marque la plus infaillible du débit; le débit, le signe le plus sûr du goût et de l'approbation publique; si rien n'est si facile que de trouver un auteur vain et un commerçant avide, quelle multitude d'éditions ne s'exécuteront pas les unes sur les autres, surtout si l'ouvrage a quelque succès, éditions où toutes les précédentes seront sacrifiées à la dernière pour une addition légère, un trait ironique, une phrase ambiguë, une pensée hardie, une note singulière? En conséquence, voilà trois ou quatre commerçants abîmés et immolés à un cinquième qui peut-être ne s'enrichira pas, ou qui ne s'enrichira qu'aux dépens de nous autres, pauvres littérateurs, et vous savez bien, monsieur, que ce que j'avance n'est pas tout à fait mal fondé.

De là, que s'ensuivra-t-il? que la partie la plus sensée des libraires laissera former des entreprises aux fous, que les priviléges dont on se hâtait de remplir ses portefeuilles n'étant plus

que des effets plus incertains que ceux de banque, on se contentera de garnir sa boutique ou son magasin de toutes les sortes originales ou contrefaites de la ville ou de la province, du royaume ou de l'étranger, et qu'on n'imprimera que comme on bâtit, à la dernière extrémité, convaincu qu'on sera, que plus on aurait acheté de manuscrits, plus on aurait dépensé pour les autres, moins on aurait aquis pour soi, moins on laisserait à ses enfants.

En effet, n'y aurait-il pas de l'extravagance à courir les premiers hasards? ne serait-il pas plus adroit de demeurer à l'affût des succès et d'en profiter, surtout avec la certitude que le téméraire ne risquera point une édition nombreuse et qu'en partant après lui on pourra faire encore un profit très-honnête, sans s'être exposé à aucune perte?

En certaines circonstances, il échappe au commerçant des propos qui décèlent particulièrement son esprit et que je retiens volontiers. Qu'on aille lui proposer un ouvrage de bonne main et de peu d'acheteurs, que dit-il? « Oui, les avances seront fortes et les rentrées difficiles, mais c'est un bon livre de fonds; avec deux ou trois effets tels que celui-là, on établit un enfant. » Eh! ne lui ôtons pas sa propriété et la dot de sa fille.

Des fabricants sans fonds ne feront jamais bien valoir leurs fabriques, et des libraires sans priviléges seront des fabricants sans fonds. Je dis sans priviléges, parce que ce mot ne doit plus mal sonner à vos oreilles.

Si vous préférez une communauté où l'égale médiocrité de tous les membres rende une grande entreprise impossible à une communauté où la richesse soit également distribuée, faites rentrer les effets sans distinction dans une masse commune, j'y consens; mais attendez-vous à ce premier inconvénient et à bien d'autres, plus de crédit entre eux, plus de remises pour la province, affluence d'éditions étrangères, jamais une bonne édition; fonderie en caractères mauvaise; chute des papeteries, et imprimerie réduite aux factums, aux brochures et à tous ces papiers volants qui éclosent et meurent dans le jour. Voyez si c'est là ce que vous voulez; pour moi, je vous avoue, monsieur, que ce tableau de la librairie me plaît moins que celui que je vous ai fait de ce commerce dans les temps qui ont suivi le règlement de 1665. Ce qui m'afflige, c'est que le mal une fois fait, il sera sans remède.

Mais avant que d'aller plus loin, car il me reste encore des choses sérieuses à vous dire, il faut que je vous prévienne contre un sophisme des gens à système. C'est que, ne connaissant que très-superficiellement la nature des différents genres infinis du commerce, ils ne manqueront pas d'observer que la plupart des raisons que je vous apporte en faveur de celui de la librairie pourraient être employées avec la même force pour tous ceux qui ont des exclusifs à défendre, comme si tous les exclusifs étaient de la même sorte, comme si les circonstances étaient partout les mêmes; ou comme si les circonstances pouvaient différer sans rien changer au fond; et comme s'il n'arrivait pas que, dans les questions politiques, un motif qui paraît décisif en général ne soit réellement solide que dans quelques cas et même dans aucun. Exigez donc, monsieur, qu'on discute et qu'on n'enveloppe pas vaguement dans une même décision des espèces tout à fait diverses. Il ne s'agit pas de dire : « Tous les exclusifs sont mauvais », mais il s'agit de montrer que ce n'est pas la propriété qui constitue l'exclusif du libraire, et que quand cet exclusif serait fondé sur une acquisition réelle et sur un droit commun à toutes les acquisitions du monde, il est nuisible à l'intérêt général, et qu'il faut l'abolir malgré la propriété. Voilà le point de la difficulté. Demandez, je vous prie, ce que nous gagnerons à des translations arbitraires du bien d'un libraire à un autre libraire. Faites qu'on vous montre bien nettement qu'il nous importe que ce soit plutôt un tel qu'un tel qui imprime et débite un tel livre; je ne demande pas mieux qu'on nous favorise. En attendant, ce qui se présente à moi, c'est qu'un possesseur actuel ne regardant la jouissance que comme momentanée doit faire de son mieux pour lui, et de son pis pour nous; car il est impossible que son intérêt et le nôtre soient le même; ou, si cela était ainsi, les choses seraient au mieux et il n'y aurait rien à changer.

Mais permettez-vous, monsieur, qu'on vous dise à l'oreille les idées de quelques gens que vous appellerez rêveurs, méchants, bizarres, mauvais esprits, malintentionnés, comme il vous plaira? Ces gens-là, ne voyant dans ces innovations rien qui tende directement ni indirectement au bien général, y soupçonnent quelque motif caché d'intérêt particulier, et, pour trancher le mot, le projet d'envahir un jour tous les fonds de la

librairie, et comme ce projet, ajoutent-ils, est d'une atrocité si révoltante qu'on n'ose le consommer tout d'un coup, on cherche de loin à y accoutumer peu à peu le commerçant et le public par des démarches colorées du sentiment le plus noble et le plus généreux, celui d'honorer la mémoire de nos auteurs illustres dans leur postérité malheureuse. « Regardez, continuent-ils, car ce sont toujours eux qui parlent, comment à côté de ce prétexte honnête, on place les raisons d'autorité et d'autres qu'on saura bien faire valoir toutes seules, lorsqu'on croira n'avoir plus de ménagements à garder. » Ces idées sinistres ne prendront jamais auprès de ceux qui connaissent comme moi la justice, le désintéressement, la noblesse d'âme de nos supérieurs, et qui portent à leurs fonctions et à leur caractère tout le respect qui leur est dû. Mais, monsieur, qui nous répondra de leurs successeurs? S'ils trouvent toutes les choses préparées de loin à une invasion, quelle sûreté pouvons-nous avoir qu'ils ne s'y détermineront pas? A votre avis, monsieur, le commerçant tranquille sur le moment présent, serait-il bien déraisonnable d'avoir quelque inquiétude pour l'avenir?

D'autres ont imaginé que le plan était, à l'expiration successive des priviléges, de mettre pour condition à leur renouvellement la réimpression de certains ouvrages importants qui manquent et qui manqueront encore longtemps, des avances considérables que le commerçant n'est pas en état de faire, et la lenteur des rentrées, qu'il n'est guère en état d'attendre, le détournant de ces entreprises. Cette espèce d'imposition est de la nature de celles qu'il plaît au souverain d'asseoir sur tous les autres biens de ses sujets dans les besoins urgents de l'État; je n'oserais la blâmer, et il y en a déjà quelques exemples; mais elle ne peut jamais autoriser à la translation des propriétés. Si elle pouvait servir de prétexte un jour à cette iniquité, un magistrat prudent y renoncerait; mais une attention nécessaire, c'est d'alléger cette tâche le plus qu'il est possible et de la proportionner avec scrupule à la valeur du privilége qu'on renouvelle; et puis vous verrez qu'elle deviendra tôt ou tard le germe des vexations les plus inouïes. J'aimerais bien mieux qu'elle tombât sur des concessions de pure faveur, telles, par exemple, que les permissions tacites, les contrefactions faites de l'étranger et autres objets de cette espèce.

Il y en a qui conjecturent, et ceux-ci font le plus grand nombre, que le dessein est de transformer tous les priviléges en permissions pures et simples, sans aucune clause d'exclusion, en sorte que, accordées en même temps à plusieurs à la fois, il en résulte rivalité dans l'exécution, concurrence dans le débit, et les éditions les plus belles au plus bas prix possible.

Mais premièrement, c'est traiter le privilége du libraire comme une grâce qu'on est libre de lui accorder ou de lui refuser, et oublier que ce n'est que la garantie d'une vraie propriété à laquelle on ne saurait toucher sans injustice. Et quel sera le produit de cette injustice? Vous en allez juger, vous ramenant à des faits toutes les fois que je le peux; c'est ma méthode, et je crois qu'elle vous convient.

Les auteurs classiques sont précisément, monsieur, dans le cas où l'on se proposerait de réduire tous les autres livres. Il n'y a pour ces ouvrages que ces sortes de permissions, et la concurrence libre et générale en a été perpétuelle, même après les édits de 1649 et 1665, qui en faisaient les priviléges exclusifs et l'objet d'un fonds solide et propre à chaque pourvu. Eh bien! monsieur, quelle émulation entre les commerçants, quel avantage pour le public ces permissions et ces concurrences ont-elles produit? Entre les commerçants l'émulation de l'économie, comme je vous l'avais prédit ailleurs, c'est-à-dire la main-d'œuvre la plus négligée, les plus mauvais papiers, et des caractères dont on n'a plus que ce misérable service à tirer avant que de les envoyer à la fonte. Pour le public, l'habitude de mettre entre les mains de nos enfants des ouvrages qui ne fatiguent déjà que trop leur imbécillité par leurs épines, sans y ajouter des vices typographiques qui les arrêtent à chaque ligne.

Hélas! les pauvres innocents, on les réprimande souvent pour des fautes dont il aurait fallu châtier l'imprimeur ou l'éditeur. Mais que dire à ceux-ci lorsque le mépris de l'institution de la jeunesse, qui se remarque parmi nous jusque dans les petites choses, ne veut que des maîtres à cent écus de gages et des livres à quatre sous? Cependant, en répandant la dépense d'une pistole de plus sur un intervalle de sept à huit ans d'étude, les jeunes gens auraient des livres bien conditionnés et faits avec soin, et le magistrat serait autorisé à envoyer au

pilon toutes ces éditions rebutantes pour les élèves et déshonorantes pour l'art. Des valets tout chamarrés de dorures et des enfants sans souliers et sans livres, nous voilà ! Nos voisins d'au delà de la Manche l'entendent un peu mieux. J'ai vu les auteurs classiques à l'usage des colléges de Londres, de Cambridge et d'Oxford, et je vous assure que les éditions dont nos savants se contentent ne sont ni plus belles ni plus exactes.

Je n'ignore pas que des imprimeurs de notre temps ont consacré des sommes considérables aux éditions des anciens auteurs ; mais je sais aussi que plusieurs s'y sont ruinés, et il faut attendre comment leurs imitateurs heureux ou téméraires s'en tireront.

Mais j'accorde, nonobstant l'expérience faite sur les livres classiques et la multitude des contrefactions, que l'effet de la concurrence supplée à celui de la propriété et qu'on obtienne autant et plus de la permission libre et générale que du privilége exclusif ; qu'en résultera-t-il ? A peu près le bénéfice d'un cinquième. Et sur quels ouvrages ? Sera-ce sur le *Coutumier général ?* sur le *Journal des audiences ?* sur les *Pères de l'Église ?* sur les *Mémoires des académies ?* sur les grands corps d'histoire ? sur les enterprises qui demandent des avances de 100,000 francs, de 50,000 écus, et dont les éditions s'épuisent à peine dans l'espace de quarante à cinquante ans ? Vous voyez bien que ce serait une folie de l'espérer. Ce ne sera donc pas l'ouvrage de dix à vingt pistoles que la permission libre et générale fera baisser. La concurrence et son effet ne tomberont que sur les petits auteurs, c'est-à-dire que le commerçant pauvre sera forcé de sacrifier son profit journalier à la promptitude du débit et n'en deviendra que plus pauvre, et que le libraire aisé, privé de ses rentrées courantes qui sont attachées aux sortes médiocres et nullement aux ouvrages de prix, cessera de publier ces derniers dont la rareté et la valeur iront toujours en croissant, et que pour m'épargner cinq sols, vous m'aurez constitué dans la dépense d'une pistole. Et puis, monsieur, toujours des faits à l'appui de mes raisons.

La dernière édition de la *Coutume de Normandie* de Basnage, qui appartient à la librairie de Rouen, a été faite en 1709, et manque depuis trente ans. Ce sont deux petits in-folio assez minces dont le premier prix a été de quarante francs au plus,

et qu'on paye aujourd'hui dans les ventes depuis quatre-vingt jusqu'à quatre-vingt-dix livres.

La *Coutume de Bourgogne* du président Bouhier, dont l'édition s'épuise et le prix augmente, parce qu'on sait bien que le libraire de Dijon ne se dispose pas à la réimprimer, se vendait originairement quarante-huit livres, et se porte maintenant dans les ventes depuis cinquante-quatre livres jusqu'à soixante livres.

La *Jurisprudence* de Ducasse, volume in-quarto que le libraire de Toulouse a laissé manquer, et qu'on n'achetait d'abord que neuf livres, se paye aux ventes depuis quinze jusqu'à seize livres.

On n'en remporte pas non plus la *Coutume de Senlis*, volume in-quarto, à moins de seize à dix-huit livres.

La librairie de Paris, qui, malgré les difficultés qu'elle a trouvées dans le maintien des lois qui la soutenaient, n'a pas laissé tomber les livres nécessaires, et dont les presses nous ont fourni plus de vingt volumes in-folio, seulement de jurisprudence et depuis dix ans, préparait une édition nouvelle des *Ordonnances de Néron*, en quatre volumes in-folio. La collection des matériaux lui avait coûté plus de dix mille francs. Malgré ces avances, l'arrêt du Conseil prononcé en faveur des demoiselles de La Fontaine l'a découragée, et elle a abandonné une entreprise dont elle aurait supporté tout le fardeau et dont le bénéfice s'en irait à d'autres, si l'on se croyait en droit de disposer d'un privilége et s'il n'y avait plus d'ouvrages dont la propriété fût assurée. Cependant cet auteur, qui ne forme actuellement que deux volumes in-folio, valait soixante francs, avant le projet de la nouvelle édition, et il n'y a pas d'apparence que l'abandon prudent de ce projet le fasse baisser de prix.

Voilà, monsieur, le sort qu'auront tous les grands ouvrages à mesure qu'ils manqueront. Si je ne vous ai cité que de ceux qui sont à l'usage de la France, c'est que l'étranger, qui ne les réimprime pas, ne nous laissera pas manquer des autres en payant, et, quoique le mal soit général, c'est surtout dans les choses qui nous sont propres qu'il se fera sentir.

Un projet solide est celui qui assure à la société et aux par-

ticuliers un avantage réel et durable ; un projet spécieux est celui qui n'assure, soit à la societé, soit aux particuliers, qu'un avantage momentané, et le magistrat imprudent est celui qui n'aperçoit pas les suites fâcheuses de ce dernier, et qui, trompé par l'appât séduisant de faire tomber de prix la chose manufacturée, soulage l'acheteur pour un instant et ruine le manufacturier et l'État.

Mais laissons là pour un moment le commerce du libraire et sa chose pour tourner les yeux sur la nôtre. Considérons le bien général sous un autre point de vue, et voyons quel sera l'effet ou de l'abolition des priviléges, ou de leurs translations arbitraires, ou des permissions libres sur la condition des littérateurs, et par contre-coup sur celle des lettres.

Entre les différentes causes qui ont concouru à nous tirer de la barbarie, il ne faut pas oublier l'invention de l'art typographique. Donc, décourager, abattre, avilir cet art, c'est travailler à nous y replonger et faire ligue avec la foule des ennemis de la connaissance humaine.

La propagation et les progrès de la lumière doivent aussi beaucoup à la protection constante des souverains, qui s'est manifestée en cent manières diverses, entre lesquelles il me semble qu'il y aurait ou bien de la prévention ou bien de l'ingratitude à passer sous silence les sages règlements qu'ils ont institués sur le commerce de la librairie, à mesure que les circonstances fâcheuses qui le troublaient les ont exigés.

Il ne faut pas un coup d'œil ou fort pénétrant ou fort attentif pour discerner entre ces règlements celui qui concerne les priviléges de librairie amenés successivement à n'être que la sauvegarde accordée par le ministère au légitime propriétaire contre l'avidité des usurpateurs toujours prêts à lui arracher le prix de son acquisition, le fruit de son industrie, la récompense de son courage, de son intelligence et de son travail.

Mais quelles que soient la bonté et la munificence d'un prince ami des lettres, elles ne peuvent guère s'étendre qu'aux talents connus. Or, combien de tentatives heureuses, malheureuses avant que de sortir de l'obscurité et d'avoir acquis cette célébrité qui attire les regards et les récompenses des souve-

rains ? Encore une fois, monsieur, il faut toujours considérer les choses d'origine, parce que c'est le sort commun des hommes de n'être rien avant que d'être quelque chose, et qu'il serait même à souhaiter que les honneurs et la fortune suivissent d'un pas égal les progrès du mérite et des services, quoique le début dans la carrière soit le temps important et difficile de la vie.

Un homme ne reconnaît son génie qu'à l'essai ; l'aiglon tremble comme la jeune colombe au premier instant où il déploie ses ailes et se confie au vague de l'air. Un auteur fait un premier ouvrage, il n'en connaît pas la valeur ni le libraire non plus ; si le libraire nous paye comme il veut, en revanche nous lui vendons ce qu'il nous plaît. C'est le succès qui instruit le commerçant et le littérateur ; ou l'auteur s'est associé avec le commerçant, mauvais parti : il suppose trop de confiance d'un côté, trop de probité de l'autre ; — ou il a cédé sans retour la propriété de son travail à un prix qui ne va pas loin, parce qu'il se fixe et doit se fixer sur l'incertitude de la réussite. Cependant, il faut avoir été à ma place, à la place d'un jeune homme qui recueille pour la première fois un modique tribut de quelques journées de méditation ; sa joie ne se comprend pas, ni l'émulation qu'il en reçoit. Si quelques applaudissements du public viennent se joindre à cet avantage, si quelques jours après son début il revoit son libraire et qu'il le trouve poli, honnête, affable, caressant, l'œil serein, qu'il est satisfait ! De ce moment son talent change de prix, et, je ne saurais le dissimuler, l'accroissement en valeur commerçante de sa seconde production n'a nul rapport avec la diminution du hasard ; il semble que les libraires, jaloux de conserver l'homme, calculent d'après d'autres éléments. Au troisième succès, tout est fini ; l'auteur fait peut-être encore un mauvais traité, mais il le fait à peu près tel qu'il veut. Il y a des hommes de lettres à qui leur travail a produit dix, vingt, trente, quatre-vingts. cent mille francs. Moi, qui ne jouis que d'une considération commune et qui ne suis pas âgé, je crois que le fruit de mes occupations littéraires irait bien à quarante mille écus. On ne s'enrichirait pas, mais on acquerrait de l'aisance si ces sommes n'étaient pas répandues sur un grand nombre d'années, ne s'évanouissaient pas à mesure qu'on les perçoit et n'étaient pas dissipées lorsque les années sont venues, les besoins accrus,

les yeux éteints et l'esprit usé. Cependant, c'est un encouragement, et quel est le souverain assez riche pour y suppléer par ses libéralités ?

Mais ces traités n'ont quelque avantage pour l'auteur qu'en vertu des lois qui assurent au commerçant la possession tranquille et permanente des ouvrages qu'il acquiert. Abolissez ces lois, rendez la propriété de l'acquéreur incertaine, et cette police mal entendue retombera en partie sur l'auteur. Quel parti tirerai-je de mon ouvrage, surtout si ma réputation n'est pas faite, comme je le suppose, lorsque le libraire craindra qu'un concurrent, sans courir le hasard de l'essai de mon talent, sans risquer les avances d'une première édition, sans m'accorder aucun honoraire, ne jouisse incessamment, au bout de six ans, plus tôt s'il l'ose, de son acquisition ?

Les productions de l'esprit rendent déjà si peu ! Si elles rendent encore moins, qui est-ce qui voudra penser ? — Ceux que la nature y a condamnés par un instinct insurmontable qui leur fait braver la misère? Mais ce nombre d'enthousiastes, heureux d'avoir le jour du pain et de l'eau, la nuit une lampe qui les éclaire, est-il bien grand? est-ce au ministère à les réduire à ce sort? S'il s'y résout, aura-t-il beaucoup de penseurs? S'il n'a pas de penseurs, quelle différence y aura-t-il entre lui et un pâtre qui mène des bestiaux?

Il y a peu de contrées en Europe où les lettres soient plus honorées, plus récompensées qu'en France. Le nombre des places destinées aux gens de lettres y est très-grand ; heureux si c'était toujours le mérite qui y conduisît ! Mais, si je ne craignais d'être satirique, je dirais qu'il y en a où l'on exige plus scrupuleusement un habit de velours qu'un bon livre. Les productions littéraires ont été distinguées par le législateur des autres possessions ; la loi a pensé à en assurer la jouissance à l'auteur ; l'arrêt du 21 mars 1749 les déclare non saisissables. Que devient cette prérogative si les vues nouvelles prévalent ? Quoi ! un particulier aliène à perpétuité un fonds, une maison, un champ, il en prive ses héritiers, sans que l'autorité publique lui demande compte de sa conduite, il en tire toute la valeur, se l'applique à lui-même comme il lui plaît, et un littérateur n'aura pas le même droit ? il s'adressera à la protection du souverain pour être maintenu dans la plus

légitime des possessions; et le roi, qui ne la refuse pas au moindre de ses sujets quand elle ne préjudicie à personne, la limitera à un certain intervalle de temps, à l'expiration duquel un ouvrage qui aura consumé son bien, sa santé, sa vie, et qui sera compté au nombre des monuments de la nation, s'échappera de son héritage, de ses propres mains, pour devenir un effet commun? et qui est-ce qui voudra languir dans l'indigence pendant les années les plus belles de sa vie et pâlir sur des livres à cette condition? Quittons le cabinet, mes amis, brisons la plume et prenons les instruments des arts mécaniques, si le génie est sans honneur et sans liberté.

L'injustice se joint ici à une telle absurdité, que si je ne m'adressais à un homme qu'on obsède, qui ne se doute point des projets qu'on a, à qui les sollicitations sont portées de la ville et de la province, je cesserais de traiter cette matière. Les autres croiront certainement que je me fais des fantômes pour le plaisir de les combattre.

Mais, direz-vous, lorsque vous avez aliéné votre ouvrage, que vous importe que le ministère prenne connaissance de vos intérêts négligés et vous venge d'un mauvais traité où l'adresse et l'avidité du commerçant vous ont surpris?... Si j'ai fait un mauvais traité, c'est mon affaire. Je n'ai point été contraint; j'ai subi le sort commun, et si ma condition est mauvaise, espérez-vous la rendre meilleure en me privant du droit d'aliéner et en anéantissant l'acte de ma cession entre les mains de mon acquéreur? Avez-vous prétendu que cet homme compterait la propriété pour rien? Et s'il y ajoute quelque valeur, ne diminuera-t-il pas mes honoraires en raison de cette valeur? Je ne sais à qui vous en voulez. Parlez de votre amour prétendu pour les lettres tant qu'il vous plaira, mais c'est sur elles que vous allez frapper.

Vous avez rappelé dans votre sein, par la douceur de votre administration, par vos récompenses, par des honneurs, par toutes les voies imaginables, les lettres que l'intolérance et la persécution avaient égarées; craignez de les égarer une seconde fois. Votre ennemi fait des vœux pour que l'esprit de vertige s'empare de vous, que vous preniez une verge de fer et que vos imprudences multipliées lui envoient un petit nombre de lettrés qu'il vous envie. Ils iront, c'est moi qui vous en

avertis, et bien plus fortement que moi les propositions avantageuses qu'on leur fait et qu'ils ont encore le courage de rejeter. Parce que les taureaux ont des cornes et qu'ils entrent quelquefois en fureur, serez-vous assez vils et assez bêtes pour ne vouloir plus commander qu'à des bœufs? Vous n'avez pas de sens, vous ne savez ce que vous voulez.

Vous ajoutez que la perpétuité du privilége laissant le commerçant maître absolu du prix de son livre, il ne manquera pas d'abuser de cet avantage. Si votre commerçant ignore que son intérêt réel est dans la consommation rapide et dans la prompte rentrée de ses fonds, il est le plus imbécile des commerçants. D'ailleurs, protégez les privilégiés tant qu'il vous plaira ; ajoutez des punitions infamantes aux peines pécuniaires portées par les règlements ; dressez même des gibets, et la cupidité du contrefacteur les bravera. Je vous l'ai déjà dit et l'expérience avant moi, mais rien ne vous instruit. Je défie un libraire de porter un ouvrage au delà d'un prix qui compense les hasards du contrefacteur et les dépenses de l'étranger, sans que, malgré toute sa vigilance appuyée de toute l'autorité du magistrat, il n'en paraisse trois ou quatre contrefactions dans l'année. Rappelez-vous qu'il ne s'agit ici que d'ouvrages courants et qui ne demandent qu'un coup de main.

Je pourrais proposer au magistrat, à qui il est de règle de présenter le premier exemplaire d'un livre nouveau, d'en fixer lui-même le prix ; mais cette fixation, pour être équitable, suppose des connaissances de détail qu'il ne peut ni avoir, ni acquérir ; il est presque aussi sûr et plus court de s'en rapporter à l'esprit du commerce. J'ajouterai peut-être qu'entre ces sortes les livres du plus haut prix ne sont pas aux privilégiés, mais je ne veux indisposer personne.

On dit encore : Lorsqu'un libraire a fait un lucre honnête sur un ouvrage, n'est-il pas juste qu'un autre en profite? Et pourquoi n'en gratifierait-on pas celui qui l'a bien mérité par quelque grande entreprise ?

En vérité, je ne sais pourquoi je m'occupe à répondre sérieusement à des questions qui ne peuvent être suggérées que par la stupidité la plus singulière ou l'injustice la plus criante ; mais si ce n'est pas à la chose, c'est au nombre qu'il faut avoir égard.

1° L'imprimerie et la librairie ne sont pas de ces états de nécessité première auxquels on ne peut appliquer trop d'hommes. Si quatre cents libraires suffisent en France, il serait mal d'y en entretenir huit cents aux dépens d'un moindre nombre. Louis XIV a tenu pendant vingt ans la porte de cette communauté fermée. Il fixa le nombre des imprimeurs. Le monarque régnant, d'après les mêmes vues, a interrompu les apprentissages pendant trente autres années. Quelle raison a-t-on d'abandonner cette police? Qu'on laisse les choses dans l'état où elles sont et qu'on n'aille pas dépouiller ceux qui ont placé leurs fonds dans ce commerce en leur donnant des associés, ou qu'en abolissant toutes les corporations à la fois, il soit libre à chacun d'appliquer ses talents et son industrie comme il y sera poussé par la nature et par l'intérêt; qu'on s'en rapporte aux seuls besoins de la société, qui saura bien, sans que personne s'en mêle, dans quelque profession que ce soit, suppléer les bras nécessaires ou retrancher les superflus; j'y consens, cela me convient à moi et à tous ceux à qui la moindre étincelle de la lumière présente est parvenue. Mais malheureusement il y a bien des conditions préliminaires à cet établissement; j'aurai, si je ne me trompe, occasion d'en dire un mot à l'occasion de cette foule d'intrus qu'on protége sans réfléchir à ce qu'on fait.

2° Mais parce qu'un libraire aurait perçu, je ne dis pas un lucre honnête, mais un profit énorme d'une entreprise, serait-ce une raison pour l'en dépouiller? Cela fait rire. C'est précisément comme si un citoyen qui n'aurait pas de maison sollicitait celle de son voisin que cette propriété aurait suffisamment enrichi.

3° Pour évaluer les avantages d'un commerçant sur une entreprise qui lui succède, ne faut-il pas mettre en compte les pertes qu'il a faites sur dix autres qui ont manqué? Mais comment connaître ces deux termes qu'il faut compenser l'un par l'autre? C'est, monsieur, par la fortune des particuliers. Voilà la seule donnée et elle suffit. Or, je le dis, je le répète, et aucun d'eux ne m'en dédira, quelque contraire que cela soit à leur crédit : la communauté des libraires est une des plus misérables et des plus décriées, ce sont presque tous des gueux. Qu'on m'en cite une douzaine sur trois cent soixante qui aient deux habits, et je me charge de démontrer qu'il y en a quatre

sur ces douze dont la richesse n'a rien de commun avec les priviléges.

4° Si vous croyez, monsieur, que ces priviléges tant enviés soient la propriété d'un seul, vous vous trompez; il n'y en a presque point de quelque valeur qui ne soit commun à vingt ou vingt-cinq personnes, et il faut savoir quelle misère c'est quand il s'agit d'obtenir de chacun la quotité de dépense proportionnée à sa part dans les cas de réimpressions; il y en a qui, hors d'état de la fournir, abandonnent à leurs associés leur intérêt, tantôt avant, tantôt après la réimpression. Un fait, monsieur, c'est que la compagnie des associés du *Racine* in-quarto, après dix-ans, n'a pu se liquider avec l'imprimeur. C'est pourtant du *Racine* que je vous parle, oui, monsieur, du *Racine!* Il ne se passe presque pas une année sans qu'il se vende quelques-unes de ces parts à la chambre. Que les promoteurs des nouvelles vues s'y rendent, qu'ils s'en fassent adjudicataires et qu'ils possèdent sans rapine et sans honte un bien qu'on n'enlèverait que de force aux propriétaires et dont ils ne se verraient point dépouillés sans douleur.

Et surtout qu'on ne me parle pas de la gratification d'un citoyen qu'on revêt de la dépouille d'un autre, c'est profaner la langue de l'humanité et de la bienfaisance en la mettant sur les lèvres de la violence et de l'injustice. J'en appelle à tout homme de bien : s'il avait eu le bonheur de bien mériter de sa nation, souffrirait-il qu'on reconnût ses services d'une manière aussi atroce?

Je ne puis m'empêcher de porter ici la parole aux demoiselles La Fontaine et de leur faire une prédiction qui ne tardera pas à se vérifier. Elles ont imaginé sans doute, sur le mérite de l'ouvrage de leur aïeul, que le ministère les avait gratifiées d'un présent important. Je leur annonce que, malgré toute la protection possible, elles seront contrefaites en cent endroits; qu'à moins qu'elles ne l'emportent sur le manufacturier régnicole ou étranger par quelque édition merveilleuse et conséquemment d'un grand prix et d'un débit très-étroit qui attire l'homme de luxe ou le littérateur curieux, le libraire de Paris et celui de province s'adresseront au contrefacteur, ne fût-ce que par ressentiment; qu'un effet précieux dépérira entre leurs mains; qu'elles chercheront à s'en défaire; qu'on n'en voudra

qu'à vil prix, parce qu'on ne comptera pas plus sur leur cession que sur celle de leur aïeul ; que cependant, comme il y a de la canaille dans tous les corps et qu'elle ne manque pas dans la librairie, il se trouvera un particulier sans honneur et sans fortune qui se déterminera à acquérir d'elles, et que cet homme, haï et perdu, n'aura jamais la jouissance paisible et lucrative de sa possesion.

Cependant, continuez-vous, il y a de votre aveu des ouvrages importants qui manquent et dont nous avons besoin ; comment en obtiendrons-nous les réimpressions ?

Comment? je ne balance pas à vous le dire ; en raffermissant les priviléges assemblés, en maintenant les lois de cette propriété. Poursuivez sévèrement les contrefacteurs, portez-vous avec un front terrible dans les cavernes de ces voleurs clandestins. Puisque vous tirez des subsides considérables des corporations, et que vous n'avez ni la force ni le moyen de les anéantir ; puisque vous avez assez de justice pour sentir qu'en les privant des droits que vous leur avez accordés, il ne faut pas les laisser sous le poids des dettes qu'elles ont contractées dans vos besoins urgents ; puisque vous n'êtes pas en état de payer ces dettes, puisque vous continuez à leur vendre votre pernicieuse faveur, soutenez-les du moins de toute votre force, jusqu'à ce que vous ayez dans vos coffres de quoi les dissoudre. Sévissez contre des intrus qui s'immiscent dans leur commerce et qui leur enlèvent leurs avantages sans partager leurs charges ; que ces intrus n'obtiennent point vos priviléges ; que les maisons royales ne leur servent plus d'asile ; qu'ils ne puissent introduire ni dans la capitale ni dans les provinces des éditions contrefaites ; remédiez sérieusement à ces abus et vous trouverez des compagnies prêtes à seconder vos vues. N'attendez rien d'important de vos protégés subalternes ; mais rien, je vous le dis, et moins encore d'un commerçant qui luttera contre l'indigence et à qui vous imposeriez vainement un fardeau supérieur à ses forces. C'est une terre effritée à laquelle vous demandez du fruit en la sevrant de ses engrais ordinaires. Que diriez-vous, monsieur, d'un marchand qui vous vendrait chèrement, et qui entretiendrait encore à sa porte un voleur pour vous dépouiller au sortir de chez lui ? c'est ce que vous faites.

Notre position, me direz-vous, est embarrassante... Je le

sais. Mais c'est vous-même qui vous y êtes mis par mauvaise politique, c'est votre indigence qui vous y retient. Il ne faut pas châtier l'innocent des fautes que vous avez faites et m'arracher d'une main ce que vous continuez de me vendre de l'autre. Mais, encore une fois, l'abolissement des corporations, quand vous en seriez le maître demain, n'a rien de commun avec les priviléges. Ce sont des objets si confondus dans votre esprit que vous avez peine à les séparer. Quand il serait libre à tout le monde d'ouvrir boutique dans la rue Saint-Jacques, l'acquéreur d'un manuscrit n'en serait pas moins un vrai propriétaire, en cette qualité, un citoyen sous la sauvegarde des lois, et le contrefacteur un voleur à poursuivre selon toute leur sévérité.

Plus l'état actuel de l'imprimerie et de la librairie serait exposé avec vérité, moins il paraîtrait vraisemblable. Permettez, monsieur, que je vous suppose un moment imprimeur ou libraire. Si vous vous êtes procuré un manuscrit à grands frais, si vous en avez sollicité le privilége, qu'on vous l'ait accordé, que vous ayez mis un argent considérable à votre édition, rien épargné, ni pour la beauté du papier, ni pour celle des caractères, ni pour la correction, et qu'au moment où vous paraîtrez vous soyez contrefait et qu'un homme à qui la copie n'a rien coûté vienne débiter sous vos yeux votre propre ouvrage en petits caractères et en mauvais papier, que penserez-vous? que direz-vous ?

Mais s'il arrive que ce voleur passe pour un honnête homme et pour un bon citoyen, si ses supérieurs l'exhortent à continuer; si, autorisé par les règlements à le poursuivre, vous êtes croisé par les magistrats de sa ville; s'il vous est impossible d'en obtenir aucune justice ; si les contrefactions étrangères se joignent à celles du royaume; si un libraire de Liége écrit impudemment à des libraires de Paris qu'il va publier le *Spectacle de la nature*, qui vous appartient, ou quelques-uns des *Dictionnaires portatifs*, dont vous aurez payé le privilége une somme immense, et que pour en faciliter le débit il y mette votre nom; s'il s'offre à les envoyer, s'il se charge de les rendre où l'on jugera à propos, à la porte de votre voisin sans passer à la chambre syndicale, s'il tient parole, si ces livres arrivent, si vous recourez au magistrat et qu'il vous tourne le dos,

ne serez-vous pas consterné, découragé, et ne prendrez-vous pas le parti ou de rester oisif, ou de voler comme les autres ?

Et si, dans ce découragement où vous seriez tombé vous-même à la place du commerçant, il arrivait, monsieur, que quelque innovation mal entendue, suggérée par un cerveau creux et adoptée par un magistrat à tête étroite et bornée, se joignît aux dégoûts que l'imprimerie, la librairie et les lettres ont déjà soufferts, et les bannît de la France, voilà vos doreurs, vos relieurs, vos papetiers et d'autres professions liées à celle-ci ruinées. C'est fait de la vente de vos peaux, matières premières que l'étranger saura bien tirer du royaume, lorsque le prix en sera baissé, et vous renvoyer toutes fabriquées, comme il a déjà commencé de faire. Ces suites ne vous paraissent-elles pas inévitables lorsque vos imprimeurs et vos libraires, hors d'état de soutenir leur commerce et leurs manufactures, en seront réduits aux petits profits de la commission ?

Et ne vous flattez pas, monsieur, que le mal soit fort éloigné ! Déjà la Suisse, Avignon et les Pays-Bas, qui n'ont point de copie à payer et qui fabriquent à moins de frais que vous, se sont approprié des ouvrages qui n'auraient dû être et qui n'avaient jamais été imprimés qu'ici.

Avignon surtout, qui n'avait, il y a dix ans, que deux imprimeries languissantes, en a maintenant trente très-occupées. Est-ce qu'on écrit à Avignon ? Cette contrée s'est-elle policée ? Y a-t-il des auteurs, des gens de lettres ? Non, monsieur ; c'est un peuple tout aussi ignorant, tout aussi hébété qu'autrefois ; mais il profite de l'inobservation des règlements et inonde de ses contrefactions nos provinces méridionales. Ce fait n'est point ignoré. S'en alarme-t-on ? Aucunement. Est-ce qu'on s'alarme de rien ? Mais il y a pis ; vos libraires de Paris, monsieur, oui, vos libraires de Paris, privés de cette branche de commerce, soit lâcheté, soit misère, ou toutes les deux, prennent partie de ces éditions. Quant à ceux de province, hélas ! c'est presque inutilement qu'on ouvrirait aujourd'hui des yeux qu'on a tenus si longtemps fermés sur leurs contraventions ; ils ne se donnent plus la peine de contrefaire. Ce vol ne leur est plus assez avantageux, ils suivent l'exemple de la capitale et acceptent les contrefactions étrangères.

Et ne croyez pas que j'exagère. Un homme que je ne nom-

merai pas, par égard pour son état et pour son mérite personnel, avait conseillé aux imprimeurs de Lyon de contrefaire l'*Histoire ecclésiastique* de Racine, en quatorze volumes in-douze; il oubliait en ce moment qu'il en avait coûté aux propriétaires et privilégiés des sommes considérables pour le manuscrit et d'autres sommes considérables pour l'impression. Le contrefacteur, avec moins de conscience, n'était pas fait pour avoir plus de mémoire. Cependant, la contrefaction et le vol conseillé n'ont pas eu lieu. Une édition d'Avignon a arrêté tout court le libraire de Lyon, qui s'en applaudit, parce qu'il a mieux trouvé son compte à prendre partie de la contrefaction étrangère.

Encore un moment de persécution et de désordre, et chaque libraire se pourvoira au loin, selon son débit. Ne s'exposant plus à perdre les avances de sa manufacture, que peut-il faire de plus prudent? Mais l'État s'appauvrira par la perte des ouvriers et la chute des matières que votre sol produit, vous enverrez hors de vos contrées l'or et l'argent que votre sol ne produit pas.

Mais, monsieur, ne vous êtes-vous jamais informé de la nature des échanges du libraire français avec le libraire étranger? Ce ne sont, le plus souvent, que de mauvais livres qu'on donne pour d'aussi mauvais qu'on reçoit, des maculatures qui circulent dix fois de magasins en magasins avant que d'arriver à leur vraie destination, et cela après des frais énormes de port et de voiture, qui ne rentrent plus. Loin donc de songer à étendre la concurrence, il serait peut-être mieux de porter l'exclusif jusqu'aux ouvrages imprimés pour la première fois chez l'étranger. Je dis peut-être et je dirais sûrement, s'il était possible d'obtenir la même justice pour lui; mais il n'y faut pas penser. Les commerçants d'une nation sont et seront toujours en état de guerre avec les commerçants d'une autre. L'unique ressource est donc de fermer l'entrée à leurs éditions, d'accorder des priviléges pour leurs ouvrages au premier occupant, ou, si l'on aime mieux, de les traiter comme les manuscrits des auteurs anciens, dont on ne paye point d'honoraires et qui sont de droit commun, et d'imiter leur célérité à nous contrefaire. Voilà pour les livres qui ne contiennent rien de contraire à nos principes, à nos mœurs, à notre gouvernement,

à notre culte, à nos usages. Quant aux autres, permettez que je renvoie mon avis à quelques lignes plus bas, où je vous parlerai des permissions tacites.

J'ai entendu dire : « Mais, puisqu'on ne peut empêcher l'étranger de nous contrefaire, pourquoi ne pas autoriser le régnicole ? Volés pour volés, il vaut encore mieux que nos propriétaires le soient par un Français, leur voisin, que par un Hollandais. »

Non, monsieur, cela ne vaut pas mieux ; par quelque considération que ce soit, il ne faut encourager, au mépris des mœurs et des lois, les concitoyens à se piller les uns les autres. Mais, encore une fois, faites de votre mieux par l'exécution stricte des règlements pour fermer l'entrée à toute contrefaction étrangère. Que le Hollandais, le Genevois ou l'Avignonnais perde plus par la saisie d'une édition interceptée qu'il ne peut gagner sur dix qui passeront en fraude. Multipliez ses hasards comme vous le devez, soutenez votre légitime commerçant de toute votre autorité et abandonnez le reste à sa vigilance et à son industrie. Aussitôt que son édition sera prête à paraître, ne doutez pas que ses correspondants n'en soient informés aux deux extrémités du royaume ; que la plus grande partie de son édition ne soit placée ; que ce correspondant, pressé de jouir de notre impatience, incertain qu'il puisse se pourvoir au loin, et presque sûr d'être saisi et châtié s'il vend une édition contrefaite, n'accepte que le papier manufacturé du libraire de la capitale, et que le commerçant étranger n'envoie que bien rarement dans nos provinces une marchandise dont elles seront fournies.

Mais si nous ne prenons pas ses livres, il ne prendra pas les nôtres... Et vous ne pensez pas que c'est votre bien qu'il vous envoie ; il n'a rien qui soit à lui, il produit à peine une malheureuse brochure dans une année.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire des priviléges de la librairie ; je peux m'être trompé en quelques points, mais de peu d'importance ; avoir donné à certaines raisons plus de poids qu'elles n'en ont ; n'être pas encore assez profondément initié dans la profession pour atteindre à une juste évaluation des avantages et des désavantages ; mais je suis sûr de ma sincérité, sinon de mes lumières. Je n'ai ni dans cette affaire ni

dans aucune autre de ma vie consulté mon intérêt particulier aux dépens de l'intérêt général ; aussi ai-je la réputation d'homme de bien, et ne suis pas fort riche.

D'où je conclus, pour terminer ce point que j'ai traité le plus au long parce qu'il m'a semblé le plus important :

1° Que les lois établies successivement depuis deux siècles, en connaissance de cause, inspirées par des inconvénients très-réels que je vous ai exposés à mesure qu'ils y donnaient lieu, maintenues en partie sous un règne par l'autorité de Louis XIII, du cardinal de Richelieu et de ses successeurs au ministère, devenues générales sous le règne suivant par l'autorité de Louis XIV, du chancelier Séguier et de Colbert, lois dont vous devez connaître à présent toute la nécessité, si vous voulez conserver quelque splendeur à votre librairie, à votre imprimerie et à votre littérature, soient à jamais raffermies ;

2° Que, conformément aux lettres patentes du 20 décembre 1649, 27 janvier 1665 et aux différents arrêts donnés en conséquence par Louis XIV et le souverain régnant, spécialement au règlement du 28 février, articles premier et suivants, les priviléges soient regardés comme de pures et simples sauvegardes ; les ouvrages acquis comme des propriétés inattaquables, et leurs impressions et réimpressions continuées exclusivement à ceux qui les ont acquises, à moins qu'il n'y ait dans l'ouvrage même une clause dérogatoire ;

3° Que la translation ou le partage ne s'en fassent jamais que dans le cas unique où le légitime possesseur le laisserait librement et sciemment en non-valeur ;

4° Que ces priviléges et les permissions continuent à être portés sur le registre de la chambre syndicale de Paris ;

5° Que le syndic soit autorisé comme de raison à suspendre l'enregistrement, quand il y sera fait opposition, ou qu'il connaîtra que le privilége présenté préjudicie aux droits d'un tiers, et ce jusqu'à la décision du chancelier ;

6° Que les livres étrangers susceptibles de priviléges et d'autorisation publique appartiennent au premier occupant comme un bien propre, ou soient déclarés de droit commun, comme on le jugera plus raisonnable ;

7° Que les lois sur l'entrée de ces livres dans le royaume, et notamment l'article 92 du règlement de 1723, soient rigou-

reusement exécutés, et qu'il n'en passe aucun qui ne soit déchargé dans les chambres syndicales, où les ballots doivent s'arrêter ;

8° Qu'il soit pris à l'avenir toutes les précautions convenables pour que ces ballots ne soient pas divertis frauduleusement, comme il est arrivé par le passé ;

9° Que, quant au commerce de la librairie d'Avignon, contre lequel on n'a point encore imaginé de moyens suffisants, il soit défendu de sortir aucuns livres du Comtat, sans un acquit-à-caution pris aux Fermes du roi, d'où il serait envoyé toutes les semaines au chancelier un état et catalogue des livres contenus dans les ballots; que ces acquits soient visés au bureau des Noues pour être déchargés à Aix après la visite des syndics et adjoints, ou au bureau de Tulette pour être déchargés à Valence par l'imprimeur des Fermes, assisté d'un premier commis; ou au bureau de Villeneuve, pour être déchargés à Lyon ou à Montpellier, suivant leurs différentes destinations, après la visite des syndics et adjoints; que tous les ballots qui arriveront d'Avignon dans le royaume par d'autres voies ou sans un acquit-à-caution, visé comme il est dit, soient saisissables par un inspecteur ambulant sur la frontière, préposé par les Fermes, commis à cet effet, et chargé d'envoyer au chancelier l'état de ces livres saisis pour recevoir les ordres du magistrat, et les exécuter conformément aux règlements; que sur cet état les syndics et adjoints de la communauté de Paris soient appelés pour, sur leurs observations, statuer ce que de raison, etc., etc.

Il me semble, monsieur, que ces demandes sont également fondées sur la justice, les lois et le bien public, et que le seul moyen d'arrêter la ruine entière de cette communauté est de rallumer quelque émulation dans des commerçants que découragent l'inutilité de leurs efforts et les pertes journalières qu'ils essuient dans des entreprises qui leur avaient été lucratives et qui le redeviendront lorsque les règlements seront tenus en vigueur, est d'y faire droit, surtout si vous acquiescez à ce que je vais vous dire des permissions tacites.

Cet article est un peu plus délicat que le précédent; toutefois je vais m'en expliquer librement; vous laisserez là mon expression lorsqu'elle vous paraîtra outrée ou trop crue et vous vous arrêterez à la chose. Je vous dirai d'abord, monsieur: Les

vrais livres illicites, prohibés, pernicieux, pour un magistrat qui voit juste, qui n'est pas préoccupé de petites idées fausses et pusillanimes et qui s'en tient à l'expérience, ce sont les livres qu'on imprime ailleurs que dans notre pays et que nous achetons de l'étranger, tandis que nous pourrions les prendre chez nos manufacturiers, et il n'y en a point d'autres. Si l'on met entre l'autorisation authentique et publique et la permission tacite d'autres distinctions que celles de la décence qui ne permet pas qu'on attaque avec le privilége du roi ce que le roi et la loi veulent qu'on respecte, on n'y entend rien, mais rien du tout; et celui qui s'effarouche de ce début ne doit pas aller plus loin; cet homme n'est fait ni pour la magistrature ni pour mes idées. Mais si vous avez, monsieur, l'âme ferme que je vous crois et que vous m'écoutiez paisiblement, mon avis sera bientôt le vôtre; et vous prononcerez comme moi qu'il est presque impossible d'imaginer une supposition d'un cas où il faille refuser une permission tacite; car on n'aura certainement pas le front de s'adresser à vous pour ces productions infâmes dont les auteurs et les imprimeurs ne trouvent pas assez profondes les ténèbres où ils sont forcés de se réfugier, et qu'on ne publierait en aucun lieu du monde, ni à Paris, ni à Londres, ni à Amsterdam, ni à Constantinople, ni à Pékin, sans être poursuivi par la vengeance publique, et dont tout honnête homme rougit de prononcer le titre.

La permission tacite, me direz-vous, n'est-elle pas une infraction de la loi générale qui défend de rien publier sans approbation expresse et sans autorité? Cela se peut, mais l'intérêt de la société exige cette infraction, et vous vous y résoudrez parce que toute votre rigidité sur ce point n'empêchera point le mal que vous craignez, et qu'elle vous ôterait le moyen de récompenser ce mal par un bien qui dépend de vous.

Quoi! je permettrai l'impression, la distribution d'un ouvrage évidemment contraire à un culte national que je crois et que je respecte, et je consentirai le moins du monde qu'on insulte à Celui que j'adore, en la présence duquel je baisse mon front tous les jours, qui me voit, qui m'entend, qui me jugera, qui me remettra sous les yeux cet ouvrage même... Oui, vous y consentirez; eh! ce Dieu a bien consenti qu'il se fît, qu'il s'imprimât, il est venu parmi les hommes et il s'est

laissé crucifier pour les hommes. Moi qui regarde les mœurs comme le fondement le plus sûr, peut-être le seul, du bonheur d'un peuple, le garant le plus évident de sa durée, je souffrirai qu'on répande des principes qui les attaquent, qui les flétrissent. — Vous le souffrirez. — J'abandonnerai à la discussion téméraire d'un fanatique, d'un enthousiaste, nos usages, nos lois, notre gouvernement, les objets de la terre les plus sacrés, la sécurité de mon souverain, le repos de mes concitoyens. — Cela est dur, j'en conviens, mais vous en viendrez là, oui, vous en viendrez là tôt ou tard, avec le regret de ne l'avoir pas osé plus tôt.

Il ne s'agit pas ici, monsieur, de ce qui serait le mieux, il n'est pas question de ce que nous désirons tous les deux, mais de ce que vous pouvez, et nous disons l'un et l'autre du plus profond de notre âme : « Périssent, périssent à jamais les ouvrages qui tendent à rendre l'homme abruti, furieux, pervers, corrompu, méchant ! » Mais pouvez-vous empêcher qu'on écrive ? — Non. — Eh bien ! vous ne pouvez pas plus empêcher qu'un écrit ne s'imprime et ne devienne en peu de temps aussi commun et beaucoup plus recherché, vendu, lu, que si vous l'aviez tacitement permis.

Bordez, monsieur, toutes vos frontières de soldats, armez-les de baïonnettes pour repousser tous les livres dangereux qui se présenteront, et ces livres, pardonnez-moi l'expression, passeront entre leurs jambes et sauteront par-dessus leurs têtes et nous parviendront.

Citez-moi, je vous prie, un de ces ouvrages dangereux, proscrit, qui, imprimés clandestinement chez l'étranger ou dans le royaume, n'ait été, en moins de quatre moins, aussi commun qu'un livre privilégié? Quel livre plus contraire aux bonnes mœurs, à la religion, aux idées reçues de philosophie et d'administration, en un mot à tous les préjugés vulgaires, et par conséquent plus dangereux que les *Lettres persanes?* que nous reste-t-il à faire de pis ? Cependant, il y a cent éditions des *Lettres persanes* et il n'y a pas un écolier des Quatre-Nations qui n'en trouve un exemplaire sur le quai pour ses douze sous. Qui est-ce qui n'a pas son *Juvénal* ou son *Pétrone* traduits? Les réimpressions du *Décaméron*, de Boccace, des *Contes* de La Fontaine, des romans de Crébillon, ne sauraient

se compter. Dans quelle bibliothèque publique ou particulière ne se trouvent pas les *Pensées sur la comète*, tout ce que Bayle a écrit, l'*Esprit des lois*, le livre de *l'Esprit*, l'*Histoire des finances*, l'*Émile* de Rousseau, son *Héloïse*, son *Traité de l'inégalité des conditions*, et cent mille autres que je pourrais nommer ?

Est-ce que nos compositeurs français n'auraient pas aussi bien imprimé au bas de la première page : *Chez Merkus, à Amsterdam*, que l'ouvrier de Merkus ?

La police a mis en œuvre toutes ses machines, toute sa prudence, toute son autorité pour étouffer le *Despotisme oriental* de feu Boulanger et nous priver de la *Lettre de Jean-Jacques à l'archevêque de Paris*. Je ne connais pas une seconde édition du *Mandement de l'archevêque*; mais je connais cinq ou six éditions de l'un et l'autre ouvrage, et la province nous les envoie pour trente sous.

Le *Contrat social*, imprimé et réimprimé, s'est distribué pour un petit écu sous le vestibule du palais même du souverain.

Qu'est-ce que cela signifie ? C'est que nous n'en avons ni plus ni moins ces ouvrages ; mais que nous avons payé à l'étranger le prix d'une main-d'œuvre qu'un magistrat indulgent et meilleur politique nous aurait épargnée, et que nous avons été abandonnés à des colporteurs qui, profitant d'une curiosité doublée, triplée par la défense, nous ont vendu bien chèrement le péril réel ou prétendu qu'ils couraient à la satisfaire.

Entre les productions qui ne comportent que la permission tacite, il en faut distinguer de deux sortes : les unes d'auteurs étrangers et déjà publiées hors du royaume, les autres d'auteurs régnicoles, manuscrites ou publiées sous le titre étranger.

Si l'auteur est un citoyen et que son ouvrage soit manuscrit, accueillez-le, profitez de la confiance qu'il vous montre en vous présentant un ouvrage dont il connaît mieux que vous la hardiesse, pour l'amener à la suppression totale par le respect qu'il doit aux usages de son pays et la considération de son propre repos, ou du moins à une forme plus modérée, plus circonspecte, plus sage. Il n'y a presque rien que vous ne puissiez obtenir du droit qu'il aura de faire imprimer à côté de

lui, de relire ses épreuves, de se corriger, et de la commodité qu'il trouvera sous votre indulgente protection de s'adresser à un commerçant qui lui fasse un parti honnête. C'est ainsi que vous concilierez autant qu'il est en vous deux choses trop opposées pour se proposer de les accorder parfaitement, vos opérations particulières et le bien public.

Si l'auteur, comme il peut arriver, ne veut rien sacrifier, s'il persiste à laisser son ouvrage tel qu'il l'a fait, renvoyez-le et l'oubliez, mais d'un oubli très-réel. Songez qu'après une menace ou le moindre acte d'autorité, vous n'en reverrez plus; l'on négligera l'intérêt pour un temps et les productions s'en iront droit chez l'étranger, où les auteurs ne tarderont pas à se rendre. Eh bien! tant mieux, direz-vous, qu'ils s'en aillent. En parlant ainsi, vous ne pensez guère à ce que vous dites; vous perdrez les hommes que vous aviez, vous n'en aurez pas moins leurs productions, vous les aurez plus hardies, et si vous regardez ces productions comme une source de corruption, vous serez pauvres et abrutis en n'en serez pas moins corrompus. — Le siècle devient aussi trop éclairé. — Ce n'est pas cela, c'est vous qui ne l'êtes pas assez pour votre siècle.— Nous n'aimons pas ceux qui raisonnent. — C'est que vous redoutez la raison.

Si l'ouvrage a paru, soit dans le royaume, soit chez l'étranger, gardez-vous bien de le mutiler d'une ligne; ces mutilations ne remédient à rien, elles sont reconnues dans un moment, on appelle une des éditions la bonne et l'autre la mauvaise, on méprise celle-ci, elle reste, et la première, qui est communément l'étrangère, n'en est que plus recherchée ; pour quatre mots qui vous ont choqué et que nous lisons malgré vous, voilà votre manufacturier ruiné, et son concurrent étranger enrichi.

S'il n'y a point de milieu, comme l'expérience de tous les temps doit vous l'avoir appris, qu'un ouvrage quel qu'il soit sorte de vos manufactures ou qu'il passe à l'étranger et que vous l'achetiez de lui tout manufacturé, n'ayant rien à gagner d'un côté, l'intérêt du commerce à blesser de l'autre, autorisez donc votre manufacturier, ne fût-ce que pour sauver votre autorité du mépris et vos lois de l'infraction, car votre autorité sera méprisée et vos lois enfreintes, n'en doutez pas, toutes les fois que les hasards seront à peu près compensés par le

profit, et il faut que cela soit toujours. Nous avons vu votre sévérité porter en vingt-quatre heures le prix d'un in-douze de trente-six sous à deux louis ; je vous prouverais qu'en cent occasions l'homme expose sa vie pour la fortune. La fortune est présente, le péril paraît éloigné, et jamais aucun magistrat n'aura l'âme assez atroce pour se dire : « Je pendrai, je brûlerai, j'enfermerai un citoyen », aussi fermement, aussi constamment, que l'homme entreprenant s'est dit à lui-même : Je veux être riche. »

Et puis il n'y a aucun livre qui fasse quelque bruit dont il n'entre en deux mois, deux cents, trois cents, quatre cents exemplaires, sans qu'il y ait personne de compromis ; et chacun de ces exemplaires circulant en autant de mains, il est impossible qu'il ne se trouve un téméraire entre tant d'hommes avides de gain, sur un espace de l'étendue de ce royaume, et voilà l'ouvrage commun.

Si vous autorisez par une permission tacite l'édition d'un ouvrage hardi, du moins dont vous vous rendez le maître de la distribution, vous éteignez la première sensation, et je connais cent ouvrages qui ont passé sans bruit, parce que la connivence du magistrat a empêché un éclat que la sévérité n'aurait pas manqué de produire.

Si cet éclat a eu lieu, malgré toute circonspection, ne livrez point votre auteur, ce serait une indignité ; n'abandonnez point votre commerçant qui ne s'est engagé que sous votre bon plaisir ; mais criez, tonnez plus haut que les autres, ordonnez les plus terribles perquisitions, qu'elles se fassent avec l'appareil le plus formidable, mettez en l'air l'exempt, le commissaire, les syndics, la garde ; qu'ils aillent partout, de jour, aux yeux de tout le monde et qu'ils ne trouvent jamais rien ; il faut que cela soit ainsi ; on ne peut pas dire à certaines gens et moins encore leur faire entendre que vous n'avez tacitement permis ici la publication de cet ouvrage que parce qu'il vous était impossible de l'empêcher ailleurs ou ici, et qu'il ne vous restait que ce moyen sûr de mettre à couvert, par votre connivence, l'intérêt du commerce.

Ceux d'entre eux qui paraîtront le plus vivement offensés du conseil que j'ose vous donner sont ou de bons israélites qui n'ont ni vues ni expérience, ni sens commun ; les autres des

méchants très-profonds qui se soucient on ne peut pas moins de l'intérêt de la société, pourvu que le leur soit à couvert, comme ils l'ont bien fait voir en des occasions plus importantes. Écoutez-les, interrogez-les, et vous verrez qu'il ne tiendrait pas à eux qu'ils ne vous missent un couteau à la main pour égorger la plupart des hommes qui ont eu le bonheur ou le malheur de n'être pas de leur avis. Ce qu'il y a de singulier, c'est que depuis qu'ils existent ils s'arrogent, au mépris de toute autorité, la liberté de parler et d'écrire qu'ils veulent nous ôter, quoique leurs discours séditieux et leurs ouvrages extravagants et fanatiques soient les seuls qui jusqu'à présent aient troublé la tranquillité des États et mis en danger les têtes couronnées.

Cependant je n'exclus pas même leurs livres du nombre de ceux qu'il faut permettre tacitement; mais que le commerce de tous livres prohibés se fasse par vos libraires et non par d'autres. Le commerce de librairie fait par des particuliers sans état et sans fonds est un échange d'argent contre du papier manufacturé; celui de vos commerçants en titre est presque toujours un échange d'industrie et d'industrie, de papier manufacturé et de papier manufacturé.

Vous savez quel fut le succès du *Dictionnaire de Bayle* quand il parut et la fureur de toute l'Europe pour cet ouvrage; qui est-ce qui ne voulut pas avoir un *Bayle* à quelque prix que ce fût? et qui est-ce qui ne l'eut pas malgré toutes les précautions du ministère? Les particuliers qui n'en trouvaient point chez nos commerçants s'adressaient à l'étranger; l'ouvrage venait par des voies détournées et notre argent s'en allait. Le libraire, excité par son intérêt pallié d'une considération saine et politique, s'adressa au ministère et n'eut pas de peine à lui faire sentir la différence d'un commerce d'argent à papier, ou de papier à papier; le ministère lui répondit qu'il avait raison, cependant qu'il n'ouvrirait jamais la porte du royaume au *Bayle*. Cet aveu de la justesse de sa demande et ce refus décidé de la chose demandée l'étonnèrent, mais le magistrat ajouta tout de suite : « C'est qu'il faut faire mieux, il faut l'imprimer »; et le *Bayle* fut imprimé ici.

Or, je vous demande à vous, monsieur, s'il était sage de faire en France la troisième ou la quatrième édition du *Bayle*, n'y eut-il pas de la bêtise à n'avoir pas fait la seconde ou la première?

Je ne discuterai point si ces livres dangereux le sont autant qu'on le crie, si le mensonge, le sophisme, n'est pas tôt ou tard reconnu et méprisé, si la vérité qui ne s'étouffe jamais, se répandant peu à peu, gagnant par des progrès presque insensibles sur le préjugé qu'elle trouva établi, et ne devenant générale qu'après un laps de temps surprenant, peut jamais avoir quelque danger réel. Mais je vois que la proscription, plus elle est sévère, plus elle hausse le prix du livre, plus elle excite la curiosité de le lire, plus il est acheté, plus il est lu.

Et combien la condamnation n'en a-t-elle pas fait connaître que leur médiocrité condamnait à l'oubli? Combien de fois le libraire et l'auteur d'un ouvrage privilégié, s'ils l'avaient osé, n'auraient-ils pas dit aux magistrats de la grande police : « Messieurs, de grâce, un petit arrêt qui me condamne à être lacéré et brûlé au bas de votre grand escalier? » Quand on crie la sentence d'un livre, les ouvriers de l'imprimerie disent : « Bon, encore une édition ! »

Quoi que vous fassiez, vous n'empêcherez jamais le niveau de s'établir entre le besoin que nous avons d'ouvrages dangereux ou non, et le nombre d'exemplaires que ce besoin exige. Ce niveau s'établira seulement un peu plus vite, si vous y mettez une digue. La seule chose à savoir, tout le reste ne signifiant rien, sous quelque aspect effrayant qu'il soit présenté, c'est si vous voulez garder votre argent ou si vous voulez le laisser sortir. ncore une fois, citez-moi un livre dangereux que nous n'ayons pas.

Je pense donc qu'il est utile pour les lettres et pour le commerce de multiplier les permissions tacites à l'infini, ne mettant à la publication et à la distribution d'un livre qu'une sorte de bienséance qui satisfasse les petits esprits ; on défère un auteur, les lois le proscrivent, son arrêt se publie, il est lacéré et brûlé, et deux mois après il est exposé sur les quais. C'est un mépris des lois manifeste qui n'est pas supportable.

Qu'un livre proscrit soit dans le magasin du commerçant, qu'il le vende sans se compromettre ; mais qu'il n'ait pas l'impudence de l'exposer sur le comptoir de sa boutique, sans risquer d'être saisi.

Je pense que, si un livre est acquis par un libraire qui en a payé le manuscrit et qui l'a publié sur une permission tacite, cette permission équivaut à un privilége; le contrefacteur fait

un vol que le magistrat préposé à la police de la librairie doit châtier d'autant plus sévèrement qu'il ne peut être poursuivi par les lois. La nature de l'ouvrage qui empêche une action juridique ne fait rien à la propriété.

Si l'ouvrage prohibé dont on sollicite ici l'impression a été publié chez l'étranger, il semble rentrer dans la classe des effets de droit commun; on peut en user comme le règlement ou plutôt l'usage en ordonne des livres anciens; la copie n'a rien coûté au libraire, il n'a nul titre de propriété; faites là-dessus tout ce qu'il vous plaira, ou l'objet d'une faveur, ou la récompense d'un libraire, ou celle d'un homme de lettres, ou l'honoraire d'un censeur, ou la propriété du premier occupant; mais, encore une fois, ne souffrez pas qu'on les mutile.

Mais plus je donne d'étendue aux permissions tacites, plus il vous importe de bien choisir vos censeurs. Que ce soient des gens de poids par leurs connaissances, par leurs mœurs et la considération qu'ils se seront acquise; qu'ils aient toutes les distinctions personnelles qui peuvent en imposer à un jeune auteur. Si j'ai, dans la chaleur de l'âge, dans ce temps où pour ouvrir sa porte à la considération on fait sauter son bonheur par la fenêtre, commis quelques fautes, combien je les ai réparées! Je ne saurais dire le nombre de productions de toutes espèces sur lesquelles j'ai été consulté et que j'ai retenues dans les portefeuilles des auteurs, en leur remontrant avec force les persécutions auxquelles ils allaient s'exposer, les obstacles qu'ils préparaient à leur avancement, les troubles dont toute leur vie se remplirait, les regrets amers qu'ils en auraient. Il est vrai que j'en parlais un peu par expérience; mais, si j'ai réussi, quels services ne serait-on pas en état d'attendre d'hommes plus importants?

Quand j'ouvre mon *Almanach royal* et que je trouve, au milieu d'une liste énorme et à côté des noms de MM. Ladvocat, bibliothécaire de Sorbonne, Saurin, Astruc, Senac, Morand, Louis, Clairaut, De Parcieux, Capperonier, Barthélemy, Bejot et quelques autres que je ne nomme pas et que je n'en révère pas moins, une foule de noms inconnus, je ne saurais m'empêcher de lever les épaules.

Il faut rayer les trois quarts de ces gens qui ont été revêtus de la qualité de juges de nos productions dans les sciences

et dans les arts, sans qu'on sache trop sur quels titres ; conserver le petit nombre des autres qui sont très en état de donner un bon conseil à l'auteur sur son ouvrage et leur faire un sort digne à peu près de leurs fonctions.

Il y a déjà quelques pensions : qui empêcherait d'ajouter à cette expectative un petit tribut sur l'ouvrage même censuré? Outre l'exemplaire qui revient au censeur, sinon de droit, au moins d'usage, pourquoi ne lui fixerait-on pas un honoraire relatif au volume, qui serait à la charge de l'auteur ou du libraire? par exemple dix-huit livres pour le volume in-douze, un louis pour l'in-octavo, trente-six livres pour l'in-quarto, deux louis pour l'in-folio; cette taxe ne serait pas assez onéreuse pour qu'on s'en plaignît. Ce n'est rien si l'ouvrage réussit; c'est un bien léger accroissement de perte s'il tombe, et puis, elle ne serait payée qu'au cas que l'ouvrage fût jugé susceptible de privilége ou de permission tacite.

La chose est tout à fait différente à Londres ; il n'y a ni priviléges ni censeurs. Un auteur porte son ouvrage à l'imprimeur, on l'imprime, il paraît. Si l'ouvrage mérite par sa hardiesse l'animadversion publique, le magistrat s'adresse à l'imprimeur; celui-ci tait ou nomme l'auteur : s'il le tait, on procède contre lui; s'il le nomme, on procède contre l'auteur. Je serais bien fâché que cette police s'établît ici; bientôt elle nous rendrait trop sages.

Quoi qu'il en soit, s'il importe de maintenir les règlements des corporations, puisque c'est un échange que le gouvernement accorde à quelques citoyens des impositions particulières qu'il assied sur eux, du moins jusqu'à ce que des temps plus heureux lui permettent d'affranchir absolument l'industrie de ces entraves pernicieuses, par l'acquit des emprunts que ces corporations ont faits pour fournir à ces impositions, je puis et je ne balance pas à vous dénoncer un abus qui s'accroît journellement au détriment de la communauté et du commerce de la librairie : je parle de la nuée de ces gens sans connaissances, sans titres et sans aveu, qui s'en immiscent avec une publicité qui n'a pas d'exemple. A l'abri des protections qu'ils se sont faites et des asiles privilégiés qu'ils occupent, ils vendent, achètent, contrefont, débitent des contrefactions du pays ou étrangères et nuisent en cent manières diverses, sans avoir la moindre inquiétude sur la sévérité des lois. Comment est-il

possible que la petite commodité que les particuliers en reçoivent ferme les yeux au magistrat sur le mal qu'ils font ? Je demande ce que deviendrait notre librairie, si la communauté de ce nom, réduite aux abois, venait tout d'un coup à se dissoudre et que tout ce commerce tombât entre les mains de ces misérables agents de l'étranger; qu'en pourrions-nous espérer? A présent que par toutes sortes de moyens illicites ils sont devenus presque aussi aisés qu'ils le seront jamais, qu'on les assemble tous et qu'on leur propose la réimpression de quelques-uns de ces grands corps qui nous manquent, et l'on verra à qui l'on doit la préférence, ou à ceux qui ont acquis par leur éducation, leur application et leur expérience, la connaissance des livres anciens, rares et précieux, à qui les hommes éclairés s'adressent toujours, soit qu'il s'agisse d'acquérir ou de vendre, dont les magasins sont les dépôts de toute bonne littérature et qui en maintiennent la durée par leurs travaux; ou cette troupe de gueux ignorants qui n'ont rien que des ordures, qui ne savent rien et dont toute l'industrie consiste à dépouiller de légitimes commerçants et à les conduire insensiblement, par la suppression de leurs rentrées journalières, à la malheureuse impossibilité de nous rendre des services que nous ne pouvons certainement attendre d'ailleurs. Où est l'équité de créer un état, de l'accabler de charges et d'en abandonner le bénéfice à ceux qui ne les partagent pas? C'est une inadvertance et une supercherie indigne d'un gouvernement qui a quelque sagesse ou quelque dignité.

Mais, dira-t-on, que la communauté ne les reçoit-elle? Plusieurs se sont présentés. J'en conviens; mais je ne vois pas qu'on puisse blâmer la délicatesse d'un corps qui tient un rang honnête dans la société d'en rejeter ses valets. La plupart des colporteurs ont commencé par être les valets des libraires. Ils ne sont connus de leurs maîtres que par des entreprises faites sur leur commerce, au mépris de la loi. Leur éducation et leurs mœurs sont suspectes, ou, pour parler plus exactement, leurs mœurs ne le sont pas. On aurait peine à en citer un seul en état de satisfaire au moindre point des règlements; ils ne savent ni lire ni écrire. Étienne, célèbres imprimeurs d'autrefois, que diriez-vous s'il vous était accordé de revenir parmi nous, que vous jetassiez les yeux sur le corps des libraires et que vous vissiez les

dignes successeurs que vous avez et ceux qu'on veut leur associer?

Cependant, j'ai conféré quelquefois avec les meilleurs imprimeurs et libraires de Paris, et je puis assurer qu'il est des arrangements auxquels ils sont tous disposés à se prêter. Qu'on sépare de la multitude de ces intrus une vingtaine des moins notés, s'ils s'y trouvent, et ils ne refuseront point de se les affilier; on en formera une classe subalterne de marchands qui continueront d'habiter les quartiers qu'ils occupent, et où, par une bizarrerie que je vous expliquerai tout à l'heure, les libraires par état ne peuvent se transplanter; ils seront reconnus à la chambre syndicale, ils se soumettront aux règlements généraux, on en pourra faire un particulier pour eux; on fixera les bornes dans lesquelles leur commerce se renfermera; ils fourniront proportionnellement aux impositions du corps, et les enfants de ces gueux-là, mieux élevés et plus instruits que leurs pères, pourront même un jour se présenter à l'apprentissage et y être admis.

C'est ainsi, ce me semble, qu'on concilierait l'intérêt de la bonne et solide librairie et la paresse des gens du monde qui trouvent très-commodes des domestiques qui vont leur présenter le matin les petites nouveautés du jour.

En attendant qu'on prenne quelque parti là-dessus, si les libraires demandent que, conformément aux arrêts et règlements de leur état, et notamment à l'article 4 de celui du 27 février 1723, tous ceux qui se mêleront de leur commerce sans qualité soient punis suivant la rigueur des lois, et que si, nonobstant les ordonnances du 20 octobre 1721, 14 août 1722, 31 octobre 1754 et 25 septembre 1742, les maisons royales et autres asiles prostitués à ce brigandange paraissent cependant trop respectables pour y faire des saisies et autres exécutions, il soit sévi personnellement contre ceux qui y tiendront boutique ouverte et magasins; je trouve qu'à moins d'un renversement d'équité qui ne se conçoit pas et qui signifierait : « Je veux que parmi les citoyens il y en ait qui me payent tant pour le droit de vendre des livres, et je veux qu'il y en ait qui ne me payent rien; je veux qu'il y ait des impositions pour les uns et point d'impositions pour les autres, quoique cette distinction soit ruineuse; je veux que ceux-ci soient assujettis à des lois dont il me plaît d'affranchir les autres; je veux que celui à qui j'ai

permis de prendre ce titre, à condition qu'il me fournirait tel et tel secours soit vexé, et que celui qui s'est passé du titre et qui ne m'a rien donné profite de l'avantage que lui donne la vexation que j'exercerai sur son concurrent » ; il faut accorder au libraire sa demande.

Mais comme vous ne méprisez rien de ce qui tient à l'exercice de vos fonctions et que ce qui sert à vous éclairer cesse d'être minutieux à vos yeux, je vais vous expliquer la première origine de cette nuée de colporteurs qu'on a vue éclore aussi subitement que ces insectes qui dévorent nos moissons dans l'Angoumois. Je la rapporte à un règlement qui put être autrefois raisonnable, mais qui par le changement des circonstances est devenu tout à fait ridicule.

Ce règlement, qui date de la première introduction de l'imprimerie en France, défend à tout libraire et à tout imprimeur de transporter son domicile au delà des ponts.

L'imprimerie s'établit à Paris en 1470. Ce fut Jean de La Pierre, prieur de Sorbonne, qui rendit ce service aux lettres françaises. La maison de Sorbonne, célèbre dès ce temps, fut le premier endroit où il plaça les artistes qu'il avait appelés.

L'art nouveau divisa la librairie en deux sortes de commerçants : les uns libraires marchands de manuscrits, et les autres libraires marchands de livres imprimés. La liaison des deux professions les réunit en un seul corps, tous devinrent imprimeurs et furent compris indistinctement sous l'inspection de l'Université. L'intérêt de leur commerce les avait rassemblés dans son quartier, ils y fixèrent leurs domiciles.

Charles VIII, à la sollicitation des fermiers contre le grand nombre des privilégiés, pour le diminuer, fixa, en 1488, celui des libraires de l'Université à vingt-quatre; les autres, sans participer aux priviléges, furent arrêtés par la commodité du débit aux mêmes endroits qu'ils habitaient.

Cependant le goût de la lecture, favorisé par l'imprimerie, s'étendit; les curieux de livres se multiplièrent, la petite enceinte de la montagne ne renferma plus toute la science de la capitale, et quelques commerçants songèrent à se déplacer et à porter leur domicile au delà des ponts. La communauté, qui d'une convenance s'était fait une loi de rigueur, s'y opposa, et les syndics et adjoints, chargés de la police intérieure de leur

corps, représentèrent que la visite des livres du dehors prenant déjà une grande partie de leur temps, ils ne pourraient suffire à celle des imprimeries, si, s'éloignant les unes des autres, elles se répandaient sur un plus grand espace.

De là les arrêts du Conseil et du Parlement, et les déclarations rapportées au Code de la librairie sous l'art. 12 du règlement de 1723, qui défend aux imprimeurs et libraires de Paris de porter leur domicile hors du quartier de l'Université.

Cette petite enceinte fut strictement désignée à ceux qui tiendraient magasin et boutique ouverte et qui seraient en même temps imprimeurs et libraires; quant à ceux qui ne seraient que libraires, on leur accorda le dedans du Palais, et l'on permit à quelques autres, dont le commerce était restreint à des *Heures* et à des petits livres de prières, d'habiter les environs du Palais et de s'étendre jusque sur le quai de Gesvres.

Toute cette police des domiciles est confirmée depuis 1600 par une suite de sentences, d'arrêts et de déclarations; elle a subsisté même après la réduction du nombre des imprimeurs à Paris à trente-six, elle subsiste encore, sans qu'il reste aucun des motifs de son institution. Autant l'état ancien de la librairie et des lettres semblait exiger cet arrangement, autant leur état actuel en demande la réforme.

L'art typographique touche de si près à la religion, aux mœurs, au gouvernement et à tout l'ordre public, que pour conserver aux visites leur exécution prompte et facile, peut-être est-il bien de renfermer les imprimeries dans le plus petit espace possible. Que le règlement qui les retient dans le seul quartier de l'Université subsiste, à la bonne heure. Mais pour les boutiques et magasins de librairie, dont les visites sont moins fréquentes, il est rare que la publicité de la vente ne mène droitement au lieu de la malversation, et que l'application du remède, quand il en est besoin, soit ou retardée ou empêchée par aucun obstacle.

D'ailleurs la partie de la ville qui est hors de l'enceinte de l'Université est la plus étendue. Il y a des maisons religieuses, des communautés ecclésiastiques, des gens de loi, des littérateurs et des lecteurs en tout genre. Chaque homme opulent, chaque petit particulier, qui n'est pas brute, a sa bibliothèque, plus ou moins étendue. Cependant la vieille police qui concentrait les libraires dans un espace continuant de s'exercer, lorsque

l'intérêt de ces commerçants et la commodité publique demandaient qu'on les répandît de tous côtés, quelques hommes indigents s'avisèrent de prendre un sac sur leurs épaules, qu'ils avaient remplis de livres achetés ou pris à crédit dans les boutiques des libraires; quelques pauvres femmes, à leur exemple, en remplirent leurs tabliers, et les uns et les autres passèrent les ponts et se présentèrent aux portes des particuliers. Les libraires dont ils facilitaient le débit leur firent une petite remise qui les encouragea. Leur nombre s'accrut, ils entrèrent partout, ils trouvèrent de la faveur, et bientôt ils eurent au Palais-Royal, au Temple, dans les autres palais et lieux privilégiés des boutiques et des magasins. Des gens sans qualité, sans mœurs, sans lumières, guidés par l'unique instinct de l'intérêt, profitèrent si bien de la défense qui retenait les libraires en deçà de la rivière qu'ils en vinrent à faire tout leur commerce en delà.

Encore s'ils avaient continué de se pourvoir chez votre vrai commerçant, la chose eût été tolérable; mais ils connurent les auteurs, ils achetèrent des manuscrits, ils obtinrent des priviléges, ils trouvèrent des imprimeurs, ils contrefirent, ils recherchèrent les contrefactions de l'étranger, ils se jetèrent sur la librairie ancienne et moderne, sur le commerce du pays et sur les effets exotiques, ils ne distinguèrent rien, ne respectèrent aucune propriété, achetèrent tout ce qui se présenta, vendirent tout ce qu'on leur demanda, et une des raisons secrètes qui les mit en si grand crédit, c'est qu'un homme qui a quelque caractère, une femme à qui il reste quelque pudeur, se procuraient par ces espèces de valets un livre abominable dont ils n'auraient jamais osé prononcer le titre à un honnête commerçant. Ceux qui ne trouvèrent point de retraite dans les lieux privilégiés, assurés, je ne sais trop comment, de l'impunité, eurent ailleurs des chambres et des magasins ouverts où ils invitèrent et reçurent les marchands; ils se firent des correspondances dans les provinces du royaume, ils en eurent avec l'étranger, et les uns ne connaissant point les bonnes éditions et d'autres ne s'en souciant point, chaque commerçant proportionnant la qualité de sa marchandise à l'intelligence et au goût de son acheteur, le prix vil auquel le colporteur fournit des livres mal facturés priva le véritable libraire de cette

branche de son commerce. Qu'y a-t-il donc de surprenant si ce commerçant est tombé dans l'indigence, s'il n'a plus de crédit, si les grandes entreprises s'abandonnent, lorsqu'un corps autrefois honoré de tant de prérogatives devenues inutiles s'affaiblit par toutes sortes de voies?

Ne serait-ce pas une contradiction bien étrange qu'il y eût des livres prohibés, des livres pour lesquels, en quelque lieu du monde que ce soit, on n'oserait ni demander un privilége, ni espérer une possession tacite, et pour la distribution desquels on souffrît cependant, ou protégeât une certaine collection d'hommes qui les procurât au mépris de la loi, au su et au vu du magistrat, et qui fît payer d'autant plus chèrement son péril simulé et son infraction manifeste des règles? Ne serait-ce pas une autre contradiction aussi étrange que de refuser au véritable commerçant dont on exige le serment, à qui l'on a fait un état, sur lequel on assied des impositions, dont l'intérêt est d'empêcher les contrefacttions, une liberté ou plutôt une licence qu'on accorderait à d'autres?

N'en serait-ce pas encore une que de le resserrer, soit pour ce commerce qu'on appelle prohibé, soit pour son commerce autorisé, dans un petit canton, tandis que toute la ville serait abandonnée à des intrus?

Je n'entends rien à toute cette administration, ni vous non plus, je crois.

Qu'on ne refuse donc aucune permission tacite; qu'en vertu de ces permissions tacites le vrai commerçant jouisse aussi sûrement, aussi tranquillement que sur la foi d'un privilége; que ces permissions soient soumises aux règlements; que, si l'on refuse d'éteindre les colporteurs, on les affilie au corps de la librairie; qu'on fasse tout ce qu'on jugera convenable, mais qu'on ne resserre pas le vrai commerçant dans un petit espace qui borne et anéantit son commerce journalier; qu'il puisse s'établir où il voudra; que le littérateur et l'homme du monde ne soient plus déterminés par la commodité à s'adresser à des gens sans aveu, ou contraints d'aller chercher au loin le livre qu'ils désirent. En faisant ainsi, le public sera servi, et le colporteur, quelque état qu'on lui laisse, éclairé de plus près et moins tenté de contrevenir.

L'émigration que je propose ne rendrait pas le quartier de l'Université désert de libraires. On peut s'en rapporter à l'intérêt.

Celui qui a borné son commerce aux livres classiques grecs et latins ne s'éloignera jamais de la porte d'un collége. Aussi l'Université ne s'est-elle pas opposée à cette dispersion et n'en a-t-elle rien stipulé dans l'arrêt de règlement du 10 septembre 1725.

Les libraires établiront leur domicile où bon leur semblera; quant aux trente-six imprimeurs, qui suffiraient seuls à pourvoir les savants de la montagne, ils resteront dans la première enceinte, et par ce moyen on aura pourvu à l'intérêt de la religion, du gouvernement et des mœurs, à la liberté du commerce, au secours de la librairie qui en a plus besoin que jamais, à la commodité générale et au bien des lettres.

Si donc les libraires requièrent à ce qu'il plaise au roi de leur permettre de passer les ponts et de déroger aux arrêts et règlements à ce contraires, il leur faut accorder.

S'ils demandent des défenses expresses à tous colporteurs et autres sans qualité de s'immiscer de leur commerce, et de s'établir dans les maisons royales et autres lieux privilégiés, à peine de dépens, dommages et intérêts, même poursuite extraordinaire, information, enquête, peine selon les ordonnances, saisie et le reste, il faut leur accorder.

S'ils demandent qu'il soit défendu à tous libraires forains et étrangers d'avoir l'entrepôt et magasin et même de s'adresser pour la vente à d'autres que le vrai commerçant, et ce sur les peines susdites, il faut encore leur accorder.

Toute cette contrainte me répugne plus peut-être qu'à vous; mais ou procurez la liberté totale du commerce, l'extinction de toute communauté, la supression des impôts que vous en tirez, l'acquit des dettes qu'elles ont contractées dans vos besoins, ou laissez la jouissance complète des droits que vous leur vendez, sans quoi, je vous le répète, vous ressemblerez au commerçant qui entretiendrait à sa porte un filou pour enlever la marchandise qu'on aurait achetée de lui; vous aurez rassemblé en corps des citoyens sous le prétexte de leur plus grand intérêt, pour les écraser plus sûrement tous.

FIN DE LA LETTRE SUR LA LIBRAIRIE

CORRESPONDANCE

I

LETTRES A FALCONET

(1766-1773).

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Les lettres de Diderot à Falconet, réunies aujourd'hui pour la première fois en une seule série, ont eu la destinée singulière de presque toutes les œuvres du philosophe. Longtemps ignorées, elles ont été publiées partiellement, à de longs intervalles, et elles ne nous sont pas toutes parvenues.

M. Walferdin inséra, en 1831, au tome III des *Mémoires et Ouvrages inédits*, treize de ces lettres, d'après une copie appartenant à la famille de Vandeul. Toutefois, les quatre dernières sont en réalité de simples fragments de celle qui porte ici le numéro XIV. Jusqu'alors une seule lettre, la dernière dans notre classification, était connue : on la trouve dans l'édition des *Œuvres* de Falconet, donnée par Lévesque (Dentu, 1808, 3 vol. in-8°), dans les *Mélanges* de Fayolle et dans les éditions Belin et Brière.

Mme la baronne de Jankowitz de Jeszenisce, fille de Mme Pierre-Étienne Falconet, née Collot, et veuve du baron de Jankowitz, qui fut préfet et député de la Meurthe, mourut à Versailles, le 1er janvier 1866, léguant à la ville de Nancy une liasse de papiers provenant de son grand-père, divers portraits peints par son père, enfin quelques bustes en plâtre et en marbre de sa mère. Les tableaux et dessins qui avaient appartenu à Falconet furent vendus à Paris, le 10 décembre 1866.

Lorsque M. Charles Cournault, alors conservateur du Musée Lorrain, dépouilla le volumineux dossier qui y avait été déposé, il y retrouva vingt-deux lettes inédites[1] de Diderot, ainsi que deux copies, très-raturées par Falconet, de la discussion sur la postérité, sur Pline et sur

1. Celle du 15 novembre 1769 avait été donnée par Mme de Jankowitz à M. le comte de Warren qui l'a communiquée à M. Ch. Cournault.

Polygnote. Les lettres de Diderot s'arrêtaient en 1773, avant son départ pour la Russie; Mme de Jankowitz, obéissant à un scrupule filial exagéré, avait brûlé les autres autographes de Diderot et les copies que Falconet avait gardées de ses réponses. Personne ne pourra donc savoir au juste à quel moment et pour quel motif éclata la rupture que l'on pressent dans les dernières pages de la correspondance imprimée.

Malgré cette irréparable lacune, les documents épargnés présentaient l'intérêt le plus vif et, par bonheur, tombaient entre des mains dignes d'en tirer le meilleur parti. M. Cournault publia d'abord dans la *Revue moderne*[1] toute la correspondance intime des deux amis, puis, dans la *Gazette des Beaux-Arts*[2], une étude biographique très-complète sur Étienne-Maurice Falconet et Marie-Anne Collot, que nous avons souvent mise à contribution; mais les épreuves des textes de la *Revue moderne* n'avaient pas été communiquées à M. Cournault; il en résultait un grand nombre de fautes et même d'interpolations que celui-ci avait loyalement signalées à M. Assézat. Nous avons collationné ces textes sur les originaux du Musée Lorrain et nous osons croire qu'à part les différences orthographiques, dont nous ne tenons pas compte, nous en offrons une leçon rigoureusement exacte.

Telle qu'elle nous est parvenue, cette correspondance présente deux parts bien distinctes: l'une quasi officielle et publique qui dura jusqu'au départ de Falconet; l'autre tout à fait intime et d'autant plus précieuse. La première était assurément celle à qui le sculpteur attachait le plus de prix; il en fit faire plusieurs doubles et écrivit une sorte de post-face intitulée *Avertissement* qui nous apprend l'origine même de ces démêlés et la forme qu'ils prirent : « ... Diderot, le philosophe, et Falconet, le statuaire, au coin du feu, rue Taranne, agitaient la question *si la vue de la postérité fait entreprendre les plus belles actions et produire les meilleurs ouvrages*. Ils prirent parti, disputèrent et se quittèrent, chacun bien persuadé qu'il avait raison, ainsi qu'il est d'usage. Dans leurs billets du matin, ils plaçaient toujours le petit mot séditieux qui tendait à réveiller la dispute. Enfin la patience échappa; on en vint aux lettres. On fit plus : on convint de les imprimer. Peut-être y avait-il dans les unes et les autres quelques idées assez peu communes pour mériter d'être contredites, attendu que la contradiction fuit les idées courantes. Toujours est-il certain que de la part de M. Diderot, jamais sujet ne fut traité d'une manière plus intéressante et plus du ton de la franche amitié. »

Le projet de publication en resta là tout d'abord : Falconet partit

1. 1er novembre et 1er décembre 1866, 1er janvier et 1er février 1867.
2. Tome II (2e période), 1869, p. 117-144.

pour la Russie en septembre 1766. Les copies des neuf premières lettres furent alors communiquées à Voltaire, à Catherine II, à Grimm, à Naigeon, au prince Galitzin. Voltaire remercia Falconet par un petit billet, daté du 18 décembre 1767, que Diderot trouva « poli et sec » Il n'est rien de plus, en effet. Catherine répondit « d'un coin de l'Asie » qu'elle se garderait bien de décider entre deux adversaires si convaincus de leur propre bonne foi. Sa lettre, publiée par M. Cournault, est des plus curieuses.

Après une dernière révision de cette discussion, en 1769, pendant un séjour au Grandval, Diderot ne s'en occupa plus. Mais la copie, conservée par Falconet, fut prêtée à un Anglais, William Tooke, qui la traduisit et la fit paraître à Londres, peut-être avec l'autorisation tacite de Falconet, depuis longtemps tourmenté du désir de rendre le public juge du procès[1].

Six ans après, le prince Galitzin s'entremit pour solliciter de Diderot l'autorisation de publier ses lettres avec leurs réfutations dans l'édition que Falconet préparait de ses œuvres. Diderot refusa net. Sa réponse, qu'on trouvera dans la correspondance générale, laisse planer sur son ancien ami l'accusation d'avoir tronqué le manuscrit primitif. En marge de l'autographe, le sculpteur a crayonné ces mots : « L'original existe et je puis le produire » ; mais soit qu'il ait été égaré, soit que Falconet ait eu intérêt à le détruire, il ne s'est point retrouvé dans ses papiers. Occupé par un travail très-important — sans doute l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* — Diderot promettait néanmoins à Mme Falconet (Mlle Collot) de revoir cette correspondance dès qu'il aurait quelque loisir. Il n'en fit rien.

Méfiant, irascible, brutal même, « le Jean-Jacques de la sculpture » — un mot de Diderot — était, sous sa rude enveloppe, délicat et honnête. Privé du plaisir d'imprimer une controverse dont il tirait sans doute vanité, il ne laissa percer dans ses écrits aucune aigreur contre Diderot, ni aucune allusion à ce refus. Il ne pouvait oublier d'ailleurs que c'était à lui, à lui seul, qu'il avait dû l'honneur d'être choisi pour ériger la statue de Pierre Ier.

Au moment où la bibliothèque du philosophe allait être vendue à Catherine, en 1765, le prince Galitzin cherchait un artiste digne de concevoir et d'exécuter le monument que la czarine voulait élever à son terrible prédécesseur. Il s'adressait tour à tour à Pajou, à Coustou, à Vassé,

1. *Pieces written by Mons. Falconet and Mons. Diderot on sculpture in general and particularly on the celebrated statue of Peter the Great, now finishing by the former at the St Petersburg. Translated from the French, with several additions,* by the Rev. William Tooke. London, 1774, in-4°. (Gravure d'après la statue). — Livre introuvable à Paris et à Londres.

qui lui demandaient, l'un 600,000 livres, l'autre 450,000, le dernier 400,000. Diderot, apprenant son embarras, lui présentait Falconet, dont les cinq figures exposées au Salon de cette année avaient été fort admirées (voir t. X, p. 426), et quelques jours après le traité se signait : « Ç'a été l'ouvrage d'un quart d'heure et l'écrit d'une demi-page. » Ce contrat, que M. Cournault a publié, mais que sa longueur nous empêche de reproduire dans cette notice, fait honneur à celui qui en a déterminé les clauses et à ceux qui les ont acceptées. Rien d'essentiel n'y avait été omis. Il était daté du 27 août 1766; le 8 septembre, Falconet quittait Paris, avec Mlle Collot, son élève, dont le talent précoce pouvait lui être et lui fut fort utile. Née à Paris, en 1748, Marie-Anne Collot, que Diderot et Grimm appellent Mlle Victoire, avait été abandonnée par son père, et son frère avait dû, pour vivre, entrer comme apprenti chez Le Breton. Élève de Falconet dès l'âge de seize ans, elle modela, sans le secours de son maître, divers bustes, entre autres celui de Préville en Sganarelle, celui de Diderot, celui du prince Galitzin « qui, dit Grimm, est parlant comme les autres. » L'excellente monographie de M. Cournault et le catalogue du Musée de la ville de Nancy, rédigé par ses soins, compléteront une liste d'œuvres que nous ne pouvons qu'indiquer. Mlle Collot serait depuis longtemps célèbre si la sculpture française avait parmi nous le rang qu'elle devrait tenir.

Falconet débarquait à peine, que Catherine écrivait à Mme Geoffrin, le 21 octobre 1766 : « ..... M. Diderot se sert du truchement Betzky pour répandre la sensibilité de son cœur à quelques centaines de lieues de son habitation; il nous recommande ses amis, il m'a fait faire l'acquisition d'un homme qui, je crois, n'a pas son pareil : c'est Falconet. Il va incessamment commencer la statue de Pierre le Grand. S'il y a des artistes qui l'égalent en son état, on peut avancer, je pense, hardiment qu'il n'y en a point qui lui soit à comparer par ses sentiments; en un mot, c'est l'ami de l'âme de Diderot[1]. »

Le philosophe l'appelle en effet ainsi dans une des lettres qu'il lui adressa de 1766 à 1773, et dont chacune prouve sa sollicitude envers les deux absents, en même temps que la fermeté avec laquelle il défendait ses autres amis ou ses opinions.

Le modèle de la statue de Pierre Ier était terminé[2], mais la fonte, retardée par mille circonstances, n'avait pas encore eu lieu quand

1. *Recueil de la Société historique russe* (1867-1873), 12 v. gr. in-8. Tome Ier.

2. Le charmant dessin aux crayons noir et blanc d'Antoine Lossenko (Musée de Nancy), qui la représente telle qu'elle *devait* être sur la place de l'Amirauté, est daté de 1770.

Diderot arriva en Russie. L'inscription qui devait être gravée sur le socle préoccupait Catherine qui, le 18 août 1770, écrivait à Falconet :

« N'ayez pas peur que je donne dans l'absurdité des inscriptions qui ne finissent pas. Je n'ai jamais pu entendre jusqu'au bout celle dont vous me faites mention. Je m'en tiens à celle que vous savez, en quatre mots : *Petro Primo Catharina secunda.* »

Diderot en proposa deux, l'une qui manquait de concision : *Petro nomine primo monumentum consecravit Catharina nomine secunda,* l'autre, aussi pesante que le rocher dont elle évoque l'image : *Conatu enormi saxum enorme advexit et subjecit pedibus heroïs rediviva virtus!*

Toutes deux furent rejetées. Ce léger échec le blessa moins que la réception de Falconet chez qui il comptait loger; celui-ci s'excusa de ne pouvoir lui donner la chambre dont il avait disposé pour son fils qui venait également d'arriver. Diderot s'en fut chez M. de Nariskin qui le garda jusqu'à son départ. « La lettre que mon père écrivit à ma mère sur la réception de Falconet est déchirante, dit Mme de Vandeul. Ils se virent pourtant assez souvent pendant le séjour de mon père à Pétersbourg, mais l'âme du philosophe était blessée pour jamais. »

La rupture n'éclata que dans les premiers mois de 1774; car la dernière lettre de notre série est datée du 6 décembre 1773, et l'on ne se douterait guère en la lisant du ressentiment de celui qui l'écrivit. Il y reprend la vieille querelle de la prétendue supériorité des anciens sur les modernes ; il loue Falconet d'avoir osé confier l'exécution de la tête du czar à Mlle Collot; il s'y montre, en un mot, ce qu'il était jadis rue Taranne ou dans la « chaumière » de la rue d'Anjou. Mais le charme était rompu; le pieux auto-da-fé de Mme de Jankowitz permet précisément de croire que son aïeul dépassa peu après toute mesure. La blessure, cette fois, ne se referma pas et les deux amis ne se revirent jamais.

LETTRES

A FALCONET

I [1]

Ce 10 décembre 1765.

Oui, je veux vous aimer toujours; car je ne vous en aimerais pas moins, quand je ne le voudrais pas. Je pourrais presque vous adresser la prière que les Stoïciens faisaient au Destin : « O Destin, conduis-moi où tu voudras, je suis prêt à te suivre : car tu ne m'en conduirais et je ne t'en suivrais pas moins, quand je ne le voudrais pas. »

Vous sentez que la postérité m'aimera, et vous en êtes bien content ; et vous sentez bien mieux qu'elle vous aimera aussi, et vous ne vous en souciez pas. Comment pouvez-vous faire cas pour un autre d'un bien que vous dédaignez pour vous ? S'il vous est doux d'avoir pour ami... Je m'arrête là, je crois que j'allais faire un sophisme qui aurait gâté une raison de sentiment.

Il est doux d'entendre pendant la nuit un concert de flûtes qui s'exécute au loin et dont il ne me parvient que quelques sons épars que mon imagination, aidée de la finesse de mon oreille, réussit à lier, et dont elle fait un chant suivi qui la charme d'autant plus, que c'est en bonne partie son ouvrage. Je crois que le concert qui s'exécute de près a bien son prix.

1. Publiée comme inédite dans l'*Artiste* de 1846, t. VI, p. 271.

Mais le croirez-vous, mon ami? ce n'est pas celui-ci, c'est le premier qui enivre. La sphère qui nous environne, et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre âme ambitieuse, peut-être ne nous trouvons-nous pas suffisamment récompensés de nos travaux par les génuflexions d'un monde actuel. A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini. Les prétentions, direz-vous, sont souvent au delà du mérite. D'accord, mais n'y voyez-vous pas un hommage merveilleux, vous me l'avez dit, et certainement vous êtes trop éclairés tous tant que vous êtes pour que l'avenir soit jamais assez osé pour penser autrement que vous?

Vous voyez, mon ami, que je me moque de tout cela, que je me persifle moi et toutes les autres mauvaises têtes comme la mienne : eh bien, vous l'avouerai-je, en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque, et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain.

O curas hominum! O quantùm est in rebus inane[1]!

Cela est vrai, mais réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera. Puisqu'il y a cent peines d'opinions, dont il est presque impossible de se délivrer, permettez à ces pauvres fous de se faire, en dédommagement, cent plaisirs chimériques. Mon ami, ne soufflons point sur ces fantômes, puisque notre souffle n'écarterait que ceux qui nous suivraient toujours, d'un peu plus près ou d'un peu plus loin.

O le joli moment! comme la tête allait s'exalter, si j'avais le temps de la laisser faire! Mais il faut que je vous quitte pour aller à des êtres qui ne vous valent pas, sans flatterie, et pour dire des choses dont la postérité ne s'entretiendra pas.

1. Pers., Sat. I, I.

En vérité, cette postérité serait une ingrate si elle m'oubliait tout à fait, moi qui me suis tant souvenu d'elle.

Mon ami, prenez garde que je ne fais nul cas de la postérité pour les morts, mais que son éloge, légitimement présumé, garanti par le suffrage unanime des contemporains, est un plaisir actuel pour les vivants, un plaisir tout aussi réel pour vous que celui que vous savez vous être accordé par le contemporain qui n'est pas assis tout à côté de vous, mais qui parle de vous quoiqu'il ne soit pas entendu de vous.

L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité. Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû ?

Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean qui vous loue ; c'est le bon goût, et le bon goût est un être abstrait qui ne meurt point ; sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se succèdent les uns aux autres. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous, quand vous ne serez plus ; mais c'est elle que vous entendez à présent, elle est immortelle malgré vous, elle s'en va et s'en ira disant toujours : Falconet ! Falconet !

II

Janvier 1766.

Je ne crains pas *le compas de la raison* [1], mais je crains sa partialité qui change de poids et de mesure selon les objets. Tu te repais d'opinions du matin jusqu'au soir, et puis après tu te mets à faire la petite bouche. Eh ! mon ami, le tissu de nos maux et de nos peines est ourdi de chimères où l'on n'aperçoit de loin en loin que quelques fils réels. La comparaison du concert n'est pas seulement *agréable*, elle est juste. Quel concert plus réel que celui que j'entends et dont je suis en état de

1. Les passages soulignés sont extraits des lettres de Falconet.

chanter toute la mélodie et tous les accompagnements? Cela est noté. Quand ce ne serait que *la douceur d'un beau rêve?* Et n'est-ce rien que la douceur d'un rêve? Et n'est-ce rien qu'un rêve doux qui dure autant que ma vie, et qui me tient dans l'ivresse?

L'éloge de nos contemporains n'est jamais pur. Il n'y a que celui de la postérité qui me parle à présent, et que j'entends aussi distinctement que vous, qui le soit. L'envie meurt avec l'homme, ou si elle existe encore après lui, c'est pour continuer son rôle. On t'objecte Phidias à toi qui vis, quand tu ne seras plus elle t'objectera à ceux qui te suivront.

Je ne sais *si les femmes riraient ;* mais elles auraient tort. Qu'est-ce que fait une belle femme qui va chez La Tour multiplier ses charmes sur la toile, ou dans ton atelier les éterniser en bronze ou en marbre? Elle y porte la prétention de plaire où elle n'est pas, et quand elle ne sera plus. Dès ce moment elle entend ceux qui sont à cent lieues et à mille ans d'elle s'écrier : « Oh ! qu'elle est belle ! » Et son bonheur et son orgueil redoublent. Se trompe-t-elle dans son jugement? Non. Si elle ne se trompe pas elle est heureuse, et quand elle se tromperait elle le serait encore.

Point d'injures. Il n'y a point de plaisir senti *qui soit chimérique*, le malade imaginaire est vraiment malade. L'homme qui se croit heureux l'est. Il faut faire entrer en ce calcul, lorsqu'il s'agit du prix de la vie, jusqu'au plaisir momentané du crime; Ixion est heureux quand il embrasse sa nuée, et si la nuée lui présente sans cesse l'objet de sa passion et ne s'évanouit pas entre ses bras, il est toujours heureux.

A l'application ; j'avoue que

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrimabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro [1].

Mais les grands noms sont maintenant à l'abri de ces ravages, et tu subsisteras éternellement, ou dans un fragment de marbre,

1. Horat., lib. IV od. IX.

ou plus sûrement encore dans quelques-unes de nos lignes; il n'y a plus qu'un bouleversement général du globe qui puisse éteindre les sciences, les arts, et ensevelir les noms des hommes célèbres qui les ont cultivés avec succès. La lumière de l'esprit peut changer de climat, mais elle est aussi impérissable que celle du soleil. Il y a deux grandes inventions : la poste qui porte presque en six semaines une découverte de l'équateur au pôle, et l'imprimerie qui la fixe à jamais.

J'aime bien à entendre dire à un homme *qu'il ne met pas à la loterie*, et qui a un billet dans sa poche. Tu n'es pas sourd, tu contrefais le sourd, et si personne fut jamais dans le cas du proverbe, c'est mon ami Falconet. *Les pires de tous les sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre.*

La crainte du mépris, de la honte, de l'avilissement, sont des petits motifs qui empêchent de faire mal ; mais qui, incapables d'exalter l'âme, ne feront point tenter de grandes choses. Ce n'est pas assez pour la plupart des choses difficiles de ne vouloir point être blâmé. Le repos et l'obscurité suffisent à ce but; il faut vouloir être loué, faire un cas infini de ses semblables qui sont, de ses semblables qui seront, et brûler d'une soif inextinguible de leur louange. Voilà le sentiment qui fait haleter ; voilà le sentiment qui foule aux pieds l'envieux ; voilà le sentiment qui fait reprendre la lyre, la plume, le pinceau, le ciseau.

Vous me dites toujours que *vous comptez pour rien l'éloge qui est à cent pas de vous*, et vous n'osez pas assurer nettement que vous fassiez aussi peu de cas de celui qu'on vous accorde à votre insu, à Londres ou à Pékin. Mon ami, si nos productions pouvaient aller dans Saturne, nous voudrions être loués dans Saturne, et je ne doute point que si elles étaient de nature à voyager dans toutes les parties de l'univers, comme elles sont de nature à voyager sur tous les points de notre globe, et à passer à toute la durée successive, l'émulation ne s'étendît avec cette sphère, et que l'artiste ne fît plus pour l'espace immuable, immense, infini, éternel, que pour un point de cet espace.

Et que me dites-vous *de cette comète qui vient frapper notre globe!* S'il arrivait jamais que l'orbe des comètes se connût assez bien pour qu'on démontrât que dans mille ans

d'ici un de ces corps se rencontrera avec notre terre dans un point commun de leur course, adieu les poëmes, les harangues, les temples, les palais, les tableaux, les statues! Ou l'on n'en ferait plus, ou l'on n'en ferait que de bien mauvais. Chacun se mettrait à planter ses choux, et vous tout aussitôt qu'un autre. Si l'on peignait encore des galeries, c'est qu'on supposerait que l'astronome a fait un faux calcul. Ce serait bien la peine d'embellir une maison qui n'aurait plus qu'un moment à durer. En un mot, mon ami, la réputation n'est qu'une voix qui parle de nous avec éloge, et n'y aurait-il pas de la folie à ne pas mieux aimer son éloge dans la bouche qui ne se taira jamais que dans une autre ?

Malgré que nous en ayons, nous proportionnons nos efforts au temps, à l'espace, à la durée, au nombre des témoins, à celui des juges ; ce qui échappe à nos contemporains n'échappera pas à l'œil du temps et de la postérité. Le temps voit tout; autre germe de perfection. Cette espèce d'immortalité est la seule qui soit au pouvoir de quelques hommes, les autres périssent comme la brute. Pourquoi ne vouloir pas que je sois jaloux et que je prise cette distinction particulière à quelques individus distingués de mon espèce? Que suis-je? des rêves, des pensées, des idées, des sensations, des passions, des qualités, des défauts, des vices, des vertus, du plaisir, de la peine. Quand tu définis un être, peux-tu faire entrer dans ta définition autre chose que des termes abstraits et métaphysiques? La pensée que j'écris c'est moi ; le marbre que j'anime c'est toi. C'est la meilleure partie de toi, c'est toi dans les plus beaux moments de ton existence, c'est ce que tu fais, c'est ce qu'un autre ne peut pas faire. Quand le poëte disait :

Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit Libitinam[1],

il disait une vérité presque rigoureuse. J'ai bien peur que tu n'aies prêché cette maudite philosophie meurtrière à ton fils, et que tu n'en aies fait un pourceau du troupeau d'Épicure.

1. Horat., lib. III, od. xxx.

Vous avez tout perdu en me faisant écrire ces chiffons-là ; mon projet était de faire un discours en forme, avec toute l'élévation, l'enthousiasme, la raison que je crois avoir, et, Dieu merci! m'en voilà quitte. Le feu s'est évaporé, et je n'y reviens plus que pour vous tracasser. Bonjour, mon cher ami. Bonjour ; vous voyez bien qu'en vous disant cela, je vous baise sur les deux joues.

III

Janvier 1766.

Vous n'êtes point bête, je vous le jure ; vous avez fait seulement un petit pas du côté du vrai ; si j'en fais un autre, nous pourrons bien nous donner la main.

Je ne méprise pas le comptant, ni vous non plus ; je ne serai pas embarrassé de vous montrer que l'idée présente que j'ai du jugement favorable de la postérité est du comptant, puisque j'en jouis et que je suis heureux. Vous en jouissez vous-même, moins que moi peut-être, quoique vous y ayez plus de droit ; c'est une affaire de caractère. Mais vous en jouissez, puisque vous convenez assez franchement qu'après tout, il vaut mieux être préconisé par une voix qui loue sans cesse que par une bouche qui se tait quand nous n'avons plus d'oreilles. Il faudrait que vous fussiez fou ou peu vrai, si vous n'avouiez du moins que l'idée actuelle en est plus flatteuse.

Vous m'accusez *de n'avoir pas répondu à tout, et d'avoir fait l'aveugle, quand je vous accusais de faire le sourd.* Je n'ai pas mon griffonnage tout présent, mais je ne crois pas votre réponse bien fondée.

Je ne tiens point votre dernière lettre pour répondue. Au demeurant ayez la bonté de considérer, mon ami, que c'est vous qui défendez le paradoxe, et que par conséquent c'est, à la vérité, le côté vrai qui est pour moi, mais que c'est vous qui avez le côté amusant.

Vous plaisantez tant qu'il vous plaît, et il faut, moi, que je sois toujours sérieux. Diable! il n'est pas question de plaisanter

quand il s'agit de la vapeur qui repaît les narines des dieux, de la fumée odoriférante qui embaume nos temples, et du bonheur de mâcher la feuille sacrée qui fait les prophètes.

A propos, pourriez-vous bien me dire, mais là, en votre âme et conscience, comme si vous étiez devant Dieu, que la trompette sonnât, que nous l'entendissions tous deux, et que je pusse lire au fond de votre cœur; pourriez-vous me dire si, tandis que moi qui ne regretterais ni un louis, ni deux, ni trois, ni quatre (voilà mes moyens) pour rendre votre *Pygmalion* et plusieurs de vos ouvrages invulnérables par la main du temps, vous ne donneriez pas, vous qui êtes le père et qui devez avoir des entrailles, un écu pour assurer la même prérogative à ces précieux enfants-là ? Si je vous fais une fois lâcher un écu, prenez garde.

Et vous aurez bien de la peine à ne pas lâcher le premier écu, car il serait, pardieu, aussi fou de tenir les cordons de sa bourse serrés pour ce que je vous demande, qu'il le serait de ne pas vendre au même prix l'immortalité, avec toute la fraîcheur de la jeunesse, à des enfants de chair et d'os à l'éducation desquels on aurait donné des soins infinis, et qui feraient un honneur universel à l'institution paternelle.

Est-ce que tu n'es pas père ? est-ce que tes enfants ne sont pas de chair? Est-ce que quand tu t'es épuisé sur un morceau qui te satisfait, après le souris d'approbation, ne te vient-il pas un soupir de regret sur la lèvre en pensant que, passé le présent tribut précaire du jour, tout sera fini demain pour l'ouvrier et pour l'ouvrage ?

Et, certes, regardant et voyant ces pieds, ces mains, ces têtes, ces membres si délicats, je me suis quelquefois écrié douloureusement : « Pourquoi faut-il que cela finisse ? » et c'était du plus profond de mon cœur. Pourquoi le même sentiment, la même peine n'aurait-elle pas été au fond du tien, plus ou moins fortement sentie et prononcée ?

J'ai dit de ton ouvrage ce que j'ai quelquefois dit de Voltaire même, de l'homme, lorsque son poëme m'enchantait, et que je pensais à la caducité qui le touche (et la caducité a un pied sur le tombeau, et l'autre pied sur le gouffre) : « Pourquoi faut-il que cela meure ! » Allons, mon ami, là, avoue-moi que tu es, que tu as été et que tu seras un peu plus que tu ne dis. Si tu avais

fait une mauvaise chose sur laquelle on eût écrit : *Falconet fecit*, qu'elle fût placée de manière à rester après toi, et que tu apprisses qu'elle est brisée, certes tu t'en réjouirais. A l'application !

Avez-vous le diable au corps, monsieur Falconet, de me faire saboter comme un pot, et d'enfourner dans un courant d'étude ma tète que d'autres êtres appellent? Au premier instant de loisir et de bonne humeur, et puis je reprends mon Olinde. Bonjour, sophiste.

IV

Février 1766.

J'ai suivi le conseil que vous m'avez donné. J'ai repris vos lettres : je les ai placées devant moi, et j'ai écrit à mesure que je les lisais. Si je n'ai pas répondu à tout, ce n'est ni dissimulation, ni finesse, ni même insuffisance; c'est inadvertance pure. Si vous connaissiez mes amis avec qui je ferraille sans cesse, ils vous diraient tous que personne n'avoue plus franchement que moi une bonne botte bien appliquée. Je vous présenterai mes idées isolées les unes des autres, parce que ce sera vous épargner la peine de les découdre. Je vous les présenterai d'une manière courte, sèche et abstraite, parce que, sous cette forme, elles en donneront peut-être moins de prise à votre subtilité. Je les dépouillerai de tout le faste oratoire, parce que vous êtes ombrageux, et que ma cicéronerie pourrait vous mettre en méfiance. Il n'y en a presque aucune qui n'eût échauffé mon âme et pris une teinte de pathétique; mais on risque de vous faire rire, en cherchant à vous faire pleurer. Vous êtes le plus maudit adversaire qu'on puisse avoir en tête. J'ai voulu essayer ce qu'on obtiendrait de vous en s'abandonnant à votre discrétion, et si vous auriez la lâcheté de battre un homme qui se couche à terre; car c'est se coucher à terre que de s'assujettir à la méthode scolastique et sentencieuse dans une affaire de verve, de sentiment et d'enthousiasme.

Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'âme ne

peut qu'être utile à celui qui travaille. Or, le sentiment de l'immortalité ; le désir de s'illustrer chez la postérité ; de faire l'admiration et l'entretien des siècles à venir ; d'obtenir après sa mort les mêmes honneurs que nous rendons à ceux qui nous ont précédés ; de fournir une belle ligne à l'historien, d'inscrire aussi son nom à côté de ceux que nous ne prononçons jamais sans verser une larme, sans pousser un soupir, sans éprouver le regret : de nous assurer les bénédictions que nous avons tant de plaisir à donner aux Sully, aux Henri IV, à tous les bienfaiteurs du genre humain, tend à émouvoir le cœur, à enflammer l'esprit, à élever l'âme, à mettre en jeu tout ce que j'ai reçu d'énergie. Donc, etc.

Archimède ordonna que l'on gravât sur son tombeau la sphère inscrite au cylindre.

On ne porte guère en soi le sentiment de s'immortaliser sans la conscience de quelque talent rare. Ce sentiment est grand ; il est honnête, même dans l'homme médiocre. *Il est naturel au grand homme ; c'est une portion de son apanage, qu'il ne peut négliger sans un mépris cruel de l'espèce humaine.*

Parmi toute cette canaille qui est à naître, et qui naîtra toutefois votre égal, votre supérieur, peut être au moins un juge, un poëte, un artiste, un ministre, un souverain digne de vous.

Lorsque, sur la garantie de tout un siècle éclairé qui m'environne, je puis m'écrier aussi : *Non omnis moriar*, que je laisse après moi la meilleure partie de moi-même, que les seuls instants de ma vie dont je fasse quelque cas sont éternisés, il me semble que la mort en a moins d'amertume.

Parmi tant d'idées superstitieuses dont on a entêté les hommes, je suis toujours surpris qu'on ne leur ait pas persuadé qu'ils entendraient sans cesse sous la tombe le jugement qu'ils auraient mérité : l'homme de bien, la voix de la louange et du regret ; le méchant, la voix de l'anathème et de l'exécration.

Ma comparaison du concert lointain est douce, dites-vous, *mais elle n'est pas juste ; pour la faire juste, il aurait fallu dire : J'entends un concert lointain.* Eh bien ! soyez content, je l'entends. Tous les grands hommes l'ont entendu ; il ne tient qu'à moi de vous le faire entendre. Écoutez, Falconet, lorsque votre *Pygma-*

lion aura passé aux siècles à venir, voici ce qu'ils en diront...[1], mon éloge est celui du présent et de l'avenir.

Vous continuez : *Quoi! n'y a-t-il que cette foule d'adorateurs futurs et illimités qui puisse vous satisfaire?* Je ne dis pas cela, je n'en exclus aucun, et pourquoi exclurais-je ceux qui ne sont pas? Est-ce que si vous avez fait un ouvrage aussi parfait que *le Gladiateur*, ce n'est pas l'éloge de la postérité que vous entendez dans celui d'Agasias? Agasias n'est plus, mais son ouvrage achevé, était-il ridicule qu'au milieu des acclamations des Athéniens, il discernât la voix de Falconet qui n'était pas encore?

On savait assez de son temps qu'Agasias avait fait *le Gladiateur*, et soyez sûr, mon ami, que ce n'est pas pour son siècle qu'il écrivit au pied de sa statue : ΑΓΑΣΙΑΣ ΕΠΟΙΕΙ. Voilà l'âme, voilà la grande âme. Comme l'œil et l'esprit qui s'élancent jusqu'aux étoiles fixes, elle se porte dans la durée et dans l'espace à des intervalles immenses. Si vous connaissiez alors sa joie, son tressaillement, son ivresse! Mais vous la connaissez.

On plaignait Épaminondas de mourir sans enfants : « Que dites-vous? répliqua-t-il d'une voix moribonde; et *Leuctres et Mantinée mes deux filles!* » Voilà, mon ami, la famille dans laquelle il avait vécu, et dans laquelle il se voyait survivre avec joie.

Je vous prie, mon ami, *de lire cela à des femmes, et vous me direz si elles ont ri.* Je sais bien que dans leurs plus grands écarts d'orgueil, leur imagination ne va point au-delà de leur vie. Vous avez très-bien dit : *Les femmes en général, ainsi que bien des hommes, ne laissent rien à la postérité. Quand elles ne sont plus c'est* omnino. *Sur quoi diable compteraient-elles dans ce pays-là?*

Pourquoi ne vous êtes-vous pas toujours chargé de répondre vous-même à vos objections? Vous ne m'auriez rien laissé à dire.

Insatiables philosophes, nous dites-vous, *appréciateurs simulés des vrais biens, vous jouissez de Junon, et vous courez encore après la nuée.* Hélas! mon ami, laissez faire

1. Il y a ici une lacune dans le manuscrit.

l'homme, il fait bien; c'est son fort que d'être plus heureux en embrassant la nuée qu'entre les bras de Junon. Je dispose de la nuée; et Junon dispose de moi. Pensez-y bien, et vous verrez que la nuée est aussi réelle et plus douce que la déesse.

Eh! combien de fois le rêve du matin ne m'a-t-il pas été plus doux que la jouissance de l'après-midi? Ne me détachez pas de la meilleure partie de mon bonheur. Celui que je me promets est presque toujours plus grand que celui dont je jouis. Ce n'est pas chez moi, c'est dans mon château en Espagne que je suis pleinement satisfait. Aussi quelque événement le renverse-t-il? je me hâte bien vite d'en rebâtir un autre. C'est là que je me sauve des fâcheux, des méchants, des importuns, des envieux. C'est là que j'habite les deux tiers de ma vie. C'est là que vous pouvez m'écrire, quand vous ne pourrez pas venir.

Voilà la différence qu'il y a entre un Zoïle et moi. Celui-là trouble la douceur du concert présent : moi, j'accrois tant que je puis la douceur de ce concert, et je porte encore aux oreilles de Voltaire la douceur du concert à venir. Combien de fois ne lui ai-je pas écrit : « Laissez brailler maître Aliboron, et écoutez dans ma bouche ce que disent et pensent de vous les habiles gens, les honnêtes gens vos contemporains, et avec eux ce qu'en diront et penseront tous les honnêtes et habiles gens des siècles à venir. »

Lorsque mes contemporains modestes m'apportent avec leur éloge celui de la postérité, ce sont les représentants du présent et les députés de l'avenir; et quelle raison puis-je avoir de séparer en eux ces deux caractères, d'agréer l'un et de dédaigner l'autre? Ils ont, comme représentants et comme députés, les mêmes lettres de créance, la lumière de leur siècle et le bon goût de la nation. Ils ont, par la comparaison qu'ils font de moi avec les hommes les plus honorés des âges antérieurs, par l'expression de leur propre sentiment, par la perspective glorieuse qu'ils ouvrent devant moi, réuni le passé, le présent et l'avenir, pour m'offrir un hommage plus précieux, et il me paraît difficile de démêler ces parfums sans les affaiblir. S'ils sont bons juges du passé, ils sont bons témoins du présent, et garants sûrs de l'avenir. Si vous contestez leur garantie, rejetez

leur témoignage, récusez leur jugement et fermez la porte de votre atelier.

Ah! qu'il est flatteur et doux de voir une nation entière jalouse d'accroître notre bonheur, prendre elle-même la statue qu'elle nous a élevée, la transporter à deux mille ans sur un nouvel autel, et nous montrer et la race présente et les races à venir prosternées.

Mais si l'on encourage l'homme aux grandes choses, en lui montrant son nom qui s'en va d'âge en âge accompagné d'acclamations, de bénédictions de voix et de transports d'admiration, je vois qu'on réussit également à l'effrayer des mauvaises, en lui faisant entendre le jugement sévère de la postérité. Les pères portent cette voix terrible aux oreilles de leurs enfants, les citoyens aux oreilles de leurs concitoyens, les nations aux oreilles de leurs souverains. Dites à un homme : Si tu fais ainsi, ton nom sera béni dans tous les siècles; et ses entrailles en tressailliront. Dites-lui : Si tu fais autrement, ton nom sera exécré; et il en frémira.

Vous aurez bien de la peine à ne pas prendre pour un monstre celui qui n'aurait ni tressailli ni frémi : et pourquoi cela, s'il vous plaît?

Les Égyptiens exposaient le cadavre de leur souverain sur les bords du Nil, et là ils lui faisaient son procès, et le jugeaient en présence de son successeur. Croyez-vous que pour peu que ce successeur eût une âme douce, honnête et sensible, cette cérémonie ne l'affectât pas, du moins pour le moment; qu'il ne se mît pas par la pensée à la place du mort; qu'il ne se dît pas à lui-même : Un jour, qui sera peut-être demain, je serai exposé comme celui-là; c'est ainsi qu'on parlera de moi? Je suis sûr que Henri IV se serait écrié : *Ventre-saint-gris! qu'ainsi ne soit.*

La postérité ne commence proprement qu'au moment où nous cessons d'être; mais elle nous parle longtemps auparavant. Heureux celui qui en a conservé la parole au fond de son cœur!

Mais qu'est-ce que la voix du présent? Rien. Le présent n'est qu'un point, et la voix que nous entendons est toujours celle de l'avenir ou du passé. Demain n'est pas plus pour vous que l'année 99999. Il vous serait plus doux, et il ne vous

serait pas plus difficile d'entendre le concert lointain de 99999 que celui de demain. Le ton est donné et il ne changera pas.

Mais je vous entends... *Tant de grands noms oubliés! tant de grands hommes dont les ouvrages sont perdus ou détruits, tant d'autres dont les ouvrages sont attribués à ceux qui ne les ont pas faits!...* Vous m'objectez un péril auquel vous n'êtes et ne serez jamais exposé; il n'y a plus à craindre pour les ouvrages, les actions et les noms des hommes illustres que la rencontre d'une comète. Il faut que tout subsiste ou périsse à la fois. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'ont jamais été plus vifs qu'en les âges où vos réflexions auraient eu quelque force. L'illustration à venir n'aperdu sa valeur que depuis que la durée éternelle du monde entier lui est assurée. C'est que les âmes ont moins d'énergie, c'est qu'il est plus court et plus aisé de mépriser que d'obtenir le suffrage des temps à venir. Cherchez bien au fond de ce sac, et vous y trouverez l'insuffisance et la paresse.

Il fut un temps où un littérateur, jaloux de la perfection de son travail, le gardait vingt ans, trente ans dans son portefeuille. Cependant une jouissance idéale remplaçait la jouissance actuelle dont il se privait. Il vivait sur l'espérance de laisser après lui un ouvrage et un nom immortels. Si cet homme est un fou, toutes mes idées de sagesse sont renversées.

Mais, dites-moi, quelle est la ressource et quel jugement vous portez d'un de mes amis? Il s'est préparé pendant vingt années, et il a travaillé pendant dix à un des plus beaux ouvrages, à mon sens, qui existent; de la philosophie la plus vraie, la plus solide, la plus franche, et qu'assurément il n'oubliera jamais. Sa préface commence par ces mots : *Ami, quand tu me liras, je ne serai plus; mais dans ce moment où je suis, je pense que tu ne pourras refuser une larme à ma mémoire, et mon âme en tressaillit de joie.*

Cher Falconet, l'ouvrage que vous avez fait et qui passera à la postérité est une lettre que vous écrivez à un ami qui est aux Indes, qui la recevra sûrement, mais que vous ne reverrez plus. Il est doux d'écrire à son ami, il est doux de penser qu'il recevra notre lettre, et qu'il en sera touché.

Votre postérité est une loterie que je ne verrai jamais tirer. Je n'y mets point... Vous y mettez malgré vous; et votre billet est bon, et vous ne sauriez l'ignorer. Je vois seulement que vous dédaignez une portion de votre lot. Avez-vous raison?

Si vous aviez exécuté pour Londres, ou votre statue de *l'Amitié*, ou celle de *Saint Ambroise*, ou celle qui étend un pan de sa robe sur des fleurs d'hiver, l'admiration des Français ne vous garantirait-elle pas l'admiration générale des Anglais? Ne jouiriez-vous pas de leur suffrage avant que de l'avoir obtenu, et ne seriez-vous pas injuste envers les Français et les Anglais, si le succès de votre ouvrage était douteux pour vous? Eh bien! Londres où vous avez envoyé un chef-d'œuvre dont vous ne recevez pas de nouvelles, c'est la postérité.

Appellerons-nous postérité deux ou trois siècles? Il nous faut une pérennité bien et dûment constatée. Encore une fois, elle l'est. La lumière peut changer de contrée, mais elle ne peut plus s'éteindre.

Et les tyrans et les prêtres, et tous ceux qui ont quelque intérêt à tenir les hommes dans l'abrutissement, en frémissent de rage.

C'est un rêve que votre postérité... Ce n'est point un rêve; ou les espérances fondées sur le mérite de nos productions, ou la comparaison de ces productions avec celles des anciens, ou l'éloge égal que nos contemporains font des unes et des autres, ou les lumières et le bon goût de ces contemporains, ou les lumières et le bon goût des autres artistes, vos envieux et vos rivaux, ou la constance de la nature que vous avez imitée, ou tout ce qui peut aujourd'hui garantir à un habile homme le succès et la durée de son nom et de son ouvrage, sont aussi des rêves.

Entassez suppositions sur suppositions; accumulez guerres sur guerres; à des troubles interminables faites succéder des troubles interminables; jetez sur l'univers un esprit de vertige général, et je vous donne cent mille ans pour perdre les ouvrages et le nom de Voltaire : vous ne réussirez qu'à en altérer la prononciation.

Et puis, qu'a de commun le nom que je porte avec la sensation délicieuse que j'éprouve à penser que mon Iphigénie *fera pleurer à jamais les hommes? les hommes*, entendez-vous,

à jamais, entendez-vous? c'est ainsi que Racine se parlait à lui-même.

Je reçois des éloges éclairés et sincères. Je les distingue... sans en être affecté... Avec une pareille surdité pour ceux qui crient à mon oreille, comment voulez-vous que j'entende des sons lointains? Si le fait est vrai, il est sans réplique. Que je vous plains! Vous n'êtes pas heureusement né. L'éloge de votre propre cœur est le seul qui vous reste, et cet éloge n'enivre pas. Vous n'aimez donc, n'estimez donc personne? Combien de voix qui n'arrivent point à mon âme sans la troubler! et celle de mon ami, et celle de mon amie, et celle de mon concitoyen, et celle de l'étranger, et celle de la postérité qui me console de toute la peine que j'ai soufferte pendant vingt ans.

Qu'est-ce qui soutenait les Roger et François Bacon, tant d'autres qui ont été persécutés dans des âges éclairés, tant d'autres qui ont consumé leur vie parmi des contemporains incapables d'apprécier leurs travaux, tant d'autres que la nature condamnait au malheur, en leur accordant un génie précoce pour leur siècle? Ils étaient ou ignorés, ou méprisés, ou calomniés, ou pauvres, ou tourmentés. Ils voyaient que de longtemps ils ne seraient compris, évalués, estimés. Cependant ils continuaient de souffrir et de travailler. Parmi une infinité de motifs de leur constance, vous n'en exclurez pas du moins le seul qu'ils aient unanimement allégué : c'est que le temps de la justice viendrait. Il est venu ce temps qu'ils avaient prédit, et justice s'est faite. Rien de si commun et de si sincère que l'appel à la postérité, et quand il est légitime, il n'est point mis au néant.

Et tous ceux qui ont consacré leur vie à des ouvrages posthumes, et qui n'ont espéré de leurs travaux que la bénédiction des siècles à venir; voilà les hommes que vous appelez des fous, des insensés, des rêveurs; les plus généreux des hommes, les âmes les plus fortes, les plus élevées, les moins mercenaires. Envierez-vous à ces mortels illustres leur unique salaire, la pensée douce qu'ils seraient un jour honorés?

Et ces philosophes, et ces ministres, et ces hommes véridiques qui ont été la victime des peuples stupides, des prêtres atroces, des tyrans enragés, quelle consolation leur restait-il en mourant? C'est que le préjugé passerait et que la postérité reverserait l'ignominie sur leurs ennemis. O postérité sainte et

sacrée! soutien du malheureux qu'on opprime, toi qui es juste, toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite, qui traînes le tyran; idée sûre, idée consolante, ne m'abandonne jamais. La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux.

« Mes amis, le ciel nous a réservés pour donner un exemple mémorable à l'avenir. » Voilà les premiers mots de la harangue d'un soldat romain, résolu de se tuer plutôt que de mettre bas les armes, et exhortant ses camarades à l'imiter.

Sans doute, cet atome qu'on appelle le génie est un élément incoercible. *Sans doute il y a dans l'objet même de son attention un germe d'émulation.* Peut-être travaille-t-il malgré lui. Mais comptez que l'homme précoce vit, boit, mange avec les stupides qui l'environnent, mais converse avec l'avenir. C'est à ceux qui ne sont pas encore qu'il adresse toujours la parole.

Vous craignez le mépris, la honte, l'avilissement, et moi aussi. *Vous êtes plus sensible aux reproches qu'à l'éloge*; je vous ressemble encore en ce point. Mais il est un sentiment que je porte bien plus loin que vous, et qui est-ce qui me blâmera de ne vouloir être blâmé ni du présent ni de l'avenir? De redouter le mépris et de ceux qui sont et de ceux qui ne sont pas? L'avilissement, dans un temps où je me transporte? De rougir par anticipation, d'entendre la réclamation de nos neveux? Eh quoi! parce que l'idée que les hommes fouleraient un jour aux pieds ma cendre exécrée, briseraient des monuments usurpés, substitueraient aux lignes sacriléges de la flatterie, la vérité cruelle; parce que cette idée me tourmente, me révolte, m'est insupportable; parce qu'elle me fait sauter de dessus mon fauteuil, et dire avec transport : « Non, cela ne sera pas, j'aime mieux être déchiré par des bêtes féroces qui m'environnent; j'en appelle à la postérité! » vous m'appellerez fou, insensé. Ah! mon ami, puisse cette race de fous se multiplier à l'infini! Tout ce que les siècles passés ont eu de braves gens en ont été; ils l'ont dit, ils l'ont écrit.

Mais cette attente est bien incertaine... Elle n'a jamais été trompée. L'eût-elle été autrefois, elle ne le sera plus. Il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux, aux siècles qui ont précédé la guerre de Troie, pour y supposer des noms célèbres ignorés... *Elle est bien creuse.* Moins vous lui accordez de valeur, plus il

est généreux de s'en contenter. Mais il faut voir comment Cicéron, Démosthène, Alexandre, tout ce qu'il y a eu d'hommes extraordinaires s'en sont enivrés. Dites-moi pourquoi plus une âme antique fut héroïque, plus je la trouve pleine de cet enthousiasme ?

Je reviens à cet ami qui a adressé son ouvrage à ceux qui viendront après lui. A qui cet homme pensait-il en écrivant sa préface ? De qui s'est-il occupé dans le cours de son ouvrage? A qui a-t-il parlé? Avec qui a-t-il conversé? Avec la postérité, mon ami ; avec nos neveux. Auriez-vous eu le front de dire à cet auteur qu'il était fou ? L'auriez-vous pensé? Mais je voudrais que vous le vissiez, lorsque je suis seul avec lui dans son *museum*, me montrer du doigt ses posthumes et me dire : *Ils les auront un jour*. Je voudrais que vous vissiez la joie qui éclate sur son visage, lorsqu'il ajoute : *Les scélérats hypocrites, les abominables tyrans en seront réduits à frémir autour de ma tombe!* Cette joie n'est-elle pas réelle ? Ce sentiment n'est-il pas juste, noble, naturel, honnête, sensé? Pour être sage, à votre avis, fallait-il que cet homme restât dans l'oisiveté? Exigeriez-vous qu'il demeurât indifférent, stupide, vis-à-vis de ses productions? Et le blâmerez-vous de se repaître d'avance du bien qu'elles feront, et du jugement qu'on en portera !

Est-ce que vous ne voyez pas que le jugement anticipé de la postérité est le seul encouragement, le seul appui, la seule consolation, l'unique ressource de l'homme en mille circonstances malheureuses ? Permettez donc que je m'écrie encore une fois : O postérité sainte, à combien de maux les hommes refuseraient de s'exposer sans toi ! Combien de grandes actions ils ne feraient point, à combien de périls ils se soustrairaient ! C'est ton cri perçant qu'ils ont entendu qui les a élevés au-dessus des travaux, des dégoûts, des supplices, des terreurs de toute espèce. Combien de fois n'ont-ils pas méprisé l'éloge de leurs contemporains pour s'assurer du tien !

Non, non, monsieur, vous vous trompez. *Que le grand artiste astronome sache tout seul; ou sache avec toute la nation qu'il est un moment fixe où la terre sera rencontrée dans un point de son orbite par un corps céleste qui la dispersera en mille pièces*, et cette découverte flétrira son âme, et je ne me persuaderai jamais qu'elle n'opère pas sourdement en lui et que la

perfection de son ouvrage n'en souffre. C'est une cause de dégoût; quelque légère que vous la supposiez elle aura son effet.

Je vous l'ai dit et je le répète : notre émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins. Vous ébaucheriez peut-être pour vous ; c'est pour les autres que vous finissez. Or, tout étant égal d'ailleurs entre vous et moi, même sensibilité, même talent, même amour de la considération actuelle, même crainte du blâme présent; si j'y joins l'idée de postérité, si j'accrois le nombre de mes approbateurs et de mes détracteurs existants, de la multitude infinie des juges à venir, j'aurai pour bien faire un motif de plus que vous ; vous serez l'homme du catafalque qu'on élève aujourd'hui et qu'on détruit demain ; je serai l'homme de l'arc de triomphe qu'on bâtit pour l'éternité.

L'énergie de ce ressort particulier n'est bien connu que de ceux qui l'ont. C'est l'homme avec la fièvre, et l'homme de sang-froid. Mais jugez-en par le discours et les actions. Ils ont tenté des choses plus difficiles. Plus ils ont attaché de prix à la vie future, moins ils en ont mis à la vie présente; ils ont été surtout à mille lieues par delà la petite ambition de surpasser un rival; il s'agit bien *de mieux peindre cette galerie qu'on m'a confiée que celui qui peint la galerie voisine*. Je ne sais ce qu'il se propose; pour moi, je projette un monument qui m'immortalise, j'aurais fait infiniment mieux que lui que je pourrais être désespéré. J'en veux à l'admiration de mon siècle et des siècles suivants, et si je pouvais imaginer un temps où mon travail sera méprisé, toutes les exclamations de mes concitoyens ne m'étourdiraient pas sur le bruit imperceptible du sifflet à venir.

Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation; ils ont de plus je ne sais quelle analogie secrète avec la verve et la poésie. C'est peut-être que les poëtes et les prophètes commercent par état avec les temps passés et les temps à venir. C'est qu'ils interpellent si souvent les morts, ils s'adressent si souvent aux races futures, que le moment de leur pensée est toujours en deçà ou en delà de celui de leur existence. Espèce d'êtres bien rares, bien extraordinaires, bien étonnants. Ce n'est pas de la maladie, c'est de la poésie qu'il fallait dire le τὸ θεῖον.

Voilà Thomas qui va tenter *le Czar Pierre*, poëme épique.

Il est de la santé la plus délicate, il a sur les joues la pâleur incarnate du poitrinaire. L'entreprise sera longue et pénible; il le sent, il le craint; il ne demande qu'autant de vie qu'il en faut pour achever. Cet homme aura à peine le temps de recueillir l'éloge de ses contemporains, s'il l'a. Est-ce là ce qui le séduit? La véritable folie, ce serait de s'immoler, de se consumer pour entendre crier : Oh! que cela est beau! et passer. Ce n'est pas là ce qui soutient Thomas; c'est, pendant toute la durée de son travail, mon éloge qu'il fait bien de saisir par anticipation, car il pourrait aisément ne pas l'obtenir autrement. A chaque beau morceau qu'il produit, il me voit, et il dit : Quel plaisir cela va faire à Diderot, à Voltaire, à Marmontel!... Je suis la postérité relativement au moment de son transport. Mais il faut l'entendre lui-même, lorsqu'il compare le temps que son ouvrage exige avec la courte durée qu'il s'accorde; vous verriez si l'espoir d'exposer aux siècles à venir son buste à côté de celui d'Homère et de Virgile n'est rien pour lui; vous verriez s'il ne consentirait pas, à cette condition, d'expirer en mesurant le dernier hémistiche de son poëme; il veut en mourant être compté parmi les sept à huit génies rares que la nature a produits depuis la création du monde; il veut laisser un grand nom.

Je n'ai point *esquivé par adresse les flammes de la bibliothèque d'Alexandrie?* C'était un épouvantail à présenter à ceux qui y ont péri, mais non pas à nous. La foudre tombera quelque jour sur la Bibliothèque royale. Un jour les tourbillons de la fumée et du feu disperseront dans les airs les cendres et les feuillets à demi brûlés des anciens et des modernes qu'on y a rassemblés. Tant pis pour le public, la nation, le monarque; mais Homère, Virgile, Corneille, Racine, Voltaire, n'en souffriront rien. Ils continueront d'être lus en cent lieux de la terre, au moment même de l'incendie. Il ne faut à présent, grâce au progrès de l'esprit humain et à l'art de Fournier, rien moins qu'un déluge universel, une déflagration générale pour détruire ce qui vaut la peine d'être conservé.

Et pourquoi vouliez-vous que je répondisse *à votre émulation machinale, à votre engagement de l'ouvrage avec l'ouvrier?* Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité est souvent préexistant dans l'homme à cet engagement. D'ailleurs

je ne nie point la force et la réalité de ces motifs; mais je dis que si le poëme de Thomas devait périr au même instant que lui, il ne le ferait point, et c'est d'après lui que je parle. Je demande quelle était la pensée et la consolation de Milton cherchant à Londres un imprimeur qui voulût bien risquer vingt guinées à la première édition de son poëme, et ne le trouvant point; je demande ce que ce génie étonnant se disait à lui-même lorsque la nation se taisait, ce qu'il disait à son imprimeur lorsque celui-ci se plaignait que tout le poëme restait en pile dans le magasin; ce qu'il pensait lorsqu'il voyait ces piles sortir du magasin et passer sous sa fenêtre pour aller chez le cartonnier, et Dieu, et Satan, et les anges, et l'Enfer, et le Paradis jetés dans le pourrissoir? Il en appelait à Addison qui ne devait être que longtemps après, et il avait raison. Addison est tout homme de goût, et il ne pouvait manquer de paraître.

Encore une fois, il y a mille circonstances où il ne reste à l'homme généreux, à l'artiste malheureux que la conscience d'avoir bien fait ou de bien faire, et l'espoir d'un avenir plus juste que le présent. Fondez ensemble les âmes de Cicéron, de Démosthène, d'Eschine et de Carnéade pour anéantir dans l'homme ce sentiment, on s'amusera ou l'on s'indignera de l'éloquence du rhéteur, mais le sentiment restera. C'est la nature que vous poursuivez à coups de fourche. Plus ce sentiment est isolé, plus l'action nous paraît grande et belle, plus l'âme humaine nous étonne. Mon ami, vous ne voyez que les petites jalousies du tripot académique. Laissez cela; voyez en vous. Placez-vous devant votre ouvrage quand il est fini, et surtout que vous en avez assez du suffrage de vos contemporains.

Laissez-moi en repos, vous dis-je, avec votre petit et mesquin *qu'en dira-t-on?* Le vrai qu'en dira-t-on, c'est le mien. Je ne demande pas seulement qu'en dira-t-on demain et après, mais qu'en dira-t-on dans cent ans? Parbleu, si votre *qu'en dira-t-on demain* peut exalter le génie, apparemment que mon qu'en dira-t-on demain et dans vingt siècles ne le déprimera pas. Plus j'embrasse d'espace, plus j'appelle de juges, plus je suis convaincu de la perfectibilité et de l'homme et de ses ouvrages; plus la tâche que je m'impose est forte. J'ai le même tribunal que vous; et je m'en suis fait un autre plus sévère encore que celui-ci. Il n'y a point de cause sans effet. Je porte

en moi une cause de plus, et si vous voulez être effrayé de la véhémence de cette cause, promenez votre imagination un moment dans l'histoire, et puis voyez si mon silence, si toutefois je me suis tu, *est un hommage rendu* à ce qu'il vous plaît d'appeler la *vérité*.

Le respect de la postérité est-il honnête? le sentiment de l'immortalité appartient-il à une âme folle ou grande?

Vous êtes très-bien *monté* pour la route que vous avez prise, mais il faudrait au défenseur de ma cause une autre *monture* que vous trouveriez bien si vous le vouliez.

Je n'ai pas dit, ou j'ai eu tort de dire que la louange du contemporain ne fut jamais pure; mais je pense qu'il est rare qu'elle le soit.

Voici la différence du jugement que nous portons des vivants de celui que nous portons des morts : s'agit-il des vivants? Nous glissons sur les beautés, nous appuyons sur les défauts. S'agit-il des morts? C'est le contraire, nous nous épuisons sur les beautés et nous glissons sur les défauts. On se sert des morts pour contrister et déprimer les vivants. Mais, mon ami, si l'on se sert des anciens pour vous faire enrager, songez qu'on se servira de vous pour désespérer nos neveux.

Je vous félicite d'avoir obtenu pleine et entière justice, et d'avoir été loué de vos contemporains sans *si*, ni *mais*, ni *car*; mais souvenez-vous que quand on échappe à la conjonction, c'est une fois, sans conséquence; et que si vous n'avez pas été très-sensible à cette exception, vous êtes un ingrat, et que si vous l'avez vivement ressentie, vous êtes en contradiction.

Moi, *ingrat envers mes contemporains!* Moi! je fais le plus grand cas de leur estime, quand elle est sincère, éclairée et constante. Où avez-vous pris que cette ambition qui porte mes vues au delà de mon existence et de la leur, qui est une pointe de plus mon à éperon, et qui dans mille sentiers épineux devient la seule qui lui reste, puisse jamais être attaquée? Pour juger les hommes, il ne s'agit que de trouver leurs vraies voix, et voici la mienne. Je dis à mes contemporains : « Mes amis, si je puis vous plaire, sans me mépriser, sans me plier à vos petites fantaisies, à vos faux goûts, sans trahir la vérité, sans offenser la vertu, sans méconnaître la bonté et la beauté ; je le veux. Mais je veux plaire aussi à ceux qui vous succéderont et

n'auront aucun de vos préjugés; et si je n'avais que vous en vue, je ne plairais peut-être pas à ceux-ci, et je risquerais de ne pas vous plaire longtemps à vous-mêmes. Je n'ai trouvé qu'un moyen de m'assurer la durée de votre éloge, quand je l'ai mérité; de l'espérer, quand il m'a manqué; de me consoler, quand j'en désespère : c'est d'avoir sous les yeux le grand juge qui nous jugera tous. »

Socrate disait aux Athéniens, lorsqu'il oubliait devant eux la cause de sa vie pour plaider celle de leur honneur : « Athéniens, « je sais bien comment on vous fléchit, comment on vous « touche, comment on obtient grâce de vous; mais j'aime « mieux périr que de recourir à des moyens que je ne blâme « pas dans les autres, mais qui ne vont point à mon caractère. « C'est quand je ne serai plus que vous vous rappellerez ma conduite et mes discours. Athéniens, vous me regretterez. » Est-ce que nous ne sommes pas tous deux dans Athènes? Est-ce que le même dernier exil ne nous attend pas? Est-ce qu'il ne nous est pas doux de jouir par anticipation des regrets d'une patrie ingrate? Heureux celui que cette idée accompagne jusqu'aux portes de la ville!

Je voudrais bien savoir si un homme un peu jaloux de la considération présente, qui aimerait le repos et l'éloge comptant, qui connaîtrait, comme Socrate, le côté faible de ses concitoyens, et le moyen infaillible de jouir de leur suffrage, et qui serait bien net de l'illusion prétendue de la postérité, braverait aussi intrépidement le jugement, le mépris, la haine, les dégoûts qui l'attendent infailliblement, que celui qui se dit fièrement à lui-même : Après tout il n'y a que le vrai, le bon et le beau qui subsistent, et j'aime mieux des persécutions présentes qui honoreront ma mémoire que des éloges et des récompenses qui la flétriront. Il y a des hommes qui ont ainsi raisonné avec eux-mêmes et dont les actions n'auraient peut-être pas été conséquentes à leurs principes, s'ils n'avaient envisagé que le moment. Et vous appelez ces hommes-là des fous, des insensés, soit. Mais apprenez-moi du moins la différence de l'insensé et du héros.

Celui qui a bien fait pour la postérité ne peut que gagner aux vicissitudes du présent, et celui qui a mal fait, pour elle, ne peut qu'y perdre.

Ce *billet que vous avez mis à la loterie vient de sortir avec un assez bon lot, et qui peut vous faire une rente perpétuelle*, vous en convenez. Pourquoi donc le réduire à une rente viagère?

Mais j'argumente contre vous, comme si vous étiez le maître de cette réduction. Vous n'en êtes pas le maître, car au moment où vous avez pensé avec complaisance qu'elle était perpétuelle, elle l'est devenue et vous l'avez touchée.

Je ne vous propose pas de vivre après votre mort. Mais je vous propose de penser, de votre vivant, que vous serez honoré après votre mort si vous l'avez mérité.

Et si le billet n'eût pas porté, dites-vous? Qu'est-ce que cela signifie? Ou que l'ouvrage que vous avez exposé était vraiment excellent et qu'il a été mal jugé, ou qu'il était mauvais et qu'il a été jugé tel. Dans ce dernier cas, vous n'eussiez ni mérité ni obtenu ni rente perpétuelle ni rente viagère. Dans le premier, vous eussiez emprunté sur l'avenir; c'est la caisse des malheureux. Je vous ai dit plus haut la différence du jugement de la postérité et du jugement présent, et je n'y reviens pas.

Mais il me vient une idée que je ne veux pas perdre. Nous avons peut-être pris l'un et l'autre le parti qui nous convient. Vous êtes sculpteur et moi je suis littérateur. Mille causes physiques menacent votre chef-d'œuvre, et peuvent en un instant le mettre en pièces. Le sentiment de l'immortalité, s'il était vif, deviendrait un supplice pour vous. Mon chef-d'œuvre est à l'abri de tout événement, et il ne peut périr que dans le bouleversement de la nature. Que votre condition devienne la mienne et que la mienne devienne la vôtre, je vois si communément nos opinions, nos jugements, nos mépris, nos engouements, nos principes, notre morale même subir la loi des circonstances personnelles, que je ne serais pas étonné que vos prétentions ne s'étendissent d'autant que les miennes se restreindraient. Nous n'avons pas la même certitude d'être jugés au tribunal à venir.

Homère, dites-vous, *a peut-être mendié son pain en chantant dans les rues son poëme divin, et j'ajoute* qu'au même temps peut-être, quelque *Chapelain* grec était assis à la table des rois. Après? qui est-ce qui empêchait Homère dans la rue de penser qu'un jour il serait sous le chevet d'Alexandre et que le Chapelain serait dans la rue? Vous qui parlez, auriez-vous

changé la misère et *l'Iliade* contre l'opulence et *la Pucelle?*

Ce n'est point à Homère, comme poëte, que Platon et d'autres hommes sages ont refusé leur hommage, c'est à Homère, comme théologien. Platon est son imitateur perpétuel. Horace a dit, à la vérité :

> . . . . . quamdoque bonus dormitat Homerus[1];

Mais lisez l'épître :

> Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
> Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi[2],

Et vous verrez qu'il le préfère aux philosophes Chrysippe et Crantor. Lisez l'endroit de son *Art poétique* où il se compare à d'autres poëtes, et vous verrez le cas infini qu'il en fait ; c'est celui-là, dit-il, qui

> Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
> Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
> Antiphaten, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdin[3].

Si vous saviez, mon ami, quelle est l'énorme différence de tous les poëtes du monde à celui-là! La langue de la poésie, il la parle comme si c'était la sienne. Les autres me présentent les plus nobles, les plus grandes, les plus savantes académies ; lui, il a toutes ces qualités, et jamais rien d'académique. Mais pour rentrer dans notre thèse, Homère comme Achille a son talon vulnérable; c'est toujours un lâche qui le trouve.

Prendre la voix de Zoïle pour celle de la postérité, c'est prendre la feuille de Fréron pour le jugement de notre siècle. Est-ce là ce que vous voulez dire? Chaque âge n'a pas son Homère, mais chaque âge a ses Aliborons.

Mais mon rêve est traversé par des amertumes? Et votre journée n'a-t-elle pas les siennes? En ce point, quelle différence entre la vie veillée et la vie rêvée? Aucune. Mais en vérité,

1. Horat., *de Arte poetica*, v. 357.
2. Ibid., Epist. I. lib. II.
3. Horat., *de Arte pœtica*, v. 143-145.

plus j'y pense et moins je saisis l'amertume possible du respect de la postérité, du sentiment de l'immortalité fondé sur le témoignage de toute la partie saine et sensée d'un peuple éclairé. Ne sentez-vous pas vous-même le défaut de la comparaison de mon sublime rêveur avec le fou du Pirée? Ou l'on n'a pas mon héroïque et bienheureuse illusion, ou l'on ne guérit point. Brutus s'écrie en mourant : O vertu, tu n'es qu'un vain nom! Voltaire s'écriera peut-être en mourant : O sentiment de l'immortalité, tu n'es qu'une chimère! Mon ami, pardonnons au moribond un moment d'humeur.

Il y a par-ci par-là des lignes dans vos lettres qui me feraient brûler mes papiers. Celle-ci, par exemple : *Que l'éloge de nos contemporains nous enivre.* Que l'idée de la postérité se mêle à l'ivresse, à la bonne heure, puisque l'avenir est une conséquence nécessaire du présent. Eh! mon ami, je n'en demande pas davantage. Si vous eussiez engrené par-là, tout était fini.

L'idée du présent et celle de l'avenir sont inséparables, et le rôle que la dernière jouera dans une tête variera d'énergie comme toutes les autres idées. C'est une affaire de caractère; mais il est constant que son indépendance apparente ou réelle de tout autre intérêt présent arrache notre admiration; que plus les hommes ont été grands, plus ils s'en sont enivrés, et que plus ils s'en sont enivrés, plus ils ont été grands; que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité ne se sont jamais développés avec plus de force que dans les beaux siècles des nations, et qu'elles se sont dégradées à mesure que les deux grands fantômes s'en éloignaient.

Qu'une femme soit enivrée du plaisir de savoir qu'on la voit belle où elle n'est pas; elle est heureuse, elle a raison. Ce sont vos mots, et je les répète.

Qu'un homme soit enivré du plaisir de savoir qu'on le verra grand où il n'est pas; il est heureux, il a raison : et croyez que votre femme et mon homme sont infiniment plus occupés de cette pensée que vous ne l'imaginez. Rien n'est plus empressé à se montrer qu'une belle femme, et elle ne se dispose pas une fois à étaler ses charmes dans quelque assemblée générale et particulière, elle ne place pas un pompon, sans se dire tacitement : Combien de regards passionnés vont s'attacher sur moi! que de soupirs j'entends d'ici s'échapper à la dérobée! combien

de cœurs je vais faire palpiter! que je vais faire renverser de têtes! Qu'un contre-temps la retienne chez elle et rende tous ses apprêts inutiles; le temps de sa toilette en a-t-il été moins doux? Trop heureuse cette femme, si elle avait pu y passer toute sa vie.

Le sentiment de la postérité ne l'occupe guère. D'accord, c'est que ce n'est qu'une caillette. Mais Hélène vous eût paru bien folle, si elle eût dit au statuaire. Prends ton ciseau, et montre à la curiosité des nations à venir cette femme pour laquelle cent mille hommes se sont égorgés; fais que les vieillards des siècles futurs, passant devant ton ouvrage, s'écrient comme les vieillards d'Ilion lorsque je passai devant eux: Qu'elle est belle! elle ressemble aux immortelles jusqu'à inspirer, comme elles, la vénération!

Et de quoi diable me parlez-vous de vos petites débauchées qui se font peindre à l'insu de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux, et qui recèlent dans le dessus d'un étui ou le dessus d'une boîte à mouches l'image honteuse d'un adultère clandestin? Est-ce que ces âmes-là sont faites pour loger le sentiment de la postérité, le zèle de l'immortalité? Est-ce à cela qu'il appartient d'en appeler aux siècles futurs? Cet appel, c'est le cri de la vertu qui succombe sous l'oppression; c'est le cri du génie transporté de son propre ouvrage; c'est le cri de l'héroïsme; c'est le cri de la conscience après une action sublime; et ce cri n'est jamais ridicule ni dans le moment, ni dans l'avenir, lorsqu'il est autorisé par le suffrage d'un peuple éclairé par la vérité, ou lorsqu'il est arraché par la barbarie d'un peuple féroce et stupide.

Ce n'est pas seulement *Pausanias*, ce n'est pas seulement *Pline* qui déposent du talent de Phidias et d'Apelles. C'est l'Hercule de Glycon, c'est l'Antinoüs, c'est la Vénus de Médicis, c'est le Gladiateur d'Agasias. Voilà le vrai garant de leur mérite, et ces panégyristes-là ne louent pas platement. L'histoire nous apprend un fait populaire, c'est que tous ces artistes étaient rivaux les uns des autres. C'est que vous témoignerez un jour pour Bouchardon et Pigalle; c'est qu'ils témoigneront dans l'avenir pour vous. Ne sait-on pas que vous faites comme eux? Pour que la postérité fût injuste, il faudrait que le siècle présent mentît sur un fait qui n'est pas ignoré des enfants. Pour

qu'elle fût muette, il faudrait que les chefs-d'œuvre et des artistes, et des philosophes, et des poëtes, et des orateurs, et des historiens, périssent en un moment ; supposition impossible.

Vous m'objectez *les bons ouvrages détruits et les mauvais épargnés par le temps,* et vous ne vous apercevez pas que cette réflexion ne prouve qu'une chose : c'est l'intérêt que l'artiste peut avoir à ne laisser après lui aucune production médiocre, et combien cet intérêt est naturel et légitime. Il est juste, il est naturel qu'il craigne qu'on oppose un morceau défectueux à l'éloge écrit des contemporains, et que l'envie ne fasse d'une pierre deux coups, et la satire de l'artiste et celle du panégyriste. Le vrai panégyriste de Turenne, c'est Montécuculli ; de Frédéric, c'est Daun.

Malgré moi, je prends intérêt à mon siècle ; et à l'aspect d'une belle chose, je sens qu'elle distingue l'âge où je vis. Je suis, et nous sommes tous comme le souffleur de l'orgue qui disait : « Aujourd'hui nous avons été sublimes. » L'honneur du siècle est un loyer que je partagerai sans qu'il m'en ait coûté, c'est ce sentiment secret qui émousse un peu la pointe de l'envie que l'homme ordinaire porte à l'homme de génie. Mais si j'aime les grands hommes qui m'entourent par la seule pensée qu'ils recommanderont mon siècle aux siècles à venir, pourquoi ces grands hommes mêmes ne se complairaient-ils pas dans la même pensée ? Pourquoi leur en disputerais-je le droit ?

Le présent est un point indivisible qui coupe en deux la longueur de la ligne infinie. Il est impossible de rester sur ce point et de glisser doucement avec lui, sans tourner la tête en arrière ou regarder en avant. Plus l'homme remonte en arrière, et plus il s'élance en avant, plus il est grand.

Je dirais à l'historien du siècle : Si tu veux louer dignement Frédéric, agrandis tant que tu pourras les généraux qu'il a vaincus, donne cent coudées de haut à Daun.

Ne dédaignez pas *mes deux lignes.* Ces deux lignes resteront. Le temps anéantira tout, excepté ce que j'écris. S'il est important que l'artiste ne laisse subsister aucune production médiocre, qu'on oppose au témoignage du littérateur ; il ne l'est pas moins que le littérateur soit éclairé, soit juste.

Ah ! si je pouvais arracher de Racine l'*Alexandre* et *les Frères ennemis !* Si je pouvais réduire tout Corneille à huit ou

dix pièces ! Mais heureusement l'idée d'un monde résultant de la combinaison fortuite d'une matière homogène est moins folle que la supposition qu'il ne restera de ces grands hommes que la balbutie de leur enfance et de leur décrépitude.

C'est une plaisanterie bien cruelle et bien injuste que de réduire à l'*insipide et froid colossal tout le mérite du Jupiter de Phidias*. Concevez-vous l'abus que vous faites de votre gaieté, et jusqu'où vous en pourriez être la victime ? Ce ne fut point, mon ami, pour avoir taillé un Jupiter énorme que Phidias fut admiré de son temps et que la postérité l'a préconisé ; ce fut pour avoir donné à Jupiter une tête qui faisait trembler le méchant, ce fut pour avoir bien rendu le Jupiter du catéchisme païen, le dieu qui ébranlait l'Olympe du mouvement seul de ses noirs soucils. Les beaux pieds de Thétis étaient de foi, les belles épaules d'Apollon étaient de foi, les flancs redoutables de Mars, la large poitrine de Neptune, les fesses rebondies de Ganymède étaient de foi, la tête majestueuse et menaçante de Jupiter était de foi ; et si Phidias n'eût pas rendu la menace et la majesté de Jupiter, le bloc de marbre hérétique serait demeuré dans son atelier. Quelque jour, peut-être, je vous lirai des idées qui ne m'échapperont plus, parce qu'elles sont consignées sur le papier, sur l'influence réciproque de la religion, de la poésie, de la peinture, de la sculpture sur la nature, et de la nature sur les beaux-arts ; mais ce n'est pas ici le lieu. Venez me voir.

Vous tournez à tout vent ; vous faites flèche de tout bois ; vous avez toutes sortes d'armes ; vous combattez de toute manière ; tantôt vous faites face et tirez votre flèche avec force ; tantôt vous avez l'air d'un homme qui fuit et vous retournez votre arc en arrière. Ici le public est une bête qui ne sait ce qu'il dit, et l'homme qui peut avaler son insipide éloge a le palais le moins délicat. Là c'est un juge éclairé, et sa louange, le murmure le plus flatteur. Tâchez de vous accorder.

Le peuple, mon ami, n'est à la longue que l'écho de quelques hommes de goût, et la postérité, que l'écho du présent rectifié par l'expérience.

Je ne sais si *Pline est un petit radoteur*, mais il est sage à vous de n'avoir confié cette rare découverte qu'à l'oreille de votre ami. Connaissez-vous bien ce Pline dont vous parlez si

lestement? L'avez-vous visité chez lui? Savez-vous que c'est l'homme du plus profond savoir et du plus grand goût? Savez-vous que le mérite de le bien sentir est un mérite rare? Savez-vous qu'il n'y a que Tacite et Pline sur la même ligne? Voici comment *le petit radoteur* parle des artistes que la mort a surpris au milieu de leur ouvrage : *In lenocinio commendationis dolor est; manus, cùm id agerent, exstinctæ desiderantur*[1]? Êtes-vous bien sûr de sentir toute la délicatesse de cette ligne? Vous doutez-vous que le coulant de certains contours n'est pas plus difficile à bien saisir que celui de cette expression? Il y a dans son ouvrage mille endroits de cette finesse. Mon ami, je vous souhaite un Pline : mais songez, Falconet, que s'il a fallu vous attendre des siècles, il se passera des siècles avant que le panégyriste digne de vous et l'égal de Pline soit venu.

Si vous êtes honteux pour les artistes de la Grèce de la manière dont ils ont été appréciés par l'historien latin, vous êtes le plus malheureux mortel qui soit sous le ciel. Vous ne serez jamais mieux célébré ni par aucun de vos contemporains, ni par aucun de nos neveux. Moi qui me mêle quelquefois de parler des productions des arts, je ne sais si je vous contenterais; mais je serais assez content de moi, si j'avais su dire d'un de vos morceaux, comme il a dit du Laocoon : *Opus omnibus et picturæ et statuariæ artis præponendum*[2]. Le beau tableau!

Si vous n'avez lu que Dupinet[3] et Caylus, vous connaissez Dupinet et Caylus, mais vous ne connaissez pas Pline. Relisez bien le passage que je vous en ai cité, et soyez sûr qu'il y a une musique si fine, que peu d'oreilles l'ont sentie. Mais laissez là pour un moment la musique de Pline, et hâtez-vous de lire ce qui suit.

Eh bien, *Pline n'a pas connu les beautés des arts!...* je le veux. *Il a loué platement des ouvrages sublimes!* j'y consens. *Ce n'est pas ainsi que l'homme du métier en aurait parlé!* je le crois. Mais Pline, qui était un grand homme, qui respectait son siècle, qui respectait la vérité, aurait-il parlé honorablement de

1. Pline, lib. XXXVI.

2. Ibid.

3. Antoine Dupinet. Sa traduction de Pline (1542) a été longtemps la seule qu'il y eût en France.

ces artistes, s'ils n'avaient eu avec son suffrage celui des âges antérieurs et du sien. C'est un historien qui écrit mal, mais qui dit vrai ; c'est Voltaire qui ne se connaît ni en architecture, ni en sculpture, ni en peinture, mais qui transmet à la postérité le sentiment de son siècle sur Perrault, Le Sueur et Puget.

Si je crois que *le pressentiment de l'avenir et la jouissance anticipée des éloges de la postérité sont naturels au grand homme !* Aussi naturels que son talent, et j'aurais bien tort de me refuser à la preuve que vous en donnez lorsque vous dites que le présent est une conséquence nécessaire du passé, et l'avenir une conséquence nécessaire du présent : ce présent est un point indivisible et fluant, sur lequel l'homme ne peut non plus se tenir que sur la pointe d'une aiguille. Sa nature est d'osciller sans cesse sur ce *fulcrum* de son existence. Il se balance sur ce petit point d'appui, se ramenant en arrière ou se portant en avant à des distances proportionnées à l'énergie de son âme. Les limites de ses oscillations ne se renferment ni dans la courte durée de sa vie, ni dans le petit arc de sa sphère. Épicure sur sa balançoire, porté jusque par delà les barrières du monde, heurte du pied le trône de Jupiter ; Horace, dans la sienne, fait un écart de deux mille ans et s'accélère vers nous, son ouvrage à la main, en nous disant : Tenez, lisez et admirez. Je vous marque les deux termes les plus éloignés de l'homme-pendule. C'est dans cet immense intervalle que la foule exerce sur ses excursions. Quand le poëte lyrique dit à ses amis :

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam[1],

il a le verre à la main, il boit, il vit, il chante, il n'est plus seul, la nuit, devant sa lampe obscure : il ne sent plus ses bras se couvrir de longues plumes et sa forme prendre celle d'un cygne, il ne s'élance plus vers les régions hyperborées, il parle au présent. Mais attendez, il ne tardera pas à changer de ton, à s'écrier :

Exegi monumentum ære perennius[2],

1. Horat., od. IV, lib. I.
2. Horat., od. XXX, lib. III.

et à s'adresser à l'avenir, également ivre, également heureux, soit qu'il boive à pleine coupe l'immortalité, soit qu'il dédaigne l'ambroisie de l'avenir et qu'il dise :

Nos ubi decidimus.
Quo pius Æneas, quo Tullus dives, et Ancus,
Pulvis et umbra sumus.

C'est à la postérité qu'on destine tout ce que l'on écrit d'éloquent contre elle. Le travail effroyable des injures qu'on lui adresse est une grande marque de respect qu'on lui porte. On l'adore même en l'insultant. Une satire contre elle, qui ne mérite pas de lui être transmise, ne valait pas la peine d'être faite.

Si le fantôme séduisant ne vous a point encore apparu, c'est que vous ne l'avez pas attendu à l'heure des revenants. Ce n'est pas lorsque le génie lutte contre la difficulté de l'ouvrage, lorsque la muse en travail s'agite ; lorsque l'artiste, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, a l'œil fixe sur la nature ; ce n'est pas lorsque la Pythie écume, se tourmente sur le trépied,

. . . . Si pectore possit
Excussisse Deum[1],

Que les ombres de nos neveux se suscitent, se forment et se montrent ; c'est lorsque l'oracle est rendu, que ces feuilles volantes se sont échappées du sanctuaire et que les peuples les ont lues. Ces ombres aiment les instants plus tranquilles ; c'est quand le présent a parlé ; c'est dans le silence qui succède au bruit de ses éloges qu'on entend leur murmure. Les douleurs de l'enfantement sont passées lorsqu'on présente à la mère le nouveau-né, le sourire tendre se fond sur son visage avec les vestiges de la peine ; sa curiosité ne s'éveille, elle ne le dépose cet enfant, sur un oreiller, devant elle, elle ne forme un pronostic sur ce qu'il deviendra, qu'après que la famille s'est éloignée.

S'il vous arrivait quelque jour, libre de tout soin, d'être conduit par hasard dans une galerie solitaire, et d'y trouver

1. Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 78-79.

ces deux ou trois morceaux que vous vous estimez d'avoir fait placés entre quelques-uns des chefs-d'œuvre anciens sans en être séparés, c'est alors que l'homme-pendule commencerait à osciller ; il irait de lui à Agasias, et il serait ramené d'Agasias à lui ; l'un et l'autre, bientôt attachés à l'extrémité de la même verge, descendus ensemble de deux à trois mille ans, remonteriez ensemble à la même distance dans l'avenir. C'est alors que vous vous surprendriez raisonnant ainsi le compagnon de votre voyage idéal : Tu n'es plus, ô Agasias; mais je suis et je t'admire. Je suis condamné à passer comme toi; mais le tribut que je te paye, un autre me l'accordera; c'est toi-même qui me le garantis. Et qui pourrait m'en frustrer?... Vous ajouteriez : Qui est-ce qui parlerait de la Grèce sans tes semblables et toi? Que serait la France sans mes semblables et moi? Tu fus un des hommes de ta nation, et tu m'attestes que je suis aussi un des hommes de la mienne... Je pressens aussi la petite pointe d'amertume dont cette douce rêverie pourrait être mêlée. Sans doute il serait fort doux pour le Falconet d'Athènes d'entendre derechef le Falconet de Paris. Sans doute il serait fort doux pour celui-ci d'entendre derechef l'Agasias à venir. Mais cela ne se peut; *medio de fonte leporum surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.* L'homme se jette sur ce qui est sous sa main, et son imagination sur ce qui est au delà de la portée de son bras.

Eh bien, *si vos productions allaient dans Saturne, vous seriez donc fort aise d'apprendre par la gazette du pays qu'on y est content de vous.* Et vous êtes assez bête pour ignorer qu'entre tous ceux qui mettent le pied dans votre atelier, il n'y en a pas un qui n'ait cette gazette dans sa poche !

Eh bien ! *il y aurait donc de la folie à ne pas aimer mieux entendre son éloge dans une bouche qui ne finira jamais que dans une autre, à condition qu'on aura des oreilles ou qui puissent entendre ce qu'on dira, ou entendre ce qui ne se dit pas encore.* Et vous êtes assez bête pour ne pas savoir que vous avez ces oreilles-là aux deux côtés de votre tête, ou qu'un beau jour elles y pousseront! Eh! mon ami, si vous vous étiez bien observé, vous les y auriez senti pointer et tinter cinquante fois.

Pour un panégyriste de l'étoffe de Pline, vous l'aurez sans doute, mais consolez-vous-en, ce ne sera pas de votre vivant; c'est un malheur qui est si loin! si loin! En attendant celui-là, je me surprends à tout moment devant l'autre, comme vous devant le Laocoon. Il me confond.

Quelques-uns de vos contemporains, honnêtes gens et éclairés, vous ont assuré que vous ne mourriez pas tout entier. Vous les en avez crus sur leur parole, vous avez été sensible à leur témoignage; vous avez donc assisté à votre oraison funèbre, et vous ne l'avez pas entendue sans plaisir? Eh! croyez, mon ami, que Turenne n'était pas si attentif à celle du grand Condé, qu'il ne substituât quelquefois son nom propre dans la bouche de Bossuet. Tous les grands hommes : que dis-je tous les grands hommes? il n'y a aucun homme, grand ou petit, qui n'ait suivi son convoi. La dernière fois, la vraie, n'est que la centième. Lorsque Turenne lisait de Judas Machabée[1] : *Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel!* s'il n'eût pas été homme aussi modeste que grand capitaine, il eût écrit sur ses tablettes : Beau texte pour mon oraison funèbre. Mais quelle est la différence de l'homme modeste et de l'homme vain? Vous le savez. L'un pense et se tait; l'autre parle. Nous voyons un homme ceint d'une corde et suspendu à une grande hauteur; à l'instant nous nous mettons à sa place et nous frémissons. Et vous croyez que notre imagination est moins ingénieuse à s'accrocher, lorsque le plaisir, la vérité, la justice, tout l'y convie?

Et que m'importe que ce soit avant ou depuis la question entamée que vous ayez été dans le vrai? Vous avez toujours cru que ce qui peut être loué comptant pourrait l'être encore après nous. Voilà votre *credo;* mais vous protestez qu'il ne sera jamais plus long. Vous vous trompez, vous y ajouterez, s'il vous plaît, que cette persuasion est douce et que c'est du comptant. Je ne suis pas assez fou pour exiger *que vous rêviez de même couleur que moi;* mais je jure que vous avez fait ou que vous ferez mon rêve ; il durera un peu plus, un peu moins, ce sera avec un peu plus un peu moins de magie, de clair-obscur ; la

1. Lib. I, cap. IX.

toile sera diversement éclairée, ordonnée, colorée, mais vous êtes homme à talent, et il faut que vous fassiez le rêve de l'homme à talent.

Et si vous pouvez évoquer l'ombre de Raphaël devant votre ouvrage; et si vous existez devant l'ouvrage de Raphaël qui évoqua jadis les ombres de Phidias, d'Agasias et de Glycon, est-ce que vous ne savez pas qu'un autre un jour évoquera votre ombre? Est-ce que vous ne savez pas que l'avenir est gros d'un Raphaël que vous pouvez évoquer encore? Est-ce que votre imagination peut moins sur l'avenir que sur le passé? Vous évoquez le Raphaël passé pour vous instruire; eh! ne vous refusez pas à la douceur d'évoquer le Raphaël à venir pour vous louer. Je fais mieux que vous; je jouis de mes avantages. Le passé m'éclaire, je reçois du présent le salaire qu'il m'offre. J'arrache à l'avenir celui qu'il me doit.

Je crois que vous vous trompez. En faits d'arts et de monuments subsistants, *être du premier mérite ou de la première célébrité*, c'est la même chose; l'avenir répare les torts du présent, et je vous défie de me citer un exemple contraire.

Si j'étais, dites-vous, *du premier mérite vous auriez perdu sur table, et vous verriez un des plus grands sculpteurs se...* [1] Je n'achève pas. Vous me faites tomber la plume des mains. Je n'ai ni la force de vous croire, ni celle de vous prêcher davantage. Je suis comme Paul sur le chemin de Damas; mais c'est moi qui crie : *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous* [2] ?... Cela n'est pas vrai, cela n'est pas vrai.... Mais dites-moi pourquoi j'ai tant de peine à vous croire? pourquoi sur cent hommes en trouveriez-vous deux à peine qui vous croient, si ce n'est qu'homme, vous protestez contre un sentiment naturel à l'homme? Quoi! c'est vous qui ignorez le respect de la postérité, vous qui avez l'âme pleine de droiture et d'honnêteté! C'est vous qui bravez le jugement de l'avenir, vous qui vivez solitaire, qui jouissez peu de votre réputation et dont la perfection des ouvrages suppose un travail infini! C'est vous qui abjurez le sentiment de l'immortalité, ce sentiment à travers lequel vous devriez toujours apercevoir le marbre que vous travaillez! L'idée

1. On lit dans le premier manuscrit : « se f... de la postérité. »
2. *Actes des Apôtres*, chap. IX, verset 4.

la plus douce, la plus consolante, la plus noble avec laquelle vous puissiez converser dans votre retraite, vous l'en chassez. Éloigné du commerce de ceux qui vous admirent, privé de l'entretien de ceux qui vous admireront un jour, il ne vous reste plus qu'à éloigner ceux que vous admirez pour rester seul.

Un jour Fontenelle disait que s'il y avait dans un coffre un mémoire écrit de sa main qui le peignît à la postérité comme un des plus grands scélérats du monde, et qu'il eût une démonstration géométrique que ce mémoire serait ignoré de son vivant, il ne se donnerait pas la peine d'ouvrir le coffre pour le brûler. Ce discours fit peine à tous ceux qui l'entendirent, et personne ne le crut. C'est qu'il vient dans l'esprit qu'un homme aussi indifférent sur la mémoire qu'il laisse après lui ne balancerait guère à commettre un crime si ce crime lui était utile et qu'il eût la démonstration géométrique qu'il ne sera pas connu de son vivant. On n'aime pas ces gens-là qui mettent tant d'importance à la date.

Le génie, ce pur don de la nature, est la cause unique des grandes choses. La cause unique! cela est-il bien vrai? Il me semble que si je vous avais demandé, il y a deux mois, qu'est-ce qui avait conduit les littérateurs et les artistes de la Grèce et de Rome au point de perfection qu'ils ont atteint, vous m'eussiez répondu : « C'est le sentiment de la liberté qui porte l'esprit aux grandes idées; c'est le patriotisme, c'est l'amour de la vertu; ce sont les honneurs nationaux, ce sont les récompenses publiques, c'est la vue, l'étude, le choix, l'imitation constante de la nature, c'est le respect de la postérité; c'est l'ivresse de l'immortalité; c'est le travail assidu; c'est l'heureuse influence des mœurs, des usages et du climat, c'est le génie sans lequel toutes ces causes ne sont rien, sans lesquelles il est peu de chose. Une seule injustice suffit pour assoupir le génie qui veille au centre de la capitale; le bruit seul d'une récompense suffit pour éveiller le génie qui dort à Chaillot. »

S'il y avait des statues pour les grands crimes comme pour les grandes vertus, vous verriez bien d'autres scélérats. Ce qui me fait chérir le respect de la postérité, le sentiment de l'immortalité, c'est qu'ils ne germent qu'au fond d'une belle âme. Ce n'est pas l'exécration des siècles qu'on ambitionne, c'est leur louange. Le scélérat n'exerce presque jamais toute son

énergie. Il est trop lié. Belle générosité de sa part de renoncer à un lot qui ne fut jamais fait pour lui! Il y a pourtant eu un Érostrate. Après cent mille honnêtes gens, je trouve encore un coquin pour moi.

Vous me faites l'honneur de m'interpeller sur le ressort des grandes choses, et je vous proteste avec toute la sincérité dont je suis capable qu'au milieu des persécutions que j'ai souffertes il était consolant pour moi d'être sûr que la chance tournerait un jour. Je voyais un avenir plus juste. Je me rappelais que le train du monde ne devait pas changer pour moi. Je me répétais ce beau vers d'Horace :

> Ploravêre suis non respondere favorem
> Speratum meritis [1].

Mais croyez que mon âme était flétrie, et que cent fois j'ai été tenté de me jeter entre les bras du repos, et de laisser là des aveugles qui frappent de leur bâton ceux qui veulent se mêler de leur rendre la vue.

Les hommes extraordinaires qui se suffisent pleinement à eux-mêmes: je n'y crois pas. Nous tenons tous plus ou moins de la coquette qui met des mouches au fond de la forêt, ou de la dévote qui fait une toilette de propreté, parce qu'on peut trouver un insolent. Pour vos fanatiques qui brûlent le ciel et éteignent l'enfer, je n'y réponds pas; je ne prendrai pas l'essor extravagant et momentané d'un enthousiaste pour l'état naturel de l'âme. Vos athées ont mieux aimé mourir que de vivre déshonorés, c'est ce que les militaires font tous les jours; et puis, qui vous a dit que quelque idée de postérité ne s'y mêlait pas? Il faut un salaire à l'homme, un motif idéal ou réel. Faites mieux; réunissez-les. Accordez-lui le bonheur tandis qu'il est, et montrez-lui la statue quand il ne sera plus. C'est le moyen de déployer toute son énergie.

Mais à quoi sert d'élever des monuments à ceux qui ne sont plus? de décorer le marbre qui couvre leurs cendres froides de sublimes inscriptions; de présenter aux citoyens les bustes des défenseurs de leur liberté; de déposer dans des volumes

1. Lib. II, Epist. I.

éternels le récit de leurs actions? Est-ce pour les morts que cela se fait ? Non, c'est aux vivants qu'on s'adresse. On leur dit : « Si tu fais ainsi, voilà les honneurs qui t'attendent. Tu serviras d'exemple à ceux qui te succéderont, comme ils en ont servi à ceux qui leur ont succédé. Nous ne serons pas plus ingrats envers toi qu'envers eux ; méprise la vie, aime la mort. »

La belle liste de héros que l'abbaye de Westminster a créés! Combien ces statues qui peuplaient toute la Grèce ont fait égorger de citoyens! Alexandre pleura sur le tombeau d'Achille. Je ne vois de toute part que des hommes qui s'immolent aux pieds de mes deux fantômes.

Comment se fait-il, s'il vous plaît, que l'histoire, où l'on voit à chaque ligne le crime heureux à côté de la vertu opprimée, la médiocrité récompensée à côté du talent persécuté, l'ignorance sous la pourpre, le génie sous des haillons, le mensonge honoré, la vérité dans les fers, ne soit pas la plus funeste des lectures ? Si le jugement de la postérité n'était rien, tout homme sensé dirait à l'historien : « Vous parlez à merveille, mais à quoi me serviront vos éloges, quand j'aurai beaucoup souffert et que je ne serai plus ? Je vois qu'on en use fort honnêtement avec les morts ; mais je vis et je veux vivre heureux, si je puis ; et je suis presque sûr de mon fait, en méritant vos exécrations que je n'entendrai pas. »

Si l'on me demandait lequel des deux je préférerais, ou d'obtenir ou de mériter une statue ; d'après l'expérience des siècles passés, il serait peut-être sage de répondre : Ni l'un, ni l'autre. — Mais il faut opter. — J'aime mieux la mériter. — Et si tu la mérites, te flatterait-il de l'obtenir après ta mort? — Sans doute. Qui est-ce qui peut être indifférent à l'espérance, à la pensée d'avoir son buste à côté de celui de Phocion?

Vous prétendez que si votre Démosthène était chargé de votre cause, il la mettrait hors de réplique ; je vous jure, mon Phidias, que je ne la plaiderais pas mieux que vous. Vous avez le raisonnement, le style, l'esprit, la logique, l'ironie, la réticence, la subtilité, la raison, le sophisme, les grands mouvements, les figures hardies, quand vous voulez ; que faut-il de plus pour être éloquent ? Mais ce serait bien le plus grand abus possible de l'éloquence ; et pourquoi m'amuserais-je à briser

un des principaux ressorts de l'âme? Pourquoi tarirais-je la source des actions héroïques? Pourquoi attacherais-je l'homme à lui-même, qu'il n'aime déjà que trop ? Pourquoi ôterais-je au talent méconnu ou persécuté, à l'innocence opprimée, à la vertu malheureuse son unique consolation, son dernier appel ? Pourquoi restreindrais-je la sphère déjà si étroite de nos jouissances? Pourquoi délivrerais-je les tyrans de la frayeur de l'histoire? Pourquoi, le plus furieux des iconoclastes, briserais-je les statues, les monuments, et tout ce qui prêche aux hommes le sentiment de la postérité, le respect ou la crainte du jugement à venir ?

Les peines et les plaisirs réels ou physiques ne sont presque rien. Les peines et les plaisirs d'opinion sont sans nombre. Il faut ou que je respecte le sentiment de l'immortalité, l'idée de la postérité, toutes les jouissances idéales, anticipées, ou que j'attaque à la fois tous les plaisirs d'opinion. Est-ce là ce que vous me proposez ?

Lorsque vous envoyez votre *Pygmalion* à tous les diables, vous oubliez qu'il y a autant de détracteurs que d'hommes de goût, qu'il en naît et qu'il en naîtra sans fin ; et je ne vois plus en vous qu'un citoyen aussi froid sur la gloire de son siècle et de sa nation que sur la sienne. Je ne vous dis rien ni de l'honneur ni du bonheur de l'espèce humaine ; avec vos idées on n'est rien moins qu'un cosmopolite.

Je laisse là toute votre tirade sur la paternité de l'artiste. Elle ne m'effleure pas. Vous avez pris un éloge pour un argument, une caresse pour une égratignure. Quand je vous demandais si vos enfants n'étaient pas de chair, ce n'était pas au philosophe, c'est au statuaire que je m'adressais. Mais je vous dirai en passant que je pourrais tuer ma fille sans atrocité, et qu'on ne pourrait quelquefois arracher un mauvais arbre de votre jardin sans vous faire peine. Notre attachement aux choses n'est communément fondé que sur nos soins. Ce n'est pas seulement au passe-dix qu'on court après son argent. Vous avez un mauvais poirier dans votre potager ; il est couvert de mousse, rongé d'insectes, hérissé de branches mortes. Un jour je jette un œil compatissant sur ce poirier, et je vous dis : « Falconet, sauvons la vie à ce malheureux ». A l'instant, j'élague les mauvaises branches avec ma serpe; vous déracinez la mousse

avec l'ébauchoir, nous écrasons les insectes, nous bêchons, nous enfumons, nous arrosons, continuant notre botanique sollicitude jusqu'à la saison des feuilles. Cette saison venue, nous remarquons quelques signes de convalescence; nous redoublons de zèle. Cependant un coquin, la nuit, franchit les murs du jardin, coupe l'arbre par le pied, et nous voilà tous deux plus affligés de sa perte que du plus bel espalier du jardin. Cependant, nous ne nous étions promis ni estime, ni argent, ni considération, ni gloire de notre travail. Qu'eût-ce donc été si toutes ces grandes attentes avaient été attachées à la conservation du triste végétal? si ce poirier eût dû porter l'immortalité pour nous?

Lorsque vous prononcez si vite qu'il est indifférent qu'une main amie détruise, ou qu'une main ennemie et jalouse conserve nos productions médiocres, vous allez au delà de votre propre système. Ces morceaux, qui pourraient honorer un homme ordinaire, déprisent un habile homme. On dit : Il a fait de belles choses: d'accord; mais il en a fait aussi de mauvaises. Sans aucun égard à la considération future, l'éloge précédent ne vaut pas celui-ci : Il a fait de belles choses, et il n'en a fait que de belles. C'est que dans la carrière que nous courons l'un et l'autre, tout ce qui n'ajoute pas diminue.

Encore un moment de patience et je finis. Il ne faut pas avoir fait un grand pas dans le système intellectuel pour sentir qu'on est en effet où l'on croit être; puisqu'on y pleure, on s'y venge, on y rit, on y jouit, on y exerce toute sa bonté, toute sa méchanceté morale. On y converse aussi réellement avec les morts qu'avec les vivants, pas plus ni moins réellement avec les vivants qu'avec ceux qui sont à naître; avec le passé et l'avenir, qu'avec le présent; et c'est un évoqueur d'ombres, un poëte qui me donne la peine d'écrire ces trivialités. Lorsque votre âme haletait, que votre poitrine s'élevait, que vous pâlissiez, que vous parliez à votre ouvrage, il n'y avait que votre ouvrage et vous. Lorsque, incertain si vous laisseriez votre ouvrage dans l'atelier ou si vous l'exposeriez au Salon, vous évoquâtes autour de lui vos contemporains et vos rivaux, il n'y avait encore réellement dans l'atelier que votre ouvrage et vous. Il ne vous en aurait pas coûté davantage pour augmenter votre compagnie idéale de celle de vos prédécesseurs et de vos neveux.

Les juges que vous avez négligés valaient bien les autres.

D'où je conclus que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité émeuvent le cœur et élèvent l'âme; que ce sont deux germes de grandes choses, deux promesses aussi solides qu'aucune autre, et deux jouissances aussi réelles que la plupart des jouissances de la vie, mais plus nobles, plus avantageuses et plus honnêtes.

Reprenez mes petits feuillets, placez-les devant vous avec cette lettre, et vous aurez à peu près tout ce que je pense du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité.

N. B. 1° Que lorsque je m'applique à moi-même la meilleure partie des choses que j'avance sur ces deux belles ivresses, c'est que présentées sous cette forme propre et personnelle, elles en deviennent plus énergiques. Autre chose est de parler d'un sentiment qu'on éprouve soi-même, qui vit, qu'on reconnaît au fond de son âme, autre chose est de parler d'un sentiment étranger et qu'on suppose dans l'âme des autres. La certitude que les siècles futurs s'entretiendraient aussi de moi, qu'ils me compteraient parmi les hommes illustres de ma nation, et que j'aurais honoré mon siècle aux yeux de la postérité, me serait, je l'avoue, infiniment plus douce que toute la considération actuelle, tous les éloges présents; mais il s'en manque beaucoup que je l'aie. Si l'histoire des lettres m'accorde une ligne, ce n'est pas au mérite de mes ouvrages, c'est à la fureur de mes ennemis que je la devrai. On ne dira rien de ce que j'ai fait, mais on dira peut-être un mot de ce que j'ai souffert. Adieu, mon ami, bonsoir; vous m'avez fait écrire un jour et une nuit tout de suite.

2° Que les vérités du sentiment sont plus inébranlables dans notre âme que les vérités de démonstration rigoureuse, quoiqu'il soit souvent impossible de satisfaire pleinement l'esprit sur les premières. Toutes les preuves qu'on en apporte, prises séparément, peuvent être contestées, mais le faisceau est plus difficile à rompre. Quand vous aurez brisé tous mes bâtonnets, je n'en soupirerai pas moins après l'immortalité, je n'en respecterai pas moins la postérité. Je vous dirai toujours ce que

Chaulieu se disait à lui-même sur la perte du marquis de La Fare, son ami :

Et que peut la raison contre le sentiment?
Raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède;
Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur il vaut mieux que je cède.

S'il était vrai, comme je le pense, qu'il serait difficile de faire un beau bas-relief avec les natures communes de Greuze, j'aurais peut-être bien de la peine à le prouver. Presque toutes les questions de goût et toutes celles de la morale délicate en sont là, il est facile d'en plaisanter impossible de n'y pas croire. Le cœur et la tête sont des organes si différents ! Et pourquoi n'y aurait-il pas quelques circonstances où il n'y aurait pas moyen de les concilier ? Prouvez-moi bien l'inutilité, la folie de mes regrets, et vous n'obtiendrez de moi, pour prix de toute votre éloquence, que le silence et un soupir. Bonsoir encore.

Je disais à M. de Montamy, occupé de la recherche des couleurs pour la peinture en émail : « Mon ami, vous serez arrêté au milieu de vos travaux. — Eh ! qu'est-ce que cela fait ? me répondit-il, cela ne sera pas perdu. »

V

Mars 1766.

J'ai reçu, cher ami, votre réponse ; si vous avez eu autant de plaisir à l'écrire que moi à la lire, vous devez être assez content de vous.

Il y a tout plein de choses fines, il y en a de fortes, il y en a d'ironiques, il y en a d'agréables ; vous êtes un diable de serpent qui vous tortillez autour de moi en cent façons diverses.

Mais si je puis une fois prendre le serpent par le cou, je le serrerai si fort, si fort !...

A vue de pays, il y a bien quelques bêtises par-ci par-là dans mon ami Pline ; mais puisque vous vous êtes donné la peine de le lire pour l'attaquer, il faudra bien que je prenne celle de le lire pour l'abandonner ou le défendre.

Par hasard, n'auriez-vous pas sauté à pieds joints par-dessus une infinité de jugements très-sains, très-justes, très-délicats, que j'ai quelque mémoire d'y avoir lus, pour appuyer votre furie sur trois ou quatre phrases mal dites, mal tournées?

Pour Voltaire, il est assez impossible de le défendre : il ferait fort bien de se corriger. Quoi qu'il en soit, je suis sûr que quand il prononce sur l'idéal d'un morceau, sur les caractères, les expressions, les passions et quelques autres parties qui ne tiennent point essentiellement au technique, il prononce de manière à ne rien redouter. Tout le technique possible ne supplée pas à ces qualités, sans lesquelles le morceau est froid et maussade. Et ces qualités, quand elles sont dans un morceau, peuvent quelquefois pallier le vice du technique, à moins que ce vice ne soit effroyable. C'est un homme qui dit de belles choses, et qui les dit en mauvais termes ; c'est Rouelle qui, en appliquant les principes de l'art aux phénomènes du monde, dit : *Je venions, j'allions*. J'admire son génie en riant.

Je vous reprendrai, cela est sûr. S'il ne s'agissait que de mettre mes raisons à l'abri de vos insultes, ce serait demain ; mais il faut que je lise, et il y a bientôt vingt ans que je ne lis plus.

Bonsoir, mon ami. Vous devez m'aimer à la folie de vous avoir fait faire le morceau que vous m'avez envoyé. Je ne veux plus que vous écriviez davantage ; vous finiriez par avoir toutes sortes de supériorités sur moi.

Bonsoir. Ah ! si vous saviez de quoi je m'occupe et dans quelles circonstances je reçois votre papier ! J'arrive à onze heures ; je vous lis rapidement ; je vous relirai une fois, deux fois, trois fois ; mais il faut auparavant que j'intercale des papiers blancs entre vos feuillets afin de jeter mes observations tout contre les vôtres.

Bonsoir, encore une fois. Si je rejette les yeux sur votre lettre, adieu le reste de la nuit.

VI

Mai 1766.

Ce ne fut point le retour des Grecs, mais ce fut le spectacle de la misère des Troyens, après l'entière destruction de leur ville, instant propre à fournir une grande variété d'incidents, scène vraiment déplorable, que Polygnote se proposa de peindre dans son tableau si mal nommé, si bien décrit par Pausanias et si mal entendu par le comte de Caylus[1].

Pour faire valoir Polygnote, le comte de Caylus n'avait qu'à se conformer à la description de Pausanias et employer un artiste intelligent; mais il a tout gâté en cherchant à épargner au peintre des inepties qui n'étaient que dans sa tête.

Je ne dirai rien de Polygnote ni comme dessinateur, ni comme perspecteur, ni comme coloriste; mais je ne craindrai point d'assurer, sur son tableau, que c'est une des plus belles imaginations que je connaisse.

Pausanias n'est point un enthousiaste. C'est un homme froid, qui regarde froidement, qui écrit froidement, qui rompt sans cesse sa description par des traits d'érudition qui expliquent le tableau de Polygnote, mais qui en détruisent l'entente. Il ne dit pas un mot des passions, du mouvement, des expressions, des caractères; cependant l'idée qu'il laisse est grande. Si un tableau moderne eût passé par les mains d'un Pausanias, je vous demande ce qui en resterait? Un peintre habile peut sans doute concevoir une belle chose d'après une mauvaise description, mais en revanche une mauvaise description peut réduire à rien un chef-d'œuvre de peinture.

Vous dites que l'art était dans son enfance au temps de Polygnote, et vous comparez les éloges de ses contemporains à ceux que nous avons prodigués autrefois à tant de poëtes dont on ne parle plus; peut-être avez-vous raison; mais l'art enfant ose-t-il tenter des compositions énormes, et quand il s'en avise, sait-il y garder autant de convenances, y montrer autant de

1. *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXVII, page 34.

choix, d'intelligence et de goût qu'on en voit dans le tableau de Polygnote? Homère, quand il est beau, n'est ni plus sage, ni plus beau que Polygnote.

Il y a, ce me semble, dans les arts plusieurs choses qui marchent d'un pas égal. Au temps où la partie de l'exécution est misérable, le choix de l'instant est mauvais, les incidents sont pauvres, les actions insipides, les figures et les caractères ridicules. La description de Pausanias ne laisse soupçonner à Polygnote aucun de ses défauts. Quoi qu'il en soit, la voici cette description, plate, froide et rigoureuse comme vous la désirez.

Vous avez cru que Pausanias avait d'abord fixé son œil au centre du tableau, et que de là ses regards et sa description s'étaient répandus à droite, à gauche, sur le devant, sur le fond, sur toute la composition ; rien de cela. Il a tout bonnement commencé par la gauche et fini par la droite, comme vous allez voir, et comme je m'en étais douté.

A gauche, oui à gauche, quoique Pausanias ne le dise pas, on voit la mer et son rivage. Au bord de la mer, un seul vaisseau. Ce vaisseau est celui de Ménélas, et Ménélas celui des Grecs le plus embarrassé de son rôle, et le plus empressé de partir. Il avait recouvré sa femme; mais cette femme coûtait bien cher à la Grèce. Il y a du jugement et de la finesse à n'avoir montré que le vaisseau de Ménélas. Celui qui ne le sentira pas ne sait ce que c'est que l'esprit de la composition.

Sur ce vaisseau, des enfants mêlés avec les matelots; au centre, le pilote Phrontis disposant les rames. Au-dessous du pilote, Ithæmènes avec des nippes; sur la planche qui conduit du rivage au vaisseau, Echœax qui passe et porte une urne d'airain. Première masse.

Et cet Echœax passant sur la planche avec son urne d'airain vous semble de l'origine de l'art? A la bonne heure.

Non loin du vaisseau, Politès, Strophius et Alphius enlèvent la tente de Ménélas. Amphialus détend une autre tente, et le peintre a assis à terre un enfant aux pieds de ce dernier. Deuxième masse.

Ensuite on voit une femme, et une femme qui se pique de beauté, un guerrier et le guerrier le plus ferme des Grecs, avec un jeune homme admirant la beauté d'Hélène. La femme est Briséis, le guerrier Diomède, le jeune homme Iphis. Briséis est

debout. Diomède est derrière elle, Iphis groupe avec eux. Troisième masse.

Hélène est assise, elle est servie par Électre et Panthalis. Panthalis debout la soutenant, tandis qu'Électre accroupie lui rattache sa chaussure. Cependant, elle écoute Eurybates qui lui parle de la délivrance d'Æthra; Æthra, mère de Thésée, et Démophon, fils de Thésée, sont là. Æthra a la tête rase et Démophon pensif semble s'occuper des moyens de ravir son aïeule paternelle à l'esclavage. Quatrième masse.

Et ce contraste de Briséis avec Hélène assise, et ces suivantes d'Hélène, et leurs fonctions, et la maîtresse qui donne audience tandis qu'on la chausse, tout cela vous paraît de l'origine de l'art? Ainsi soit-il.

Au-dessus d'Hélène, on voit assis à terre un homme plongé dans la tristesse la plus profonde. C'est Hélénus, fils de Priam. Il a près de lui Mégès blessé au bras. Lycomèdes, fils de Créon, blessé à l'articulation de la main droite avec le bras, à la tête et au talon ; et Euryalus, fils de Mécistéus, blessé à la tête et à l'endroit où le bras se joint à l'épaule. Tout le groupe est sur le fond, au delà d'Hélène. Cinquième masse.

Proche de ces blessés, Polygnote montre des captives qui se désolent. Entre ces captives, on discerne Andromaque, les mamelles découvertes, avec son enfant qui s'attache à elle comme s'il était menacé d'en être arraché ; Médésicaste, une des filles de Priam, et Polyxène. Andromaque et Médésicaste ont un voile sur la tête. Polyxène a la chevelure renouée à la manière des filles. Sixième masse.

Mon ami, il ne me faut à moi que ce voile et ces cheveux renoués pour m'apprendre que le grand goût de la peinture était au temps de Polygnote.

On voit ensuite Nestor, le casque en tête et la lance au poing, et, proche de lui, un cheval en liberté qui s'ébat sur les sables du rivage.

Non loin de Nestor et à l'opposite du cheval qui s'ébat, Néoptolème a égorgé Élassus qu'on voit expirant, et il frappe de son épée Astynoüs qui est tombé sur les genoux. Septième masse.

Songez que ce Néoptolème, le seul qui tue, était fils d'Achille. Voilà des convenances bien profondément réfléchies, de la poésie bien vraie et bien forte pour un art naissant.

Qu'imaginerait-on de mieux aujourd'hui?

Au-dessus des captives interposées entre Æthra et Nestor, Polygnote a peint Clymène, Aristomaque, Créuse, Xénodice, autres captives; et au-dessus de celles-ci, il a répandu sur une couche Déinomé, Métioché, Pisis et Cléodice.

Plus sur la droite et le fond, Épéus, nu, s'occupe à mettre à ras de terre un endroit des murs de Troie. On n'aperçoit au-dessus des ruines que la tête du cheval de bois.

Que voulez-vous que je pense de l'art avec lequel les petits groupes s'entrelacent entre les grandes masses et les lient? Cela me paraît bien savant pour des écoliers? Mais arrêtez-vous un moment sur ce qui suit.

Vers cet endroit on voit et Polypœtès, fils de Pirithoüs, le front ceint d'une bandelette; et Acamas, fils de Thésée, la tête couverte d'un casque à panache; et Ulysse avec sa cuirasse, et Ajax, fils d'Oïlée, le bras passé dans son bouclier. Celui-ci s'avance vers un autel, et se dispose à faire le serment, avant que d'immoler Cassandre qu'on voit renversée à terre serrant le palladium qui était resté entre ses bras lorsque Ajax arracha cette femme de l'autel sur lequel il était posé. Ajax a encore autour de lui et les fils d'Atrée, et Ménélas; les fils d'Atrée le casque en tête, Ménélas, reconnaissable au serpent qui décore son bouclier. Ils défèrent le serment à Ajax. Neuvième masse.

Et c'est un artiste commun qui a imaginé et ordonné cette scène?

Sur l'autel, vers lequel les généraux s'avancent et qu'un tout jeune enfant tient embrassé, le peintre a placé une cuirasse antique. Mon ami, comme cela est simple et noble! Plus je médite le fond et les accessoires de ce morceau, plus l'intelligence de la composition pittoresque me paraît avancée.

Au delà de cet autel Laodice est debout, et au delà de Laodice, mais tout proche d'elle, on voit un grand bassin ou lavacre sur un piédestal de pierre; Méduse, fille de Priam, tout à fait renversée, serre le piédestal de ses deux mains. Il y a près d'elle une vieille femme, ou peut-être un eunuque, la tête rase. Cette figure tient un enfant sur ses genoux, et cet enfant effrayé se couvre les yeux de ses deux mains. Dixième masse.

C'est sur le reste de l'espace que le peintre a disposé des cadavres; on y voit celui de Pélis, nu et couché sur le dos. Au-

dessus celui d'Eïonée et celui d'Admète, qu'on n'a point encore dépouillés. Au-dessus, d'autres cadavres. Proche du piédestal de pierre, au-dessous du lavacre, celui de Léocritus qu'Ulysse avait égorgé. Au-dessus d'Eïonée et d'Admète, celui de Corœbus, fils de Mygdon, et celui d'Érétus. Vers le cadavre de Corœbus, on voit Priam, Axion et Agénor. Proche d'eux, Sinon, compagnon d'Ulysse, et Anchialus traînant le cadavre de Laomédon. Onzième masse.

Vous avez beau dire, mon ami, cela effraye. Le peintre termine sa composition par montrer le vestibule et la porte de la maison d'Anténor. On voit encore à la porte la peau de léopard suspendue, signe dont il convint avec les Grecs pour que ses foyers fussent reconnus et épargnés. C'est là que le peintre a placé Théano avec ses enfants Glaucus et Eurymachus, l'un assis sur une cuirasse, l'autre sur une pierre. Proche d'eux Anténor et Crino sa fille. Crino tient son enfant entre ses bras, l'expression de la douleur n'est aussi forte dans aucune autre figure; c'était par la trahison de son père que Troie avait été prise et saccagée. Des domestiques d'Anténor chargent sur un âne une cruche couverte d'osier, et d'autres bagages; ils ont assis entre la cruche et le bagage un jeune enfant. Douzième masse.

Toutes ces scènes se passent à la fois entre le rivage de la mer et les ruines de Troie.

Si vous voulez vous en donner la peine, nous ne tarderons pas à voir ce tableau peu différent de la manière dont Polygnote l'exécuta[1]. Les lois du technique ne laissent guère aux figures d'un groupe et de différents groupes qu'un seul plan, une seule place à remplir. Essayez seulement et ne soyez plus surpris que Polygnote jouît de son temps de la plus grande réputation, et qu'il l'ait conservée jusqu'au temps de Pausanias.

1. Voyez la *Description de la Grèce de Pausanias*, traduite par Clavier, livre X, chap. XXV, XXVI et XXVII.

VII

Juillet 1766.

Ecce iterum Mathanasius.

Je reviens à Polygnote, et je reprends la baguette du moine qui montre aux badauds le trésor de Saint-Denis.

Le lieu de la scène est entre les ruines d'une grande ville et la mer; c'est, ce me semble, un assez beau site.

On voit au bord de la mer un seul vaisseau, et c'est celui de Ménélas; j'ai dit qu'il y avait de la finesse à avoir imaginé cet incident; et je vous demande à vous-même si vous l'eussiez trouvé, si vous eussiez senti que Ménélas devait être entre tous les Grecs le plus embarrassé de son rôle et le plus pressé de partir; et si vous vous fussiez servi de cet idéal pour désigner l'instant de votre composition? Soit que vous me répondiez oui, soit que vous me répondiez non, je n'en estimerai pas moins Polygnote.

Sur la planche qui joint le vaisseau au rivage, on voit passer Echœax portant une urne d'airain entre ses bras. Je vous ai demandé si cette figure vous semblait de l'origine d'un art naissant et grossier? A cela que me répondez-vous? Que vous ne savez ni où ni quand cela vous a semblé; ce qui ne signifie rien. Vous ajoutez que mon observation n'est pas d'un artiste: tant pis pour l'artiste, s'il arrive qu'elle soit d'un homme de goût. Partout où il y a des urnes, et des urnes d'airain, des lavacres élevés sur des piédestaux, des trépieds soutenus par des enfants, des casques décorés de serpents, des boucliers enrichis de bas-reliefs, des coiffures de têtes élégantes, le goût de la décoration a fait des progrès. Cependant ce goût étant le reflet des beaux-arts perfectionnés sur les ustensiles communs de la vie, il doit être et il est le dernier qui se produise; d'ailleurs, cet Echœax passant et portant son urne entre ses bras est une figure élégante, noble, et liant bien la composition.

Amphialus, détendant seul une tente à côté de Politès, de

Strophius et d'Alphius occupés à une pareille fonction, eût été mesquin. Qu'a fait le peintre? Il a assis à terre à côté de lui un des enfants de ce soldat.

Je reviens sur les admirateurs d'Hélène. C'est Briséis, maîtresse d'Achille et belle femme sans doute ; c'est le féroce Diomède, c'est le jeune Iphis ; pouvait-on s'y mieux prendre pour me donner une haute idée des charmes d'Hélène que d'attacher sur elle les regards du désir, de la férocité et de la jalousie ? Cela n'est-il pas du meilleur goût ? Est-il possible que l'artiste ait su si bien choisir ses admirateurs, sans avoir conçu trois sortes d'admiration, et sans s'être occupé de les rendre? C'est une absurdité que de le dire.

Le groupe d'Hélène est charmant et l'Albane n'a rien inventé de plus noble, de plus gracieux. Elle est assise ; une suivante la soutient, une autre prosternée relie sa chaussure, cependant elle donne audience à un envoyé d'Agamemnon. Ne reconnaissez-vous pas là jusqu'à la petite impertinence d'une belle femme ?

Eurybates redemande à Hélène Æthra, une de ses esclaves ; et cette demande donne à cet incident le caractère général du sujet.

Et ce Démophon pensif, qui au milieu des scènes de douleurs qui l'environnent songe au moyen d'enlever à l'esclavage son aïeule paternelle à côté de laquelle il est assis, prouve, ce me semble, que Polygnote s'entendait en choix d'actions, de caractères, d'expressions et de passions. Il serait bien singulier que vous aimassiez mieux vous en rapporter au jugement suspect d'un littérateur qu'à la composition même de l'artiste.

Mais que voit-on ensuite? C'est Hélénus, un des fils de Priam, plongé dans une tristesse profonde. C'est Pausanias qui le dit. Est-ce que la tristesse n'est pas une passion? Est-ce qu'elle n'a pas son expression? Le fils d'un roi! le successeur à un trône renversé conduit à l'esclavage! il avait bien raison d'être profondément affligé.

De qui cet Hélénus est-il entouré? de ceux qui ont exposé leur vie pour la défense de son père, de Mégès, de Lycomèdes, d'Euryalus, tous blessés.

Hélénus, fils de Priam, se discerne entre les captifs; Andro-

maque, femme d'Hector, Polyxène et Médésicaste, filles de Priam, se discernent entre les captives.

Et vous comparez une composition aussi sagement raisonnée à une de nos tapisseries gothiques? Comparez, mon ami, comparez; vous me ferez sourire, et puis c'est tout.

On n'a point donné d'action à Nestor. C'est un vieillard qui se repose sur sa lance; mais à côté duquel le peintre a placé un cheval en liberté, qui s'ébat sur le sable. Vous n'êtes pas homme à n'être pas touché de ces convenances. Ayez donc la bonne foi d'en convenir.

Mais à côté de ce vieillard en repos et de cet animal qui s'ébat, que nous a montré Polygnote? Néoptolème qui vient d'égorger Élassus et qui égorge Astynoüs; Élassus expirant, Astynoüs tombant sur ses genoux. Vous n'êtes pas homme à n'être pas touché de ce contraste. Ayez donc la bonne foi d'en convenir.

Mon ami, c'est une belle idée que ce Néoptolème seul qui tue; c'est un enfant violent qui poursuit la vengeance de la mort de son père. Son père dit, dans le poëte, à un fils de Priam qui lui demande grâce : *Patrocle est bien mort, et tu crains de mourir*. Néoptolème dit à un autre enfant de Priam : Achille, mon père, est bien mort, et du crains de mourir. Voilà la peinture luttant contre la poésie, et contre la plus forte poésie qui ait encore existé.

Polygnote avait assis à terre des captives; s'il en forme un autre groupe, il les assied sur une couche, sur un matelas du temps. Voilà de la vérité, je crois, et de la variété.

Mais quel est cet homme nu que je vois seul? C'est Épéus qui achève de renverser un endroit des murs de Troie. Autre fonction qui achève aussi de fixer le sujet et l'instant.

C'était une vilaine chose à peindre qu'un cheval de bois. Qu'a fait l'artiste? Il cache cet objet entre les ruines, il n'en laisse apercevoir que la partie supportable, la tête. Quoi? le goût aurait fait tant de chemin, et la partie du dessin et de l'expression serait demeurée en arrière! Cela se peut, mais cela ne se croit pas. Une tapisserie gothique ne manquerait pas de montrer tout le cheval.

Depuis le vaisseau de Ménélas jusqu'à cet endroit du tableau, l'intérêt marche en croissant. Parvenus au centre de la

composition qu'y verrons-nous? Huit à dix guerriers debout, s'avançant vers un autel et se disposant à une cérémonie terrible et solennelle.

C'est Polypœtès, fils de Pirithoüs, le front ceint d'une bandelette.

C'est Acamas, fils de Thésée, la tête couverte d'un casque à panache.

C'est Ulysse avec sa cuirasse.

C'est Ajax, fils d'Oïlée, le bras gauche passé dans son bouclier.

Ce sont les fils d'Agamemnon avec leurs armes.

C'est Ménélas avec le serpent qui décore les siennes.

Que dites-vous de ce groupe! que dites-vous de ce front ceint de bandelettes! que dites-vous de toute cette variété d'ajustements!

Mais que font-ils là ces guerriers? Ils défèrent le serment et le sacrifice de Cassandre au fils d'Oïlée.

Sur quoi va-t-il jurer? sur une cuirasse antique.

Et que fait Cassandre? Où est-elle? Elle est renversée à terre tenant entre les bras ses dieux tutélaires de Troie.

Je vous laisse le choix entre tous les tableaux que vous connaissez, pour me trouver l'exemple d'un pareil groupe... Encore une fois, est-ce l'art naissant qui imagine et qui ordonne une pareille scène?

Credat Judæus Apella;
Non ego[1].

Avant cette masse principale, Épéus arrasant les murs de Troie. Petit groupe de repos.

Avant Néoptolème égorgeant Élassus et Astynoüs, Nestor appuyé sur sa lance, et un cheval qui s'ébat. Autre petit groupe de repos.

Autour d'Hélène donnant audience à Eurybates, les blessés, les captifs et autres groupes de repos.

Suivez la composition depuis Phrontis ou le vaisseau jusqu'aux ruines, et vous sentirez bien mieux que moi avec quel

1. Horat., sat. v, lib. I.

art les actions et le repos sont mélangés, le bruit et le silence se succèdent.

Après la grande masse des guerriers, Laodice debout devant le lavacre, le pied du lavacre embrassé par Méduse, fille de Priam; proche de Méduse une vieille ou un eunuque tenant sur ses genoux un enfant effrayé. Autre groupe de repos.

Mais me trompai-je? Est-ce que ce lavacre n'est pas noble? Est-ce qu'il n'y a pas une variété et une entente singulières dans ce groupe? Est-ce que vous n'en ferez pas un bas-relief admirable?

Sur l'espace le plus voisin des ruines, le peintre a disposé des cadavres : celui de Pélis nu et couché sur le dos, ceux d'Eïonée et d'Admète qu'on n'a point encore dépouillés ; celui de Léocritus sous le lavacre, plus loin ceux de Corœbus et d'Érésus.

Cette composition est énorme ; c'est un assez plat homme qui nous l'a transmise : comment se fait-il qu'on n'y remarque ni monotonie, ni embarras, ni obscurité, ni vide, ni contradiction ?

C'est ici que le peintre a placé les vieillards Axion, Agénor et Priam[1].

Voyez quelle est la position du vieux et malheureux Priam ; il est sous les ruines de sa capitale, et il a sous les yeux le cadavre de son père qu'on traîne, le cadavre de son beau-frère, sa fille prête à être immolée; l'un de ses enfants expirant, un autre égorgé. Imaginez, si vous l'osez, quelque chose de plus effroyable.

Cependant un vestibule conduit, à travers les ruines, à la maison d'Anténor. On la reconnaît à la peau de léopard suspendue à la porte.

C'est là qu'est le petit groupe de Théano et de ses deux enfants, Glaucus et Eurymachus, l'un assis sur une cuirasse, l'autre sur une pierre.

On voit proche d'eux le traître Anténor et Crino sa fille. Crino tient son enfant entre ses bras, et Pausanias dit que

1. Diderot commet ici une étrange erreur; ce sont les cadavres des trois vieillards qui sont représentés dans le tableau de Polygnote : tout ce qu'il dit de la position de Priam est un effet de son imagination. Au reste il reconnaîtra lui-même sa méprise que Falconet ne pouvait manquer de lui reprocher. Voir ci-après, lettre IX. (Note de M. Walferdin.)

l'expression de la douleur n'était aussi forte dans aucune autre figure. Avoir pensé à nous montrer une femme plus sensible au déshonneur qu'à l'esclavage ou à la mort, c'est une idée sublime, ou il n'y en a point.

La composition se termine par des domestiques d'Anténor qui chargent sur un âne une cruche couverte d'osier et d'autres bagages, entre lesquels ils ont assis un jeune enfant.

C'est donc entre Phrontis qui dispose le vaisseau de Ménélas à partir, et les domestiques d'Anténor qui chargent sur un âne une cruche et du bagage, que Polygnote a renfermé son sujet. Comme cela est bien entendu! comme cela est sage!

Prenez votre partie là-dessus : ou il y avait eu avant Polygnote une infinité de peintres dont les noms sont tombés dans l'oubli, ou Polygnote est dans son genre un homme presque aussi étonnant qu'Homère.

Consultez l'histoire des beaux-arts chez toutes les nations, et vous y verrez l'architecture, la peinture et la sculpture devancer de bien loin dans leurs progrès l'éloquence et la poésie : or, la Grèce avait de grands poëtes avant Polygnote. Concluez.

Il y a dans Homère des descriptions de trépieds, d'ustensiles, soit à l'usage des temples, soit à l'usage des camps, soit à l'usage des maisons, de la plus grande richesse d'ornements et de goût; or, le progrès de la décoration n'est que le dernier reflet des beaux-arts sur les choses d'un usage commun. Concluez.

Je passe maintenant aux réflexions que vous avez faites sur ma pauvre traduction littérale de Pausanias.

J'ai dit qu'un voile bien jeté, des cheveux renoués avec élégance me désignaient suffisamment le goût d'une nation soit en peinture, soit en sculpture, soit en poésie; vous me répondez qu'à vous, il faut bien autre chose; c'est que vous n'avez pas assez senti tout ce que ces bagatelles apparentes entraînent, et lorsque vous convenez qu'au temps de Polygnote, l'élégance des vêtements, des ustensiles et de la décoration pouvait être de mode, j'en aurais plutôt conclu que les beaux-arts tombaient vers leur déclin, que d'en être à leur origine. De bonne foi, lorsqu'une nation a produit un chef-d'œuvre d'éloquence et de poésie, croyez-vous qu'elle puisse admirer une sottise en peinture? Quand on a les scènes, les images et les imitations

d'Homère dans la tête, croyez-vous qu'on puisse se contenter des figures du portail de Notre-Dame? Nous n'avons pas, vous et moi, la même idée du talent de bien peindre. Je pense très-serieusement qu'un tableau est capable de produire la sensation la plus violente, sans la magie de la couleur, et sans celle de la lumière et des ombres; et il me semble qu'un statuaire devrait être de mon avis.

Je ne me suis point proposer d'élever aux nues le tableau de Polygnote. Je n'ai point l'antiquomanie; je n'ai rien imaginé, et je vous défie de citer un mot qui soit de supposition gratuite.

Il est bien singulier que vous ne vous soyez pas plutôt servi de la composition de Polygnote pour donner un coup de fouet de plus à Pline que de m'objecter son autorité dont vous ne faites aucun cas.

Êtes-vous bien sûr d'entendre ce que Plutarque a voulu dire par *savoir peindre les ombres?* Pourquoi Plutarque n'aurait-il pas dit une sottise en peinture? Pourquoi le traducteur n'aurait-il pas fait dire une sottise à Plutarque? Si je vous objecte le témoignage des hommes de lettres, ce sont des sots; si vous me les objectez, ce sont des gens d'esprit. On ne saurait avoir plus d'adresse et moins de bonne foi. Si j'en avais le temps, je vous dirais : Laissons là tous ces bavards, et faisons l'histoire des beaux-arts depuis Homère jusqu'à Polygnote par les monuments ; et j'entends par les monuments, l'éloquence, la poésie, les mœurs, les usages, les coutumes, le goût, les vêtements, la décoration, les édifices, les ustensiles, la raison. Il ne me faut qu'une pierre gravée; le plus mauvais tableau qui se fasse aujourd'hui démontre qu'il y a longtemps qu'on en sait faire de beaux.

Polygnote a conservé sa réputation en peinture jusque sous les plus beaux temps des arts en Grèce. Ses tableaux subsistaient: s'ils eussent été mauvais, les Grecs ne les auraient pas plus admirés que nous n'admirons des tapisseries gothiques auxquelles vous les comparez. Qui est-ce qui s'avise aujourd'hui de mettre Jean Cousin sur la ligne de Lesueur ou du Poussin? Eh! plût à Dieu que les préjugés populaires ne fussent pas plus tenaces en morale qu'en peinture.

Il est aussi aisé de faire un tableau sublime sans couleur, sans tons savants, sans clair-obscur, que d'en faire un sot avec tout cela.

Allons donc, vous faites mille fois trop d'honneur aux poëtes, lorsque vous dépouillez Polygnote de ses idées pour les leur accorder. Vous verrez que le groupe de ses guerriers devant l'autel n'est pas de lui ; que c'est un autre qui a imaginé de faire traîner sous les yeux du vieux Priam le cadavre de son père Laomédon, etc.

Je n'ai rien prêté, je n'ai rien ôté à Polygnote, j'ai écarté des détails d'érudition qui obscurcissaient l'entente de son tableau.

Il y a des misères dans l'original, dites-vous; eh bien ! je vous prie de m'en citer une.

Il ne s'agit pas, cher ami, de transformer en une composition sublime une tapisserie gothique par une description artificieuse, mais de faire trouver sublime cette tapisserie à ceux qui ont actuellement sous les yeux les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Carache, de Corrège, de Guide, de Titien. Voilà le cas des Grecs par rapport à Polygnote.

Tout homme qui sent vivement et qui est digne de regarder des tableaux, des statues, et de lire des poëtes, s'expose à faire le rôle de Mathanasius, et il est toujours honnête à son ami de l'en avertir.

Il ne s'agit pas de savoir si Polygnote a fait un trait de génie de ne montrer sur le rivage que le vaisseau de Ménélas, mais si celui qui trouve que l'artiste a senti finement, et qu'il a montré un goût, un esprit peu commun en hâtant le départ de Ménélas et de sa belle exécrable, est aussi plat que le commentateur de *Catho, belle bergère, dormez-vous*, et c'est ce que je vous demande afin de savoir si je dois m'appeler *Mathanasius* ou *Dionysius* Diderot *Halicarnassensis*.

Eh ! mon ami, je ne confonds point la pensée d'un tableau avec son exécution ; et il y a longtemps que je sais que l'une de ces choses est à l'autre comme la versification à la poésie.

Sans technique, point de peinture, il est vrai; mais que m'importe la peinture sans idées ; et à tout prendre j'aime encore mieux des idées que la couleur; en prenant les mots dans toute leur rigueur, il me semble que vos bas-reliefs se passent plus aisément de couleurs que les compositions de Robert (j'écris le premier qui me vient) ne se passent d'idées.

Vous m'exhortez de relire Pausanias pour savoir à qui appartient l'idée de Néoptolème continuant le massacre des Troyens

après la ruine de leur ville. Je relis et je vois qu'elle appartient à Polygnote, et qu'il y a là quelque platitude du traducteur qui vous en a encore imposé.

Ce que vous dites sur la bêtise du traducteur latin de Pausanias, sur la bêtise du traducteur français de la traduction latine de cet auteur, sur les inepties du comte de Caylus, est d'une modération dont on doit vous savoir gré.

Vos dernières lignes sur la manière dont il convient à d'honnêtes gens de discuter les questions problématiques, en quelque genre que ce soit, sont admirables; mais, mon ami, nos opinions sont nos maîtresses; et où est l'amant qui souffre patiemment qu'on lui dise que sa maîtresse est laide? Je ne connais que la haine théologique qui soit aussi violente que la jalousie littéraire.

Voilà mes répliques aux observations que vous avez faites sur les endroits de ma description qu'il vous a plu d'attaquer.

Adieu, portez-vous bien : je vous aime de tout mon cœur; mais laissez-moi respirer : si vous n'y prenez garde, vous me tuerez.

VIII.

(AVEC DES OBSERVATIONS DE FALCONET.)

Septembre 1766.

Voici des observations sur votre réponse à quelques-unes de mes pensées sur le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité.

J'ai dit : « Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'âme ne peut qu'être utile à celui qui travaille. Or le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité tendent à émouvoir le cœur et à élever l'âme. » Ce que j'ai prouvé par l'énumération des vues principales dont ce sentiment et ce respect étaient accompagnés. Or, parmi ces vues principales, il

n'y a pas un mot *du mépris de l'espèce humaine.* Je n'en ai donc pas fait une conséquence de mon principe, mais vous avez brouillé ensemble deux raisonnements, ce qui n'est pas d'une bonne logique.

J'ai dit : « L'éloge de la postérité est une portion de l'apanage de l'homme bienfaiteur de l'espèce humaine. » D'où j'ai conclu que l'homme bienfaiteur qui dédaignait cette portion de son apanage avait *du mépris pour l'espèce humaine*; parce que le dédain de l'éloge supposait le mépris du panégyriste. Pour bien répondre au raisonnement, il fallait nier la *mineure*, et nier la *conséquence* pour bien répondre au second. Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre. Donc ces deux raisonnements restent sans réponse; et voilà de la logique[1]?

Permettez, mon ami, que je m'arrête un moment sur la différence des syllogismes de l'orateur et du philosophe; le syllogisme du philosophe n'est composé que de trois propositions sèches et nues, de l'une desquelles il se propose de prouver la liaison ou la vérité par un autre syllogisme pareillement composé de trois propositions sèches et nues, et ainsi de suite pendant tout le cours de son argumentation. L'orateur, au contraire, charge, orne, embellit fortifie, anime, vivifie chacune des propositions de son syllogisme d'une infinité d'idées accessoires qui leur servent d'appui. L'argument du philosophe n'est qu'un squelette; celui de l'orateur est un animal vivant; c'est une espèce de polype. Divisez-le, et il en naîtra une quantité d'autres animaux. C'est une hydre à cent têtes. Coupez une de ces têtes, les autres continueront de s'agiter, de vivre, de menacer.

1. « J'avais promis de ne vous plus répondre et je le croyais; mais vos deux dernières lettres me poursuivent jusqu'au fond du Nord; la persécution est violente, je n'y puis pas tenir. Il faut au moins que je jette quelques notes à travers vos répliques.

« Vous avez dit : *Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'âme ne peut qu'être utile à celui qui travaille.* Vous avez ajouté au paragraphe suivant : *Le sentiment de s'immortaliser..... est naturel au grand homme; c'est une portion de son apanage qu'il ne peut négliger sans un mépris cruel de l'espèce humaine.* Moi qui, dites-vous, n'entends rien en logique, j'ai cru que ces deux propositions ne se contredisant point, je pouvais rapporter l'une en présumant l'autre, et vous demander si, en conséquence, celui qui n'aurait pas la postérité pour point de vue aurait un mépris cruel de l'espèce humaine. Mais je n'entends rien en logique. »

L'animal terrible sera blessé, mais il ne sera pas mort, prenez garde à cela[1].

Vous me demandez *si celui qui marie deux ou trois cents filles sans rien laisser pour marier leurs enfants peut être accusé d'un mépris cruel de l'espèce humaine.* Je vous réponds que cette comparaison a quelque chose de louche pour moi; que celui qui marie les mères s'occupe de la postérité, que celui qui serait assez généreux pour assurer la dot des enfants s'en occuperait davantage[2].

Si pour mieux mériter l'éloge de tous ceux qui pourront voir mes ouvrages, ajoutez-vous, *je veux égaler ou surpasser des rivaux que j'admire, si la pensée du présent remplit assez mon âme pour qu'elle ne voie point actuellement l'avenir, j'ai un mépris cruel pour l'espèce humaine?*

Ce n'est point précisément sous ce coup d'œil que j'ai cru que l'espèce humaine était méprisée. Il y a des idées d'où le mépris de l'espèce humaine se conclut; et il y en a d'autres d'où il ne se conclut pas. Il y a des moments où le grand homme ne pense point au jugement des siècles à venir sans le dédaigner; il y en a d'autres aussi où ce jugement redoutable lui est présent. Ce n'est pas là le seul mobile de ses actions. Il n'exclut ni l'émulation, ni la considération actuelle, et puis il ne s'agit pas de vous seul dans la question qui nous occupe. Il s'agit de l'homme en général, d'un peuple, d'une nation de l'espèce entière; il s'agit de savoir si le sentiment de l'immortalité est utile; si le respect de la postérité peut jamais être nuisible; car que nous importe à l'un et à l'autre la singularité réelle ou prétendue d'un individu[3] ?

1. « J'ai tant de plaisir à écouter mon maître, que je le remercie même de cette leçon; si elle n'est pas neuve, elle est bien faite. »

2. « Il n'est pas encore démontré que celui qui marie des filles s'occupe actuellement de leur postérité, quoique, très-assurément, il travaille pour elle. Mais la comparaison ne vous plaît pas, laissons-la. »

3. « Je vous avais dit quelque part : *Nourrissez le génie de ce qu'il vous plaira, postérité, honneurs, émulation, récompenses, vertu, il sera dans toute sa force, il aura toute son activité.*

« Pourquoi me demander encore si le sentiment de l'immortalité est utile? Un homme dans sa fièvre chaude arrive au sommet d'une montagne en franchissant des précipices qu'il n'eût pas osé regarder dans son bon sens. Où est l'autre

C'est quelquefois l'éloge de ses contemporains qu'on méprise et qu'on doit mépriser. Phocion, applaudi d'un peuple insensé, demande si par hasard il aurait dit une sottise. C'est d'une critique mal fondée qu'appellera souvent tout homme rare qui devance son siècle.

Si Agasias écrivit son nom au Gladiateur, c'était, dites-vous, *premièrement pour son siècle.* Qu'en savez-vous? Mais en accordant sa première intention, n'avouez-vous pas qu'il en avait une seconde [1]?

Je suis sûr que vous avez ri vous-même de la comparaison de l'horloge à la statue; de Julien Leroy à Agasias, de Ferdinand Berthoud à Falconet ou Pigalle, de l'enseigne du marbrier suspendue à la porte du statuaire ; si vous en avez ri, permettez que j'en fasse autant [2].

Vous avez très-bien expliqué l'usage des inscriptions, mais il n'est pas adroit d'avoir ajouté : *et c'est autant de fait pour la postérité.*

Et que me fait à moi et à vous la méprise réelle ou simulée d'un particulier étranger dans sa patrie, qui prend votre Christ dans Saint-Roch pour un morceau de Pigalle? Je dis la méprise réelle ou simulée, parce qu'il n'est pas impossible que ce ne fût une manière délicate de vous mettre tout d'un coup sur la ligne du premier sculpteur. Vous voyez que je suis aussi sophiste, quand il me plaît. Mais moi, j'ai la bonne foi d'en convenir ; et je pense qu'en effet la bévue de votre homme est celle d'un bon bourgeois de la rue Saint-Denis qui n'en savait pas davantage; je pense que vous fîtes bien de mettre votre nom à la figure, parce que ce fut autant de fait pour la postérité [3].

fou qui nie la hardiesse et le courage du fébricitant? D'ailleurs, il s'agit d'un individu, parce que les peuples, les nations, ne sont composés que d'individus. »

1. « Mon ami, ceci a tout l'air d'une subtilité : je ne sais ni la première, ni la seconde intention d'Agasias. Je sais seulement que son nom, qu'il écrivit au bas de sa statue, était *premièrement* pour son siècle; il est démontré que c'était autant de fait pour la postérité, je vous défie de prouver le contraire. Quant à l'homme rare, plus il le sera, plus il en appellera à un autre tribunal qu'à celui de la postérité. »

2. « Je n'ai point ri en faisant cette comparaison, parce que, proportion gardée, la réputation est aussi nécessaire au faiseur de fagots qu'elle peut l'être au talent le plus distingué. Pour cette fois vous rirez seul, ou je suis bien trompé. »

3. « Vous avez raison, mais c'était bien alors pour le compte de ma vanité que

Épaminondas sur le champ de bataille pensait-il au jugement de l'avenir? Quelle question! votre allure de côté m'amuse toujours. Qu'Épaminondas fût ou ne fût pas occupé sur le champ de bataille du respect de la postérité, qu'est-ce que cela fait à la réalité, à l'utilité, à la noblesse de ce sentiment?

Je dis qu'Épaminondas brûla de cet enthousiasme, et cela est vrai. Je dis que ce feu sacré échauffait son cœur avant que de se présenter dans les plaines de Leuctres et de Mantinée, et cela est vrai. Je dis qu'il agissait sourdement en lui-même dans la chaleur du combat, et cela est vraisemblable. Je dis qu'en mourant il avait les regards attachés sur la postérité, et c'est sa réponse à ses amis qui l'atteste[1].

Si un sentiment habituel, bon ou mauvais, s'est emparé de notre âme, il y subsiste et nous dirige même à notre insu.

Du paragraphe d'Épaminondas vous sautez tout de suite à l'endroit où je dis : « Mes contemporains m'apportent avec leur éloge celui de la postérité, etc. », et conviennent sans tergiversation, sans restriction, de la vérité de mon raisonnement. Vous cherchez la différence essentielle entre votre sentiment et le mien : eh bien, soit. Nous sommes du même avis, mais nous étions d'avis fort différents au commencement de la dispute, et je suis resté dans le mien[2].

Je vous écrivais : « Dites à un homme : Si tu fais ainsi, tu seras béni dans tous les siècles ; et ses entrailles en traissailleront de joie. Ajoutez : Et si tu fais autrement, ton nom sera exécré, et il frémira. »

Que me répondez-vous ? que je vous tends un piége, que je vous prends pour une âme équivoque, que je vous prêche le catéchisme des enfants. Je le donne en cent au meilleur esprit à deviner la liaison qu'il y a entre mon objection et votre réponse[3]. Le piége que je vous tends, mon ami, est celui que

je mis mon nom. L'efface à présent qui voudra, je ne m'y intéresse plus; je vous défie d'en savoir là-dessus plus que moi. »

1. « Comme je ne vous ai pas dit le contraire, je vous demande à qui vous répondez. »

2. « J'ai dit en commençant et en continuant la dispute que l'avenir est une conséquence nécessaire du présent, je le dis encore : cela s'appelle-t-il change d'avis? »

3. « Vous demandez la liaison qu'il y a entre votre objection et ma réponse. La

tous les grands hommes se sont tendu à eux-mêmes dans tous les siècles, chez toutes les nations, et dans lequel je vous crois digne d'être pris; c'est le caractéristique des âmes les plus héroïques, si souvent soutenues, encouragées dans les circonstances difficiles, par ce motif le plus désintéressé de tous ; c'est la réflexion nécessaire et la pensée consolante d'un esprit juste qui voit ce que les choses deviendront dans l'avenir; c'est le catéchisme du patriote par excellence.

Je vous embarrasse pourtant, dites-vous; c'est que je soulève votre âme noble et grande contre votre esprit rétif; c'est que je parle à votre cœur; c'est que je vous intéresse et vous touche. Vous ne craignez pas les gibets de la postérité? Vous mentez, traître que vous êtes ; et la preuve, c'est que vous avouez que l'intrépidité de Fontenelle vous répugne. D'ailleurs, mon ami, il y a quelque différence entre fouler aux pieds le blâme de la postérité et mépriser son éloge; on peut être jaloux de mon approbation, et insensible à ma menace, c'est une affaire de caractère [1].

Quant à l'opinion que vous avez de ce que vous appelez mon *sermon égyptien*, j'en appelle à toute âme honnête et tendre. J'en appelle à vous-même. Relisez-le, et dites-moi si vous n'aimez-pas, si vous n'estimez pas davantage mon Henri IV versant des larmes, que mon Falconet insultant durement à tout un peuple et à la plus auguste de ses cérémonies [2].

voici cette liaison. Si je veux obtenir quelque chose d'un enfant mal élevé ou d'un valet intéressé, je promets une pomme à l'un ou je le menace du fouet, je montre une récompense ou une punition à l'autre. Eh bien! voyez-vous cette liaison? Voulez-vous que j'ajoute qu'un honnête homme n'aurait besoin ni de ma menace ni de ma promesse? »

1. « Je vous avais dit : Je brûlerais le mémoire que Fontenelle aurait laissé après lui, parce qu'il affligerait les miens. Je voudrais ne causer aucun mal à ceux qui seront après moi : et c'est Diderot qui tracasse un sentiment si honnête et si doux! Je l'aurais respecté, ou je l'aurais encouragé. »

2. « Si en français le mot *vain* signifie quelquefois une chose inutile et dont on peut se passer, si je m'en suis servi dans cette acception, je n'ai *insulté durement* à qui que ce soit, j'aurais respecté les larmes d'Henri IV; mon âme est peut-être aussi tendre que l'était la sienne; mais, mon ami, un sentiment n'est point un raisonnement. Si j'eusse vu la cérémonie, j'aurais fait comme Henri; revenu dans mon cabinet, j'aurais raisonné et je vous aurais écrit : *Il faut bien compatir à la faiblesse humaine. Ad populum phaleras.* »

Ne pourrions-nous être grands que quand on nous regarde? Mais, mon ami, vous n'y pensez pas. C'est à moi à vous parler ainsi; la bonne portion de votre honoraire est dans les regards et les acclamations de ceux qui vous entourent; je suis seul, au contraire, ou je n'entends que la voix du blâme, quand je fais le bien. Je ne serai plus, on ne me regardera plus, je n'entendrai plus, quand j'obtiendrai l'éloge que je mérite [1].

Vous rencontrez fort bien pourquoi les posthumes ne se publient point, mais il s'agit de savoir pourquoi ils ont été faits. Mon ami, vous êtes, ce me semble, à côté [2].

Il est plus doux de recevoir la réponse de son ami que de lui écrire. Cela se peut, mais il est donc doux de lui écrire, sans quoi il ne serait pas plus doux de lui répondre; vous êtes, ce me semble, encore à côté : pour faire un pas, il fallait prétendre et prouver que l'un de ces bonheurs était ou nul ou exclusif de l'autre.

C'est vous, mon ami, qui *sophistiquez* la nature, si vous croyez que quand l'homme peut légitimement tirer deux moutures d'un sac, il n'y manque jamais. S'il fallait opter entre le blâme du présent, l'une des moutures, et l'éloge de l'avenir, c'est certainement celui qui préférerait l'éloge de l'avenir que nous appellerions le grand homme [3].

1. « Avant les regards et les acclamations de ceux qui m'entourent, je vous ai dit, assez net, que je connaissais un autre tribunal. J'ajoute qu'il est si redoutable que je ne m'y présente jamais qu'en tremblant. Ce tribunal, c'est moi. Prenez-le comme il vous plaira; c'est ma juridiction naturelle, je m'y tiens, et j'y pense, je vous assure. Ainsi, mon ami, si je croyais avoir fait un bon ouvrage qui dût être effacé de la mémoire des hommes, et que votre âme compatissante me plaignît de mon infortune, je vous répondrais : *Je m'en souviens et c'est assez.* Voyez Bélisaire, chapitre Ier, et dites mal de moi, si vous pouvez.

« Quoi? Diderot n'entend que la voix du blâme quand il fait le bien, et c'est Diderot qui ose le dire? Il n'entend donc pas l'éloge des hommes sages, des hommes honnêtes qui aiment, ainsi que lui, le règne de la raison? Diderot est bien sourd.»

2. « Il est plus aisé de dire : « Vous êtes à côté » que de le démontrer. »

3. « Eh! mon ami, que me dites-vous? Si j'ai la première mouture, l'autre viendra sans que je la demande; sans même que j'y pense. Vous me la donnez bonne avec votre grand homme. Tous les siècles ont eu des hommes qui ont fait de grandes choses sans avoir l'avenir pour objet; il y en a eu, il y en a, il y en aura toujours. S'ils sont rares, c'est qu'en tout le meilleur n'est pas commun.

« N'allez pas me parler d'institution dont le but est uniquement l'avenir. Ne m'objectez pas ces enfants ramassés dans la plus vile populace, dont on fait des

De votre aveu, ceux qui se sont occupés d'ouvrages posthumes sont sages; de votre aveu, ils ont remis leur lettre à un porteur fidèle. Voilà, en deux mots, l'éloge du présent et de l'avenir; je ne vous en demande guère davantage.

Si quelque homme a ambitionné l'épitaphe :

Dulce et decorum est pro patriâ mori[1],

vous l'admirez; mais vous le trouvez moins sage que celui qui a esquivé cet honneur. Quoi! parce que j'aurais compté pour rien la vie en comparaison de l'utilité publique, parce que j'aurais pensé que le plus noble usage d'un effet périssable, c'était le sacrifice avantageux que j'en ferais à la patrie, je suis moins sage que vous? Rêvez-y mieux, mon ami, et vous verrez que le véritable héroïsme ne peut jamais contrarier la sagesse[2].

Il ne faut que souffler sur tout ce que vous dites de Démosthène, d'Alexandre et de Cicéron. Est-ce comme honnête homme que Démosthène a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme le premier orateur du monde, et il avait raison. Est-ce comme honnête homme qu'Alexandre a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme le plus grand et le plus vaillant capitaine qui eût existé, et il avait raison. Est-ce comme honnête homme que Cicéron a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme prodige d'éloquence et de patriotisme et il avait raison[3].

hommes et des femmes honnêtes, des sujets libres et reconnaissants. Disons, avec M. Cochin à qui je l'écrivais, que dans ces tulipes de graine il en pourra panacher quelques-unes, et qu'on a lieu d'espérer que celles qui ne seront que de couleur simple seront pures et d'une belle conformation. Venez les voir à Saint-Pétersbourg, venez aussi verser les larmes délicieuses de la tendre humanité, avec Catherine qui embrasse ces heureux enfants devenus dignes de lui appartenir. Amenez-y Henri IV, il s'y trouvera mieux qu'à votre parade égyptienne. Quand je vous parle de grandes choses faites sans la vue de la postérité, celle-ci et d'autres encore qui sont le fondement du bonheur futur d'un grand empire sont exceptées. »

1. Horat., Od. II, lib. III.

2. « Un philosophe pendu n'est plus bon à rien. S'il se conserve, s'il travaille, il est utile. Voilà comme j'y rêve, c'est de mon mieux. »

3. « Mon ami, conservez vos poumons, vous souffleriez trop longtemps. Démosthène, Alexandre, Cicéron avaient, entre autres faiblesses, la fureur de vouloir

Mais supposons qu'ils eussent tous trois été jaloux de l'éloge de la postérité, tant pour leurs caractères que pour leurs talents, qu'auriez-vous à leur objecter? rien. Tel qu'Épaminondas, ils auraient voulu être grands hommes et gens de bien: ils auraient craint la tache pour cette image qu'ils nous ont transmise. Le malheur, c'est qu'il y a des statues pour les grands talents, et qu'il n'y en a point pour la probité: et c'est un grand défaut des législations.

Vous n'avez pas bien pris l'endroit de Cicéron; vous avez traité de bassesse, de délire, d'amour-propre exorbitant, ce qui est finesse, grâce et délicatesse. Comment Cicéron pouvait-il avouer avec plus de gaieté qu'il ne valait pas la peine d'occuper une ligne dans l'histoire, qu'il serait bien petit si on ne le montrait à la postérité que dans sa hauteur naturelle, qu'il fallait ou se taire de lui, ou l'exagérer, et beaucoup, et le plus qu'on pouvait, et que puisqu'on avait eu le front de s'écarter en sa faveur des limites rigoureuses de la vérité, et de se résoudre à mentir, il fallait faire son devoir de bien mentir: plaisanterie charmante dont il faut rire, pincée de ce sel qu'il avait apporté d'Athènes; car en général les Romains, et peut-être les républicains, sont bons panégryistes et mauvais plaisants [1].

Vous croyez quelquefois m'avoir réduit en poudre lorsque vous m'avez à peine effleuré. Il ne s'agit pas de savoir si l'envie de faire du bruit est le caractéristique du grand homme. Tout le monde veut faire du bruit; mais le grand homme, s'il en veut faire, c'est par des faits qui étonnent son siècle, et dont l'admiration retentisse jusque dans les siècles les plus reculés.

qu'on parlât d'eux. Je ne me suis étendu sur les défauts des deux orateurs que pour vous démontrer combien ils étaient loin de la vraie philosophie, et qu'ainsi leur autorité (si les autorités sont ici recevables) était mal choisie. »

1. « La *Lettre à Lucius* est entre les mains de tout le monde; ni vous ni moi n'en serons juges, s'il vous plaît. D'ailleurs, qu'ai-je inféré de là? Que Cicéron avait une vanité insupportable, que le désir de la louange était chez lui jusqu'au délire. Qui est-ce qui l'ignore? Et quand la lettre serait une plaisanterie, ne serait-ce pas l'envie d'être loué présentée sous le masque de la gaieté? Cette lettre a-t-elle un autre but que d'obtenir du consul une place dans l'ouvrage de Lucius? A propos, savez-vous que Cicéron a bien fait de venir plusieurs siècles avant vous, et de ne pas vous chercher noise; il y a gagné l'interprétation. »

Le coquin, à votre avis, brave-t-il ou respecte-t-il la postérité? Ce sentiment de l'immortalité dont nous disputons, est-ce l'éloge ou l'exécration de l'avenir? Il y a eu et il y aura sans doute des scélérats fameux; mais il n'y a qu'un Érostrate, un fou, qui ait préféré un opprobre éternel à l'oubli; je n'en saurais comparer le délire qu'à celui d'un chrétien qui aimerait mieux être damné qu'anéanti.

Le coquin d'Érostrate disait : Si on m'exècre, on parlera de moi, je n'en demande pas davantage; du reste, je m'en moque, je n'y serai plus. Le chrétien dit : Je sentirai physiquement les douleurs de la damnation; j'y serai, je ne m'en moque pas. Ainsi votre comparaison n'est pas raison. Vous savez que

Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit [1].

Je relis vos feuilles, il y a de l'esprit, de la finesse, de la force, de l'originalité, mais une incohérence qui désespère. Garde-t-on un ouvrage posthume qui compromettrait la fortune, la liberté et la vie, on est sage. Diffère-t-on de le publier, on oublie ses contemporains; on est faible, lâche et pusillanime. Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée [2].

Junon, c'est le présent; le fantôme d'Ixion, ou la nue, c'est l'avenir, et vous allez voir comment Junon dispose de moi, et comment Ixion Diderot dispose de la nue. La considération présente dont je peux jouir est une quantité connue et donnée qu'il n'est presque pas en mon pouvoir d'agrandir et d'étendre, quelque carrière que je veuille donner à mon imagination orgueilleuse. Mais je fais du témoignage de l'avenir tout ce qu'il me plaît; je multiplie, j'accrois et je fortifie les voix futures à ma discrétion. Je leur prête l'éloge qui me convient le plus; elles disent ce qui me touche principalement, ce qui flatte le plus agréablement mon esprit et mon cœur, et je suis cet écho d'âge en âge depuis l'instant de mon illusion jusque dans les

1. Horat, Sat. III, lib. II.

2. « Il faudrait ici quelque chose de mieux, il faudrait m'entendre. Ce n'est pas de l'incohérence, mon ami, c'est une omission qu'il fallait relever. J'ai oublié d'écrire *plaisanterie* à côté de cette phrase : avouez pourtant que ce n'est pas aimer le genre humain. »

temps les plus éloignés : mais c'est assez ou trop sur une comparaison qui ne signifie rien.

Ce que vous avez écrit dans vos feuillets sur la sculpture est juste, et vous ne manquerez pas d'en user toutes les fois que vous aurez pour vous le bon goût et la vérité, contre vous le préjugé courant de vos contemporains. Mais, ou je n'y entends rien, ou c'est un beau et bon appel à la postérité. Ah ! ah ! vous vous enivrez aussi de mon vin[1].

Socrate et Aristide étaient deux hommes de bien, deux bons citoyens ; mais l'un s'en allait en exil, l'autre au supplice, circonstances bien propres à mettre quelque différence dans leurs discours. Le premier oublie sa propre vie pour s'occuper de l'honneur de ses contemporains. S'il insiste sur quelque chose, c'est sur l'ignominie dont ils vont se couvrir : c'est leur cause et non la sienne qu'il plaide. La préférence que vous donnez aux adieux d'Aristide sur ceux de Socrate, bien ou mal fondée, laisse mon raisonnement entier. L'induction que j'aurais tirée du propos de l'un, je l'aurais également tirée du propos de l'autre. Il ne me faut qu'un généreux exilé qui emporte l'espoir d'un meilleur jugement jusqu'aux portes de la ville. Que cette ville soit Athènes ou le monde ; que le lieu de l'exil soit l'Asie, la Thrace ou le tombeau, je n'en reste ni moins vrai, ni moins solide, ni moins pathétique.

Je vous ai demandé « si un homme bien net de l'illusion de la postérité, et bien jaloux de l'estime de ses contemporains, braverait aussi fortement les préjugés de son pays que celui qui aurait l'œil attaché sur les siècles, et qui en redouterait le jugement ». D'abord vous présentez l'invraisemblance de votre réponse. Puis, tout à coup, prenant votre parti, vous dites, au hasard de n'être pas cru, que vous êtes cet homme-là [2].

1° Je ne doute point que vous ne bravassiez plutôt le mépris

1. « Si cela était vrai, ce que je pourrais faire de mieux serait de le boire à votre santé. Mais soyez tranquille ; vous verrez plus loin que je vous le laisse tout entier. »

2. « Vous êtes bien honnête, bien sage, point sophiste. N'ayant aucune raison à donner vous n'en donnez point. Vous oubliez seulement que ce n'est pas une *invraisemblance* que je vous présente ; ce sont ces mots d'une de vos lettres, *cela n'est pas vrai,* que je vous rappelle ; après quoi, je tranche net sur mon compte. »

de vos contemporains que celui de vous-même ; mais je vous demanderai toujours si ce serait avec autant de fermeté que si vous attendiez justice de l'avenir, et que vous fissiez quelque cas de ce tribunal : c'est ce que je ne crois pas, parce que cela ne peut être. Celui qui joint cet espoir et ce respect au témoignage de sa conscience, tout étant égal d'ailleurs, est plus fort que vous [1].

2° Je vous parle d'un homme en général, et vous vous citez ; c'est-à-dire que d'une question importante, tenant au bonheur de l'espèce humaine, à sa nature, à la législation, vous en faites une petite question particulière et individuelle. Et que m'importe qu'il y ait sur la surface de la terre deux ou trois monstres comme vous ? Il ne faut qu'un instant pour rendre à la vérité de ma proposition toute son universalité [2].

3° Mais êtes-vous bien sûr d'être un de ces monstres-là ? Qu'on relise l'endroit que vous avez vous-même cité de votre écrit sur la sculpture, et qu'on juge *si l'artiste s'éloigne de quelque système particulier, qu'il ait le courage de travailler pour tous les temps et pour tous les pays*. Cela est fort bien dit, vous répondra le contempteur des temps et des pays. Je suis, je suis ici, et je veux jouir. En m'asservissant à ce mauvais système, on me louera ; en m'en écartant, je serai blâmé..... Mais la chance tournera..... Oui, quand je serai mort [3].

Depuis que Voltaire a rempli un de ses hémistiches du nom de Pigalle, si cet artiste se dit à lui-même : Que la main du temps sévisse à présent sur mes ouvrages tant qu'elle voudra :

1. « Oui, si celui à qui il faut deux appuis est plus fort que celui à qui il n'en faut qu'un. »

2. « Vous avez raison ; d'une question générale, j'en ai fait une petite question particulière. C'est une grosse faute de logique. Cependant effacez de ma lettre : *je connais cet homme,* lisez : *je connais un homme,* et vous verrez qu'en conscience je ne pouvais pas mieux dire, puisqu'il ne m'est pas possible de répondre, tout au plus que de moi, dans cette affaire. Vous daignez m'associer un ou deux autres monstres, à qui, dites-vous, il ne faut qu'un instant pour les anéantir. Mon ami, de leurs cendres il en naîtra d'autres ; c'est une génération éternelle. »

3. « Quand on a le courage de braver les modes et de ne s'attacher qu'au système de la nature, on travaille indubitablement pour tous les temps et pour tous les pays, sans penser à aucun temps, ni à aucun pays. Si on en est blâmé, ce n'est que par les caillettes ; et les caillettes sont de tous les temps et de tous les pays. »

qu'il n'en reste pas une pièce qui atteste à l'avenir mon habileté, *non omnis moriar* [1]. Je suis immortalisé, je vivrai dans la mémoire des hommes aussi longtemps que la ligne du poëte classique; et le temps ne peut rien sur cette ligne. Pigalle raisonnera bien [2].

Dire que les ouvrages du sculpteur sont plus exposés aux injures du temps, c'est avouer que le sculpteur en est d'autant plus intéressé à la ligne impérissable de l'homme de lettres [3].

Pourquoi ôter à l'artiste persécuté son unique consolation, l'appel à la postérité? Pourquoi ôter au persécuteur la terreur de ce tribunal [4]?

Il n'y a point de contradiction à se promettre l'éternelle vision béatifique dans les cieux, et une mémoire impérissable sur la terre. On peut être récompensé de Dieu et admiré des hommes: malheureusement l'une de ces sublimes attentes laisse peu de valeur à l'autre [5].

1. Horat., Od. XXX, lib. III.

2. « Quelque plaisir qu'il y ait à voir son nom dans un hémistiche du poëte, Pigalle raisonnera autrement; il dira, s'il aime à vivre dans les siècles : Un bras, une jambe de mon *Citoyen*; la tête de mon Mercure, échappés aux ravages des temps, démontreront bien autrement qu'un hémistiche, fût-il d'Homère, comment j'étudiais mes ouvrages. Interrogez Apelles et Agasias, demandez au premier s'il préfère les lignes de Pline à l'existence de son meilleur tableau. Demandez si son *Gladiateur* serait mieux dans Pline que dans la ville de Borghèse? Ce n'est point aller à la postérité qui d'y passer par un nom seulement ou par un éloge dans un livre, il faut des ouvrages ou des débris d'ouvrages quand on est littérateur, poëte, artiste, etc. Comparez l'idée que vous avez du poëte dont l'ouvrage est perdu, et le nom conservé, à l'idée du poëte que vous lisez. La statue dont je vous parle vous frappe-t-elle comme celle que vous voyez? »

3. « Vous venez de voir comme il est intéressé. »

4. « Celui qui a dit : *Traité comme les hommes persécutés et désespérés qui réclament la postérité, je serais comme eux peut-être*; celui-là ôte-t-il à l'artiste son unique consolation? Pour le persécuteur, c'est un méchant; nous lui appliquerons l'*oderunt peccare mali formidine pœnæ* *. »

5. « J'ai cru qu'on ne pouvait servir ces deux maîtres à la fois; vous n'êtes pas de mon avis, à la bonne heure. Pour moi, j'ai de la peine à croire qu'un bon logicien puisse diriger en même temps ses vœux vers la béatitude éternelle et vers la postérité. Mais on peut, dites-vous, être récompensé de Dieu et admiré des hommes: où ai-je dit le contraire? Vous êtes à côté. »

* Imitation de ces deux vers d'Horace :

Oderunt peccare boni virtutis amore;
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ.

Epist. XVI, lib. I.

J'ai voulu lire l'article Achille de Bayle; mais, mon ami, je vous en demande pardon, c'est un bavardage que je n'ai pu soutenir. J'ai fermé l'énorme volume, et je me suis mis à dire à haute voix :

Je chante la colère d'Achille, fils de Pélée; cette colère qui fut si fatale aux Grecs, qui attira sur eux une infinité de maux, qui précipita aux enfers les âmes généreuses de tant de héros, et qui abandonna leurs cadavres en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux voraces de la terre; car c'est ainsi que s'accomplissait la volonté de Jupiter, du moment où la division s'éleva entre Achille et Agamemnon, Agamemnon, roi des hommes, Achille, descendant des dieux.

Puis, me rappelant successivement différents endroits du poëte sublime, je dis encore à haute voix :

Dieu puissant, Dieu glorieux, Dieu fort, toi qui habites au haut des airs, toi qui rassembles les orages, fais qu'avant que le soleil ne descende sous l'horizon, et que les ténèbres couvrent la face de la terre, je renverse les murs de Troie, que j'enfonce les portes du palais de Priam, que ma main brise la cuirasse d'Hector sur sa poitrine, et que ses amis mordent la poussière autour de son cadavre.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux[1].

Et puis tout à coup j'ai pris en pitié tous ces gens qui, au lieu de se laisser pénétrer de l'enthousiasme du poëte, s'occupent pauvrement à relever les fautes qui lui sont échappées, parce qu'il était homme, et, sans respecter ni Bayle, ni Rapin, ni Scaliger, ni ce Voltaire, qui a la bonté de se mettre sur la ligne des Zoïles, des Terrasson, j'ai jeté le gros volume que j'avais

1. Boileau, traduction de Longin, chap. VII.

fermé dans son coin, et j'ai persisté dans mon jugement ; libre à mon ami de revenir, s'il lui plaît, à une seconde cérémonie expiatoire.

Mais ce Voltaire, cet ennemi juré de tous les piédestaux, tant anciens que modernes, a pourtant dit, je ne sais où, qu'il y avait plus à profiter dans deux beaux vers d'Homère que dans toutes les critiques qu'on a faites de ses poëmes.

Lisez-le, cet Homère, et essayez vous-même si vous serez libre de le critiquer. Mais puisqu'*une page de plus ou de moins n'est pas une affaire quand on cause avec son ami*, je vous dirai qu'un jour le fils de Chardin, et quelques élèves en peinture, considéraient ensemble un tableau de Rubens. L'un disait : « Mais voyez donc comme ce bras est contourné ; un autre : Appelez-vous cela des doigts? Celui-ci : Et d'où vient cette jambe? Celui-là : Comme ce col est emmanché ! Mais toi, Chardin, tu ne dis rien? — Pardonnez-moi ; je dis qu'il faut être f.... bête pour s'amuser à relever des guenilles dans un chef-d'œuvre où il y a des endroits incompréhensibles, à dégoûter à jamais de la palette et du pinceau. » — Voilà le spectateur qu'il faut à Rubens, et le véritable lecteur d'Homère [1].

Vous me citez des *caillettes;* je vous objecte Hélène. Je ne sais ce que vous me répondez ; mais je suis sûr que s'il existait au loin un buste fidèle et de grandes mains de cette funeste beauté, vous l'iriez voir, et que j'irais avec vous ; et puis, si Hélène veut passer à la postérité comme furie, elle a tort ; si c'est comme héroïne d'un grand poëme, et mieux encore comme femme d'une incomparable beauté, elle a raison, parce que la beauté est un don rare de la nature [2].

Si un tronçon de figure suffit pour vous donner une juste

1. « Ce que vous dites en faveur d'Homère et contre ses critiques ne me regarde point, puisque je vous ai bien dûment déclaré que, malgré ses défauts, je m'en tiens à l'admirer autant que je puis l'entendre. Le fils de notre Chardin a fort bien vu Rubens. Mais ce qui n'est pas aussi bien vu, peut-être, c'est de croire son jugement assez rare pour le citer. Eh bien, Bayle a donc *bavardé,* et Pline n'aurait pu radoter ! »

2. « Il y a un moyen facile de savoir ce que je réponds touchant Hélène : c'est de le lire où j'irais avec vous voir son buste s'il était bien. J'en ferais autant pour celui de Cartouche. Que cela a-t-il de commun avec leur personne que je déteste ? »

idée de l'art sublime du statuaire; si une belle ligne ne périt point, votre gloire est donc en sûreté [1].

Votre jugement de Bouchardon, de Pigalle et de Falconet est un modèle d'impartialité. Je suis tenté de croire que la justice est votre qualité dominante, et la justice est la base de toutes les autres vertus [2].

Je vous en demande pardon, mais ce ne sont point les artistes qui m'ont appris, à moi, à préférer le *Citoyen*, malgré sa tête ignoble, aux deux autres figures, et je sentais très-bien, en regardant sa poitrine et ses jambes, que le bronze était chaud [3].

Je plaide donc votre cause, en recommandant aux littérateurs d'être instruits, afin que, dans l'avenir, on n'oppose pas de beaux éloges à de mauvais ouvrages? Cela se peut, mais je ne l'entends pas; il me semble, au contraire, que si le littérateur méprise la postérité, mon conseil est en pure perte [4].

J'en viens à votre examen du Jupiter Olympien de Phidias; ici, vous êtes le maître, je suis le disciple, et j'ose n'être pas de votre avis. Si j'ai ma façon de sentir, si je veux être instruit, il

1. « J'en accepte l'augure; il serait trop malheureux de le refuser. »

2. « J'accorde la majeure de ce grand argument; je voudrais en savoir tirer toutes les conséquences. »

3. « Je vous fais une assertion générale, et vous vous citez; vous me faites une réponse particulière et individuelle. Comme je n'ai pas dit: C'est moi qui l'ai fait connaître aux gens du monde, je n'ai pas dit non plus: Ce sont les artistes qui l'ont fait connaître à Diderot. Mais j'ai écrit: *C'est nous qui vous l'avons dit*, à vous les gens du monde; et je ne crois pas avoir besoin de rétractation. Mon ami, une belle preuve que vous l'avez vu sans aucun artiste, c'est que vous nommez la poitrine de préférence aux bras *. »

4. « Vous ne voyez donc pas qu'il est question du littérateur qui fait passer nos éloges à la postérité, et de l'artiste jaloux d'y parvenir dont l'ouvrage ne répondrait pas à l'éloge? C'est ce que vous avez dit; c'est à quoi j'ai répondu: vous ne l'entendez pas; que voulez-vous que j'y fasse? Relisez encore une fois, vous l'entendrez peut-être. »

* Il s'agit ici de la statue pédestre de Louis XV, que Pigalle avait exécutée pour la ville de Reims. Au-dessous de la figure du roi et autour du piédestal, on voit d'un côté un artisan nu, assis sur des ballots et se reposant de sa fatigue, et de l'autre une femme vêtue conduisant un lion par la crinière.

Lors de l'exposition, à Paris, de ce monument, Falconet, qui n'aimait pas Pigalle, lui dit, après avoir bien vu son ouvrage: « Monsieur Pigalle, je ne vous aime pas, et je crois que vous me le rendez bien; j'ai vu votre *Citoyen*; on peut faire aussi beau, puisque vous l'avez fait; mais je ne crois pas que l'art puisse aller une ligne au delà ». (Note de M. Walferdin.)

faut que je parle et que vous m'écoutiez avec indulgence. Je vous avouerai donc que tout ce que vous dites sur la disproportion de la figure et du lieu ne me touche point du tout. Et que m'importe s'il prend envie au Dieu d'abandonner son temple, qu'il brise la voûte de sa tête, que les murs et les combles soient renversés de deux coups de coude, et que tout l'édifice ne soit plus qu'un amas de décombres : je ne sais comment il est entré là, et je me soucie fort peu de savoir ce que le temple deviendra s'il en veut sortir. Le point important, c'est que, tandis qu'il y est, il frappe, il épouvante, il effraye; qu'il soit grand de position, de caractère, d'expression ; que j'y reconnaisse ce Dieu du poëte qui ébranle l'Olympe du seul mouvement de ses noirs sourcils ; que je voie sa chevelure s'émouvoir sur sa tête immortelle, et que je sois incertain qui a le mieux connu Jupiter, ou de Phidias, ou d'Homère : peut-être même que, tandis que je suis prosterné devant le Jupiter de Phidias, l'idée que, s'il vient par hasard à se remuer, je suis enseveli sous des ruines, ajoute à ma terreur et à mon respect. Il n'y a peut-être pas de logicien qui ne raisonne comme vous; mais il n'y a pas de poëte qui ne sente ici comme moi. Si j'osais, ou si je ne craignais que notre dispute n'eût point de fin, je vous confierais ici quelques-uns de mes paradoxes; je vous demanderais quelle était l'espèce d'hommes qui remplissait les temples, pour qui et pour quoi sont faites les statues des dieux, et quel est l'artiste d'église que j'appellerai homme de génie[1]?

La page de Quintilien sur les peintres et les sculpteurs est donc belle et judicieuse? Il est donc possible à un littérateur de

1. « Je vous répondrais : C'est celui qui sait le mieux en imposer aux hommes qui remplissent les temples; et je reprendrais dans mon autre lettre ce que tout logicien dirait comme moi, parce que je ne connais d'autres moyens d'en imposer, tout étant bien d'ailleurs, que la proportion entre une statue et l'édifice qui la contient.

« Quant au mérite propre de la statue de Phidias, souvenez-vous bien que je n'ai dit nulle part que ce fût un mauvais ouvrage. Mais quelqu'un serait-il assez inconséquent pour assurer que le *Jupiter de Phidias* et la *Junon de Polyclète sont les deux plus parfaites statues de l'antiquite que l'on connaisse?* Il semble que pour être en état de porter ce jugement, il faudrait connaître la perfection de ces statues ailleurs que dans les livres anciens, et pouvoir les comparer avec l'Apollon, le Torse, le Gladiateur, dont les livres anciens ne parlent pas. »

bien parler peinture et littérature? Il peut donc être un garant sûr de l'estime générale et publique? Cela suffit [1].

Il peut arriver aussi qu'un littérateur soit grand poëte, grand historien, écrivain merveilleux, et que l'affaire des beaux-arts soit lettres closes pour lui; il peut arriver qu'il en juge, et qu'il en juge mal; mais plus son témoignage aura de poids sur la postérité, puis il s'élèvera de voix qui réclameront contre ses jugements; on creusera la terre, on confiera son ignorance aux roseaux et les roseaux répéteront [2] :

Auriculas asini Mida rex habet[3].

Quand je parle de la voix publique, il s'agit bien de cette cohue mêlée de gens de toute espèce, qui va tumultueusement au parterre siffler un chef-d'œuvre, élever la poussière au salon, et chercher sur le livret si elle doit admirer ou blâmer. Je parle de ce petit troupeau, de cette église invisible qui écoute, qui regarde, qui médite, qui parle bas, et dont la voix prédomine à la longue, et forme l'opinion générale; je parle de ce jugement sain, tranquille et réfléchi d'une nation entière, jugement qui n'est jamais faux, jugement qui n'est jamais ignoré, jugement qui reste lorsque tous les petits intérêts particuliers se sont tus, jugement qui assigne à toute production sa juste valeur, jugement sans équivoque et sans appel, lorsque la nation, d'accord avec les plus grands artistes sur le mérite reconnu et senti des productions anciennes, se montre compétente dans la sentence qu'elle porte des productions modernes. C'est qu'en fait d'arts, quand on y regarde bien, on voit que la sentence publique est celle même des artistes qui donne le ton; c'est qu'en fait de littérature, c'est celle des littérateurs que la foule a souscrite [4].

1. « Oui vraiment, la page de Quintilien est judicieuse. Mais aussi ce n'est qu'une page, et qui ne contient que des éloges généraux sans détailler aucun ouvrage. Au seul endroit où il est parlé d'une statue, il a, ce me semble, fait un mauvais raisonnement. Je vous l'ai dit ailleurs, c'est le Jupiter Olympien. »

2. « Vous avez raison jusqu'à un certain point. Vous dites la même chose plus bas, j'y répondrai alors. »

3. Persius, Satira I.

4. « Eh bien! ne vous voilà-t-il pas encore de mon avis? Vous dites en maître ce que j'ai balbutié en écolier; il n'y a que cette différence entre votre paragraphe, et le mien; je vous en remercie. *C'est nous qui vous l'avons dit.* »

Encore une fois, indulgence plénière sur tout ce que j'opposerai à votre critique de Pline. Si je crains de dire une sottise, par une mauvaise honte qui me retienne, la sottise restera dans ma tête; il vaut mieux qu'elle en sorte. La présomption est ici tout entière de votre côté, et je n'aspire qu'à l'honnête et louable franchise d'un enfant qui ose n'être pas de l'avis de son maître, et lui dire :

Ah! mon cher maître, *Pline un petit radoteur !* Pardonnez-moi le mot, mais jamais l'indécence, et peut-être l'injustice d'une pareille expression, adressée à un des hommes les plus rares qui aient fait honneur à l'espèce raisonnable, ne sera supportée. *Pline un petit radoteur!* Et pourquoi? Parce qu'à travers une multitude incroyable de jugements qui montrent le tact le plus fin, le goût le plus délicat, il s'en trouve quelques-uns de répréhensibles: passons, passons vite là-dessus [1].

Apelles peignit un Hercule par le dos, dont on voyait le visage, ce qui est très-difficile, dit Pline [2]. Supposons que

1. « Non pas, s'il vous plaît; vraiment, monsieur ne demanderait pas mieux que j'eusse l'indulgence de passer vite : arrêtez-vous un moment, s'il vous plaît; j'ai encore vos coups d'escourgée sur le cœur : il faut que justice soit faite, et nous verrons après à vous le pardonner. Je regarde ma seconde lettre et j'y trouve: *Pline un petit radoteur à cet égard,* c'est-à-dire à l'égard de la peinture et de la sculpture. Pourquoi supprimez-vous les derniers mots; si vous y eussiez pris garde, vous auriez aussi trouvé dans ma quatrième lettre : *Pline était un petit radoteur dans quelques-uns de ses jugements sur la peinture et sur la sculpture.* Allez, je vous pardonne, mais n'y revenez plus. Quant à la qualification d'indécence qu'il vous plaît de donner à mon jugement sur Pline, vous me permettrez de vous observer que Pline est pour moi un livre que j'ai acheté de mon argent chez un libraire. Si Pline était vivant, je mériterais votre censure, que je regarde, je vous proteste, comme un épouvantail à dindons. La personne de Pline n'est rien absolument pour moi. Prenez garde, je ne confonds pas la mémoire avec la personne. Un livre, vous aurez beau faire, sera toujours à la merci du premier animal qui aura six francs dans sa poche. L'honnêteté est pour les hommes, et l'entière liberté pour les livres. Vous dites: *le plat Pausanias*; je ne vous contredis pas. Ailleurs: *pourquoi Plutarque n'aurait-il pas dit une sottise?* J'y donne les mains très-volontiers. Il sera donc permis au littérateur de traiter un livre du haut en bas, tandis que le statuaire n'osera dire son avis sur son métier, ni voir dans un livre qui en parle des bévues que tout le monde y voit. Oh! parbleu; messieurs, cela ne serait pas juste : servez-vous de vos yeux, nous en sommes fort contents; mais laissez-nous la liberté des nôtres. »

2. Liv. XXXV, chap. x.

cet Hercule fût courbé sur le bûcher, que le peintre l'eût montré renversé en arrière, les bras tendus vers le ciel, et le visage et toute la figure vus de raccourci, croyez-vous que l'exécution eût été l'ouvrage d'un enfant? Vous faites vos suppositions, je fais aussi les miennes [1].

Pline dit qu'Amulius fit une Minerve qui regardait de quelque côté qu'on la vît; Claudius Pulcher, un toit qui trompait les corbeaux; Apelles, un cheval devant lequel les chevaux, oubliant la présence de leurs semblables, hennissaient, etc. Il me semble que Pline n'est là qu'historien; et si le tour de Pline m'est familier, et que j'entende un peu la valeur de la phrase latine, ces mots : *Idque postea semper illius experimentum artis ostentatur* [2], indiquent l'opinion populaire et même le peu de cas qu'il en fait; du moins si c'eût été mon dessein de rendre ces deux vues, je ne me serais pas expliqué autrement [3].

Pinxit et quæ pingi non possunt [4] dit de l'éclair, de la

1. « Bravo; je vois bien qu'il en faudra venir à l'indulgence. »

2. Lib. XXXV, cap. x.

3. « Plus haut vous le donniez en cent au meilleur esprit, et moi je lui donne en mille pour trouver le rapport de cet *idque postea* avec la Minerve d'Amulius, dont Pline ne parle que deux grandes pages in-folio après, et avec les corbeaux de Pulcher, qui sont sept pages avant. J'entends trop peu le latin pour en disputer avec vous; mais, cher Diderot, vous ne persuaderez à personne que l'*idque postea semper* ait le sens que vous lui donnez. Oui, mon ami, dans la Grèce, aux beaux jours de la peinture, on pensait que les bêtes s'y connaissaient, pour le moins, autant que les hommes. Et ce n'était pas seulement l'*opinion populaire;* il se trouvait des gens d'esprit qui ne s'en moquaient pas, et Pline était du nombre. Et cet autre * qui dit très-sérieusement: « Il ne faut pas s'étonner que les bêtes soient trompées par un art qui représente si parfaitement la nature », s'en moquait-il? trouvait-il rien là de populaire? Trop faible pour disputer, je m'en tiens à prouver : c'est un pis aller que je vous prie de me passer. Croyez, au reste, que les bêtes ne sont pas difficiles à tromper; la plus grossière image, une découpure barbouillée à peu près leur fait prendre le change. Que dites-vous de ces hommes de paille mis dans un champ pour faire peur aux oiseaux, et de ces pigeons de plâtre mis sur un colombier pour en faire venir d'autres? Et puis glorifiez-vous, peintres, sculpteurs, imitateurs du naturel, parce que quelques bêtes auront éprouvé votre ouvrage. »

4. Plin., lib. XXV, cap. x.

* Val. Max., lib. VIII, cap. xi.

lumière, du tonnerre, du silence, de la fraîcheur, de l'air, lorsque l'art fait illusion, loin de me paraître bourgeois, est à mon goût tout à fait laconique et juste. Je reçois en quatre mots une idée nette de l'esprit, de la vérité et de la hardiesse de l'artiste. Lorsqu'il s'agira du goût et de la valeur d'un tour latin, je demande que mon avis soit du même poids que le vôtre[1].

Un artiste jaloux de la durée de son ouvrage, *quater colorem induxit subsidio injuriæ vetustatis, ut descendente superiore, inferior succederet*[2]. Vous ne comprenez point ce technique; je ne le comprends guère plus que vous; donc il est impossible. Et s'il y avait entre chaque tableau une couche à gouache qui les séparât? Si vous saviez, mon ami, mais vous le savez, combien de fois il est arrivé, et dans des manœuvres tout autrement inconcevables que celles-ci, que le temps et l'expérience ont justifié Pline de mensonge ou d'ineptie; en sorte que, la chose avérée et connue, il n'est plus resté à ses critiques qu'à admirer la précision et la netteté de son discours. La postérité s'en est rapportée à lui, comme à tout autre auteur, à proportion du discernement qu'elle lui a trouvé; mais, depuis environ un demi-siècle, elle lui a trouvé du discernement à proportion du progrès qu'elle faisait elle-même dans la connaissance des choses[3].

1. « Vous vous moquez, il s'agit bien ici d'un tour latin! Il s'agit de savoir si Apelles, en représentant les éclairs, le tonnerre, la foudre, peignait des objets de la nature qu'il n'est pas possible de peindre : *Pinxit et quæ pingi non possunt.* Aucun peintre n'ignore ces sortes de représentations, et l'effet qu'elles doivent produire dans un tableau, à moins qu'il ne soit dépourvu d'imagination. Chacun y réussit à proportion de son talent. Mais l'estime n'est accordée qu'au plus haut degré de perfection. Eh bien? voulez-vous de l'indulgence? »

2. Plin., lib. XXV, cap. x.

3. « Vous glissez encore; je vous pardonne encore. Il viendra peut-être un siècle qui, par de plus grands progrès dans la connaissance des choses, justifiera Pline des vingt ou vingt-cinq extraits que je vous ai envoyés sur d'autres matières que les arts. Croyez-moi, ne vous faites pas le chevalier de Pline, il n'en est pas de son ouvrage comme de celui de Polygnote; il existe, et vous trouveriez de mauvais garçons qui vous pousseraient sans miséricorde; or, je ne veux pas que mon Diderot soit si rudement battu.

« Pline dit qu'on apprivoise promptement les éléphants avec du suc d'orge. *Capti celerrime mitificantur hordi succo* (*). Dioscoride dit que l'ivoire devient

* Lib. VIII, cap. VII.

Lorsque vous reprochez à Pline l'écume du chien de Ialyse, les raisins de Zeuxis, la ligne de Protogène, le rideau d'un autre, vous oubliez le titre de son ouvrage. Pline vous crie : Je ne suis pas peintre, je suis historien. Ce n'est pas des beaux-arts seulement, c'est de l'histoire naturelle que j'écris [1].

J'admire l'assurance avec laquelle vous prononcez sur une pratique commune, qu'un auteur qui a connu les manœuvres, et les manœuvres les plus déliées des arts mécaniques les plus

plus maniable quand il est trempé dans du suc d'orge. Le mot ἐλέφας, qui signifie *ivoire* aussi bien que l'*éléphant,* a trompé Pline et l'a convaincu de légèreté. Le moyen que cela fût autrement? il se faisait lire les grecs en voyageant, en prenant ses repas; il dictait en même temps. Vous voyez bien, mon ami, que si vous avez quelques lances de réserve, il faut les garder pour une meilleure occasion. En attendant, faites lire Pline à des frères Jacques; et vous conviendrez de ces *extraits faits en courant pendant le souper,* et vous ne serez pas plus tenace que le neveu de Pline (*). »

1. « 1° Il ne fallait pas séparer le chien de Ialyse, ni le joindre à d'autres observations qui n'y ont nul rapport. Je vous ai demandé si l'écume de ce chien, faite d'un coup d'éponge, avait les quatre couches; vous n'avez pas voulu répondre. Je vous demande à présent ce que devint cette écume quand la première couche du tableau tomba? Si vous ne voulez pas avouer que vous êtes pris, je vous conseille de continuer votre silence sur ce protrait que Protogène en sept ans acheva (**), et qui lui coûta plus en lupins qu'en verve et en talent supérieur.

« 2° Que Pline ait écrit des beaux-arts *seulement* ou que ce ne soit qu'une partie de son ouvrage, que m'importe? S'il en raisonne mal, il a tort *ipso facto.* Il m'arrive de dire deux mots sur la vue, et sur la couleur des objets : ces deux mots vous incommodent, il n'y a pas de pauvre diable du coin plus maltraité que je le suis de votre part. Les égards sont oubliés; il semble ne vous rester que la grosse envie de jeter des pierres. Voyez un peu où nous en serions si je suivais votre exemple. Mais ne craignez rien de semblable : quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin. Et puis Socrate, et puis la philosophie; oh! ne craignez rien, je suis trop bien appris.

« Cet endroit de votre réponse et deux ou trois autres encore, où je ne vous reconnais plus, où je trouve une autre touche, me font soupçonner que vous n'étiez pas toujours seul en l'écrivant. Quoi qu'il en soit, Pline devait parler plus juste des beaux-arts. Si un mot, selon vous, de travers est répréhensible dans une lettre d'ami, que sera-ce des erreurs répandues dans vingt-sept chapitres laissés à l'univers pour son instruction sur la peinture et la sculpture des anciens? Il s'ensuivrait de votre manière de raisonner qu'un dictionnaire pourrait ne rien valoir, sans qu'il y eût un mot à dire à l'auteur.

* Lib. III, cap. v.

** Œlian., l. XII, c. IV. Plut., *In vitâ Demet.*

obscurs, a pu savoir mieux que vous. Quoi! vous croyez que Pline aura avancé à l'aventure que les anciens statuaires se passaient de modèle! A cela vous répondez : *Mais il est impossible de s'en passer*, et je me tais, après vous avoir avoué ingénument que l'idée du modèle ne me paraît pas de l'art naissant, mais bien de l'art qui a fait des progrès [1].

Sur le Cerf de Canachus, Pline, s'attachant au principal mérite de la figure, me dit ce que je dirai quelque jour de votre

« Un artiste *n'est qu'une partie de son ouvrage;* il n'en fait pas son objet principal. Ainsi d'encore en encore, il pourrait se moquer des gens, et leur crier : Ce n'est ni de ceci, ni de cela que j'écris. Seulement, vous oubliez le titre de mon ouvrage; je ne suis ni jardinier, ni poëte, ni confiseur, j'ai bien autre chose dans la tête. C'est un dictionnaire universel, c'est l'histoire du monde que je fais. On le laisserait *crier,* on lui dirait : Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, et ne nous bercez plus du moyen de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables. Mon maître, si je ne raisonne pas bien, donnez-moi une leçon de logique.

« Aux vingt ou vingt-cinq extraits que je viens de dire, ajoutez-en trente, pour le moins aussi curieux, je les renvoie après ma dernière lettre. Le livre de Pline m'était tombé des mains, je l'ai repris; voici pourquoi. Mes observations sur cet ancien sont une affaire bien plus sérieuse pour moi que pour vous; les torts ne sont pas égaux entre nous.

« J'ose attaquer votre idole et celle de bien d'autres; si je ne profite pas de tous mes avantages, je suis perdu sans miséricorde; et si je dois être battu, encore faut-il que ce ne soit pas tout à fait comme un sot. Mais pour vous qui tenez au gros du parti, quand vous n'auriez pas raison, n'avez-vous pas à votre commandement les vieilles foudres de l'autorité? Jupiter prendrait son tonnerre: ou tout au moins Diderot se tirerait d'affaire avec le petit sourire de dédain. C'est toujours un faux air de triomphe qui en impose quelquefois. Si des bévues que je rapporte de votre ami, vous en pouvez justifier la moitié, les trois quarts même si vous voulez, il en restera encore assez pour prouver qu'il a radoté quelquefois, et bien plus radoté que je ne disais en n'envisageant que la peinture et la sculpture. »

1. « L'art naissant, mon cher Diderot, s'exprimait par des ouvrages d'argile; et l'art naissant en marbre trouva celui de faire des modèles venus avant lui. Ne savez-vous donc pas que Jupiter fut longtemps d'argile, avant d'être adoré en marbre. Me diriez-vous bien comment la première statue de bronze a été fondue sans modèle? Désabusez-vous; j'en sais plus que Pline sur le mécanisme de la sculpture. Toutes les fois qu'un sculpteur de cinquante ans voudra prononcer sur les manœuvres de son art, les littérateurs l'écouteront s'ils veulent en savoir quelque chose. Demandez à Diderot comment il s'y prenait pour faire de bons articles des arts et métiers dans l'*Encyclopédie,* il vous répondra qu'il allait dans les ateliers consulter des livres vivants, qui, après l'avoir instruit, savaient encore leur métier mieux que lui. »

cheval. *Voyez comme il s'élance bien*, et il me semble qu'il n'a pas dû m'en dire davantage [1].

Je passe l'article de *Mermecide*; c'est de la plaisanterie qu'on trouvera bonne ou mauvaise, selon le tour d'esprit qu'on aura. Mon ami Falconet s'amuse, et c'est bien fait que de s'amuser et d'écrire de ces choses-là gaiement, franchement, sans prétention, sans subtilité, sans y mettre ni plus de passion et d'intérêt que l'objet n'en mérite.

Je me souviens que vous vous êtes prosterné pour moi devant Bayle, et il ne tiendrait qu'à moi de faire amende honorable pour vous à Pline et à Euphranor. Pline a dit du Pâris d'Euphranor: «Il est si bien fait qu'on y reconnaît *judex Dearum, amator Helenæ, Achillis interfector* [2]. Vous ajoutez: Hélène était dans ses bras; il tenait une pomme et une flèche, et voilà les trois caractères expliqués. Sur l'endroit de Pline, j'aurais juré qu'il y parlait du caractère et de l'expression de la sublime figure d'Euphranor; sur votre commentaire, j'aurais juré que la flèche et la pomme étaient d'Euphranor. J'ouvre Pline, et je suis tout étonné de voir qu'il n'y a ni flèche ni pomme, et que ses rares inventions sont de vous. Mon ami, avec ce secret il n'y a point d'auteur qu'on n'aplatisse, point de compositions qui ne deviennent maussades. Ce trait m'a rendu la plupart de vos citations suspectes; j'ai vu que quand vous aviez résolu qu'un écrivain et un peintre fussent deux sots, vous n'en démordiez pas aisément; j'ai vu qu'en effet vous faisiez peu de cas de l'avenir; car, enfin, quand vous auriez abusé de ma paresse à vérifier des citations; quand vous auriez estropié, mutilé, tronqué pour moi la description du Cerf de Canachus, elle reste dans Pline telle qu'elle était, et il faut qu'il vienne un moment où quelque érudit me venge de vous [3].

1. « Ah! ah! la phrase latine est abandonnée. Cette fois-ci vous y substituez la vôtre, qui n'est pas capucine. »

2. Lib. XXIV, cap. VIII.

3. « Mon ami, je passe condamnation, je vais tout avouer. Après avoir rapporté les paroles de Pline sur le Pâris d'Euphranor, j'ai dit de mon chef: *Hélène était dans ses bras; s'il tenait une pomme et une flèche, les trois reconnaissances étaient aisées*. J'aurai malheureusement fait la lettre *s* de *s'il tenait* trop petite, vous ne l'aurez pas vue. Cela m'a valu un traitement qui ne conviendrait pas trop à un homme dont la justice serait la qualité dominante. Si vous traitez ainsi, belle

Myron n'a pas su rendre les passions humaines, donc il a fait une mauvaise vache; donc, et le peuple qui l'admira et les poëtes qui la chantèrent n'eurent pas le sens commun; cette conséquence peut être juste, mais je ne la sens pas, *non liquet*; et vous trouvez qu'on se faisait dans Athènes de grandes réputations à peu de frais. C'est une façon de penser qui peut être juste, mais qui vous est bien particulière et qui ne fera fortune que quand on aura oublié bien des choses dont il ne tiendrait qu'à moi de vous faire une belle énumération.

Voici encore une autre argumentation dont je ne saisis pas bien ni la force ni la liaison. Pline a dit que Myron varia le premier les attitudes, observa mieux les proportions; que Polygnote négligea les cheveux et la barbe; mais il y a dans les bosquets de Versailles une très belle tête de Jupiter qui n'est pas de Myron, car on ne sait sur quel fondement le P. Montfaucon la lui attribue; et cette tête n'a aucun des défauts que Pline reproche à Myron; donc Pline ne sait ce qu'il dit. En vérité, mon ami, voilà une logique bien étrange [1].

Iris, qui vous aime, que pourriez-vous faire à vos ennemis? et vous lisez! et vous voulez faire amende honorable pour moi! Ce sont des mains pures qu'il faut lever au ciel. Prenez mon cahier, vous y trouverez, *s'il tenait*, et point *il tenait*, et vous n'aurez que nos noms à changer dans la formule de votre amende honorable, que rien ne vous empêche de faire. »

1. « J'ai beau feuilleter, je ne trouve point l'endroit où j'ai dit que Myron avait fait *une mauvaise vache,* et que le peuple qui l'admira et les poëtes qui la chantèrent *n'eurent pas le sens commun.* Il se pourrait fort bien que je n'aie rien dit de semblable. Mais je me suis amusé de la manière équivoque et faible dont Pline juge de Myron. J'ai reproché au P. Montfaucon la preuve insuffisante qu'il donne que le Jupiter des bosquets de Versailles est de ce sculpteur. Enfin, après un éloge fort court de cette belle statue que je crois de Myron, j'ai dit : *Il faut bien pour l'honneur de Pline qu'elle n'en soit pas*. Mais j'ai oublié d'ajouter : *ceci est une ironie.*

« Oui, monsieur, certains talents avaient de la réputation à bon marché. Quand la nation n'était pas physicienne, celui qui savait une mauvaise physique avait de la réputation à bon marché; celui qui disait que les comètes présageaient de grands malheurs, et qui se faisait croire, avait de la réputation à bon marché. Ceux qui dans leurs tableaux ne savaient pas distinguer les sexes, ceux qui ne savaient pas varier la position des têtes, ceux qui ne savaient pas faire des plis, des muscles, des articulations, etc., et qui étaient célèbres : tous ces habiles gens avaient de la réputation à bon marché. Notez que c'est Pline qui les appelle célèbres. *Celebres in eâ arte.* »

Vous m'avez donné bien de la peine et bien du plaisir : je me suis mis à relire le livre de Pline sur les beaux-arts ; voilà le plaisir : j'ai vu que vos citations n'étaient pas toujours bien fidèles ; voilà la peine. J'ai vu que vous aviez osé appeler *petit radoteur* l'homme du monde qui a le plus d'esprit et de goût, et que cette grosse injure n'était fondée que sur une demi-douzaine de lignes aussi faciles à défendre qu'à attaquer et rachetées par une infinité d'excellentes choses ; et lorsque j'allais à mon tour commencer ma cérémonie expiatoire, l'auguste fantôme m'est apparu ; il avait l'air tranquille et serein, il a jeté un coup d'œil sur vos observations, il a souri et il a disparu [1].

Pline suit les progrès de l'art, olympiade par olympiade, il distribue ses éloges selon qu'on y a plus ou moins contribué par quelques vues nouvelles. Pour moi, qui pense que tout tient, en tout, à la première étincelle, qu'on doit quelquefois plus à une erreur singulière qu'à une vérité commune, qui compare la multitude des âmes serviles au petit nombre de têtes hardies qui s'affranchissent de la routine, et qui connais un peu par expérience la rapidité de la pente générale, je dis : Le premier qui imagina de pétrir entre ses doigts un morceau de terre et d'en faire l'image d'un homme ou d'un animal eut une idée de génie ; ceux qui le suivirent et qui perfectionnèrent son invention méritent aussi quelque éloge. Si vous pensez autrement, c'est moi qui ai tort [2].

Vous êtes artiste, Pline ne l'est pas ; croyez-vous de bonne foi que si vous eussiez eu un compte rapide à rendre d'un aussi grand nombre d'artistes et d'ouvrages, vous vous en seriez tiré mieux que lui [3]?

1. « Il est dans l'ordre qu'un fantôme disparaisse, et que des observations restent quand elles sont justes, et si justes, que vous n'avez démontré la fausseté de pas une. »

2. « O ! mon ami je ne suis pas le seul qui pense autrement ; mais comment faire? Si on est seul, on a *une opinion particulière qui ne fera pas fortune.* Si on est beaucoup, c'est la multitude des âmes serviles... A propos, *le premier qui imagina de pétrir entre ses doigts un morceau de terre et d'en faire l'image d'un homme ou d'un animal, savez-vous ce qu'il faisait? Un modèle.* Vous accordez le génie à bien bon compte ; pourriez-vous me dire si ce pauvre pétrisseur inventait la figure d'un homme ou d'un animal? Car, à moins d'inventer, point de génie. »

3. « Ou cela n'est pas honnête, ou je ne l'entends pas. Si j'avais eu la besogne de Pline à faire concernant mon art, j'aurais très-assurément mieux jugé et

Je vous supplie, mon ami, de ne pas toucher à la latinité de Pline, cela est sacré et c'est un peu mon affaire, car je suis sacristain de cette église; les expressions que vous reprenez ne décèlent point le déclin du siècle d'Auguste. Si quelque pédant vous l'a dit, n'en croyez rien.

Les Romains n'ont rien inventé : lorsque, sortis de la barbarie, ils ont voulu parler arts et sciences, ils ont trouvé leur langue stérile, et pour désigner des choses qui leur étaient étrangères, les bons esprits se sont rendus créateurs des mots. Cicéron même vous offenserait en cent endroits, sans sa pusillanimité qui lui faisait préférer le mot grec à un mot nouveau, et cela en physique, en morale, en métaphysique. Vous vous êtes dit là-dessus une injure que mon amitié et un peu de politesse sur laquelle vous deviez compter vous auraient certainement épargnée. Vous me trouverez plus indulgent sur une erreur littéraire que vous ne le serez avec moi sur une erreur d'art. Mais c'est une affaire de caractère, ou peut-être m'aimez-vous plus que je ne vous aime, si le proverbe est vrai; je vous aime pourtant bien, ce me semble [1].

Si Pline avait donné à tous les morceaux de peinture et de sculpture dont il a jugé une description et un éloge proportionnées à leur importance, il eût composé un traité exprès de peinture et de la sculpture plus ample que l'histoire entière de l'univers, qu'il avait pour objet; vous ne considérez pas que Pline n'est qu'historien, et que la plupart des morceaux dont il nous entretient subsistaient, soit à Rome, sous les yeux de ses contemporains, soit en Grèce, où il n'y avait fils de bonne mère qui ne voyagât [2].

j'aurais mal écrit. Votre question est plaisante. Si au lieu de relever *mon petit radoteur*, vous eussiez dit : C'est principalement à Pline que nous devons la connaissance des artistes anciens et de leurs ouvrages; passons-lui les fautes indispensables que tout littérateur aurait faites à sa place; je me serais bien gardé d'aller plus loin. Mais, Diderot, c'est toi qui l'as voulu. »

1. « Si vous êtes indulgent sur une erreur littéraire, c'est que je n'ai aucune prétention à ce talent; je veux bien ne pas m'y connaître, surtout à la latinité. Mais de vous, cher seigneur, il n'en est pas ainsi pour la peinture et la sculpture. Quant à l'amitié, disputez-en si c'est votre caractère; mais je vous préviens que je céderai encore moins de mon côté que de celui de la postérité. Eh! Diderot le sait bien. »

2. « Je crois que vous vous trompez ici deux fois. 1° Sans faire un traité de

Encore un mot sur Pline, et puis je le laisse, car c'est un homme qui se défend assez bien de lui-même; c'est qu'à proportion que les temps ont été plus ou moins ignorants, on lui a reproché plus ou moins de mensonges et d'inepties. Il y en a sans doute, car où n'y en a-t-il pas?

Verum ubi plura nitent, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura[1].

C'est Horace qui m'en a donné le conseil et je le suis. Irais-je sur le rivage avec mon bâtonnet et mon écuelle remuer le sable, en remplir mon écuelle, et laisser la paillette d'or; oh! que nenni[2].

Quant à l'article de Voltaire, chut; c'est à lui à vous répondre (et il le fera mieux que je ne pourrais faire s'il a raison) ou à effacer de son immortel ouvrage les fautes que vous y reprenez, s'il reconnaît qu'elles y sont[3].

Je vous observerai seulement en passant que la manière dont vous interprétez son jugement des tableaux de la galerie de Versailles, l'un de Le Brun et l'autre de Paul Véronèse, ne

peinture, Pline pouvait parler juste, au moins il le devait : je vous l'ai dit plus haut. 2° La plupart des ouvrages dont il parle étaient détruits de son temps. Ne l'étaient-ils pas? raison de plus pour en mieux juger, s'il eût pu le faire. »

1. Horat., *de Arte poetica,* v. 349 et seq. Le premier vers doit se lire ainsi :

Verum ubi plura nitent, in carmine, *non ego paucis.*

2. « Quand il sera question d'un poëte, j'espère que vous me rapporterez une autorité qui recommande l'exactitude à un historien; puisqu'ici, où il s'agit d'un historien, vous m'objectez l'indulgence d'Horace pour les poëtes. Est-ce que deux mots de plus étaient une affaire? Pourquoi avez-vous fait disparaître *in carmine* de votre citation d'Horace? Eh bien! voyez, ce trait ne me rend point *vos citations plus suspectes;* je suis accoutumé à les vérifier et à les rectifier toutes. »

3. « Voltaire fera ce qu'il voudra. J'aime et j'admire ses talents supérieurs. J'honore sa personne et je ne crains pas sa férule. S'il me corrige avec raison, je serai plus sage une autrefois, et je l'en remercierai. S'il le fait à tort, on l'en blâmera. Il sait, d'ailleurs, que si j'ai relevé quelques erreurs sur la peinture et la sculpture, c'est que *je suis sacristain de cette église.* Si quelque chose en est dérangé, et que je le remette à sa place, personne n'a droit de le trouver mauvais, pas même celui qui l'aurait dérangé; à moins qu'il n'en soit plus que le sacristain.

me paraît pas assez juste. Il a dit[1] que tout le coloris de Paul Véronèse n'effacerait point la *Famille de Darius*, de Le Brun ; il me semble qu'il compare l'attrait de la couleur à l'intérêt de l'expression, et en ce sens il a bien jugé[2].

Eh bien, Voltaire n'a pas entendu la voix de son siècle, j'y consens. Mais cette voix en subsiste-t-elle moins? en est-elle moins juste? mille autres ne se sont-ils pas élevés, ne s'élèvent-ils pas, ne s'élèveront-ils pas, qui en seront des garants plus fidèles? en obtiendrez-vous moins du présent et de l'avenir la justice qui vous est due? et voilà ce dont il s'agit entre nous[3].

Je ne reviendrai pas sur *la manière jaune de Jouvenet;* ce fait avait amené une question de métaphysique plus générale et plus importante sur laquelle vous vous êtes bien trompé! On vous l'a fait entrevoir; quel parti avez-vous pris? celui de mépriser la question, et de lâcher en vous retirant un petit mot d'injure aux philosophes qui s'en sont occupés. Il me semble qu'il y avait mieux à faire[4].

Tout ce que vous ajoutez ici sur la manière jaune de Jouvenet, ictérique ou non, prouve que vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour, en physique, en métaphysique, en optique.

1. *Siècle de Louis XIV*, art. LE BRUN.

2. « J'ai tort s'il a bien jugé : j'en demande pardon à vous, à Voltaire et à la logique. Bien entendu que c'est si j'ai tort. Voyez mieux ce que je vous en ai dit. »

3. « Oui, je conçois que vous avez raison... Mais pourtant, si en physique, en morale, etc., le premier littérateur de son siècle n'en entendait pas la voix, n'y aurait-il aucun inconvénient parce que *mille autres s'élèveraient qui en seraient des garants plus fidèles?* Non, non, vous avez tort; je le vois bien à présent ; car si les plus habiles gens se trompaient ainsi sur différents objets, l'un sur une partie, l'autre sur une autre, comment les siècles à venir connaîtraient-ils l'histoire du nôtre? Voyez l'obscurité que Pline et Pausanias répandent sur l'art des anciens en nous le transmettant. Voyez qu'à plus de mille ans ils font battre deux bons amis qui cherchent la voix du siècle à travers la fumée de deux flambeaux mal allumés. Ils ont eu quelques contradicteurs contemporains. Eh bien, ces contemporains ont jeté plus d'obscurité encore par l'embarras où nous sommes de choisir entre le contradicteur et le contredit. Tenez, mon ami, la vraie lumière en cela comme en tout, ce sont les ouvrages qui nous restent : ils sont sous nos yeux. Mettez-vous entre l'Iphigénie de C. Vanloo et la critique et l'éloge qu'on en a faits; vous verrez lequel des trois vous fera mieux connaître le tableau. »

4. « Vous ne reviendrez pas sur la manière jaune de Jouvenet; je vous approuve fort et vous en fais compliment de tout mon cœur. »

Tant mieux; mais si la question générale était méprisable, il n'y fallait pas revenir. Si elle ne l'était pas, il fallait y penser davantage pour en parler mieux; vous m'exhortez à vous gronder, et vous voyez que je m'en acquitte assez bien; je ne vous demande pas la même grâce que vous m'accorderez bien sans cela[1].

Vous cherchez ensuite à rendre raison d'un coloris vicieux de Jouvenet, et peut-être avez-vous bien rencontré; mais j'ai entendu là-dessus d'autres artistes, et leur explication de ce phénomène n'étant ni locale ni individuelle, mais applicable généralement à toutes les fausses manières de peindre, m'accommode davantage[2].

A vous entendre, on croirait que mon papier, griffonné à la hâte comme celui-ci, est rempli de ces interrogations injurieuses, vaines, *savez-vous ceci? savez-vous cela?* Je n'ai pris ce mauvais ton qu'une seule fois, et c'est trop; mais c'est à propos de *ce petit radoteur de Pline*. Je vois qu'on vous impatiente aisément; je vous trouve un peu dur dans la dispute, très-souvent sophiste, niant et avouant alternativement l'excellence du sentiment de l'immortalité, ici respectant l'avenir, là traitant son tribunal avec le dernier mépris, et je ne m'impatiente pas; c'est qu'il faut que vous soyez vous, et que je sois moi. Et que m'importe en effet de quel avis vous soyez, et de quelle manière vous vous défendiez? pourvu que je puisse dire en vous répondant : Mais c'est mon ami, c'est un homme du plus grand talent; mais il est d'un probité rare, et quand il écrit, c'est comme le bon et caustique Lucilius...

Flueret lutulentus, erat quod tollere velles[3].

1. « 1° Je ne serais pas revenu à la question, si mes philosophes ne m'y avaient ramené. 2° Je n'ai besoin ni de physique, ni de métaphysique, ni d'optique, lorsque mon œil voit deux corps qui lui paraissent de même couleur. 3° Je ne vous gronderai pas; d'autres en prendront la peine, si j'ai raison. Eh bien! et je ne suis pas votre doux ami? »

2. « Il ne tiendrait qu'à vous de vous rappeler nos entretiens sur la peinture, où je vous faisais de ces explications qui n'étaient ni locales, ni individuelles. Jouvenet avait de plus une cause pour peindre jaune qui lui était particulière, je vous l'ai dit; elle ne vous convient pas, j'en suis fâché. »

3. Horat., Sat. IV, lib. I.

Vous vous trompez, mon ami ; ma page n'est pas belle comme vous dites, ce n'est pas au courant de la plume qu'on fait une belle page ; mais en revanche elle ne prouve rien pour vous. Si je me porte à mon ouvrage avec des sentiments élevés ; si j'ai une haute opinion de la chose que je tente ; si j'ai une noble confiance en mes forces, si je me propose de fixer sur moi l'attention des siècles à venir ; quoique la présence de ces différents motifs cesse dans mon esprit, la chaleur en reste au fond de mon cœur ; elle y subsiste à mon insu, elle y agit, elle y travaille, même tandis que l'engagement de l'homme avec l'ouvrage s'exerce dans toute sa violence. Voyez ce bel et modeste esclave asiatique qui s'avance à la rencontre de son ami, la tête baissée. Qu'est-ce qui le tient dans cette humble et timide attitude ? Le sentiment habituel de la servitude qui ne le quitte point : il semble toujours présenter son cou au cimeterre du despotisme. Et ce fier républicain qui passe la tête levée dans la rue? qu'est-ce qui lui donne cette démarche ferme et ce maintien intrépide? C'est le sentiment de la liberté qui le domine; il ne pense pas à son monarque, et il a l'air de le braver [1].

Ici vous dites : *Je ne nie pas que la pensée d'être estimé de nos neveux ne soit douce* ; plus haut, vous avez dit : *C'est un feu follet, c'est une chimère ;* tantôt, *le sentiment de l'immortalité est du plaisir pur et comptant* ; tantôt, *c'est un rêve que je ne ferai point, si la tête ne me tourne* ; dans un autre endroit, *cette belle attente ne m'effleure pas et je ne sais ce que c'est.* Dans un autre, *vous vous en laissez bercer aussi, et même vous en bercer un peu les autres* ; que diable voulez-vous qu'on fasse d'un homme qui passe, comme il lui plaît, du blanc au noir et du noir au blanc [2]?

1. « Vous vous trompez, mon ami, je n'ai pas dit *une belle page,* quoiqu'elle le soit assurément. J'ai dit que vous aviez fait une bonne page ; parce qu'elle rentre assez bien dans mon système, malgré ce que vous dites ici de contraire. A quoi je pense qu'il est de bon sens de ne pas répondre encore. »

2. « Qu'on le lise avec plus d'attention, qu'on le juge selon ses principes ; qu'on lui permette de dire que la pensée de la postérité est douce, même utile ; et en même temps, que c'est une chimère ; parce qu'il y a des chimères douces et souvent utiles. En un mot, qu'on lui permette de badiner quelquefois, et quelquefois aussi qu'on lui suppose assez de politesse pour se prêter au langage de son ami ; bien entendu que c'est toujours *modus loquendi.* »

Si le présent est tout à nos yeux, et si l'avenir n'est rien, et si tous les hommes aussi sages que vous regardent un tribunal à venir avec mépris, et pensent qu'il ne mérite aucun respect de leur part, parce qu'ils n'y seront jamais jugés que comme contumaces, combien d'actions abominables qui se feront? combien de bonnes et d'excellentes actions qui ne se feront point, surtout si les hommes sont conséquents?

Si j'avais dit au Bernin : Tu croises le Quenois ; quand ta basse jalousie te réussirais tant que tu vivras, prends-y garde, ta mémoire en sera flétrie dans l'avenir ; on dira : Oui, le Bernin était un grand artiste, mais un méchant homme ; pourquoi ne m'aurait-il pas répondu : Je m'en f... [1]

Si j'avais dit à Girardon : Tu tiendras peut-être jusqu'à ta mort les sublimes groupes du Puget dans le grenier obscur où tu les relègues ; mais ils en sortiront, quand tu ne seras plus, et l'on connaîtra l'homme que tu voulais étouffer : pourquoi ne m'aurait-il pas répondu : Je m'en f...

Si j'avais dit au Guide : Tu as beau cabaler, tu n'empêcheras pas que le Dominique ne soit connu pour ce qu'il est ; pourquoi ne m'aurait-il pas répondu : Mais alors je n'y serai plus, et je m'en f...

Même réponse de la bouche des ennemis du Poussin, d'Homère, de Milton, de Descartes, et d'une infinité d'autres.

Si je dis à certains chefs des Hottentots : Infâmes bêtes féroces, vous arrachez la langue, vous faites couper le poing et la tête, et vous jetez dans les flammes un enfant pour une sottise qui mériterait à peine une réprimande paternelle ! malheureux, vous ne savez pas de quelle ignominie vous couvrez votre mémoire ! quel reproche vous attachez à votre nom ! ce que la postérité dira de vous et de votre nation !... La postérité ? et puis même réponse de la part de ces gens-là.

Pas un méchant qui ne doive parler ainsi, pas un homme de bien qui puisse l'écouter sans horreur.

Vous ne portez pas, dites-vous, *votre opinion jusqu'à l'atrocité qui mettait Fontenelle.*

1. « C'est qu'en qualité d'homme faible et méchant il aurait craint la punition : ainsi que ces autres messieurs marqués à l'f. *Oderunt peccare mali formidine pœnæ.* Peut-être s'ils avaient tenu à des parents auraient-ils eu l'inconséquence honnête de votre ami. »

Mais vous avouez que Fontenelle était conséquent et que vous n'avez pas le courage de l'être. Qu'est-ce qu'un sentiment qui, bien poussé, conduit à une atrocité qu'on n'évite que par une inconséquence ?

Les révérences faites à l'avenir sont plaisantes ; *les révérences* faites au présent ne le sont pas moins ; d'où il s'ensuit que la plaisanterie ne prouve rien.

On est soi-même, dans l'un ou l'autre cas, l'objet éloigné de cette courtoisie ; mais n'est-ce pas le cas même de celui qui donne sa vie ? rien à dire de cet égoïsme, il est dans la nature[1].

Si vous me promettiez de ne point confondre celui qui brave la postérité avec celui qui la respecte, je vous défierais de me citer une seule action répréhensible que ce sentiment ait produite, et je m'engagerais à vous en citer mille d'héroïques qui n'auraient jamais été produites sans lui[2].

Dans les mille actions héroïques que vous me citeriez, vous

1. « Je me suis relu ; j'ai trouvé l'endroit assez fort, assez sérieux et point plaisant, pour vous surtout ; aussi y répondez-vous sérieusement, si c'est répondre que de dire : l'une et l'autre courtoisie a soi-même pour objet. Je l'avais dit, ce me semble, assez nettement, aussi bien que vous. »

2. « Je n'ai aucun intérêt à vous citer des actions répréhensibles faites en vue de la postérité ; ce n'est pas de cela dont il s'agit entre nous. Mais puisque vous en voulez voir quelques-unes faites sans intention de la braver, on peut vous satisfaire. Nabonassar détruisit toutes les antiquités babyloniennes, afin que l'histoire ne datât plus que de son ère et par son nom.

« Chi-Hoangti, empereur de la Chine, fit dans la même vue brûler tous les livres qu'il put découvrir. Voilà deux hommes qui ont de la folie, de la sotte vanité, et nul mépris pour la postérité qu'ils font dépositaire de leur nom. La mémoire du Chinois fut exécrée sans doute. Mais qu'est-ce que cela fait à l'opinion qu'il avait de la postérité? Lui et Nabonassar disaient : O postérité, ne m'abandonne jamais! Ils étaient inconséquents et ne s'en apercevaient pas. Omar, qui chauffa pendant six mois les bains publics avec la bibliothèque d'Alexandrie, ne méprisait pas la postérité. C'était un dévot politique, enthousiaste et barbare qui feignait de sacrifier à Dieu les œuvres du diable. Cet acte *répréhensible* lui valait l'applaudissement des croyants contemporains ; il goûtait d'avance celui des croyants à venir. Pourquoi n'aurait-il pas dit tous les matins : O postérité sainte et sacrée, ne m'abandonne jamais ! Et ce vil sénat qui ordonna le magnifique tombeau de l'insolent esclave de Claude, ce vil sénat, ne s'adressait-il pas à la postérité ; disait-il : je m'en f... en gravant sur l'airain son impertinent décret, et le plaçant à côté de la statue de César ?

« Si vous n'êtes pas content de ces acteurs, voici un rôle de femme. Vous connaissez Thaïs, une des maîtresses d'Alexandre. La postérité seule, oui, mon ami,

ne comprendriez pas, sans doute, ces guerres injustes et cruelles que l'imagination du héros et la stupidité féroce croient justifier au tribunal de la postérité ; ces massacres horribles faits pour la grande gloire de Dieu et en vue de l'éternité (c'est la postérité de l'homme religieux). Vous n'y comprendriez pas non plus ces clôtures de camp, ces lits, ces râteliers gigantesques laissés dans les déserts de l'Inde par Alexandre, *afin de donner plus d'étonnement à la postérité*[1]. Vous ne vous chargerez ni de ces brigandages ni de ces horreurs, ni de ces extravagances que les insensés appellent *actions héroïques*.

Il faut commencer par avoir du génie, une grande âme, il est vrai ; mais il y a mille moyens d'élever et d'échauffer l'âme, entre lesquels je ne refuse pas de compter l'envie et le café, pourvu que vous me permettiez de nommer aussi le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité[2].

Sans doute il y a des circonstances où l'homme de bien et le scélérat sont également liés par les lois. Mais si tout est égal d'ailleurs, l'homme de bien montrera plus d'énergie que le coquin, lors même qu'il braverait la vindicte publique. L'un sait qu'il mérite la poursuite des lois, l'autre qu'il ne la mérite pas. Celui-là n'attend que l'exécration du présent et de l'avenir ; celui-ci s'est légitimement promis que l'avenir renversera sur ses juges l'ignominie momentanée dont on le couvre. Il ne fallait pas me demander si Catilina avait plus ou moins de ressource et d'activité que Cicéron ; mais bien si Catilina, autant intéressé à protéger la république qu'à la renverser, n'aurait

le respect pour la postérité lui fit brûler la ville de Persépolis*. *Elle y mit elle-même* le feu en présence et devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à cette fin qu'on pût dire au temps à venir que les femmes suivant son camp avaient plus magnifiquement vengé la Grèce des maux que les Perses lui avaient faits par le passé que n'avaient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques ni par mer, ni par terre.

« Si jamais une mauvaise action s'est faite par le désir de la gloire et par le respect de la postérité, c'est assurément celle-ci. Je n'y pensais pas, pourquoi m'avez-vous défié? »

1. Quint. Curt., l. IX.

2. « Eh ! mon ami, ne vous ai-je pas dit : Nourrissez le génie de tout ce qu'il vous plaira. Que me demandez-vous encore? »

* Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chap. LII.

pas eu cent fois plus d'énergie qu'il n'en a montré ; si Cicéron, autant intéressé à la ruine de la république qu'il le fut à sa défense, du plus grand des patriotes qu'on le vit, n'aurait pas été le plus plat des conspirateurs. Pour savoir ce que deux positions ôtent ou donnent d'action à un ressort, il ne faut pas mettre en expérience deux ressorts différents, l'un dans une position, l'autre dans un autre : c'est un essai faux et stérile qui n'apprend rien ; mais il faut donner successivement à l'un ou l'autre de ces ressorts le même obstacle à vaincre, et comparer les résultats. Et puis vous avez une singulière façon d'argumenter ; je vous dis : L'homme de bien a plus d'énergie que le coquin ; et vous me répondez que Cicéron, qui est, à votre avis, une espèce de coquin, a moins d'énergie que Catilina qui en est un autre[1].

Savez-vous ce qui me passe par la tête, lorsque je vous trouve si souvent hors de la question ou à côté, tantôt en tendant la main, tantôt en tournant le dos, ce n'est pas que vous manquiez de logique, ce n'est pas que vous ignoriez le faible de votre opinion, l'ergo-glu de quelques-unes de vos réponses ; mais vous me payez d'esprit, quand vous me devez de la raison ; vous calfeutrez de votre mieux un vaisseau criblé qui fait eau de toute part, et vous aimez mieux la pièce à côté du trou que de ne point mettre de pièce.

Par exemple, lorsque je me présente devant vous tenant votre *Pygmalion* entre mes mains, et vous contraignant ou d'avouer le sentiment de la postérité et le respect de l'avenir,

1. « Pour le coup, vous êtes à cent lieues, mon maître. En vous demandant si Catilina, scélérat, n'avait pas autant d'énergie que Cicéron, honnête homme, je fais bien moins pour ma cause que si je mettais l'un à la place de l'autre, ou tous deux dans les mêmes circonstances. Un homme, sans penser qu'il y a une postérité, emploie autant de ressources et d'activité qu'un autre qui, tous les jours, présente un cierge à cette divinité ; je n'en veux pas davantage. Que m'importe ici la scélératesse ou la probité? Parbleu, vous me la donnez belle ! mon coquin de Catilina, à la place de Cicéron, eût été un géant effroyable sans doute. Mais, plus mal chaussé que le consul, dans un chemin plus difficile, il court aussi vite ; il est donc meilleur coureur. Eh ! ne vous y trompez pas sans cesse ; la bonne cause (de votre aveu) et non pas la postérité, eût produit *cent fois plus d'énergie* chez Catilina qu'il n'en a montré. Que faut-il de plus pour être un grand homme? Il me reste à vous demander en quel endroit j'ai dit ou insinué que Cicéron était *une espèce de coquin*. C'est Démosthène qu'il fallait dire. »

ou de le briser vous-même d'un coup de marteau, on sent tout votre embarras, vous êtes louche, entortillé, ce que vous répondez est bon, je le crois ; mais j'ai le malheur de n'y rien entendre[1].

La Salle, Dupré, iront sans doute à la postérité, et l'entorse n'y fera rien ; mais ils iront comme danseurs, pauvre mérite.

Il est vrai que celui qui fait peu de cas du présent et qui dédaigne l'avenir est bien seul, bien isolé ; mais cette position n'est ni commune ni simple, ni naturelle, ni conséquente à rien, ni louable, ni grande ; elle est imaginaire, elle confond l'homme dont la pente invincible est d'étendre son existence en tout sens, avec la brute qui n'existe que dans un point et dans un instant[2].

Montaigne, oubliant une infinité de faits héroïques anciens et la protestation expresse de ceux qu'ils honorent aujourd'hui, prétend que la vertu est trop noble pour rechercher d'autre loyer que de sa propre valeur ; toujours grand écrivain, mais souvent mauvais raisonneur, il permet pourtant au rhéteur, au grammairien, au peintre, au statuaire, à l'artiste de travailler pour se faire un nom. Puis, soupçonnant que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité pourraient bien servir à contenir les hommes en leur devoir, et à les éveiller à la vertu, il ajoute : « S'ils sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian et abominer celle de Néron, si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard aultresfois si effroyable et si redoubté, mauldit et oultragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement (cette opinion) et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra[3]. » Mais, seigneur Michel, lui répondrai-je, si cette opinion est fausse il ne faut ni la nourrir, ni l'accroître, car c'est un mensonge, et le mensonge n'est jamais bon à rien ; utile pour le moment, il nuit toujours dans l'avenir, au rebours de la vérité qui dédommage infailliblement dans l'avenir de son in-

1. « Prenez courage, mon ami ; d'autres l'ont entendu. Votre jour d'entendre aussi viendra sans doute. »

2. « Êtes-vous bien le Diderot qui reçoit mes lettres ? Le Diderot qui les lit ? Le Diderot qui me donne des leçons de logique ? »

3. *Essais*, liv. II, chap. XVI.

convénient actuel. Comment se fait-il que la raison accuse si clairement la vanité de la gloire, si l'expérience en justifie si clairement l'utilité? Rien de ce qui est utile n'est vain. Le sentiment de la vraie gloire a ses racines si vives en nous que je ne sais non plus que vous si jamais aucun s'en est pu décharger. Après qu'on a tout dit, et tout cru, pour le désavouer, il produit contre notre discours une inclination si intestine, qu'on ne saurait tenir à l'exécution. Cicéron dit lui-même que ceux qui le combattent, encore veulent-ils que les livres qu'ils en écrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'il ont méprisé la gloire.

O valeur inappréciable de la gloire! toutes les autres choses tombent en commerce; nous prêtons nos biens et nos vies au besoin de nos amis, mais de communiquer son honneur et d'étrenner autrui de sa gloire, il ne se peut. Si Falconet statuaire devait être traduit à la postérité comme un scélérat, si, par une erreur de nom, il ne devait recevoir en échange des honneurs dus à son talent que des forfaits et des imprécations, comme il tourmenterait sa vie pour garantir sa mémoire! Et ce Michel qui pèse si bien dans sa balance toutes les fumées qui nous enivrent, si jaloux de nous apprendre ce que ses ancêtres ont été, croit-on qu'il se fût oublié, abandonné lui-même[1]?

Je dis à la plaisanterie : Passez. Pour la raison, je l'arrête et je l'interroge; il est vrai que *plus on a besoin d'appui, moins on accuse de force.* Mais est-il moins vrai que plus on a de force et d'appui plus on a de sécurité[2]?

Louis XV est un individu; *Louis XIX* en est un autre : or

1. « Il faut convenir qu'ici vous êtes beau joueur; en citant Montaigne vous me prévenez qu'il est *souvent mauvais raisonneur.* On n'est pas plus honnête; mais on peut être plus conséquent. Si le seigneur Michel est mauvais raisonneur, si même, comme vous auriez pu dire encore, il pense au jour la journée et selon le sentiment actuel qui l'affecte, pourquoi le citer? Si j'avais voulu de son autorité au prix que vous vous en contentez, je m'en serais paré tout aussi bien que vous. Je vous ai dit à propos de Fontenelle pourquoi les imprécations de la postérité me feraient de la peine; je ne le répète pas.

« Je n'exige pas que vous ayez le même nez que moi, mais j'exige que vous n'ayez pas un nez de cire. »

2. « Si deux béquilles m'embarrassent, j'en jette une; si j'ai bonnes jambes, je les jette toutes deux, je n'en marche que mieux après. »

il ne s'agit pas de comparer le suffrage d'un individu avec le suffrage d'un autre.

Quand Louis XV serait pour vous le représentant unique de de son siècle, et Louis XIX le représentant unique de tous les siècles à venir, il ne s'agirait pas encore de comparer leurs suffrages, mais de savoir si l'approbation actuelle de l'un est tout, et si l'approbation légitimement présumée de l'autre n'est rien. Prenez garde que votre nez ne devienne un peu de cire[1].

Les gens de lettres ne sont pas aussi libres que vous le pensez, mon ami; ils ont aussi leurs despotes sans la permission desquels il est défendu de paraître et de réussir.

Vous n'imaginez pas que j'aie un mot à rabattre de tout ce que vous dites du génie nécessaire à votre art, de l'ineptie de certains conseils, de la bassesse de certains artistes, de l'insupportable tyrannie des Le Brun passés, présents et à venir; de la difficulté de la sculpture ; de l'âme et du talent qu'elle suppose, sous peine de n'être qu'un tailleur de pierres; du préjugé misérable qui la dégradait, et du mauvais effet des entraves qu'on prétend donner au génie. Notre dispute finirait ici, s'il ne me restait à vous jeter confusément quelques idées dont les unes rentreront dans les précédentes, les autres seront ou nouvelles ou montrées sous un aspect nouveau; toutes sans vérité, si le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité ne sont que deux chimères[2].

1° Le désir de la vraie gloire suppose dans les autres le sentiment de la justice; et la justice s'exige du présent et de l'avenir.

2° L'animal n'existe que dans le moment, il ne voit rien

1. « Quoi ! vous avez peur ! vous vous sauvez dans les distinctions ! Il fallait répondre simplement : vous le pouviez sans doute; je sais le reste; je ne vous le demandais pas. Le bien qu'une nation dit et pense de vous aujourd'hui ne vous touche-t-il pas un peu plus que le même bien que la même nation en dira et en pensera demain? Ce n'est pas là un individu. »

2. « Vous êtes de mon avis sur la liberté qu'on doit laisser au génie, mais n'y aurait-il pas un cas particulier où vous feriez bien de n'en pas être? S'il se trouvait des artistes, soit peintres, soit sculpteurs, ou tout ce qu'il vous plaira (pourquoi ne s'en trouverait-il pas?) qui eussent la main excellente et trop peu de tête pour de grandes idées, il conviendrait alors que quelque bon penseur présidât à l'ouvrage et conduisît la main de l'ouvrier. »

au delà : l'homme vit dans le passé, le présent et l'avenir; dans le passé, pour s'instruire; dans le présent, pour jouir; dans l'avenir, pour se le préparer glorieux à lui-même et aux siens. Il est de sa nature d'étendre son existence par des vues, des projets, des attentes de toute espèce.

3° Tout ce qui concourt à relever l'estime que je fais de moi-même et de mon espèce me plaît et doit me plaire.

4° Si nos prédécesseurs n'avaient rien fait pour nous, et si nous ne faisions rien pour nos neveux, ce serait presque en vain que la nature eût voulu que l'homme fût perfectible.

5° *Après moi le déluge*, c'est un proverbe qui n'a été fait que par des âmes petites, mesquines et personnelles. Il ne sera jamais répété par un grand monarque, un digne ministre, un bon père. La nation la plus vile et la plus méprisable serait celle où chacun le prendrait étroitement pour la règle de sa conduite.

6° Oh! la belle manie que celle de l'inscription! Qui est-ce qui saura l'inspirer à tous les hommes? Qui est-ce qui saura faire éclore ce germe précieux que la nature a placé dans tous les cœurs? Qui est-ce qui oserait l'y étouffer s'il en avait le pouvoir?

7° Pour bien connaître tout le prix du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, voyons quel jugement nous portons de ceux qui l'ont eu, qui ont fait tant de grandes choses pour nous, qui se sont occupés de notre bonheur avant que nous fussions et qui ont ambitionné notre éloge. Ils ne sont plus; mais qu'en pensons-nous? quels mouvements s'élèvent dans nos âmes à la vue des bustes des Solon, des Trajan et des Antonin!

8° Il y aurait une étrange contradiction à honorer les hommes d'autrefois qui nous avaient en vue, et de déprécier ceux d'aujourd'hui qui ont en vue la postérité : l'homme jaloux de l'immortalité se trouverait entre le blâme du présent et l'éloge de l'avenir; entre deux voix dont l'une le nommerait vain, ambitieux, pusillanime, insensé, chimérique; l'autre, qui lui donnerait les titres de héros, de grand, de magnanime, de sage. Nous louons ceux qui ne sont plus; puis-je ignorer que la postérité nous imitera? Nos suffrages et ceux de nos neveux ne sont-ils pas également bien fondés? N'est-il pas également beau de les ambitionner et de les mériter? O sages d'Athènes et de Rome, lorsque je rencontre vos statues au détour d'une allée solitaire, et qu'elles m'arrêtent; lorsque je reste devant elles

transporté d'admiration ; lorsque je sens mon cœur tressaillir de joie à l'aspect de vos augustes images ; lorsque je sens l'enthousiasme divin s'échapper de vos marbres froids et passer en moi ; lorsque, me rappelant vos grandes actions et l'ingratitude de vos contemporains, des larmes d'attendrissement remplissent mes yeux, qu'il me serait doux d'interroger ma conscience et d'en recevoir le témoignage que j'ai aussi bien mérité de ma nation et de mon siècle ! Qu'il serait doux à ma pensée de pouvoir élever ma statue au milieu des vôtres, et d'imaginer que ceux qui s'arrêteront un jour devant elle éprouveront les transports délicieux que vous m'inspirez !

9° Le sentiment de l'immortalité n'entre jamais dans une âme commune et malhonnête ; le méchant, inquiet des discours présents, ne s'entretiendra jamais avec lui-même du jugement de l'avenir.

10° Parcourez les premiers ordres de la société, et voyez ce que chaque homme tentera dans son état, s'il vise à l'immortalité, s'il respecte la postérité, depuis le monarque jusqu'au littérateur et à l'artiste ; il n'y a que l'homme médiocre ou méchant qui les brave.

11° Si les juges d'Athènes avaient redouté le tribunal de l'avenir, s'ils avaient eu quelque respect pour leur mémoire, quelque jalousie de l'honneur de leur nation ; s'ils avaient été gens à se demander à eux-mêmes : Que dira-t-on un jour des Athéniens et de nous ? jamais le sage n'aurait bu la ciguë.

12° Le sentiment patriotique qui embrasse le bonheur actuel et futur de la cité, la splendeur présente de la ville et sa longue durée, porte ses vues bien au delà du présent.

13° Qu'est-ce que l'ouvrage d'un poëte, d'un orateur, d'un philosophe, d'un artiste ? L'histoire de quelques moments heureux de sa vie, qu'il est jaloux de ravir à l'oubli.

14° Qu'est-ce que la vie de celui qui rougit d'être un inutile fardeau de la terre ? Une suite de jours consacrés à l'utilité et à l'honneur de l'espèce humaine. L'individu passe, mais l'espèce n'a point de fin ; et voilà ce qui justifie l'homme qui se consume ; l'holocauste immolé sur les autels de la postérité.

15° Si l'on me promettait la découverte des longitudes à l'extrémité d'une vie laborieuse, serais-je assez lâche pour m'y refuser ?

16° Après avoir été un grand exemple aux hommes pendant ma vie, pourquoi dédaignerais-je de leur recommander la vertu, quand je les aurai quittés ? Qu'on se hâte donc de m'élever un monument qui parle après moi.

17° Les trois jeunes gens qui disaient au vieillard qui plantait :

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche, il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Le vieillard, continuant toujours de planter, leur répondit :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui[1].

Qui est-ce qui ne méprise les trois jeunes gens ? Qui est-ce qui n'aime le vieillard ?

18° Où en seraient les sociétés, les familles, sans le généreux sentiment qui sème ce que d'autres recueilleront ?

19° Écoutez Achille :

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Qui est-ce qui n'envie le sort du vieux Pélée, lorsque son fils ajoute :

Irai-je, trop avare du sang d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier[2] ?

Oh ! le bel enfant !

1. La Fontaine, liv. XI, fable VIII.
2. Racine, *Iphigénie*, acte I, scène II.

20° C'est ainsi que tout héros se parle à lui-même ; voilà la harangue intérieure de celui que j'exhorte à quelque tentative périlleuse ; c'est la méditation d'Alcide, pensif au sortir de la forêt de Némée. La volupté lui crie : *Prends ma coupe et bois l'oubli de l'immortalité.* La gloire lui crie : *O quanto si parlerà di te !*

21° Sans l'enthousiasme de la gloire, sans l'ivresse de l'immortalité, sans l'intérêt de l'avenir, sans le respect de la postérité, presque plus de ces monuments auxquels les pères, les fils, les petits-fils, se sont successivement consacrés ; plus de ces entreprises dont l'avantage est pour l'avenir et la peine pour le présent. Plus d'Achille qui s'immole ; les Grecs s'en retourneront, et Ilion restera. Ne vous y trompez pas : Ilion est le symbole de toute grande chose.

22° L'homme mesure à son insu la perfection de ses ouvrages à la durée qu'il s'en promet. Que fera-t-il, s'il ne voit qu'un instant ? Un catafalque.

23° Voulez-vous voir les édifices tomber en ruine, la terre se couvrir de ronces, ressuscitez la folie des Millénaires[1]. L'homme qui travaille suppose le monde et son ouvrage éternels[2].

24° Interrogez les hommes et comptez les voix : sur vingt mille hommes qui mépriseront le tribunal de la postérité, il y en aura presque vingt mille qui seront méchants ; sur vingt mille qui dédaigneront le sentiment de l'immortalité, il y en aura presque vingt mille qui n'ont aucun droit aux honneurs à venir.

25° Calculez le retour d'une comète ; prouvez aux hommes que dans cinq à six mille ans la terre et la comète se rencontreront dans un point commun de leurs orbites ; et trouvez un poëte qui fasse un vers, un monarque qui ordonne une statue.

26° Un héros criait dans une assemblée d'hommes illustres : S'il y a quelqu'un ici à qui il soit indifférent que son ouvrage et son nom meurent avec lui, ou lui survivent à jamais, qu'il

1. Sectaires qui prétendaient que Jésus-Christ devait régner sur la terre pendant mille ans, et que, pendant ce temps, les saints jouiraient de tous les plaisirs du corps.

2. « Vous vous trompez, le dernier Slodtz a fait un catafalque qu'il savait bien ne devoir durer qu'un instant ; il l'a fait aussi beau qu'un monument éternel. »

se nomme. Un seul répondit : C'est moi ; et personne n'osa lever les yeux sur lui[1].

27° On vous applaudit à présent ; mais dans cent ans vous serez maudit... Que m'importe ?... Voilà la réponse du contempteur de la postérité. Qui est-ce qui peut l'entendre?

28° L'orateur, le poëte, le philosophe, l'historien, le peintre, le statuaire, espèces de poëtes et d'historiens, proposent tous l'immortalité aux hommes. Et que m'importe votre immortalité? dira le contempteur de ce sentiment, à l'orateur, au poëte, au philosophe, à l'historien, au peintre, au statuaire. Que me font ton éloge, ta statue, ton poëme? Votre opinion resserre, anéantit le but des beaux-arts ; elle arrête la reconnaissance du contemporain par le mépris que vous en faites.

29° Mon opinion ne contredit point le sentiment de Caton, qui aime mieux qu'on dise de lui qu'il a mérité le triomphe que de l'avoir obtenu.

30° Qu'on fasse mon buste en argile. Mais pour le bienfaiteur de la patrie, le marbre n'est pas assez dur ; le bronze pas assez durable. Je demande à la nature des qualités incompatibles, la mollesse qui rende la matière docile à ton ciseau ; l'indestructibilité qui lui fasse braver le temps. Je veux que ma nation soit à jamais honorée et dans le talent de mon statuaire et dans la mémoire de nos héros ; je veux qu'on sache à jamais que nous avons eu des grands hommes et des artistes dignes d'eux[2]

31° Comment se fait-il, ô Falconet, que ce soit vous qui fassiez de beaux ouvrages, et que ce soit moi qui fasse des vœux pour leur durée ? celui qui a droit à l'immortalité est celui qui la méprise !

1. « Je le crois bien : son âme forte et désintéressée les fit rougir tous. Avec de la pudeur et des torts, on ne regarde pas volontiers ceux qui nous humilient. »

2. « Jusqu'ici vos *idées* disent très-bien que l'homme qui ne fait rien pour les autres est un lâche. Ajoutons qu'il travaille, autant qu'il est en lui, à détruire la philosophie, les mœurs, les sciences, les arts, la société, tout en un mot. Mais comme il ne s'agit pas entre nous de cet homme lâche, quelques invectives échappées par endroits dans vos observations ne me regardent pas plus que quelques compliments exagérés que je dois à votre amitié. Ce que vous dites, d'ailleurs, rentre dans vos autres lettres. J'y ai répondu. »

Mais vous vous éloignez de votre pays, vous quittez votre foyer paisible, la maison que vous fîtes bâtir, le jardin que vous cultiviez de vos propres mains ; vous n'irez plus cueillir le fruit sur ces arbres qui vous doivent leur fécondité ; vous ne les offrirez plus à vos amis, vous ne ferez plus un bouquet de ces fleurs que vous aviez arrosées ; vous renoncez à la méditation, à l'étude, à toutes les douceurs de la retraite ; vous abandonnez ceux qui vous sont chers ; vous sacrifiez votre repos ; vous oubliez votre santé ; vous allez au milieu des glaces du Nord élever un monument au plus grand des monarques : est-ce l'intérêt qui vous entraîne ? Non. Dans cette circonstance même vous avez montré combien vous étiez au-dessus de l'intérêt. Est-ce la soif de l'or qui vous tourmente ? Non, vous méprisez l'or. Ambitionnez-vous une plus grande fortune ? Non, vous êtes sage, et vous avez la fortune du sage. Est-ce la gloire qui vous séduit ? Non, vous faites peu de cas de la gloire, et quand vous en auriez toute l'ivresse, un travail long et pénible vous conduira presque à la fin de votre carrière, à peine aurez-vous le temps d'entendre nos éloges, et vous ne retrouverez pas sous le pôle d'autres suffrages qui puissent vous en dédommager. Si vous étiez vain, votre statue de *l'Hiver* exécutée à Paris satisferait mieux votre vanité. Dites-moi, qui verra votre czar ? qui le louera ? qui l'admirera ? Presque personne. Est-ce un mouvement d'indignation qui vous fait chercher au loin un emploi qui réponde à votre talent ? Ce petit motif serait peu d'une âme stoïcienne telle que la vôtre. Est-ce pour vous, pour votre propre satisfaction que vous allez ? Est-ce pour vous dire à vous-même pendant le petit moment qui vous restera : J'ai exécuté une grande chose ? Si vous n'aviez pas la conscience de votre capacité, vous n'iriez pas ; elle doit vous suffire, si vous l'avez, et, votre ouvrage achevé, vous n'en présumerez pas davantage de vous. Seriez-vous mécontent de l'opinion de vos concitoyens ? Pensez-vous qu'ils vous aient mal apprécié, et voulez-vous leur apprendre à vous estimer votre prix ? Vous le pouviez sans sortir de chez vous, sans quitter ce berceau sous lequel nous ne prendrons plus le frais, nous ne nous entretiendrons plus, nous ne nous épancherons plus, nous ne passerons plus ces heures d'intimité si douces.

Aiguisez votre crayon, prenez votre ébauchoir et mon-

trez-leur, *ainsi que vous l'avez projeté*[1], votre héros sur un cheval fougueux gravissant ce rocher escarpé qui lui sert de base, et chassant la barbarie devant lui : faites sortir des nappes d'une eau limpide d'entre les fentes de ce rocher, rassemblez ces eaux dans un bassin rustique et sauvage, pourvoyez à l'utilité publique sans nuire à la poésie ; que je voie la barbarie les cheveux à demi épars, à demi nattés, le corps couvert d'une peau de bête, tournant ses yeux hagards et menaçant votre héros, effrayée et prête à être refoulée sous les pieds de son coursier ; que je voie d'un côté l'amour des peuples, les bras levés vers leur législateur, le suivre de l'œil et le combler de bénédictions. Que de l'autre je voie le symbole de la nation couché à terre et jouissant tranquillement de l'aisance, du repos et de la sécurité. Que ces figures placées entre les masses escarpées qui borderont votre bassin forment un tout sublime, et présentent de toutes parts un spectacle intéressant. Ne négligez aucune vérité, imaginez, exécutez le plus grand monument qu'il y ait au monde. Mais faut-il vous en aller à sept cents lieues de nous pour cela ? Renfermez-vous seulement quelques jours dans votre atelier ; encore une fois, qui est-ce qui peut vous en arracher ? Je vais vous le dire : la gloire, mon ami, le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité. Vous vous attendez à votre insu que, l'axe de la terre s'inclinant de siècle en siècle d'une seconde sur le plan de l'écliptique, couvre de glaces les contrées que le soleil brûle à présent de ses regards perpendiculaires, et expose aux rayons perpendiculaires du soleil les contrées qu'ils effleurent à présent. Vous vous promettez sans vous en apercevoir que dans quelques millions d'années on tirera des profondeurs de la terre, parmi les débris de toute espèce, quelque fragment de bronze que vos mains auront travaillé et sur lequel on lira : *Falconet fecit*, et vous voilà vous adressant aussi à cette postérité que vous regardiez tout à l'heure avec tant de dédain[2].

1. Ces mots ont été ajoutés par Falconet.

2. « Oui, du bronze passe à la postérité. Si vous ne disiez que cela, je sourirais. Mais vous me parlez des amis dont je m'éloigne. Diderot ! vous qui me l'avez conseillé ! Pouvez-vous rappeler *ces heures d'intimité si douces ! Mais qui verra votre czar ?* Si vous étiez à Saint-Pétersbourg ; si vous saviez quel prix S. M. I.

Je vous le pardonne

Parcentes ego dexteras
Odi[1].

Si le sentiment de l'immortalité est une chimère, si le respect de la postérité est une folie, j'aime mieux une belle chimère

met à son suffrage, vous diriez : Catherine verra votre czar ; et la dispute sur la postérité serait finie. Eh! disputeur éternel, vous le verrez vous-même aussi si vous voulez.

« L'exécution du monument sera simple. La barbarie, l'amour des peuples et le symbole de la nation n'y seront point. Ces figures eussent peut-être jeté plus de poésie dans l'ouvrage ; mais dans mon métier, quand on a cinquante ans, il faut simplifier la pièce si on veut aller jusqu'au dernier acte. Ajoutez que Pierre le Grand est lui-même son sujet et son attribut ; il n'y a qu'à le montrer. Je m'en tiens donc à la statue de ce héros, que je n'envisage ni comme grand capitaine, ni comme conquérant, quoiqu'il le fût sans doute. Une plus belle image à montrer aux hommes est celle du créateur, du législateur, du bienfaiteur de son pays.

« Que le sculpteur, d'intelligence avec les souverains qui ont bien mérité de leurs peuples, n'en montre l'image que de manière à rappeler leurs vertus, et fixer, pour ainsi dire, à un seul point de ralliement les hommages de la reconnaissance. Mon czar ne tient point un bâton ; il étend sa main droite bienfaisante sur son pays qu'il parcourt. Il franchit ce rocher qui lui sert de base ; emblème des difficultés qu'il surmonta. Ainsi cette main paternelle, ce galop sur cette roche escarpée, voilà le sujet que Pierre le Grand me donne. La nature et les hommes lui opposaient les difficultés les plus rebutantes ; la force et la ténacité de son génie les surmontèrent, il fit promptement le bien qu'on ne voulait pas.

« Point de grille autour de Pierre le Grand ; pourquoi le mettre en cage ? S'il faut garantir le marbre et le bronze des fous et des enfants, il y a des sentinelles dans l'empire. Vous savez que je ne l'habille pas plus à la romaine que je n'habillerais Jules César ou Scipion à la russe. Voilà, ce me semble, une belle complaisance pour votre chère amie la postérité. En attendant son remerciement, je serai content si j'ai mérité le vôtre et celui des contemporains qui vous ressemblent.

« Pour le mériter, je me livre entièrement à mon objet, et ma grande inquiétude est de répondre aux bontés inattendues que Sa Majesté daigne avoir pour moi. Diderot, vous n'ignorez pas comment cette femme singulière sait élever le mérite et les talents. Je travaille, je suis tranquille, rien de ce qui m'environne n'est disposé à me causer du découragement. Les beaux-arts ne sont pas encore assez avancés en Russie pour y trouver toutes prêtes de ces ressources qui traversent avec bonne intention une idée simple et grande. Le goût usé et maniéré de certains merveilleux mal instruits bourdonne ailleurs, autour de l'homme qui s'élève. Je n'ai trouvé ici qu'un ou deux Français gens d'esprit, qui aient cherché

1. Horat., od. XIX, lib. III.

qui fait tenter de grandes choses, qu'une réalité stérile, une prétendue sagesse qui jette et retient l'homme rare dans une stupide inertie.

32° Virgile ordonna en mourant qu'on brûlât son *Énéide*; tel fut son respect pour sa propre mémoire et pour le jugement de la postérité, qu'il condamnait aux flammes un chef-d'œuvre qu'il jugeait imparfait.

33° Horace, satisfait de son travail, s'écrie à la fin de ses odes : Je puis à présent braver le destin ; je ne saurais mourir ; je sens mon corps se couvrir de plumes, de longues ailes naissent de mes épaules ; je suis porté au-dessus de l'atmosphère ; cygne immortel, mes chants vont émerveiller toutes les nations et tous les âges ; j'irai d'un pôle à l'autre pôle, et les hommes ne se lasseront jamais de m'entendre.

34° Horace avait dit : *Exegi monumentum* [1]. Ovide, non

à me faire de ces observations ineptes sur la statue de Pierre le Grand. La souveraine est bien loin de penser comme un ou deux de ces Français-là.

« Il se peut que dans un pays qui n'était, il y a soixante-quatre ans, que forêts et déserts marécageux, chez une nation alors prodigieusement ignorante et barbare, il y ait des cerveaux encore fermés aux productions du génie et de l'imagination. Il se peut même qu'il y ait déjà quelques goûts blasés. Mais ces derniers sont la très-petite exception ; ailleurs l'exception est le contraire.

« Pour l'inconstance, la finesse et quelques autres qualités qui, *dit-on*, caractérisent cette nation, je puis bien les entrevoir ; mais je parviendrai difficilement à les connaître ; l'ignorance de la langue, mes occupations sédentaires et mon peu de besoin de vivre avec les Russes, m'en empêcheront toujours. Si j'avais pris mes degrés sous l'arbre de Cracovie, j'userais du beau et universel privilége d'assurer ce que je ne sais pas. Je vous dirais de belles choses sur la foi d'autrui.

« Le sol produit encore du sauvageon sans doute, mais vaut-il moins que l'arbre dont la sève usée se tourne en gomme, en quelque fruit de mauvais goût, et qui ne forme plus un beau couvert ? Si je rencontrais des automates qui ne m'aperçussent pas, je les laisserais passer, ou plutôt je passerais sans chercher vainement à déranger leurs ressorts. S'il se trouvait de ces cerveaux mal timbrés qui ne laissent pas volontiers les gens en repos, je regarderais la lune et je dirais : Le bruit que certains individus lui adressent n'interrompt point son cours : suivons le nôtre. Jamais vérité ne s'est dite, jamais rien de grand ne s'est fait sans plus ou moins d'opposition ; Pierre en est une preuve. Ce soleil ne s'est point élevé sans que beaucoup de vapeurs n'aient tâché d'obscurcir sa lumière. Mais, mon ami, vous supposez bien que j'admets toujours la liberté de donner des avis, l'honnêteté de les écouter tous, et la judicieuse docilité de suivre les bons autant qu'il est possible. »

1. Lib. III, od. xxx.

moins pénétré du même enthousiasme, de l'excellence de son travail et de l'imbécillité qu'il y aurait à consumer sa vie pour la gloire d'un instant, en appelle aussi à tous les siècles à venir, et termine ses immortelles *Métamorphoses* par une péroraison où il défie le feu, le fer, le temps et les dieux :

> Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
> Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
> Quum volet illa dies quæ nil nisi corporis hujus
> Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi.
> Parte tamen meliore meî super alta perennis
> Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum [1].

Puisque vous avez le même talent, pourquoi dédaignez-vous de boire dans la même coupe?

35° Mais si, entre tous les hommes, les poëtes et les héros ont été le plus profondément pénétrés du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, de leur côté les philosophes les plus sévères en ont reconnu le germe au fond de leur âme, et préconisé la noblesse et l'utilité.

L'un vous dira : Les honneurs rendus à la mémoire des grands hommes suppléent leur présence et leurs exemples qui nous manquent. C'est ainsi qu'à l'aide de l'éloquence, de la poésie et des beaux-arts, ils continuent après leur mort à prêcher la vertu aux vivants. Niez-vous cette utilité des monuments? Si vous l'avouez, pourquoi la mépriseriez-vous? L'homme n'est plus, mais à l'aspect de son image,

> Multa viri virtus animo, multusque recursat
> Gentis honos [2].

Cogita quantum nobis exempla bona prosint, scies magnorum virorum, non minus præsentia, esse utilem memoriam [3].

Eh bien, je veux servir encore ainsi ma patrie, si je puis.

Vous lirez dans un autre que celui qui concentrerait toute

1. P. Ovid., *Metamorph.*, lib. XV, 126-131.
2. Virg., *Æneid.*, lib. IX.
3. Seneca.

son existence dans un instant différerait peu de la brute, et qu'il est de la nature de l'homme de s'entretenir du passé et de l'avenir.

...... *Omnibus curæ sunt, et maxime quidem quæ post mortem futura sint,* SERIT ARBORES QUÆ ALTERI SÆCULO PROSINT, ... *quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo arbores seret diligens agricola, quarum adspiciet baccam ipse nunquam : vir magnas leges, instituta, rempublicam non seret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare?....*

Quid in hac republica tot, tantosque viros ob rempublicam interfectos, cogitasse arbitramur? iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita terminaretur? Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli, licuit Epaminondæ, licuit, ne et vetera et externa quæram, mihi : sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum : idque in maximis ingeniis, altissimisque et animis exsistit maxime, et apparet facillime. Quo quidem dempto, quis tam esset amens, qui semper in laboribus et periculis viveret?... Quid poetæ? nonne post mortem nobilitari volunt?...

Sed quid poetas? opifices post mortem nobilitari volunt. Quid enim Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, quum inscribere non liceret? Quid nostri philosophi? nonne in his ipsis libris, quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt [1]?

Celui-ci a tout rassemblé, et, si je me l'étais rappelé plus tôt, je vous le jetais à la tête, et me retirais [2].

1. Cic., *Tuscul. quæst.*, lib. I, 14-15.

2. « Un moment, s'il vous plaît : avant de vous retirer il faut, mon ami, que je me serve pour vous de la même mesure dont vous vous servez pour moi. Après des raisons vous donnez des autorités, c'est la marche des bons disputeurs : les mauvais s'en tiennent au dernier parti ; je vous dirai donc aussi ce que d'autres ont pensé ; cela délasse.

« Mais avant, j'ai une petite affaire à démêler avec vous, qui en vaut la peine.

« Vous êtes-vous fié à mon ignorance presque entière de la langue de Cicéron,

IX.

Septembre 1766.

Je parle d'après une description, et non d'après un tableau. Je vois, d'après cette description, un beau choix de sites, de la

ou, plein de vos idées, les avez-vous vues dans les siennes par la seule force de votre imagination?

« J'ai lu la première Tusculane, et j'y ai vu vos lacunes remplies par des idées qui dérangent un peu les vôtres. J'ai vu Cicéron, platonicien alors, chercher des preuves de l'immortalité de l'âme, et donner, par exemple, celle-ci : Les pompes et les monuments funèbres ne sont élevés aux morts que parce que nous les croyons privés des douceurs de la vie. Croyons que leur âme est immortelle, et qu'elles voient ce qui se passe sur la terre, il n'y aura plus de deuil.

« J'ai encore trouvé que Phidias grava son portrait sur le bouclier de sa Minerve, par le sentiment naturel et implicite qu'il avait de l'immortalité de son âme. Phidias n'en savait pas davantage. Mais Cicéron nous apprend que l'âme du sculpteur, dégagée des liens du corps et placée dans la région la plus pure de l'air, voit et entend infiniment mieux qu'avec des yeux, des oreilles, tous ceux qui disent: Phidias a fait cette belle Minerve.

« Quand on meurt pour la patrie, qu'on plante une loi, un arbre, un enfant; qu'on fait un poëme, qu'on écrit son nom sur la statue qu'on a faite, c'est une preuve de l'immortalité de l'âme. Et c'est là de la philosophie? Comment la trouvez-vous? Au reste, c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est dans les âmes les plus élevées que ce pressentiment intérieur des siècles futurs et de l'immortalité est le plus vif, et qu'il éclate davantage. (Les âmes faibles ne savaient donc pas encore trop qu'elles étaient immortelles.) C'est ainsi, prenez-y bien garde, que ceux qui ont le plus d'esprit et de vertu se donnent le plus de mouvement pour mériter l'estime de la postérité ; c'est parce que d'un coup d'œil ils découvriront la terre, et que leur âme, quand elle sera arrivée où naturellement elle tend, sera bien plus en état de juger et de voir les choses absolument comme elles sont. Vous voyez, mon ami, qu'il n'y a point là d'anticipation : tout se passera en présence des intéressés. Voilà Cicéron que je n'ai pas lu par phrases, mais par analogie.

« L'objet de la première Tusculane est de guérir les hommes de la frayeur de la mort et des terreurs d'une autre vie. Si l'âme est immortelle, le jour de sa séparation avec le corps est le jour de sa naissance; alors elle va se réunir aux astres et à la Divinité : c'est donc un bien de mourir. Si au contraire l'âme meurt avec le corps, elle est débarrassée des maux de la vie; c'est donc un bien de mourir. Du

finesse dans la manière de fixer le lieu, le sujet et l'instant de la scène; de la convenance dans l'invention des incidents, de la

premier de ces deux points, l'orateur prouve qu'il faut travailler pour la postérité et l'avoir en vue ; parce que notre être étant continué et perfectionné, nous verrons très-bien d'en haut ce qui se passera sur la terre, et qu'ainsi nous jouirons des éloges de la postérité. Du second point, il conclut que, toute la gloire étant anéantie pour nous après notre mort, il faut faire le bien pendant nos jours, sans y être excité par aucun motif de gloire, et qu'elle résultera nécessairement de nos vertus, sans que nous y ayons même pensé. Par cette seconde supposition, Cicéron nous ramène au système du christianisme qui enseigne que toute gloire humaine sera anéantie, absorbée dans la gloire divine.

« A quatre mots d'ici, je vous ferai voir encore ce Cicéron que vous jetez à la tête des gens.

« En attendant, je vous donne ce petit conseil : ne prenez jamais une épée par la pointe.

« La première Tusculane est simple, son plan est à la portée d'un enfant aussi l'ai-je entendue sans maître; mais ce qui serait un peu moins aisé à concevoir, c'est que moi, sculpteur pour tout métier, j'eusse mieux entendu Cicéron que le *sacristain de cette église :* n'est-il pas vrai que cela serait original ? Mais je n'ai pas cette vanité : le sacristain a voulu seulement étourdir le profane.

« Voyons à présent des autorités. J'en ai quelques-unes aussi à vous présenter qui valent bien les vôtres.

« Pythagore enseignait qu'il faut faire le bien pour l'amour du bien même, et non pas à cause de l'estime qui en pourrait revenir ; de sorte que, quand bien même une bonne action devrait nous procurer du déshonneur, il faudrait toujours la faire.

« Platon met dans le même rang l'amour de la gloire et l'avidité d'acquérir de l'argent.

« Les stoïciens disaient que l'amour de la gloire est une maladie de l'âme contre laquelle le sage doit se précautionner.

« Sénèque, tout orgueilleux qu'il est, ne veut point qu'on cherche à se faire remarquer ; il ne reconnaît point pour vertueux celui qui veut qu'on publie ses vertus : Ce n'est, dit-il, qu'un glorieux. Il dit que l'estime et le mépris du peuple doivent être indifférents au sage.

« Marc-Antonin, qui en valait bien un autre, jette un regard sublime sur la gloire, sur la durée, sur ceux qui louent, et sur leurs motifs. O mon ami, comme tout cela est petit aux yeux de ce grand homme !

« Cicéron lui-même, cette âme ivre de gloire, avoue que c'est une faiblesse. Son chapitre XX du premier livre des Offices est un coup de foudre sur lui, sur vous, sur moi, et sur tous les amants de la gloire quelle qu'elle soit ; il n'y a pas d'accommodement à faire avec lui ; c'est un janséniste outré. Comment ! il veut que la vertu seule fasse agir les âmes parfaites ! nous sommes ses serviteurs, qu'il cherche ailleurs ses âmes parfaites.

« Il dit aussi : Le bien qu'on fait est lui-même sa récompense.

vérité et de la variété dans le choix des actions; de l'entente dans la manière de les distribuer et de les lier; du goût dans les

« Ce qui est bon et louable de soi, dit-il encore, ne l'est pas à cause des louanges publiques, mais à cause qu'il est effectivement tel; en sorte que quand les hommes n'en connaîtraient rien ou n'en diraient rien, il n'en serait pas moins louable et estimable par sa beauté propre.

« Ce Cicéron-là n'est pas fort; il en faudrait des Tusculanes, de la première surtout. Écoutez donc. Après avoir supposé que l'âme est mortelle, il dit: Le sage n'en travaille pas moins pour l'éternité, et le motif qui l'anime, ce n'est pas la gloire, car il sait qu'après sa mort elle ne le touchera point; mais c'est la vertu, dont la gloire est toujours une suite nécessaire, sans que l'on y ait même pensé. *Etiam tu id non agas consequatur**. Voilà, mon brave, du Cicéron incommode; il est furieusement pour votre adversaire; ne devriez-vous pas lui répondre?

« Aristide oubliait sa propre gloire; sa règle unique était la justice.

« Q. Fabius refusa le triomphe, et ce n'était pas pour qu'on en parlât.

« Caton d'Utique n'a jamais eu d'autres motifs de ses actions que son devoir. Ce Grec et ces deux Romains étaient-ils de petits hommes?

« Et notre cher Horace que vous me décochez avec tant de plaisir; oubliez-vous le *Quem cepit vitrea fama***? Voilà ces instants lucides, ces instants rares, que l'homme le plus emporté, que vous-même avez eus, ou que vous aurez sans doute, *l'amour de la louange est une bouffissure, une tumeur. La renommée a la fragilité du verre.* Cette deriènre sentence est dans la bouche d'un interlocuteur. Oui, mais le poëte ne lui fait dire que des choses du plus grand sens.

« Quand Horace écrivait l'épître *prima dicte mihi****, la fièvre du jeune homme était cessée; la tumeur de l'*exegi monumentum* était dissipée; Horace avait la santé de l'âge mûr; il était homme fait. Cette épître sent furieusement son Falconet, aussi ne la lui citez-vous pas plus que la satire *sic raro scribis*****.

« Enfin, mon ami, si ce qui est beau l'est pour lui-même, si la louange n'ajoute rien à sa beauté, il est indifférent à un homme d'être loué; mais non pas de faire des choses louables. Ajoutez l'inconstance de l'esprit humain, et dites-moi s'il est juste de souhaiter que tous les hommes disent et pensent toujours du bien de nous? Ils ne peuvent être d'accord un seul instant avec eux-mêmes.

« Eh bien! voilà aussi des autorités. Peut-être y en a-t-il moins contre la gloire, la future surtout, qu'il ne s'en trouve en sa faveur; n'en soyons pas surpris. La supériorité d'un système qui fait faire des choses grandes et difficiles, qui ferait même donner sa vie sans aucun intérêt personnel, le rend bien autrement rare que le vôtre.

« Presque tous les hommes ont prévariqué, mais *sunt septem millia virorum qui non curvaverunt genua ante Baal******.

* Cic., *Tuscul. quæst.*, lib. I, 38.

** Horat., lib. II, sat. III.

*** Lib. I, epist. I.

**** Lib. II, sat III.

***** Bibl. sac., *Reg.*, cap XIX, v. 18.

accessoires; partout du jugement et de la poésie, de la chaleur et de la sagesse; et j'en conclus que ces qualités de l'art telles

« Mon cher Diderot, je n'y puis plus tenir, je veux ici rire de tout mon cœur. Votre sérieux et le mien à citer Cicéron est quelque chose de trop plaisant : Cicéron l'académicien, le défenseur de toutes les opinions, le prédicateur du pour et du contre; Cicéron qui nous dit tout net : *Qui requirunt quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt quam necesse est* [*]; Cicéron qui voulait toutes les gloires, même celle d'écrire contre la gloire ; Cicéron, en un mot, que je n'ai traité nulle part de coquin. Puisque nous sommes de si bons charlatans, ayons au moins la franchise honnête d'en rire avant les autres.

« Allons plus loin, avouons que ce qui peut s'appeler vraiment un nez de cire, ce sont les autorités. De tirer chacun à soi l'auteur qui nous est propre, ce ne serait rien ; le bon de l'affaire, c'est, en nous disputant, de trouver tous deux notre compte dans le même écrivain et de le faire disputer avec lui-même, en sorte que s'il s'éveillait, il puisse dire: *Cervello mio dove?*

« Je ne sais, quoi qu'il en soit, si vous trouverez votre compte dans celui-ci : c'est le commentateur d'Épictète. Qui? ce bâton d'un philosophe capucin ; je n'en ai que faire, direz-vous. Je le crois bien. Vous n'aurez avec lui d'autre appui que le vrai, le juste, le grand, le sublime ; il ne nous faut pas pour si peu. Aussi n'est-ce que pour moi que je transcris Simplicius; c'est pour me bien dire: Courage, Falconet, les hommes les plus vertueux et les plus sages ont été de ton avis.

« L'amour de la gloire est une passion si adhérente à l'âme, si fort enracinée, qui jette des filets si imperceptibles, que lors même que nous croyons renoncer à la gloire, nous prétendons à celle d'y renoncer (*ceci me regarde-t-il; tant pis pour moi*). Nous ne nous apercevons pas qu'il est honteux de vouloir acquérir la gloire par le bien que nous faisons. Aveugles que nous sommes, nous ne voyons pas qu'elle souille le bien et l'empêche d'être ce qu'il est, et ce qu'il serait, si nous ne l'embrassions que pour lui-même.

« C'est donc la gloire et non la vertu qui est le but de tout ce que nous faisons; nous ne sommes justes que par vanité. Il semble pourtant que l'amour de la gloire est utile à ceux en qui elle étouffe d'autres vices, en qui elle surmonte d'autres passions violentes et dangereuses : elle fait souvent entreprendre des travaux au-dessus des plus cruels supplices; mais l'amour de la gloire, dans l'exacte vérité, ne nous délivre nullement des autres vices et des autres passions: mais l'esprit et l'imagination restent corrompus. Qu'en arrive-t-il? Cette passion, loin de calmer les autres, devient elle-même plus violente par la contrainte qu'elle leur impose.

« La gloire est utile à un jeune homme qui entre dans le monde, pour réprimer les mouvements de la jeunesse; mais si elle continue avec l'âge, c'est un grand malheur pour lui; sa perte est assurée. L'âme ainsi béante après la vanité ne peut plus se renfermer en elle-même, et n'embrasse jamais aucun bien parce qu'il est bien, mais toujours pour la réputation qu'il produit. C'est alors une inconséquence visible : on méprise le commun des hommes, et c'est du jugement de ces mêmes

[*] Cic., *de Nat. deor.*, lib. I, cap. v.

que le dessin et l'expression, dont la naissance est toujours antérieure à celles-là, ne manquaient pas dans le tableau de

hommes qu'on fait dépendre son bonheur ; c'est à leur opinion qu'on est si fort attaché*.

« Dans le discours détestable que La Mettrie a joint au Traité de la vie heureuse de Sénèque, je trouve le système du désintéressement exprimé avec tant de hardiesse, que je ne puis m'empêcher de vous le transcrire. Je suis loin d'adopter toutes les idées de cet écrivain, mais j'aurais eu du plaisir à vous dire, en propre original : « Si le mépris de la vanité en marque l'excès ; si c'est un raffinement de « l'amour-propre, c'est dans cette étrange et belle vanité que je place la perfection « de la vertu, et la plus noble cause de l'héroïsme. S'il est délicat de se juger soi-« même, à cause des piéges que nous tend l'amour-propre, il n'est pas moins beau « d'être forcé de s'estimer, lors même qu'on est méprisé par les autres. C'est par « soi, plutôt que par autrui, que doit venir le bonheur. Il est grand d'avoir à son « service la Déesse aux cent bouches, de les réduire au silence, de leur défendre « de s'ouvrir, d'en dédaigner l'encens, et d'être à soi-même sa renommée. Qui « serait sûr qu'il vaut lui seul toute sa ville pourrait s'estimer et se respecter « autant qu'il pourrait l'être par toute cette ville et ne perdrait rien à tant d'ap-« plaudissements méprisés. Qu'ont au reste de si flatteur la plupart des louanges, « pour les briguer tant? Ceux qui les prodiguent sont si peu dignes de les donner, « que souvent elles ne méritent pas la peine d'être entendues. Un homme d'un « mérite supérieur n'est obligé de les écouter que comme un grand roi lit de mau-« vais vers qu'on fait à son éloge**. » C'est ici, ou nulle autre part, qu'il faut dire : *aurum ex Ennii stercore colligere.*

« Quoi qu'il en soit, il soutient qu'on peut être grand sans intérêt. Mais c'est peut-être la fièvre chaude qui lui sert d'Apollon. Écoutez donc celui-ci*** : « Le « moule est-il cassé de ceux qui aiment la vertu pour elle-même, un Confucius, « un Pythagore, un Thalès, un Socrate?... » Les grands hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La sagesse étant leur passion dominante, ils étaient sages comme Alexandre était guerrier, comme Homère était poëte et Apelles peintre, par une force et d'une nature supérieure.

« Rayez au moins ces trois hommes du nombre de ces âmes antiques que vous trouvez pleines de l'enthousiasme de la postérité à proportion qu'elles sont héroïques, ou démentez Voltaire.

« Je ne sais de quelle autorité seront pour vous quelques lignes de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu,* ouvrage de Diderot... Elles disent « que si les charmes de la « vertu et de l'honnêteté ne sont pas les objets de notre affection, notre caractère « n'est point vertueux par principes... et que nous n'avons point acquis cet amour

* J'ai pris la liberté, sans en altérer le sens, d'abréger un peu le français de M. Dacier et d'y changer quelques mots. (*Note de Falconet*). Voyez le *Manuel d'Épictète* et *les Commentaires de Simplicius,* traduits en français par André Dacier. Paris, 1715. 2 vol. in-12.

** Œuvres philosophiques de M. de La Mettrie, *Discours sur le bonheur,* t. II, p. 124. Amsterdam, 1774, 3 vol. in-12.

*** Voltaire, *Dict. phil.,* art. SOCRATE.

Polygnote. Si vous m'assurez que je me trompe, je vous en croirai, car personne ne peut savoir mieux que vous appprécier certaines données, et juger par elles des progrès et de l'état nécessaire de l'art [1].

Je vous ai dit *que partout où il y avait des urnes d'airain, des lavacres élevés sur des piédestaux, des trépieds soutenus par des enfants, des casques décorés de serpents, des bouclièrs enrichis de bas-reliefs, de coiffures de têtes élégantes, on était entraîné à reconnaître le reflet des beaux-arts sur les ustensiles communs de la vie, et que cette espèce de luxe était toujours la dernière à se produire chez un peuple.* Que m'avez-vous répondu? Que des *urnes*, des *vases*, des *lavacres*, des *boucliers*, des *casques* dorés, des *coiffures de têtes élégantes* pourraient bien être un reflet des beaux-arts perfectionnés. C'est quelque chose que cet aveu. Mais pour que l'absurde comparaison des magots de la Chine avec le goût antique fût moins choquante, qu'avez-vous fait? Vous avez appauvri ma description des objets

« désintéressé de la vertu qui seul peut donner tout le prix à nos actions. » Voilà encore de belles lignes qu'il ne tient qu'à vous de démentir aussi.

« Vous voyez des hommes du premier mérite qui ont senti que d'autres hommes faisaient de grandes choses sans l'échafaudage de la postérité. De ces trois modernes, les deux derniers iront certainement à toute postérité, sans qu'ils daignent s'agenouiller devant elle, comme vous venez de voir, sans même lui faire un petit compliment. Ils s'en garderaient bien ; ils prêchent la vertu désintéressée.

« Enfin, mon ami, cette vertu, ces talents, cette force d'une âme honnête, je les ai balbutiés de mon mieux. Vous m'avez contredit de tout votre cœur ; mais je ne m'en plains pas, puisque vous vous servez contre vous-même des flèches que vous me décochez si bien. Nous achetons quelquefois le droit de contredire les autres par celui de nous contredire nous-mêmes. Adieu, Diderot, mon bon ami. »

1. « Vous parlez d'après une description qui vous dit: *Ce tableau représente la prise de Troie.* C'est le poëte Simonides, d'accord avec le peintre, qui l'a écrit au bas. Ces gens-là savaient au moins le sujet représenté : ils l'avaient vu. Mais Denis Diderot soutient que le peintre n'a pas su ce qu'il peignait, ni le poëte ce qu'il écrivait. Vous ne voulez pas non plus croire Pausanias qui vous dit : Un mur sépare cette scène d'avec une autre qui représente le départ des Grecs après la prise de Troie*. Pausanias se trompe. Eh ! s'il se trompe, comment osez-vous suivre un guide infidèle? Comment osez-vous croire qu'il vous indique mieux les différents objets et les actions des différents personnages? »

* Pausanias ne dit pas qu'*un mur* sépare cette scène d'avec une autre; mais bien : *A partir de là, le reste ne paraît avoir aucun rapport avec la mer.* Voici sa phrase : τὸ δὲ ἐντεῦθεν οὐκέτι ἔοικεν θάλασσα.

en la mutilant. Il y a tant d'adresse à cela, que celui qui ne lirait que votre réponse n'aurait presque aucune idée de mon objection [1].

Je vous ai dit que la figure d'Echœax portant une urne d'airain entre ses bras était une figure élégante, noble, et liant bien la composition : c'est ainsi que je l'ai vu, et je défie un artiste qui n'est pas entièrement dépourvu d'imagination et de goût de le voir autrement [2].

Vous ne voulez pas que le serviteur d'un roi de Lacédémone ait de la noblesse et de l'élégance; c'est votre affaire et non la mienne.

Je sais qu'Amphialus ne fait pas masse avec Politès, Strophius, Alphius et les autres; parce que Pausanias en fait un groupe séparé.

Je ne suppose là ni ustensiles, ni ballots qui fassent liaison, parce qu'il n'en est pas parlé, et que, si j'en avais supposé, vous me l'eussiez bien su reprocher [3].

Tout ce que vous m'objectez snr Hélène n'a pas l'ombre de vérité. Hélène était adorée dans la famille de Priam : le bon vieillard l'appelait sa fille. Il ne tenait qu'aux Troyens d'éviter leur perte en la renvoyant; et les infortunés qui survécurent à la ruine de leur patrie étaient et devaient être occupés du sort divers qui les attendait. Et pourquoi auraient-ils regardé avec indignation la seule protectrice qu'ils eussent dans ce moment [4]?

1. « Si j'ai mal dit, j'ai eu tort ; si j'ai bien raisonné, je m'y tiens. »

2. « Tous les esprits ne sont pas dans une même tête. Rubens, qui n'était pas entièrement dépourvu de goût et d'imagination, quand il plaçait un porteur d'urne auprès d'un roi, ne donnait pas de noblesse au porte-faix. Vous voulez aussi qu'Échœax liât bien la composition ; *vous l'avez vu :* il n'y a rien à vous répondre. »

3. « Eh, non vraiment ! Ce n'est pas vous, c'est moi qui les suppose. Vous allez voir qu'à mon tour, il ne me sera pas permis d'imaginer trois ou quatre méchants ballots. »

4. « Avez-vous lu une comédie du comte de Caylus, où une demoiselle dit à Valère : Beau f... consolateur de Job ? Eh bien ! votre Hélène était une belle f... protectrice de Job. Après avoir causé la ruine d'Ilion et la perte de tant de milliers d'âmes, qui a-t-elle protégé, je vous prie? cette poignée de Troyens qui se dispersèrent? Encore, le bon génie protecteur de Memnon ne laissait-il souffrir que deux frères. Votre protectrice des Troyens les laissa tous égorger en une nuit. Je vous avais dit quelque part qu'Hélène devait être regardée alors avec indignation. Vous

Sans doute le peintre pourrait lui choisir d'autres admirateurs, mais certes ce n'eût été ni Ulysse, ni Anténor. Ulysse avait autre chose à faire qu'à admirer une femme; et je n'ai nul sentiment des convenances, ou le Troyen Anténor, ce perfide méprisé des Grecs et détesté des siens, est mieux dans le recoin où Polygnote l'a caché. Vos conseils, pour cette fois, auraient bien gâté le tableau de Polygnote [1].

Le plat Pausanias *ne dit rien de l'expression de Nestor*; donc Nestor est sans expression. *Il y a à côté de Nestor un cheval qui s'ébat sur le sable;* donc Nestor s'amuse à regarder ce cheval. Un vieux guerrier décrépit se repose sur sa lance *au moment d'un départ;* donc c'est un personnage bête et postiche. Le poëte l'a fait quelquefois pérorer dans l'assemblée des Grecs; donc le peintre est un sot de ne l'avoir pas fait pérorer ici. Voilà, en vérité, une étrange et bien étrange critique [2].

Je vous fais remarquer que Néoptolème égorge, qu'il est le seul qui égorge encore, que ce rôle sanguinaire lui convient, et ne convient qu'à lui; et je veux que vous admiriez ce choix d'incidents. Vous ne le voulez pas, vous; c'est que vous êtes plus difficile que moi, et que vous en avez le droit.

Le Pausanias nous montre six à sept personnages occupés de la même cérémonie religieuse et militaire, sacrifice ou serment n'importe. Il nous les montre sous différents vêtements qui les désignent; il nous les montre sous les seuls vêtements qui leur

savez que je n'entends pas le grec ; voyez donc vous-même ce que signifient deux vers qui sont à la fin de l'Iliade.

Οὐ γάρ τις μοι ἔτ' ἄλλος ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
Ἤπιος, οὐδὲ φίλος· πάντες δέ με πεφρίκασιν *.

« Je crois qu'ils disent, à peu près : *Je n'ai plus d'amis dans Troie; tout le monde me hait et me regarde avec horreur.* »

1. « Je vous remercie de votre errata. Cette faute gâtait une assez bonne observation. En effet, Ulysse et Anténor ne convenaient pas, puisqu'ils n'y sont pas. S'ils y eussent été, que Falconet l'eût trouvé mauvais, vous eussiez vu Diderot trouver mauvais à son tour ceux que son ami eût substitués. *Ils auraient bien gâté le tableau de Polygnote.* »

2. « Mon ami, quelle heure était-il quand vous avez lu cet endroit de ma lettre? «

* Hom., *Iliad.*, ch. XXIV, v. 775, 776.

restassent peut-être et qui convinssent à leur état et à leurs fonctions, et vous y trouvez à redire; tant pis pour vous[1].

Vous revenez encore sur ce pauvre Nestor; et, sans égard pour sa vieillesse, vous l'appelez stupide, vous lui reprochez de voir un assassinat de sang-froid. Et qui est-ce qui vous l'a dit? pour le coup, ce n'est plus moi, c'est vous, mon ami, qui recélez dans votre portefeuille un croquis au moins du tableau de Polygnote. Vous auriez peut-être occupé Nestor à faire des remontrances à Néoptolème, ce qui eût été tout à fait contre les mœurs du temps [2].

Je juge d'une composition qui n'est pas sous mes yeux, je ne la connais que par la maussade description d'un voyageur qui ne l'a sûrement pas surfaite; elle présente cependant encore un grand et bel ensemble à mon imagination : je demande si avec un tact fin, une connaissance délicate des choses qui s'enchaînent, d'expérience dans le progrès ordinaire des arts et de celles qui coexistent nécessairement sous un état donné de la société, il ne m'est pas permis, d'après des qualités et des circonstances énoncées, d'en présumer d'autres dont on a négligé de m'instruire? Voilà proprement l'état de la question [3].

Un tableau commandé dans un grand détail est à coup sûr un mauvais tableau; c'est presque exiger de l'artiste un autre technique que le sien. Mais si par supposition un peintre pouvait me rendre ou le sac de Troie ou tel autre sujet comme je le

1. « J'aurais bien tort de vous chicaner ici, vous n'avez pas lu le paragraphe entier.

« Vous complimentez on ne peut plus finement. Vous voulez sans doute me dire que j'ai bien fait de ne point blâmer ces guerriers ainsi coiffés et habillés autour de l'autel. Eh bien ! à vous entendre, on croirait que j'y ai trouvé à redire et que vous me le reprochez. Cela est trop subtil pour moi. »

2. « Qui est-ce qui m'a dit que Nestor voyait un assassinat de sang-froid ? C'est Pausanias. Il me conte qu'il a un chapeau sur la tête et une pique à la main. Tout insipide descripteur qu'on soit, s'amuse-t-on à de telles niaiseries quand il y a mieux à dire? et un mieux surtout qui doit être frappant, par l'intérêt qu'il met dans le sujet. »

3. « J'attaque un tableau qui n'est plus. Vous défendez un tableau qui n'est plus. Je n'ai pour moi que la description de Pausanias. Votre besogne est bien plus aisée que la mienne, vous avez de plus votre imagination vive et brillante; je ne me permets pas d'imaginer. Voilà, ce me semble, comment l'état de la question doit être généralisé. »

verrais dans ma tête; je me trompe fort si, avec beaucoup de défauts, ce ne serait pas encore une belle chose[1].

Pour apprécier une composition qui n'est plus, vous me renvoyez à la comparaison de deux compositions qui sont. Qu'est-ce que cette comparaison m'apprendra[2] ?

Ce n'est pas parce que les Grecs, au temps de Polygnote, ont admiré son ouvrage que je l'admire, c'est qu'il me paraît beau sur la plus insipide des descriptions, et que les Grecs le trouvaient beau au temps où ils avaient les plus grands artistes. C'est que sur les choses où Pausanias ne m'apprend rien, je ne m'arroge pas le droit d'en supposer de mauvaises; c'est que sur celles qui sont excellentes et dont il m'instruit, je me crois bien fondé à juger favorablement du reste; c'est, encore une fois, qu'il y a des données, un progrès connu de l'art, un état des choses usuelles qui m'autorise dans mes conjectures. Malgré cela, je rends tout hommage à votre chaîne; je ne me propose non plus d'en rompre un anneau que d'arracher un clou à la massue d'Hercule. Mais c'est que je crois aussi sentir juste; c'est que si je ne le croyais pas, je ne vous contredirais pas; c'est que si je ne vous contredisais pas, je resterais toujours ignorant, et que j'aime mieux rembourser une brusquerie qui me profite que de garder une erreur qui me nuirait[3].

Vous ne m'entendez pas quand je dis que Polygnote a placé l'intérêt de sa composition au centre de sa toile et qu'il en a jeté les accessoires sur les extrémités. Cela est pourtant clair[4].

Il ne tient pas à vous de réduire le mérite de Polygnote à avoir employé avec jugement des personnages décrits par Homère; d'accord: les personnages de Polygnote sont dans Homère, comme ceux de la sainte famille dans le Nouveau Testament, mais vous me feriez un véritable plaisir de me montrer dans le poëte aucun des incidents du peintre, et vous

1. « Voilà justement comme vous voyez le tableau de Polygnote. »

2. « Rien, si vous savez qu'un tableau dont l'idéal est sublime et l'exécution mauvaise est un mauvais tableau. »

3. « Si vous parlez sérieusement, comme je le crois, rien n'est plus honnête. »

4. « Oui, cela est clair; mais je ne veux pas entendre qu'une composition soit belle et sage, parce qu'elle est entre un vaisseau, un âne et une cruche. »

m'en feriez bien davantage de me montrer comment un artiste qui emprunte de l'historien ou du poëte ses personnages perd son mérite, surtout d'après vos principes. Virgile a fait dire à Neptune :

Quos ego..,. sed motos præstat componere fluctus[1] !

Combien n'en a-t-on pas fait de tableaux et qui n'en sont pas moins estimés[2] !

Un beau pied, une belle main, un tronçon qui ne dit rien, n'en sont pas moins des morceaux précieux ; je vous l'ai dit ailleurs ; mais pour vous faire voir que je ne me contredis point, ces parties d'ouvrages dénuées de pensée ne sont recommandables que pour l'exécution.

Ceux qui ont mis en misérables tapisseries gothiques les sujets d'Homère ne connaissaient Homère que par de misérables traductions gothiques ; mais quand ils l'auraient connu dans l'original, en auraient-ils eu les scènes, les images, les imitations de nature dans leur tête? quand cela aurait été, en auraient-ils été beaucoup grands artistes ? Vous n'avez pas saisi toute la force de mon objection. Je vous dis : les beaux-

1. *Enéid.*, lib. I.

2. « J'aurais fait une bien grossière sottise si j'eusse blâmé Polygnote parce qu'il prenait ses personnages dans un poëte. J'ai dit que, lisant les poëtes de son temps, Homère et d'autres, il y avait trouvé des *convenances* et avait pu les placer dans son tableau. Or, une convenance est une pensée. Si celle de mon czar, par exemple, était à Diderot, je ne pourrais pas accepter les éloges que je reçois de Diderot. Une pensée, une action, une convenance réfléchie, est donc quelque chose. Otez la pensée à certains ouvrages, vous en ôtez tout le mérite. Mon ami ne loue ici Polygnote que sur la pensée, moi je ne parle pas de l'exécution. Ainsi, ce que dit ici mon ami s'évanouit comme l'ombre du matin.

« Les bras me tombent quand c'est mon maître de logique qui compare la sainte famille, dont il n'y a aucune donnée dans le Nouveau Testament, avec le tableau de Polygnote dont les personnages, les convenances et les actions sont données dans les poëtes. Qu'y a-t-il dans l'Évangile qui ait servi à Raphaël pour son tableau? Rien que le nom des personnages. Ainsi, d'après mes principes, ne vous y trompez plus, le peintre et le sculpteur, dans les sujets où la pensée importe, perdent une partie considérable de leur mérite quand ils en sont réduits à prier les autres de penser pour eux. Ceux qui donnent des idées, des convenances, etc., pour des monuments d'importance le savent bien. »

arts se tiennent par la main, il est d'expérience qu'ils se tirent et marchent à peu près d'un même pas. Or les Grecs avaient, six cents ans peut-être avant Polygnote, un Homère, un Hésiode, un Orphée, un Linus, un Musée, et leur langue, la plus composée, la plus féconde et la plus harmonieuse de toutes les langues du monde, était parfaite. Quoi! vous croyez que ceux qui avaient fait de si grands progrès dans l'harmonie, l'élégance et la poésie, étaient restés barbares en peinture? Quoi! vous croyez que ceux qui avaient dans leurs têtes les poésies d'Homère, ses figures, ses images, ses imitations de nature, auraient eu assez peu de goût pour se contenter des peintures gothiques? *Pourquoi pas?* me répondez-vous. *Les sujets d'Homère sont en tapisseries gothiques.* Mais vous moquez-vous de me répondre ainsi? Homère était-il Français? Y avait-il environ cinq ou six cents ans que les Français étaient attachés au goût gothique; quoiqu'ils eussent une langue parfaite de tout point, des poëtes d'un goût et d'un génie sublimes? La nation avait-elle le tact exquis de la poésie, et demeurait-elle hébétée en peinture? Est-ce qu'en dépit de cette vérité, la poésie est une peinture pour l'esprit, et la peinture une poésie pour les yeux? une nation peut exceller depuis une longue suite de siècles dans un de ces arts et ramper bêtement dans l'autre, ayant commencé à les cultiver en même temps tous deux, et montrer qu'elle avait encore plus de génie pour l'un que pour l'autre? Je vous défie de me citer un seul exemple de ce phénomène : et si vous m'en défiez, je vous montrerai partout la langue et la poésie barbares, et la peinture ayant déjà produit de belle choses[1].

Je dis : Si les tableaux de Polygnote eussent été aussi mauvais que nos vieilles tapisseries gothiques, les Grecs ne les auraient pas plus admirés dans les beaux siècles de l'art que nous n'admirons aujourd'hui nos vieilles tapisseries gothiques. Admirons-nous aujourd'hui nos vieilles tapisseries gothiques? Oui ou non, il faut répondre un oui ou non ; le reste ne signifie rien. Et qu'importe la folie des Grecs ou la nôtre? Que m'im-

1. « Les premiers Grecs qui disputèrent le prix de la peinture furent Panænus et Timagore; ce pouvait être environ vingt ans après Polygnote. Un art est-il fort avancé quand on établit le prix d'encouragement? »

porte qu'un grand écrivain se connaisse mal en peinture? Que m'importe qu'il transmette à la postérité ses faux jugements pour ceux de sa nation et des connaissseurs? Par où cela touche-t-il à la question? La question est de savoir si quand on a vu un Raphaël, on admire une tapisserie gothique [1].

Vous vous embarrassez dans les dates de l'histoire de la peinture avec un air de satisfaction qui me fait plaisir.

Quoi! chez les Grecs, d'un goût si exquis, si actif, si extraordinairement nés pour les beaux-arts, si grands imitateurs de la nature qu'ils voyaient sans cesse, dans la patrie du génie, la peinture avait deux cents ans d'origine lorsque Polygnote parut, et Polygnote ne savait dessiner, rendre, composer, exprimer [2]!

Credat Judæus Apella;
Non ego [3].

Quoi! Polygnote avait quatre couleurs, et selon quelques physiciens il en faut moins pour rendre tous les tons de la nature, et Polygnote n'avait point, mais point du tout de couleur! *Credat Judæus Apella, non ego.*

La peinture était déjà parfaite même en Italie, et elle se traînait encore chez les Grecs maîtres en tout des Romains! *Credat Judæus Apella, non ego.* Que mon ami me cite tant qu'il voudra des faits qui paraissent contredire, qui contredisent même ceux-ci, des autorités d'auteurs qui embrouillent l'histoire de la peinture. C'est son affaire que de les accorder. Je ne m'en mêle pas [4].

Cléophante imagina le premier de peindre avec de la brique

1. « On ne peut pas mieux poser la question. Réponse : Si les Grecs avaient eu Raphaël, ils auraient moins admiré Polygnote. »

2. « Je vous avais dit dans ma dixième lettre : Polygnote a pu mettre dans son tableau un grand caractère de dessin, et de la justesse dans l'idéal et les caractères des figures. On ne s'en douterait pas à la manière dont vous me faites parler ici. »

3. Horat., lib. I, sat. v.

4. « Votre ami ne s'amuse pas à les accorder, ces faits contradictoires; il vous met sous les yeux les paroles de Pline, qui prétend que plus de deux cents ans avant Polygnote, il y avait en Italie des tableaux parfaits. Et votre ami se moque doucement de Pline; parce que, sous les Tarquins, Jupiter n'étant encore que d'argile, la peinture ne devait pas être fort avancée en Italie. »

pilée : d'accord. Que s'ensuit-il de là ? Qu'il tira le premier de la brique un rouge brun et qu'il introduisit sur sa palette une substance nouvelle[1].

S'il est vrai que je me trompe de la meilleure foi du monde, j'ai du moins la bienséance qu'il faut avoir dans la dispute, avantage dont je fais quelque cas.

Les tableaux de Polygnote, des *ébauches grossières, imparfaites, les commencements d'un art naissant !* Naissant chez les Grecs, après deux cents ans d'origine ! Ah ! mon ami, un art qui naît après deux cents ans de naissance, et chez une nation qui avait déjà eu quinze peintres de nom[2] !

Vous avez eu beau me crier que Polygnote pouvait être *recommandable pour autre chose que son antiquité ;* je ne vous écoute pas.

C'est qu'il y a dans tout ce que vous m'avez écrit je ne sais quelle incertitude de sentiment qui désespère. D'abord, vous avancez une opinion, et vous l'avancez net ; puis à mesure que la dispute s'engage, vous vous retranchez, vous vous modifiez au point qu'on ne sait plus quel est votre avis[3].

Relisez bien le passage de Quintilien, et vous verrez que ce grammairien n'avait rien vu de Polygnote, ni d'Aglaophon ; qu'il ne parlait que d'après un *on-dit,* et qu'il ne s'agit dans son passage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris sévère des anciens maîtres sur celui des maîtres modernes ; entre nous qu'est-ce que cela décide sur toutes les autres parties

1. « Mon bel ami, ce n'est pas là ce qui s'ensuit. Cléophante imagina de peindre ses camaïeux *monochromes* avec de la terre cuite broyée, parce que ce rouge approchait de la carnation. Il en était là pour tout coloris. On peignait avec du noir et du blanc : il imagina d'y ajouter du rouge de brique pour colorier les chairs, ce qui devait être fort désagréable. Voilà ce qui s'ensuit*. »

2. « Vous avez mal mis l'adresse ; c'est Quintilien qu'il fallait écrire : ceci ne me regarde pas. »

3. « J'ai cru qu'en se corrigeant et s'expliquant, on devenait et plus raisonnable et plus clair. »

* « Il s'ensuit aussi qu'au temps de Polygnote, on peignait les chairs avec une seule couleur (monochromate) qui était le cinabre ou le vermillon ; et que cette couleur fut laissée à cause de son âcreté lorsque Cléophante imagina, plusieurs années après, la terre rouge pour rendre les carnations plus supportables. Voyez Pline, l. XXX, c. VI, et concluez ce qui s'ensuit pour ou contre la peinture de Polygnote. »

de la peinture, et même sur la question du coloris? Je n'imaginerai point, je ne tourmenterai point, je ne lutterai point avec Quintilien que j'admire; mais je vous dirai qu'il y a bien longtemps que je ne suis plus un enfant, et que si je m'en mêlais je saurais très-bien louer Agasias ou tel autre grand statuaire ancien que vous admirez, sans humilier ni blesser un artiste moderne[1].

Eh bien! à votre avis Polygnote pouvait donc produire la sensation violente d'un grand morceau de sculpture, d'un beau dessin, d'une belle estampe, d'un camaïeu bien étendu, mais il n'avait point de couleur, mais point du tout? Mais songez donc que Quintilien vous dément, *quorum simplex color tam suî studiosos adhuc habet*[2], dit-il, la simplicité de son coloris captive les prétendus connaisseurs, et cela dans un temps où la peinture était parfaite, en Italie, à cinq cents ans de son origine en Grèce. Je ne m'échauffe pas, comme vous voyez. Je vais tout doucement m'enquêtant, proposant mes doutes, me renfermant dans la question et m'assujettissant à la bonne logique[3].

Il se peut qu'un roi eût eu plus d'or que de goût; mais de Bularque, dont ce roi paya le tableau au poids de l'or, il y a plus de cinq cents ans jusqu'à Polygnote; et longtemps avant Bularque, la nation avait des poëtes sublimes. Pardonnez-moi; j'avais déjà fait l'observation judicieuse et commune sur l'harmonie d'imitation dont il passe nécessairement des vestiges d'un grand artiste à un mauvais. Vous lirez quelque part dans mes

1. « Je ne vous ai pas dit que Quintilien avait vu le tableau de Polygnote. Mais comme il avait voyagé en Grèce et que le tableau de Polygnote existait de son temps, j'ai dit seulement qu'il avait *pu le voir*, et que d'ailleurs il rapportait l'*opinion universelle*. Vous voyez que je n'ai pas besoin de relire le passage. Je me suis mal exprimé, sans doute, puisque vous ne m'avez pas entendu ici. Je ne vous crois ni l'injustice, ni la maladresse de louer un habile homme aux dépens d'un autre. Je ne vous crois pas écolier de réthorique. J'ai seulement dit que les six ou sept lignes de Quintilien sur Polygnote tiendraient contre toute la rhétorique possible. »

2. Quintil., *Inst. orat.*, lib. XII, cap. x, § 3.

3. « Mon avis a été, et sera qu'un tableau sans coloris, pour qu'il puisse produire *la sensation la plus violente,* doit avoir, à la couleur près, toutes les qualités qui produisent cette sensation, dans un camaïeu, dans la sculpture, la gravure et le dessin. Si le tableau de Polygnote avait ces qualités, j'ai tort; bonne ou mauvaise, voilà ma logique. »

lettres qu'un peintre du pont Notre-Dame démontre évidemment qu'il y avait eu de grands maîtres avant lui. Allons donc interroger ce qu'on a tiré des peintures des ruines d'Herculanum, et attendons ce qu'on en tirera. Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait aucun morceau qui résolve votre objection?

Sans en être sûr il y a, jusqu'à présent, quelque raison de le croire. Oui, sans doute, vous avez fait l'observation; mais toute commune qu'elle est, vous ne l'avez pas faite où je vous attendais. Je voulais voir comment votre Apollon vous tirerait d'affaire, mais il vous a inspiré précisément comme monsieur le bailly conseillait madame la meunière.

Quoi qu'il en soit, les peintres anciens faisaient donc la peinture à l'instar de la sculpture et du bas-relief? Vous me permettez donc de regarder leurs compositions comme le morceau de Laocoon projeté sur une toile, avec tout ce qu'il y a d'expression et tout ce qu'on y peut supposer de couleur, quand on en a quatre sur sa palette? Si cela est, dites-moi si l'art, avec toutes ses ressources modernes, a plus acquis qu'il n'a perdu; et si vous refuseriez à une pareille projection le nom d'un grand et magnifique tableau. Le fait est que je n'ai jamais accordé d'autre mérite à Polygnote[1].

Je me suis trompé sur Cassandre; ce que j'en ai dit n'a pas le sens commun; il paraît qu'Ajax, poursuivi par les Grecs pour l'avoir violée dans le temple de Minerve, va par un faux serment ajouter le parjure au sacrilége, et que c'est là le sujet du groupe de Polygnote.

1. « Chanson, mon ami; vous enveloppez tous les peintres anciens avec Polygnote; c'est brouiller les fuseaux. Le reste a été suffisamment débattu et j'y ai fait mon devoir. Voici pourtant un calcul que j'avais oublié. Le tableau de Polygnote était fait vingt ans avant que Zeuxis inventât *le mélange des lumières et des ombres.* Si ce calcul ne vous convient pas, prenez-vous-en cette fois à Quintilien. Je ne sais s'il a dit une sottise, ou si c'est son traducteur; en tout cas, voilà son latin :

Zeuxis atque Parrhasius plurimum arti addiderunt quorum prior luminum umbrarumque invenisse rationem *:

« Que voulez-vous que je fasse? Ce sont vos amis qui donnent des coups de pied dans le tableau de Polygnote. »

* Quintil., *Inst. orat.*, lib. XII. cap. x, § 4.

Mais vous êtes charmant! Une fois dans ma vie j'ai le bonheur d'avoir raison avec vous, et vous effacez l'endroit[1].

Ce que vous reprenez sur les trois vieillards Axion, Agénor et Priam est très-bien repris, mais ces sottises-là ne sont pas de Polygnote; elles sont de moi. C'est que n'ayant lu que la ligne de Pausanias où il est fait mention de ces personnages sans égard à ce qui précède, j'ai pris trois cadavres pour trois hommes vivants. Bagatelle[2].

Vous entassez ici question sur question, et je vais y répondre bien précisément. Il pouvait y avoir dans Polygnote, de *coloris,* ce qu'on en pouvait obtenir avec quatre couleurs; d'*ensemble,* ce que le pauvre Pausanias y en a laissé, et c'en est plus que trente peintres modernes, fondus ensemble, n'y en auraient mis; de *dessin,* ce que j'en admire dans les bonnes statues grecques; *le drapé* de son temps et de sa nation, *l'expression, l'action et l'entente* du Laocoon; et de *perspective* peut-être ce qu'on en montrait dans les écoles de géométrie, car pourquoi non? Trente peintres modernes! je les réduis à trois qui ont dessiné, drapé, exprimé, etc., aussi bien que le plus bel antique : Raphaël, Carrache et Dominiquin[3].

De la poésie et de la peinture sans idées sont deux pauvres choses. Quant au technique des deux arts, ils ont bien leur difficulté l'un et l'autre; et je doute que la magie du clair-obscur soit plus difficile à saisir que les finesses de l'harmonie imitative. Il n'y a aucun peintre qui n'ait plus ou moins de cette magie; on lit des poëmes entiers, on parcourt cent poëtes, sans y trouver le moindre vestige de cette harmonie imitative. Le peintre apprend, imite, puise ou dans les autres artistes ou dans la nature l'harmonie et les effets; tous les poëtes qui ont précédé ne servent presque de rien à leurs successeurs; c'est un pur instinct de nature qui dicte le poëte sans qu'il s'en aperçoive. Tout le monde sent l'harmonie de la nature et d'un tableau, et il y a même des poëtes qui n'ont pas la première

1. « Eussiez-vous voulu qu'il restât? En eussiez-vous accepté les honneurs? »

2. Voir précédemment, page 137.

3. « Si vous tenez Polygnote pour plus habile que ces trois-là, je vous tiens, moi, pour le connaisseur en peinture et en sculpture le plus extraordinaire qu'il y ait au monde. »

idée de l'harmonie imitative. Trois ou quatre poëtes l'ont possédée au souverain degré, et puis c'est tout. Il y a plus encore de Rubens que d'Homère. Comptez dix mille beaux tableaux pour un beau poëme, mille grands artistes pour un grand poëte. La palette du poëte, c'est la langue. Jugez combien de fois il arrive que cette palette est pauvre sans qu'il soit au pouvoir du génie même de l'enrichir. Le poëte sent l'effet, et il lui est impossible de le rendre. Son idiome le condamne à être monotone, malgré qu'il en ait, et quand il a tiré de ses couleurs tout ce qu'il en pouvait tirer, et qu'il vient à comparer sa composition avec quelque composition grecque ou romaine, il trouve qu'il est faible, froid et gris, sans qu'il ait pu se rendre plus vigoureux; les couleurs, qui ne manquent jamais à l'artiste, quelque lieu du monde qu'il habite, ont manqué à mon poëte, et il n'y a point de reproche à lui faire, c'est malgré lui qu'il a été mauvais coloriste. La nature lui a donné l'âme et l'oreille, la langue lui refuse l'instrument. Oui, il est peut-être plus facile de faire du premier coup un petit poëme médiocre que de faire du premier coup un mauvais dessin; mais je ne doute point qu'il ne soit infiniment plus difficile, même avec le temps, l'expérience et le talent, de faire un beau poëme qu'un beau tableau[1].

Je ne comparerais point la composition de Polygnote au récit de notre poëte. Ce serait une grande bêtise à moi de le faire et de chercher dans une scène tranquille, un départ, la chaleur, le mouvement, le tumulte d'un combat. Mais avez-vous cru trouver l'occasion d'amadouer l'homme et de réparer les coups d'étrivières, les malheureux coups d'étrivières que

1. « Nous sommes d'accord; j'ai pourtant un avantage sur vous : je vous entends, et je vous ai fait faire une belle page. Ce que je vous ai dit n'est point du tout ce à quoi vous me répondez. 1° Un tronc d'arbre, une pierre bien représentés en peinture vous font plaisir à voir : vous en feraient-ils autant en versification? Voilà ce que j'ai dit. 2° Je sais copier des vers : je vous défie de copier un tableau. Je rendrai ma pensée en poésie, rendez la vôtre en peinture. Il ne s'agit pas de faire un poëme ni un tableau, mais d'écrire à pouvoir être lu, de peindre à pouvoir être regardé. Il est plus aisé de dire *ce héros magnanime,* que de peindre un héros magnanime. Il est plus aisé de dire et *de son front divin l'Olympe est ébranlé,* que de peindre ce front divin qui fait trembler l'Olympe. Voilà ce que j'ai dit. »

vous lui avez donnés? Vous l'avez saisie; c'est fort bien fait, mais Dieu veuille que cela vous réussisse[1].

Vous avez beaucoup d'esprit, mon ami, oh! beaucoup; pour de la logique, si nature vous en avait départi à égale mesure, il n'y aurait plus qu'à vous écouter et vous retenir par cœur. Au lieu de me mener sous les charniers des Innocents, il me fallait conduire à votre Académie, et de là à l'Académie française avec le sujet du récit de Voltaire à la main, et proposer à nos peintres de le mettre en tableau, et à nos littérateurs de le mettre en poésie, et vous auriez vu, à mérite égal d'ailleurs, combien la tâche eût été plus difficile pour mes confrères que pour les vôtres[2].

Vous voulez donc que nous laissions là Polygnote; il est généreux à vous de me le proposer; car vous êtes bien le plus fort et vous vous battez sur votre palier. J'accepte la trêve de bon cœur, surtout après la franchise que vous avez de convenir qu'il n'y a guère de mauvaises compositions que mon imagination n'embellît, guère de bonne que votre critique ne dégradât. Eh bien! tout est dit, tendez-moi la main, embrassons-nous, donnez-moi une bride et recevez de moi une paire d'éperons[3].

1. « Une scène tranquille; où d'un côté l'on arrache les enfants d'entre les bras des mères, où l'on arrache impitoyablement de l'autre les femmes pour les violer, où l'on égorge, etc. Dieu vous préserve, vous et les vôtres, de pareille tranquillité! Vous croyez donc qu'en rapportant ce tableau, j'ai voulu dorer les bords de la coupe? En conscience, je n'y ai pas songé, j'ai cherché dans différents poëtes : ce morceau m'a piqué davantage, et je l'ai pris. Je n'ai pas les mêmes craintes que vous. Si Voltaire se fâche, je dirai: Jupiter a tort, il prend son tonnerre. Si, au contraire, il reçoit mes observations en homme honnête et supérieur, Diderot aura mal connu Voltaire. Ailleurs, je me suis prescrit mon devoir, si j'ai tort. »

2. « Je viens de vous dire plus haut que vous ne m'avez pas entendu, et que vous avez dérangé la question. C'est de l'exécution seule dont il s'agit. Encore un coup, est-il aussi aisé de peindre ou de modeler le *Tout-Puissant*, que d'écrire le *Tout-Puissant?* C'était là ma question. »

3. « Entendons-nous, s'il vous plaît, avant de nous donner la main. Je ne suis jamais convenu que ma critique sache dégrader les meilleures compositions. Si je me soupçonnais cet affreux talent, je ferais encore quelques pas, j'irais l'éteindre à jamais dans le fond de la Sibérie, et vous n'auriez pas perdu un ami : c'est un monstre qu'il y aurait de moins sur la terre. Mais retenez bien, je vous prie, que mon respect pour les beaux ouvrages de l'antiquité n'est point équivoque. Quant aux faibles productions de ces temps-là, peu m'importe leur date.

LISTE DES SOTTISES DE DIDEROT ET DES INADVERTANCES DE FALCONET.

Troie prise et pas une maison brûlée et renversée. Cela est faux. On voit sur les confins de la toile, à gauche, des ruines, et au milieu des ruines la tête du cheval de bois, Pausanias le dit. Première inadvertance de Falconet.

« Les tableaux du pont Notre-Dame ne seraient pas meilleurs dans deux ou trois mille ans, s'ils y allaient. Le temps, le pays, la main sont donc indifférents, quand l'ouvrage est beau; la même chose, s'il est mauvais. Si l'artiste n'était que connaisseur ou antiquaire, ou simplement amateur, il aurait d'autres principes, ou n'en aurait aucun; mais il est faiseur, cela est bien différent.

« Eh! mon ami, quand nous avons commencé la dispute sur Polygnote, si j'avais su que dans l'*Encyclopédie* on imprimait que j'ai raison, nous nous serions épargné, vous des conjectures éloquentes, que j'aime pourtant; moi des calculs qui vous déplaisent. Je vous ai soutenu que Polygnote n'était encore qu'à l'enfance de la peinture, vers la huitième olympiade. Je trouve dans le dictionnaire, article *Peinture*, pages 254 et 271, qu'Apollodore d'Athènes *fut le premier qui représenta la belle nature; qu'il fut auteur de la peinture proprement dite; en un mot, qu'il donna naissance au beau siècle de la peinture;* et cela dans la quatre-vingt-treizième olympiade, plus de soixante ans après Polygnote. Ce n'est pas moi, comme vous voyez, qu'il fallait démentir. Mais le chevalier de Jaucourt vous l'eût mieux rendu que moi, c'est-à-dire s'il eût voulu; car il a fait de Polygnote (page 263) un peintre presque parfait, ce qui n'empêche pas *qu'avant Apollodore, aucun tableau ne mérita,* dit-il (page 250), *d'être regardé, ou de fixer la vue.* Voyez ce que Pline dit : *Neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos* *. Et ce qu'on lui fait dire quand on n'apporte, en le lisant, que la confiance due à un historien; et très-assurément, comme M. le chevalier de Jaucourt a beaucoup d'esprit et de littérature, et tout autant de philosophie, il voudra bien me pardonner cette petite observation sur l'histoire de mon métier.

« Les littérateurs qui consacreraient une partie raisonnable de leur vie à l'étude d'une science ou d'un art, autant que cela se peut sans l'exercer, en écriraient mieux, et ce qu'ils en diraient serait profitable. A moins de cela, leurs écrits perpétueront des erreurs et n'instruiront pas. Si un Pline, si un Voltaire, avaient connu la peinture et la sculpture, les peintres et les sculpteurs seraient fous de ce qu'ils en auraient écrit. Je vous avais bien dit que les erreurs d'un homme du premier mérite étaient contagieuses. Ce qu'a dit Voltaire des peintres et des académies de peinture est copié dans l'*Encyclopédie.* »

* Lib. LIII, 6-9.

« Mon Pausanias ne le dit pas, il se contente de dire : On voit le fameux cheval, mais il n'y a que sa tête qui passe les autres figures. Nulle mention de ruines. »

Dans un aussi grand tableau, après un aussi grand carnage, sept corps morts de compte fait; puisque Axion, Agénor et Priam sont vivants. La scène de Polygnote se passe dans le camp des Grecs et non dans la ville prise. Ainsi un grand spectacle de carnage eût été absurde. Il ne devait y avoir que peu de cadavres. Cependant il y en a bien plus que Falconet ne pense. Pausanias s'est contenté d'indiquer ceux qui avaient des noms connus; il dit expressément : *Parmi les cadavres*, ceux d'un tel et d'un tel. Deuxième inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias, après avoir nommé six de sept ou neuf corps morts qui sont dans le tableau, *ajoute : Un certain Érésus est aussi parmi les cadavres.* Or, dans tout pays, six et un font sept, comme sept et trois font dix. Il dit aussi : Il y en a *d'autres plus haut.* Mais cela est toujours trop maigre pour le sujet. *Axion, Agénor et Priam sont encore vivants;* non, ils sont morts. Première sottise de Diderot. »

Laomédon parmi les vivants ou les morts, quand il y a cinquante ans qu'il est enterré! Mais n'y avait-il à Troie d'autre personnage du nom de Laomédon que le père de Priam? Troisième inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias ne connaît aucun poëte qui ait parlé d'un autre Laomédon à Troie que le père de Priam. Ce sera donc une inadvertance de mon Pausanias, à moins que Diderot n'ait dit que Priam a sous les yeux le cadavre de son père Laomédon.

« Ajax qui va tuer Cassandre, c'est un sacrifice pris pour un serment expiatoire. Deuxième sottise de Diderot. »

Épéus nu : et qu'est-ce qu'il y a d'étrange dans une figure antique nue lorsqu'elle est occupée à une fonction pénible, tandis qu'on voit sans nécessité et sans qu'on le reproche tant de figures modernes nues, et dans des occasions où elles seraient tout aussi convenablement habillées. L'état des Grecs était si misérable à la fin du siége, qu'il fallait qu'Épéus arrasât les murs de Troie en casque et en cuirasse, ou qu'il fût nu. D'ailleurs,

Græci omnia nuda; mais Falconet n'y a pas pensé. Quatrième inadvertance de Falconet.

« C'est donc une grande faute de n'en avoir représenté qu'un ainsi nu. Permettez-moi de vous demander si le *Græci omnia nuda* signifie *nu sans chemise?* »

Des personnages et des noms inconnus, quand le sujet en fournit de connus : oui, inconnus à mon artiste, pour qui le tableau n'a pas été fait, qui n'était pas de l'Archipel, ni le contemporain de Polygnote, mais bien connus dans le siècle du peintre. Cinquième inadvertance de Falconet.

« Inconnus aussi à Pausanias, qui en savait là-dessus autant que Diderot et plus que Falconet, et qui trouve les noms de plusieurs personnages inventés par Polygnote. »

Des gens qui massacrent : il n'y a qu'un seul guerrier qui massacre, et ce guerrier c'est le fougueux Néoptolème, qui dispose de ses propres prisonniers au gré de son ressentiment. Sixième inadvertance de Falconet.

« *Lisez : un homme qui massacre et d'autres fort tranquilles auprès de lui.* Où sera l'inadvertance? »

D'autres sont tranquilles auprès d'eux : s'ils avaient tous été occupés de ce massacre, ce massacre aurait été le sujet du tableau, et ce n'aurait plus été le départ des Grecs, autre sujet qui demandait la variété d'incidents et de scènes que Polygnote y a introduite. Septième inadvertance de Falconet.

Le massacre ne se fait point sur le lieu de l'embarquement. Un massacre est plus intéressant par l'effroi qu'il cause, surtout par ceux qui sont *auprès*, qu'un embarquement qui s'arrange, et dont ils sont éloignés. Pourquoi voulez-vous que tout le monde soit occupé de ce massacre? Je parle de ceux qui sont auprès; vous répondez comme si je disais : tous les personnages du tableau.

Le traître Anténor non caractérisé par la tristesse. Le bonhomme Pausanias ne dit rien, je crois, ni de son caractère ni

de son expression. Si c'est moi qui l'ai fait triste, ce sera, si vous le voulez, ma troisième sottise.

« Mon Pausanias dit qu'il est accablé de tristesse, ainsi point de sottise. Mais une petite inattention seulement. »

Les noms de chaque personnage écrits. C'était, ce me semble, un usage du temps. Cochin voulait désigner ses figures par des lettres au frontispice de notre ouvrage [1]. Pour savoir si c'est une sottise, j'en appelle à lui, j'en appelle à Falconet qui, au Salon et ailleurs, par ignorance des sujets et des personnages, s'est trompé plus d'une fois. D'ailleurs, l'immense composition de Polygnote occupait tout un porche. C'était pour le peuple qu'il l'avait faite. Huitième inadvertance de Falconet.

« Quoi! Diderot confond de petites lettres imperceptibles mises à des figures allégoriques avec des inscriptions placées auprès de chaque figure d'un tableau d'histoire. Ce tableau *était fait pour le peuple :* il était fait pour tous les Grecs. Ceux qui étaient instruits du sujet en instruisaient les autres. A-t-on jamais fait un grand tableau héroïque pour le peuple exclusivement? Si c'était un usage du temps, il me semble que c'était un sot usage. »

Ce qui en était un assurément, c'est le mélange que nous faisions de Vénus et de M. Saint-Jean. Ce sont les Travaux d'Hercule et les quatre évangélistes sculptés en bas-relief sur une porte de la cathédrale de Cambrai. Sottise assez indifférente au temps que Sannazar faisait prédire l'incarnation par Protée, que Pétrarque comparait sa belle Laure à Jésus-Christ, que le Camoëns faisait rencontrer Bacchus avec la sainte Vierge.

« Pourquoi quelques sculpteurs ou quelques marguilliers ineptes n'auraient-ils pas fait trouver ensemble Hercule et les quatre évangélistes? Dans Paris même, où le bon goût est établi, une église fut longtemps décorée de l'histoire d'Hercule en tapisserie. Ce n'est que depuis quinze ou vingt ans que cette tenture scandaleuse n'est plus dans la nef de Saint-Eustache. Les noms de chaque personnage étaient écrits sur sa robe ou à côté comme au tableau de Polygnote.

« J'ai vu pis à Valenciennes, et j'y ai été sensible. J'ai vu la statue d'un monarque *dont la modération et la clémence* font le caractère dis-

1. L'*Encyclopédie.*

tinctif; je l'ai vu représenté dans l'attitude menaçante et haïssable d'un tyran. De la main gauche il saisit son épée déjà commencée à tirer du fourreau[1], et le bras droit, d'accord avec la tête, semble annoncer, par son action raide et forcée, les fureurs d'un duc d'Albe. Que m'importe ce qu'on a voulu dire? La postérité ne reconnaîtra pas Louis XV sous la figure ou l'attitude d'un Néron.

« L'inscription dit que la ville de Valenciennes goûtait les douceurs de la paix lorsqu'elle consacra ce monument d'amour éternel. Cette inscription est un discours prononcé par un échevin le jour de son érection ; accordez-la, si vous pouvez, avec la statue. Si vous y parvenez, vous serez fort habile.

« Je ne dis rien de cette statue comme sculpture. Elle est d'un très-habile homme de notre Académie. Je blâme seulement les convenances mal observées dans la représentation d'un souverain. Chargé de monuments de cette sorte et de la plus grande importance, j'ai quelque droit d'examiner, et, ce me semble, de juger les autres. Si je le dis tout haut, c'est que l'ouvrage est public. Mais je le dis honnêtement, parce que j'honore la personne et les talents de l'auteur, et qu'il est aussi odieux d'insulter qu'il est utile de réprimer le trop de licence. C'est le droit de tous d'observer. C'est celui de quelques-uns de prononcer, et c'est le sort de tout ouvrage public d'être observé et jugé, à proportion de son importance. Lieu commun que vous me passerez, parce qu'il est placé.

« Si je vis assez pour voir une bonne critique de mes ouvrages, j'en remercierai l'auteur. S'il arrive qu'il ait mal vu, je l'éclairerai poliment. Je l'ai déjà fait à Paris à propos de mes ouvrages mal payés de Saint-Roch : cela réussit volontiers. A propos de noms écrits sur les personnages d'un tableau, de l'Hercule sculpté dans un temple chrétien, etc., vous savez qu'à Londres plusieurs peintres concourent à la perfection d'un portrait, l'un s'empare du visage, l'autre de l'habillement, ainsi du reste. Mais vous ne savez pas qu'à Smolenska, lorsqu'il s'agit d'une fournée d'importance, un savant, un homme de génie à qui l'on s'adresse, propose différents ingrédients. Ils appellent cela *donner des idées*. Ensuite le boulanger en chef s'enferme pour en composer la pâte ; il lui donne la forme, et la met dans un four de glace qu'il a choisi comme plus convenable à cette manière d'enfourner. C'est, dit-on, le seul moyen de faire le bon pain dans cette sorte de four; surtout quand le boulanger en chef est aussi ingénieux que l'est celui qui préside à Smolenska. Ne blâmons pas cet usage, parce qu'il ne ressemble pas aux nôtres : contentons-nous de le rapporter avec discrétion. Chaque peuple a ses raisons : Polygnote avait bien les siennes que

1. Voyez *Monuments à la gloire de Louis XV*, page 146.

vous trouvez bonnes. Je vous entends dire : Quel diable de coq-à-l'âne me fait-il là, avec son four à la glace et son boulanger en chef? Il est question de peinture et de sculpture, et le voilà qui s'enfourne dans un galimatias inintelligible qui n'y a nul rapport. A la bonne heure, mon ami, mais je n'y suis pas si bien enfourné que je n'en sorte aisément. Si pourtant cet échantillon ne vous donnait pas de goût pour les nouvelles de la Russie, il me serait fort aisé d'en rester là. »

Point de soldats dans une ville prise, dans un départ d'ennemis. C'est ici que je prie Falconet de sentir combien le peintre grec était rigoureux observateur des convenances. On n'est point dans une ville prise, mais dans un camp, et l'absence d'Agamemnon, le général de l'armée, ne dit-il pas que le reste des troupes est ailleurs? Neuvième inadvertance de Falconet.

« Ménélas, Ajax, Nestor, et tous ces autres capitaines étaient là sans soldats; ces autels, cette statue de Pallas que Cassandre tient embrassée n'étaient pas dans la ville. Le corps mort du vieux Priam, tué au pied d'un autel ou devant la porte de son palais, n'était pas dans la ville. Le logis d'Anténor n'était pas dans la ville. Courage, Diderot, mon ami, courage. »

Nestor seul ne dit rien. Il prend à la scène la part qu'y devait prendre un guerrier décrépit, sur l'action et l'expression duquel Pausanias ne s'explique point; et j'ai bien peur qu'on n'accuse mon adversaire d'avoir repris une chose sage et sensée, et qu'on ne me permette de compter sa critique pour une dixième et dernière inadvertance; d'où il s'ensuit que nous nous sommes de temps en temps, Falconet et moi, occupés à défigurer, à frais communs, l'ouvrage de Polygnote.

« Puisque Pausanias ne s'explique pas, il m'est donc permis de souhaiter que Nestor prenne quelque part à l'acte cruel qui se commet auprès de lui. S'il y prend la part qu'il doit y prendre, je me suis rencontré avec le peintre. Où est mon inadvertance? Voilà une dizaine que vous avez comptée sans votre hôte ; en vertu du proverbe, vous pourriez bien compter encore une fois, cela fera deux. »

J'aime les arts ; vous, mon ami, vous les illustrez. Je vous dis ce que je pense, et je suis un ignorant. Vous, dont le talent et l'habileté sont reconnus, vous vous plaisez à m'instruire, et je tâche de profiter de vos leçons. Nous nous poussons sans mé-

nagement, et la chaleur de la dispute laisse sans altération notre estime et notre amitié réciproques : avis aux artistes et aux littérateurs qui n'en profiteront pas. Mais que nous importe? Adieu, mon ami, nous ne disputerons pas de longtemps. Vous vous en allez. Adieu, mon ami, portez-vous bien. Faites un heureux voyage : souvenez-vous, entretenez-vous quelquefois d'un homme qui prend l'intérêt le plus vif, le plus sincère à votre santé, à votre repos, à votre honneur, à vos succès; dont l'âme est malade depuis qu'il est menacé de vous perdre, et qui voit le moment de se séparer de vous comme un des plus douloureux de sa vie. J'ai beau me dire : Il va exécuter une grande chose; il reviendra comblé de gloire; je le reverrai; je sens que mon cœur souffre. Adieu, adieu, Falconet; adieu, mon ami.

X

Vous voilà donc, mon ami, à sept ou huit cents lieues de moi. J'ai compté tous les jours depuis votre départ. Je vous ai suivi de vingt lieues en vingt lieues, et si vous en avez moins fait, je suis arrivé à Pétersbourg avant vous... Comment vous êtes-vous porté ? N'avez-vous point été indisposé? et ne vous est-il arrivé aucune aventure fâcheuse sur la route ? Tous les matins, en me levant, je tirais les rideaux et je disais : « Ils auront encore aujourd'hui du beau temps »; et j'ai eu la satisfaction de le dire pendant plus d'un mois de suite. L'incertitude du sort de l'aimable prince l'a empêché de rien faire à la maison de la rue d'Anjou. Elle est encore comme vous l'avez laissée. Cela ne m'a pas empêché d'y retourner seul plusieurs fois, de m'asseoir ou sur le canapé de canne ou sous le petit berceau, et d'y penser à vous. J'ai reçu votre petit mot de Berlin, daté du 28 septembre. Je suis bien aise et peu surpris que ces Juifs ne soient pas aussi maussades qu'on nous les peint. Le général Betzky nous avait promis de vous envoyer prendre sur la frontière. L'a-t-il fait? Les premiers procédés, quand ils sont bons, ne garantissent pas l'avenir ; mais il y a tout à craindre pour

l'avenir, quand les premiers procédés ne sont pas tels qu'on les attendait. Nous avons si bien mérité qu'on allât même au delà des promesses qu'on nous a faites, que je me persuade qu'on le fera et que je me le persuade sans peine. Et puis je me dis : « L'impératrice est grande et généreuse ; son ministre est honnête homme et bon », et là-dessus je m'endors tranquillement. Mais peut-être l'avez-vous déjà vue, cette grande souveraine, sûrement vous l'avez vu, ce bon général. Hâtez-vous donc de m'apprendre qu'on vous a fait l'accueil que l'on doit au talent, à la probité et aux autres qualités excellentes de mon ami. Mademoiselle Victoire, vous vous impatientez que j'aie pu vous aimer, vous chérir, comme j'ai fait, et écrire une page et demie sans avoir seulement prononcé votre nom. Eh bien, c'est une petite malice. J'ai souvent pensé à Falconet, mais pas une fois sans penser à vous, sans vous regretter aussi, sans vous unir aux souhaits de mon cœur pour sa santé et son bonheur ; soyez heureux l'un et l'autre, soyez-le par tout ce qui vous entourera, soyez-le surtout l'un par l'autre.

J'ai vu M. votre père. J'ai vu aussi votre parente, mon amie. Elle a fait une maladie très-fâcheuse. Mademoiselle Collot, M. votre père est en effet un très-étrange homme. Comme il ne parlait pas de vous en termes convenables, Mme Diderot s'est grippée avec lui et peu s'en est fallu qu'il ne soit arrivé une scène très-violente chez moi. N'oubliez pas, mon ami, que vous me devez la préférence sur tous ceux que vous avez laissés dans ce pays, et qu'un service que je pourrais vous rendre et pour lequel vous vous adresserez à un autre, ce serait une injure cruelle. Mademoiselle Collot, nous vous avons dit, Mme Diderot et moi, jusqu'où vous pouvez disposer de nous. N'en rabattez pas un mot. J'aime Falconet comme mon frère, ma femme vous aime comme son enfant. Je serais bien à plaindre si mon frère était malheureux. Ma femme serait bien malheureuse, si elle apprenait des choses fâcheuses de son enfant. Ne prenez la plume pour me répondre que quand vous serez absolument délivrés de tous les embarras qui vous attendaient en mettant pied à terre. Songez que rien de tout ce qui vous concerne ne peut nous être indifférent. Où demeurez-vous ? où êtes-vous logé ? comment vivez-vous ? Les statues, les plâtres, toutes les caisses sont-elles arrivées à bon port ? A qui avez-vous affaire ? Les gazettes ont

pensé me rendre fou; si je ne connaissais la fermeté de votre âme, je craindrais bien que vous n'eussiez quelquefois jeté un coup d'œil en arrière. Mon ami, ne vous hâtez pas de juger.

Chaque climat a son mauvais et son bon effet.

> Justum et tenacem propositi virum
> Non civium ardor prava jubentium,
> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solida[1].

Ah! si j'étais à côté de toi, cher frère! Si j'étais à côté de vous, chère enfant, il me semble que nous serions bien forts. J'en ai quelquefois le désir si violent, que le cœur m'en bat et que ma tête s'en embarrasse. Mon ami, votre dessein en partant était de mettre incessamment la main à l'ouvrage, ne vous relâchez pas sur ce point. Tous les moments que vous perdriez seraient autant de moments volés à vos amis et à votre gloire. Il fait ici un froid très-piquant, j'ai peine à tenir ma plume et je vous crois transformés en statues de glace. Rassurez-moi encore là-dessus. Comment vos poitrines se trouvent-elles de la rigueur du ciel et de la chaleur des maisons ?

Mme Geoffrin est arrivée. Elle n'a qu'un cri après moi; mais je n'ai pas encore trouvé le moment de la voir. Des embarras domestiques m'en ont empêché. Je vous griffonne tout ceci à la hâte et ce griffonnage vous sera remis par un galant homme qui prétend devoir tout ce qu'il est à Grimm et à moi mais qui doit tout à son bon esprit et à sa bonne conduite. C'est le médecin de l'hetman des Cosaques. Recevez-le comme un honnête homme que nous aimons, qui nous aime et qui s'attachera à vous d'intérêt, quand il ne le ferait pas de reconnaissance.

Bonjour, mon ami, bonjour, Mademoiselle Collot. Le père, la mère et l'enfant vous embrassent et font pour votre prospérité les mêmes vœux qu'ils feraient réciproquement pour la leur.

Mais mon médecin ne vient pas. Je vais donc continuer de causer avec vous. Que faites-vous pendant vos éternelles soirées ? Vous lisez, mon ami, et vous interrompez de temps en temps votre lecture pour dire un mot de nous à Mlle Collot qui est assise à côté de vous. C'est le rôle que nous faisions ici. J'ai

1. Horat., od. III, lib. III.

appris avec quelque plaisir qu'on avait trouvé modiques les 1,500 francs que nous avions stipulés pour Mlle Collot, et qu'on y avait ajouté un petit supplément. Ce début me convient. Une autre chose que le prince Galitzin m'a dite et qu'il a lue dans une lettre du général Betzky, je crois, c'est que Mlle Collot allait s'essayer sur une de ses parentes, pour tenter immédiatement après le buste de l'impératrice. Tout cela me convient encore. Je vous avais chargé de quelques lettres. Les avez-vous fait remettre? Avez-vous trouvé un M. de la Fermière, et l'avez-vous trouvé tel que je vous l'avais promis? Je voudrais rassembler autour de vous quelques honnêtes Français qui remplaçassent à peu près ceux que vous avez quittés. Si vous apercevez un M. Berard et consorts, dites-leur que les lettres de recommandation que j'avais écrites pour eux ont été interceptées, qu'on a pareillement intercepté leurs réponses, et qu'ils ont pensé me perdre en me montrant au ministre comme une espèce d'embaucheur. Il n'était pas moins question que de la Bastille, ce qui ne m'a pas empêché de dire qu'il n'y avait qu'à mettre la misère à la Bastille et laisser faire les embaucheurs. Vous voyez, mon ami, par ce que je vous dis là, combien vous devez être réservé, soit que vous m'écriviez, soit que vous écriviez rue Neuve-Saint-Augustin. N'oubliez pas la convention des alinéas. Une autre chose sur laquelle je crois devoir vous prévenir, parce que je suis sûr de l'homme à qui je remettrai cette lettre, c'est de peu fréquenter M. notre embassadeur. On est disposé à regarder comme des espions ceux qui sont assidus chez lui. Le rôle d'espion ne vous va pas plus qu'à moi celui d'embaucheur, mais je ne crois pas le ministre de Russie plus équitable sur ce point que le ministre de France. Les ministres en général ne croient pas aux honnêtes gens. Les deux statues de marbre sont-elles découvertes ? L'impératrice les a-t-elle vues ? Ont-elles reçu le tribut d'admiration qu'on leur doit ? Avez-vous assisté aux séances académiques ? Avez-vous vu ce sculpteur français dont le nom ne me revient pas ? Comment en use-t-il avec vous? Tout se remue-t-il autour de vous, et espérez-vous trouver à la célérité de vos opérations les facilités qu'on nous a promises ? Comment avez-vous pris auprès des grands? Comment les grands ont-ils pris auprès de vous ? Je n'en ai encore vu que deux ici, c'est notre prince et l'hetman;

vous ne seriez pas à plaindre si tous les autres leur ressemblaient. Nos deux bustes sont revenus de la manufacture, celui de Damilaville cuit à merveille; celui de Grimm avec un coup de feu sur le front et sur le nez. Mademoiselle, j'ai le front et le nez rouges, mais cela n'empêche pas que ce ne soit très-beau, très-ressemblant, très-fin, plus que je ne le suis, et tout aussi vivant. Mon ami dit que j'ai l'air d'un homme que le génie va saisir et qui va partir de chaleur, comme il m'arrive quelquefois. Celui du prince Galitzin ressemble peut-être davantage, mais le mien est plus beau. La retraite qu'il a faite au four lui a donné un air de légèreté étonnant. Je n'ai pas le temps de vous parler de Greuze, de Chardin, de Cochin, de Pigalle, ce sera pour une autre fois. La dame Greuze m'a donné un violent chagrin. Mais laissons cela. J'espère que vous serez content du tableau que Chardin a fait pour le prince. Adieu, mes amis, *iterum*.

XI

Oui, mon ami, mon tendre ami, embrassez-moi, embrassons-nous. Vous arrivez, et tout en arrivant vous apprenez que la bienfaisante impératrice marie la fille de votre ami. Ce n'est pas à moi, c'est à mon enfant que vous devez tous des compliments. Des compliments, ô le vilain mot! Des caresses, des embrassements, des marques de joie. Viens, mon enfant, approche, viens que je t'embrasse pour le maître et pour son élève. Mais me croyez-vous moins heureux que vous ? Croyez-vous que dans ces instants mon âme ne soit pas partagée entre mon bonheur et le vôtre ? Demandez-le à Prault, à Grimm, à Le Moyne et autres. Ils sont venus avec la foule de ceux qui ont applaudi à la munificence de Sa Majesté. Ils me parlaient d'elle, ils me parlaient de moi. Et je leur répondais de vous: « Il est arrivé. Ils sont arrivés. Ils se portent bien. Ils ont reçu le plus doux accueil. Tenez, voyez, lisez ce qu'il m'écrit lui-même, ce qu'il écrit au prince des charmes, de la grâce, de l'esprit, de l'affabilité de la souveraine. Il nous a perdus, il

nous regrette; mais le général Betzky nous remplace. Il fera certainement une grande chose, car il aura le repos sans lequel le génie s'éteint, le talent se cherche et ne se retrouve pas ». Mon ami, vous voilà donc dehors de la plus grande des inquiétudes. L'impératrice sait la pensée de votre monument et l'approuve, et comment avons-nous pu douter qu'elle ne l'approuvât ? Elle est grande cette pensée, elle est simple, elle est violente, elle est impérieuse, elle caractérise le héros. Vous me parlez du prince Galitzin? Que voulez-vous, mon ami, que je vous en dise? C'est une des belles âmes que le ciel ait formées. Il est heureux de ce que nous le sommes; et il l'est autant que nous. Il me disait en m'embrassant : « Non, quand l'impératrice m'aurait donné un million à moi-même, je ne lui en saurais pas plus de gré que de ce qu'elle a fait pour vous. » Et croyez-vous que son rôle à Paris soit déplaisant dans ce moment? Où est l'ambassadeur qui ait le droit d'être aussi vain que lui? Il ne saurait faire un pas, il ne saurait entrer dans une seule maison, sans y entendre l'éloge d'une souveraine qu'il adore. — Ma foi, mon ami, il n'y a que ma position qui soit aussi agréable que la sienne.

Mais dites-moi, je vous prie, si c'est sa faute à lui que sa maîtresse soit grande.

Travaillez donc, mon ami, travaillez donc, bonne amie. Faites l'un et l'autre de belles choses. Tout vous y convie. Eh bien, nous vous avons donc desservis en vous annonçant trop favorablement. Tenez, il me prend envie de vous envoyer la lettre du général Betzky, afin que vous y lisiez de vos propres yeux que nous sommes des maussades qui ne connaissons que la moitié du mérite de nos amis et qui ne savons pas en parler comme il convient. C'est un des reproches qu'il me fait entre beaucoup d'autres. Par exemple, il ne veut plus être Son Excellence pour moi. Que diable voulez-vous que je réponde à cela, sinon de le prendre au mot? Il est bien aisé de se défaire du titre quand on a la chose. Eh bien, quand la très-gracieuse souveraine daignait vous entretenir de vous et de moi, à votre avis, il n'y manquait donc qu'une chose, c'est que je fusse à votre place. Si j'y avais été, ce n'est pas comme cela que j'aurais dit : c'est que mon Falconet fût à côté de moi. Le père, la mère, la fille vous jettent leurs bras tout autour du col. Écrivez-moi,

bonne amie. Écrivez-moi. Un M. Girard, qui part d'ici en qualité de médecin de M. l'hetman, vous a remis ou vous remettra une lettre de moi. Ne rabattez pas un mot de ce que vous y lirez. Prenez-y la mesure des sentiments que vous nous devez. Si Mme Diderot vient à mourir, vous aurez encore une mère à pleurer. Recevez mon compliment sur le portrait de Mlle Anastasia. Recevez-le d'avance sur celui de l'impératrice ; mon amie, mon ami, caressez bien le général Betzky, jetez-vous, s'il le faut, aux pieds de l'impératrice et obtenez-moi une copie de ce portrait. Il faut que je l'aie. Il faut qu'il soit placé devant moi. Il me fera sûrement faire quelque belle chose ; car j'ai juré d'élever aussi un monument à ma bienfaitrice ; et ce serment sera rempli. Le vin du sculpteur va grand train ; je ne sais si vous vous portez mieux de tant de santés bues ; pour moi il ne tiendrait pas au prince que je n'en chancelasse quelquefois. J'ai souvent l'honneur de souper avec lui, et deux heures du matin nous ont surpris quelquefois le verre à la main et les noms du sculpteur et de son élève à la bouche. Vous dormez tandis que nous causons tendrement de vous. Saluez M. Michel de ma part. Puisqu'il a senti votre mérite, il n'est pas sot ; et puisqu'il met tout en œuvre pour vous servir, fût-il prêtre, fût-il diable ou pis encore, je l'en remercie et je partage votre reconnaissance. Je gage que ce M. Michel n'a jamais signé de sa vie avec plus de plaisir que la lettre de change pour votre ami. J'aime à me le persuader. Je crois sur mon âme que les bonnes actions engendrent les bonnes actions, et que s'il y a tant de fripons dans ce monde, c'est qu'il n'y a pas assez d'honnêtes gens. J'allai chez M. Baure pour toucher mon argent. Savez-vous bien que j'eus toutes les peines du monde à empêcher ce M. Baure, que je n'avais jamais vu, d'arrondir la somme défaillante de quelques sacs pour l'emploi que j'en voulais faire? La bonté est peut-être plus épidémique encore que la malice. Tous ceux qui ont eu de l'amitié pour vous l'ont conservée et la conserveront. Grimm me charge de ses vœux pour votre bonheur et vos succès. Les Bron[1], les Van Loo, les Damilaville, les Naigeon n'ont tous qu'une voix. C'est un éloge où les noms de

1. Bron était taxateur des postes et inspecteur général du bureau de départ. On retrouvera plusieurs fois son nom dans les lettres à Mlle Volland.

l'impératrice, du ministre, du sculpteur et de son élève sont entassés pêle-mêle, comme le sentiment du cœur les jette.

Notre petit Le Moyne commence cinquante phrases et n'en finit aucune ; il se fond en tendresse. Certainement cet homme vous chérit, et a l'âme tout à fait douce et bonne. « Mon enfant Falconet, dit-il, c'est qu'il est mon enfant... C'est que quand son père me l'amena... Non, il n'y avait pas un an que je l'avais vu que je lui disais : Il ne tient qu'à toi d'être simple comme Bouchardon, vrai comme Pigalle et chaud comme moi... et le voilà... une belle chose, je réponds qu'il la fera... » Et puis il faut voir la mine touchante, les grimaces pathétiques, les convulsions qui accompagnent ce ramage décousu. M. Collin a rendu visite au prince de Galitzin, qui est enchanté de son honnêteté. J'ai vu deux fois votre cousine. Je ne saurais oublier Perraut. Perraut, mon ami, irait vous voir à Pétersbourg si vous lui faisiez signe. Il faut qu'au fond vous ne soyez pas trop méchant puisque votre domestique même se souvient de vous et vous regrette. Vous allez donc au bal? Y dansez-vous l'ours? Mlle Collot tient-elle le ruban ? Mon ami, comptez que vous dansez l'ours sublimement. Vous n'y reconnaissez donc pas l'impératrice ? Et qui diable aussi reconnaîtrait la plus grande souveraine du monde sous la casaque de ce gueux de saint François ?

Mon ami, qui sait ce que l'impératrice fera de moi ? Qui sait si le monument même que j'ai projeté d'élever à sa gloire ne m'enverra pas à Pétersbourg ? Cet endroit pourrait bien être le seul du monde où il me fût permis de l'élever. Hâtons-nous toujours nous de débarrasser des entraves qui nous lient. Fermons notre porte aux importuns, et mettons la main à l'ouvrage. On est sans génie ou on le trouve dans ma position et la vôtre. Célébrez le czar Pierre. Je célébrerai Catherine de mon côté ; ce que je lui dois remplacera peut-être ce qui manque au talent. La reconnaissance fit une fois faire à Chapelain une ode sublime. Je vaux mieux que Chapelain, et il n'avait qu'un ministre sanguinaire à chanter. Si je vais jamais à Pétersbourg j'y porterai ma pyramide entre mes bras. Puissé-je encore vous y trouver! J'ai supplié le général Betzky de fermer pour moi la main bienfaisante de l'impératrice. Je n'ai qu'un enfant et j'ai plus de quatre mille six cents livres de rente. Si elle ne sait pas être heureuse avec deux fois plus de revenu que son aïeul n'en a laissé à son

père, c'est qu'elle sera folle, et il n'y a point de bonheur pour les fous. Mais il me resterait deux choses à obtenir et c'est à vous que je voudrais bien les devoir. Ce buste, mon ami, ce buste dont je vous ai parlé plus haut, et auquel je reviendrai jusqu'à ce qu'il me soit accordé, et puis les deux médailles qu'on a envoyées à d'Alembert et à Marmontel. Tout le monde les va voir chez eux. On s'avise aussi quelquefois de me les demander, et je vous avoue que j'ai quelque honte à ne montrer qu'une mauvaise gravure, ou qu'un pauvre bronze. Si cependant il y avait de l'indiscrétion, après tant de grâces obtenues et si peu méritées, d'en solliciter encore de nouvelles, gardez le silence.

Bonjour, mon ami, portez-vous bien. Écrivez-moi sans cesse. Lorsque vous aurez l'occasion de faire votre cour à Sa Majesté Impériale, ne séparez jamais mon hommage du vôtre. Eh bien ! vous persistez donc, malgré mes sentences, dans votre mépris pour la postérité? Savez-vous à qui vous ressemblez ? au poëte anglais Pope : il ne pouvait souffrir qu'on le louât comme grand poëte, il voulait être loué comme honnête homme ; à la vieille duchesse du Maine : elle ne pouvait pas souffrir qu'on la louât comme femme d'esprit, elle voulait être louée comme belle. Vous dédaignez le lot qui vous est assuré ; vous n'ambitionnez que celui qui peut vous échapper. Le bonheur présent, si vos contemporains vous avaient de tout temps rendu la justice que vous méritez, peut-être feriez-vous plus de cas de la justice de l'avenir. Mais il faut convenir que nous sommes bien hargneux tous les deux, puisqu'une distance de sept cents lieues ne nous empêche pas de nous lancer des traits. Mais serez-vous homme à abandonner la décision de notre querelle au jugement de ma bienfaitrice? Prenez-y garde, mon ami. Cette femme-là est ivre du sentiment de l'immortalité, et je vous la garantis prosternée devant l'image de la postérité. Tenez, j'ai lu écrit de sa main dans une lettre à Mme Geoffrin : *Ce que j'ai fait pour Diderot est bien ; mais cela n'immortalise pas.* A présent, dites encore du mal de ces deux sentiments sacrés, si vous l'osez. Allez les attaquer après cela dans l'auguste sanctuaire que je vous désigne. Désabusez, si vous pouvez, cette grande âme du plaisir de se savoir divinisée par des hommes séparés d'elle de la distance du pôle à l'équateur. Elle est heureuse par les éloges qu'on fait d'elle dans des contrées

où elle n'est pas, et elle sent juste. Pourquoi cesserait-elle de sentir juste, si elle accroissait en elle-même ce bonheur de celui d'être heureuse dans des temps où elle n'est pas davantage? Quand elle parcourt l'histoire d'Angleterre, n'est-il pas doux pour elle de pouvoir substituer le nom de Catherine à celui d'Élisabeth? Nous existons dans le passé par la mémoire des grands hommes que nous imitons, dans le présent où nous recevons les honneurs qu'ils ont obtenus ou mérités, dans l'avenir par la certitude qu'il parlera de nous comme nous parlons d'eux. Mon ami, ne rétrécissons pas notre existence, ne circonscrivons point la sphère de nos jouissances. Regardez-y bien. Tout se passe en nous. Nous sommes où nous pensons être. Ni le temps ni les distances n'y font rien. A présent vous êtes à côté de moi. Je vous vois, je vous entretiens. Je vous aime. Je tiens les deux mains de Mlle Collot, et, lorsque vous lirez cette lettre, sentirez-vous votre corps? Songerez-vous que vous êtes à Pétersbourg? Non. Vous me toucherez. Je serai en vous, comme à présent vous êtes en moi. Car, après tout, qu'il y ait hors de nous quelque chose ou rien, c'est toujours nous que nous apercevons, et nous n'apercevons jamais que nous. Nous sommes l'univers entier. Vrai ou faux, j'aime ce système qui m'identifie avec tout ce qui m'est cher. Je sais bien m'en départir dans l'occasion. Adieu, mon amie, adieu, mon bon ami. Embrassez-vous tous les deux pour moi.

A Paris, ce 29 décembre 1766.

XII

Non, mon ami, je ne laisserai pas partir M. Simon sans vous écrire un mot. Mais il me faut un peu plus de temps qu'il ne m'en accorde pour répondre à mon aise à deux ou trois de vos précédentes lettres. Il y a quelques articles importants qui demandent de la réflexion : ce sera pour le premier moment où j'aurai le courage de fermer ma porte à la multitude des

distractions infinies qui viennent m'assaillir tout au sortir de mon lit... Il me semble, à la forme de mon papier et au ton de mon billet, que vous soyez toujours à quatre pas de chez moi... Vous êtes cependant bien loin, bien loin ; mais ce n'est ni de mon cœur ni de ma pensée... Que ma paresse et mon silence ne vous découragent point. Vous connaissez bien quelle est la sorte de bonheur dont nous jouissons dans ce pays-ci, et vous êtes bien sûr que nous n'en pouvons être privés que par des événements très extraordinaires. Ce n'est pas là tout à fait votre position par rapport à nous. Vous avez changé de climat, de vie, de mœurs, de connaissances, d'aliments, d'air, d'eau, de société ; nous avons besoin sans cesse d'être rassurés. Continuez donc de nous parler de votre santé, de vos travaux, des attentions qu'on a pour vous, des agréments dont vous jouissez. Que nous sachions qu'il y a sous le pôle, indépendamment de la souveraine, des hommes sensibles à l'esprit, à la probité, aux talents, et que vous avez trouvé en Russie tout ce que vous deviez naturellement vous promettre d'avantages, en quelque lieu du monde que vous fussiez allé, avec les qualités personnelles infiniment estimables que vous y auriez portées ; ces qualités qui m'attachèrent à vous au premier moment où je vous vis, qui, mieux connues de jour en jour, me firent ambitionner le nom de votre ami, et qui, également appréciées de loin et de près, me font sentir à l'instant où je vous écris tout le regret de votre perte. Mais je dis mal : est-ce que vous êtes perdu pour moi ? est-ce que je suis perdu pour vous ? Non, ami, je vous recouvrerai. Je vous reverrai. Je n'y tiendrai pas. L'amitié, le sentiment de la reconnaissance la plus vive, m'enlèveront un jour de vive force et me porteront entre les bras de mon ami, aux pieds de mon auguste bienfaitrice. Je la voudrai voir cette femme despote qui s'avise de dire un jour à ses sujets : « Nous sommes nés pour vivre sous des lois, les lois sont faites pour rendre les hommes heureux ; personne ne sait mieux que vous à quelles conditions vous pouvez être heureux. Venez donc me l'apprendre. » Voilà, mon ami, le trait qu'il faudrait transmettre à la postérité la plus reculée parce qu'il est unique, parce que le passé n'en offre point d'exemple chez aucune nation, et que les maîtres du monde sont trop jaloux de leur autorité pour que l'avenir en offre un second. Montrez-la-moi

donc, mon ami, elle debout et le Russe son sujet, un autel entre deux ; sur cet autel le rouleau de la loi à demi déplié, et sur ce rouleau, le souverain et l'esclave jurant tous les deux également d'observer la loi... Mais j'entame malgré moi la lettre qui doit succéder à celle-ci. Nous nous entretenons sans cesse de vous. Nous buvons sans cesse à votre santé. Je suis sans cesse assailli de gens qui viennent m'interroger sur votre sort. Je ne compte pas ceux-là au nombre des importuns. Ils me font parler de vous. Ils me font sentir que votre bonheur est le mien, et ils s'en retournent affligés ou satisfaits, selon le motif qui les amenait. J'attends avec impatience une réponse à ma dernière lettre à Son Exc. M. le général Betzky. Je voudrais bien qu'elle fût telle que je la désire. Avec quelle ardeur je me mettrais à l'ouvrage ! La belle chose que je ferais ! Et avec quelle célérité ! Chaque ligne me paraîtrait un pas fait vers la contrée qu'habite mon ami. Bonjour, mon ami, bonjour, tendre ami. Bonjour, mademoiselle Victoire. Je vous chéris toujours également. Conservez-moi les sentiments que vous m'avez accordés. Vous vous doutez bien que votre nom se trouve souvent mêlé ici avec celui de Falconet; vous l'avouerai-je? c'est avec tant d'intérêt, une si douce émotion qu'il est prononcé, qu'on est quelquefois tenté de croire que vous m'êtes plus chère encore qu'une fille ne l'est à son père, et j'ai quelquefois senti qu'il fallait toute la force de l'honnêteté pour écarter des esprits une idée dont j'étais vain. Je vous reverrai aussi et ce sera moi qui ferai les avances. Comme de raison, recevez toutes les amitiés de la mère et de la fille. Je vous réponds de leur sincérité; c'est avec le plus grand plaisir que la mère s'est chargée de votre commission ; si elle est aussi bien faite qu'on l'a souhaitée, vous ne serez pas mécontente... Embrassez-le pour moi. Embrassez-la pour nous tous et songez que nous sommes trois... Vous n'avez donc pas pu souffrir qu'un M. Berard se plaignît de moi en votre présence. Je pardonne à M. Berard de ne m'avoir pas connu ; si vous le revoyez, dites-lui que j'ai risqué d'aller à la Bastille pour avoir voulu lui tenir la parole que je lui avais donnée.

Adieu, mes amis, mes bons amis. Sous quelques jours, nous causerons plus longtemps ensemble.

XIII

Ah ! mes amis, que les hommes sont méchants ! Ils se montrent quelquefois ennemis de tout bien. Il faut qu'il y ait au fond de leur âme quelque germe maudit et secret de jalousie qui les porte à souhaiter la chute de tout projet honnête ; tandis que, d'un autre côté, ils exigent nos succès sans lesquels nul plaisir, nul enthousiasme, nul sentiment d'admiration pour eux. Ils ne savent ce qu'ils veulent, amis des belles choses, ennemis de ceux qui les tentent, enragés contre ceux qui les exécutent. La belle bouffée de morale ! Le beau texte à suivre sous le petit berceau ! nous en aurions tous les trois pour jusqu'à la chute du jour. Mais allons à l'application. Il n'y a rien que ces génies infernaux-là n'aient imaginé pour troubler, alarmer, effrayer, dégoûter ce pauvre Simon. Ils lui ont montré les Russes avec des cornes, des queues et des griffes ; la Russie comme l'enfer de Milton, où les damnés étaient promenés alternativement d'un abîme de glace dans un abîme de feu, afin de rendre un extrême plus cuisant et plus cruel par son extrême opposé ; les Russes comme des gens sans probité, sans honneur, sans foi, des geôliers féroces d'entre les mains desquels on ne se tirait plus quand on avait eu le malheur d'y tomber. Enfin, la tête de ce pauvre Simon était à tel point dérangée que j'ai vu le moment où vous n'aviez point de mouleur. Vous entendrez ce qu'il vous en dira lui-même. Même conduite avec Vandendrisse. Cependant, l'un est maintenant aux portes de Pétersbourg, et l'autre est sur le point de quitter celles de Paris. Dieu merci, la génie a maintenant autour de lui tous ses instruments, et rien ne peut plus l'arrêter. Travaillez donc, mon ami ; travaillez avec chaleur ; faites un monument digne de la souveraine qui l'ordonne pour Pierre le Grand, digne de la nation qui l'ordonne pour sa souveraine, digne de vous. Vengez-vous de cette vengeance qu'il n'appartient qu'aux âmes telles que les nôtres de prendre. Avant que

vous receviez cette lettre, Mlle Collot aura sous ses yeux les emplettes dont elle nous a chargés. Simon les lui porte. Eh bien donc, quand recevrons-nous cette brochure que vous avez eu la rage de faire imprimer ? J'aurais été bien aise de revoir le tout, surtout ces premiers petits chiffons qui ont été écrits sur le bout de la table. Cela sera peut-être si déguenillé, si traînant, si froid, si mauvais, que je ne vous pardonnerai jamais d'avoir eu si peu d'égards pour la gloire de votre ami. Malheur à vous, si vous avez la supériorité dans cette querelle. Il faut que vous fassiez mieux des statues que moi, mais il faut que je fasse mieux un discours que vous. Vous m'avez proposé de célébrer dans quelque petit ouvrage les premiers pas de l'impératrice dans la carrière du gouvernement. Vous vous offriez à m'envoyer les pièces nécessaires. N'ayez pas mauvaise opinion de moi, si je n'ai pas montré là-dessus tout l'empressement que vous deviez attendre de ma reconnaissance pour ses bienfaits multipliés, accumulés. Mais au moment où vous me présentiez une tâche si conforme à mon cœur, peut-être en même temps si supérieure à mon talent, savez-vous ce que je faisais ? J'écrivais au général Betzky[1], je décrochais de la muraille une vieille lyre dont la philosophie avait coupé les cordes, je recherchais l'enthousiasme de mes premières années ; je le retrouvais, et je chantais l'impératrice en vers ; oui, mon ami, en vers ; et même en vers qui n'étaient pas mauvais. Puis, reprenant le ton de la raison pédestre et tranquille, ne me croyant pas tout à fait incapable de seconder ses grandes vues, je m'engageais à travailler à un vocabulaire général où tous les termes de la langue se trouveraient expliqués, définis, circonscrits. Vous concevez qu'un pareil ouvrage ne peut se faire que lorsque les sciences et les arts ont été portés à leur dernier point de perfection. Vous concevez que c'était un moyen de transporter chez une nation naissante tous les travaux, toute la lumière de trois ou quatre cents ans d'une nation policée. Vous concevez que l'exactitude et la franchise suffisaient seules pour rendre un pareil ouvrage d'une hardiesse à exiger toute la protection d'une souveraine. Je ne voyais que ce monument qui pût à peu près m'acquitter avec ma grande

1. Voir cette lettre dans la Correspondance générale.

bienfaitrice. Je me suis offert. J'ai proposé. J'attends encore une réponse. C'est alors que vous eussiez vu votre ami accourir à Pétersbourg avec sa pyramide entre ses bras, comme je vous le disais dans une de mes premières lettres. C'est sur cette pyramide que nous aurions mis en inscription la suite des établissements, des actions mémorables de l'impératrice, ce qui aurait infiniment mieux valu que d'en écrire une brochure. Voyez, mon ami, que l'impératrice agrée seulement par votre bouche le sacrifice de mes dernières années, et je me renferme, et je travaille, et j'exécute à moi seul tout ce que notre Académie française n'a pu faire, au nombre de quarante, dans un intervalle de plus de cent quarante ans. Sentez bien surtout l'importance de mon projet ; sentez qu'une définition bien faite est toujours le résultat et la dernière ligne d'un bon traité. Sentez combien d'erreurs démasquées, d'opinions éclaircies, de préjugés renversés, *et cætera*, et cela dans un ouvrage à l'usage journalier des jeunes, des vieux, des grands, des petits.

Mais voilà mon papier qui finit, Vandendrisse attend, et je n'ai pas encore dit à mon ami la moitié de mes pensées. Ce sera pour une autre fois. Je vous annonce le départ voisin pour Pétersbourg d'un homme du premier mérite. Je vous accuse en même temps la réception de votre billet énigmatique. Tout est fini. Tout l'était depuis longtemps.

Le serpent et la vipère n'iront pas au loin troubler le repos de mes deux amis. Mille et mille embrassements à l'un et à l'autre.

XIV

Juillet 1767.

Eh bien, mon ami, où en êtes-vous ? Profitez-vous de l'absence de la cour et du retour de la belle saison ? Ce cheval respire-t-il ? S'élance-t-il fièrement vers les contrées barbares? Nous offrira-t-il bientôt l'image d'un des plus beaux mouvements qu'il y ait dans la nature, un grand espace franchi d'un saut, par un animal qui sent son cavalier et qui lui répond ?

Le beau centaure à faire que le centaure-czar ! Et ce czar ? Il me semble que je le vois. Comme il commande ! Comme les obstacles disparaissent devant lui !... Ils en mourront de rage, tous ces petits talents jaloux qui vous condamnèrent ici, en dépit de l'ange, du prophète de Saint-Roch, de Saint-Ambroise, *et cætera*, à la sculpture délicate, au madrigal, à l'idée ingénieuse et fine. Je t'en prie, mon ami, tue-les. Que j'aie le plaisir de les voir foulés, écrasés sous les pieds de ton cheval... ; bonne amie, il n'a que vous et son génie. Point de ménagement. Jugez-le à la rigeur. Si vous craignez de le contrister, vous ne l'aimez pas, vous ne l'estimez pas assez. Pardonnez-lui l'humeur du moment. Demain il reconnaîtra la justesse de votre observation, et il vous remerciera avec deux fois plus de tendresse... Mais comment vivez-vous? vous ne m'en dites rien. S'occupe-t-elle bien de votre bonheur? vous occupez-vous bien du sien? Avez-vous éprouvé que tous les climats sont beaux et que c'est l'âme et non le soleil qui les fait tristes ou gais? Nous nous entretenons de vous sans cesse ; nous faisons tous les jours des vœux pour votre bonheur et pour vos succès. Songez que rien au monde ne pourra nous déterminer à vous envoyer du trouble ou de l'inquiétude. Il ne faut que le voisinage d'une mauvaise tête pour en déranger une bonne : nous savons cela. Il ne faut qu'une méchante âme pour en désoler cent autres ; c'est encore une chose que nous savons... Je ne sais si je dois m'affliger ou me réjouir de la nouvelle tâche que vous avez acceptée. Le sujet est donné, et il sera très-beau de la manière dont vous l'avez conçu. Mais, mon ami, d'autres célèbres personnages sont venus, ainsi que Catherine, au secours d'un État chancelant. Le passé nous offre de ces exemples, l'avenir nous en offrira d'autres. Les grandes circonstances ont fait et feront encore éclore de grandes âmes. Mais notre Catherine est jusqu'à présent la seule souveraine qui, maîtresse d'imposer à ses sujets telles lois, telle forme de gouvernement, tel joug qui lui aurait plu de leur imposer, se soit avisée de leur dire : « Nous sommes tous faits pour vivre sous des lois. Les lois ne sont faites que pour nous rendre plus heureux. Personne, mes enfants, ne sait mieux que vous à quelles conditions vous pouvez être heureux. Venez donc tous me l'apprendre ; venez vous en expliquer avec moi. Ne craignez point

de me déplaire. Je vous écouterai avec indulgence ; et je jure que votre franchise n'aura jamais aucune conséquence fâcheuse pour vous. » Voilà, mon ami, l'action qu'il faudrait consacrer par cent monuments. Je vous en ai déjà dit un mot. Mais laissons cela, il n'y a point de sujets ingrats pour les Falconet, et lorsqu'ils s'en sont une fois emparés, ils cessent d'être communs.

Je vois donc d'ici vos deux grandes figures; et je les vois... aussi nobles et aussi pathétiques que vous me les montrez. Cependant voilà votre retour dans la chaumière de la rue d'Anjou reculé de huit ans. Faut-il donc que je dise avec un certain personnage de la Bible, mauvais roi mais assez bon père, qui venait de perdre son enfant : Il ne peut plus revenir à moi, il ne me reste plus que d'aller à lui. Nous ne nous reverrons plus ! Vous vous trompez, mon ami, nous nous reverrons. Je vous serrerai entre mes bras. Le désir d'une souveraine comme l'impératrice, les souhaits d'une bienfaitrice sont des ordres dont toute âme, sensible ou non, doit se tenir honorée. Il faut avoir vu une pareille femme une fois en sa vie et je la verrai. Sera-ce avant l'inauguration de votre premier monument? c'est ce que j'ignore, mon ami. J'ai un cœur aussi; mais tout contrarie ma volonté. Je suis en presse entre une infinité de devoirs que je ne saurais concilier. Vous m'appelez; l'amitié, la reconnaissance me tirent d'un côté. D'autres sentiments me retiennent, et au milieu de ce conflit, je me sens déchiré. Ma fortune s'est arrangée. J'ai échappé aux inquiétudes du besoin, et mon bonheur s'est perdu. Je ne finirai point cette lettre sans vous expliquer tout cela. En attendant, rappelez-vous la situation de votre amie lorsqu'il fallut renoncer à tout ce qui vous entourait, ces accès de mélancolie où vous tombiez de temps en temps et que ma présence et mes conseils avaient tant de peine à dissiper, et vous n'aurez qu'une faible esquisse de ma situation. Ah ! mon ami, mon ami, vous parlez bien à votre aise, vous ne savez pas tout. Au milieu du désordre de ma tête et de la peine de mon âme, j'avais imaginé de tenter quelque grande chose qui répondît aux vues de Sa Majesté Impériale et qui donnât aux circonstances le temps de changer. Votre dernière lettre, celle de M. le général Betzky, écrite sous la dictée de Sa Majesté, ont renversé toutes les espérances dont je m'étais bercé. Il n'est que

trop vrai que c'est moi qu'on veut et non mon ouvrage. Cependant, mon ami, mon ouvrage vaudrait bien mieux que moi, et vous en allez juger. Donnez, je vous en prie, quelque attention à ce qui suit.

Vous ne doutez pas que, quels que soient les progrès d'une nation dans les sciences et dans les arts, il faut qu'elle reste ignorante et presque barbare tant que sa langue est imparfaite.

Que les fausses acceptions des mots ont été, sont, seront à jamais la source féconde de nos erreurs et de nos disputes.

Qu'il n'est permis de fixer et de circonscrire les acceptions des mots que quand les choses ont été mûrement et profondément discutées.

Que la nation française en est venue à ce point d'instruction en tout genre, qu'elle touche au vrai moment d'exécuter avec succès son vocabulaire.

Que cet ouvrage lui manque ainsi qu'à toutes les autres nations de l'Europe, quoiqu'une Académie nombreuse s'en soit occupée ici depuis environ cent trente ans.

Que les travaux de cette Académie ont été jusqu'à présent infructueux, parce que ce corps, mêlé de bonnes et de mauvaises têtes, salarié par le gouvernement, et son esclave par intérêt, est retenu par une infinité de petites considérations incompatibles avec la vérité.

Qu'il n'est permis qu'à un homme libre, instruit et courageux de dire : « Tout ce qui est entré dans l'entendement y étant entré par la sensation, tout ce qui s'échappe de l'entendement doit donc retrouver un objet sensible auquel il puisse se rattacher », et d'appliquer cette règle à toutes les notions et à tous les mots, traitant de notions chimériques toutes celles qui ne pourront supporter cet essai; de mots vides de sens, tous ceux qui ne se résoudront pas en dernière analyse à quelque image sensible.

Qu'un pareil ouvrage produirait deux grands effets à la fois, l'un de transmettre d'un peuple chez un autre le résultat de toutes ses connaissances acquises pendant une suite de plusieurs siècles, l'autre d'enrichir la langue pauvre du peuple non policé de toutes les expressions et conséquemment de toutes les notions exactes et précises, soit dans les sciences, soit dans les arts

mécaniques ou libéraux, de la langue riche et nombreuse du peuple civilisé.

Que cet ouvrage n'est point l'*Encyclopédie*, mais qu'il la suppose faite et mieux faite qu'elle ne l'est.

Que les générations ne sont par toute la terre qu'une longue suite d'enfants qui s'accoutument successivement à parler l'idiome de l'ignorance et du mensonge.

Qu'il faut que ce vice se perpétue à jamais tant que des hommes doués de lumières et de hardiesse ne s'occuperont pas de l'instrument qui sert de véhicule à la pensée.

Que les derniers efforts et les derniers souhaits des meilleurs esprits dans tous les temps et chez toutes les nations se sont toujours tournés sur cet instrument général et commun.

Qu'après avoir longtemps réfléchi, médité, écrit, expérimenté, ils ont fini par sentir que la langue restant imparfaite, les hommes continueront à prononcer les mêmes mots et à dire des choses très-diverses, et, se payant réciproquement de sons, ne paraîtraient d'accord que tant qu'ils ne s'expliqueront pas. D'où ils ont conclu unanimement la réinstauration de la langue.

Que s'ils ont tous été détournés de ce projet, c'est moins encore l'étendue et la difficulté de l'entreprise qui les ont arrêtés que le péril qu'ils y voyaient.

Qu'un vocabulaire grammatical consiste à marquer l'usage, qu'un vocabulaire philosophique consiste à le rectifier.

Que vingt à trente années de travail ont beaucoup abrégé l'ouvrage pour moi, et que cet ouvrage n'étant point destiné pour mon pays, le péril ne m'est rien.

Que je puis donc donner à un peuple naissant un idiome épuré qui deviendrait incessamment général et commun, et qui resterait le même, au milieu des plus grandes révolutions, et après elles.

Qu'il n'y a aucun grand principe de morale et de goût qu'on n'introduisît en exemple à la faveur des mots et de leurs acceptions diverses, et que le vocabulaire deviendrait en même temps un livre de mœurs.

Rêvez-y bien, mon ami : quelques savants, quelques bons esprits s'instruisent par les écrits et dans les bibliothèques, rectifiant par la réflexion, la lecture et la conversation, le vice

de leurs idées ; cependant l'erreur reste et circule dans les rues, dans les temples, dans les maisons avec les imperfections de l'idiome. L'esprit s'est renouvelé et c'est toujours la vieille langue qu'on parle. C'est donc l'idiome qu'il faut réinstaurer, travailler, étendre, à moins qu'on ne veuille comme à la Chine faire servir le soulier de l'enfant au pied de l'homme. Il faut apprendre aux peuples qui prononcent aujourd'hui, comme il y a quatre cents ans, les mots de vice, de vertu, de rois, de prêtres, de ministres, de lois, de gouvernement, quelles sont les véritables idées qu'ils doivent y attacher aujourd'hui. C'est de l'idiome d'un peuple qu'il faut s'occuper, quand on veut en faire un peuple juste, raisonnable et sensé. Cela est d'autant plus important, que si vous réfléchissez un moment sur la célérité incompréhensible de la conversation, vous concevrez que les hommes ne proféreraient pas vingt phrases dans toute une journée, s'ils s'imposaient la nécessité de voir distinctement à chaque mot qu'ils prononcent quelle est ou l'idée ou la collection d'idées qu'ils y attachent. Quand je dis les hommes, je parle de vous et de moi. Jugez par là de l'importance des précautions à prendre sur la valeur d'une monnaie si courante qu'on est dans l'habitude et la nécesssité de la donner et de la recevoir sans en regarder l'empreinte.

Comblé de bienfaits de Sa Majesté Impériale, pressé de concilier ma gratitude avec d'autres devoirs, je proposais un ouvrage conçu d'après les idées que je viens de vous développer. Je me disais à moi-même : Je suis aimé, estimé de tous les savants de ce pays, de tous les hommes de lettres, de tous les artistes; dans les cas où mes propres lumières m'abandonneront, j'irai les voir, les interroger, les consulter. Je les mettrai à contribution. A mesure que j'exécuterai en français d'autres s'emploieront à traduire en russe. Quand j'aurai fini, j'irai moi-même à Pétersbourg conférer avec mes septantes par le moyen du latin qui nous servira de truchement commun. Nous donnerons à la version toute la conformité possible avec l'original, et nous publierons le tout sous les auspices de la souveraine.

C'est à la tête de cet ouvrage que nous parlerons dignement de ses ministres, d'elle-même, de ses grandes vues, de ses différents établissements, de tout ce qu'elle aura fait et de tout ce qu'elle se proposera de faire pour le bonheur solide de ses

sujets et pour sa véritable gloire. C'est ainsi que j'en écrivis à peu près à M. le général Betzky, lorsque je remerciais Sa Majesté Impériale de ses dernières marques de bonté. Je me sentais accablé sous le poids de tant de bienfaits multipliés. Je me secouais sous ce poids. Je cherchais à me soulager en proposant quelque espèce d'échange. D'abord, on ne m'a point répondu. On m'a laissé gémir. On n'a voulu de moi qu'un homme écrasé de grâces, de bontés et d'honneurs. On m'a laissé promener chez ma nation le reproche de son oubli, avec la conscience pénible de mon utilité pour la nation étrangère et généreuse qui avait tant fait pour moi. J'allais prendre la plume. J'allais vous écrire, mon ami : « Faites qu'on m'ordonne, faites qu'on m'emploie à quelque chose. J'ai encore une dizaine d'années de vigueur littéraire. Je les offre, faites qu'on les accepte; faites, s'il se peut, que je m'acquitte et qu'il me soit permis de me servir des doigts sacrés de notre souveraine pour appliquer une croquignole à nos quarante jetonniers. » J'en étais là, lorsque j'ai reçu votre lettre, votre cruelle lettre, et la lettre plus cruelle encore de M. le général Betzky. Encore un moment, mon ami. Je sens que mon âme s'ouvrira, mais que le moment n'en est pas encore venu. Comment deux lettres, l'une pleine de l'amitié la plus tendre et du plus vif intérêt, l'autre qui met le comble à une longue suite de bontés, où l'on daigne lever nos inquiétudes, où l'on s'occupe avec une délicatesse, un charme infini, à me réconcilier avec les grâces que l'on m'accorde, où l'on m'invite, où l'on me promet le repos, la protection et la paix ; où une souveraine, suspendant ses fonctions les plus importantes, dicte à son ministre, adresse elle-même à un étranger ignoré, à un petit particulier qui doit à son souvenir la meilleure partie de sa considération et de son orgueil, les choses les plus douces, les plus flatteuses, les plus honorantes, comment deux lettres que j'arrose alternativement de mes larmes, des larmes de la joie, peuvent-elles devenir cruelles? Ah! mon ami, viens, arrache de mon cœur un sentiment qui le domine, finis ce combat et je te suis. Encore une fois, tu parles bien à ton aise, tu ne sais pas. Tu vas savoir.

Dans six semaines, au plus tard, vous recevrez cette lettre, et vous embrasserez celui qui vous la remettra, parce qu'il te remettra une lettre de ton ami. Je ne vous nomme point cet

homme[1]. Il a reçu de la nature une belle âme, un excellent esprit, des mœurs simples et douces. La méditation assidue sur les plus grands objets et l'expérience des grandes affaires ont achevé de perfectionner l'ouvrage de nature. Ah ! si Sa Majesté Impériale a du goût pour la vérité, quelle sera sa satisfaction ! je la devine d'avance et la partage. Nous nous privons de cet homme pour vous. Il se prive de nous pour elle. Il faut que nous soyons tous étrangement possédés de l'amour du genre humain. Il sera précédé d'un ouvrage intitulé : *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés policées.* C'est l'apôtre de la propriété, de la liberté et de l'évidence. De la propriété, base de toute bonne loi ; de la liberté, portion essentielle de la propriété, germe de toute grande chose, de tout grand sentiment, de toute vertu ; de l'évidence, unique contreforce de la tyrannie et source du repos. Jetez-vous bien vite sur ce livre. Dévorez-en toutes les lignes comme j'ai fait. Sentez bien toute la force de sa logique, pénétrez-vous bien de ses principes, tous appuyés sur l'ordre physique et l'enchaînement général des choses ; ensuite allez rendre à l'auteur tout ce que vous croirez lui devoir de respect, d'amitié et de reconnaissance. Nous envoyons à l'impératrice un très-habile, un très-honnête homme. Nous vous envoyons à vous un galant homme, un homme de bonne société. Ah ! mon ami, qu'une nation est à plaindre, lorsque des citoyens tels que celui-ci y sont oubliés, persécutés et contraints de s'en éloigner, et d'aller porter au loin leurs lumières et leurs vertus ! Nos premières entrevues se sont faites dans la petite maison. Nous nous y retrouverons aujourd'hui pour la dernière fois. Lorsque l'impératrice aura cet homme-là, et de quoi lui serviraient les Quesnay, les Mirabeau, les de Voltaire, les d'Alembert, les Diderot ? A rien, mon ami, à rien. C'est celui-là qui a découvert le secret, le véritable secret, le secret éternel et immuable de la sécurité, de la durée et du bonheur des empires. C'est celui-là qui la consolera de la perte de Montesquieu.

Le récit des *bontés*, *prévenances* et *attentions* du général Betzky, celui de la bienveillance continue de Sa Majesté pour vous, m'affectent toujours d'une manière délicieuse et nouvelle, et cela sans me surprendre.

1. Le Mercier de la Rivière.

Je me réjouis des succès de Mlle Collot, et quand vous m'en parlez, je me retrouve les entrailles d'un père. Je ne serais pas différemment ému, si j'entendais l'éloge de ma fille. Oui, oui, mon ami, vous m'embrasserez à Pétersbourg; vous voyez que j'ai sous les yeux toutes vos lettres, et que j'y réponds.

« Si je savais, dites-vous, comment Sa Majesté daigne en user avec un mérite aussi mince que le vôtre. » Point de modestie déplacée, s'il vous plaît. Est-ce que vous croyez ce que vous me dites là ? Est-ce que vous ne seriez pas mortifié que je le crusse? L'impératrice est une grande femme, *un gran cervello di principessa*, et elle est faite pour aimer, estimer, protéger, honorer *un gran cervello di poeta*. Le général Betzky ose bien me conseiller, à moi, de m'apprécier d'après les marques éclatantes de ses bontés!

J'irais, ajoutez-vous, coopérer à tout le bien qu'elle veut faire encore. Parlons net, mon ami. Comment Denis le philosophe peut-il mériter qu'on l'appelle l'un des coopérateurs de Catherine ? Comment travaillerait-il aussi au bonheur du peuple? Je m'interroge là-dessus, et je me réponds avec franchise que j'ai l'âme haute, qu'il me vient quelquefois une idée forte et grande, que je sais la présenter d'une manière frappante, que je sais entrer dans les âmes, les captiver, les émouvoir, les entraîner, et que si d'Alembert s'entend infiniment mieux que moi à résoudre une équation différentielle, je m'entendrais tout autrement que lui à pétrir un cœur, à l'élever, à lui inspirer un goût solide et profond de la vertu et de la vérité. Qu'on me donne un enfant, qu'on m'enferme avec lui dans une solitude, et si je n'en ramène pas un homme, c'est que nature y aura mis un obstacle insurmontable. Mais dans une cour, moi, dans une cour! moi que vous connaissez pour la droiture, la simplicité, la candeur incarnées! moi qui n'ai qu'un mot! moi dont l'âme est toujours sur la main! moi qui ne sais ni mentir ni dissimuler! aussi incapable de dissimuler mes affections que mes dégoûts! d'éviter un piége que de le tendre! Avez-vous bien pensé à cela ?

Mais il est un homme, à côté de moi, aussi supérieur à moi que j'ose me croire supérieur à d'Alembert, aux qualités que j'ai en réunissant une infinité d'autres qui me manquent, plus sage que moi, plus prudent que moi, ayant une expérience des

hommes et du monde que je n'aurai jamais; obtenant sur moi cet empire que je prends quelquefois sur les autres. Ce que la plupart des hommes sont pour moi, des enfants, je le deviens pour lui. Je l'ai nommé mon *hermaphrodite*, parce qu'à la force d'un des sexes il joint la grâce et la délicatesse de l'autre. C'est mon ami, c'est le vôtre. Il est dans l'art plastique moral ce que vous êtes dans l'art plastique mécanique. Ce que je vous en dis, les grands, les petits, les savants, les ignorants, les hommes faits, les enfants, les littérateurs, les gens du monde, vous le diront comme moi. Il plaît également à tous.

Des nouvelles de ma famille, en voici. La mère est fatiguée d'une sciatique qui donne encore plus d'exercice à ma philosophie qu'à sa patience. L'enfant sera, quelque jour, un enfant assez aimable. Je le prévois à des éclairs, rares à la vérité, mais fort au-dessus de son âge.

Les lettres languissent. On leur interdit le gouvernement, la religion et les mœurs. De quoi veut-on qu'elles s'entretiennent? Le reste n'en vaut pas la peine. Un freluquet sans lumière et sans pudeur dit intrépidement à sa table que l'ignorance fait le bonheur des peuples, et que si l'on eût jeté Marmontel dans un cachot, lorsqu'il nous fit rire aux dépens de d'Arginval et d'Aumont, il n'aurait point fait *Bélisaire;* et cela s'appelle un ministre ! Nous n'avons jamais contristé cet homme-là ; mais il se doute de notre mépris, et il nous hait.

A propos, on a prétendu que Marmontel a pris mon ton pour modèle de celui de son héros. Il me semble pourtant que je ne suis ni si froid, ni si commun, ni si monotone. Ah ! mon ami, le beau sujet manqué ! Comme je vous aurais fait fondre en larmes, si je m'en étais mêlé ! Notre ami Marmontel disserte, disserte sans fin, et il ne sait ce que c'est que causer.

Je n'ai bien senti toute la décadence de la peinture que depuis que les acquisitions que le prince de Galitzin a faites pour l'impératrice ont arrêté mes yeux sur les anciens tableaux. Ou je me trompe fort, mon ami, ou l'art de Rubens, de Rembrandt, de Pœlenburg, de Téniers, de Wouvermans est perdu. La belle collection que vous allez recevoir ! Le prince, notre ami commun, fait des progrès incroyables dans la connaissance des beaux-arts. Vous seriez vous-même étonné de la manière dont il voit, sent et juge. C'est qu'il a le grand principe, l'âme

belle. Une belle âme ne va guère avec un goût faux; et si l'on me cite quelques exemples du contraire, je répondrai toujours que ces hommes auraient encore eu le tact plus fin s'ils avaient eu le cœur plus droit. Combien je vous fais lire de choses qui vous impatientent! Lisez toujours, mon ami; j'en viendrai à ce qui vous importe, à ce qui vous intéresse.

Vous avez donné un bien mauvais exemple aux artistes. Depuis notre querelle, peu s'en est fallu que je ne me fusse engagé dans une autre avec Cochin, défenseur du système de Buffon, qu'il n'y a de l'amour que le physique qui soit bon. Je ne puis souffrir en aucune circonstance qu'on mette l'homme à quatre pattes; ni qu'on réduise à quelques gouttes d'un fluide versées voluptueusement la passion la plus féconde en actions criminelles et vertueuses. Je ne puis souffrir qu'on fasse du maître des dieux et des hommes un animal violent, brutal et muet, encore moins un petit sot, fade, ambré, musqué, emmiellé. Ce n'est pas cela. Qu'en pensez-vous, mon ami? Un amant tel que je le connais et que je le suis est un être bien rare.

Les baron d'Holbach, les Grimm, les Damilaville, les Naigeon, les Bron, ont été sensibles à votre souvenir, et partagent avec moi les souhaits que je fais pour votre santé, votre bonheur et le succès de votre entreprise. Votre absence vérifie ce qu'Horace a dit de la mort des grands hommes : *Virtutem incolumem odimus. Sublatam ex oculis quærimus, invidi*[1]. Cela a été, est, et cela sera toujours ainsi; et c'est, en mourant, la consolation du mérite persécuté. *Quæretis me et non invenietis,* est un mot doux et touchant d'un assez plat législateur.

Les artistes voient avec plaisir une infinité de morceaux précieux s'en aller en Prusse, en Angleterre, en Russie; les gens du monde en sont enragés. Ceux-ci n'ont plus l'espérance de les acquérir; ceux-là n'ont plus le chagrin d'être humiliés par des modèles redoutables. Je gage qu'à tout prendre, les uns et les autres les aimeraient encore mieux brûlés, déchirés, anéantis qu'éloignés. Le cœur de l'homme est tour à tour un sanctuaire et un cloaque. Mon ami, si mes deux derniers cahiers ne sont pas autrement doucereux, c'est votre faute et non pas la mienne. J'en ai usé avec vous comme on devrait faire avec les enfants,

1. Horat., od. XXIV, lib. III.

les pincer quand ils ont pincé leur camarade; c'est la meilleure façon de leur apprendre que cela fait mal; n'est-il pas vrai, mademoiselle Collot?

Si cette petite dispute n'est pas encore sous presse, vous me feriez une chose agréable, et peut-être utile à tous les deux, en m'en envoyant une copie, que je relirais avec plus de scrupule encore et d'attention pour votre compte que pour le mien. Je l'exigerais même de votre amitié, à condition pourtant que cela ne lui coûtât guère. Du reste, l'honneur de l'édition vous serait toujours réservé, et la première ne s'en ferait pas moins à Pétersbourg. Voyez si vous êtes d'humeur à me donner cette petite satisfaction. Ramassez tout ce qui viendra à votre connaissance de l'administration de Sa Majesté Impériale. C'est à elle à faire de grandes choses, c'est à nous à les célébrer. Heureux si nous savons faire notre devoir de panégyriste comme elle le sien de souveraine! Mais comme on n'élève les statues des grands hommes que sur les grands places, je répugnerais à placer notre Catherine dans une niche. Si jamais je parle d'elle, je veux que ce soit à la tête d'un ouvrage digne d'elle. Et puis, dans ce moment, ne craindriez-vous pas un peu qu'on n'entendît dans ma bouche que la voix de la reconnaissance, et que cette espèce de prévention, surfaite encore par la malignité, n'ôtât quelque valeur à la vérité de l'éloge? Laissons d'abord dire l'univers, et puis nous dirons après lui. Quoi qu'il en soit, recueillez toujours, et soyez sûr que vos mémoires serviront.

Encore une fois, mon ami, si, je vous reverrai! Si, j'irai me prosterner aux pieds de ma grande bienfaitrice! Si, elle verra couler de mes yeux les larmes du sentiment et de la reconnaissance! J'en fais entre vos mains le serment solennel. Vous voudriez que ce fût au commencement du printemps de soixante-huit, à son retour de Moscou. Je le voudrais bien aussi; mais je vous ferai vous-même juge du possible, en vous exposant ma position actuelle avec toute la franchise que vous me connaissez. Vous croyez que je vais entamer ici cet article, et vous redoublez d'attention. Patience, mon ami, patience... Comment dirai-je tout cela? Il faut pourtant que je le dise.

Je ne suis point étonné du récit de la liberté de vos séances au Palais. On disait à Henri IV tout ce qu'on voulait. La

morgue du rang est toujours en raison de la petitesse de celui qui l'occupe. Plus le souverain se distingue de l'homme, plus il confesse qu'il est un pauvre homme. S'il y a de pauvres diables d'auteurs, il y a de pauvres diables de rois. Le pauvre diable est de tous les états. Celui qui s'enveloppe sans cesse du manteau royal pourrait bien ne cacher là-dessous qu'un sot. Titus, Trajan, Marc-Aurèle, Henri se laissaient approcher, tâter, manier de tous les côtés, et je veux mourir si j'étais plus embarrassé de parler à l'impératrice de toutes les Russies qu'à ma sœur et à mon frère. L'honnêteté de mon âme me répondrait à moi-même de mon propos et de ma pensée. Son indulgence et sa bonté feraient le reste.

Vous êtes donc content, bien content du portrait de l'impératrice ! Tant mieux, mon ami, pour le maître et pour l'élève. C'est votre suffrage qu'elle doit surtout ambitionner, et c'est presque vous-même que vous louez en elle. Quand elle travaille bien, votre ciseau n'a fait que changer de main.

Puisque vous revenez encore à nos lettres de Paris, j'y reviens aussi. Je ne sais plus, mais plus du tout, ce que c'est que les premières, et pour en croire le bien que vous m'en dites, il faudrait que je les relusse. Faites-les-moi donc relire. Vous êtes bien osé d'avoir communiqué cette causerie à l'impératrice ? Combien je lui aurai paru petit et mesquin ! Vous n'êtes guère jaloux de l'honneur de votre ami. Est-ce ainsi, aura-t-elle dit, qu'on défend une aussi grande cause ? Elle aura désiré que je parlasse comme elle sent. Mais, mon ami, cela ne se pouvait. Denis Diderot n'était peut-être pas né pour se monter à tant de hauteur. Et puis, pour s'entretenir dignement soi-même et les autres du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, il faudrait y avoir le même droit qu'elle. C'est alors qu'on se battrait sur son propre palier. Si vous m'en croyez, vous ne supprimerez rien de ces feuillets-là. Vous risquez, en les châtiant, de leur ôter un air de négligence qui plaît toujours ; c'est la caractéristique des ouvrages faits sans peine, sans apprêt, sans prétention. Si on ne lit pas notre brochure comme nous l'avons écrite, nous sommes perdus.

C'est très-bien fait à vous d'avoir traité honnêtement de Voltaire. Il ne conviendrait point à mon Falconet d'empoisonner les derniers instants de la vie d'un vieillard respectable par les ou-

vrages immortels de ses premières années, et les actions vertueuses des dernières. Il a commencé par être un grand homme ; il finit par être un homme de bien. Il a écrit *Zaïre* à trente ans, et vengé les Calas à soixante et dix. Quel homme, mon ami, que ce de Voltaire ! il faut être bien stoïcien pour dédaigner son suffrage.

J'approuve fort que vous ayez suppléé les quatre mots : *ainsi que tu l'as projeté*. Mais lorsque vous n'entendez rien à cette omission de ma part, c'est que vous oubliez que c'est à vous-même que j'écrivais.

Tous nos portraits ont réussi, excepté le mien qui est revenu du four avec un nez rouge. Mademoiselle Collot, vous feriez croire à la postérité que j'aimais le vin.

Vous devez avoir à présent les deux ou trois ouvrages que vous désirez. Pourriez-vous me dire à qui vous attribuez *le Dévoilé* [1] ? Si vous saviez combien les conjectures qui se font autour de moi me font rire !

J'en étais là, mon ami, et je commençais à bouder un peu le bon, l'excellent général, lorsque votre lettre et la sienne nous sont parvenues. Elles m'ont soulagé d'une petite inquiétude pour m'en donner une bien grande. Vous m'entendrez mieux tout à l'heure et vous me blâmerez ensuite, si vous l'osez. Je verrai Le Moyne, et j'arrangerai l'affaire de votre fondeur.

M. le prince de Galitzin vous répondra lui-même sur les trois mille livres de la statue de l'*Hiver*. C'est son affaire.

Votre ami Diderot, qui vous écrit toutes les fois qu'il en a l'occasion, sait tout ce que vous avez fait pour lui, et ne vous en remercie pas, parce qu'on s'honore soi-même quand on fait honorer son ami.

Je sollicitais le titre d'académicien, lorsque j'appris par la voix publique qu'il m'était accordé. J'attendais mon diplôme. Je l'attends encore, et mon remerciement est tout prêt. Soyez tranquille, je ne manquerai à rien.

Il n'est pas exactement vrai que je n'aie donné aucun signe à l'Académie. J'ai écrit, et du ton de modestie qui me convenait. Votre amitié pour moi était le grand pivot de ma préten-

1. Le *Christianisme dévoilé*, qui venait de paraître.

tion. Ma supplique se réduisait à ces quatre mots : Je suis l'ami de Falconet, et Falconet n'est pas homme à faire son ami d'un méchant et d'un sot. C'est à peu près ce que vous avez dit plus élégamment, plus académiquement.

Monsieur le secrétaire s'attend que je contribuerai aux progrès des arts et à l'honneur de l'Académie, et je ne l'en dédirai pas. J'élèverai des paradoxes sans fin. Mon ami Falconet les résoudra, et c'est ainsi que je servirai les arts, l'Académie et la vérité. Je serai la pierre à aiguiser :

Acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi[1].

J'ai de temps en temps besoin d'un commentaire qui ne laisse pas subsister une ligne du texte, et vous le ferez. Je serai le vent du midi qui assemble les nuées, et vous le vent du nord qui les balaye.

Je ne sais si vous avez vu mon premier remerciement à l'impératrice. Il y avait, je crois, quelques mots d'âme dont vous auriez été satisfait. Pour le second, je vous conseille de l'approuver en entier.

Vous ignorez ce qui s'est passé ici à l'occasion du second, du troisième, du quatrième bienfait ; j'en ai tant reçu que je ne sais plus lequel.

M. le prince de Galitzin jugea à propos d'observer par apostille à une de ses lettres à M. le général Betzky que ma pension était de 100 pistoles et non de 50. Je craignais tellement que cette apostille ne parût concertée entre le prince et moi que j'en tombai malade. Je ne méprise pas l'argent, parce que je suis époux et père, parce que j'en sais faire usage, parce que j'ai des parents et des amis pauvres; parce qu'on n'en aura jamais trop tant qu'il y aura des malheureux et qu'on sera bienfaisant. Mais il y a des choses que je prise infiniment davantage. Sa Majesté Impériale et M. le général Betzky ont senti mon inquiétude, puisqu'ils n'ont pas dédaigné de me rassurer.

Pour la troisième fois, je vous le dis. Je ferai ce que vous attendez de moi. Je vous en réitère le serment. Mais, mon

1. Horat., *Epître aux Pisons*, v. 302.

ami, si cependant j'avais écouté la chaleur de mon âme et de la vôtre ; si j'étais à présent au milieu de votre atelier, examinant, approuvant, critiquant, peut-être n'auriez-vous ni mouleur, ni ouvrier, ni fondeur. C'est moi qui ai rassuré la pauvre tête de Simon, que les impertinents propos des rivaux, des jaloux, des méchants avaient tout à fait renversée. C'est moi qui ai dissipé les terreurs paniques de Vandendrisse, autre mauvaise tête. Je me doute bien que j'aurai la même tâche avec Sainteville et Hachement. Il faut ici, mon ami, un ambassadeur honnête homme et qui soit connu pour tel, et puis un indifférent qu'on croie incapable, par quelques considérations que ce soit, d'aventurer le bonheur d'un autre homme, et qui joigne son témoignage à celui de l'ambassadeur sur le bien que celui-ci ne peut manquer de dire de sa cour. La bonté, la douceur, l'affabilité, la véracité du prince de Galitzin les ébranlent et moi je les achève. C'est ainsi que Simon et Vandendrisse se sont à la fin déterminés à partir.

Enfin, je suis parvenu au sujet principal de votre dernière lettre et de ma réponse. Écoutez-moi, mon ami, et ne rabattez pas un mot de tout ce que je vais vous dire :

J'ai une femme âgée et valétudinaire. Elle touche à la soixantaine, et il est tout naturel qu'elle soit attachée à ses parents, à ses amis, à ses connaissances, à son époux et à tous les entours de son petit foyer. Emmène-t-on avec soi sa femme infirme et sexagénaire? et, si on la laisse, fait-on bien ?

J'ai un enfant qui a du sens et de la raison. Voici le moment ou jamais de lui donner l'éducation que je lui dois. Le moment de faire le véritable rôle de père, est-ce celui de s'éloigner? Incessamment cet enfant sera nubile. Autres soucis, autres soins.

Je pourrais m'étendre davantage sur ces points, mais je vous avouerai, à ma honte, que ces deux motifs les plus honnêtes et les plus raisonnables sont peut-être ceux qui m'arrêtent le moins. Ah ! si je pouvais être aussi pauvre amant que je suis pauvre père et pauvre époux! Je ne ménage pas les expressions, comme vous voyez. C'est que quand on fait tant que d'ouvrir son âme à son ami, il ne la faut point ouvrir à demi.

Que vous dirai-je donc ! que j'ai une amie ; que je suis lié par le sentiment le plus fort et le plus doux avec une femme à

qui je sacrifierais cent vies, si je les avais. Tenez, Falconet, je pourrais voir ma maison tomber en cendres, sans en être ému ; ma liberté menacée, ma vie compromise, toutes sortes de malheurs s'avancer sur moi, sans me plaindre, pourvu qu'elle me restât. Si elle me disait : « Donne-moi de ton sang, j'en veux boire », je m'en épuiserais pour l'en rassasier. Entre ses bras, ce n'est pas mon bonheur, c'est le sien que j'ai cherché ! Je ne lui ai jamais causé la moindre peine ; et j'aimerais mieux mourir, je crois, que de lui faire verser une larme. A l'âme la plus sensible, elle joint la santé la plus faible et la plus délicate. J'en suis si chéri, et la chaîne qui nous enlace est si étroitement commise avec le fil délié de sa vie, que je ne conçois pas qu'on puisse secouer l'une sans risquer de rompre l'autre. Parle, mon ami, parle. Veux-tu que je mette la mort dans le sein de mon amie? Voilà ce dont il s'agit ; voilà le grand obstacle, et mon Falconet est bien fait pour en sentir toute la force. J'ai deux souveraines, je le sais bien, mais mon amie est la première et la plus ancienne. C'est au bout de dix ans que je te parle comme je fais. J'atteste le ciel qu'elle m'est aussi chère que jamais. J'atteste que ni le temps, ni l'habitude, ni rien de ce qui affaiblit les passions ordinaires, n'a rien pu sur la mienne ; que depuis que je l'ai connue, elle a été la seule femme qu'il y eût au monde pour moi. Et tu veux qu'un jour, que demain, je me jette, à son insu, dans une chaise de poste ; que je m'en aille à mille lieues d'elle, et que je la laisse seule, désolée, accablée, désespérée. Le ferais-tu ? Et si elle en mourait ? Cette idée me trouble la tête. Je ne lui survivrais pas ; non j'en suis sûr. Ah ! mon ami ! laisse aux bienfaits de l'impératrice toute leur valeur, tout leur prix. N'amène pas par tes conseils un moment où... ah ! mon ami ! ah ! grande impératrice pardonnez-moi tous les deux. Je ne suis point ingrat. Je ne le fus jamais ! mais j'aime, et rien au monde ne me doit paraître comparable au bonheur, à la tendresse, à la vie de mon amie, si je sais bien aimer. Loin d'elle, je me rendrais, je crois, le témoignage que j'ai fait ce que je devais. J'obtiendrais certainement d'elle la même justice, car je la connais. Elle m'accuserait, mais en souffrirais-je, en souffrirait-elle moins ? Encore si elle était libre? mais elle a une mère, et une mère qui lui est aussi chère que moi. Elle a des parents et des parents qui

ne sont pas sans nom. Et quand elle serait libre, dis, mon ami, crois-tu qu'il convînt à un homme qui a le moindre sentiment d'honnêteté, qui jouit dans la société de quelque considération, qui s'y fait respecter par sa justice, par ses mœurs...? n'entends-tu pas tout ce qu'ils diraient et tout ce qu'ils n'auraient que trop raison de dire? A présent que ma position t'est connue, conseille, parle, ordonne, juge, décide; mais non, Falconet, je vous récuse. C'est au jugement d'une femme que j'en appelle. Prononcez, mademoiselle Collot.

Mon ami, vous pouvez confier à Sa Majesté Impériale, de ceci, tout ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à elle que son philosophe veut cacher sa fêlure. Je serais fâché qu'elle m'estimât plus que je ne vaux, et si j'étais destiné à l'honneur de son service, je commencerais par lui avouer tous mes défauts; mais tous, afin qu'elle ne fût jamais dans le cas de dire : Je n'avais pas compté sur celui-là.

Si vous ne croyez pas pouvoir lui dire que son philosophe et son ami est amoureux fou, dites-lui, et ce sera la vérité, que j'ai encore quatre volumes de mon grand ouvrage à publier; que je suis engagé à des commerçants qui ont mis sur ma parole toute leur fortune à une seule entreprise; que personne ne me peut suppléer, qu'un autre n'obtiendrait ni d'eux ni du public la même confiance; que quatre à cinq mille citoyens nous ont avancé des fonds considérables qu'ils seraient en droit de redemander d'un moment à l'autre; que c'est à cet ouvrage que je dois, même de votre aveu, une bonne portion de ma prétendue célébrité; que ces commerçants que je laisserais ont fait, pendant plus de vingt ans, mon aisance et ma subsistance honnête; qu'ils sont actuellement dans le fort de leurs rentrées; combien il leur serait dur de voir ces rentrées ou suspendues ou arrêtées; et que si la nation, rendant justice à votre talent, vous eût engagé dans l'exécution de quelques-uns de ces grands monuments qu'elle a confiés à des artistes protégés et sans mérite, comme c'est l'ordinaire, vous ne vous fussiez pas cru libre de quitter. Ajoutez qu'en dépit de la paresse de mes subalternes, et de la pusillanimité de mes libraires, avant dix-huit mois je serai affranchi de tout engagement. De tout engagement! Je mens, il en est un qui sera toujours sacré pour moi.

Ah! mon ami, que je serais heureux si le général Betzky...

si l'impératrice... mais pourquoi non? Est-ce que les souverains n'ont point d'âme?

Adieu, mon ami. Tout est dit. Portez-vous bien. Je vous embrasse de tout mon cœur. Embrassez Mlle Collot pour moi, pour l'ami Grimm, pour l'ami Naigeon, pour beaucoup d'autres que j'ajouterais, si je ne craignais de vous fatiguer vous et elle de tant de baisers.

Il y a quelques jours que nous allâmes dîner dans la chaumière de la rue d'Anjou, le prince Galitzin, un M. de la Rivière que vous serez bien aise de connaître, Grimm et moi. La chaleur du jour nous chassa de dessous le berceau, et nous fit chercher le frais dans le petit atelier. En y entrant, je m'arrêtai tout court, et, tendant mes deux bras vers l'endroit où je l'avais vu travailler, je dis : « Où est-elle à présent? où est-elle? que fait-elle? elle est bien sans doute où elle est, mais nous ne serions pas trop fâchés de la posséder un moment ici. »

Bonjour, mon ami; bonjour mon amie. Noubliez pas un homme qui vous chérit si tendrement.

A propos, mademoiselle Collot, je suis obsédé de monsieur votre père. Dites-moi comment vous désirez que j'en use avec lui?

Tenez, mon ami, tout bien considéré, je crois que nous n'enverrons point Greuze en Russie. C'est un excellent artiste, mais une bien mauvaise tête. Il faut avoir ses dessins et ses tableaux et laisser là l'homme. Et puis sa femme est d'un consentement unanime, et quand je dis unanime, je n'en excepte ni le sien ni celui de son mari, une des plus dangereuses créatures qu'il y ait au monde.

Je ne désespérerais pas qu'un jour Sa Majesté Impériale ne l'envoyât faire un tour en Sibérie. Je vous dis clairement ici ce que je vous ai fait entendre plus haut.

Mlle Collot doit avoir reçu les emplettes que nous avons faites pour elle. En est-elle contente? Nous serions bien fâchés qu'elle nous cassât aux gages.

J'aurais bien envie de vous causer ici un petit mot de Mme Geoffrin, mais cela me mènerait trop loin.

Votre bon ami l'amateur, M. de La Live, est devenu fou furieux. L'en auriez-vous cru menacé? Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on dit que c'est d'avoir trop fréquemment aimé sa femme.

Chardin nous a fait un très-beau tableau. Vernet est piqué d'honneur et nous a promis son chef-d'œuvre.

Nous touchons au moment du Salon. Qui est-ce qui vous suppléera auprès de moi? qui est-ce qui me marquera du doigt les beaux endroits, les endroits faibles? Baudouin m'envoya, il y a quelque temps, son *Enfant trouvé*. Je n'osai pas en dire ma pensée; mais je vous dis à vous que ce n'est qu'une jolie enseigne de sage-femme.

Demain je galope pour le fondeur et pour le bloc de marbre. Une bonne fois pour toutes, sachez que je suis paresseux à écrire, mais que je sers promptement. Dites-vous donc dans l'occasion : « Je n'entends point parler de lui; mais mon affaire se fait. »

Mademoiselle, que mon buste soit, s'il vous plaît, bien coulé, bien réparé, bien beau. Songez qu'il attirera chez moi le milieu et les quatre coins de la ville.

J'attends aussi avec une impatience digne du présent deux médailles qui me sont annoncées par le général Betzky, avec un beau diplôme d'associé libre.

N'oubliez pas, mon ami, de présenter mon hommage avec le vôtre, la première fois que vous écrirez à Moscou. Joignez-y mon respect pour M. le général Betzky, que vous vous garderez bien d'appeler Excellence; il ne me le pardonnerait de sa vie. Si vous revoyez M. Girard, le médecin, mettez-lui sur la tête une petite calotte de plomb. Serrez la main de ma part à M. le bibliothécaire du grand-duc, s'il est toujours homme de bien. Si vous vouliez faire tressaillir son cœur, vous lui prononceriez le nom de Nicolaï. Adieu, encore une fois, bon ami, bonne amie.

En voilà-t-il assez tout d'une traite? Retenez bien ce que je vous ai dit de celui qui vous remettra cette lettre. Lisez son ouvrage, et convenez ensuite qu'il n'y a pas un iota à rabattre de mon éloge.

Je ne vous parle pas de votre *Saint Ambroise*. Il est toujours offusqué d'échafauds qui attendent votre Le Moyne qui ne se presse pas, comme vous savez.

J'ai eu quelques occasions de voir M. Collin. J'aime les hommes qui ont la physionomie de leur âme.

Autre chose. Le Bas est un fripon, un faux balourd, à ce

qu'on dit ; mais ce fripon-là a une collection de beaux cuivres. Il propose de la vendre en entier, sans en excepter les ports de mer gravés conjointement avec Cochin. En conséquence, nous avons envoyé à Sa Majesté Impériale deux volumes d'épreuves sur lesquelles vous serez apparemment consulté. Il est impossible qu'il y ait jamais en Russie un assez grand nombre de tableaux pour inspirer le vrai goût de l'art. Il me semble que c'est à la gravure à suppléer à cette indigence. Le graveur est une espèce d'apôtre ou de missionnaire. On lit les traductions, quand on n'a pas les originaux. Item. Le Bas s'offre à faire passer en Russie l'imprimeur en taille-douce avec ses ouvriers et ses outils. Quant à l'acquisition de son fonds, l'honnête Cochin empêcherait bien qu'il nous dupât. Réponse sur cet article, s'il vous plaît.

Vous connaissez l'immense et riche collection du vieux Cayeux [1]. Nous l'avons couchée en joue, mais infructueusement. Le bonhomme me dit : « Monsieur, je ne mets point de prix à mon bonheur. Quand vous auriez rempli ma chambre de louis, il n'y en aurait toujours qu'un. Celui-là vu, j'aurais vu tous les autres. Au lieu que sur mes soixante mille estampes, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. » Que répondre à cela? rien ; surtout quand un homme aime mieux boire de l'eau, manger des croûtes, et voir des estampes.

Il est venu à Cochin une idée que je vous communique. Il voudrait qu'on fît exécuter en grand, par nos meilleurs peintres, les principales actions du règne de Catherine, et qu'on mît ensuite ces tableaux en gravures. Voyez, réfléchissez à cela. La nation apprendrait ainsi à connaître l'art, et elle aurait en même temps sous les yeux les motifs de son amour et de sa vénération pour sa souveraine.

Je rêve s'il ne me reste plus rien à vous dire. Non, je crois ; si ce n'est que vous pourriez bien recevoir pour vos étrennes un petit volume de ma façon dont vous me direz franchement votre avis.

Le Greuze vient de faire un tour de force. Il s'est tout à coup élancé de la bambochade dans la grande peinture ; et avec succès, autant que je m'y connais. Imaginez le vieux Septime

1. Cette collection fut vendue en 1769, après la mort de son possesseur.

Sévère, assis sur son lit, disant d'une main à Caracalla, son fils : « Mon fils, si tu trouves que je vis trop longtemps, ne trempe pas pour cela les mains dans le sang de ton père ; mais ordonne à ce centurion de m'égorger » ; de l'autre main, il montre un glaive posé sur une table de nuit.

Caracalla est debout, au pied de la couche, il n'ose supporter le regard de son père. Il a bien l'air d'un scélérat. Le centurion est au chevet, la tête baissée, et confondu d'étonnement et d'indignation. C'est une belle, très-belle figure que ce vieux soldat à longue barbe et tête à demi chauve. A côté du centurion est un sénateur examinant le visage de Caracalla, et tremblant du maître féroce sous lequel ils auront un jour à vivre. Et puis, beaucoup de simplicité dans les accessoires ; un fond large et nu, avec un si grand silence, qu'il semble que la voix de Septime retentisse dans le vague de l'appartement.

Il a fait aussi une *Prière à l'Amour* qu'on trouvera belle. La jeune dévote est charmante. Pour moi, il me déplaira toujours dans cette composition de voir une statue en scène avec une figure vivante. L'Amour de marbre s'incline et penche une couronne sur la tête de la jeune fille qui le prie. Je suis peut-être pointilleux, mais c'est ainsi que je sens ; tant pis pour l'artiste ou pour moi. Si c'était un groupe de marbre, je serais moins choqué.

Il y a encore de lui : *le Baiser envoyé par la fenêtre*, et *la Petite Fille en chemise* qui s'est saisie d'un petit chien noir qui cherche à se débarrasser de ses bras. Cela est beau, vraiment beau.

Il a changé toute sa manière. Vous savez que ses tableaux avaient tous un ciel bleuâtre. Ce n'est plus cela. Son coloris est plus franc, plus vrai, plus vigoureux. Pour l'artiste, il continue à s'enivrer de lui-même ; et tant mieux, il ferait peut-être moins bien, sans l'énorme présomption qu'il a de son talent.

J'aime à l'entendre causer avec sa femme. C'est une parade où Polichinelle rabat les coups avec un art qui rend le compère plus méchant. Je prends quelquefois la liberté de leur en dire mon avis avec le leste que vous savez.

Cochin n'aime pas Greuze et celui-ci le lui rend bien. Mais une affaire à laquelle je prends intérêt, et que je vous recommande, c'est qu'Amédée Van Loo passât de Berlin à Pétersbourg.

Je ne vous dis rien du mérite de l'artiste, que vous connaissez mieux que moi. Il attend qu'on lui fasse signe. Il n'est pas riche. Il a une femme et une poussinée d'enfants; et je le croirais au moins aussi propre que Michel, son frère, à conduire une école.

Est-ce là tout? Non, je vous confie en secret que le prince de Galitzin travaille à mettre en russe la vie des plus célèbres peintres italiens, flamands et français; tâche à laquelle il trouve toutes les difficultés d'une langue qui n'est pas faite et qu'il fera.

Puisque je suis en train et qu'il me reste encore de la marge, disons tout, ne fût-ce que pour ne pas envoyer si loin du papier blanc. Les ânes fourrés de Sorbonne ont extrait trente-sept impiétés de *Bélisaire*, parmi lesquelles celle-ci : « La vérité brille de sa propre lumière, et les esprits ne s'éclairent point par la flamme des bûchers » ; d'où vous voyez que ces tigres, que j'appelais des ânes, sont toujours également altérés de sang hérétique, et qu'ils ont un grand goût pour les auto-da-fé. On a beaucoup murmuré, mais comme les philosophes ont vu qu'on ne poursuivait pas ces onagres à coups de pierres dans les rues, ils se sont mis à leur jeter de la boue, et à présent que je vous parle, les fourrures sorboniques en sont honnêtement mouchetées.

On a fait l'épitaphe du comte de Caylus en deux vers d'une harmonie tout à fait analogue au caractère de l'homme :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque.
Ah! qu'il est bien placé dans cette cruche étrusque!

Si l'on vous dit que ces deux vers sont de moi, c'est une médisance [1].

Adieu, adieu ; voilà Mme Diderot qui dit que je vous fais un livre, et non pas une lettre.

Vous êtes embrassés tous les deux par la mère et par l'enfant. *Valete iterumque valete.*

1. Attribué parfois à Marmontel, qui ne le cite pas dans ses *Mémoires*, ce distique est certainement de Diderot.

XV

Mai 1768.

Il y a si longtemps, cher ami, que je ne vous ai écrit, et j'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer. Il me paraît par votre dernier billet que vous avez appris la cruelle maladie que j'ai faite. Cela a commencé par une attaque de goutte au pied gauche. Je plaisantais autrefois des goutteux. J'ai appris à les plaindre. La leçon a été forte... Cette goutte maudite s'est mise à voyager à petites journées, car elle a employé près de trois mois entiers à faire le tour de ma machine. Son dernier gîte a été dans la tête; elle m'avait laissé, en déménageant de là, une surdité très-bizarre. J'entendais les autres à merveille, mais je ne m'entendais pas moi-même, et c'était, quand je parlais, un retentissement qui m'étourdissait et qui me faisait parler si bas que je n'étais point entendu. Tout s'est dissipé sans remèdes, sans médecins, et je me porte aussi bien que jamais. Eh bien, nous avons perdu le prince de Galitzin. C'est un honnête homme qui s'était concilié l'estime de tous les honnêtes gens, qui vivait avec les gens de lettres, et qui en était autant aimé et révéré qu'il les aimait et révérait. Pour les artistes, ils en étaient fous. Je ne vous dirai rien de notre séparation. Sur la fin de son séjour, nous étions tombés dans un silence et une tristesse dont nous n'osions nous demander la raison. Il semblait que nous fussions convenus tacitement, en nous-mêmes, de nous épargner l'un à l'autre la douleur d'un adieu. Nous nous tînmes parole; seulement la veille de son départ, allant ensemble dans sa voiture examiner des tableaux à l'hôtel d'Ancezune, nos regards s'étant rencontrés, nous nous mîmes à pleurer tous les deux.

Je ne l'oublierai jamais. Je le regrette tous les jours. Il vous a envoyé des tableaux qui justifieront, je crois, les progrès qu'il avait faits dans l'étude des beaux-arts. Il parcourt la Flandre et la Hollande; il fait connaissance avec Rubens, Téniers, Lairesse, Van-Dyck, dans leur patrie. Un petit tour d'Italie en ferait vrai-

ment un connaisseur. Entre nous, en le rappelant d'ici on a bien secondé les vues du ministre qui l'avait pris en grippe, et le souhait de nos prétendus amateurs parce qu'il mettait le prix aux bonnes choses qu'ils veulent avoir pour rien. Je suis désolé de son absence. Gaignat est mort. Cet homme, qui avait la fureur des livres, des tableaux, sans s'y connaître, laisse après lui la collection la plus parfaite de tableaux et la collection de livres la plus variée. J'ai déjà fait quelques tentatives pour avoir le tout. J'ai vu les héritiers, les légataires, l'exécuteur testamentaire, mais sans autorité, sans caractère, sans mission, beaucoup d'obstacles, peu de moyens pour les vaincre; que diable voulez-vous que cela devienne, surtout avec la circonspection qu'il faut que je garde, si je ne veux pas me faire lapider par une infinité de gens qui soupiraient depuis longtemps après la mort de Gaignat, et encourir la haine des maîtres qui voient avec dépit des choses précieuses sortir du royaume? Les imbéciles qu'ils sont ne voient pas que ce qu'ils auraient de mieux à faire, ce serait de faire naître des hommes et non pas d'arrêter aux barrières les productions.

Faites-moi passer les ordres de notre souveraine sur la bibliothèque et sur les tableaux; car après tout, il faut que je sois reconnaissant et que je lui marque en toute circonstance mon entier dévouement, au hasard de tout ce qui peut en arriver. C'est ma dernière résolution. Ah! si le prince était ici, comme nous manœuvrerions! mais il n'y est pas. J'ai vu, revu M. et Mme d'Arconville. J'ai sollicité par écrit et de vive voix votre *Pygmalion*. J'en suis fâché, mon ami, il n'y a rien à faire, et votre statue animée restera longtemps chez ces riches dévots couverte d'une chemise de satin qu'on lève de temps en temps en faveur des curieux. Votre maison, devenue vacante par le départ du prince, m'a procuré l'occasion de voir quelquefois M. Collin. C'est un tout à fait galant homme, d'une simplicité et d'une bonhomie qui m'ont d'autant plus charmé qu'il a eu tout le temps de s'en défaire. C'est une vraiment bonne tête, c'est une vraiment belle âme que la tête et l'âme qui ont pu résister si longtemps à l'air empesté de la cour. J'aimerais M. Collin et je crois que j'en serais aimé, si nous nous voyions un peu, mais il passe sa vie aux champs, et moi je suis condamné à la ville. Tout est arrangé ; votre maison sera louée et vendue pour la

Saint-Michel prochaine. Le prince la garde jusqu'à ce temps parce qu'elle est remplie d'effets qui lui appartiennent et à l'impératrice, parce qu'il a donné asile à une artiste prussienne, qui est venue de Berlin se faire recevoir à l'Académie [1]. Je ne vous dirai rien de son talent. Vous en jugerez vous-même par un tableau qui s'achemine vers Pétersbourg. Le sujet est un petit satyre qui surprend Antiope. Cette femme s'est mise au-dessus de tous préjugés. Elle s'est dit à elle-même : Je veux être peintre, je ferai donc pour cela tout ce qu'il faut faire ; j'appellerai la nature, sans laquelle on ne sait rien ; et elle a courageusement fait déshabiller le modèle. Elle a regardé l'homme nu. Vous vous doutez bien que les bégueules de l'un et l'autre sexe ne s'en sont pas tues. Elles les a laissé dire et elle a bien fait : qu'en pensez-vous, mademoiselle Collot ? Voilà une lettre de M. Collin, avec un certificat de vie qu'il m'a renvoyé. Le papier cachant l'empreinte du cachet et le cachet cachant la signature, il est sans autorité. J'ai reçu le manuscrit il y a longtemps, mais je vous jure, mon ami, que je n'en ai pas encore lu la première ligne. Ce n'est point par négligence de ma part ; ce n'est pas plus le désir qu'il soit supprimé. Si j'avais pris ce dernier parti, je vous l'aurais dit avec ma franchise ordinaire. Je le confiai au prince de Galitzin, qui me dit, il est vrai, qu'il y avait par-ci par-là des choses méprisantes, injurieuses, dures, qu'un ami ne disait jamais à son ami. Je le communiquai ensuite à Naigeon qui me le rendit en jetant feu et flammes. Je n'en crus ni le littérateur ni l'homme du monde. Je pensai, comme je pense encore, que ces honnêtes gens-là avaient la peau un peu trop tendre, qu'une petite égratigure suffisait pour les faire crier et je me réservai le droit d'en juger par moi-même, lorsque mes occupations, qui s'étaient accumulées pendant ma maladie, me laisseraient un quart d'heure à donner à cette lecture. Ne vous fâchez donc point, ne soyez pas impatient. Après avoir attendu si longtemps, vous m'accorderez bien encore un moment. Je compte aller passer quelques beaux jours à la campagne. Là, je reverrai cette dispute. S'il y a dans mes papiers la moindre chose qui puisse vous blesser, je la supprimerai. S'il y a dans les vôtres des choses que vous n'avez pas pu me dire sans manquer

1. Mme Therbouche, dont il est maintes fois question dans les *Salons*.

à l'honnêteté, je vous les ferai observer. S'il y a lieu au moindre scandale pour le public aux yeux duquel nous nous exposerons, je vous en demanderai le sacrifice pour vous et pour moi. Comptez que j'insisterai beaucoup plus sur ce dernier point que sur aucun autre. Il faut qu'on nous voie l'un et l'autre tels que nous sommes. Il faut que nos amis soient contents ; il faut que nos envieux et nos ennemis se taisent ; il faut que j'aie travaillé à vous rendre estimable et que vous ayez eu le même but. Dans les endroits où mon petit amour-propre pourra me rendre partial, j'ai un arbitre tout prêt ; et cet arbitre a de l'âme, de la justesse, de la hauteur, un goût exquis ; ami de Diderot et de Falconet, il l'est encore plus de la vérité. En un mot je mettrai l'ouvrage tel que je voudrais qu'il fût. Je vous enverrai ma copie et la vôtre, et il en sera après cela tout ce qu'il vous plaira. Vous vous êtes donné la peine de vérifier mes citations. Vous me permettrez de vérifier à mon tour les vôtres et de m'assurer par mes propres yeux si Pline est aussi plat que vous me le montrez. C'est un hommage que je dois à cet auteur. Du reste, songez, soyez persuadé que j'en userai avec le texte du manuscrit commun comme avec un texte sacré. Si M. Pochet, qui vous remettra cette lettre, ne vous remet pas aussi le manuscrit, n'en soyez pas chagrin. Mais j'ai bien une autre affaire plus importante à vous commmuniquer, puisqu'il s'agit de notre souveraine. Nous avions pour secrétaire d'ambassade à Pétersbourg, au moment de la révolution, un M. de Rulhières, homme de beaucoup d'esprit. Cet homme s'est laissé déterminer, par la comtesse d'Egmont, à écrire l'histoire de cette révolution dont il avait été, pour ainsi dire, témoin oculaire ; il l'a donc écrite, il me l'a lue ; il l'a lue à d'Alembert, à Mme Geoffrin et à un assez grand nombre de personnes. Il m'en a demandé mon avis et le voici tel que je lui ai dit :

« Qu'il était infiniment dangereux de parler des souverains, qu'il n'y avait sous le ciel que l'impératrice même qui pût juger jusqu'où elle pouvait être offensée ou flattée d'un pareil ouvrage. Que la calomnie était indigne d'un honnête homme, et que toute vérité n'était pas bonne à dire ; qu'on ne pouvait avoir trop d'égards, trop de respect, trop de ménagements pour une princesse qui faisait l'admiration de l'Europe et les délices de sa nation ; et que je pensais que pour lui-

même, quelque gloire qu'il se promît de son ouvrage, le plus honnête, le plus sûr et le meilleur était qu'il le supprimât. » M. de Rulhières me répondit qu'il ne s'était proposé que de satisfaire la curiosité de quelques amis et que son dessein n'avait jamais été de publier ce morceau ; que d'Alembert, que Mme Geoffrin préféraient cela à toutes les apologies qu'on avait répandues pour Sa Majesté Impériale et que le duc de la Rochefoucauld lui avait dit : « Ce n'est pas une belle confession, mais c'est une belle vie. »

En effet, on y voit notre souveraine comme une maîtresse femme, comme un *gran cervello di principessa*, mais, mais cet ouvrage ayant à paraître (car il ne faut pas compter sur la parole de Rulhières), soit vanité, soit étourderie, soit infidélité prétendue d'ami, l'ouvrage paraîtra. J'aimerais infiniment mieux qu'il parût de l'aveu que sans l'aveu de l'impératrice. Le point est de savoir comment il faudrait s'y prendre. Je suis là-dessus sans vue. L'affaire est délicate et très-délicate. Premièrement, il est sans vraisemblance et sans espoir que Rulhières communique son manuscrit. Secondement, il y a des anecdotes qui, si elles sont vraies, n'ont pu se savoir que par l'indiscrétion de personnages importants et qui entourent peut-être la souveraine. Ce Rulhières ne demanderait pas mieux que d'aller prendre la place de Rossignol et il irait à Pétersbourg...

Voyez, parlez à l'impératrice, faites-moi passer ses ordres et ne l'assurez pas de mon entier dévouement ; elle en est sûre.

J'ai reçu le diplôme de l'Académie des arts ; je suis flatté de cette grâce autant que je le dois, et je sens tout ce que votre amitié a fait pour moi dans cette occasion, où votre témoignage a suppléé le mérite. Et votre remerciement, direz-vous ? Patience, ce remerciement sera un volume bien conditionné, la description complète des tableaux du Salon : le sujet, la composition, le faire, mon jugement, en un mot. Lequel jugement rectifié, commenté par vous, fournira matière intéressante à cinquante séances au moins. Ah ! si je vous avais eu à côté de moi, comme il y a deux ans ! Vous voyez qu'on n'y perdra ou qu'on n'y gagnera rien, pour avoir attendu. J'ai vu le buste de Sa Majesté par Mlle Collot. Ah ! mon ami, en quel état il m'est parvenu ! La noblesse et les charmes de la personne sont restés, mais toute la

finesse de l'ébauchoir a disparu, et il n'en est pas et n'en sera pas moins digne de toute ma vénération. Il est placé sur un piédestal, au centre de ma bibliothèque, et c'est là que le père, la mère et l'enfant vont de temps en temps faire leur prière du matin. C'est là que, cédant aux sentiments tendres dont leur âme est remplie, ils disent conjointement : « Être immortel, tout-puissant, éternel qui fais les grandes destinées et qui veilles sur elles, conserve à l'univers, conserve à la Russie cette souveraine. C'est elle qui, maîtresse de dire à ses sujets : Je le veux, obéissez ; leur a dit : « Les lois sont faites pour vous rendre heu-« reux ; personne ne sait mieux que vous à quelles conditions « vous pouvez être heureux : venez me l'apprendre. » C'est elle à qui ses sujets, transportés de la même admiration, du même amour que nous, parleraient comme nous faisons, et qui répondit à ces peuples qui lui offraient les titres de grande, de sage, de mère commune, en renvoyant le premier au jugement de la postérité, le second à Dieu, le seul à qui il appartienne, et le troisième dont il était en sa puissance et sa volonté de remplir les devoirs. Être immortel, tout-puissant, éternel, accorde-lui de longues années, et à sa nation une splendeur et une félicité durables. Ainsi soit-il. »

Si Mlle Collot fait un second buste, j'en retiens une copie avec la permission de Sa Majesté Impériale et de son ministre. J'ai reçu les médailles qui constatent les premiers actes mémorables de son règne. Je les ai suspendues sous mes yeux.

Mademoiselle Victoire, j'ai reçu la lettre de change destinée à secourir monsieur votre père. Mais, quelles que soient les recherches que nous ayons faites pour le découvrir, moi, son fils et ses parents, nous n'y avons pu réussir. Il y a toute apparence qu'il n'est plus. Mme Diderot et mademoiselle vous embrassent de tout leur cœur. J'en fais bien autant. Si vous avez quelque commission à leur donner, vous n'avez qu'à parler. Surtout ne différez pas, vous connaissez l'avantage des deuils pour les emplettes, et de jour en jour nous sommes menacés d'un événement qui nous vêtira de noir pour longtemps.

Mon ami, j'ai reçu votre *factum* contre M. de la Rivière, et j'en ai été on ne peut plus scandalisé. Je connais M. de la Rivière ; c'est un homme bon, sage et simple. C'est un homme d'un mérite très-peu commun ; c'est ainsi que vous le jugeâtes

vous-même lorsqu'il se présenta chez vous. Vous ne me persuaderez pas qu'il soit devenu tout à coup injuste, insolent et insensé. Vous lui aurez attribué quelques propos indiscrets de caillettes. Vous aurez donné de l'importance à des choses qui ne méritaient que du mépris; et vous vous serez manqué à vous-même, à Mlle Collot et à votre nation en donnant aux Russes une scène tout à fait ridicule. Deux hommes de mérite français ne peuvent être ensemble un mois à Pétersbourg sans s'arracher les yeux! Il me semble que j'entends d'ici les Russes s'écrier : Voilà donc ce que c'est que les *francxouski manières!* Vous avez manqué à l'impératrice en portant à son auguste tribunal une misérable petite affaire de commissaire. Vous avez fait un mauvais mémoire, louche, entortillé, injurieux. L'impératice a bien besoin d'être troublée au milieu des soucis de son empire d'un pareil commérage, et où en serait notre monarque s'il fallait qu'il entrât dans ces puérilités dont moi, pauvre petit chef de famille, je ne souffrirais pas qu'on m'importunât les oreilles? Si j'avais été à côté de vous, ou vous vous seriez contenté de porter vous-même votre plainte à M. de la Rivière; ou vous lui auriez écrit à lui-même, à lui seul, une lettre décente et modérée, et d'autant plus cruelle qu'il y aurait eu plus de décence et de modération, ou, ce qui aurait infiniment mieux valu, vous seriez demeuré en repos. Je ne réponds pas des collègues de M. de la Rivière; ce peuvent être des étourdis, des têtes échauffées, des espèces de missionnaires enthousiastes, à qui le zèle indiscret aura fait dire force inepties. Mais pour M. de la Rivière, je ne suis ni plus ni moins sûr de son honnêteté et de sa réserve que de la mienne ou de tout autre homme quel qu'il soit. Il s'est montré ferme, incorruptible et prudent dans les chambres et séances du Parlement, fier et désintéressé dans l'administration de nos colonies, grand politique, grand logicien, homme d'expérience, homme à longue vue dans son ouvrage et dans ses entretiens. Je ne l'ai pas connu pendant un jour. Je l'ai vu, sondé, tâté par tous les côtés pendant des mois entiers, et je me suis toujours séparé de lui également satisfait de ses idées, de son ton, de ses manières, de ses lumières et de sa modestie. Une nation tout entière, ce qu'il y a de gens sensés et éclairés dans toute une nation ne se trompent pas, convaincus sur les qualités et le mérite d'un homme. Ah!

mon ami, si M. de la Rivière était arrivé clandestinement et seul à Pétersbourg! M. de la Rivière n'a fait qu'une sottise, mais elle est grande. Je vous déclare que si M. de la Rivière n'est pas un homme sur lequel on puisse compter, dont on puisse répondre, il ne faut compter sur personne, il ne faut répondre de personne. Je vous déclare que rien ne peut lui ôter ici la réputation d'homme de bien. Je vous déclare que, pour les bons penseurs, il n'y a nulle comparaison à faire de son ouvrage à celui de Montesquieu. Je vous déclare que cent mille pointes et autant de phrases ingénieuses de celui-ci n'équivaudront jamais à une ligne solide, pleine de sens et grave du premier. Nous sommes encore trop jeunes pour apprécier les vues de ce philosophe-ci. Il faut attendre. Je vous déclare que quelques gens à préventions, qui se sont donné les airs d'écrire contre ses principes, ont été pliés comme des capucins de cartes et fouettés comme des enfants; je vous abandonne Agar et Sara avec tous leurs serviteurs, mais laissez en paix le père des vrais croyants. Au reste, l'impératrice, toujours grande, toujours sage, toujours magnifique et bienfaisante, vous a donné une bonne leçon par la manière honorable dont elle a renvoyé le législateur athénien. J'aurais pu me compter aussi parmi ceux à qui vous avez manqué, et je vous déclare que j'en aurais, je crois, usé tout autrement avec quelqu'un qui m'eût été adressé de votre part, quelque raison que j'eusse eu de m'en plaindre. Mlle Collot, modèle! M. Falconet, petit sculpteur! Le monument du czar absurde, infaisable! Comment peut-on s'offenser de ces platitudes-là, et comment peut-on supposer qu'elles soient échappées à un homme sensé? Je les aurais entendues de mes propres oreilles que j'aurais eu peine à les croire. Quoi qu'il en soit, chacun à sa manière de sentir. J'use du privilége de l'amitié, je vous dis la mienne sans aucun détour. Et le prince de Galitzin, croyez-vous que cette aventure n'ait pas été tout à fait déplaisante pour lui? Encore une fois, mon cher Falconet, si j'avais été à côté de vous, je suis sûr que cette affaire n'aurait pas eu la moindre suite. Je vous aurais lié les mains jusqu'au lendemain, et le lendemain, vous n'y auriez plus pensé qu'avec indifférence ou dédain. Moins votre compatriote avait d'agréments à Pétersbourg, plus vous auriez eu de ménagements pour lui. Mon ami, vous êtes chaud, méfiez-vous du premier mo-

ment. Ce que vous m'avez appris, ce n'est pas à mieux connaître les hommes dont je m'engoue, c'est à mieux connaître les lieux où je les envoie. J'irai certainement en Russie. Je sens mon cœur qui m'y pousse sans cesse, et c'est une impulsion à laquelle je ne saurais résister, mais je n'y enverrai plus personne. J'ai pourtant pris sur moi de proposer à M. le général Betzky celui qui a dessiné tout ce qu'il y a de bonnes planches dans notre *Encyclopédie.* C'est un homme d'un mérite rare, même en ce pays-ci, mais je ne serais pas fâché qu'on l'y laisse.

Je tremble que votre liaison avec M. de la Fermière ne finisse encore par quelque aventure déplaisante. Je n'oserais souhaiter qu'elle devienne intime. Mon ami, il y a peu d'hommes faits pour vous, et bien moins encore pour lesquels vous soyez fait. Cependant, si vous revoyez M. de la Fermière, saluez-le de ma part, dites-lui que je conserve pour lui tous les sentiments qu'il m'a inspirés et que j'attends de pied ferme toutes ses commissions. La belle occasion que le décès de Gaignat pour enrichir la bibliothèque du grand-duc! J'ai reçu et remis votre seconde lettre à Mme Geoffrin. J'ai vu avec satisfaction que vous n'aviez point été offensé de la liberté que j'avais prise de supprimer la première. Et ce projet d'envoyer ici un modèle de votre monument dure-t-il encore? La belle extravagance! Il faut avoir une cruelle avidité de critiques et de désagréments.

Et que veux-tu qu'ils t'apprennent, maudit homme que tu es? Est-ce qu'ils en savent plus que toi? Est-ce que tu ne les connais pas tous? Est-ce que tu ne sais pas qu'ils seront muets sur les beautés et qu'ils ne cesseront de faire retentir la ville du moindre défaut? Est-ce que ces critiques, bien ou mal fondées, ne passeront pas d'ici à Pétersbourg? Est-ce que nos indignes périodistes ne les assaisonneront pas de toute l'amertume qu'ils y pourront mettre? Est-ce que leurs inepties ne deviendront pas l'entretien de Pétersbourg? Est-ce qu'on n'abondera pas dans votre atelier pour les vérifier? Est-ce qu'on ne les verra pas sur l'ouvrage, si vous ouvrez votre porte? Est-ce qu'on n'assurera pas qu'elles y sont, si vous la fermez? Est-ce que vous ne sentez pas toutes ces suites fâcheuses? Mon ami, je te conjure de travailler en paix, et de ne pas vouloir

recueillir avant la moisson. Garde ton ouvrage pour une meilleure chose que de te roidir contre l'envie et la calomnie! Qui sait jusqu'où peuvent aller les peines que tu te susciterais à toi-même? Est-ce que tu ne te connais pas? Est-ce que tu ne te sais pas homme à envoyer faire foutre l'ouvrage et le pays au premier mot qui frapperait de travers ton oreille? Est-ce que tu es bien sûr que ce mot ne te serait pas dit? Mon ami, vous n'êtes guère sage. Je vous écris rarement, il est vrai, mais en revanche quand je m'y mets, je ne finis point, surtout quand je suis à mon aise, que je puis ouvrir mon cœur et que je suis sûr que mes lettres ne seront pas interceptées.

Je vous prie, mon ami, de présenter mon respect à M. le général Betzky.

Ne m'oubliez pas près de M. de Soltikoff, directeur de l'Académie. Dites-lui que je répondrai exactement à ses vues et qu'il aura des instructions fidèles sur les mœurs et les progrès de ses élèves, au moins tous les trois mois.

Un projet que vous devriez favoriser auprès de l'impératrice, ce serait l'établissement de deux écoles russes, l'une à Paris, l'autre à Rome où les élèves passeraient en sortant de la première.

Je ne sais quel bavardage vous a fait votre cousine. Le prince de Galitzin en a très-honnêtement usé avec elle, et elle a touché son année. Je passerai un de ces matins chez de Lormes pour savoir ce que c'est que cette caisse de souliers mal faits qui vous ont été adressés.

J'espère que votre cheval se tiendra ferme sur ses deux pieds; mais j'en connais ici plus d'un qui ne regretterait pas vingt louis pour qu'il se brisât à l'installation; mais ils seraient au désespoir que vous fussiez dessous tant ils ont d'humanité.

Mais, bon ami, ne cherchez point à donner les raisons de la publicité différée de notre pour et contre, comme vous l'appelez. Le diable m'emporte s'il y en a aucune. Vous ne me connaissez guère. S'il y avait en votre faveur une objection insoluble et que je la susse, je ne balancerais pas à me la proposer sous votre nom. Le pis aller, cher frère, c'est qu'on dise que je plaide mal une cause honnête et que vous en plaidez bien une qui ne l'est guère... *Vous ne voulez pas qu'il soit imprimé, n'est-il pas vrai?* Voilà votre question. Je veux qu'il soit imprimé, voilà

ma réponse. *J'ai craint qu'il ne fût imprimé à Pétersbourg.* Voilà votre supposition. J'ai craint qu'ayant répondu à des derniers papiers que je vous remis en partant, votre tête bourrue n'y eût fourré des choses qui me déplussent, et c'est, à ce qu'on m'a dit, ce que vous avez fait. Mais encore une fois le diable m'emporte si j'en sais et même si j'en crois un mot. Moi, de l'humeur, pour des querelles pareilles! Vous ne savez donc pas que pour une dispute un peu trop vive, survenue entre Grimm et moi, à l'occasion d'un endroit de la poétique du *Père de Famille*, je pris la poétique et les pièces et que je jetai le tout dans le feu? J'ai chanté très-haut notre *Solon*, il est vrai, mais attendez et vous verrez combien de voix se joindront à la mienne. Vous voyez bien que je réponds à vos dernières lettres. A propos de notre *Solon*, il fait jouer à nos beaux esprits et à nos philosophes un rôle bien indécent. Ils sont devenus, par un travers de tête inconcevable, les défenseurs de la liberté de la presse et les détracteurs de l'évidence. Il semble qu'ils aient peur que les maîtres ne se croient pas suffisamment autorisés à les traiter comme des imposteurs, et à les faire étrangler comme des séditieux inutiles ou dangereux. Ces gens-là, qui jusqu'à ce jour se sont pompeusement entre appelés les précepteurs du genre humain, vont soutenant aujourd'hui que, quelques soins qu'ils se donnent à éduquer leur disciple, ils n'en feront jamais qu'un sot enfant.

O combien la vanité fait dire de sottises! quelle est la bonne chose un peu durable qui ne se soit pas faite par l'évidence? Ils crient : l'opinion est la reine du monde, et ils ôtent toute autorité à l'évidence qui n'est que l'opinion démontrée vérité. Parce qu'ils sont les créateurs de l'évidence, ils imaginent qu'ils sont juges compétents de sa force. Quelle bêtise! C'est celui qui est frappé et non celui qui frappe qui est le vrai juge du coup. Or, ici qui est le frappé? tous les apôtres du mensonge. Or, jugeons de la frayeur qu'ils ont de la vérité par les efforts qu'ils ont faits de tout temps pour l'étouffer, et jeter les peuples dans l'état d'ignorance et de stupidité. Ne dirait-on pas qu'un catéchisme politique et moral fût plus difficile à apprendre qu'un catéchisme religieux? Ne dirait-on pas que si l'un était aussi populaire que l'autre, il n'y eût pas autant de danger à enfreindre l'un que l'autre? On parle beaucoup de

l'intérêt de la vie à venir, et je vois que c'est l'intérêt de la vie présente qui fait tout. Il n'y a aucun despote qui eût le courage de braver l'intérêt général, s'il était évidemment démontré et universellement connu. Mais laissons cela, et permettez-moi de vous reppeler que les Abdéritains appelèrent un jour Hippocrate pour guérir Démocrite prétendu fou. Si Diderot eût écrit de Berlin ce que vous faites écrire à M. de la Rivière, il eût été un maladroit. Mais avec une haute opinion de lui-même et une grande envie d'arriver à temps, pour conseiller le bien, il se serait tu et se serait avancé vers Moscou à franc étrier. Faites-vous montrer la lettre où je dis à M. le général Betzky que *je serais à Pétersbourg s'il l'avait ainsi voulu.* Je suis sûr que vous entendrez cela tout de suite, et que je n'aurai rien dit que d'honnête. Peut-être aurai-je supposé le général amoureux, comme moi, et assez juste pour ne pas conseiller contre son cœur ce qu'il n'aurait pas lui-même le courage de faire. Il y a si longtemps de cette lettre que je ne sais plus ce que c'est et le général apparemment ne garde pas ces chiffons-là. Au reste, rassurez-le. Ce ne sont pas les phrases françaises qui m'auront fait dire une bêtise ; si, par hasard, j'en ai dit une, il faut la laisser tout entière sur mon compte. Bonjour, mon Falconet, bonjour. Mademoiselle Collot, travaillez-bien. Laissez la femme et toutes ses petitesses à la porte de l'atelier. Les bonnes mœurs et les grands ouvrages répondent à tout. Les envieux ne vous font des fantômes que pour vous retenir dans la médiocrité. S'ils y regardaient de bien près, ils verraient que la décence n'est que le prétexte de leur discours. Combien d'actions malhonnêtes dont ils ne parlent point, parce qu'elles déshonorent ! Combien d'indifférentes qu'ils appellent malhonnêtes, parce qu'elles conduisent ceux qui s'élèvent au-dessus du préjugé à l'opulence et à la considération ! On permet au vice de regarder la nature, et on le défend au talent. Pour Dieu, ne donnez pas là dedans. Mille femmes lascives se feront promener en carrosse sur le bord de la rivière pour y voir des hommes nus, et une femme de génie n'aura pas la liberté d'en faire déshabiller un pour son instruction ? Je me réjouis de vos progrès. Si ma fille avait obtenu les récompenses que vous avez méritées, je n'en serais pas plus sensiblement touché.

Comme je vous aurais serrée entre mes bras, si j'avais été à côté de vous lorsque les bienfaits de l'impératrice vinrent à vous! Combien j'en aurais pleuré de joie ! Mais dites-moi donc si vous êtes heureuse. Dites-moi donc que les raisons par lesquelles je cherchais à vous rassurer un certain soir, sur le rempart, étaient bonnes. S'il arrive qu'un homme soit pris au même piége qu'un loup, et qu'il tombe dans la même fosse, c'est le loup qui a peur. La fosse, c'est la Russie ; et le loup? mais le loup, je crois que c'est Falconet. Mon ami, si vous ne faites pas le bonheur de cette enfant qui vous a suivi au diable et que je l'apprenne, prenez-y garde. Je ne vous le pardonnerais de ma vie. J'ai pensé me faire cent querelles pour avoir osé soutenir que vous n'étiez pas époux. Ils le voulaient tous, ils en étaient sûrs. A cela je ne répondais qu'une chose, c'est que je l'ignorais, et j'en concluais fermement qu'il n'en était rien.

Être si contente que le premier buste que vous m'avez envoyé ait été gâté, c'est s'engager à m'en envoyer un autre et à prendre de meilleures précautions pour qu'il ne se gâte pas. Entendez-vous? Mais je n'ai point dit que je n'irai point faire un tour dans votre atelier. Ou je me trompe fort, ou j'ai dit tout le contraire, et vous n'avez point de mauvaises raisons à prendre en pitié ! Mais pour Dieu, laissez-moi achever ma besogne.

Je vous aime tous les deux comme vous désirez de l'être. Je vous embrasse bien tendrement. Il est difficile que la souveraine soit plus grande et plus aimable que nous ne l'imaginions. Cela se peut pourtant.

> Segnius irritant animos demissa per aurem
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
> Ipse sibi tradit spectator [1].

Connaissez-vous un nommé Allegrain? Eh bien, cet Allegrain, dont je n'avais jamais entendu parler, vient de faire une Vénus au bain qui fait l'admiration, même des maîtres de l'art [2].

1. Horace, *Épître aux Pisons,* vers 180-182.

2. Au Louvre (sculpture moderne). Le catalogue l'intitule : *Une baigneuse* (n° 276), mais sur le socle est inscrit le nom de Vénus.

Connaissez-vous un nommé Guyart? C'est une tête chaude et rustique. Je l'aime. Il m'a semblé qu'il avait l'âme fière et haute. Il revient de Rome, et il travaille à son morceau de réception. C'est un Mars en repos; il est couché le coude appuyé sur son bouclier. Il relève sa tête et semble dire : Qu'entends-je là? « Sacredieu, ne me faites pas lever. »

C'est son discours et son idée. Il faut voir comment cela sera rendu.

Notre patriarche de Voltaire vient de faire ses pâques, au grand scandale et des dévots et des impies.

Il pleut des livres incrédules. C'est un feu roulant qui crible le sanctuaire de toutes parts. Il me semble qu'il n'y avait qu'une bonne page à faire. C'est une exposition pure et simple du dogme et de la morale, avec cette petite interrogation à la fin : « Eh bien, voilà donc ce que vous voulez que je croie? » Je me tiens en repos. Je crains les convulsions dernières d'une bête féroce blessée à mort.

L'intolérance du gouvernement s'accroît de jour en jour. On dirait que c'est un projet formé d'éteindre ici les lettres, de ruiner le commerce de librairie et de nous réduire à la besace et à la stupidité. Tous les manuscrits s'en vont en Hollande, où les auteurs ne tarderont pas à se rendre. Ils ont fait naître une contrebande de livres où il y a dix fois plus à gagner que sur les indiennes, le tabac et le sel. Ils dépensent des sommes immenses pour nous faire acheter des brochures à un prix fou, méthode sûre pour ruiner l'État et le particulier. *Le Christianisme dévoilé* s'est vendu jusqu'à quatre louis.

Bonjour, bonjour, portez-vous bien, et recevez les amitiés de la mère et de l'enfant qui me chargent de vous les présenter.

Point de gendre encore, mon ami. Il n'appartient pas à un enfant d'en faire et moins encore d'en élever. Laissons former le corps et la raison. Les arbres qu'on fait porter trop tôt donnent des fruits sans saveur et ne durent pas. Et puis, pourquoi hâter, pour un enfant qu'on aime, les grands soucis de la vie? Être mère, ce n'est rien, dans l'état de nature; c'est une terrible affaire dans l'état de société. Je ne fais pas un pas sans voir des enfants menés à la lisière par des femmes à qui il en faudrait donner, à commencer par la mère de mon enfant.

Continuez à me chérir comme vous faites et disposez de moi. Réponse sur *l'affaire Rulhières :* mais par voie et moyen sûrs.

Autre chose. Il y a ici un pauvre sculpteur, plus qu'octogénaire, et dans la plus affreuse misère. Imaginez ce que c'est que la misère à cet âge! Il s'appelle Simon. Il suivit le czar Pierre. Il travailla et beaucoup. Le czar mourut. Le gouvernement changea. Il fut obligé de s'enfuir sans être payé. Je vous envoie son mémoire, tel qu'il me l'a remis. Voyez s'il y a lieu à quelque justice. Pour la commisération, jamais occasion ne fut plus belle. Mais il faut toute la bonté de votre âme, toute votre amitié, toute votre sensibilité pour entamer cette affaire.

Catherine seconde et le czar Pierre se touchent, mais rappeler à l'une des cours ce qui s'est passé sous l'autre, c'est jeter la ligne au fond du fleuve Léthé. Quoi qu'il en soit, me voilà quitte du spectacle hideux du pauvre Simon, qui m'a poursuivi jusqu'à présent, et des sollicitations continues de la bonne Mme Diderot, qui fait aller les choses comme son cœur et sa tête, et qui croit aussi ferme en votre bienfaisance qu'en celle de Dieu. Mon ami, lisez au moins le mémoire du pauvre Simon, et dites m'en un petit mot dans votre première réponse, afin que le malheureux voie que je ne l'ai pas oublié, et que ma femme se taise, s'il se peut.

Voilà deux lettres que je vous prie, mon ami, d'envoyer à leur adresse.

XVI

Bonjour, bons amis, bonjour. Comment vous portez-vous tous les deux? Vous occupez-vous toujours de votre bonheur réciproque? Avez-vous toujours la même estime, la même amitié l'un pour l'autre? Mes amis, surtout, songez que nous sommes tous sortis du fourneau de nature avec un coup de feu, une fêlure. Cette nature est bien bizarre, elle commence son ouvrage comme si elle s'était proposé un chef-d'œuvre, puis, crac, par

un caprice, un tour d'esprit brusque, elle donne l'entorse à quelque partie. Son ouvrage le plus parfait est celui qui a le moins de défauts.

Mon Falconet, tenez à Mlle Collot la promesse que je lui faisais, un soir, quelques jours avant votre départ. Comme elle était incertaine! comme elle pleurait! et moi je lui disais que, par votre séjour seul dans une terre étrangère, vous vous deviendriez plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre.

On ne me laisse qu'un moment pour vous assurer que je vous aime de tout mon cœur, et je me hâte de vous dire oui, je vous aime autant que si je n'avais point cessé d'être à côté de vous. Si vous ne me croyez pas, c'est que vous n'avez pas au fond de vos cœurs l'assurance de mes sentiments pour vous et que vous êtes deux ingrats.

Je retourne souvent dans la petite maison, et j'ai toujours du plaisir à me rappeler les moments doux que nous y avons passés. Ne nous y reverrons-nous donc plus! J'ai saccagé cette année tous les bouquets! Oh! les belles pêches! les belles prunes!

Combien j'aurai de pommes et de poires! Ce ne seront pas les feuilles, ce sera la multitude des grappes de raisins qui, pressées, entassées les unes sur les autres, feront ombre sous le berceau.

Hélas! je jouirai de cela tout seul. Le figuier qui nous donnait de si bonnes, de si grosses figues, est mort.

Mademoiselle, j'ai huit cents francs à vous. Que faut-il que j'en fasse? S'ils doivent être employés à des emplettes à votre usage, songez que le moment favorable est celui d'un long deuil.

Mon ami, j'attends toujours ta réponse à certains articles de ma dernière lettre. Ne diffère pas davantage.

Vous connaissez sans doute le cabinet de tableaux et la bibliothèque de Gaignat.

Il est mort, cet homme singulier qui avait ramassé tant de belles choses en littérature, sans presque savoir lire, tant de belles choses dans les arts, sans y voir plus clair qu'un quinze-vingt. Eh bien, je ne désespérerais pas d'acquérir ces deux précieuses collections, dont l'une ne se referait pas en un siècle et dont l'autre serait impossible à refaire, quelque temps et quelque

argent qu'on y mît, parce qu'il faudrait encore être servi par des circonstances qui ne se retrouvent pas. J'en écris à M. le général Betzky. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'y a pas un moment à perdre, si nous ne voulons pas être croisés par des nuées de concurrents régnicoles et étrangers. Je leur fais passer par la personne qui vous remettra cette lettre le catalogue des livres du comte de Lauraguais. Ce Lauraguais est homme à jeter à la tête du premier venu la bible de Mayence, tous les Italiens et tous les Grecs et tous les Latins du monde, s'il manque d'argent et que la fantaisie lui prenne d'une chanteuse italienne ou d'une sauteuse anglaise. Donnez avis de cet envoi à M. de la Fermière.

Adieu, mes amis, adieu. Il n'y a là que quelques lignes, et c'est bien contre mon usage et mon gré; car je n'aime rien tant que bavarder avec mes amis, et vous en savez quelque chose. Mademoiselle Victoire, puisque vous savez que le premier plâtre de Sa Majesté Impériale que vous m'avez envoyé a été gâté, vous ne pouvez pas ignorer ce que j'attends de votre amitié.

Je vous prie de dire à M. de Soltikoff que les maîtres continuent à me rendre les meilleurs témoignages des élèves, qu'ils sont honnêtes et assidus, qu'ils gardent leurs mœurs, emploient bien leur temps et acquièrent du talent.

Je vous embrasse bien tendrement tous les deux. Lorsque vous aurez occasion de porter votre hommage aux pieds de l'impératrice, joignez-y le mien.

A propos, je me rappelle qu'il pourrait bien y avoir dans ma dernière lettre quelque vivacité qui vous aura contristé. Je ne sais plus ce que c'est, et j'espère que vous l'aurez oublié comme moi.

S'il plaisait à M. Grimm de me restituer mes papiers, vous auriez la connaissance la plus complète du dernier Salon et la matière de cinquante lectures agréables à l'Académie. Mais il faut croire que cela me reviendra, et que je m'acquitterai envers vous.

Bonjour, bonjour encore, mille embrassements du père, de la mère et de l'enfant.

Ce 18 juillet 1768.

XVII

Paris, 6 septembre 1768.

Nous sommes de fort honnêtes gens, tous les deux; nous avons les mêmes principes de morale et une conduite fort diverse. C'est que les principes sont une affaire de jugement, et que la conduite est une affaire de caractère. Mon ami, mon bon ami, prenez-y garde. Le bonheur de votre vie est abandonné à la discrétion des méchants. Il n'en est pas ainsi du mien. Je le tiens dans ma main, et je défie tous les ingrats, tous les médisants, tous les calomniateurs, tous les curieux, tous les scélérats de ce monde de me l'arracher. Le despote le plus puissant de la terre est le maître de ma vie, de ma fortune, de ma liberté; mais non de mon honneur et de ma réputation. J'ai la plus haute confiance dans la vertu, le talent et la probité, et jusqu'à présent cette confiance n'a point été trompée; et si un méchant pouvait jamais réussir à faire passer un habile homme pour un sot, un homme vertueux pour un de ses semblables, où en serait l'univers? J'ai été attaqué dans ma famille, dans mes mœurs, dans mes liaisons, dans mes amis, dans mes ouvrages; qu'ai-je fait? Je me suis tu. J'en ai appelé de ma vie passée à ma conduite présente, à ma conduite à venir, et l'ignominie qu'on me jetait a rejailli d'elle-même sur mes amis, et ils en sont demeurés couverts. Rousseau, Jean-Jacques Rousseau, cet homme le plus honoré des gens de lettres pour sa prétendue probité, le plus dangereux par son éloquence, le plus adroit dans ses vengeances, le plus redoutable par la multitude de ses enthousiastes, le plus intime et le plus ancien de mes amis, par une perfidie aussi cruelle que lâche, se sert de l'aveu même des services de toute espèce que je lui ai rendus pendant un intervalle de vingt ans pour accréditer aux yeux du public des noirceurs dont il m'accuse contre le témoignage de sa conscience; et il n'a garde de spécifier ces noirceurs; mais par des expressions vagues et fortes, il abandonne à l'imagination échauffée du lecteur le soin de les exagérer. Il

me connaît, il sait que quelque chose qu'il invente, qu'il controuve, qu'il dise, qu'il fasse, je ne donnerai jamais au public le scandaleux spectacle de deux amis qui se déchirent; que je me respecterai moi-même; que je respecterai d'honnêtes gens qui me sont chers, et que ma défense compromettrait. En un mot, plus lâche encore que cruel, il sait que je garderai le silence. Je l'ai gardé. Qu'en est-il arrivé? Il a perdu tous nos amis communs. Je les ai tous conservés. Il me révère, malgré lui. Il ne peut même s'en taire; il me regrette. Je le méprise, et je le plains. Il porte le remords et la honte le suit. Il mène une vie malheureuse et vagabonde. Il est seul avec lui-même. Au milieu des acclamations flatteuses qui se font encore entendre, il est obligé de s'avouer des indignités, de se détester. Je vis aimé, estimé, j'ose même dire honoré de mes concitoyens et des étrangers, tandis que sa querelle avec Hume le démasque et le montre. Les bienfaits de la grande impératrice font retentir avec transports mon nom, son éloge et le mien. Le bruit en vient aux oreilles du perfide, et il s'en mord les lèvres de rage. Ses jours sont tristes, ses nuits sont inquiètes. Je dors paisiblement tandis qu'il soupire, qu'il pleure peut-être et qu'il se tourmente et se ronge. C'est, mon ami, que la méchanceté n'a que son moment. C'est qu'il faut tôt ou tard que la peine boiteuse atteigne le coupable qui fuit devant elle. C'est que le temps suscite un vengeur à la vertu; et ce vengeur, il est près de nous, il est loin, dans un grenier obscur, sur un trône, à Paris, à Saint-Pétersbourg, je ne sais où; mais il ne manque jamais de paraître. Il ne s'agit que d'attendre. J'ai attendu, il a paru, et le même moment nous a vengés, toi des injustices de ton pays, moi de la perfidie d'un ami. Cher ami, profite de cette leçon, laisse faire les méchants; fais le bien. Attends, et sois heureux. Si j'étais encore en lice avec Jean-Jacques, comme tu n'aurais pas manqué de faire à ma place, qu'en serait-il arrivé? Que nous serions restés tous les deux sur le champ de bataille, criblés de blessures, tristes objets de la douleur d'un petit nombre de gens de bien amis de nos talents, passe-temps délicieux de la multitude jalouse de nos vertus, et toujours enchantée que le mérite soit dégradé et que l'opprobre s'étende. Si tu ne te méfies pas de ton premier mouvement, tu te trouveras engagé dans quelque misérable querelle qui disposera du

bonheur de ta vie. Alors tu te souviendras de ma prédiction et tu t'écrieras : O Diderot, Diderot, il ne faut jamais répondre que par des actions! Les actions se remarquent. On s'enquiert, et le tort revient à celui qui l'a mérité.

Eh bien! jeune amie, un Fontaine prétend qu'il a fait vos deux têtes; enfermez-vous dans votre atelier, que le Fontaine n'y mette pas le pied. Faites une tête plus belle que celle qu'il s'approprie, et cette tête dira plus fortement que vous que Fontaine est un imposteur; et qu'importe que vous ayez lu, admiré cent fois la fable des abeilles et des guêpes, si vous n'en profitez pas! Lorsque mon Falconet écrit au Fontaine que son czar pourrait bien passer pour son ouvrage, sa bêtise me fait sourire; et tu crois, mon ami, qu'il dépend de toi, de Fontaine, de quelques sots, d'un Russe, de toutes les Russies de faire le maître de l'écolier et l'écolier du maître. Tu me dis bien nettement que les Russes sont des brutes, tu les condamnes à rester brutes à jamais, et tu oublies que les vrais juges de Falconet sont ici, sont partout où tes ouvrages sont connus, partout où l'on prononce le mot ciseau, même à Pétersbourg. L'impératrice n'aurait eu qu'à faire de sa lèvre le mouvement du mépris, le Betzky hausser les épaules; et le Fontaine s'en serait retourné tout doucement à sa place et à son tablier. Tu captes le moment, mon ami, tu embrasses la multitude; tu es pourtant bien fait pour voir plus loin, et t'en rapporter à de meilleurs juges. C'était le Goldoni qui avait fait mon *Fils naturel*. Sans Grimm, mon ami, jamais je n'aurais fait *le Père de Famille*. Je serais écrasé sous le fardeau de *l'Encyclopédie*, si d'Alembert se retirait. Voilà ce qu'ils ont crié sur les toits. Qui est-ce qui les a crus?

J'avais retiré de la misère un jeune littérateur qui n'était pas sans talent; je l'avais nourri, logé, chauffé, vêtu pendant plusieurs années. Le premier essai de ce talent que j'avais cultivé, ce fut une satire contre les miens et moi. Le libraire, que je ne connaissais pas, plus honnête que l'auteur, m'envoya les épreuves et me proposa de supprimer l'ouvrage. Je n'eus garde d'accepter cette offre. La satire parut. L'auteur eut l'impudence de m'en apporter lui-même le premier exemplaire. Je me contentai de lui dire : « Vous êtes un ingrat. Un autre que moi vous ferait jeter par les fenêtres, mais je vous sais gré de m'avoir

bien connu. Reprenez votre ouvrage et portez-le à mes ennemis, à ce vieux duc d'Orléans qui demeure de l'autre côté de ma rue. » J'habitais alors l'Estrapade. La fin de tout ceci, c'est que je lui adressai, moi-même contre moi, un placet au duc d'Orléans, que le vieux fanatique lui donna cinquante louis, que la chose se sut, et que le protecteur resta bien ridicule, et le protégé bien vil. Bonne amie, si Fontaine a fait votre buste de Falconet, il a fait aussi le mien et celui de Préville. Bon ami, si Fontaine a fait votre monument, il a donc fait aussi le mausolée de Le Moyne. Allez, vous êtes des enfants.

Concluez de là que je persiste à désapprouver votre conduite avec M. de la Rivière, même en lui supposant les sottises dont vous l'accusez, et que je n'approuve pas davantage la manière dont vous punissez l'indiscrétion, la puérilité fausse ou réelle de Fontaine. Le Moyne, qui vous aime presque aussi tendrement que moi, se démène, se tourmente, se désole et crie. Est-il possible qu'on se coupe un bras pour si peu de chose! Je lui ai remis votre billet et une des copies de la lettre que vous avez écrite à Fontaine. Il ne conçoit pas comment, avec d'aussi fortes raisons de vous en plaindre, vous ayez gardé avec lui tant de modération. Tout bien considéré, il valait mieux s'expliquer de vive voix que de lui mettre en poche une apologie d'après laquelle on est autorisé à penser de vous, de Mlle Collot et de lui, tout ce qu'il lui plaira de débiter. Vous peuplez Pétersbourg d'idiots et de méchants, et vous croyez apparemment que deux ou trois hivers les ont tués à Paris comme des chenilles. La vivacité de votre billet et la douceur de votre lettre brouillent la tête de Le Moyne. En effet, c'est une contradiction qui ne s'explique pas.

C'est dans ces circonstances que je regrette vraiment de n'être pas à Pétersbourg. Combien de choses que j'ai la vanité, bien ou mal placée, de croire que vous ne feriez pas !

Encore un mot sur M. de la Rivière, pour n'y plus revenir. M. de la Rivière fait imprimer un ouvrage sur lequel la pusillanimité du magistrat, accrue de la diversité des jugements de ses censeurs, ne savait quel parti prendre. L'affaire est renvoyée clandestinement à mon quatrième étage. Je lis, j'approuve, et le livre paraît. M. de la Rivière m'était alors inconnu. Dans ces entrefaites, M. de Stakelberg, envoyé de la cour de Russie en

Espagne, s'arrête à Paris. Il témoigne à l'abbé Raynal le désir de conférer avec quelque homme instruit des choses de politique, de gouvernement et d'administration. M. de la Rivière lui est présenté. Comme la nouveauté et le long enchaînement des principes du philosophe les rendaient difficiles à saisir pour l'ambassadeur, celui-ci demanda et obtint que son instituteur rédigerait ses leçons par écrit. Il en résulta un Mémoire qui fut envoyé à Pétersbourg, et sur lequel on y désira la présence de M. de la Rivière. Le prince de Galitzin entama cette négociation. Il y eut chez le ministre et dans la petite maison du sculpteur plusieurs entrevues secrètes à l'une desquelles j'assistai, et je vis M. de la Rivière pour la première fois de ma vie. Je ne dissimulerai pas la satisfaction que j'eus de me trouver avec l'auteur d'un ouvrage que j'avais approuvé, et d'une apologie de son administration de la Martinique, qui s'était répandue manuscrite, et qui avait fait un honneur infini à ses vues, à sa sagesse et à son intégrité.

J'ignorais encore ce qu'on voulait faire de cet homme ; mais, en attendant, je m'éclairais sur une infinité de questions dont je m'étais plusieurs fois occupé, dont j'avais entendu sans fruit disputer les meilleurs esprits, et que j'avais été tenté d'abandonner comme n'ayant ni rives ni fond. J'admirais la certitude et la fécondité de ses principes, la manière facile dont ils se pliaient aux plus fortes difficultés, et la simplicité avec laquelle mes objections se résolvaient. Tout est écrit dans son livre ; mais c'est pour ceux qui savent lire. Ce fut alors que le mystère de son voyage me fut révélé. J'encourageai le philosophe à partir, par intérêt pour lui-même, par attachement pour le prince, et par le dévouement le plus entier à tout ce qui porte le moindre caractère du désir de notre souveraine. M. de la Rivière devait prétexter le dessein de voyager et de s'instruire, aller seul, parcourir la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Pologne et arriver fortuitement en Russie. Les choses s'arrangèrent tout autrement, au grand dépit du prince de Galitzin. Je présume que celui-ci n'a rien fait de son chef. Quant à moi, je n'ai d'autre part, soit au voyage de M. de la Rivière, soit aux arrangements qui l'ont précédé, que quelques lettres de recommandation que mon cœur et mon estime me dictèrent très-fortes. Un de mes souhaits, c'est que ces lettres

passent à la postérité. Elles attesteront combien j'avais gagné mon siècle de vitesse. Falconet, souvenez-vous de ce que je vais vous dire. Tout ce qui se fera de bien, ici ou ailleurs, se fera d'après ses principes. Le Montesquieu a connu les maladies, celui-ci a indiqué les remèdes, et il n'y a de vrais remèdes que ceux qu'il indique. Ceux qui affectent de soutenir le contraire sont, ou des gens de mauvaise foi, ou des morveux qui prononcent sur tout, et n'ont profondément réfléchi sur rien. N'est-ce pas une honte que d'entendre des philosophes décrier l'évidence? S'est-il fait dans aucun temps, chez aucune nation, chez aucun peuple quelque chose de bien que par la lumière ? Si l'évidence n'est rien, que sont les créateurs de l'évidence ? Des bavards importuns plus inutiles et plus méprisables que les derniers des citoyens ? En professant eux-mêmes leur nullité, craignent-ils que le magistrat ne soit pas suffisamment autorisé à les faire étrangler ? Ils disent que l'opinion est la reine du monde, et ils nient que la vérité, qui n'est que l'opinion démontrée, accrue de la force de l'expérience et de la raison, puisse quelque chose! Ils oublient que ce n'est que par la lumière que les mauvais usages ont passé, que les mauvaises lois se sont abolies, que les préjugés se sont affaiblis, que les législations se sont rectifiées, que les nerfs de la superstition ont été coupés, que les fureurs du despotime se sont tempérées; en un mot que les nations barbares se sont avancées peu à peu à un état plus policé. Ils ne se sont jamais demandé pourquoi tant de révolutions, tant de troubles, tant d'épées tirées, tant de sang répandu, sans aucun avantage pour l'espèce humaine. Jamais ils ne se sont répondu : c'est qu'on était mal et qu'on ignorait comment se mettre mieux. Ils prêchent sans cesse la liberté de la presse, et ils ne voient pas que celui qui est en même temps défenseur de la liberté de la presse et détracteur de l'évidence est le plus absurde de tous les hommes. Ils ne voient pas, s'ils ont raison, que le philosophe est un imbécile de vouloir parler, et que le souverain qui l'en empêche est un autre imbécile de le faire taire. Ils ne voient pas que, dans cette contrée même, le géant à quatre cent mille bras reste immobile lorsqu'il redoute la réclamation générale. Ils ne savent ce que c'est que la force d'un corps de propriétaires maîtres de la subsistance d'un État, et d'une nation où il y aurait seulement dix mille hommes assez

instruits et assez libres de publier leurs pensées, pour tirer cette dernière conséquence toujours réelle d'un mauvais édit : Donc tu nous ordonnes d'arracher nos vignes et de brûler nos moissons. Que le plus intrépide des despotes ordonne seulement la suspension des exercices publics religieux ! Ils n'ont pas la première idée d'une nation à qui l'on aurait fait sucer avec le lait le vrai catéchisme politique. Ce sont des aveugles qui parlent de la lumière, comme les esclaves de la liberté. Ils n'ont et ne peuvent avoir le sentiment de son énergie. Qu'ils traversent seulement la Manche, et ils apprécieront la différence d'un peuple qui connaît son intérêt général et d'un peuple qui l'ignore. Créateurs de l'évidence, ils se croient les vrais juges de sa force. C'est à celui qui est frappé et non à celui qui frappe qu'il appartient d'apprécier la violence du coup. Qu'ils jugent donc du coup par les cris des tyrans, des fauteurs de la tyrannie, des prédicateurs du mensonge, par leurs chaînes, leurs bûchers et leurs cachots ; chaînes, bûchers, cachots, avec lesquels ils n'ont jamais pu soutenir l'erreur, et ils détruiront la vérité ! et ils en arrêteront les effets ! Pardonnez-moi, mon ami, cette excursion. C'est que de tous les principes de M. de la Rivière, celui de l'évidence est le seul qu'ont ait jusqu'à présent attaqué... L'agresseur, l'abbé de Mably, est un grave personnage qu'un enfant, le fils de M. de Lavauguyon, a culbuté comme un capucin de cartes. Depuis ce moment les autres, *ne hiscere quidem audent*. Il ne s'agit pas de glisser furtivement un mot, une satire ; il faut se montrer. Si vous n'aviez rien de mieux à faire, je vous dirais : Prends le livre, lis, attaque, et, quoique je ne sois qu'un néophyte, je me charge de te répondre ; mais à la condition que celui des deux qui se jettera dans les généralités du scepticisme aura tort, *ipso facto*. Les hypotyposes de Sextus Empiricus ne sont bonnes qu'à amuser des enfants, et à provoquer l'expectoration sur les bancs de l'école, et surtout lorsqu'un homme vous soutiendra que *les nations sont abandonnées sans ressource aux mensonges, à la force et aux passions*, et que vous lui aurez demandé à quoi bon tant d'expériences, tant de méditations, tant d'écrits ; s'il vous répond : *A policer les mœurs*, riez-lui au nez ; car, sans s'en apercevoir, il vous accordera précisément ce que vous lui demandez, et comme l'instituteur des théatins, après avoir ordonné qu'ils seraient habillés de blanc, il écrira en marge :

C'est-à-dire de noir. Bonne plaisanterie de l'homme de Genève.

A présent, rappelez-vous votre maxime : qu'il *faut bien savoir pour bien juger*, et ne m'accusez plus du voyage de M. de la Rivière à Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, il est bien extraordinaire que cet homme ait eu une rétention d'impertinences de cinquante ans, qu'il soit allé évacuer à Pétersbourg. Il ne se plaint, ni de son séjour, ni de son renvoi, et il ne m'a jamais parlé de l'impératrice que dans les termes qu'il me convenait d'entendre, ceux du respect et de la vénération ; n'ayant d'autre regret que d'avoir été inutile. Cela est bien sage pour un fou, cela est bien modéré pour un mécontent. On a lieu de se croire honorablement traité, quand on reçoit plus qu'on ne croit avoir mérité. Nous en sommes là.

Après ce préambule, j'espère que je répondrai de suite à vos cinq ou six lettres, à commencer par celle du 31 mai.

Que je ne m'attende pas à vingt pages? Je vois, mon ami, que le temps ne vous dure pas, quand vous m'écrivez. Depuis trois mois j'en ai reçu plus de quarante. Aimez-moi autant que je vous aime, écrivez-moi le plus souvent et le plus que vous pourrez. Je suis en fonds. J'ai de quoi m'acquitter. Il semble qu'on soit moins sûr de l'existence et des sentiments de ceux qui nous sont chers, à proportion de l'intervalle qui nous en sépare. La surprise entre pour quelque chose dans le plaisir de recevoir de leurs nouvelles. On se dit au fond du cœur : Il vit ! il pense à moi ! il m'écrit ! il m'aime toujours.

Vous ne lisez plus, et vous avez toujours la folie d'acquérir des livres. C'est que vous vous proprosez de compenser un jour le temps perdu. Il y a vingt ans que je me repais de cette chimère. Ma bibliothèque, ou plutôt celle de l'impératrice, s'augmente de jour en jour; et mes lumières ne s'étendent pas. Je m'en console quelquefois en imaginant qu'un homme de génie n'a presque pas besoin de lire.

Cela n'est peut-être pas si faux qu'il le paraît. Il n'y a de plat là dedans que la trop bonne opinion qu'on a de soi. Mais dans les occasions où il faut se dépriser à ses propres yeux ou se surfaire, le dernier parti est le plus doux.

C'est donc *le Dévoilé*, *l'Imposture sacerdotale*, *la Théologie portative*, *les Prêtres démasqués*, *les Trois imposteurs*, *le Philosophe militaire*, *le Catéchumène*, les *Lettres à Séréna*, les

Lettres à Eugénie, le dîner de Boulainvilliers, la Contagion sacrée[1], qu'il vous faut? Ne vous ai-je pas dit que, grâce à une intolérance ridicule et ruineuse, tous nos manuscrits passaient en Hollande et n'en revenaient imprimés qu'à des prix exorbitants? C'est un plaisir comme on achemine les lettres et la librairie à leur totale extinction. Cela n'empêche pas qu'un grand homme d'État ne professe publiquement que les hommes ne sont malheureux que depuis qu'ils sont éclairés. Je ne crois pas que notre impératrice soit tout à fait de cet avis. En tout cas, si cet Omar projette un jour l'incendie de la Bibliothèque royale, je lui ferai proposer de nous la vendre.

Votre atelier est-il bien, mais bien fermé? Mieux que vos livres? Je vous en félicite, autant pour l'emploi de votre temps que pour la sécurité de votre repos. On a dit qu'un sot ouvrait quelquefois un avis important. Depuis que je suis au monde, je n'ai pas encore eu le bonheur de recevoir un de ces avis-là.

Autant les grands princes ont d'influence sur les sciences et les arts, aussi peu ils en ont sur les mœurs. Le progrès des sciences et des arts tient à l'encouragement, à l'éloge, aux honneurs et à la récompense. L'amélioration des mœurs tient à la bonne législation. Tout autre ressort n'est que momentané. Partout où la loi de nature, la loi civile et la loi religieuse seront en contradiction, ces lois successivement enfreintes seront toutes les trois méprisées; il n'y aura ni hommes, ni citoyens, ni croyants. C'est de là que naît la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de donner des mœurs à aucune contrée de l'Europe. Le pays où il y aura le moins de choses faites sera le plus avancé. J'aimerais mieux avoir à policer des sauvages que des Russes, et des Russes que des Anglais, des Français, des Espagnols ou des Portugais. Je trouverais au moins chez les premiers l'aire à peu près nettoyée.

Que Dieu bénisse le ministre qui seconde si bien l'intention de sa souveraine.

Courage, belle amie, donnez-lui bien du chagrin, vous n'avez

1. Sauf *le Catéchumène* et *le Dîner du comte de Boulainvilliers,* qui sont de Voltaire, et le *Traité des trois imposteurs,* dont une édition venait de paraître sous la rubrique de *Yverdon,* 1768, tous les livres cités ici sont traduits ou imités de l'anglais, de Toland, par d'Holbach et Naigeon. V. le *Dict. des anonymes* de Barbier.

pas affaire à un ingrat. Eh bien, bourreau, tu l'as donc entendue, cette voix! Si tu aimais autant l'éloge que tu crains le blâme, tu serais aussi flatté de transmettre à la postérité une belle chose qu'effrayé de lui transmettre une sottise. Le concert lointain frapperait aussi délicieusement ton oreille qu'elle le fut cruellement du bruit des huées à venir. Conviens donc, mon ami, que j'ai deux puissants ressorts pour faire le bien et qu'il t'en manque un. Conviens que le reproche ne pénétrant pas plus le silence de la tombe que l'éloge, ton aveu renverse une bonne moitié de tes objections.

Les deux cahiers où je m'accusais d'avoir un peu oublié ma bonhomie sont les derniers que je vous remis en partant. J'ai tout dit, et vous avez essuyé le *non plus ultra* de ma méchanceté, qui n'est pas grande. Je tire quelquefois mes ongles, mais aussitôt ils rentrent dans leurs étuis, et je fais patte de velours. J'insérerai de mon mieux vos additions que Prault ne m'avait point remises, et que vous avez bien fait de m'envoyer.

Votre épître à Voltaire est fort bonne. La réponse est sèche et polie.

Celui que j'aime, celui qui a la mollesse des contours de la femme, et, quand il lui plaît, les muscles de l'homme; ce composé rare de la Vénus de Médicis et du Gladiateur, mon Hermaphrodite, vous l'avez deviné, c'est Grimm.

Oh! j'en conviens, rien n'était plus aisé que d'*endormir* et de *bercer* notre voyageur. Il est si simple! Mais il me semble que si, laissant à part les ridicules de ses compagnons de voyage et même les siens, on lui eût enjoint de parcourir l'empire, de faire ses observations sur la population et la nature des provinces... Mais laissons cela. Cet homme est un homme rare; c'est moi qui vous le dis. Il est à Paris. J'en fais plus de cas que du Montesquieu. Je vous en dirais les raisons, si le prince de Galitzin ne les avait exposées assez en détail, et aussi bien que je le saurais faire; et ne croyez pas que je sois le seul de mon avis. Mon ami, vous n'avez pas assez lu son ouvrage. Ses principes seront adoptés par ceux mêmes qui les combattent le plus fortement, et nous sommes encore assez jeunes pour voir le mérite de ses sectateurs rabaissé par le reproche de plagiat qu'on ne manquera pas de leur faire.

Il s'agissait d'apprécier la dépense. Il écrivit à Moscou qu'ils

étaient *six maîtres;* vous voyez du reste que *maîtres* se prend ici en opposition à *valet.* Je n'entends rien à vos quarante mille écus. Je sais qu'on lui avait abandonné toute une colonie à dévaster, et qu'il est revenu les mains nettes, ce que nous appelons être un honnête homme, et ce qu'on appelle à la cour être un sot. Il pourra lui échapper de dire : *un homme comme moi*, parce que nous sommes bien tentés de nous surfaire, lorsqu'on ne nous apprécie pas ce que nous croyons valoir, et que rien ne révolte autant que le mépris; c'est alors qu'il est difficile d'être modeste, et que Dieu ait en sa sainte garde ceux qui n'attendent pas toujours qu'on les rabaisse pour se redresser, à commencer par moi, et que le plus innocent d'entre nous lui jette la première pierre.

Qu'il ait jamais dit à quelqu'un : *il faut être bien bête pour ne pas m'entendre*, vous me permettrez de n'en rien croire, parce je ne l'ai pas entendu, ni vous non plus, et parce que celui qui aurait embo ursé patiemment une injure pareille serait un lâche. Lorsque je conférai avec M. de la Rivière, je ne savais rien; il m'échappa certainement bien des inepties; je n'avais aucun titre qui lui en imposât, et je vous jure qu'il ne s'est jamais écarté des égards qu'on doit à tout galant homme.

L'auteur s'entend très-bien lorsqu'il réunit *l'évidence et la législation;* parce que ce n'est pas assez que des lois soient bonnes, il faut encore que la raison en soit bien connue, et que des lois bonnes et dont la raison est bien connue exigent un pouvoir coarctif qui s'oppose aux passions. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* C'est le langage de Médée, c'est le vôtre, c'est le mien, c'est celui plus ou moins fréquemment de tout homme. Les lois sont plus souvent enfreintes par la méchanceté que par l'ignorance.

Mais supposons l'homme coupable de toutes les maladresses, puérilités, gaucheries, impertinences, méchancetés dont vous l'accusez. Croyez-vous qu'il soit bien d'ajouter l'amertume de vos conseils et de vos reproches à celle de mon imprudence? Le ton pédantesque et dur n'est point celui de l'amitié. Je m'arrête pour ne pas donner moi-même dans le défaut dont je me plains; et si j'en croyais mon cœur, j'effacerais ces deux dernières lignes.

Encore une fois, vous vous trompez. Il ne nous peint *sa*

vision ni en noir ni en blanc. Il raconte les choses comme elles se sont passées sans manquer au respect qu'il doit à Sa Majesté Impériale, ni à la présence d'un homme comblé de ses bienfaits.

Je n'entends rien à *l'histoire de M. Gleboff*, à qui *on va dire de vous des horreurs, pour prix d'un service rendu.* Mon ami, je ne crois point aux invraisemblances. Qu'il soit échappé à une femme légère un mot indiscret, offensant, déplacé, cela se peut. Que ce mot ait été étendu, commenté, paraphrasé par une autre femme, et que pour donner plus d'importance à la chose on y ait fourré l'ami de la première, voilà qui est de tout pays, et ce que je ne refuse point de croire.

Cher Falconet, si *le la Rivière est un serpent mâle ou femelle*, je ne me connais pas en serpent, et le plus court est de ne vous adresser personne. Si quelqu'un donc se présente à votre porte de ma part, fût-ce le pape, dites-lui qu'il en impose.

Flatter la vanité, flatter la cupidité; mais, mon ami, est-ce que vous ne connaissez plus la valeur des termes? Je sais dire une chose honnête et douce; mais je ne flatte point. Nous avons pu faire concevoir à M. de la Rivière quelques espérances fondées sur son mérite et la bienfaisance de l'impératrice. Rien n'est plus simple. Du mérite il en a, et beaucoup. On le dit ici. Des services; on n'entreprend pas un voyage de plus de sept cents lieues, sans se croire utile.

Quant à la bienfaisance de l'impératrice, il était assez superflu d'en entretenir un homme qui me voyait.

Mon ami, ombrageux comme vous l'êtes, je ne connais personne au monde pour qui l'approche d'un méchant soit plus dangereuse que pour vous. Vous croyez le mal facilement. Votre sensibilité vous l'exagère. Un méchant vous brouillerait avec une capitale entière. Vous avez besoin dans le commerce habituel d'un ami très-indulgent, et vous l'avez trouvé. Je garde vos lettres. Quelque jour, je les mettrai sous vos yeux, et vous verrez jusqu'où vous avez étendu le privilége de l'amitié. Il me semble que quand on est de chair, il ne faut pas croire que les autres sont de marbre.

Je ne serais point étonné qu'un homme poussât la complaisance un peu loin pour *une femme* qui se met au-dessus des

propos, de la fatigue d'un voyage, des incertitudes du succès, de la faiblesse de son sexe, pour suivre sous le pôle celui qu'elle aime. C'est une marque de tendresse qu'il est difficile d'acquitter.

Je ne sais si M[me] Baurand est *une mauvaise tête, une âme dépravée;* mais elle a des amis honnêtes, et ses amis sont d'ancienne date.

Lui, jaloux de votre souveraine! et pourquoi? plus la souveraine vous honorait de ses bontés, plus il vous était facile de le servir.

L'impératrice faire venir M. de la Rivière par ostentation! C'est ce propos qui serait d'une vanité bien plate et bien ridicule; mais est-ce à Paris, est-ce à Pétersbourg qu'on le lui a prêté? A Paris, mon philosophe s'est renfermé dans son cabinet et s'est tu. A Pétersbourg, sous un ministre un peu violent, c'était à se faire envoyer à l'hôpital des fous, ou en Sibérie.

Nous voulions, nous, qu'il allât à Pétersbourg. Mais songez donc que son voyage était décidé, que j'ignorais qu'il y eût un M. de la Rivière au monde. Pour le ministre d'ici, j'ai bien de la peine à me persuader qu'il ait entamé cette affaire de son propre mouvement, sans y être autorisé. Il n'y a qu'un sot qui puisse se proposer d'emmaillotter des enfants de cette venue-là. Je ne parlerai point des grandes choses que l'impératrice exécute dans l'intérieur de ses États; mais on ne va pas donner des leçons à celle qui sait dominer cinq ou six cours : la Prusse, la Suède, le Danemark, la Pologne. Jamais avant Catherine seconde aucun souverain des Russes n'a fait un aussi grand rôle en Europe.

Si ces fanatiques de Polonais n'y prennent garde, il pourrait bien ne rester que la mémoire des Palatins et des Starottes.

Appelé ou non appelé, M. de la Rivière part, il voyage à grands frais; il séjourne à grands frais; il est magniquement gratifié; il coûte, en neuf ou dix mois, quinze, vingt, trente, quarante, cinquante mille roubles à l'impératrice. Que manquerait-il à l'apologie du ministère, s'il en avait besoin?

Il est bien sûr que si je vais en Russie, et que l'impératrice soit à Moscou, je n'attendrai pas son retour à Pétersbourg. Il est bien sûr que si elle me demandait comment je me trouve des fatigues du voyage, je lui répondrais qu'il n'y a que le premier

pas qui coûte, et qu'il est bien loin pour m'en souvenir. Il est bien sûr que je serais moi, et que n'allant que reconnaître et admirer, quand j'aurais satisfait à ces deux sentiments, le reste serait comme il pourraît être. Mais, mon ami, laisse-moi me débarrasser d'une entreprise de vingt-cinq ans, qui ne souffre point d'interruption, et je pars.

Monsieur l'associé libre honoraire a préparé son remercîment à l'Académie. Vous en serez, s'il vous plaît, le lecteur, le commentateur, quand il vous sera parvenu.

M. Diderot a reçu le buste, les médailles d'or, et en a remercié.

Tout est à peu près en règle.

Je n'ai jamais rien vu qui m'ait autant surpris, autant touché que l'amitié de M. de la Fermière et de M. de Nicolaï. ı as la moindre prétention personnelle. L'un n'interrompant jamais l'autre ; bien mieux encore, pressé de se recommander ou de se faire valoir à son désavantage. Il est certain que ce sont d'honnêtes gens, d'un goût et d'une délicatesse de sentiment peu commune. Je ne sais lequel j'aurais aimé le plus. M. de la Fermière a du jugement, de la raison de la fermeté. M. de Nicolaï, lui, a reçu de la sensibilité et de la douceur. Ils ont tous deux de l'urbanité et des connaissances. Mais M. de la Fermière appartient à M. Panin et au grand-duc ; vous appartenez, vous, au général Betzky et à l'impératrice. Voilà des positions qui vous engagent réciproquement à la plus grande circonspection. Laissez subsister la glace, rompez-la, je n'ai rien à vous conseiller là-dessus. Mais, mon ami, prenez garde qu'on ne vous fasse parler l'un et l'autre. Les méchants ont tant de moyens de désunir les gens de bien, et celui de supposer des propos est un des plus usités et des plus sûrs.

Ah ! mademoiselle Victoire, si j'étais à côté de vous et à portée de juger par mes yeux des *progrès que vous avez faits*, comme je vous embrasserais ; en cédant, sans m'en apercevoir, à un sentiment fort doux (celui de l'amitié, sans doute), comme je croirais m'acquitter seulement de l'hommage dû au talent ! Courage, jeune amie, cherchez votre satisfaction en vous-même. Lorsque vous avez obtenu l'éloge de votre maître, tout est bien. Et que signifie l'approbation des autres, si celle-là vous manque ? Méritez les bienfaits de l'impératrice, méritez ses récompenses,

et lorsque votre âme se flétrira, tournez vos yeux vers le midi où des applaudissements flatteurs vous attendent. Mes amis, nous nous reverrons !

J'attends vos derniers bustes, mademoiselle. Vous dégagerez sans doute la *promesse* que l'on m'en fait. Le Moyne vous aime à la folie.

J'ai été malade, mais je ne le suis plus, mes amis. Depuis le mois d'octobre passé, du lait le matin, du lait le soir ; ni vin, ni liqueurs, ni café, ni femmes. Voudriez-vous de la santé à ce prix-là ? *Je ne boude point.* J'écris rarement, mais quand je m'y mets, je ne finis point ; et vous m'êtes toujours également chers, soit que je me taise, soit que je m'entretienne avec vous. Aimez-vous tous les deux, aimez-moi bien tendrement. Qui est-ce qui vous consolera de vos peines, à qui confierez-vous vos plaisirs, si vous ne vous aimez-pas ? Rendez vos amusements communs ; ayez vos âmes ouvertes l'un à l'autre ; pensez tout haut, soyez plus jaloux de vous connaître que de vous estimer ; montrez-vous mal plutôt que mieux que vous êtes. Tant qu'il y aura quelque chose de secret dans votre commerce, il perdra quelque chose de sa douceur et de son utilité. Ne vous épargnez pas la vérité. Vous aurez fait tout le chemin que j'exige lorsque vous vous avouerez tout sans rougir. L'histoire fidèle de vos cœurs sera toujours assez belle, sans qu'il soit besoin d'en altérer la vérité. Si vous vous livrez à cette intimité sans réserve, vous saurez bientôt ce que l'un doit attendre de l'autre. Vos petits défauts privés vous déplairont moins ; vous prendrez plus de confiance réciproque dans vos bonnes qualités ; vous ne pourrez plus vous offenser de la diversité de vos goûts ; ils deviendront même un fonds de plaisanterie utile et douce. Les points sur lesquels chacun de vous prétend être libre vous seront connus, et vous trouverez que la vie cénobitique à laquelle vous êtes condamnés peut avoir aussi ses délices.

Mme Diderot est toute à votre service, mademoiselle, envoyez toujours votre mémoire ; après, l'argent viendra quand il pourra.

Nous ne sommes toujours que trois ; nous vous embrassons tous les trois et nous nous laissons embrasser tout à votre aise. Mon compère l'ours, donnez la patte à mademoiselle, l'autre patte à madame, et approchez votre museau. Mais, mademoi-

selle, voyez donc comme il entend, comme il obéit, comme il est galant.

Mais *votre tête* n'est pas si ingrate à faire que vous croiriez bien. Vous n'êtes pas beau; mais vous avez du caractère et de la finesse. Vous devez ressembler beaucoup, si elle vous a fait en marbre, comme elle vous connaît en chair et en os.

Je vous aime de toute mon âme; je crois que vous m'aimez, et toutes vos ruades ne me désabuseront jamais. N'allez pas partir de cet aveu pour en devenir plus hargneux. La dose est honnête, et j'en suis content.

Je ne saurais faire la moindre tournée dans les environs du Louvre sans rencontrer des : Comment se porte-t-il? comment se porte-t-elle? avec une une pacotille de souhaits, d'amitiés, de marques d'intérêt à vous envoyer.

Les échafauds sont toujours autour de votre saint Ambroise, et je crains bien que vous ne les y trouviez à votre retour. Arrangez cela, comme vous pourrez, avec l'amitié chaude et sincère qu'il vous porte. Mais où serait l'inconvénient d'en écrire un mot, bien doux, bien honnête au Marigny? Voyez pourtant.

J'ai entrevu une fois ou deux M. de Bourlamaque; mais il y a longtemps. Dites-moi à qui je dois m'adresser, si vous voulez savoir ce qu'il est devenu.

La réserve de M. de la Fermière ne me surprend point; elle est de son caractère et de sa position. Quel que soit le motif de ses visites, il est honnête. Il n'est pas homme à mauvais rôle; il vous aime peut-être (ou Mlle Collot).

La femme qui peint rue d'Anjou est une Berlinoise, la meilleure créature du monde. Elle a été reçue à l'Académie sur un tableau de nuit qui n'est pas sans mérite. C'est un auto-da-fé, et son faire, qui n'est de personne, ne permet pas d'en douter. Je lui ai lu l'endroit de votre lettre qui la concerne, et elle en tombe à vos genoux. Vous êtes trop poli, mon cher ours, pour ne pas la relever.

J'attends votre Hirmenioff; mais que diable voulez-vous qu'il fasse ici, sans y être pensionné?

Je ne sais comment j'annoncerai la mauvaise nouvelle à ce pauvre Simon. Si vous le voyiez, mon ami! mais enfin nous sommes quittes avec nous et avec lui. C'est pourtant un bon diable qui a le malheur d'avoir vécu trop longtemps, et qui ne

demande pas ce qui ne lui est pas dû. Depuis la date de sa créance, il s'est adressé à tous les envoyés de Russie qui l'ont apparemment éconduit par de belles promesses. Si la demande verbale suffisait pour arrêter la prescription, il serait à peu près en règle.

Vous avez donc fermé votre atelier, mais bien fermé; encore une fois, mieux que vos livres? Je vous en fais mon compliment. Encore une fois, on a dit qu'un sot ouvrait quelquefois un avis important; mais encore une fois, il faut que le cas soit très-rare; car j'ai trouvé beaucoup de sots, mais pas un de ces avis-là.

Courage, mon ami, fais une belle chose; car tu le peux. Fais-la si belle qu'après en avoir éprouvé tout le transport de l'admiration, je me rejette sur mon ami qui l'a faite, que je le serre entre mes bras, et que j'en pleure de joie. Voilà la récompense que tu ne peux jamais obtenir de la souveraine la plus puissante. J'ai cet avantage sur elle. Elle peut te combler d'honneurs et de richesses; mais elle ne saurait t'enivrer comme moi. Tu auras bien de la peine à convenir de cette vérité, maudit courtisan que tu es. On dit pourtant qu'une de nos reines, trouvant un bel esprit de son temps endormi, c'était, je crois, Alain Chartier, baisa une bouche qui avait dit tant de belles choses. Mais cela n'est arrivé qu'une fois; encore le poëte dormait-il.

Tu nous crois donc bien loin de toi, quand tu travailles? Non, mon ami, non. Nous sommes à tes côtés. C'est nous que tu vois. C'est notre éloge que tu ambitionnes, et tu pourrais t'écrier aussi à Pétersbourg : O Athéniens, combien je me donne de peine pour obtenir de vous un signe d'approbation! Tu as pincé ma corde, et voilà ma folie qui me reprend; et j'ai répondu à votre lettre du 21 mai, passons à celle du 3 juillet.

Quelque chose que je fasse, quoi qu'il arrive, vous ne cesserez jamais de m'aimer. Voilà qui est nouveau! Je ne serai pas un brigand. On ne le devient pas à mon âge, et vous ne punirez pas une inadvertance, la seule faute que je puisse commettre, du châtiment d'une perfidie.

Mlle *Collot a été insultée*. Le coup de poignard d'un homme et le mépris d'une femme sont les deux vengeances de l'insulte. Il faut tuer, mépriser, ou se taire. J'aime mieux le dernier qui m'a toujours réussi.

Je ne vous ai cité toutes les *merveilleuses qualités de mon cheval* que dans la surprise d'apprendre qu'il s'était mis un beau jour à ruer et à mordre.

Vous n'êtes point marié! Eh bien, tant pis pour vous, mon ami, car je connais bien la seule femme que vous eussiez épousée. Il y a deux ans qu'on vous croit époux, et qu'on me le dit: et il y a deux ans que je réponds que je le saurais.

Pourquoi je vous charge de l'affaire Rulhières et non le général Betzky; c'est que les lettres que je vous écris sont moins sujettes à être ouvertes que celles que je lui écrirais. C'est que j'ai pensé en écrire directement à Sa Majesté Impériale; c'est que, puisqu'il devait y avoir un intermédiaire, j'ai mieux aimé que vous le fussiez que personne. C'est que c'était une affaire à traiter de littérateur à littérateur, et non de littérateur à ministre. C'est qu'on a tout gâté, et que je me doutais qu'il en serait ainsi.

L'argent s'accepte ou se refuse, selon l'homme qui le propose.

C'était à vous que j'adressais le mémoire de Simon. J'ai peu compté sur le succès de cette négociation. C'est comme un Russe qui répéterait ici une dette de la minorité de Louis XIV. Le créancier n'en tirât-il qu'un écu, ce serait toujours de quoi vivre un jour.

L'histoire de votre maison ne finirait point. Vous n'avez point fait de sottise; mais peu s'en est fallu. Il faudra bien que les choses s'arrangent à votre gré.

L'histoire de l'artiste qui l'occupera jusqu'à la fin de ce mois serait encore fort longue, et vous la trouverez dans mon remercîment à l'Académie.

Si vous m'eussiez renvoyé ma lettre, c'eût été défendre crûment à votre ami de vous dire jamais ce qu'il croyait la vérité.

Ce n'était pas la peine de rêver si longtemps pour prendre le parti le moins digne (vous voyez que vos menaces ne me font rien), ou l'impératrice aurait méprisé cette calomnie, ou si elle y eût attaché quelque importance, elle n'aurait pas dédaigné de s'en éclaircir. Et puis, je m'en réfère aux premières pages de cette lettre; ce sont mes principes, et j'ai juré de n'en pas changer.

Lorsque je vous ai dit que vous aviez manqué à votre nation,

et que les Russes scandalisés s'étaient écriés : Voilà donc les *franxouski manières!* c'est que ce sont les propres expressions dont on en a écrit à Paris.

Si la souveraine a bien voulu s'occuper d'une misère à laquelle vous mettiez tant d'intérêt, c'est par une faveur spéciale. Voilà qui est bien pour une fois ; mais je ne crois pas qu'il fallût y revenir. Je n'entends pas comment j'ai pu *manquer* à toutes les Russies, et *moins encore à mon auguste bienfaitrice*, lorsque j'ai supposé que des caquets tels que ceux dont toutes les maisons retentissent ici et ailleurs n'étaient pas faits pour arriver à ses oreilles. Belle affaire à discuter devant ou après les troubles de la Pologne!

Et puis vous ajoutez avec une douceur, une aménité toute particulière : *D'où vous vient donc ce vertige? Informez-vous mieux ou renfermez-vous dans un très-profond silence.* Savez-vous qu'on en serait bien tenté? Ne parlez de ce ton-là, à qui que ce soit sous le ciel, qu'à moi. Il faut, pour le pardonner, une dose d'estime et d'amitié que tous les autres n'ont pas. Vous me rendez sérieux; mais cela ne durera pas.

Si *j'ai trouvé M. de la Rivière affligé*, ce n'est pas d'avoir fait le mal, c'est de n'avoir pu faire le bien. J'ai vu la réponse modérée qu'il a faite à votre atroce libelle. Et vous ne vous contentez pas de l'avoir écrit, et de l'avoir écrit contre un homme dont vous savez l'âme flétrie d'ailleurs ; vous le publiez ! Tenez, mon ami, ne parlons plus de cela, je me sens affligé.

Mademoiselle Victoire, vous êtes jeune. Votre talent et vos qualités personnelles vous exposeront encore à d'autres mortifications, et cela est à peu près juste ; car à qui voulez-vous donc que l'envie s'adresse, si ce n'est au mérite dont l'éclat le blesse? Fermez l'oreille, ne répondez jamais. Continuez d'être honnête. Devenez, s'il se peut, de jour en jour plus habile, et laissez à votre conduite et à vos ouvrages le soin de vous défendre. Les méchants ne sont forts que contre ceux qui leur ressemblent.

Je vous prie, mon ami, de remercier M. Gleboff de l'honneur qu'il m'a fait de me traduire.

Eh! vraiment oui, le buste est tout à fait gâté; ce qui n'a pas empêché M. de la Rivière de le retrouver ressemblant. Je recevrai, comme une marque singulière de l'amitié de Mlle Collot, le nouveau don qu'elle se charge de m'obtenir de la bonté de

l'impératrice ; et pour m'acquitter avec elle, je lui promets un compte exact de tout le mal que j'entendrai de ses quatre autres têtes, et du bien aussi, cela va sans dire. Mais, pour Dieu, faites en sorte qu'elles nous parviennent entières. Je n'aime pas les reliques.

M. King a-t-il bien fait d'écrire contre l'allégorie en peinture et en sculpture? J'en ai dit un mot dans mon Salon de cette année, que vous aurez lorsque Grimm me l'aura restitué. Vous ne manquerez pas de témoigner à M. King tout le respect que je dois à un honnête pasteur qui ne s'en tient pas, pour toute lecture, au saint Évangile. Il est certain qu'une allégorie qui n'est pas rare et sublime est une mauvaise chose. Il est certain qu'il est difficile d'en écarter l'obscurité. Il y a pourtant une exception en faveur de celles qui ont été consacrées par la poésie, et qui rentrent presque dans la classe de l'histoire. Et puis c'est la source de mille bizarreries, telles que le zodiaque et le sagittaire dans l'appartement d'une accouchée. Il faudrait à tout moment faire sortir une légende de la bouche des personnages. A chaque tableau de notre galerie de Rubens, il faut une petite oraison qui la fasse entendre.

Il est vrai qu'une goutte qui va se nicher dans ces petits cartilages, ces os délicats, ces toiles d'araignée qui séparent les cavités d'une oreille, est une cruelle chose : et puis rester sourd avec la passion de la musique! Rassurez-vous, elle n'y reviendra plus, ou je redeviens gourmand, ivrogne, et tout ce qu'il vous plaira. Damné pour damné, goutteux pour goutteux, encore mieux vaut l'être pour quelque chose que pour rien.

J'ai senti après coup le mal que quelques endroits de ma lettre pourraient vous faire, et je m'en suis repenti, comme vous avez pu voir par ma dernière. Lorsque j'ai blessé même un indifférent, ma peine commence lorsque la sienne cesse.

Oui, je suis doux. J'en appelle à notre commerce épistolaire. Mais lorsque les hommes doux sortent une fois de leur caractère, on ne sait plus ce qu'ils deviendront. Rappelez-vous le Florentin de La Fontaine et tous les poltrons révoltés du monde.

Vous, plus ours que jamais. Cela ne se peut pas. Il ne faut pas toujours marcher sur la patte de l'ours pour l'irriter, il suffit de marcher à côté. Le moindre bruit qui se fait autour de sa retraite le chagrine et le soucie.

Je ne désigne, je n'ai voulu désigner personne. Mais faites toujours que le czar et son cheval n'aillent pas donner du nez en terre. Ce n'est pas qu'on n'eût grand plaisir à vous plaindre.

Tenez, mon ami, je pense que vous n'avez rien, mais rien du tout de ce qui peut faire pardonner la supériorité du talent. On dirait que l'habitude continuelle de vous adresser au marbre vous a fait oublier que nous sommes de chair. Vous brusquez, vous blessez, vous avez sans cesse sur la lèvre ou le sarcasme ou l'ironie. Ils ont dit que vous étiez le Jean-Jacques de la sculpture, et cela ne ressemble pas mal, à la probité près, que vous avez, et que l'on croit à l'autre. Il faut une âme très-forte, presque l'enthousiasme des grandes qualités, pour rester votre ami. Je doute que vous soyez bien sincèrement, bien entièrement aimé d'un autre que de moi et de la jeune élève. Vous êtes un composé bizarre de tendresse et de dureté. Ton ami est toujours disposé à se séparer de toi, contristé, ton amie exposée à verser des larmes. Alternativement délicieux et cruel, il y a des moments où l'on ne saurait te souffrir, et il n'est jamais possible de te quitter. Moi, par exemple, je sens que j'en ai pour toute ma vie.

Je ne vais point ramassant des horreurs, on me les apporte. Ils ont beau se déguiser par l'affiche de l'intérêt le plus vif. Il y a un ton, un air, une curiosité, je ne sais quoi qui se sent mieux qu'il ne se dit. C'est, en morale, ce que vous appelez le tact dans les arts, qui vous éclaire et les rend suspects. Ils s'enquièrent de vos succès, et l'on voit que la réponse qu'on leur fait n'est point du tout celle qu'ils attendent. Ils sont pourtant enchantés, mais leur enchantement a si mauvaise grâce !

Vous m'avez envoyé une copie de notre dispute, sur laquelle on nous accuserait tous de ne savoir ni le latin ni le français. J'ai commencé à vérifier quelques-unes de vos citations et des miennes. Comme je t'en donnerai sur celle de Cicéron qui finit mon dernier papier !

Au reste, tout ce que vous dites des différents jugements que Sa Majesté Impériale, le prince de Galitzin et le philosophe Naigeon ont portés de nos lettres, pour être vrai, à la rigueur, vous en aurez incessamment l'avis de Grimm et le mien. S'il n'y avait que vous, je vous récuserais, car la plupart du temps,

en ne croyant qu'effleurer, vous frappez comme un sourd.

Me renvoyer ma lettre! Vous? assez! Cette fantaisie-là a pu vous passer par la tête dans le premier moment, lorsque l'âme était gonflée; mais le moment suivant, vous avez senti que j'avais le droit de vous dire tout ce qui me plaît. Ce qui m'est venu sur M. de la Fermière et vous est donc bien déraisonnable? A la bonne heure, ne crains rien, ils ne me gâteront pas. Ils risquent peut-être plus de devenir bons avec moi que moi de devenir méchant avec eux. La vertu est bien aussi un peu contagieuse.

Je serai fâché, un peu fâché, si peu que rien, de *m'être trompé*. Pour en rougir, je ne saurais. O le beau préjugé que celui de regarder la vérité, la vertu, le talent, le vrai talent comme les seules choses de ce monde à l'abri des efforts de la méchanceté! Je ne sais si cela changera, mais jusqu'à présent, l'expérience des siècles les a montrés comme des rochers élevant leurs sommets au-dessus des mers, également inébranlables à la fureur des flots et au souffle des vents.

Je ne sais si j'ai parlé de mon *dessinateur* au général. Je lui ai certainement écrit exprès du *cabinet Gaignat*. On a dû lui remettre *le catalogue manuscrit des livres du comte de Lauraguais*. Informez-en, je vous prie, M. de la Fermière.

Mlle Collot aura été *encouragée, récompensée*, tout comme il vous plaira. Sa Majesté Impériale n'y regarde sûrement pas de si près, et je suis sûr qu'elle sent comme j'ai dit. Quoi qu'il en soit, la terre cuite est l'affaire du génie. Le marbre est la fin de l'ouvrage.

On a fait toutes les perquisitions imaginables, et, jusqu'à présent, elles n'ont rien produit. Dans l'incertitude que cet homme soit mort, il est prudent d'agir comme s'il vivait.

Le sieur Poirson, qui m'a tout à fait l'air d'un honnête homme, m'a demandé six francs pour ses perquisitions, deux louis pour avances faites à la grand'maman de Mlle Collot, et soixante et douze livres pour l'entretien d'un de ses frères, en attendant qu'on le mette en métier, si elle y consent.

Cochin vous répondra en son nom, et au nom de l'Académie; l'ami Cochin est un négligent, et puis c'est tout.

Si la saison n'est pas trop avancée, vous recevrez bientôt les deux volumes de planches qui vous manquent.

Adressez-vous à Marc-Michel Rey, à Amsterdam, et vous aurez pour rien des livres qui vous manquent, et pour lesquels les colporteurs nous font payer, au poids de l'or, le risque qu'ils courent d'être pendus.

Mais admirez donc comme mon écriture est belle! Pour cette fois, vous ne m'interpréterez pas comme les auteurs dont on ne possède pas parfaitement la langue, devinant certains mots par leur cortége. Pour moi, JE VOUS LIS ET VOUS ENTENDS TOUT COURANT, SOYEZ-EN-SUR. Cela est pourtant bien étrange, CAR VOUS N'ÊTES PAS TOUJOURS CLAIR.

Mais on m'a dit que ce bon Collin était consumé de vapeurs et de mélancolie. S'il avait le courage de se faire muletier, deux ou trois ans seulement, je suis sûr qu'il guérirait. Tout a son utilité, même le malaise.

Le Moyne fera bien mieux que vous ne demandez, mais ce ne sera pas demain. Vous aurez un masque d'Henri IV, qu'il a fait lui-même d'après Porbus, et un autre masque de Sully, qu'il fait faire d'après le même peintre et qu'il réparera.

Et je ne verrai pas la lettre de M. King, parce qu'il y fait l'éloge de votre ouvrage? Sans doute, il ne faut pas colporter soi-même son panégyrique; mais il n'y a, je crois, ni platitude ni fatuité à le communiquer à son ami. J'en aurais pris ce que j'aurais voulu, et n'en aurais fait part à personne.

Eh! Falconet, tu me parles de Mlle Collot comme si je ne la connaissais pas. Est-ce que je n'ai pas employé son ébauchoir et fixé ses regards pendant une ou deux semaines? Est-ce que j'ignore sa fierté? Est-ce que tu prétends exclusivement à l'honneur d'être déchiré!

J'ai lu à Naigeon vos deux paragraphes, et il en a ri. Il me charge de vous embrasser pour lui (*sans oublier Mlle Collot*): nous sommes tous d'assez bonnes gens, au vrai.

Que ce que vous reprochez à M. de la Rivière fût arrivé à Pigalle, en Russie, je le concevrais; mais quelle diable de rivalité, quelle diable de jalousie peut-il y avoir d'un homme qui porte sous son bras une liasse de livres à un homme qui pétrit de la terre glaise?

Si vous vous en tenez au rôle de grand artiste; si vous n'êtes point courtisan; si vous n'ambitionnez aucune faveur; si vous ne demandez aucune grâce ni pour vous ni pour d'autres;

si vous n'entrez dans aucune tracasserie de cour; si vous n'entretenez l'impératrice que d'art et de science, l'envie se taira et vous serez aimé, estimé, honoré comme vous le méritez.

Si vous ne croyez pas avoir donné une scène aux Russes, vous vous trompez, ou du moins les Russes me trompent.

On n'a point trouvé extraordinaire que vous vous plaignissiez. Je le crois. On le désirait peut-être, et qui sait si vous n'avez pas été une machine?

Il ne s'agit point ici de *résignation évangélique*. Il s'agit de fierté, de grandeur, de vraie dignité, de cette noble confiance qu'on tient du témoignage qu'on se rend à soi-même, et qui nous fait marcher, au milieu des calomniateurs qui nous attaquent et des sots qui les croient, la tête haute et levée; qui fait baisser les yeux aux uns et qui tient les autres la bouche béante. Les bonnes mœurs, le talent décidé, le temps qui éclaircit tout, achèvent le reste. Je défie tous les méchants de la terre. Ils pourront m'ôter la vie, mais il n'y a que moi qui puisse me déshonorer. J'étais déchiré par la calomnie. Je vivais de la vie la plus retirée et la plus obscure; nul défenseur au milieu d'une infinité de jaloux, de traîtres, de malveillants, de prêtres enragés, de gens de cour envieux, de magistrats indisposés, de bigots déchaînés, d'hommes de lettres perfides, d'idiots corrompus et séduits. Qu'en est-il arrivé? Rien. Justice s'est faite et promptement. Il ne faut que la voix ferme d'un homme de bien qui réclame pour étouffer celle de cent méchants, et cet homme de bien se montre à la fin. En attendant, nos actions et nos ouvrages préparent l'effet de son discours, et quand il a parlé, les calomniateurs et leurs dupes changent de rôle; ils enchérissent sur lui et deviennent les trompettes du mérite, toujours également vils. Songez qu'on a d'abord pour soi le petit nombre de gens de bien très-réservés à croire le mal.

Voilà mes principes, et tu conviendras qu'ils sont consolants et bien propres à assurer nos pas dans le chemin de la vie.

Je veux que vous fassiez le bonheur de Mlle Collot, parce que vous êtes son maître, son ami, son appui, son bienfaiteur surtout; parce que tous les succès et tous les honneurs possibles ne la dédommageront pas des chagrins domestiques et secrets; parce qu'ayant attaché son sort au vôtre, je dois désirer qu'il soit heureux. Il ne faut pas que vous flétrissiez vos bienfaits; il

ne faut pas que je me repente de mon conseil. Vous dites donc : *que Mlle Collot travaille toujours, qu'elle soit honnête, et je peux répondre de son bonheur.* Il fallait ajouter : en dépit de tous les envieux et de tous les calomniateurs du monde.

J'accompagnai M. Chotensky à la seconde visite, et je tâchai de réparer par beaucoup de gaieté le ridicule de la première. On n'a fait cette histoire que pour satisfaire la curiosité de la comtesse d'Egmont; on n'a aucun dessein de la publier; on fera lecture à M. Chotensky afin qu'il en juge par lui-même et on n'a nulle répugnance à en faire passer une copie à Pétersbourg; pourvu que Sa Majesté Impériale en marque l'envie, ce qu'on n'ose présumer; car nons sommes surtout modestes. Voilà le résultat de cette affaire que M. de Rulhières traduit comme il lui plaît.

Je ne sais pourquoi vous renonceriez à l'acquisition Gaignat. Je tiens des héritiers et de Remy, le brocanteur de M. de Choiseul, que celui-ci n'y pense pas.

Que me dites vous là des amis que vous avez à Pétersbourg et de l'approbation qu'ils ont donnée à votre conduite et à votre factum. Par Dieu, je sais bien que ma façon haute et fière n'est pas commune, et je sais tout aussi bien qu'elle est de tous les temps, de presque de toutes les circonstances et de tous les pays. Je ne traduirai jamais personne ni devant le législateur, ni devant les lois pour un libelle; à plus forte raison pour un propos.

Sa législation imaginaire. Cela est bientôt dit. Donnez-vous la peine de lire la République de Platon, et lorsque vous aurez eu le courage de mépriser l'un, je ne vous permettrai pas encore de dédaigner l'autre. *M. de la Rivière ne connaît pas les hommes!* Je l'ai dit, oh! je suis tout aussi capable qu'un autre de dire une absurdité, mais celle-là ! soyez-en bien sûr avant que de me l'imputer. J'ai dit d'un homme qui a administré avec un applaudissement général et au grand désespoir des fripons une de nos plus importantes colonies, à deux reprises et pendant quatre ans... Ma foi, ou je dormais bien poofondément ou vous avez fait un étrange rêve. Peu importe lequel des deux. Les Russes, mon ami, les Russes sont comme tous les autres hommes du monde ; blessés de la fierté quand elle est déplacée, dupes de la flatterie quand elle est adroite : *Cui male si palpere, recalcitrat undique totus.*

Des toilettes, j'en fais une quand je me présente en public, et encore quelle toilette! Pour mon ami, je le visite en bonnet de nuit. J'aimerais mieux mourir que de me copier. Tout ce que je puis faire en faveur d'un ami qui se plaint, c'est de tailler ma plume, comme vous voyez.

Je lirai l'ouvrage de M. King et je lui répondrai.

Il a couru par la ville une lettre de vous à M. de Marigny, et une réponse de lui à vous. J'en suis sûr, quoique je n'aie rien vu.

Encore une fois Cochin fera son devoir d'ami et de secrétaire.

Vous n'êtes ni fou ni bête; et celui qui vous prendrait pour tel pourrait bien être l'un et l'autre; mais vous êtes ombrageux, sensible et chaud.

Mon ami, mon ami, ce n'est pas le jugement qui choisit une maîtresse, et quand elle se résout à nous suivre au bout du monde, le moyen de l'en empêcher?

Si je vous permets de m'aimer. Il le faut bien; car vous ne m'en aimeriez pas pas moins, quand je ne vous le permettrais pas. Aimez, aimez, embrassez, oh! mon Dieu! que cela me fait de plaisir.

Réponse à votre billet du 18 juilet. J'ai remis à M. Le Moyne votre lettre à Fontaine. Je suis au service de Sa Majesté Impériale, au vôtre, sans limites.

Vous n'aurez point de livres. M. de Sartine ne veut pas qu'on vous en envoie. Je respecte M. Collin pour l'action délicate qu'il a faite en vous sacrifiant sa terre cuite. Songez à la circonstance. On se refuse difficilement à ces procédés-là, quand on s'en avise. Mais on ne s'en avise guère. Et pourquoi le prévenir sur la reconnaissance de l'impératrice? Il vaut bien mieux lui ménager la surprise. Il ne s'attend pas, et ne s'est jamais attendu qu'à une récompense qui ne pouvait lui échapper. C'est que, comme les plantes exotiques, les sciences et les arts de transport périssent dans les serres chaudes. C'est du sol même qu'il faut faire sortir les poëtes, les littérateurs, les orateurs, les peintres, les sculpteurs, les musiciens. Ce sont aussi les enfants de la bonne Cérès. Il faut pour prospérer qu'ils lèvent avec le grain. Si je l'ai vu ce Rembrandt? je vous en réponds. Mais que diable voulez-vous qu'on fasse d'un sujet de la Bible?

Le beau sujet pour un boudoir ou pour un salon qu'un gueux tout déguenillé! Voilà les raisonnements qu'amènent le luxe et son petit goût. Quand je dis le luxe, j'entends celui qui masque la misère et non celui qui naît de l'abondance. Ils portent le même nom, mais ils ne se ressemblent point.

Mon ami, j'ai fait mon prône sur les amateurs, les honoraires et les académiciens, comme on a fait les règlements, en attendant qu'il y eût une Académie.

Vous respectez donc ceux qui travaillent pour la postérité et vous faites bien.

J'attends les têtes. Je les attends, et vous saurez ce que je pense d'elles, ce qu'on en dira, et ce que je pense de ce qu'on en aura dit.

Mais si le portrait de notre ours pouvait trouver place dans la grande ménagerie? Qu'en pensez-vous? Nous verrons ce que Le Moyne en dira.

Réponse à votre billet du 29 juillet. Tout est fait, au moins tout ce qui dépend de moi. Je sais bien que le Cortone, indigné contre des élèves qui s'honoraient de son travail, chassa les élèves et effaça ce qu'il y avait de peint à la galerie Barberini; mais il fut, à mon sens, pusillanime et fou. Que d'ouvrages faits et à faire qui réclamaient déjà et qui doivent réclamer un jour contre la petite impertinence des élèves! Je sais bien que Le Moyne, travaillant à son monument de Bordeaux, en fit autant que Pierre de Cortone: mais il convient qu'il fut pusillanime et fou, et que l'excès du travail dont il se chargea tout seul pensa lui coûter la vie. Vous vous tuerez, et cela pour faire taire des imbéciles qui prennent un manœuvre qui dégrossit un bloc pour un sculpteur. Est-ce qu'on ne connaît point ici Étienne Falconet? Est-ce qu'on n'y connaît pas Fontaine? Et que vous importe l'ignorance passagère ou durable de la foule des barbares qui vous entourent? Se jeter dans la Néva pour un vol? j'aimerais bien mieux y jeter le voleur. S'il arrive jamais à mon copiste de s'attribuer mon ouvrage, je me moquerai de lui; mais s'il copie bien, je le garderai. On a commencé par dire : Il ne fera jamais rien de grand. Cela est vrai, on l'a dit et peut-être à Paris. Mais à présent qu'on voit ce grand qui pousse, on dit : C'est Fontaine qui fait tout; mais où dit-on cela? Pardieu ce n'est pas ici. C'est donc à Pétersbourg? Mais ce n'est pas l'im-

pératrice. Ce n'est pas le général Betzky. Mais ce n'est aucun de ceux qui sont sortis de leur pays. C'est donc la populace de la ville et de la cour? Lorsque ton monument sera achevé, fais-le graver, et écris toi-même au bas de l'estampe : *Fontaine fecit*, et tu n'en imposeras à personne. Tu écoutes plus le bruit du moment que l'estime que tu te dois. Ils ne connaissent pas Étienne Falconet! C'est lui qui s'ignore. Je ne le connais pas assez bien! et c'est moi qui enrage de ce que sa conduite haute et ferme ne réponde pas au cas infini que j'en fais. D'Aquin jaloux de son souffleur le chasse. A la bonne heure.

Mon ami, soyez tranquille sur le manuscrit; il est à vous, et j'ai pris des mesures pour qu'on vous le restituât, en cas de mort. Il n'en sera jamais fait usage que de votre aveu; mais ayez pitié d'un homme écrasé de travail.

J'ai demandé à Le Moyne ce que c'était que ce M. de Villiers et j'attends sa réponse d'un moment à l'autre.

Eh bien, ce Fontaine, j'en reviens donc bien disposé. Je veux bien ne le pas croire innocent, mais je ne serais point surpris qu'il le fût. C'était lui qui faisait les bustes de Mlle Collot. Eh bien, quand il n'y sera plus, ce sera vous. Attendez-vous à cela l'un et l'autre. Pardieu, la fausse délicatesse des gens de bien donne bien de l'avantage aux coquins et aux sots. Ils sont toujours maîtres de les séparer, sinon de les brouiller. C'est une réflexion que j'ai faite dans une occasion assez différente. Mademoiselle Victoire, vous avez un ami qui fréquente souvent chez vous. Un scélérat s'avise de dire que cet ami couche avec vous. On le croit. Cela vous revient, que ferez-vous? Chasserez-vous votre ami? Je brûle de savoir pourquoi vous m'embrassez bien fort. Pour quoi que ce soit, serrez de toutes vos forces.

Ce que je fais? Je me hâte de finir mon ouvrage et de me dégager de toute entrave, afin de devenir ce qu'il me plaira. La réponse trop honnête de l'impératrice me ferait trembler, si j'étais vain. Ceux que le ciel a doués d'une grande tête et d'une grande âme ignorent bien peu de choses. Leur malheur, qui est sans remède, c'est de n'avoir pas assez de temps pour tout ce qu'ils ont à faire. C'est le secret d'allonger leur vie qu'il nous faudrait, et nous ne l'avons pas.

Ils ont vu ses ouvrages et sont restés muets! et tu n'es pas parti de ta place, comme un éclair, et tu n'as pas jeté tes bras

autour de son col, et tu ne l'as pas embrassée ? Voilà ce qu'il fallait faire, voilà ce que j'aurais fait en présence de tous ces foutus nigauds-là.

Bonne amie, laissez-moi faire, ou j'y perdrai mon latin, ou je vous vengerai en remplaçant ces éloges par d'autres qui les vaudront bien. Mais il faudra que Le Moyne et Cochin me secondent, et ils me seconderont. Si vous ne vous rappelez pas un peu vos lettres, je veux mourir si vous entendez rien à cette réponse.

Deux de nos Académies viennent de se mettre dans la boue. L'Académie française, en accordant le prix de poésie à une pièce très-plate d'un petit abbé de Langeac, pièce plus jeune encore que l'auteur, pièce qu'on attribue à Marmontel, pièce dont la lecture la plus séduisante n'a pu dérober la misère. En couronnant le petit calotin, l'Académie déclara que la couronne appartenait de droit au Rulhières en question, si l'ouvrage de celui-ci n'avait été exclu du concours par des personnalités. J'ai lu la pièce de Rulhières : c'est une satire, excellente pour les choses et pour le ton, sur l'inutilité des disputes. L'autre Académie bien déshonorée, c'est la vôtre, l'Académie de peinture et de sculpture. Elle accorda le prix de peinture à un nommé Vincent, que ses camarades promenèrent en triomphe sur leurs épaules, tout autour de la place du Louvre, et déposèrent ensuite à la pension. Cette espèce d'ovation me plaît infiniment. Ils attendirent en silence la nomination du prix de sculpture. Il y avait sept à huit concurrents, parmi lesquels trois dont les bas-reliefs étaient excellents. Ces enfants se disaient l'un à l'autre : *Si c'est toi qui as le prix, je m'en consolerai : car si j'ai fait une assez bonne chose, tu en as fait une belle.* Cependant l'Académie délibérait, et le silence régnait sur la place. Les trois prétendants s'appellent Millot, Stouf et Foucou. La balance des élèves penchait du côté de Millot. L'Académie ne couronna aucun des trois. Le prix, dont on avait disposé d'avance, fut accordé à un nommé Moitte, élève de Pigalle. Notre ami Le Moyne a fait un plat rôle dans tout ceci. Pigalle lui disait : *Si mon élève n'a pas le prix, je quitterai l'Académie* ; et il n'a pas eu l'esprit de lui répondre : *S'il faut que l'Académie fasse une injustice pour vous conserver, elle aura plus d'honneur à vous perdre.* Ah ! mon ami, si tu avais été là ! Il ne faut souvent que la pré-

sence d'un homme habile, juste et ferme. Comme tu aurais secondé Dumont et quelques autres! Cependant le bruit qu'on a donné le prix à Moitte parvient aux élèves. Ce fut une consternation d'abord, puis le murmure de l'indignation. L'abbé Pommyer, honoraire, se présenta le premier pour sortir. Il demanda qu'on lui fît passage. On s'ouvrit et on lui cria : *Passe, foutu âne.* Moitte parut ensuite, et ce fut un tumulte effroyable de cris et d'injures. Il leur disait, en tremblant : *Messieurs, ce n'est pas moi, c'est l'Académie;* et ils lui répondaient : *Si tu n'es pas un infâme, comme ceux qui t'ont nommé, remonte et va leur dire que tu ne veux pas entrer.*

Les académiciens hésitaient de se montrer, ils s'attendaient à la huée, et ils ne furent point trompés. Elle dura plus d'une heure, mêlée de sifflets, de bourdonnements, d'éclats et d'injures. Cochin avait beau leur dire : *Messieurs, que les mécontents viennent s'inscrire chez moi,* on ne l'écoutait pas. On continuait de huer, de honnir de bafouer. Tout cela se passait dans l'intervalle de votre billet du 18 et de celui du 29, où vous demandiez précisément qu'on vous envoyât ce Millot à qui on venait de faire une injustice. Je courus chez Le Moyne. Le Moyne levait les mains au ciel et s'écriait : *La Providence! la Providence!* Je ne pus m'empêcher de prendre votre ton bourru, et de lui dire : *La Providence, la Providence, est-ce que tu crois qu'elle est faite pour réparer vos sottises?* Millot survint. Le Moyne lui parla. Le lendemain, il me l'envoya. Ce jeune homme était désolé. Il me disait d'un ton à déchirer : *Il y a dix-sept ans que mes pauvres parents me nourrissent et au moment où j'espérais!... Il y a dix-sept ans que je travaille depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Je suis perdu, car qu'est-ce qui me dit que Foucou ou quelque autre ne m'ôtera pas le prix de l'année prochaine?* Je crus le moment favorable à vos vues. J'exigeai le secret, et il m'en donna sa parole d'honneur. Je lui fis votre proposition; il m'en remercia dans les termes les plus affectueux, et me demanda le reste de la journée pour en délibérer avec M. Le Moyne et avec lui-même. Il est revenu et il m'a dit *qu'on ne se livrait pas à l'étude de son art par intérêt; qu'il sentait tout l'avantage du traité que je lui proposais; mais qu'il fallait offrir à l'Académie l'occasion de réparer son tort. Aller à Rome ou mourir.*

Votre billet du 29 me consola du peu de succès d'une négociation que les circonstances semblaient rendre infaillible.

La ville s'est récriée, les élèves ameutés ont menacé. L'Académie inclinait à les décimer; mais il paraît que tout se calme et finira par rien. Ils auront fait une injustice à un de leurs élèves, et peut-être le malheur d'un autre à qui, pendant sept ans de suite, ses camarades jetteront au nez la honte de sa réception. Une circonstance que j'oubliais, c'est que peu s'en fallut que les élèves ne prissent Moitte par les oreilles, ne le missent à quatre pattes, et ne lui fissent faire le tour de la place, portant Millot sur son dos.

En attendant que Le Moyne m'envoie sa note sur M. de Villiers, il me prend envie de vous décrire le bas-relief de Millot. Le sujet était le triomphe de David, après la défaite de Goliath. A droite, ce sont deux énormes Philistins debout, bien consternés, bien humiliés, qu'un Israélite garrotte. Puis David conduit sur son char de triomphe par des femmes. Une embrasse ses genoux, une autre le couronne, d'autres l'aident à monter. Puis c'est le char attelé de deux chevaux qu'un Israélite retient par la bride. Tout à fait sur le devant, et au centre du tableau, un autre Israélite enfonçant une pique dans la tête de Goliath. Cette tête est effroyable, renversée, ses cheveux épars sur la terre. Au devant du char, les femmes d'Israël chantant, dansant, jouant, préludant des instruments. Parmi ces femmes, une espèce de bacchante, déployée avec une grâce et une légèreté charmante; et tout à fait à la gauche, une autre conduisant par la main son enfant qui regarde la tête horrible avec une expression mêlée de terreur et de joie; et puis, sur le fond, au loin, des bras en l'air, des têtes de peuple en acclamation. L'artiste a pressenti que ses concurrents prendraient le moment du triomphe. Il a choisi le précédent. C'est un reproche qu'ils lui ont fait, c'est-à-dire qu'ils l'ont blâmé d'avoir eu du génie. Ils ont encore attaqué l'idée du char qui n'est pas même une licence. Ils ont avoué que le bas-relief de Moitte ne valait ni celui-là, ni aucun des deux autres; mais qu'ils lui connaissaient plus de talent. En ce cas il est inutile d'instituer un concours et des prix. Cochin, plus adroit, aime mieux dire que chacun a son goût et ses yeux, que le bas-relief de Moitte lui a paru le meilleur; et les élèves lui répondent qu'il est sans invention, sans

génie, froid, plat, sans détails, sans pieds, sans mains, mauvais, absolument mauvais, et qu'il n'a, lui, nulle connaissance de l'art, ou nul goût, ou nulle bonne foi. J'écrivais, il y a quelques jours, à Cochin, à propos du silence qu'il gardait avec vous : « Eh bien, vous avez donc été hués, honnis, bafoués par vos élèves? Ils pourraient avoir tort; mais il y a cent à parier contre un qu'ils ont raison; car ces enfants-là ont des yeux, et ce serait peut-être la première fois qu'ils se seraient trompés. »

Il y avait cette année au Salon quatre grands tableaux d'histoire ordonnés pour le roi de Pologne, par l'entremise de Mme Geoffrin : l'un, Silurus mourant au milieu de ses enfants, de Hallé, détestable; le second, la tête de Pompée présentée à César, de Lagrenée, mauvais; le troisième, César au pied de la statue d'Alexandre, dans le temple d'Hercule, médiocre, surtout de composition. Il est de Vien, qui a aussi exécuté la continence de Scipion, au refus de Boucher. Oh! quel tableau que ce dernier! Il est si misérable que j'ai entendu des élèves se dire l'un à l'autre qu'ils ne voudraient pas l'avoir fait. L'inégalité des artistes ne se comprend pas. Ce Vien a fait tout à l'heure, pour Saint-Roch, la prédication de Saint-Denis dans les Gaules, morceau immense et d'un très-grand maître.

Mais au milieu de tout cela, j'allais oublier de vous dire que le prince de Galitzin est marié. Il part de Paris. Il va aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour sa santé. Il y trouve le prince et la princesse Ferdinand de Prusse, et une jeune comtesse de Schmettau, jolie, pleine d'esprit, de gaieté, de grâce et de talents, du moins il n'y a qu'une voix là-dessus, et le voilà marié.

Mais la note sur M. de Villiers ne vient point et je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je vous salue, et que je vous embrasse tous les deux, que je vous aime de toute mon âme, que j'ai ressenti vos peines comme vous-mêmes, et que s'il y a par hasard encore dans cette lettre quelque chose qui vous offense, vous le pardonnerez à mon amitié.

Mademoiselle Victoire, un peu de hauteur, un peu d'âme. Regrettez plutôt une bonne critique qu'un plat éloge. Et surtout ne défendez jamais ni vos ouvrages ni votre réputation. C'est du temps perdu, tout au moins. Les apologies ne se lisent point. Ayez des mœurs, faites de belles choses, et laissez dire les mé-

chants, et se taire les sots, dont aussi bien vous n'entendriez rien qui pût vous flatter jusqu'à un certain point. C'est une bien petite vanité que celle qui court après une louange de nulle valeur. Le véritable éloge c'est le nôtre, c'est celui du maître; c'est la récompense, c'est la protection continue de l'impératrice; c'est elle qui sent, c'est elle qui a des yeux, c'est à elle qu'il faut avoir plu.

Toujours en attendant la note de Le Moyne, je causerai avec vous, jusqu'à ce qu'elle vienne. Le prince de Galitzin avait demandé, pour l'impératrice, un tableau à chacun de nos bons artistes : Michel Van Loo, Vernet, Vien, Casanove, Boucher. Il ne faut rien attendre de Vernet, il est trop occupé, et il doit, de reconnaissance, tout son temps à M. de Laborde qui lui paye la vente du prix de ses tableaux d'avance. Rien non plus de Boucher, qui est léger, caduc et paresseux. Casanove a presque fini le sien. Je ne vous en parlerai pas : je ne l'ai pas vu. C'est un sujet dans son genre, et qu'il a travaillé de son mieux. Le sujet de celui de Vien est charmant : c'est un Mars qui, las de reposer entre les bras de Vénus, lui demande la permission d'aller se ragoûter en tuant quelques milliers d'hommes. La déesse y a consenti. Il cherche son casque. Il ne le trouve point. Vénus debout, lui souriant toute nue, un bras jeté sur ses épaules, lui montre, de l'autre main, ce casque dans lequel ses colombes ont fait leur nid. Il y a, par derrière les deux principales figures, des amours malins qui se sont emparés du reste de ses armes. Michel a fait un concert espagnol. Il y a mis une vingtaine de figures. Son tableau est achevé. Il est supérieurement peint; grande vérité dans les physionomies des concertants; sage sans être froid; et puis des étoffes à s'y tromper. Vu dans un miroir, c'est la nature même. Il en coûtera de l'argent à l'impératrice, moins cependant qu'au roi de Pologne, et j'espère qu'elle sera mieux servie. C'est que nous laissons aller les artistes à leur fantaisie, et que Mme Geoffrin veut les faire aller à la sienne. C'est pour se soustraire à son despotisme que Boucher, qui s'était d'abord chargé de *la Continence de Scipion*, a renvoyé ce travail à Vien.

Une chose qu'il faut que je vous dise : c'est qu'on perd le goût de la nature, et que quand une fois on l'a perdu, on n'y peut plus revenir. Il y a quelque temps que Boucher fit venir

un modèle d'après lequel il fit une très-mauvaise figure, tandis qu'une autre, qu'il avait exécutée de pratique, était au moins supportable. On a dit : *Naturam expellas furca, tamen usque recurrit*. Pardieu, ce n'est pas en peinture.

Enfin, la voici, cette note.

M. de Villiers est le même qu'un M. Charlot dont je crois vous avoir déjà parlé; si ce n'est pas à vous, ce sera au général. C'est un ami de presque tous vos amis. Il est né à Paris, sans aucune fortune. Il a fait d'excellentes études, et il a beaucoup de littérature. Il a été clerc de procureur, il s'est fait avocat. Il a suivi le barreau avec succès. Il plaidait depuis fort peu de temps, lorsqu'il survint une interruption au Palais qui dura dix-huit mois. Ce fut alors qu'il fit la connaissance d'un marchand qui demeurait rue Saint-Gervais et qui l'engagea à regarder sa maison comme la sienne. Il épousa la fille de ce marchand, moitié par reconnaissance, moitié par goût. Mais afin qu'il pût suivre son état, en même temps que sa femme suivait le commerce, on tint ce ménage secret. Mais malheureusement sa femme avait qualité, et ses dettes engagèrent son mari. Au mois d'avril 1765, il fut obligé de faire un arrangement avec les créanciers de sa femme, et de s'obliger à payer quarante mille francs dans un intervalle de temps assez court. Au mois d'août suivant, il se découvrit d'autres dettes qui n'avaient point été déclarées. Sur quoi M. de Villiers, ou Charlot, ne voyant aucun moyen de faire face avec le produit de son talent, menacé de perdre son état, par l'éclat de son mariage que la poursuite des créanciers ne pouvait manquer de manifester, prit, tant en effets qu'en argent, environ trois mille livres et passa en Angleterre d'où il s'est réfugié à Pétersbourg, n'ayant subsisté pendant tout ce temps que par les modiques secours qu'il a reçus de quelques-uns de ses amis de Paris. Tous ceux qui l'ont connu ici attestent de ses connaissances, de ses talents et de sa probité. Il paraît, à ce qu'ils disent unanimement, que c'est un homme à employer à beaucoup de choses. Prault, Pissot, Le Moyne et d'autres le recommandent à vos bons offices. Notez, s'il vous plaît, que je ne vous l'adresse pas, mais que je vous transmets seulement la note de M. Le Moyne. Il est vrai que c'est avec plaisir.

Et puis, mon ami, que Dieu vous inspire l'art de conserver

le repos, que Newton appelait la chose vraiment substantielle, *rem prorsus substantialem.*

Il faut convenir qu'avec ce ton de vérité, si nous ne nous brouillons pas, sûrement nous en deviendrons meilleurs. Vous m'avez répondu de vous ; je vous réponds de moi.

Et gardez ce volume, pour quelques-unes de vos longues soirées d'hiver.

Je vous salue et vous embrasse une fois, deux fois, cent fois tous les deux.

Je ne saurais m'en tenir là. Après avoir eu le courage de lire tout ce qui précède, il vous en restera peut-être assez pour quelques lignes de plus.

Le samedi qui suivit le jugement inique, il y eut assemblée à l'Académie : vos messieurs, en y arrivant, trouvèrent sur la place un concours de deux cents citoyens de tous les états, bien disposés à les accueillir convenablement. Ces citoyens s'y étaient rendus avec tous les instruments qui rendent un charivari bien éclatant. Mais, mieux avisés et craignant que le tumulte n'attirât la garde, ils changèrent de parti. Ils se rangèrent en haie. Arrivèrent les premiers, Dumont, Boucher, Van Loo et d'autres qui avaient voté pour Millot, et voilà tout à coup un cri d'acclamations, d'applaudissements et de claquements de mains. J'avais oublié de vous dire que Boucher avait, à la séance de la décision, réclamé de toute sa violence de vingt-cinq ans, et que ces honnêtes fâcheux l'entourèrent, se pressèrent sur lui, l'embrassèrent et lui firent mille compliments et mille caresses. Et puis les revoilà rangés en haie. Paraît Pigalle, il entre au milieu de deux files, et aussitôt on entend une voix qui crie : *Le dos!* à ce mot, les deux files se retournent et Pigalle passe au milieu de deux cents personnes qui le saluent du derrière. Pigalle passé, arrivèrent M. et Mme Vien; même cri *le dos,* même quart de conversion, même demi-tour et même salut du derrière. On rendit les mêmes honneurs à notre ami Cochin. Au sortir de l'Académie, même cérémonie. Pigalle, le chapeau sur la tête, et d'un ton un peu rustre, s'adressa à un jeune homme et lui demanda s'il était mécontent du jugement. Le jeune homme, se couvrant, lui répondit que, n'étant point artiste, il n'avait rien à lui répondre, mais que par la même raison il pouvait lui remontrer sans conséquence qu'il lui trouvait le ton fort im-

pertinent. Il y a quelques autres détails qui ne me reviennent pas. Je suis sûr que vous direz : Voilà qui est bien. Si toutes les injustices étaient ressenties et le ressentiment témoigné de cette manière, on en commettrait moins.

XVIII

Et je manquerais une occasion de causer avec mes amis ! Oh ! que non. Voilà à côté de ma table un jeune homme qui part pour Pétersbourg et qui a la complaisance d'attendre que je vous aie dit quelques douceurs. Je m'ennuie de ne vous point voir, je m'ennuie de ne point entendre parler de vous ! L'intérêt que je prends à votre santé, à vos ouvrages, me fait à tout moment oublier l'intervalle énorme qui nous sépare. Où en êtes-vous ? que faites-vous ? êtes-vous heureux ? Si vous l'êtes, je me garderai bien de corrompre votre bonheur par l'éternelle histoire de mes peines. Depuis cinq ou six mois, le calice amer de la vie ne s'est pas éloigné un moment de mes lèvres. Le jeune homme qui vous remettra ce billet m'est recommandé par M. Bernard. Il va en Russie avec des idées d'établissement et de commerce. A juger de ses mœurs et de ses talents par ses liaisons et ses amis dans ce pays-ci, je crois qu'il mérite que les honnêtes gens lui prêtent la main. S'il a besoin d'un bon conseil, et vous le demande, ne le lui refusez pas. Dites-lui, d'après les idées qu'il vous communiquera, ce qu'il faut qu'il fasse et qu'il dise. Mais vous ne me répondez pas sur le compte de M. Le Paige. Ce M. Le Paige n'est pourtant pas un homme d'un mérite ordinaire. En voulez-vous ? N'en voulez-vous point ? Il me semble que dans les circonstances présentes, ses connaissances et ses talents devraient le faire désirer. Je crois, mon ami, qu'il y a des hommes et même des hommes rares en Russie ; je crois même qu'il y en a au fond des forêts des Abenakis ou des huttes des Hottentots : mais des hommes instruits, éclairés, cultivés, c'est autre chose. Ce ne sont pas des arbres

que je vous propose, ce sont des jardiniers. Il y a des arbres partout. J'avais résolu de vous cacher toutes mes peines; mais je n'y tiens pas. Pour combler la mesure, savez-vous, mes amis, ce qui est arrivé à ces beaux plâtres, à ces morceaux précieux, que vous avez si soigneusement emballés? c'est que, malgré les doubles caisses, malgré la filasse et la mousse, l'eau a pénétré et presque détruit. Il n'est resté que le masque de l'ours et la petite Russe d'intacts. Cependant, bonne amie, consolez-vous. Voici le jugement que nos grands artistes ont porté de votre travail, et ce qu'ils y ont découvert à travers le dépérissement qu'il a souffert : c'est qu'il y avait dans les salles de l'Académie plusieurs morceaux de réception qui ne méritaient pas autant cet honneur que votre ouvrage. Je vous en parlerai plus au long, lorsque le courrier n'aura pas le pied à l'étrier.

Je vous disais, dans ma précédente, qu'il y avait des artistes qui criaient, et un certain philosophe de vos amis qui s'était mis sous la main de la justice par des emplettes pour Sa Majesté Impériale. Je vous recommandais de faire finir les plaintes des artistes et les soucis du philosophe. Je pense que ces deux affaires sont faites. Il ne me reste qu'un mot à vous dire sur les tableaux des artistes Casanove, Vien et Machy. C'est que le prince de Galitzin est fort embarrassé de sa personne. Il croyait que ces trois morceaux n'étaient qu'à douze mille francs, et il le croyait d'après l'appréciation d'un brocanteur nommé Ménageot, homme de bien et bon connaisseur. J'étais aussi dans la même persuasion, et point du tout. Il se trouve que le Vien veut avoir 8,000 francs de son morceau, que le Ménageot avait estimé deux mille écus; et ainsi des autres. En conséquence, il n'a demandé à M. le général que 12,000 francs, tandis qu'il faut, ou laisser à ces maîtres l'ouvrage qu'on leur a commandé, et qu'ils ont fait de leur mieux, ou se constituer dans une dépense presque double. Casanove demande 10,000 francs, et son tableau, qui est immense et le meilleur peut-être qu'il ait fait, les vaut. Vien s'est vraiment surpassé, et son tableau vaut plutôt les 8,000 francs qu'il exige que les autres ouvrages ne valent huit mille sols. J'ai vu la ruine de Machy : elle est fort belle et il n'y a rien à rabattre des 4,800 qu'il supplie qu'on lui accorde. Pour Dieu, mon ami, servez vos confrères qui vous en sauront le

plus grand gré. Parlez à monsieur le général, et dites-lui bien que quand il aura les tableaux sous ses yeux, j'espère qu'il se réconciliera avec le prix. Au reste, on a mis nos artistes en besogne sans rien stipuler ni sur le prix, ni sur l'étendue, ni sur le sujet. On s'est contenté de parler de la perfection du travail ; ils y ont tendu de toute leur force ; il n'y a rien à leur objecter. Il faut seulement une autre fois s'expliquer avec eux plus précisément. Le prince Galitzin, furieux, dit qu'ils sont malhonnêtes ; il a tort.

Adieu, mon ami, adieu, bonne amie, je vous salue et vous embrasse tous les deux. Nous causerons une autre fois plus à notre aise et plus au long.

Ce 30 mars 1769.

XIX

A peine, mon ami, me laisse-t-on le temps de vous dire un mot. Je ne sais si vous aurez reçu mes dernières lettres. Quoi qu'il en soit, voici une occasion de m'obliger essentiellement. J'ai acquis à la vente Gaignat, pour Sa Majesté Impériale, cinq des plus beaux tableaux qu'il y ait en France : un Murillo, trois Gérard Dow et un J.-B. Van Loo. La somme est assez forte, bien qu'elle soit très-au-dessous du mérite de ces morceaux. Je suis sous la main de justice, qui a fait la vente des effets Gaignat. La justice n'entend pas raison. Ayez donc l'amitié pour moi de voir monsieur le général, et de le supplier très-instamment de me faire passer des fonds et de me tirer de souci. Ne le quittez pas que vous n'ayez vu ces fonds expédiés.

Rendez-vous aussi agréable à vos confrères de Paris, en obtenant que les morceaux que l'on a commandés à Vien, qui n'aime pas à attendre, à Machy, qui n'est pas en état d'attendre, et à Casanove, qui est écrasé de dettes, soient promptement acquittés.

J'ai reçu vos présents. Je vous en ai déjà dit quelque

chose. Je vous en parlerai mieux et plus au long une autre fois.

Je vous salue et vous embrasse tendrement tous les deux. Ah! mademoiselle Victoire, quel chemin vous avez fait!

Ce 6 avril 1769.

XX

Je vous écris à la hâte pour la seconde fois, mes amis; Dieu m'envoie tous ceux qui partent pour Pétersbourg; mais le diable, plus fin que lui, comme c'est l'ordinaire, ne leur permet d'arriver à mon étage qu'un quart d'heure avant leur départ. Je n'ai pas le temps de vérifier si j'ai reçu ou non les lettres dont vous me parlez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cinq ou six réponses que je vous ai faites ont été interceptées, et que j'en suis enragé, parce qu'elles contenaient des choses que je ne retrouverai plus et que vous auriez eu du plaisir à lire. Je vous disais, en cent façons différentes, tantôt en vous cajolant, tantôt en vous brusquant, que je vous aimais à la folie. Vous savez que M. Collin fait son séjour habituel à la campagne; il faut le saisir au vol pour lui parler à la ville. Cela sera fait incessamment. M. Poissart a reçu et m'a montré la lettre de Mlle Collot. Nous avons fait apprendre à lire et à écrire à son frère, et je l'ai placé apprenti imprimeur chez Le Breton qui en est très-satisfait. C'est un état honnête, mademoiselle. Vos morceaux de sculpture me sont enfin parvenus, mais dans un état pitoyable; malgré cela, les gens de l'art en font le plus grand cas, et conviennent tous, d'une voix unanime, qu'on a admis bon nombre d'artistes aux honneurs académiques sur des ouvrages qui ne les valaient pas. Servez M. de Cotensky auprès de l'Impératrice. C'est un galant homme, circonspect, exact, mais dont les dépêches ont subi le même sort que les miennes.

Ah! mon ami, combien on nous a fait de vilenies! Le prince

de Galitzin, qui s'achemine vers sa souveraine et ses amis, vous expliquera tout cela. J'ai vu le moment où j'allais me trouver au Fort-Lévêque avec la jolie M[me] Casanove, elle pour ses dettes, moi pour mes engagements. C'est une manœuvre du diable, dont je ne vous rendrais pas compte en quatre pages. Imaginez qu'ils s'étaient mis dans la tête de ruiner le crédit de Sa Majesté Impériale par une avanie bien publique, bien éclatante, faite à l'homme qu'elle a comblé de ses grâces; de persuader qu'elle était au bout de ses ressources dès le commencement d'une guerre; de me forcer à revendre les tableaux que j'avais acquis pour elle, et par conséquent d'interrompre ma correspondance avec le général et avec vous. Ils en auront un pied de nez, les plats bougres qu'ils sont. Tout est payé, et payé avec générosité, et déjà nos artistes sont aux genoux de Sa Majesté pour obtenir de faire des pendants à leurs tableaux[1]. Ah! mon ami, le beau Murillo que je vous envoie, les beaux Gérard Dow, j'entends beaux comme les ouvrages de ce maître. J'espère que le Machy, le Casanove, le Casanove surtout, le Vien et le Van Loo vous feront plaisir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils y ont mis tout leur talent. Ils sont désespérés que ces morceaux ne puissent être exposés au Salon. C'était une espèce de dédommagement qui les consolait un peu du retard de leur payement. Je joins à cet envoi un J.-B. Van Loo, beau sujet, d'excellente couleur et d'un dessin très-correct. C'est une trouvaille; car cet artiste a peu fait de tableaux de chevalet. Deux nouvelles qui ne vous déplairont pas : l'une, c'est qu'enfin nous avons découvert que M[lle] Collot était orpheline. Je joins ici l'extrait mortuaire de son père. L'autre que ce M. de La Live, menacé d'imbécillité depuis si longtemps, est devenu fou. Je voudrais, par maintes raisons que vous devinerez de suite, que Sa Majesté Impériale achetât son cabinet et le payât sur-le-champ. J'espère que monsieur le général vous en parlera. Je lui envoie le catalogue à tout hasard. Je suis charmé que votre santé et votre tranquillité se soutiennent. Je reçois vos amitiés et celles de M[lle] Collot, comme vous recevrez les miennes quand je vous les porterai. Ah! quel moment, mon ami! Si nous avons la force de parler, c'est que nous ne nous aimons pas autant

1. Je le crois bien. (*Note de Falconet.*)

que nous le croyons. Tu peux compter que je te resterai un an tout entier. Travaille, mon ami, travaille de toute ta force. Surtout fais un beau cheval : car ils ont dit que tu le raterais[1]. Tu fais donc quelque cas de mon admiration ; eh bien, tu n'en seras pas privé ! J'irai t'admirer, j'irai m'acquitter aux pieds de la grande souveraine. Puisse-t-elle assommer incessamment ces maudits circoncis, et puissent ses envieux en crever de dépit! J'aurais cru qu'on aurait plus d'indulgence pour le mérite relégué sous le pôle. Je me suis trompé ; mais elle a toujours les honnêtes gens pour elle. Ma femme a été très-malade. Ma fille est un enfant charmant qui aime toutes bonnes choses. C'est presque une virtuose en musique, et je te réponds que ce n'est pas ce que j'en estime le plus. Quelque jour que je serai plus à mon aise, je te dirai quelques mots de la balbutie de cette enfance. On va se mettre au manuscrit et tu l'auras incessamment.

Mon ami, tâchez de pardonner à un pauvre diable accablé de besogne de toutes couleurs. Je vous ai remercié de la petite maison. Lorsque vous me l'avez offerte, elle était louée, et elle ne l'aurait pas été que je ne l'aurais pas acceptée. Ne sais-je pas que vous en faites une rente assez forte à votre fils ? Mais vous ne m'avez pas encore dit un mot de lui. Est-ce qu'il vous tient pour mort? Je vous préviens, mon ami, que je laverai un peu la tête à M. King. Quand on loue un homme, il importe peu que l'éloge soit amené ou non ; mais rien n'est plus ridiculement hargneux que de se détourner de son chemin pour aller donner un coup de pied à un passant. Qu'a de commun *le Père de Famille* avec la peinture allégorique? Sans compter que son incartade n'a pas le sens commun, comme vous le verrez. Non, parbleu, je ne serai pas mécontent de l'ami Falconet, lorsqu'il sera content de lui, car il se traite sévèrement ; et quand il se dit un mot doux, il est bien sûr de l'avoir mérité. Demain, sans plus tarder, j'aurai vu M. Lempereur, et je me serai pourvu des volumes de l'*Encyclopédie* qui vous manquent. Que Mlle Collot, n'ait aucune inquiétude sur son frère ; s'il suit un peu les conseils que je lui ai donnés, avant qu'il soit trois mois son entretien ne coûtera rien. Il a affaire à un bourgeois raison-

1. Sotte conjecture, bâtie sur l'envie et sur le petit modèle mal vu. (*Note de Falconet.*)

nable. Mme Diderot est tout au service de la bonne amie ; elle n'a qu'à parler. Adieu, mon ami. Adieu, bonne amie. Conservez-moi toute votre affection, car la mienne ne cessera pas. Dites-moi que vous êtes souverainement heureux, elle par vous, vous par elle. Ah ! que je suis fâché de mes lettres perdues ! Tous vos amis se souviennent de vous ; car ils continuent de m'en parler et de m'en parler avec intérêt ; mais à condition toutefois que tu feras un mauvais cheval [1]. J'ai écrit un petit mot à monsieur le général, que je ne serais pas fâché que vous vissiez. Je prétends que les plis en godets, se remplissant d'eau, doivent faire éclater le marbre, fendre le bronze dans les grandes gelées. Voyez, mon ami, si le climat n'exige pas des précautions pour la conservation des statues [2], et plus encore pour celle des tableaux. Je n'entends pas comment ceux-ci peuvent résister vingt ans aux vicissitudes de l'atmosphère chaud, froid, humide, et tout cela à l'extrême. Je ne vous jette qu'un mot là-dessus, parce qu'il n'en faut pas davantage à un penseur. Adieu, encore une fois, mes amis, aimez-vous comme de petits enfants, et apprenez-moi incessamment le massacre de cinquante ou soixante mille Turcs, si vous voulez me faire sauter de joie. Je vous chéris de toute mon âme et vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 26 mai 1769.

XXI

Vous jetez les hauts cris, mon ami, et vous avez tort. Je vous ai écrit dix fois depuis deux ou trois mois, mais je vois que ces lettres ont eu le même sort que celles que j'ai adressées à monsieur le général.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

1. Quels amis ! (*Note de Falconet.*)

2. On ne devinerait pas que Diderot parle à un statuaire actuellement en Russie. (*Note de Falconet.*)

Dites à Mlle Collot que son jeune frère est apprenti imprimeur chez Le Breton.

J'ai reçu l'épître de l'abbé Beaudeau avec la petite apostille de votre main. Si l'abbé est encore à côté de vous, buvez tous les trois à ma santé.

Celui qui attend cette lettre, et qui vous la remettra, s'impatiente.

XXII

Je suis charmé, mon ami, que vous ayez des *duplicata* de vos lettres; grâce à cette précaution de votre part, je ne perdrai rien. Vous n'aurez, ma foi, pas la même consolation. Mes réponses sont entre les mains de gens qui ne vous les restitueront pas, et je n'en ai point fait de copies. J'en suis un peu fâché pour vous et pour moi, car j'y agitais quelques questions importantes sur lesquelles il ne me reste pas une des idées que je vous communiquais.

Mon ami, soyez tranquille, vous avez auprès de moi tout le mérite, toute l'honnêteté de l'offre de votre maison, et vous n'avez rien perdu du reste. Je n'aurais jamais eu l'injustice d'accepter un domicile dont vous auriez payé la location à votre fils. Ce qu'on fait dans ce réduit, le temple de l'amitié? mon ami, on y fait l'amour. Celle qui l'occupe, si j'en juge par ses liaisons, doit être une femme honnête. Elle est maîtresse d'elle-même, et l'on m'a dit qu'elle avait disposé depuis longtemps de son cœur en faveur d'un galant homme dont elle fait le bonheur et qui fait le sien. Eh bien, mon ami, on pratique sous ton berceau la morale que j'y aurais prêchée. Si Épicure n'y est pas, Léontium y est.

Je ne vous dirai pas autrement de l'ordre que Sa Majesté Impériale a donné à Mlle Collot d'exécuter en marbre le buste de votre ami, que ce que j'ai écrit au prince de Galitzin. Combien je me reconnais au-dessous de cet honneur! Que c'est ainsi qu'on force les hommes à tenter quelque grande chose, quand

ils en sont capables ! — Que c'est cette femme-là qui a le secret de remuer les âmes et d'en faire trouver à ceux qui en ont ! Le buste une fois fait, mon ami, me voilà chargé de l'inscription. C'est moi qui ai reçu le bienfait, et c'est le ciseau de mon ami qui l'éternisera.

Je viens de recevoir de M. le général Betzky une lettre qui m'a fait le plus grand plaisir. C'est l'éloge le plus franc de Mlle Collot, et l'invitation la plus douce à venir voir, de mes propres yeux, un des plus beaux monuments qu'il y ait au monde.

Damilaville n'est plus. Le buste qu'il avait a passé dans les mains d'une bonne amie ; mais le meilleur des deux que Mlle Collot ait fait, le dernier, appartient à Grimm. Il le fera mouler et je vous l'enverrai.

Enfin, mon ami, j'ai vu votre statue des Invalides. Si je m'en tenais à vous dire qu'elle est infiniment au-dessus de toutes celles qui décorent ce superbe édifice, vous auriez raison d'être mécontent. Elle est très-belle. Si jamais vous la revoyez, vous serez vous-même étonné de la force de son expression.

Je ne sais ce qui lui est arrivé ; mais il est sûr que je ne l'avais pas vue dans votre atelier.

Malgré toutes les précautions que vous avez prises, l'eau de la mer a pénétré dans l'intérieur des caisses, et a fait sur les plâtres qu'elles contenaient l'effet que l'eau de pluie fait sur les bustes qui y ont été exposés huit ou dix ans. Je ne connais dans la société que le visage de La Condamine qui puisse vous donner une idée bien juste de ce qu'ils ont souffert. Cependant Guiard, qui les a vus, dit qu'il en reste assez pour juger le talent. Il a prononcé qu'il y avait, dans les salles de l'Académie, dix morceaux de réception qui ne valaient pas cela, et Le Moyne s'est emparé de vive force du Henri IV et de mon Falconet.

L'ouvrage de M. Lempereur est fait depuis longtemps ; mais il m'a déclaré net qu'il n'en donnerait pas un exemplaire avant que de l'avoir présenté au roi. Je reviendrai à la charge et peut-être vaincrai-je sa petite répugnance. Dans une de mes lettres perdues, je vous recommandais, au nom de M. Fontaine, de ne pas abandonner, par une économie mal entendue, le sort de

votre monument à quelque apprenti fondeur. Croyez-moi, mon ami, faites venir Gor[1].

Votre cousine se porte fort bien. L'oncle de Mlle Collot est un honnête homme que j'estime, et son frère sera un jour un bon sujet. Nous lui avons appris à lire et à écrire, et je l'ai placé chez Le Breton, apprenti imprimeur. Il y est aimé, il y fait bien son devoir; je l'ai mis là sous la direction d'un nommé Stouppe, qui aura l'œil sur ses mœurs et qui lui facilitera les progrès dans l'art.

Mon ami, ces gens-là, et quand je vous dis ces gens-là, je veux mourir si je sais bien précisément de qui je parle, ces gens-là donc ont joué le jeu de m'envoyer au Fort-l'Évêque.

Envoyez-moi votre souscription, envoyez-moi celle de M. de Villers, et dites-moi ce que vous avez fait, l'un et l'autre, des volumes de planches, afin que je sache ce qui vous en manque.

Au moment où je vous écris, je me figure qu'on ouvre les caisses qui contiennent ce beau Murillo de Gaignat avec trois Gérard Dow très-précieux et un excellent J.-B. Van Loo.

Je ne vous dis rien des cinq tableaux, dont la réputation est faite; mais vous jugerez comme il vous plaira des quatre autres. Cela n'empêchera pas que nos artistes se sont surpassés. Jamais Casanove n'a peint avec tant de vigueur. C'est une belle et grande machine que le morceau de Machy. Michel y a mis tout son savoir-faire. Je ne vous dirai rien de Vien, vous le verrez. Ils étaient tous désolés de n'être par exposés au Salon.

J'ai fort à cœur que cet envoi réussisse.

Le projet qu'on avait formé de ruiner ici notre crédit a échoué; mais ce n'a pas été sans peine de ma part et sans un ressentiment bien profond de vos envieux.

O l'indigne nature que ce Greuze!

M. le prince de Galitzin, dépité comme moi du mauvais succès de vos plâtres, m'a promis, sur son honneur, de vous faire fondre en bronze le buste de Catherine. Je vous prie, mon ami, de lui rappeler sa parole, et d'en favoriser l'exécution.

Souviens-toi, Falconet, qu'il faut mourir à la peine, ou faire

1. Fondeur de l'Arsenal, qui avait coulé en bronze la statue de Frédéric V, roi de Danemark, par Saly.

un cheval sublime. Ils ne cessent tous de me corner aux oreilles que ton cheval sera mauvais, qu'il est impossible que tu le fasses bon. J'embrasserai tes pieds si tu fais qu'ils en aient menti.

Je vous parlerai une autre fois, plus à mon aise, de la lettre de votre pasteur anglais sur la poésie, la peinture et la sculpture. En attendant, je vous avouerai qu'il a avec moi l'air d'un pasteur hargneux qui se détourne de son chemin pour venir me donner un coup de pied, sans rime ni raison. Il n'a rien entendu, à ce qu'il a dit, de mon drame, mais rien du tout. Il a pris des instructions jetées, par-ci par-là, à l'usage de ceux qui seraient tentés de le jouer, pour des choses qui tenaient au fond. Eh! par Dieu, si cela lui refroidissait la lecture de l'ouvrage, il n'avait qu'à les passer, et il se serait aperçu que l'action et la scène marchent à merveille sans cela.

Adieu, mon ami, adieu, mon amie, portez-vous bien. Nous vous embrassons tous et de tout notre cœur. Aimez-vous, aimez-nous, comme nous vous aimons, et allez remercier le général de tout ce qu'il m'a dit d'agréable de l'un et de l'autre.

Votre bon ami M. de La Live n'est pas devenu imbécile, mais fou.

Vous connaissez son cabinet. J'en ai envoyé le catalogue à M. le général Betzky. Je crois qu'on m'en ferait volontiers une vente clandestine. Nous n'aurions là nul concurrent.

Voyez, mon ami, vous êtes bien sûr que si la guerre n'empêche pas cette acquisition, j'userai pour le service de Sa Majesté Impériale de tout l'accès que j'ai dans cette maison par mon ancienne amie, Mme d'Épinay, belle-sœur de M. de La Live. Réponse sur ce point.

11 juillet 1769.

XXIII

Je ne saurais refuser, mon ami, un mot de recommandation à la personne qui vous remettra ce billet. C'est un galant homme qui vous porte des livres, la denrée que vous aimez le plus.

Profitez de son voyage pour vous-même. Faites qu'il soit utile au commerçant. On ne m'a pas consulté sur le genre d'ouvrages dont on formait la pacotille, et j'en suis un peu fâché. Vous concevez que pour vous faire un billet aussi court que celui-ci, il faut que l'on ne m'ait guère accordé de temps. Je suis bien aise cependant d'avoir occasion de vous prévenir que vous serez suffisamment satisfait sur toutes les choses que vous m'avez demandées par votre dernière lettre. Si ce commerçant se trouve bien de son premier voyage, il ne tardera pas d'en faire un second, et rien ne vous empêchera de l'employer à votre service particulier.

Nous nous portons à merveille. Nous vous souhaitons toutes sortes de bonheur. Ils ont ici une peur de diable que vous ne fassiez une belle chose. Cette peur est un joli commencement d'éloge. J'embrasse M[lle] Victoire, et je la félicite sur ses succès. Mon ami, faites-leur un beau cheval, ce sera le refrain de toutes mes lettres. Surtout un beau cheval. Cette maudite guerre contre les Turcs ne finira-t-elle pas bientôt, et quelque grande et signalée victoire ne restituera-t-elle pas, l'année prochaine, Sa Majesté Impériale à des fonctions plus importantes et plus glorieuses que celle de massacrer les Turcs? Nous sommes ici agités de toutes sortes de rumeurs. Il est incroyable tout ce qu'on dit, et tout ce qu'on ne dit pas. Heureusement, la malveillance est bien connue, et les gens sensés demeurent en suspens, en attendant quelque événement qui soit décisif. Bonjour, mon ami, je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

A Paris, ce 17 juillet 1769.

XXIV

Recevez, mon ami, mon très-sincère compliment sur le retour du prince de Galitzin. Vous avez donc à présent à côté de vous quelqu'un avec qui causer, ouvrir votre âme, et vivre doucement. Je pense avec plaisir que je serai, de temps en temps, au

milieu de vous. Où en êtes-vous? La statue avance-t-elle? Êtes-vous content de vous-même? Je ne cesserai jamais de vous réiter le conseil de Fontaine. C'est de ne pas abandonner la fonte de ce monument à un homme sans expérience. Le plus habile ne l'est pas trop pour un pareil monument. Je vous écris à la hâte. Le jeune homme qui vous remettra cette lettre vint me voir hier. Je lui dis : Voulez-vous aller à Pétersbourg? Pourquoi non? me répondit-il; et il part demain. Il a de la douceur, de la modestie, de la jeunesse et des connaissances. Je n'ai pas voulu différer de dire à Mlle Collot des nouvelles de son frère. Je l'ai vu ce matin. J'ai vu aussi le chef de l'imprimerie. Celui-ci est tout à fait content de son élève, et l'élève tout à fait content de son état. Il a déjà mérité par ses soins, ses attentions et ses progrès, qu'on lui fît un petit pécule hebdomadaire. Ainsi, bonne amie, soyez tranquille sur son sort. Continuez à faire de belles choses. Le Moyne, à qui j'ai parlé du dessein que vous avez, ou plutôt des ordres que vous aviez reçus de Sa Majesté Impériale, de m'exécuter en marbre, m'a promis un masque qu'il exécutera dans le courant de septembre et que je vous enverrai avec un plâtre qu'on prendra sur la terre cuite de Grimm. Vous choisirez; car je serais trop fâché si je n'étais plus assez présent à votre imagination pour que vous fussiez incertaine auquel des deux modèles vous donneriez la préférence. Vous savez que les morceaux que vous m'avez adressés ont été perdus par l'humidité; malgré les injures qu'ils ont reçues, les grands maîtres, qui savent lire à travers les vestiges, ont rendu justice au talent. Le Moyne m'a enlevé le Falconet et le Henri IV. Naigeon m'a pris aussi quelque chose. Bonjour, mes amis. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Vous avez à présent sous les yeux les tableaux de nos artistes. Je souhaite beaucoup qu'on en soit satisfait. Aimez-vous bien pour être heureux. Tenez-nous pour n'être pas ingrats.

Ce 6 août 1769.

XXV

Mais, mon ami, vous n'êtes pas sage. Votre maison était louée avant que vous ne pussiez me l'offrir. Je lui ai fait passer vos propres mots : qu'il ait à disposer de la somme dont il vous parle comme bon lui semblera. Je n'ai pas oublié de lui recommander de vous faire parvenir promptement un modèle du pouvoir dont il a besoin ; cependant de surseoir avec monsieur votre fils jusqu'à ce que vous ayez répondu aux *duplicata* qu'il vient de vous envoyer. Je recevrai ceux de vos lettres égarées avec le plus grand plaisir. Quant aux miennes, il faut que vous en fassiez votre deuil. Je n'ai aucun double des lettres que j'écris. Je prends une plume, de l'encre et du papier, et puis, va comme je te pousse. Notre Salon est un peu mesquin cette année, grâce à M. de Laborde, qui nous a privés d'une douzaine de Vernet, et à Sa Majesté Impériale, à qui nous avons député un Machy, un Vien, un Casanove et un Van Loo. N'admirez-vous pas le Laborde, qui croit qu'on paye avec de l'argent tout ce qu'on doit à un artiste, et qui lui vole l'éloge du public, la partie la plus précieuse de son honoraire ? Quelle foutue, vile et basse race que celle de ces gens à argent ! Votre bon ami de La Live est fou à lier ; il voit le diable et les enfers. Greuze vient de recevoir un terrible soufflet pour un homme vain. Il a présenté un tableau d'histoire à l'Académie. L'Académie lui a dit : « Votre tableau d'histoire est mauvais. Nous ne pouvons vous recevoir là-dessus, comme peintre d'histoire ; mais vos preuves sont faites dans la peinture de genre, et nous vous recevons comme peintre de genre. » Le fâcheux de tout cela, c'est qu'en effet le tableau ne vaut rien.

Je viens d'apprendre, par M. le prince de Galitzin, que votre monument est sublime, et vous savez combien je m'en réjouis.

On vient de remettre au théâtre *le Père de famille*, en été, avec un succès dont il n'y a pas eu d'égal. Nous sommes à la

douzième représentation, et la salle ne désemplit pas. Je vous apprends cela, afin que vous vous en réjouissez. J'ai reçu la lettre de change de Mlle Collot. Nous avions encore de l'argent à elle. Nous attendrons ses commissions et nous tâcherons de nous en acquitter à son gré. Nous vous embrassons tous les deux, et nous vous souhaitons de la santé, la seule chose qui ne soit au pouvoir de personne de vous offrir. Aimez-nous toujours bien. Le prince de Galitzin m'a promis un buste en bronze de l'impératrice. S'il n'a pas été indiscret dans sa promesse, faites l'en ressouvenir, sinon laissez-la lui oublier. Bonjour, bonjour. Travaillez bien, et continuez de faire de belles choses.

Le 7 septembre 1769. A la veille d'une séparation qui nous coûta beaucoup à tous les trois; ah! mademoiselle Collot, combien vous pleurâtes sur le rempart! et que j'eus de peine à arrêter vos larmes! Mais vous êtes aimée, estimée, honorée; les raisons que je vous disais alors, et auxquelles vous aviez tant de peine à vous prêter, étaient donc bonnes.

XXVI

J'aurais occasion, mon ami, de vous écrire un mot et je la manquerais? Cela ne se peut. J'apprends par le prince de Galitzin que vous avez fait une chose sublime, et je le crois parce que vous en êtes capable, parce que j'aime à le croire. Je vous en fais mon compliment et je vous embrasse, non pas avec le même transport que je le ferais au pied du monument, parce que là le sentiment de l'admiration se joindrait à celui de l'amitié pour m'enivrer; mais je vous embrasse avec joie et de tout mon cœur.

Sa Majesté Impériale a donc assommé ces maudits décurtés[1]! Regardez bien au fond de votre cœur, et vous y reconnaîtrez la joie que j'en éprouve. Si l'histoire parle d'elle avec dignité,

1. Circoncis.

elle dira : Elle perdit son temps à faire ce qui immortalise les autres. Elle avait bien d'autres projets au-dessus de la gloire des conquérants.

Travaillez donc en repos, mon ami : que votre ébauchoir se promène librement sur la cire ou sur l'argile. L'inconstance de la fortune, qui décide si souvent du sort des armées, ne troublera plus votre génie.

J'ai trouvé pour Sa Majesté Impériale les deux plus beaux Vandermeulen qu'il y ait peut-être en Europe. Ils sont d'une belle grandeur, et de chevalet. Ce sont deux batailles. Ils font pendants. Ils sont frais comme s'ils venaient d'être finis. Mais on ne veut pas les séparer, et l'on y met un grand prix pour deux raisons : la première, c'est qu'ils sont très-précieux ; la seconde, c'est qu'ils appartiennent à un homme fou de tableaux, qui en a beaucoup, qui en achète tous les jours, et qui ne me cède ces deux-ci que pour me procurer une occasion de faire ma cour à une souveraine à qui je dois le repos dont je jouis. C'est Michel Van Loo. Ils lui viennent de la succession de Carle. J'ai vu chez Piquois, notaire, l'inventaire où ils sont portés à seize mille francs ; c'est-à-dire à un quart au-dessous de leur valeur, selon l'usage. Van Loo en veut vingt-quatre mille francs. Pour un Le Brun, c'est le diable, tel que je le voudrais ; c'est l'affaire d'un heureux hasard qu'il faut attendre.

J'ai ensuite, sous ma main, un très-beau tableau, et très-piquant pour le sujet, de l'école du Titien.

Il me paraît que vous avez été satisfait de ce que j'ai emporté sous mon bras de la vente Gaignat.

J'espère me tirer avec succès de toutes ces commissions-là, parce que je ne présume aucunement de mes lumières, que je ne juge que de ce que je connais, et que sur le reste, qui tient au technique, je ne suis point humilié de recourir aux lumières des gens de l'art, entre lesquels il y en a, comme vous savez, un bon nombre qui me chérissent et qui me disent la vérité. Avec ce que nature m'a donné de goût et de jugement, et les yeux de Vernet, de Vien, de Cochin, de Chardin, que j'emprunte quand il me plaît, il est difficile qu'on me trompe.

Je vous embrasse encore, j'embrasse aussi Mlle Collot. Notre amitié la plus sincère et la plus tendre à tous les deux, cela va sans dire.

Je n'ai pu obtenir de l'Académie un plus long séjour ici pour les jeunes élèves; ils sont partis et j'en suis désolé. Ils étaient au moment qui décide le talent. Qui sait ce qu'ils deviendront en Italie?

Je ne vous dis rien d'un point qui vous tient à cœur; mais comptez incessamment sur une agréable surprise.

A Paris, ce 15 novembre 1769.

XXVII

J'ai reçu, mon ami, la lettre que vous avez confiée à M. Shwartz. Je vois que mes réponses à vos précédentes se sont encore égarées; sans ces contre-temps qui me dépitent, vous sauriez que j'ai touché la dernière lettre de change de Mlle Collot, et que je me suis acquitté, avec exactitude, de toutes les petites commissions que vous m'avez données. Je n'entrerai ici dans aucun détail là-dessus. Je renvoie tout ce que j'ai à vous dire au retour de M. Shwartz. Je vous suis obligé des égards que vous avez à mes recommandations. Je tâche de ne pas les multiplier, non que je craigne d'être importun, mais on sait que je suis votre ami; on sait que vous jouissez de quelque faveur auprès de l'impératrice; on croit que je puis quelque chose auprès de vous. Jugez combien un refus aurait mauvaise grâce. Je m'exposerais à laisser croire qu'un sentiment dont nous nous honorons réciproquement se serait affaibli. On nous regarderait l'un et l'autre comme deux êtres personnels, ou l'on s'imaginerait que vous auriez encouru quelque disgrâce qui vous rendrait inutile. Et puis, il y a des occasions où je suis faible, et où le plaisir d'obliger me tyrannise; et quelques autres où l'amitié, la reconnaissance, des liaisons qui me sont chères, disposent absolument de ma bonne volonté, et celle qui se présente dans ce moment est précisément une des dernières. Il s'agit de M. de Romilly [1] que j'aime, que j'estime, et que

1. Sans doute Jean-Edme Romilly, pasteur, mort en 1779, auteur des articles *Tolérance* et *Vertu* dans l'*Encyclopédie*.

vous avez connu. Il vous expose lui-même dans sa lettre, où celle-ci sera renfermée, la sorte de service qu'il espère de vous. C'est un galant homme qui mérite à tous égards que je me mêle de son affaire, et que je vous prie de vous en mêler. Voyez donc ce que vous pouvez faire pour lui et pour son parent. On est satisfait de lui. Il désirerait de suivre ses élèves à Leipsick ou de retrouver à Pétersbourg une place équivalente à celle qui va lui manquer.

Si vous réussissez à l'une ou l'autre de ces deux choses, je vous réponds d'une double reconnaissance : celle de M. de Romilly et la mienne. Il me semble que je vous vois d'ici, si par hasard ce billet vous arrive à contre-temps, et vous surprenne en verve, la tête chaude, l'ébauchoir à la main et les yeux attachés sur la tête ou la jambe de votre cheval. Vous jurerez, vous sauterez, vous trépignerez, vous direz : « Que maudits soient les amis de Paris, leurs protecteurs et leurs protégés qui viennent me faire perdre un moment heureux que je ne retrouverai plus! » Je sais tout cela, et si j'étais à Pétersbourg, je me garerais de la faute que je commets; je m'avancerais tout doucement vers la porte de l'atelier, j'ouvrirais cette porte plus doucement encore, et si je voyais mon ami agité du démon qui vient quelquefois sans qu'on l'appelle et qu'on a beau appeler quelquefois sans qu'il vienne, je m'en retournerais comme je serais venu.

M. de Romilly, s'il m'en croit, recommandera à son parent d'attendre le soir pour vous remettre nos lettres, le moment où mon ami, content du travail de la journée, se repose et se félicite. C'est le moment de la faveur. Il sera accueilli, nous serons lus avec plaisir, mon ami promettra tout ce qu'on lui demandera en mon nom, et comme il est homme de parole, il fera tout ce qu'il aura promis, et il aura obligé trois personnes, ce qui n'est pas d'un petit mérite à ses yeux. Encore un mot d'autre chose, puisque j'en ai la place. Le diable ne trouverait pas un Le Brun de chevalet. Pour des Vandermeulen, voici la troisième fois que je vous écris que j'en ai deux superbes, sous la main. Ce sont deux sujets de batailles idéales. Ils ont été peints en Hollande. Ce sont deux Teniers pour la touche. Ils appartiennent à Michel Van Loo de qui je les obtiendrais. Ils ont été appréciés, pour la veuve, à l'inventaire de Carle, 16,000. Michel

en veut 24. Ils ont chacun 5 pieds 4 pouces 6 lignes de largeur sur 3 pieds 6 pouces et 6 lignes de hauteur. J'attendrai là-dessus votre agrément et les ordres de Sa Majesté. J'ai encore à ma disposition un très-beau tableau de l'école italienne. Vous n'avez qu'à me faire signe. Nous sommes gueux comme des rats d'église. Nous vendons nos diamants, et nous dépouillons nos galeries pour réparer les ravages du contrôleur général Terray. Voici le moment des heureux hasards. Eh bien, vous assommez donc des Turcs tant que vous voulez? Il faut que cela soit bien vrai, puisque notre Gazette en convient. Oh ! le bel empire à fonder! Je voudrais voir ce prodige avant de mourir. Bonjour, mon ami, servez M. de Romilly et son parent.

XXVIII

Mon cher ami, ma bonne et belle amie, grondez bien fort votre paresseux, et vous aurez raison. Imaginez que M. Velly a eu l'attention de le prévenir qu'il partait, et que le voilà assis à côté de moi, sans qu'il y ait encore le premier mot d'écrit d'une infinité de choses utiles et douces qu'il se promettait avec tant de plaisir de vous dire. Allons pourtant, des faits, des faits. Premièrement, c'est que je vous aime tous les deux comme au premier jour, et que je ne changerai pas. Toutes les années de ma vie seront à vous comme les années passées. Ensuite, que votre petit frère est un bon petit diable, trop doux, trop honnête, qui fait tout ce qu'il peut, et qui est infiniment agréable à son bourgeois. Il commence à gagner de l'argent, ce qui a économisé d'autant celui que vous aviez destiné à son entretien. Et puis son oncle est un fieffé fripon, à qui j'ai fait rendre gorge des salaires de douze à quinze mois qu'il lui avait volés. Il a fallu, pour cela, mettre les fers au feu et s'adresser à la probité de M. Sarrazin. J'ai reçu vos brochures ; il faudrait être à côté de vous pour vous en dire mon avis ; mais on peut

d'ici vous en remercier. Je vois que vous êtes sensible et gai, deux excellentes qualités que je souhaite que vous conserviez pour votre bonheur, pour celui de vos amis, et de temps en temps pour l'amendement des têtes folles.

Il me vient tous les jours des débarqués de Russie; pas un qui ne remplisse mon âme de joie, en m'assurant que votre monument sera de la plus grande beauté. C'est le jugement commun des ignorants et des savants. J'ai eu l'honneur de faire ma cour à une princesse qui vous aime et vous estime, et ce qui ne m'a pas moins plu en elle, c'est le respect profond et la vénération très-sincère qu'elle porte à Sa Majesté Impériale[1]. Elle a passé ses journées ici à apprendre et à connaître tout ce qui s'apprend et se connaît par les yeux, et quelques nuits avec moi à ébaucher la connaissance de tout ce qu'on ne voit pas. J'ai reçu les derniers plâtres de Mlle Collot. Je les ai montrés aux gens de l'art, qui en sont infiniment satisfaits. On les trouve assez bien pour en faire un éloge, dont je ne m'affligerais pas à sa place, tout injuste qu'il soit. On ne saurait mieux louer le pouce de l'élève qu'en le prenant pour le pouce du maître. Lorsqu'ils ont eu subi l'éloge ou la censure des maîtres, je les ai distribués dans les ateliers et les cabinets, où l'on s'est fait un vrai plaisir de les recevoir. Continuez, belle amie, faites si bien qu'on en vienne à vous priver tout à fait du mérite de votre talent, en en faisant honneur à notre ami. Vous agirez comme Mme Roslin, qui, mécontente des éloges que Dumont, le Romain, donnait à un de ses pastels, vient de le prendre à la boutonnière et d'exécuter, d'après lui, un portrait fort supérieur à celui qu'il attribuait à son mari[2]. Il faudra bien qu'ils croient quand ils auront vu. Mon ami, j'ai causé avec ton fils, qui aurait pu se faire recevoir à l'Académie, s'il avait suivi le conseil des artistes par qui il a fait juger quelques-uns de ses tableaux. Il ne se refuserait pas à un voyage à Pétersbourg, s'il pouvait se promettre que tu trouvasses à l'embrasser la moindre partie du plaisir qu'il aurait à se trouver entre tes bras. Il ne fera cependant rien sans ton aveu. Je lui ai promis que je t'en parlerais,

1. La princesse Dashkoff.

2. Ce pastel est aujourd'hui au Louvre. (Pastels et dessins de l'École française, n° 1298).

et que je lui enverrais, mot à mot, ta réponse. Réponds-moi donc. Dans un autre moment, je reprendrai vos lettres et nous causerons plus au long. Recevez tous les deux la tendre amitié du père, de la mère et de l'enfant.

A Paris, ce 29 décembre 1770.

XXIX

Ces diables de gens qui s'en vont à Pétersbourg ont tant d'affaires dans ce pays qu'on ne les aperçoit jamais qu'un moment avant leur départ. Je me hâte donc de vous griffonner quelques lignes que M. Weynacht vous remettra de la main à la main, et quand? il n'en sait rien, ni moi non plus.

Premièrement, j'ai reçu les derniers plâtres que vous m'avez envoyés. Je vous en remercie tous les deux, et vous transmets, non mon éloge, dont vous ne feriez pas grand cas, mais celui des maîtres de l'art qui me les ont enlevés. Ordinairement on ne sollicite pas, on n'enlève pas, on ne suspend pas dans son atelier les choses qu'on n'estime pas. Mlle Collot à son clou chez Le Moyne, chez Guiart, chez Houdon, etc... Continuez, bonne amie, faites toujours de belles choses, et soyez sûre que si vous revenez jamais ici, et que le titre d'académicienne vous tente, il faudra bien qu'on vous l'accorde.

Nous vous aimons tous très-tendrement, et vous êtes aussi présent à notre souvenir que si nous en étions au moment douloureux de notre séparation.

J'ai vu, mon ami, trois brochures de vous[1], une lettre à moi, une facétie intitulée *les Lunettes*, et un *Antidote aux menteries de l'abbé Chappe*. M. Weynacht ne me laisse pas le temps de vous parler à mon aise de ces productions de votre loisir. Seu-

1. Les *Lunettes* ne sont pas de Falconet; du moins elles ne figurent pas dans ses œuvres. Auguis attribue l'*Antidote ou Examen du mauvais livre superbement imprimé... par l'abbé Chappe*, à la collaboration de Falconet et de la princesse Dashkof, qui n'en parle point dans ses *Mémoires*.

lement, il n'est pas trop mal de savoir s'exprimer ainsi de la plume quand on a déposé l'ébauchoir.

Mademoiselle Collot, votre frère est un bon diable, bien honnête, bien simple, bien épais, bien borné; mais il fait son devoir; mais il a des mœurs; mais il est assidu à ses devoirs; mais il entend son métier; mais il commence à employer utilement son temps, et il ne tardera pas à se passer de tout secours.

J'ai remis à M. Weynacht un paquet de livres pour Sa Majesté Impériale. On ne produit rien ici d'un peu important dont on ne soit tenté de lui faire hommage. Elle est l'idole de tous ceux qui pensent. On nous déteste; mais on se tait en notre présence. On souffre de notre admiration et de nos éloges; mais on n'ose les contredire.

Les deux ouvrages contenus dans le paquet de M. Weynacht ont été accompagnés d'une lettre que je joins à celle-ci, afin que vous jugiez par vous-même jusqu'où l'auteur mérite la protection de Sa Majesté Impériale. En voilà deux autres que je vous prie de faire tenir à leurs adresses. Si vous aviez à Saint-Pétersbourg quelqu'un qui eût besoin d'un bon instituteur, marquez-le-moi. J'ai sous la main un jeune homme qui partirait avec la recommandation de Marmontel, de d'Alembert et la mienne. Ne perdez pas tout à fait cette commission de vue.

Je jouis de la haine publique la mieux décidée, et savez-vous pourquoi? Parce que je vous envoie des tableaux. Les amateurs crient, les artistes crient, les riches crient. Malgré tous ces cris et tous ces criards, je vais toujours mon train, et le diable s'en mêlera, ou incessamment je vous expédirai toute la galerie Thiers. En attendant, vous aurez deux Claude Lorrain, un Vanderwerf, deux Guide, un Lemoine, et une copie de l'*Io*, du Corrége, par le même Lemoine. C'est ce qu'on peut avoir de mieux, l'original ayant été dépecé par cet imbécile, barbare, goth, vandale duc d'Orléans. L'impératrice va acquérir le cabinet de Thiers au milieu d'une guerre dispendieuse; voilà ce qui les humilie et les confond.

A Paris, ce 20 mars 1771.

XXX

Ceci, mon ami (car je ne saurais m'empêcher de vous appeler de ce nom), n'est point une réponse à la lettre outrageante que vous m'avez écrite. J'attends que l'indignation et la douleur soient sorties de mon cœur, pour vous faire rougir de vos injures réfléchies et rédigées par paragraphes. Il se pourrait faire que j'eusse commis quelque faute grave que ma conscience ne me reprochât pas ; mais je ne me pardonnerais jamais celle que vous avez commise, en traitant un homme, dont les sentiments ne vous sont pas suspects, aussi indignement que vous l'avez fait. Prenez-y garde, la solitude de Pétersbourg et la faveur d'une grande souveraine vous corrompent. Vous êtes menacé de devenir méchant; car le premier pas est de voir la méchanceté où elle n'est pas; et ce pas, vous l'avez fait. Il faut que vous ayez bien peu d'amour-propre ou que vous fassiez bien peu de cas du jugement et de l'estime du prince de Galitzin pour lui avoir envoyé ma lettre, et m'avoir transmis par ses mains un torrent de fiel et d'orgueil. Mais laissons cela, mon âme se gonfle, et je sens que j'expierais votre faute, par l'amertume de mes reproches. J'aime mieux que vous soyez coupable tout seul que de l'être avec vous. Je ne vous recommande point le jeune homme qui vous remettra ce billet; mais j'espère que Mlle Collot ne lui refusera pas les conseils dont il peut avoir besoin. Il s'agit de l'empêcher d'être dupe, voilà tout. Je salue ma jeune et tendre amie, je l'embrasse de tout mon cœur.

Personne ne se réjouit plus sincèrement que moi de ses succès. Nous nous faisions tous une fête de la voir, et ce n'est pas sans peine que notre espérance a été trompée. Je suis toujours votre ami, mais votre ami grièvement offensé. Vous devez avoir reçu l'ouvrage de M. Lempereur sur la fonderie[1]. C'est le

1. *Description des travaux qui ont précédé, accompagné et suivi la fonte en bronze d'un seul jet de la statue équestre de Louis XIV, dressée sur les mémoires de M. Lempereur, par M. Mariette.* Paris, 1768, in-folio atlantique.

seul exemplaire qui soit sorti jusqu'à présent du magasin de l'Hôtel de Ville. Je n'ai point encore vu le sieur Gor. Je me réjouis de ce que vous ayez enfin pris le parti d'appeler le seul homme en Europe dont l'expérience pût assurer le succès de votre travail. Eh bien, mon ami, vous dites donc comme moi : *non omnis moriar*. Je vous en fais mon très-sincère compliment. Vous aurez apparemment changé d'avis, à la vue de votre monument, et votre conversion m'en donne la plus haute opinion.

A Paris, ce 21 aout 1771.

XXXI

M. le comte de Strogonoff m'a remis la lettre que vous lui aviez donnée pour moi. J'ai peu vu ce seigneur, parce que je suis devenu un peu plus sauvage encore que je ne l'étais; que j'aime mon atelier de préférence à tout; qu'il s'est allé placer à l'extrémité de la rue de Richelieu, et que promené sans cesse par son activité, sa civilité, le désir de voir et de s'instruire, je sais qu'on peut se présenter à sa porte, quatre à cinq fois, sans avoir le bonheur de le rencontrer. Cependant deux ou trois entrevues assez courtes m'ont suffi pour sentir qu'il méritait, en effet, tout le bien que vous m'en disiez, et je crois qu'il en aura eu assez pour connaître, de son côté, que j'étais bien votre admirateur et votre ami. Nous avons ici un bon nombre de seigneurs russes qui font honneur à leur nation. L'exemple de la souveraine leur a inspiré le goût des arts, et ils s'en retourneront dans leur patrie chargés de nos précieuses dépouilles. Ah! mon ami Falconet, combien nous sommes changés! Nous vendons nos tableaux et nos statues au milieu de la paix; Catherine les achète au milieu de la guerre. Les sciences, les arts, le goût, la sagesse remontent vers le Nord, et la barbarie avec son cortége descend au Midi. Je viens de consommer une affaire importante : c'est l'acquisition de la collection de Crozat, aug-

mentée par ses descendants et connue aujourd'hui sous le nom de la galerie du baron de Thiers[1]. Ce sont des Raphaël, des Guide, des Poussin, des Van Dyck, des Schidone, des Carlo Lotti, des Rembrandt, des Wouwermans, des Teniers, etc..., au nombre d'environ cinq cents morceaux. Cela coûte à Sa Majesté Impériale 460,000 livres. Ce n'est pas la moitié de la valeur, dans un temps où l'indigence générale n'aurait pas désolé toutes les maisons où elle s'est introduite par l'extravagance et la scélératesse des opérations ministérielles. Mon ami, la moitié de la nation se couche ruinée, et l'autre moitié craint d'entendre à son réveil sa ruine criée dans les rues! Nous sommes plongés dans une tristesse profonde, et vous ne voulez pas qu'on vous entretienne d'une calamité dont le spectacle est général et la sensation continue! Le feu est aux quatre coins de la maison et j'y suis. Que vous êtes heureux, vous, d'en être loin! L'abrutissement qui marche d'un pas égal avec la misère a fait un tel chemin, qu'il y a un mois ou deux on publia un édit qui suspendait la nécessité de l'enregistrement des bulles de la cour de Rome, pour avoir leur effet dans le royaume. Si ce n'est pas là remettre une nation au XIIe siècle, je n'y entends rien. On vient de finir la vente des tableaux de M. de Choiseul. Le départ de ceux du baron de Thiers pour Pétersbourg, la concurrence de M. de La Borde et de Mme Du Barry, et d'autres choses qui tiennent à la personne de M. de Choiseul ont fait monter cette vente à un prix exorbitant. Une cinquantaine de tableaux ont été achetés 444,000 livres, tandis que nous en avons eu, trois mois auparavant, cinq cents pour 460,000 livres. Aussi les héritiers du baron de Thiers jettent-ils feu et flammes. Où en est l'affaire de Gor? Je l'avais amené à des conditions moins déraisonnables. Où en est votre ouvrage? S'il fallait un ciseleur réparateur, Sainteville irait vous trouver, et à bon compte. Préau et d'autres s'offrent à passer, si l'on a besoin d'eux, pour l'entretien et toutes les restaurations possibles de tableaux. Mais laissons cela.

Causons un peu d'amitié. Il y a, ce me semble, assez longtemps que, sans cesser de nous aimer, nous ne nous sommes

1. Ce fut au cours des négociations qui précédèrent cette vente que Diderot fit au comte de Broglie la réponse citée t. I, page 53, d'après Bachaumont.

pas dit que nous nous aimions. Falconet, tu m'avais grièvement blessé; j'ai fait la sottise de te rendre douleur pour douleur, et tu m'en dois un remerciement. Avec un peu plus de sang-froid, je serais devenu bien cruel; car je t'aurais laissé chargé du poids de tes torts, en te répondant avec autant de douceur et de modération qu'il y en avait peu dans une je ne sais plus quelle de tes lettres; mais tout cela est fini, n'est-ce pas? Dites-moi donc que nos âmes se touchent comme auparavant. Je vous aime tous les deux. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Celui qui vous remettra cette lettre est un homme de bien, à ce qu'il paraît à son maintien, à son ton et à l'honnêteté de ses occupations. Il est appelé à Pétersbourg par M. de Panin, pour une éducation importante. Il s'appelle M. de Moissy. Il est auteur de différents ouvrages qui font honneur à son cœur. Bonjour, mon ami, bonjour, belle amie. Portez-vous bien, aimez-vous toujours tendrement. Faites l'un et l'autre de belles choses et jouissez, sous les ailes d'une souveraine bonne, grande et sage, d'un bonheur que nous n'osons nous promettre même de plusieurs siècles.

A Paris, ce 27 avril 1772.

XXXII

Bonjour, mes amis; il y a longtemps que vous n'avez entendu parler de moi. Il y a une éternité que je n'ai entendu parler de vous. Je vous crois tous les deux en santé. Je vous crois heureux l'un et l'autre : Il faut que j'aie cette persuasion, bien ou mal fondée, parce que sans elle je reviendrais sur le passé avec trop de regrets, parce qu'avec elle j'arrange notre vie domestique comme il me plaît. Je ne serai pas content que je ne sois allé à Pétersbourg vous voir, m'établir à côté de vous et vérifier mon roman... Quel jour! quel moment, pour vous et pour moi, que celui où j'irai frapper à votre porte, où j'entrerai, où j'irai me précipiter dans vos bras et où nous nous écrierons confusé-

ment : C'est vous...oui, c'est moi... vous voilà donc enfin !...Enfin, me voilà... Comme nous balbutierons; et malheur à celui qui a perdu ses amis pendant longtemps, qui les revoit, qui a la force de parler et qui ne balbutie pas... En attendant ce bonheur qui n'est pas aussi éloigné que vous le croiriez bien, je vous prie de recevoir M. Lévesque : premièrement parce qu'il vous entretiendra d'un homme qui vous chérit et que vous chérissez, et que vous chérissez beaucoup, si vous n'êtes pas des ingrats ; cet homme-là, c'est moi. Secondement parce que c'est un honnête et galant homme qui réunit à des connaissances et à des talents une douceur et une modestie rares ; parce qu'il a besoin de bons conseils, et qu'il les recevra avec les sentiments de la plus sincère reconnaissance. Il va à Pétersbourg remplir une place de gouverneur à l'hôtel des Cadets. Il se sépare d'une femme de mérite qui est la sienne; il aime sa femme, mon ami, et cela dans un pays où, comme vous savez, ce n'est pas trop l'usage. Une vie utilement occupée l'a sauvé du libertinage épidémique qui a gagné toutes les conditions de notre société. Vous lui parlerez littérature, et il vous répondra; vous lui montrerez votre monument, et son admiration pourra vous flatter, parce qu'il dessine et grave, non comme feu M. le comte de Caylus, car il n'est pas grand seigneur, et, partant, il est obligé de savoir ce qu'il sait, mais comme un artiste de profession ; mon ami, je vous recommande M. Lévesque. Écoutez et réjouissez-vous. Demain, oui demain, je pars pour La Haye ; et quand j'aurai embrassé le prince de Galitzin pendant une quinzaine de jours, qui sait ce que je deviendrai ? Le plus léger choc de sa part pourrait me jeter tout au beau milieu de votre atelier. Cependant je laisse ma femme, ma sœur, mon gendre, ma fille, ma fille grosse ; tenez, puisque, en y pensant, cela me fait un si grand mal, n'y pensons plus, et parlons d'autre chose. Parlons de mon cher ami M. Grimm, qui est à présent à Potsdam, qui accompagne Mme la princesse d'Armstadt, qui s'achemine peut-être à présent vers Pétersbourg, et avec lequel vous aurez peut-être bu à ma santé avant que cette lettre vous soit parvenue. Vous êtes là tous les trois, et pourquoi n'y suis-je pas aussi ? Vous verrez que j'aurai le guignon d'arriver la veille ou le lendemain de son départ. Cela serait à me désoler. N'importe, partons toujours. Bonjour, mon ami, bonjour, mon amie, je vous embrasse tendrement

tous les deux. Il me tarde bien d'éprouver une chose, que je soupçonne : c'est qu'on aime plus tendrement encore ses amis au loin qu'au coin de son âtre ou du leur. C'est un si grand plaisir que de se retrouver ! Nos hôtels garnis ne désemplissent pas de Russes. Je suis lié très-étroitement à M. et à M[me] de Strognoff. Je n'ai vu qu'un moment M. et M[me] de Zenovioff; mais ce sont deux si belles âmes, qu'on se sent attirer vers elles subitement, et qu'on s'y colle, et elles à vous, tant et si bien qu'on souffre, qu'on pleure et qu'on crie, au moment de la séparation, comme si l'union s'était faite de vieille date. Vous rappelez-vous un M. de Nariskin, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Impériale? Eh bien, cet honnête Nariskin est à présent aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Il compte en partir vers la fin du mois de juin, et il m'a persuadé que ce serait un grand plaisir, pour lui et pour moi, de rouler et de causer quelques centaines de lieues dans la même voiture. Ma foi, tout cela a bien l'air d'une vérité; M[me] Diderot y croit si fermement qu'elle s'est occupée et s'occupe depuis un mois, sans relâche, des préparatifs d'un long voyage. Cela ne lui déplaît pas trop.

Elle n'aimerait pas que je mourusse ingrat. Cependant, mon ami, je suis bien vieux. Vous ne savez pas combien il faut peu de temps pour vieillir, et moi je le sais; mais je me dis que la terre est aussi légère à Pétersbourg qu'à Paris; que les vers y ont aussi bon appétit, et qu'il est assez indifférent en quel endroit de la terre que nous les engraissions. Bonjour, encore, mon Falconet; bonjour, ma belle amie, M[lle] Collot. Si vous ne m'aimiez plus pourtant!... mais cela n'est pas vrai; mon cœur me répond du vôtre; vous m'aimez toujours. Adieu, adieu; tenez, monsieur Lévesque, portez ce feuillet à mes amis, et jouissez de l'impression de la nouvelle que vous portez, sur deux êtres à qui je me crois aussi cher qu'ils me le sont. Ditesleur qu'ils peuvent se livrer à une espérance que je ne tromperai pas.

A Paris, ce 20 mai 1773.

Si vous désirez sincèrement de me voir, embrassez-vous tous les deux pour vous et pour moi, et puis pour moi et pour vous.

XXXIII

Saint-Pétersbourg, 6 décembre 1773.

Hé! mon ami, laissons là ce cheval de Marc-Aurèle. Qu'il soit beau, qu'il soit laid, qu'est-ce que cela me fait? Je n'en connais point le sculpteur; je ne prends aucun intérêt à son ouvrage : mais parlons du vôtre. Si vous connaissez bien mon amitié pour vous, vous sentirez tout le souci avec lequel j'ai mis le pied dans votre atelier. Mais j'ai vu, j'ai bien vu, et je renonce à prononcer jamais d'aucun morceau de sculpture, si vous n'avez pas fait un sublime monument, et si l'exécution ne répond pas de tout point à la noblesse et à la grandeur de la pensée. Je vous ai dit dans la chaleur du premier moment, et je vous répète de sang-froid, que ce Bouchardon, au nom duquel vous avez la modestie de vous incliner, était entré dans un manége où il avait vu des chevaux, de beaux chevaux, qu'il avait profondément étudiés et supérieurement rendus ; mais qu'il n'était jamais entré dans les écuries de Diomède ou d'Achille, et qu'il n'en avait pas vu les coursiers. C'est vous, mon ami, qui les avez retracés à mon imagination tels que le vieux poëte me les avait montrés.

La vérité de la nature est restée dans toute sa pureté ; mais votre génie a su fondre avec elle le prestige de la poésie qui agrandit et qui étonne. Votre cheval n'est point la copie du plus beau cheval existant, non plus que l'*Apollon du Belvédère* n'est la copie rigoureuse du plus bel homme : ce sont, l'un et l'autre, des ouvrages du créateur et de l'artiste. Il est colossal, mais il est léger; il a de la vigueur et de la grâce; sa tête est pleine d'esprit et de vie. Autant que j'en puis juger, il est très-savant : mais les détails de l'étude, quoiqu'ils y soient, ne nuisent point à l'effet de l'ensemble; tout est largement fait. On ne sent ni la peine ni le travail en aucun endroit; on croirait que c'est l'ouvrage d'un jour. Permettez que je vous dise une chose dure. Je vous savais un très-habile homme; mais je veux mourir, si je vous croyais rien de pareil dans la tête. Comment

vouliez-vous que je devinasse que cette image étonnante fût, dans le même entendement, à côté de l'image délicate de la statue de *Pygmalion?* Ce sont deux morceaux d'une rare perfection, mais qui, par cette raison même, semblent s'exclure. Vous avez su faire dans votre vie et une idylle charmante et un grand morceau d'un poëme épique.

Le héros est bien assis. Le héros et le cheval font ensemble un beau centaure, dont la partie humaine et pensante contraste merveilleusement par sa tranquillité avec la partie animale et fougueuse. Cette main commande et protége bien ; ce visage se fait respecter et croire; cette tête est du plus beau caractère; elle est grandement et savamment traitée; c'est une belle et très-belle chose : séparée de tout, elle placerait l'artiste sur la ligne des maîtres dans l'art. Vous voyez, mon ami, que je ne parle pas ici de vous, quoique cette tête fasse autant l'éloge de votre courage que du talent de Mlle Collot.

Le premier aspect..... Mais j'allais oublier de vous parler de l'habillement. L'habillement est simple et sans luxe : il embellit sans trop attacher; il est du grand goût qui convenait au héros et au reste du monument. Le premier aspect arrête tout court, et fait une impression forte. On s'y livre, et on s'y livre longtemps : on ne détaille rien, on n'en a pas la pensée. Mais quand on a payé ce tribut d'admiration à l'ensemble, et qu'on entre dans un examen détaillé ; lorsqu'on cherche les défauts en comparant les différentes parties de l'animal entre elles, et qu'on les trouve d'une justesse exquise; lorsqu'on prend une partie séparée, et qu'on y retrouve la pureté de l'imitation rigoureuse d'un modèle rare; lorsqu'on fait les mêmes observations critiques sur le héros; lorsqu'on revient au tout, et en rapprochant subitement les deux grandes parties : c'est alors qu'on s'est justifié à soi-même l'admiration du premier moment. On tourne, on cherche une face ingrate, et on ne la trouve pas. En regardant le côté gauche, par exemple, si l'on a cette vigueur de concept qui traverse le plâtre, le marbre, le bronze, et qui vous montre le côté droit, vous frémissez de joie de voir avec quelle surprenante précision l'un appartient à l'autre. C'est ce que j'ai fait sous tous les points de vue de votre composition, et toujours avec la même satisfaction. Votre ouvrage, mon ami, a bien le véritable caractère des beaux ouvrages : c'est de pa-

raître beaux la première fois qu'on les voit, et de paraître très-beaux la seconde, la troisième et la quatrième : c'est d'être quittés à regret, et de rappeler toujours. Je l'ai déjà transporté de votre atelier sur son piédestal, au milieu de la place publique qu'il doit occuper; je l'y vois et j'en sens tout l'effet. Laissez ce serpent-là sous ses pieds. Est-ce que Pierre, est-ce que tous les grands hommes n'en ont pas eu à écraser? Est-ce que ce n'est pas le véritable symbole de toutes les sortes de méchancetés employées pour arrêter le succès, susciter les obstacles et déprimer les travaux des grands hommes? N'est-il pas juste qu'après leur mort leurs monuments foulent ce symbole hideux de ceux qui leur ont fait verser tant de larmes pendant leur vie? D'ailleurs il fait bien, et il est d'une nécessité mécanique indispensable et très-secrète.

Et vous croyez que je n'ai pas eu mille fois plus de plaisir à louer un moderne, mon ami, que je n'en aurais eu à critiquer un ancien qui m'est indifférent? Hé bien! il est vrai; ce cheval de Marc-Aurèle est une copie très-incorrecte d'une nature mal choisie : il n'y a ni la vérité simple et rigoureuse qui plaît toujours, ni cette hardiesse du mensonge qui nous en dédommage quelquefois. Les muscles du cou ne sont justes ni de position ni de volume. Il n'y a nul rapport entre la froideur des yeux et la bouche grimacière, vieille et forcée. Tout le mufle est lourd : les détails de la bouche, des yeux et du cou sont sans finesse et sans ressort; ils ressemblent plutôt à des hachures, des cannelures, qu'à des plis de chair. Vue de face, on ne sait trop à quelle sorte de bête appartient la partie inférieure de la tête; et l'on serait tenté de donner la partie supérieure au bœuf ou au taureau, dont elle a la forme large et carrée. Le ventre en est très-lourd, très-pesant. Il est sûr que ce cheval marche le grand pas des pieds de derrière, et qu'il piaffe en même temps de ceux de devant; allure fausse et impossible : vos remarques à cet égard, ainsi que sur le reste, sont justes. Mais à quoi ne répond-on pas? On vous dira que ce cheval est peut-être d'une race qui vous est inconnue; qu'il est mède ou parthe; que c'est peut-être un animal laid, à la vérité, mais que l'empereur affectionnait : que sais-je encore? A cela vous répondrez en trois mots : qu'un animal, beau ou laid, marche naturellement, s'il n'est ni estropié ni mal conformé; que le pays

de ce cheval vous importe peu, puisque cela n'a jamais été la question ; ou que si l'on veut absolument que le statuaire de ce mauvais cheval ait eu de bonnes raisons pour n'en pas faire un meilleur, vous y consentez de bon cœur ; et l'on se contentera ou l'on ne se contentera pas de cette réponse. Mais je suis sûr qu'il n'y aura qu'une voix sur la beauté du vôtre, quoique vous n'ayez omis aucun des moyens de partager les avis. Ah ! mon ami, que vous avez bien fait de vous en tirer aussi supérieurement ! car on ne vous eût pas pardonné la médiocrité ; et si vous voulez être de bonne foi, vous conviendrez qu'il faut plus de logique et plus de justice qu'on en a ordinairement pour ne s'y pas croire autorisé. J'oubliais de vous dire aussi que j'ai trouvé le plâtre que vous avez du cheval antique fort bien moulé, et qu'on y voit jusqu'aux moindres détails.

Je croyais n'avoir plus rien à ajouter à ce qui précède ; je me suis trompé. Sachez qu'on trouve assez singulier à Paris et à Pétersbourg que vous ayez confié à votre élève l'exécution d'une partie aussi intéresante de votre monument que la tête du héros.

Tous ceux qui en parlent si indiscrètement aiment mieux blâmer une chose très-sage que de se rappeler qu'elle est justifiée par l'exemple de plusieurs statuaires anciens. Le point essentiel est qu'un ouvrage soit le mieux qu'il est possible. Hé bien ! M[lle] Collot sait mieux faire le portrait que vous. Pourquoi non ? Un bon peintre d'histoire se tirerait difficilement d'un portrait comme La Tour, qui, de son côté, ne tenterait pas une composition historique : chacun a son talent, d'autant plus restreint qu'il est grand.

Vous aviez fait mon buste ; M[lle] Collot le fit une seconde fois après vous : vous fûtes curieux de comparer votre travail avec le sien. Voilà les deux bustes exposés sous vos yeux : le vôtre vous paraît médiocre en comparaison du sien ; vous prenez un marteau, et vous brisez votre ouvrage. Allez, mon ami, celui qui est capable de cet acte de justice est né pour beaucoup d'autres procédés que la multitude n'appréciera jamais bien.

Et ce pauvre Lossenko qui a dessiné votre monument, et qui disait qu'il fallait l'avoir copié pour en sentir tout le mérite, il n'est donc plus ! Quoique je n'aie pas eu le temps de le con-

naître, j'en suis fâché [1]. Adieu, mon ami; jouissez de la satisfaction d'avoir exécuté le plus bel ouvrage en ce genre qui soit en Europe, et jouissez-en longtemps. Je vous salue, et vous embrasse de tout mon cœur.

N'allez pourtant pas imaginer que je parlerai d'abord de votre ouvrage, en remettant le pied en France. Il se passera plus de quinze jours avant que j'aie épuisé ce que j'ai à dire de la grande souveraine; et ce n'est pas trop. Quelle femme, mon ami! Quelle étonnante femme! Mais vous le savez aussi bien que moi; nous n'avons rien à nous apprendre là-dessus. Elle a bien raison de se laisser approcher, car plus on la voit de près, plus elle y gagne. Adieu, adieu; j'attends toujours ce redoutable hiver : il viendra apparemment.

1. Le pauvre et honnête garçon, avili, sans pain, voulant aller vivre ailleurs qu'à Pétersbourg, venait me dire ses chagrins; puis, s'abandonnant à la crapule, il était loin de deviner ce qu'il gagnerait à mourir. On lit sur sa pierre sépulcrale qu'il était un *grand homme*. Il est donc certain qu'en Russie, et dans la peinture, d'un dessinateur, copiste assez exact et peintre sans génie, on sait faire un grand homme après sa mort. L'impératrice avait voulu l'encourager; mais enfin il eut une belle épitaphe. (FALCONET.)

FIN DES LETTRES A FALCONET.

LETTRES

A MADEMOISELLE VOLLAND

(1759-1774.)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Vers 1755, Diderot était enfin célèbre. L'homme « sans qualité qui faisait le bel esprit et trophée d'impiété », dénoncé par l'abbé Pierre Hardy, curé de Saint-Médard, « le garçon plein d'esprit mais extrêmement dangereux » qu'un exempt signalait au lieutenant de police Berryer [1], tenait, sans conteste, à Paris, le premier rang dans la secte philosophique. La publication de l'*Encyclopédie* se poursuivait à travers mille obstacles. La famille de Diderot semblait seule lui garder rancune de l'éclat qu'il jetait sur un nom si longtemps obscur, lorsque le vieux coutelier de Langres, « dont l'âge et la faible santé ne promettaient pas une longue vie », désira tout à coup revoir sa bru et embrasser Marie-Angélique, l'unique enfant qui restait à son fils. « J'avais quatre ou cinq ans, dit Mme de Vandeul ; pendant les trois mois que nous restâmes en Champagne, mon père se lia avec Mme Volland, veuve d'un financier; il prit pour sa fille une passion qui a duré jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. » Diderot avait quarante-deux ans et cette passion si profonde n'était pas la première.

Tout jeune, il avait rôdé autour du comptoir de Mlle Babuty, cette jolie enfant qui devait faire à Greuze une si lamentable vieillesse, mais qui n'était alors pour le philosophe qu'une gentille voisine dont il se plaisait à faire rougir les joues fraîches. Regardez plutôt ce délicieux croquis dont pas un peintre ne s'est encore inspiré : « Elle occupait une petite boutique de libraire sur le quai des Augustins [2], poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. J'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais, et je lui disais : « Mademoiselle, les *Contes*

1. J. Delort. *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes,* tome II, p. 211 et 213.

2. Salon de 1765. Voir t. X, p. 349.

de La Fontaine, un Pétrone, s'il vous plaît. — Monsieur, les voilà; ne vous faut-il point d'autres livres? — Pardonnez-moi, mademoiselle, mais... — Dites toujours. — *La Religieuse en chemise.* — Fi donc! monsieur, est-ce qu'on a, est-ce qu'on lit ces vilenies-là? — Ah! ah! ce sont des vilenies, mademoiselle, moi, je n'en savais rien... » Et puis un autre jour, quand je repassais, elle souriait et moi aussi. « Il avait soupiré un moment pour une danseuse de l'Opéra, la Lionnais, qui le guérit à son propre insu d'un amour naissant, en effaçant avec de la craie les taches de ses bas. » Chaque tache enlevée, disait plus tard Diderot à sa fille, diminuait ma passion et à la fin de sa toilette, mon cœur fut aussi net que sa chaussure. « On connaît par Mme de Vandeul le doux et honnête roman des amours de son père et de sa mère. Cette union, si difficilement obtenue, fut troublée, au bout de dix-huit mois, par la liaison que Diderot contracta avec Mme de Puisieux, lors du premier voyage de sa femme à Langres. Mme de Puisieux lui fit vraisemblablement revoir ses livres et, pour prix de ceux qu'il écrivit afin de subvenir à ses dépenses, le trompa pendant sa captivité de Vincennes; mais sans elle nous n'aurions peut-être pas eu les *Pensées philosophiques* et l'*Interprétation de la nature* qui font pardonner l'ennui de l'*Essai sur le mérite et la vertu* et la licence des *Bijoux indiscrets.*

Mme Diderot perdit sa mère. « L'éloignement de son mari redoubla la douleur de cette perte, son caractère devint triste, son humeur moins douce. Elle n'a point cessé de remplir ses devoirs de mère et d'épouse avec un courage et une constance dont peu de femmes eussent été capables ». C'était bien toujours la ménagère active et dévouée qui, dans les rudes années où Diderot n'était encore qu'un traducteur d'anglais, dînait d'un morceau de pain pour qu'avec les six sous qu'elle lui donnait son mari allât prendre sa tasse au café de la Régence et voir jouer aux échecs [1]. Seulement, avec la jeunesse s'envolait le charme dont elle pare même un caractère rebelle et un esprit borné. Ce qui avait séduit Diderot, malade, sans ressources, sans foyer, c'étaient les tasses de bouillon, les reprises à sa redingote de peluche grise et à ses bas de laine noire, les mille soins où une femme excelle et qu'elle pare d'un sourire; ce qui devait faire le chagrin de sa vie, c'était l'ignorance de cette même femme, le souci de l'argent qu'elle manifestait à tout propos, les perquisitions auxquelles elle se livrait

1. Ce détail si touchant a fourni à M. Jules Levallois un rapprochement injurieux entre le philosophe et un personnage d'un roman célèbre de M. Alph. Daudet, le comédien Delobel, qui vit aux dépens de sa femme et de sa fille. M. Levallois n'a pas voulu voir que ces six sous, c'est Diderot qui les gagnait.

parfois dans les papiers de son mari, c'était toute une société de voisins vulgaires que le philosophe hébergeait un peu malgré lui et qui tenaient en médiocre estime cet homme toujours occupé d'une besogne fort mal vue du clergé et du parlement. Pendant la détention de Diderot, elle avait plus d'une fois retenu à dîner Rousseau, qui l'en a remerciée dans les *Confessions* en la traitant de « harengère » ; mais il ne semble pas que d'Alembert, d'Holbach, Grimm se soient jamais arrêtés au quatrième étage de la rue Taranne ; ils montaient tout droit à « l'atelier » du cinquième : on ne voit guère chez Mme Diderot que l'abbé Sallier, de la Bibliothèque royale, ou Bemetzrieder, le maître de clavecin d'Angélique. Si, par grand hasard, Mme Geoffrin rend visite au ménage, c'est pour traiter Diderot « comme une bête » et conseiller à sa femme d'en faire autant. « La première fois, elle vint pour gâter ma fille; elle serait venue pour gâter ma femme et lui apprendre à dire des gros mots et à mépriser son mari ». (19 septembre 1767).

« Je fais bien de ne pas rendre l'accès de mon cœur facile, écrivait Diderot, en 1765, à propos de Jean-Jacques ; quand on y est une fois entré, on n'en sort pas sans le déchirer ; c'est une plaie qui ne cautérise jamais bien. » Les amants fidèles et les amis solides ont de ces méfiances toujours inutiles; Diderot se défendait trop du besoin d'aimer pour ne pas y succomber. La rupture avec Rousseau était définitive ; d'Alembert s'était singulièrement refroidi. « Ils étaient quelquefois deux ans sans se voir », nous dit Mme de Vandeul. Il lui restait Grimm, pour qui il eut une constante et mutuelle affection, malgré des heurts inévitables entre son caractère bouillant et la raideur germanique dont Grimm ne savait pas se départir ; il lui restait d'Holbach, dont l'amitié ne se démentit jamais non plus et qu'il entretint « avec la plus grande liberté » le matin même de sa mort[1]. Il lui restait Galiani et Georges Le Roy ; il avait même Naigeon et Damilaville, ses caudataires; mais ce qu'il devait chercher, vers l'âge de quarante ans, c'était un cœur féminin qui répondît à son besoin de tendresse, c'était un esprit ouvert et cultivé qui le dédommageât du silence que le caractère de sa femme l'obligeait à garder.

Il ne devait fréquenter Mme d'Épinay que trois ou quatre ans plus tard; encore semble-t-il que la présence ou les instances de Grimm furent la cause déterminante de ses rapides séjours à la Chevrette et à la Briche. Les prétentions littéraires de l'hôtesse du « triste et magnifique château » devaient trop lui rappeler, d'ailleurs, celles de Mme de Puisieux.

A quelle date précise commencèrent ses relations avec la famille

1. Grimm. *Correspondance littéraire,* août 1784.

Volland? De rares passages de ces lettres sont les seuls indices qui nous permettent de croire que ce fut en 1755. « Il y a quatre ans, que vous me parûtes belle, écrit-il à Sophie, le 11 octobre 1759; aujourd'hui, je vous trouve plus belle encore: c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus »; et le 31 mai 1765 : « ... J'aurai le plaisir de passer toute la journée avec celle que j'aime, ce qui n'est pas surprenant, car qui ne l'aimerait pas ? mais que j'aime, après huit ou neuf ans, avec la même passion qu'elle m'inspira le premier jour que je la vis. Nous étions seuls ce jour-là, tous deux appuyés sur la petite table verte. Je me souviens de ce que je vous disais, de ce que vous me répondîtes; oh ! l'heureux temps que celui de cette table verte!... » Deux ans après : « Je vous embrasse de toute mon âme, comme il y a douze ans. » (24 avril 1768.)

Il n'est guère plus facile de savoir exactement à quelle famille appartenait Sophie. Vers 1730, un sieur Jean-Nicolas Volland, le même sans doute que l'*Almanach royal* de 1726 qualifie de « préposé pour le fournissement des sels » et fait demeurer « rue de Toulouse », acheta au hameau d'Isle-sur-Marne, à trois lieues et demie de Vitry-le-François et à côté du village de Saint-Rémy-en-Bouzemont, d'immenses terrains sur lesquels il édifia un château et dessina un vaste parc. Il leva et coloria lui-même un plan général des « château, terre et seigneurie d'Isle et générallité de tous les champs labourables, prés, bois, pàquis et buissons qui en dépendent, tant ceux qui appartiennent en propre au seigneur que ceux qui relèvent seullement de luy et appartienent à ses vassaux ou censitaires »; il achevait en 1742 cette carte encore suspendue aux parois de l'antichambre du château; dix ans avant, lorsque la bâtisse commençait à sortir de terre, l'honneur de poser la première pierre du petit pont qui enjambe le fossé, devant la grille, revenait à « D. Marie-Jane Élisabet Voiland » et une main inhabile incisait lourdement dans le grès, à côté de la date (1732), ces noms estropiés. Plus tard, en 1745, le châtelain apposait sa grosse signature au bas de l'acte de naissance d'un enfant du village : ce plan, cette pierre, cette signature sont tout ce qui reste à Isle de la famille qui y apporta la prospérité et dont les plus vieilles gens du pays ne savent même pas le nom. Les registres de la mairie et les tombes du cimetière ne nous ont rien appris de plus. Jean-Nicolas Volland vint sans doute mourir à Paris, laissant à sa veuve quatre enfants, un fils auquel Diderot fait allusion une fois : « Supposez que ce soit seulement ce frère si chéri! » (20 février 1766) qui, d'après cette allusion même, mourut jeune, et trois filles, Mme Le Gendre, Mme de Blacy et Mlle Sophie Volland.

Mme Le Gendre, mariée de bonne heure, avait eu une fille qui épousa en 1770 un M. Digeon, et un fils. Nommé, le 16 mars 1744, ingénieur

des ponts et chaussées dans la généralité de Châlons, sous les ordres de M. de La Châtaigneraie[1], M. Le Gendre résida à Reims; il y était encore en 1764, lors de l'inauguration de la statue de Louis XV, par Pigalle; il est qualifié d'ingénieur dans les relations officielles et d'architecte sur la plaque commémorative; mais cette sorte de confusion ne surprend pas quand on sait que jusqu'à la création régulière de l'École des ponts (1747) les fonctions d'ingénieur étaient exercées par des hommes ayant fait preuve de talent en architecture et, en général, dans la pratique des constructions. M. Le Gendre, sans doute en récompense des travaux exécutés à Reims, devint inspecteur général et fut envoyé à Caen. C'est là qu'il mourut en juillet 1770.

Ce mari jaloux et bourru, dont la mort fut une délivrance pour sa famille[2], était un fin amateur[3]. Il avait, en livres, toutes les bonnes éditions des classiques, les ouvrages de Buffon, de Duhamel du Monceau, l'*Encyclopédie*, l'*Œuvre de Watteau,* publié par M. de Jullienne, exemplaire « en très-grand papier », fait remarquer l'expert, et qui se vendait 280 livres; ses tableaux étaient signés de Boucher, de Pater, de Lancret, de Paul Bril, de Vandermeulen; ses dessins de Van Dyck, d'Albert Dürer, de Parrocel. Pigalle lui avait offert le modèle de son Louis XV à cheval, et l'*Éducation de l'Amour par Mercure,* « morceau presque unique, dont le moule n'existe plus », dit le catalogue et qui a échappé aux recherches de M. Tarbé; Sigisbert Adam, la copie en terre cuite de l'*Hermaphrodite,* sur un piédestal de marbre blanc, Cochin un grand dessin représentant la place de Reims. Quant aux estampes encadrées, « il suffira de dire qu'elles sont toutes originales des plus grands maîtres et la plupart en anciennes épreuves ».

De Mme de Blacy, nous ne savons rien, sinon qu'elle devait être veuve alors, qu'elle avait un fils aux colonies[4] et une fille aveugle[5], et qu'elle demeurait rue Saint-Thomas-du-Louvre; ce fut chez elle, assise à la petite table verte, que sa sœur inspira à Diderot un amour tel

1. Renseignement communiqué par M. L. Emmery, inspecteur de l'École des ponts et chaussées.

2. « M. Le Gendre n'est donc plus! S'il avait voulu finir un an ou deux plus tôt, il aurait été plus regretté. » (15 juillet 1770.)

3. *Notice des livres, tableaux sculptures, dessins et estampes après le décès de M. Le Gendre, inspecteur général des ponts et chaussées, dont la vente se fera le lundi 3 décembre 1770 et jours suivants, en sa maison rue Sainte-Anne, proche la rue du Clos-Georgeot.* Paris, Mérigot l'aîné, 1770, in-8, 20 p.

4. Vallet de Fayolle, que Diderot appelle « son petit cousin » et dont il est question dans une lettre à l'abbé Le Monnier.

5. Mlle Mélanie de Solignac, sur laquelle Diderot a recueilli de si curieux détails. Voir t. I, p. 334 et suiv.

qu'il n'en avait jamais ressenti et qu'il avouait à Falconet dix ans plus tard avec la chaleur même du premier jour, lorsque le sculpteur le pressait de venir le rejoindre en Russie :

« Que vous dirai-je donc? Que j'ai une amie; que je suis lié par le sentiment le plus fort et le plus doux à une femme à qui je sacrifierais cent vies si je les avais. Tenez, Falconet, je pourrais voir ma maison tomber en cendres sans être ému, ma liberté menacée, ma vie compromise, toutes sortes de malheurs s'avancer sur moi, sans me plaindre pourvu qu'elle me restât; si elle me disait: « Donne-moi de ton sang, « j'en veux boire », je m'en épuiserais pour l'en rassasier. Entre ses bras ce n'est pas mon bonheur, c'est le sien que j'ai cherché! Je ne lui ai jamais causé la moindre peine et j'aimerais mieux mourir, je crois, que de lui faire verser une larme. A l'âme la plus sensible elle joint la santé la plus faible et la plus délicate. J'en suis si chéri, et la chaîne qui nous enlace est si étroitement commise avec le fil délié de sa vie que je ne conçois pas qu'on puisse secouer l'une sans risquer de rompre l'autre... J'ai deux souveraines, je le sais bien, mais mon amie est la première et la plus ancienne. C'est au bout de dix ans que je te parle comme je le fais. J'atteste le ciel qu'elle m'est aussi chère que jamais. J'atteste que ni le temps, ni l'habitude, ni rien de ce qui affaiblit les passions ordinaires n'a rien pu sur la mienne; que depuis que je l'ai connue, elle a été la seule femme qu'il y eût au monde pour moi... »

Cette femme si profondément et si longtemps aimée du philosophe le plus ardent et le plus tendre de son siècle, qui a reçu de lui les lettres que l'on sait, qui a eu la confidence de tous ses chagrins et la primeur de tous ses écrits, nous ne la connaissons que par ces lettres mêmes. Les traits de Sophie Volland ne sont pas moins ignorés que les dates de sa naissance et de sa mort. Il a existé au moins deux portraits d'elle, l'un que son amant ne se lassait pas de contempler (Lettres du 14 août et du 6 octobre 1759), l'autre qui fut peint en 1762 sur la garde ou sur le plat d'un exemplaire d'Horace, peut-être par Mme Vallayer-Coster, le gracieux peintre de fleurs: « Cet Horace en question, dont la couverture me sera si précieuse et que je regarderai plus souvent et avec plus de plaisir que le livre, je ne l'ai pas encore, écrit Diderot, le 31 juillet 1762; ce sera pour le courant de la semaine prochaine, à ce que dit Mme Vallayer en me regardant d'un œil tendre qui ne ment pas ». Et le 22 août : « Je l'ai enfin, ce portrait enfermé dans l'auteur de l'antiquité le plus sensé et le plus délicat; mercredi, je le baiserai le matin en me levant, et, le soir, en me couchant, je le baiserai encore. » Où est cet exemplaire d'Horace? En Russie peut-être. Toutes les recherches que les conservateurs de la Bibliothèque impériale (dans laquelle a été fondue celle de l'Ermitage) et M. Howyn de Tranchère ont bien

voulu faire sont néanmoins restées infructueuses jusqu'à ce jour.

Dans son consciencieux travail sur *Diderot et la société du baron d'Holbach*[1], M. C. Avezac-Lavigne, suppose que Mlle Volland est née en 1726; son père, il est vrai, figure à cette date sur *l'Almanach royal*, mais cela n'est point un argument décisif en faveur du calcul de M. Avezac-Lavigne, qui ne doit pas, d'ailleurs, se tromper de beaucoup. Mlle Volland n'était certainement plus une jeune fille; elle avait la « menotte sèche » et portait lunettes. Mais, comme le dit le philosophe lui-même : « C'est bien de cela qu'il s'agit à quarante-cinq ans! » Elle était spirituelle, instruite; et Diderot, au besoin, ne négligeait pas ses remarques, dont il faisait part aux illustres correspondants de Grimm : il s'agit du tableau de Vien, la *Piscine miraculeuse*, exposé au Salon de 1759 : « Sur le milieu un malade assis par terre qui fait de l'effet. Il « est vrai qu'il est vigoureux et gros et que Sophie a raison quand elle « dit que s'il est malade, il faut que ce soit d'un cor au pied. » — Elle lisait avec intérêt *l'Esprit* d'Helvétius; il lui fallait les brochures de Voltaire, l'*Émile* de Rousseau et les *Recherches sur le despotisme oriental* de Boulanger. En lui envoyant ce dernier ouvrage, le 15 août 1763, Grimm y joignait une épître de ce style travaillé, solennel et railleur qui lui est propre, intitulée *Lettre à Sophie ou Reproches adressés à une jeune philosophe*. Retranchée par la censure impériale ou omise involontairement, cette lettre se trouve au tome XVI de l'édition Furne.

« D'où vous vient, Sophie, cette passion de la philosophie, inconnue « aux personnes de votre sexe et de votre âge? Comment au milieu d'une « jeunesse avide de plaisir, lorsque vos compagnes ne s'occupent que du « soin de plaire, pouvez-vous ignorer ou négliger vos avantages pour « vous livrer à la méditation et à l'étude? S'il est vrai, comme Tron- « chin le dit, que la nature, en vous formant, s'est plu de loger « l'âme de l'aigle dans une maison de gaze, songez du moins que le pre- « mier de vos devoirs est de conserver ce singulier ouvrage. »

Il entre, au sujet du livre de Boulanger et de sa méthode d'induction, dans des développements auxquels nous sommes forcé de renvoyer le lecteur, mais qui prouvent à quel ferme esprit il s'adressait; selon lui, « l'homme, en proie à de grandes calamités physiques, en a dû chercher la cause dans quelque puissance inconnue; il a dû se créer des dieux et se faire l'objet de leur amour ou de leur haine. Les animaux échappés au danger en perdent bientôt le souvenir, qui ne se retrace dans leur mémoire que lorsqu'un nouveau danger les environne et les presse; mais l'imagination de l'homme, frappée par les périls qui menacent son existence, effrayée par les grands phénomènes de la nature,

1. Paris, E. Leroux, 1875, in-8.

a dû créer bientôt le système des châtiments et des récompenses, et la fable d'un Dieu vengeur qui s'irrite des fautes de la faiblesse humaine. »

Il complète sa pensée par une sorte d'apologue où il parle d'un livre que nous n'avons pu reconnaître et qu'il a peut-être inventé pour les besoins de sa cause :

« Je trouvai l'autre jour par hasard les *Épîtres morales et philosophiques* d'un poëte anglais dont j'ignore le nom. J'ouvris sans dessein ce recueil qui ne fait que de paraître ; j'y trouvai une vignette qui me parut sublime. On voit un sculpteur en bois occupé à achever la figure d'une grue placée sur son établi. Pendant qu'il s'applique à lui dégager les pieds qui n'ont pas tout à fait pris leur forme, sa femme est déjà prosternée devant la grue et apprend à son enfant à l'adorer. C'est le mot de Lucrèce mis en tableau :

Quod finxêre timent.

« Sophie, tel est le génie de l'homme : il n'a pas sitôt inventé des fantômes qu'il s'en fait peur à lui-même. »

La fin de cette lettre en est la partie la plus curieuse, parce qu'après avoir plaisanté Diderot sur ses distractions, Grimm résume un débat qui devait s'élever souvent entre eux et où l'on sent percer la philosophie amère, aride, et volontiers négative de sa critique que Sainte-Beuve a rapprochée de ses principes politiques :

« Le philosophe vous salue et vous regrette. Il m'a affligé ces jours passés, car il savait le jour du mois et de la semaine ; mais il prétend que c'est votre absence qui en est cause. Sophie, s'il apprend jamais à dater ses lettres, c'en est fait de son bonheur et de son génie. Revenez et qu'il ne vous doive point cette funeste science. Nous comptons les moments en attendant celui qui doit vous ramener dans le sein de l'amitié et de la philosophie. Nous marchons tous les soirs sur cette terrasse près des rives tranquilles de la Seine, mais nos entretiens sont moins animés et les cris d'une joie indiscrète ne troublent plus le silence de la nuit. Au reste, nous disputons toujours sur le pouvoir de la vérité. Il voit toujours la vérité et la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre et immobiles au milieu des ravages et des ruines de tout ce qui les environne. Moi, je les vois aussi, ces grandes statues, mais leur piédestal me paraît semé d'erreurs et de préjugés et je vois se mouvoir autour une troupe de niais dont les yeux ne peuvent s'élever au-dessus du piédestal ; ou, s'il se trouve parmi eux quelques êtres privilégiés qui, avec les yeux pénétrants de l'aigle, percent les nuages dont ces grandes figures sont couvertes, ils sont bientôt l'objet de la haine et de la persécution de cette petite

populace hargneuse, remplie de présomption et de sottise. Qu'importe que ces deux statues soient éternelles et immobiles, s'il n'existe personne pour les contempler ou si le sort de celui qui les aperçoit ne diffère point du sort de l'aveugle qui marche dans les ténèbres? Le philosophe m'assure qu'il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre et qu'alors les hommes prosternés reconnaissent la vérité et rendent hommage à la vertu. Ce moment, Sophie, ressemblera au moment où le fils de Dieu descendra dans la nuée. Nous vous supplions que celui de vôtre retour soit moins éloigné. »

Sans cet unique témoignage contemporain, nous ne pourrions entrevoir Sophie que par les lettres même de son amant. La vie bourgeoise qu'elle menait à Paris, ses séjours de près de six mois chaque année à Isle, l'ont tenue à l'écart du monde encyclopédique; elle n'alla certainement jamais au Grandval, ni à la Chevrette; si elle entrevit les dames d'Holbach ou Mme d'Épinay, ce fut au jardin de l'Infante. Sauf l'abbé Le Monnier et quelques-uns des confrères de M. Le Gendre, tels que Perronet, Soufflot et Trouard, c'est tout un monde d'aimables inconnus (M. de Prisye, M. Gaschon, Mme Bouchard, Mlle Boileau, Mlles Artault), qui entoure la mère et les trois sœurs.

N'étaient-ce bien là, après tout, les amours qui convenaient à un homme dont la vieillesse était proche et qui ne pouvait souffrir qu'on réduisît « à quelques gouttes d'un fluide versées voluptueusement la passion la plus féconde en actions criminelles ou vertueuses »? Mais Diderot fut-il toujours aussi platonique? Mlle Volland eut-elle l'art de se faire désirer toujours sans se livrer jamais? La correspondance, dans l'état où elle nous est parvenue, est notablement incomplète, ne l'oublions pas. Toutefois, les années venant, Diderot, qui se plaint des obstacles que rencontre cette liaison à son début, prie peu après Sophie de lire ses lettres à *Morphyse* (Mme Volland) et à *Uranie* (Mme Le Gendre); sur la fin, il les adresse tout uniment à *Mesdames et bonnes amies.* « Tout son temps, dit Mme de Vandeul, était partagé entre son cabinet et cette société. » Sainte-Beuve voulait écrire une nouvelle dont le titre subsiste seul (*Le Clou d'or*) et où il devait développer une théorie qu'il soutenait quelquefois : selon lui, une heure de félicité, une heure seulement, suffisait à deux amants pour se connaître à jamais; l'amitié solide et durable « au-dessus de la rechute comme sans crainte de rupture » ne pouvait exister qu'à ce prix. Diderot n'a même point laissé pressentir s'il goûta ce bonheur rapide.

Au reste, chaste ou sensuel, cet amour de plus de vingt années a provoqué une critique assez singulière : c'est que sa durée même lui enlevait un peu de son charme. Le maître dont le nom vient d'être cité et qui a pourtant témoigné en toute occasion combien ces lettres lui

plaisaient, a fait remarquer[1] qu'on souffrait de savoir Mlle Volland malade pendant quinze jours « d'une aile de perdreau et d'un verre de vin de trop » ou d'entendre Diderot lui conter ses maux d'estomac, voire même ses indigestions. Aux premières pages de la *Fin d'un monde,* Jules Janin nous le montre heureux de « planter là ces grands paniers, ces grands yeux de faïence, cette machine osseuse et dégingandée et qui se dandine, accrochée à son bras ». Pure fantaisie de l'écrivain qui a le plus contribué peut-être à égarer l'opinion commune sur le philosophe! Diderot resta fidèle à son amie jusque dans la vieillesse et s'il n'exprima plus sa passion en termes aussi vifs, il n'y eut rien là que de décent. Quant au reproche de Sainte-Beuve, j'imagine que s'il avait eu plus tard l'occasion de reparler des *Lettres,* il se fût gardé d'insister sur le manque de goût qui le choquait en 1831. Les phases de la santé d'un grand artiste ne sont pas indifférentes à la critique moderne, telle qu'elle est sortie des *Causeries du lundi ;* elles expliquent tant de défaillances et de luttes cruelles!

Au cas particulier, n'est-il pas curieux de voir Diderot supporter vaillamment la dyspepsie — ce mal professionnel des gens de lettres — et ne pouvoir s'expliquer les accès de spleen du « père » Hoop? Ce n'est pas que l'idée de la mort répugnât à ce grand travailleur ; dépouillée des horreurs dont les religions modernes l'entourent, elle lui apparaissait comme l'espoir d'un repos bien gagné et cette mélancolie sereine lui inspirait un jour[2] une page d'une incomparable éloquence :

« *Pourquoi, plus la vie est remplie, moins on y est attaché?* Si cela est vrai, c'est qu'une vie occupée est communément une vie innocente ; c'est qu'on pense moins à la mort et qu'on la craint moins ; c'est que, sans s'en apercevoir, on se résigne au sort commun des êtres qu'on voit sans cesse mourir et renaître autour de soi ; c'est qu'après avoir satisfait pendant un certain nombre d'années à des ouvrages que la nature ramène tous les ans, on s'en détache, on s'en lasse, les forces se perdent, on s'affaiblit, on désire la fin de la vie, comme après avoir bien travaillé, on désire la fin de la journée; c'est qu'en vivant dans l'état de nature, on ne se révolte pas contre les ordres que l'on voit s'exécuter si nécessairement et si universellement; c'est qu'après avoir fouillé la terre tant de fois, on a moins de répugnance à y descendre; c'est qu'après avoir sommeillé tant de fois sur la surface de la terre, on est plus disposé à sommeiller un peu au-dessous; c'est, pour revenir à une des idées précédentes, qu'il n'y a personne parmi nous qui, après avoir beaucoup fatigué, n'ait désiré son lit, n'ait vu appro-

1. *Premiers Lundis,* t. I, p. 385.
2. 23 septembre 1762.

procher le moment de se coucher avec un plaisir extrême ; c'est que la vie n'est, pour certaines personnes, qu'un long jour de fatigue et la mort qu'un long sommeil, et le cercueil qu'un lit de repos et la terre qu'un oreiller où il est doux à la fin d'aller mettre la tête pour ne plus la relever. Je vous avoue que la mort considérée sous ce point de vue, et après les longues traverses que j'ai essuyées, m'est on ne peut plus agréable. Je veux m'accoutumer de plus en plus à la voir ainsi. »

Il se souvint sans doute de cette résolution, lorsque la mort de Mlle Volland vint troubler la quiétude dont il jouissait depuis son retour de Russie et qu'il dépeint dans la dédicace de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron;* car, s'il lui donna des larmes, « il se consola, dit sa fille, par la pensée qu'il ne lui survivrait pas longtemps. »

Au lendemain d'un triomphe sans exemple, Voltaire succombait dans la lutte que la nature livrait depuis quatre-vingts ans à son faible organisme ; un suicide est peut-être la cause de la mystérieuse disparition de Rousseau ; Diderot, qui devait leur survivre six ans, s'éteignit après avoir goûté la paix qu'il avait tant de fois souhaitée, mais que son amie n'était plus là pour partager.

Une promenade dans les bois de Meudon ou de Bellevue, au bras de M. Belle, le joaillier, « son ami depuis quarante ans » ; des visites à sa fille pendant lesquelles ses petits-enfants s'endormaient sur ses genoux sans qu'il remuât de crainte de les éveiller[1] ; de rares lettres aux solliciteurs qui venaient frapper encore à une porte si longtemps ouverte ; puis une lente décadence dont nul ne s'apercevait, car il avait toujours « le même feu dans la conversation et la même douceur » ; enfin, la mort telle qu'il l'avait espérée, non pas à la façon de César, mais au milieu des siens, voilà sa vieillesse et sa fin, digne couronnement d'une vie de travail, de dévouement et de bonté.

Diderot mort, sa bibliothèque et trente-deux volumes de manuscrits autographes ou recopiés partaient pour la Russie ; mais Grimm, en donnant quelques détails sur ses derniers moments, ajoutait qu'il y avait plusieurs de ses ouvrages dont l'amitié de Diderot avait bien voulu lui confier la première minute : « Ce dépôt nous est d'autant plus précieux que nous ne nous permettrons jamais d'en faire un autre usage que celui que nous en avons fait jusqu'ici de son aveu, dans ces feuilles auxquelles il n'avait cessé de prendre un intérêt que nos efforts ne sauraient suppléer et qui suffirait seul pour nous laisser d'éternels regrets, quand nous partagerions moins vivement tous ceux dont la perte de cet homme célèbre afflige les lettres, la philosophie et l'amitié. »

1. E. Salverte, *Éloge philosophique de D. Diderot*, an VIII, in-8.

Ce legs précieux, qui fut certainement un des motifs de l'animadversion de Naigeon contre Grimm, permit à celui-ci d'insérer successivement dans sa *Correspondance* la *Réfutation de l'Homme*, la *Religieuse*, *Jacques le fataliste*, une partie des lettres à Falconet sur la postérité. Quand Mlle Volland était morte, ses héritiers avaient remis à Diderot les lettres qu'elle avait reçues de lui[1]; il en retrancha ce qu'il voulut et conserva peut-être les originaux. Grimm eut certainement à sa disposition les copies faites sous les yeux du philosophe; avec sa discrétion habituelle, il n'en prit, plus tard, pour alimenter ses feuilles, que les pages dont aucun contemporain ne pouvait se plaindre : c'est ainsi qu'à des dates très-rapprochées (février, mars et avril 1787) il fit connaître à sa royale clientèle l'apologue du rossignol, du coucou et de l'âne imaginé par Galiani, le fragment où Diderot résume les impressions de d'Holbach sur l'Angleterre et l'anecdote du sénateur vénitien amoureux contée par Gatti.

Trois ans après, Grimm, dénoncé comme un agent de l'étranger, quittait brusquement Paris, n'emportant, selon Meister, que les lettres intimes de Catherine II auxquelles il attachait un prix inestimable. Il y joignit sans doute celles de Diderot à Mlle Volland, car le libraire Buisson, qui publia en 1796 *la Religieuse* et *Jacques le fataliste* (sur les copies provenant du cabinet de Grimm et non sur celles dont Naigeon fit usage) n'aurait pas laissé inédit un recueil aussi précieux. Naigeon, dans son édition et dans ses *Mémoires*, est muet sur cette liaison de son maître ; il dut pourtant connaître celle qui la provoqua et peut-être transcrire plus d'une des lettres qu'elle avait reçues. Dans les éditions Belin et Brière, un seul morceau (l'importante dissertation sur le sens du mot *instruit*) complète les trois passages révélés en 1813, lors de la publication de la *Correspondance* de Grimm.

Par quelle suite de hasards un homme de lettres français naturalisé russe, Jeudy-Dugour[2], eut-il entre les mains un ensemble d'œuvres qui semblaient à jamais perdues? Comment fut-il à même de vendre à Paulin les matériaux des quatre volumes imprimés sous le titre de *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits* de Diderot? Pourquoi ajouta-t-on : *Publiés d'après les manuscrits confiés en mourant par l'auteur à Grimm?* Jeudy-Dugour eut-il le crédit de pénétrer dans la

1. C'est du moins la tradition courante, mais aucun contemporain ne peut être cité en témoignage.

2. Né à Clermont-Ferrand en 1766, et professeur dans les écoles religieuses de la Flèche et de Paris, Jeudy-Dugour est mort en Russie conseiller d'État et directeur de l'Université de Saint-Pétersbourg. Un ukase de 1812, en le forçant à opter pour une des deux nationalités, lui fit prendre le nom et la particule de *de Gouroff* dont il a depuis signé ses lettres et ses ouvrages.

bibliothèque de l'Ermitage, sévèrement fermée pendant tout le règne de Nicolas I[er]? Ou plutôt sont-ce les originaux mêmes possédés par Grimm qu'il céda à Paulin? Il ne peut être question de copies pour un prix aussi élevé que celui dont il fait mention dans une lettre d'affaires, adressée à Beuchot et communiquée par M. Olivier Barbier :

Odessa, 21 octobre 1839.

«..... Votre obligeance, qui ne calcule point la peine et les embarras, me porte à vous demander encore un second service qui est la suite de celui que vous me rendîtes en 1829 au sujet des manuscrits de Diderot. Paulin, associé de Sautelet, qui se brûla bientôt après la cervelle, en fit l'acquisition. Je joins ici le traité que je fis avec le premier et quelques lettres, soit de lui, soit de Didot, qui ont rapport à cette affaire[1]. Vous verrez que je n'ai fait aucune poursuite lorsque M. Paulin m'a annoncé la catastrophe de son associé et que j'avais écrit à M. Didot de s'en abstenir.

« Veuillez aussi remarquer que, cédant aux larmes et aux prières de M. Paulin, je consentis le 10 de septembre à lui rendre un billet de 3,000 francs *en diminution du prix dont nous étions convenus*[2], suivant l'acte du 31 août que je joins ici. A-t-on jamais vu un négociant revenir sur une convention faite et signée en toute connaissance de cause? Je cédai et j'en fus blâmé par le C. Lasteyrie et mes autres amis....... »

Outre les lettres à M[lle] Volland, le *Paradoxe sur le comédien*, les *Voyages* à Bourbonne et Langres, une partie des lettres à Falconet, la *Promenade du Sceptique*, l'*Entretien avec d'Alembert* et le *Rêve de d'Alembert* étaient offerts pour la première fois au public. M. Jules Taschereau s'était chargé de surveiller l'impression[3]; mais il fut interrompu dans cette publication, comme dans celle de Grimm, par la révolution de 1830 et pria M. A. Chaudé, son ami, de les terminer toutes deux. Nous avons vu que M. Walferdin avait prêté son concours à celui-ci pour l'annotation des lettres à Falconet et des deux *Voyages*.

Le trésor découvert et vendu par Jeudy-Dugour n'était pas épuisé, puisqu'en 1834 la *Revue rétrospective* put encore faire connaître comme inédits : *Est-il bon Est-il méchant?* les notices sur Michel Van Loo et sur Rouelle, les *Trois Chapitres*. Un tirage à part de la célèbre comédie présentée dès cette époque par M. Paulin au Théâtre-Français, qui ne prit même pas la peine de la lire, fut joint alors au tome IV des

1. Nous ne les avons pas.

2. C'est nous qui soulignons.

3. Les notes de la première édition que nous avons conservées sont signées d'un (T.).

Mémoires, après la table analytique, et les titres renouvelés des quatre volumes portèrent : Deuxième édition, augmentée.

Celle que MM. Garnier et Delloye publièrent en 2 vol. in-18 (1841) contient les lettres à Mlle Volland, le *Neveu de Rameau,* le *Paradoxe sur le comédien* et les *Mémoires* (tronqués) de Mme de Vandeul. Elle est presque aussi rare que la première.

Nous réimprimons sur le texte de 1830, sans pouvoir le contrôler sur aucune copie ancienne ou récente. Il en existe bien une à Saint-Pétersbourg en deux volumes in-4; mais M. Léon Godard ne l'a point collationnée, pensant qu'il n'aurait aucune variante à y relever. Si cet examen avait lieu, il démontrerait, par cela même qu'il n'offrirait rien de nouveau, quelles lacunes nous privent d'une partie de ces admirables lettres. Elles embrassent une période de quinze ans; mais nous n'avons en réalité que huit mois de 1759 (et la lettre du 15 mai n'est visiblement pas la première), six mois de 1760, deux mois de 1761 et quatre mois de 1762. Après une interruption de près de deux ans, les lettres se multiplent en 1765; 1766 nous en fournit trois, 1767 huit, 1768 une dizaine, 1769 neuf et 1770 quatre. Nouvelle interruption de plus de deux ans et demi; le voyage en Russie et les deux séjours en Hollande donnent six lettres, la plupart fort courtes. Et c'est tout; ce long roman n'a pas d'épilogue.

LETTRES

A MADEMOISELLE VOLLAND.

I

Paris, le 10 mai 1759.

Nous partîmes hier à huit heures pour Marly ; nous y arrivâmes à dix heures et demie ; nous ordonnâmes un grand dîner, et nous nous répandîmes dans les jardins, où la chose qui me frappa, c'est le contraste d'un art délicat dans les berceaux et les bosquets, et d'une nature agreste dans un massif touffu de grands arbres qui les dominent et qui forment le fond. Ces pavillons, séparés et à demi enfoncés dans une forêt, semblent être les demeures de différents génies subalternes dont le maître occupe celui du milieu. Cela donne à l'ensemble un air de féerie qui me plut.

Il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de statues dans un jardin, et celui-ci m'en paraît un peu trop peuplé ; il faut regarder les statues comme des êtres qui aiment la solitude et qui la cherchent, des poëtes, des philosophes et des amants, et ces êtres ne sont pas communs. Quelques belles statues cachées dans les lieux les plus écartés, les unes loin des autres, qui m'appellent, que j'aille chercher ou que je rencontre ; qui m'arrêtent, et avec lesquelles je m'entretiens longtemps ; et pas davantage ; et point d'autres.

Je portais tout à travers les objets des pas errants et une âme mélancolique. Les autres nous devançaient à grands pas, et nous les suivions lentement, le baron de Gleichen et moi. Je me

trouvais bien à côté de cet homme; c'est que nous éprouvions au dedans de nous un sentiment commun et secret. C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler. Un mot échappé, une distraction, une réflexion vague et décousue, un regret éloigné, une expression détournée, le son de la voix, la démarche, le regard, l'attention, le silence, tout les décèle l'une à l'autre. Nous nous parlions peu; nous sentions beaucoup; nous souffrions tous deux; mais il était plus à plaindre que moi. Je tournais de temps en temps mes yeux vers la ville; les siens étaient souvent attachés à la terre; il y cherchait un objet qui n'est plus [1].

Nous arrivâmes à un morceau qui me frappa par la simplicité, la force et la sublimité de l'idée. C'est un Centaure qui porte sur son dos un enfant. Cet enfant approche ses petits doigts de la tête de l'animal féroce et le conduit par un cheveu.

Il faut voir le visage du Centaure, le tour de sa tête, la langueur de son expression, son respect pour l'enfant despote: il le regarde, et l'on dirait qu'il craint de marcher. Un autre me fit encore plus de plaisir: c'est un vieux Faune qui s'attendrit sur un enfant nouveau-né qu'il tient dans ses bras. La statue d'Agrippine au bain est au-dessous de sa réputation, ou peut-être étais-je mal placé pour en juger mieux. Nous partageâmes notre promenade en deux : nous parcourûmes les bas avant dîner ; nous dînâmes tous d'appétit. Notre Baron, le nôtre [2], fut d'une folie sans égale.

Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates; tel il était entre nous. Il n'aurait ni embarrassé ni offensé ma Sophie, parce que ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît. Il n'aurait ni offensé ni embarrassé mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses écarts, et que le mot ne lui déplaît que quand

1. L'éditeur des *Souvenirs* du baron de Gleichen (Techener, 1868, in-12). M. Paul Grimblot voit dans ces dernières lignes une allusion difficile à expliquer. Diderot veut certainement rappeler la mort de la margrave de Baireuth (14 octobre 1758), dont Gleichen, son chambellan, avait été profondément affecté.

2. D'Holbach, que Diderot ne désigne presque jamais que par son titre.

il est mal placé. Oh! combien il fut regretté, cet ami! que ce fut un intervalle bien doux que celui où nos âmes s'ouvrirent, et nous nous mîmes à peindre et à louer nos amis absents! Quelle chaleur d'expressions, de sentiment et d'idées! quel enthousiasme! que nous étions heureux d'en parler! qu'ils l'auraient été de nous entendre! O mon Grimm! qui est-ce qui vous rendra mes discours?

Notre dîner fut long et ne dura pas. Nous parcourûmes les hauts. J'observai que de toutes les eaux, il n'y en avait point d'aussi belles que celles qui tombent sans cesse ou qui coulent, et qu'on n'en avait pratiqué nulle part. Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour; de la grandeur et de la vanité de nos entreprises; du sentiment et du *ver* de l'immortalité; des hommes, des dieux et des rois; de l'espace et du temps; de la mort et de la vie; c'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre Baron se faisait toujours distinguer.

Le vent qui s'élevait et la soirée qui commençait à devenir froide nous rapprochèrent de notre voiture. Le baron de Gleichen a beaucoup voyagé; ce fut lui qui fit les frais de retour. Il nous parla des Inquisiteurs d'État de Venise, qui marchent toujours entre le confesseur et le bourreau; de la barbarie de la cour de Sicile, qui avait abandonné un char de triomphe antique, avec ses bas-reliefs et ses chevaux, à des moines qui les ont fondus pour en faire des cloches : cela fut amené par la destruction d'une cascade de Marly dont les marbres revêtent à présent les chapelles de Saint-Sulpice. Je dis peu de choses. J'écoutais ou je rêvais. Nous descendîmes, entre huit et neuf, à la porte de notre ami. Je me reposai là jusqu'à dix.

J'ai dormi de lassitude et de peine; oui, mon amie, et de peine. J'augure mal de l'avenir. Votre mère a l'âme scellée des sept sceaux de l'Apocalypse. Sur son front est mis : *Mystère*.

Je vis à Marly deux sphinx, et je me la rappelai. Elle vous a promis, elle s'est promis à elle-même, plus qu'il n'est en elle de tenir; mais je m'en console, et je vis sur la certitude que rien ne séparera nos deux âmes. Cela s'est dit, écrit, juré si souvent! que cela soit vrai du moins une fois. Sophie, ce ne sera pas de ma faute.

M. de Saint-Lambert nous invite, le Baron et moi, à aller à Épinay passer quelque temps avec Mme d'Houdetot; je refuse, et je fais bien, n'est-ce pas? Malheur à celui qui cherche des distractions! il en trouvera; il guérira de son mal, et je veux garder le mien jusqu'au moment où tout finit. Je crains de vous aller voir; il le faudra pourtant; le sort nous traite comme si la peine était nécessaire à la durée de nos liens. Adieu, mon amie, un mot, s'il vous plaît, par Lanan. A propos, ménagez la complaisance de votre sœur, et ne l'entretenez de vous et de moi que quand vous ne pourrez contenir vos sentiments, ou qu'elle vous en sollicitera : nos amis, même les plus tendres, ne peuvent pas mettre à cela beaucoup d'importance. Il faut avoir appris à écouter et à plaindre les amants. Votre sœur ne le sait pas encore; puisse-t-elle l'ignorer toujours! Je baise la bague que vous avez portée.

II

Paris, ce samedi matin, 1er juin 1759.

Voilà, ma tendre et solide amie, l'ouvrage du grand sophiste[1]. Je ne l'ai pas lu, je ne me sens pas encore l'âme assez tranquille pour en juger sans partialité. Il vaut mieux différer une action que de se hâter de commettre une injustice. Méfiez-vous aussi un peu de votre cœur, et craignez que le mécontentement de la personne n'aille jusqu'à l'auteur. Écoutez-le comme si je n'avais point à me plaindre de lui.

On peut donc être éloquent et sensible sans avoir ni véritable amitié, ni véracité! cela me fâche bien. Si cet homme n'a pas un système de dépravation tout arrangé dans sa tête, que je le plains! et s'il s'est fait des notions de justice et d'injustice qui le réconcilient avec ses procédés, que je le plains encore! Dans l'édifice moral, tout est lié. Il est difficile qu'un homme écrive

1. Le grand sophiste, c'est Jean-Jacques. Son ouvrage était : *J.-J. Rousseau M. d'Alembert, sur son article* Genève, *dans le septième volume de l'Encyclopédie, et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville.* (Amsterdam, 1758, in-8.)

sans cesse des paradoxes, et qu'il soit simple dans ses mœurs. Regardez en vous-même, ma Sophie, et dites-moi pourquoi vous êtes si sincère, si franche, si vraie dans vos discours? C'est que ces mêmes qualités sont la base de votre caractère et la règle de votre conduite. Ce serait un phénomène bien étrange qu'un homme, pensant et disant toujours mal, se conduisît toujours bien. Le dérangement de la tête influe sur le cœur, et le dérangement du cœur sur la tête. Faisons en sorte, mon amie, que votre vie soit sans mensonge; plus je vous estimerai, plus vous me serez chère; plus je vous montrerai de vertus, plus vous m'aimerez. Combien je redouterais le vice quand je n'aurais pour juge que ma Sophie!

J'ai élevé dans son cœur une statue que je ne voudrais jamais briser; quelle douleur pour elle si je me rendais coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux! N'est-il pas vrai que vous m'aimeriez mieux mort que méchant? Aimez-moi donc toujours afin que je craigne toujours le vice. Continuez de me soutenir dans le chemin de la bonté. Qu'il est doux d'ouvrir ses bras quand c'est pour y recevoir et pour y serrer un homme de bien! c'est cette idée qui consacre les caresses : qu'est-ce que les caresses de deux amants, lorsqu'elles ne peuvent être l'expression du cas infini qu'ils font d'eux-mêmes? Qu'il y a de petitesse et de misère dans les transports des amants ordinaires! qu'il y a de charmes, d'élévation et d'énergie dans nos embrassements! Venez, ma chère Sophie, venez; je sens mon cœur échauffé. Cet attendrissement qui vous embellit va paraître sur ce visage. Il y est. Ah! que n'êtes-vous à côté de moi pour en jouir! Si vous me voyiez dans ce moment que vous seriez heureuse! que ces yeux qui se mouillent, que ces regards, que toute cette physionomie serait à votre gré! et pourquoi s'opiniâtrent-ils à troubler deux êtres dont le ciel se plaisait à contempler le bonheur? ils ne savent pas tout le mal qu'ils font; il faut leur pardonner. Je ne vous verrai point ce matin. Je ne trouverai point M. Petit chez lui, et je suis arrêté chez moi par M. de Ximènes. J'ai passé la nuit à lire sa tragédie, dont j'ai fait un extrait pour Grimm [1]. J'irai ce soir à la comédie nouvelle, et c'est encore pour lui que j'irai [2]. Les trois belles âmes que la vôtre,

1. Voir ce compte rendu, t. VIII, p. 438.

2. Quelle était la comédie nouvelle représentée le 1er juin 1759? L'*Almanach*

la sienne et la mienne! s'il m'en manquait une des deux, qui est-ce qui remplirait ce vide terrible? Vivez tous deux, si vous ne voulez pas que je sois un jour la voix qui crie dans le désert.

Je serai dans le parterre, vers le fond et dans le milieu; c'est de là que mes yeux vous chercheront. Je m'en reviendrai après la petite pièce, ou peut-être avant, jeter sur le papier mes idées et travailler pour mon ami. Je serai demain, à midi, où vous m'attendez. J'y serai sans faute. Combien je sacrifie de moments doux à votre mère! J'ai un peu rêvé à la répugnance de votre sœur. Elle ne m'estime donc pas assez pour me voir enfermé dans la même boîte avec elle? Mais ce n'est pas cela, ma Sophie: peut-être craint-elle qu'un jour que vous serez ou que vous ne serez plus, cette boîte..... Cette mère empêchera donc toutes les choses douces et innocentes que nous méditerons..... Dites-lui qu'on peut arranger les deux portraits comme il lui plaira.....; dites-lui que je suis un homme de bien, que rien ne me fera changer pour vous.....; dites-lui que j'ai atteint l'âge où l'on ne change plus de caractère..... ; dites-lui combien je serais flatté, combien vous seriez heureuse de tenir, de sentir, de regarder elle et moi, moi et elle..... Transportez-la au moment où vous vous séparerez, elle pour s'en retourner à Châlons, vous pour revenir à Paris... Vous refuser son portrait, c'est se détacher du vôtre... Madame, pesez bien tout, et ne contristez pas votre sœur. Suivez l'impulsion de votre âme, elle vous conseillera toujours bien. J'aime qu'on ait des vues délicates: j'aime aussi qu'on les néglige quelquefois..... Il suffit de pouvoir se dire dans l'avenir : J'y avais pensé..... Il est bien singulier que ce soit un jaloux qui tienne ces discours et qui insiste... Est-ce que je suis désabusé?..... Je ne sais. Je sens seulement que je souhaite vivement une chose qui m'aurait chagriné, si elle s'était faite sans mon aveu ; elle m'aurait beaucoup chagriné, et je la souhaite beaucoup; et c'est une complaisance dont je saurais un gré infini à M[me] Le Gendre, parce que c'est

des Spectacles n'en mentionne aucune à cette date ou aux jours précédents, ni à la Comédie-Française, ni à la Comédie-Italienne. Cette représentation fut sans doute ajournée. Le compte que Diderot annonce ici devoir en rendre manque dans la *Correspondance* de Grimm.

une manière de vous obliger que vous préféreriez à toute autre.....

Si votre sœur se résout à ce que nous lui demandons et que vous nous ayez tous les deux, Sophie, prenez garde, ne la regardez pas plus tendrement que moi ; ne la baisez pas plus souvent. Si cela vous arrive, je le saurai. Adieu, mon amie, à demain. O la belle soirée que celle d'hier! Vous êtes bien touchée, bien tendre ; et Mlle Boileau avait de l'esprit comme un ange; elle était heureuse de votre bonheur et du mien, cela est d'une âme charmante.

III

... Juillet 1759.

Bonjour, mon ami. Je ne vous vis point hier. Le Baron, qui agit fort librement avec ses amis, ne dînait point hier chez lui. J'allai au Palais-Royal, et je recommandai au portier de notre ami de recevoir une lettre pour moi, s'il en venait une. J'y passai le soir; point de lettre.

Je ne vous verrai point encore aujourd'hui, à moins que ce ne soit sur le soir. S'il faisait un temps bien orageux, bien pluvieux, bien noir, je me jetterais dans un fiacre, et j'arriverais. Puisse-t-il faire ce temps ! puissé-je voir mon amie! Dites-moi pourquoi je vous trouve plus aimable de jour en jour. Ou me cachiez-vous une partie de vos qualités, ou ne les apercevais-je pas? Je ne saurais vous rendre l'impression que vous fîtes sur moi pendant le petit moment que nous passâmes ensemble avant-hier. C'est, je crois, que vous m'aimez davantage. Voilà le billet que je reçois à l'instant du Baron, et voilà une lettre que je reçus hier pour Mlle Boileau. Présentez-lui mon respect : et vous, ma Sophie, croyez-moi pour jamais tout ce que vous savez que je vous suis. Voilà aussi quelques papiers que vous désirez de voir.

IV

Paris, le 10 juillet.

J'écris sans voir. Je suis venu; je voulais vous baiser la main et m'en retourner. Je m'en retournerai sans cette récompense; mais ne serai-je pas assez récompensé si je vous ai montré combien je vous aime? Il est neuf heures, je vous écris que je vous aime. Je veux du moins vous l'écrire; mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. Ne viendrez-vous point pour que je vous le dise et que je m'enfuie? Adieu, ma Sophie, bonsoir; votre cœur ne vous dit donc pas que je suis ici? Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres : cette situation devrait m'inspirer des choses bien tendres. Je n'en éprouve qu'une: je ne saurais sortir d'ici. L'espoir de vous voir un moment m'y retient, et j'y continue de vous parler, sans savoir si j'y forme des caractères. Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime.

V

Paris, le 15 juillet.

Voilà la lettre de Grimm. Je l'ai relue avant que de vous l'envoyer. Imaginez sa douleur lorsqu'il aura appris que celui qui lui disait en l'embrassant, il y a quelques mois : « Voilà pour mon fils, voilà pour ma fille, voilà pour ma petite-fille », n'est plus. Il s'est endormi entre les bras de deux de ses enfants, sans douleur, sans agonie et sans efforts. Mon père n'était pas un de ces hommes qu'on oubliait quand on l'avait connu. Grimm se ressouviendra de lui et le pleurera. Vous adoucirez l'idée que j'en garderai, elle ne me quittera pas même à côté de vous; mais ce qu'elle a de touchant et de mélancolique se fondant avec les impressions de tendresse que je reçois de vous, il résultera de ce mélange un état tout à fait délicieux. Ah! s'il pouvait devenir habitude! il ne s'agit que d'être bon amant et

bon fils, homme bien reconnaissant et bien tendre, et il me semble que j'ai ces deux qualités. On n'éprouverait plus cette joie bruyante; l'âme ne s'ouvrirait que par intervalle; mais le rayon de gaieté qui s'en échapperait, semblable au rayon de lumière qui descend du ciel dans un jour nébuleux et couvert, n'en aurait que plus d'éclat et d'effet. Celui de notre tristesse sur les autres est bien singulier. N'avez-vous pas remarqué quelquefois à la campagne le silence subit des oiseaux, s'il arrive que dans un temps serein un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage? Un habit de deuil dans la société, c'est le nuage qui cause en passant le silence momentané des oiseaux. Il passe et le chant recommence.

Comment vous portez-vous aujourd'hui? Avez-vous bien dormi? Dormez-vous quelquefois comme moi, les bras ouverts? Que vos regards étaient tendres hier! combien ils le sont depuis quelque temps! Ah! Sophie, vous ne m'aimiez pas assez, si vous m'aimez aujourd'hui davantage..... Si vous m'avez écrit un petit mot, je saurai comment le reste de la soirée d'hier s'est passé..... Mais lisez donc l'histoire de cet abbé de Prades[1]... Quel abominable homme! malheureusement il y en a beaucoup de pareils..... Bonjour, ma tendre amie; je vous embrasse; je vous aime toujours; ils n'en croiront rien; mais cela sera en dépit de tous les proverbes, fussent-ils de Salomon! Cet homme-là avait trop de femmes pour entendre quelque chose à l'âme de l'homme de bien, qui n'en estime et n'en aime qu'une.

VI

... Juillet 1759.

Je ne saurais m'en aller d'ici sans vous dire un petit mot. Hé bien! mon amie, vous comptez donc beaucoup sur moi! votre bonheur, votre vie sont donc liés à la durée de ma ten-

1. Voir t. I, p. 431 et suiv., la notice sur l'*Apologie* de l'abbé de Prades, dont Diderot écrivit la troisième partie.

dresse! ne craignez rien, ma Sophie, elle durera, et vous vivrez et vous vivrez heureuse. Je n'ai point encore commis le crime. et je ne commencerai point à le commettre : je suis tout pour vous, vous êtes tout pour moi ; nous supporterons ensemble les peines qu'il plaira au sort de nous envoyer; vous allégerez les miennes, j'allégerai les vôtres. Puissé-je vous voir toujours telle que vous êtes depuis quelques mois! pour moi, vous serez forcée de convenir que je suis comme au premier jour : ce n'est pas un mérite que j'aie, c'est une justice que je vous rends. L'effet des qualités réelles, c'est de se faire sentir plus vivement de jour en jour. Reposez-vous de ma constance sur les vôtres et sur le discernement que j'en ai. Jamais passion ne fut plus justifiée par la raison que la mienne. N'est-il pas vrai, ma Sophie, que vous êtes bien aimable? Regardez au dedans de vous-même; voyez-vous bien? voyez combien vous êtes digne d'être aimée, et connaissez combien je vous aime. C'est là qu'est la mesure invariable de mes sentiments.

Bonsoir, ma Sophie, je m'en vais plein de joie, la plus douce et la plus pure qu'un homme puisse ressentir. Je suis aimé, et je le suis de la plus digne des femmes.

VII

Langres, le 27 juillet 1759.

Je vous écrivis à Nogent, où je couchai le premier jour. J'en partis le lendemain entre trois et quatre heures du matin, et, après environ vingt-quatre heures de route continue, je suis arrivé à la porte de la maison paternelle; j'ai trouvé ma sœur et mon frère en assez bonne santé, mais d'une telle différence de caractère, que j'ai bien de la peine à croire qu'ils puissent jamais se faire une vie douce. L'homme qui les liait et qui les contenait n'est plus. Mon frère avait tout mis en ordre; ainsi, j'espère que nos affaires s'arrangeront sans délai et sans difficulté. Je suis bien pressé de vous revoir, mon amie; je sens à tout moment qu'il me manque quelque chose, et quand j'appuie là-dessus, je trouve que c'est vous. J'ai apporté avec moi quel-

ques livres qui ne seront pas ouverts, des papiers sur lesquels je ne jetterai pas seulement les yeux. Que je suis heureux d'avoir à traiter avec d'honnêtes gens! D'autres tireraient bon parti de l'ennui qui m'obsède. Je trouve tout bien, parce que tout est bien, je crois, et que ce que je gagnerais à discuter ne vaut pas le temps que j'y mettrais. Lorsque j'entreverrai la fin de mon séjour, je demanderai à madame votre mère ses ordres. J'attends de vos nouvelles. Tout ce que vous me dites de Mme Le Gendre et de sa peine m'intéresse vivement : l'image de cette mère tendre tenant entre ses bras son enfant malade, et le reposant sur son sein, et cela pendant des heures entières et par des chaleurs insupportables, me revient quelquefois avec l'émotion la plus douce. Que je serais content, si je lui avais inspiré pour moi la plus petite partie des sentiments que j'ai pris pour elle! En vérité, c'est une femme rare. Ne lui lisez pas cela, je vous en prie. Adieu, ma tendre et bonne amie : quand me retrouverai-je à côté de vous? Ce sera sûrement le plus tôt possible. Je vous avais promis l'histoire de la dernière matinée que j'ai passée à Paris : à présent je n'ai plus le courage de vous en entretenir. Je voudrais oublier tous les torts que les autres ont avec moi. Portez-vous bien. Ménagez votre santé; songez combien elle m'est chère. Je suis accablé de visites; je suis interrompu à chaque ligne, et je ne souffre pas patiemment qu'on vienne me distraire quand je suis avec vous. Adieu, adieu, il faut que je vous quitte pour des prêtres, des moines, des avocats, des juges, des animaux de toute espèce et de toute couleur; mais je ne vous quitterai pas sans vous protester que je ne vis que par la tendresse que j'ai pour vous. Je veux être aimé de ma Sophie : je veux être aimé et estimé de Grimm; je veux être aimé et estimé de Mme Le Gendre. Qu'on m'assure le suffrage de ces trois êtres, et que je puisse m'avouer à moi-même que je le mérite un peu, et tout sera bien.

VIII

Langres, le 31 juillet 1759.

A peine y a-t-il quatre jours que je suis ici, et il me semble qu'il y ait quatre ans. Le temps me dure; je m'ennuie. Je vais vous entretenir un peu de nos affaires domestiques, puisque vous me l'avez permis. D'abord, il m'est impossible d'imaginer trois êtres de caractères plus différents que ma sœur, mon frère et moi. Ma sœur est vive, agissante, gaie, décidée, prompte à s'offenser, lente à revenir, sans souci, ni sur le présent ni sur l'avenir, ne s'en laissant imposer ni par les choses ni par les personnes; libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos; c'est une espèce de Diogène femelle. Je suis le seul homme qu'elle ait aimé; aussi m'aime-t-elle beaucoup! Mon plaisir la transporte; ma peine la tuerait.

L'abbé est né sensible et serein. Il aurait eu de l'esprit; mais la religion l'a rendu scrupuleux et pusillanime. Il est triste, muet, circonspect et fâcheux. Il porte sans cesse avec lui une règle incommode à laquelle il rapporte la conduite des autres et la sienne. Il est gênant et gêné. C'est une espèce d'Héraclite chrétien, toujours prêt à pleurer sur la folie de ses semblables. Il parle peu, il écoute beaucoup : il est rarement satisfait.

Doux, facile, indulgent, trop peut-être, il me semble que je tiens entre eux un assez juste milieu. Je suis comme l'huile qui empêche ces machines raboteuses de crier, lorsqu'elles viennent à se toucher. Mais qui est-ce qui adoucira leurs mouvements quand je n'y serai plus? C'est un souci qui me tourmente. Je crains de les rapprocher, parce que si elles venaient un jour à se séparer, ce serait avec éclat. L'équité et le désintéressement sont deux qualités qui nous sont communes. Dieu merci, tout finira promptement et bien, sans que je m'en mêle. Mon père nous a laissé 50,000 francs en contrats, deux cents émines[1] en

1. Mesure du pays, contenant 400 livres de froment.

grain ou la valeur de 10,000 livres, une maison à la ville, deux jolies chaumières à la campagne, des vignes, des marchandises, quelques créances et un mobilier tel à peu près qu'il convenait à un homme de son état. Mon frère et ma sœur seront mieux partagés que moi, et je m'en réjouis. Qu'ils s'approprient tout ce qui leur conviendra, et qu'ils me renvoient. Pourquoi m'accommodais-je autrefois si bien de la vie qu'on mène ici, et ne puis-je la supporter aujourd'hui? C'est, ma Sophie, que je n'aimais pas, et que j'aime.

Les choses ne sont rien en elles-mêmes ; elles n'ont ni douceur ni amertume réelles : ce qui les fait ce qu'elles sont, c'est notre âme ; et la mienne est mal disposée pour elles. Tout ce qui m'environne me lasse, m'attriste et me déplaît. Mais qu'on me promette ici mon amie, qu'elle s'y montre, et tout à sa présence s'embellira subitement. Si les objets ont changé pour moi, il s'en manque beaucoup que je sois le même pour eux. On me trouve sérieux, fatigué, rêveur, inattentif, distrait. Pas un être qui m'arrête ; jamais un mot qui m'intéresse ; c'est une indifférence, un dédain qui n'excepte rien. Cependant on a des prétentions ici comme ailleurs, et je m'aperçois que je laisse partout une offense secrète. Plus on m'estime, plus on souffre de mon inadvertance ; et moi, j'admire combien sottement les autres s'accusent ou se félicitent de notre humeur bonne ou mauvaise ; ils s'en font honneur, et ils n'y sont pour rien. Ah ! si j'osais les détromper, je leur dirais : Vous me plairiez tous, si j'avais ici ma Sophie ; et pourtant elle vous déparerait. La comparaison que je ferais de vous avec elle ne serait pas à votre avantage ; mais je serais heureux, et l'homme heureux est indulgent. Venez donc me réconcilier avec cette ville... Mais cela ne se peut. Il faut que je la haïsse jusqu'au moment où j'en sortirai pour retourner à vous. Je sens davantage que cette idée embellira mes derniers jours.

J'ai reçu vos deux lettres à la fois. Tout ce que vous y peignez, je l'éprouve ; j'ai payé le tribut à l'eau et à l'air de ce pays ; mais peut-être ne m'en porterai-je que mieux. N'est-ce pas à M... qu'il faut adresser les lettres pour Isle? Je reviendrai donc avec madame votre mère ! Je m'y attendais. Ce n'était pas par Roger que j'espérais un mot de vous : mais je l'ai cherché dans le paquet de madame votre mère et dans les poches de

la chaise, et j'ai été surpris de ne rien trouver. Grimm me sait ici; pourquoi donc ne m'a-t-il pas écrit? Il me néglige, mon amie ; réparez sa faute. Parlez-moi de vous, parlez-moi de votre chère sœur. Si pendant mon absence il vous arrive quelquefois de retourner au petit château, que j'y sois avec vous[1]. Je rêve aussi de mon côté à perfectionner cet établissement, et je trouve qu'on y aurait besoin d'un personnage qui fût le confident de tous, et qui fît entre eux le rôle de conciliateur commun. Qu'en pensez-vous? Tout bien considéré, j'aimerais mieux que cette fonction fût confiée à une femme qu'à un homme. Adieu, ma bonne, ma tendre amie. Je vous serre entre mes bras, et je vous réitère tous les serments que je vous ai faits. Soyez-en témoin, vous, chère sœur. Si je manque jamais à son bonheur, haïssez-moi, méprisez-moi, haïssez, méprisez tous les hommes. Sophie, je vous aime bien, et je révère votre sœur autant que je vous aime. Quand vous rejoindrai-je toutes deux? Bientôt, bientôt.

P. S. Ne me laissez point oublier de M. de Prisye, de l'abbé Le Monnier, de M. Gaschon, si vous l'avez encore ; et présentez mon respect à Mlle Boileau. Aurez-vous encore l'inhumanité de ne pas dire un mot de l'enfant[2]? Je la vois d'ici. Je vois aussi la mère, et cette image me touche toujours.

J'ai vu, depuis que je suis ici, tous les fermiers de mon père, et je n'en ai pas vu un seul sans les larmes aux yeux. Combien cet homme a laissé de regrets !

Vous aimeriez beaucoup ma sœur; c'est la créature la plus originale et la plus tranchée que je connaisse; c'est la bonté même, mais avec une physionomie particulière. Ce serait la ménagère du petit château. Je n'y veux point de chapelain. Adieu, ma Sophie! adieu, respectable et digne sœur de ma Sophie! Tournez un peu vos yeux de ce côté, et tendez-moi votre main.

1. Le *petit château* était un séjour imaginaire de bonheur que rêvaient Diderot et sa maîtresse. On verra souvent celui-ci revenir, dans cette correspondance, à son plan de vie pour le petit château. (T.)

2. L'enfant, malade, de Mme Le Gendre.

IX

A Langres, le 3 août 1759.

Voici, ma tendre amie, ma quatrième lettre. La première vous était adressée ; la seconde, sous enveloppe, à M. Berger, receveur général des gabelles à l'Hôtel des Fermes ; la troisième à Mme..... J'en ai reçu trois des vôtres, dont deux à la fois. Mon frère a ouvert la dernière ; mais il n'en a lu que quelques lignes qui ne contenaient heureusement rien qui pût l'effaroucher. C'était le détail des nouveaux accidents survenus à votre chère petite. Pour éviter à l'avenir un quiproquo qui troublerait l'homme de Dieu, désignez-moi par le titre d'académicien de Berlin. La pauvre enfant, que je la plains ! que je plains la mère ! Sans les infirmités de l'enfant, disent-ils, la tendresse de la mère ne paraîtrait pas. Quelle sottise ! Il fallait immoler un être innocent et sensible pour faire éclater la commisération d'un autre ; arracher la plainte et le gémissement de sa bouche, les rendre malheureux tous les deux, pour que l'on vît que l'un était bon ; commettre une injustice pour que la vertu s'exerçât ; s'exposer au reproche pour nous rendre dignes d'éloges ; se dégrader à nos yeux afin de nous honorer aux yeux de nos semblables et aux nôtres : quel système ! Que penserait-on d'un souverain qui gouvernait d'après ces principes ? Y a-t-il deux justices, l'une pour le ciel, l'autre pour la terre ? Si cela est, que devient l'idée de justice ? Si on la perd, elle aura souffert le peu d'instants qu'elle aura duré. Si on la conserve, elle n'en aura pas été moins châtiée avant que d'avoir failli. Mais si ce n'est pas elle, c'est son père, ajoutent-ils. Les insensés ! ils ne s'aperçoivent pas que leur réponse est celle de la fable de l'Agneau et du Loup qui buvaient à la même fontaine, l'un au-dessous de l'autre[1], et que celui qu'ils adorent est le loup : et sans cette fable, s'écrie le sublime Pascal, l'univers est une énigme inintelligible ; et la fable, lui répliquerai-je, est un blasphème.

1. La Fontaine, liv. I, fable x.

Depuis que la glace est cassée, je fais le petit bec ; j'approche mes doigts de ma bouche et je vous envoie des baisers, comme Émilie à sa maman. Nous nous rapprocherons, mon amie, nous nous rapprocherons ; en attendant je ne permets votre bouche qu'à votre sœur. Qu'elle fut aimable le jour que nous nous séparâmes ! Combien elle connut notre peine ! Son cœur en était serré. Vous ne vous aperçûtes pas que ses couleurs en étaient presque éteintes. Moi, je le voyais, je me rappelle, et je me dis : Ah ! que le mortel qu'elle aimera sera bien aimé ! oh ! combien nous souffrirons, ma Sophie et moi, si jamais nous sommes aussi témoins de leurs adieux ! Faites-lui bien ma cour ; la chose qu'elle entendra avec le plus de plaisir, qui m'en fera le plus estimer, qui lui justifiera le mieux les sentiments qu'elle a conçus pour moi, c'est que vous m'aimez, c'est que je vous aime à la folie, c'est que je ne cesserai jamais ; répétez-le-lui donc du matin au soir.

Je suis bien aise que M... se porte mieux, et que son rival soit homme à se payer d'une maxime d'opéra : c'est tout ce que cela vaut.

Je ne sais pourquoi mes lettres ne vous sont pas encore parvenues : rassurez-moi là-dessus.

Nous avons ici une promenade charmante ; c'est une grande allée d'arbres touffus qui conduit à un bosquet d'arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre. On y trouve le frais et la solitude. On descend par un escalier rustique à une fontaine qui sort d'une roche. Ses eaux, reçues dans une coupe, coulent de là, et vont former un premier bassin ; elles coulent encore et vont en remplir un second ; ensuite, reçues dans des canaux, elles se rendent à un troisième bassin, au milieu duquel elles s'élèvent en jet. La coupe et ces trois bassins sont placés les uns au-dessous des autres, en pente, sur une assez longue distance. Le dernier est environné de vieux tilleuls. Ils sont maintenant en fleur ; entre chaque tilleul on a construit des bancs de pierre : c'est là que je suis à cinq heures. Mes yeux errent sur le plus beau paysage du monde. C'est une chaîne de montagnes entrecoupées de jardins et de maisons au bas desquelles serpente un ruisseau qui arrose des prés et qui, grossi des eaux de la fontaine et de quelques autres, va se perdre dans une plaine. Je passe dans cet endroit des heures à lire, à méditer,

à contempler la nature et à rêver à mon amie. Oh ! qu'on serait bien trois sur ce banc de pierre ! C'est le rendez-vous des amants du canton et le mien. Ils y vont le soir, lorsque la fin de la journée est venue suspendre leurs travaux et les rendre les uns aux autres. La journée a dû leur paraître bien longue, et la soirée doit leur paraître bien courte. Tandis que je suis là, mon frère, ma sœur et un ami arrangent nos affaires. Il me tarde bien qu'ils aient fait. Voici un trait qui m'a touché et qui vous touchera. Mon père avait une amie ; c'était une parente pauvre, bonne femme à peu près de son âge : ils tombent malades presque en même temps ; mon père mourut le jour de la Pentecôte. Elle apprit sa mort et mourut le lendemain. Ma sœur lui ferma les yeux, et on les a enterrés l'un à côté de l'autre. Fermer les yeux est une expression figurée à Paris ; ici, c'est une action d'humanité réelle. Ma sœur me racontait hier qu'un fils, qui était à côté du lit de son père expirant, crut qu'il était temps de lui rendre ce dernier devoir. Il se trompa ; son père sentit sa main, rouvrit les yeux, et lui dit : « Mon fils, dans un instant. »

O mon amie ! quelle tâche mon père m'a imposée, si je veux jamais mériter les hommages qu'on rend à sa mémoire ! Il n'y a ici qu'un mauvais portrait de cet homme de bien ; mais ce n'est pas ma faute. Si les infirmités lui eussent permis de venir à Paris, mon dessein était de le faire représenter à son établi, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue, les yeux levés vers le ciel, et la main étendue sur le front de sa petite-fille qu'il aurait bénie. Nous nous fermerons tous les yeux les uns aux autres dans le petit château ; et le dernier sera bien à plaindre, n'est-ce pas ?

Depuis que j'ai quitté cette ville, tous ceux que j'y connaissais sont morts ; je n'y ai retrouvé qu'une femme, amie d'une jeune fille que j'aimais autrefois, et qui n'est plus. J'ai revu cette femme avec joie ; nous avons un peu causé de notre ancien temps. Il faut que je vous raconte d'elle quelque chose qui vous touchera. Peu de temps après la mort de son amie et de la mienne, je fis un voyage en province. Je sortais un jour de chez moi, elle de chez elle : elle m'invita à l'accompagner à l'église ; je lui donnai le bras. Lorsque nous fûmes sur le cimetière, elle détourna la tête, et me montra du doigt l'endroit où celle que

nous avions aimée l'un et l'autre était déposée. Jugez de l'impression que son silence et son geste firent sur moi.

Je jouis maintenant un peu plus de mon âme. J'ai fait le bien que je désirais: j'ai rapproché mon frère et ma sœur; nous nous sommes embrassés tous les trois ; leurs larmes se sont mêlées ; ils vivront ensemble ; puissent-ils se rendre heureux ! Et qu'est-ce qui les en empêcherait ? Ils sont sensibles et bienfaisants. Mais cela suffit-il ? Je me fais illusion tant que je puis sur la diversité de leurs caractères. Il le faut bien, ou remporter d'ici une âme pleine d'amertume. Adieu, mon amie ; chère sœur, je vous recommande sa santé ; ne négligez pas trop la vôtre. Mille souhaits pour la chère enfant. J'attends un mot de vous pour écrire à madame votre mère. Adieu, adieu.

Ne m'oubliez pas auprès de l'abbé, de MM. Gaschon et de Prisye ; dites à M[lle] Boileau tout ce qui vous conviendra ; je suis sûr de ne vous dédire de rien. Et ses projets, où en sont-ils ? Elle vous fuit ; elle ne vous estime pas moins ; j'en suis sûr.

Je n'entends toujours rien de Grimm. Que fait-il ? A quoi pense-t-il ? Se porte-t-il bien ? Est-il malade ? Je ne sais que penser de son silence. Il est impossible qu'il me croie encore à Paris. Adieu, mon amie.

X

A Langres, le 10 août 1759.

J'espérais, ma tendre amie, recevoir hier une lettre de vous; point de lettre, cela m'inquiète. L'enfant était, à en juger par ce que vous m'en avez dit, dans un état si déplorable que ce silence me fait craindre le grand accident. Mais je m'alarme peut-être mal à propos, et deux lettres reçues demain à la fois me rassureront. Je me suis laissé engager, je ne sais comment, à passer la journée à la campagne. On partira de grand matin. Combien le temps va me durer, si je pars sans avoir rien lu de vous ; mais je compte sur la célérité de la poste qui arrive ici de bonne heure.

J'ai passé, les premiers jours, fort renfermé. Je ne me portais pas assez bien pour me répandre. Voici que je me porte mieux et que je commence à n'être plus à moi, c'est une maladie plus fâcheuse que la première. Ce sont des visites à recevoir et à rendre sans fin, et des repas qui commencent le plus tôt et qui durent le plus tard qu'on peut. Ils sont gais, tumultueux et bruyants ; des plaisanteries; ah dieu! quelles plaisanteries! Je n'aime pas trop tout cela, et je n'en avais pas besoin pour sentir tout ce que j'avais perdu en vous quittant; et puis, le sot personnage à faire que celui de buveur d'eau au milieu d'une cohue de gens dont le mérite principal pour eux et pour les autres est de bien boire. Il faut cependant se prêter et paraître content. On est à la vérité soutenu par le bon cœur du maître et de la maîtresse de la maison, qui se montre à tout moment. On est si aise de m'avoir! le moyen de résister à cela? J'ai regretté plusieurs fois d'avoir renoncé au vin; il est excellent. On en boirait tant qu'on voudrait et sans conséquence; et l'on serait, au moins sur la fin de la nuit, de niveau avec ses convives.

Si demain je ne reçois pas mes deux lettres, la tête m'en tournera. Que faites-vous, vous et votre chère sœur? Vous causez, vous; vous m'aimez, vous; vous le dites, vous; vous vous faites les moments les plus doux, tandis que moi je parle affaires, je joue au trictrac et je dispute. Au milieu de cela, j'envoie quelquefois ma pensée aux lieux où vous êtes, et je me distrais. Combien j'irai vite en m'en retournant! Un oiseau qui a rompu le fil qui le tenait attaché n'aura pas de meilleures ailes. Je soupçonne mon frère et ma sœur de tirer les choses en longueur pour me retenir auprès d'eux plus longtemps. Ils ne savent pas mon impatience, ou ils en font honneur à tel ou telle qui n'y est pour rien.

Je n'ai pas encore écrit au baron d'Holbach. Je viens de recevoir une belle lettre de Grimm; oh! pour cela bien belle et bien tendre, presque comme si vous l'aviez dictée.

Le peu de condisciples qui me restent, répandus dans les environs de la ville, me sont venus voir : il n'y en a plus guère; ils sont presque tous passés. Deux choses nous annoncent notre sort à venir et nous font rêver : les ruines anciennes, et la courte durée de ceux qui ont commencé de vivre en même

temps que nous. Nous les cherchons, et, ne les retrouvant plus, nous nous replions sur nous : c'est ce sentiment secret qui nous rend leur présence si chère : par leur existence ils nous rassurent sur la nôtre. Il est certain que j'ai eu grand plaisir à reconnaître et à embrasser quelques-uns de ceux avec qui j'avais reçu des férules au collége, et que j'avais presque oubliés. Il semble qu'on revienne en arrière et que l'on redevienne jeune en les voyant. J'ai entendu prêcher la Saint-Dominique par un d'eux, pas trop mal ; ils ont du feu, des idées, que j'aime encore mieux singulières que plates. D'ailleurs, je m'amuse à mesurer, par ce qu'ils sont, la distance d'un esprit brut à un esprit cultivé, et je vois ce qu'ils auraient été si des circonstances plus heureuses les avaient favorisés.

J'ai rencontré ici quelques hommes bien décidés et bien nets sur le grand préjugé ; et ce qui m'a fait un plaisir singulier, c'est qu'ils tiennent un rang parmi les honnêtes gens.

Mais de quoi vous entretiens-je là ? Ne connaissez-vous pas la province aussi bien que moi ? Je me venge de votre silence, sans m'en apercevoir. Écrivez-moi donc, si vous voulez que je vous dise combien je vous aime. Toutes les lettres qui ne seront pas en réponse aux vôtres seront froides, je vous en avertis. S'il me vient au bout de la plume un mot qui soit doux, crac, je le supprime. Je ne pourrai jamais forcer ce cœur à se taire ; il faut qu'il tressaille et qu'il s'échauffe au nom de ma Sophie. Mais vous ignorez ce qu'il me suggère ; eh non, vous ne l'ignorez pas, vous le retrouverez au fond du vôtre. Adieu, ma bonne, ma tendre, ma sensible amie ; adieu. Cette lettre sera l'avant-dernière. Je pourvoirai à ce que les vôtres, s'il m'en vient pendant mon absence, soient renvoyées à Paris, à l'adresse de M.*** ; on y joindra celles de Grimm. Présentez mon respect à M. *** ; rappelez-moi à Mlle Boileau, à l'abbé Le Monnier, à M.*** et à M. de Prisye.

Il est devant moi, ce portrait. Je ne saurais en approcher les lèvres ; à peine l'aperçois-je à travers les fractures de la glace ! Avez-vous vu quelquefois la lune ? J'ai préféré la lune au soleil en faveur de M. *** qui en aura plus d'indulgence pour ma comparaison. L'avez-vue quelquefois couverte d'un nuage que sa lumière élancée par rayons épars cherche à dissiper ? Eh bien, c'est mon portrait et la glace rompue. Cela est pour-

tant bien incommode, quand on est loin. Je sais seulement que vous êtes là-dessous; mais je ne vous y vois pas. Adieu, encore une fois.

C'est à Isle, suivant toute apparence, que vous m'adresserez votre seconde lettre. Il est toujours bien décidé que je ramènerai madame votre mère. J'ai rencontré ici des gens qui ont connu Mme Le Gendre et qui m'en ont parlé avec admiration. Vous vous doutez bien qu'ils ne m'ont pas ennuyé, ceux-là! Je les écoutais et je leur disais qu'elle avait une sœur; et ils trouvaient que leur mère était bien heureuse. Je vous embrasse, quoique je n'aie point reçu de lettres; mais je vous embrasserai demain bien mieux, car j'en aurai deux; oh! oui, j'en aurai deux.

Nos partages sont faits : nous venons de faire un arrangement de 200,000 francs, à peu près comme on fait celui de 200 liards; cela n'a pas duré un demi-quart d'heure; je vous dirai cela plus au long.

XI

A Langres, le 12 août 1759.

Voici sur quoi j'ai fondé la paix domestique. Il m'a semblé que ma sœur était un peu fatiguée de l'administration des affaires, et qu'elle s'était fait des principes d'économie qui n'étaient point ceux de l'abbé. L'abbé veut jouir; sa sœur veut se mettre à l'abri de tout événement. L'abbé aime la compagnie, telle quelle, et la table; ma sœur se plaît avec peu de monde, et veut être honorable à propos et sans profusion. L'abbé, dans ses tournées ecclésiastiques, a fait des connaissances de toute couleur et de toute espèce, qui en useront avec lui comme il en usait avec elles. Ma sœur pressent que la maison va devenir un hospice; elle craint de supporter le poids des soins domestiques, de perdre son repos, de dissiper son revenu, et de voir circuler toute l'année autour d'elle des visages inconnus et déplaisants. C'est un plaisir que de l'entendre peindre tous ces

gens-là, qu'elle n'a jamais vus qu'en imagination, et rendre leurs conversations comme elles lui viennent. Un des coins de son caractère, c'est d'être gaie dans sa mauvaise humeur, et de faire rire quand elle se fâche. Quand elle a dit, et qu'on a ri, elle croit avoir cause gagnée, et la voilà contente. Qu'ai-je fait? J'ai commencé par désabuser l'abbé d'une jalousie préconçue, je ne sais sur quoi ni comment, que ma sœur m'était plus chère que lui. J'ai tâché de lui faire entendre que je l'aimerais cent fois plus encore qu'il ne le supposait, qu'il y aurait une chose que j'aimerais davantage, c'est la justice. J'ai ménagé sa délicatesse, j'ai prévu et évité tout ce qui pourrait lui donner de l'ombrage; je me suis assuré de son âme, ensuite j'ai travaillé. Ma sœur avait une amie peu riche; je lui ai persuadé de la prendre avec elle; l'abbé y a consenti; elle est à présent installée; c'est elle qui fait aller la maison, et ma sœur n'a plus de souci que celui qu'elle veut bien prendre. Il leur en coûte la pension d'une petite nièce de cette amie qui demeurait avec sa tante, et qu'il a fallu placer en lieu convenable et sûr; mais qu'est-ce que cela? Rien. Il s'agissait d'arranger la dépense commune de manière que l'abbé dépensât tant qu'il lui plairait, que sa sœur économisât à sa fantaisie, et que l'un ne parût point à charge à l'autre. J'ai proposé à l'abbé d'accepter une pension de sa sœur : ils y ont consenti l'un et l'autre; j'ai fixé la pension, et tout est fini. Des trois maisons que nous avions, nous sommes convenus d'en vendre une; des deux qui restent, l'une à la ville, l'autre à la campagne, ils occuperont la première, elle leur appartiendra; ils m'en rembourseront le tiers. Celle de la campagne sera commune aux trois enfants. C'est le cellier de nos vendanges et le grenier de nos moissons. On a fait du reste trois lots. Ils m'ont offert le premier, le plus avantageux sans doute; je ne suis pas intéressé, mais j'aime les procédés honnêtes, et je ne saurais vous dire combien le leur m'a touché. Ils ont tiré les deux autres au sort. Au reste, ces partages moins réels que simulés ne sont que des précautions raisonnables contre les inconvénients à venir. Les revenus continueront à se percevoir en masse; mon frère et ma sœur géreront, et tous les ans on m'enverra ma portion forte ou faible, selon les années bonnes ou mauvaises. Nous serons les uns envers les autres garants des événements; la grêle tombera

également sur tous; nous profiterons ou nous souffrirons ensemble; nos biens sont séparés; chacun a le sien; nous nous sommes associés contre les événements. Ah! cher père! si votre âme errait entre vos enfants, qu'elle serait contente d'eux! Tout cela s'est fait en un quart d'heure, et d'une manière si douce, si tranquille, si honnête, que vous en auriez pleuré de joie toutes deux. Je n'ai pas voulu entendre parler du mobilier; ma sœur et l'abbé le partageront. Mais je soupçonne qu'ils ont enflé mon lot au prorata. Tout est bien de ma part et de la leur. On a vendu des effets inutiles; des créanciers se sont acquittés, d'autres s'acquitteront dans la suite. Il y a des rentes échues; il y a une bourse commune qui se grossit de jour en jour; quand elle renfermera ce qui nous est dû, on l'ouvrira, et nous partagerons après que les dernières volontés de mon père seront accomplies. Il y a beaucoup d'autres petits détails où vous reconnaîtriez le même esprit, et dont je vous entretiendrais s'ils m'étaient présents; ils vous intéresseraient, puisque vous m'aimez. On vient de m'apporter l'acte de partage : c'est un homme d'honneur qui l'a dressé. Nous le transcrirons, nous le signerons, nous nous embrasserons, et nous nous dirons adieu.

Je crains d'avance ce moment; mon frère et ma sœur le craignent aussi. Il était fixé à lundi; mais ils m'ont demandé quelques jours de plus; comment les refuser? Ils ne me reverront peut-être de longtemps. Pourvu que madame votre mère me pardonne ce délai! Je l'espère. L'abbé voulait m'entraîner à son prieuré. Un ami qui habite les forêts en était sorti pour me voir. Je lui avais promis une visite; mais l'abbé s'est départi de son envie, et je manquerai de parole à l'ami. Je regrette un jour qui me tient éloigné de vous. Je regrette aussi cette lettre qui m'attend à présent à Isle; elle est entre les mains de madame votre mère; elle y restera trop de temps. Je redoute le moment où elle me la remettra. Comment me l'offrira-t-elle? comment la recevrai-je? Nous serons troublés tous les deux; elle verra mon trouble; je devinerai le sien; nous garderons le silence, ou, si nous parlons, je sens que je bégayerai, et je n'aime pas à bégayer. Vous croyez que j'aurais le courage de demander une plume et de l'encre pour vous écrire? vous me connaissez bien!

Les habitants de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes; cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux. Il est impossible que ces effets ne se fassent sentir sur eux, et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutument ainsi, dès la plus tendre enfance, à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. Pour moi, je suis de mon pays; seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Je suis constant dans mes goûts; ce qui m'a plu une fois me plaît toujours, parce que mon choix est toujours motivé : que je haïsse ou que j'aime, je sais pourquoi. Il est vrai que je suis porté naturellement à négliger les défauts et à m'enthousiasmer des qualités. Je suis plus affecté des charmes de la vertu que de la difformité du vice; je me détourne doucement des méchants, et je vole au-devant des bons. S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une statue, un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent; je ne vois que cela; je ne me souviens que de cela; le reste est presque oublié. Que deviens-je lorsque tout est beau? Vous le savez, vous, ma Sophie, vous le savez, vous, mon amie; un tout est beau, lorsqu'il est un; en ce sens Cromwell est beau, et Scipion aussi, et Médée, et Aria, et César, et Brutus. Voilà un petit bout de philosophie qui m'est échappé; ce sera le texte d'une de vos causeries sur le banc dn Palais-Royal. Adieu, mon amie; dans huit jours d'ici j'y serai, je l'espère. Je ne vous écrirai pas que je vous aime; je vous le dirai, je vous le jurerai, vous le verrez, et vous serez heureuse et je le serai aussi; et la chère sœur ne le sera-t-elle pas?

XII

Langres, 14 août 1759.

J'ai encore deux nuits à passer ici. Jeudi matin, de grand matin, je quitterai cette maison, où, dans un assez court intervalle de temps, j'ai éprouvé bien des sensations diverses. Imaginez que j'ai toujours été assis à table vis-à-vis d'un portrait de mon père, qui est mal peint, mais qu'on a fait tirer il y a seulement quelques années, et qui ressemble assez; que nos journées ont été employées à lire des papiers écrits de sa main, et que ces derniers moments se passent à remplir des malles de hardes qui ont été à son usage et qui peuvent être au mien. Toutes ces relations qui lient les hommes entre eux d'une manière si douce ont pourtant des instants bien cruels; bien cruels! j'ai tort, je suis à présent dans une mélancolie que je ne changerais pas pour toutes les joies bruyantes du monde. Je suis appuyé sur le lit où il a été malade pendant quinze mois. Ma sœur se relevait dix fois la nuit pour lui apporter des linges chauds, pour rappeler la vie qui commençait à s'éloigner des extrémités de son corps. Il fallait qu'elle traversât un long corridor pour arriver à cette alcôve, où il s'était réfugié depuis la mort de sa femme. Leur lit commun était resté vacant depuis onze ans. Pour soulager sa fille dans les soins continuels qu'elle lui rendait, il vainquit sa répugnance et vint se placer dans ce lit. En y entrant, il dit : *Je me trouve mieux, mais je n'en sortirai pas.* Il se trompait : il mourut, ou plutôt il s'endormit pour ne plus se réveiller, dans un fauteuil, entre son fils, sa fille et quelques-uns de ses amis. Il s'échappa d'au milieu d'eux sans qu'ils s'en aperçussent.

L'acte de nos partages est signé d'hier. Les choses se sont passées comme je vous l'ai dit. J'ai signé le premier. J'ai donné la plume à mon frère, de qui ma sœur l'a reçue. Nous n'étions que nous trois. Cela fait, je leur ai témoigné combien j'étais touché de leur procédé. J'avais peine à parler, je sanglotais. Je

leur ai demandé ensuite s'ils étaient satisfaits de moi ; ils ne m'ont rien répondu ; mais ils m'ont embrassé tous les deux. Nous avions tous les trois le cœur bien serré. J'espère qu'ils s'aimeront. Notre séparation qui s'approche ne se fera pas sans douleur ; un autre sentiment lui succédera à mesure que j'approcherai d'Isle, et puis un autre à mesure que j'approcherai de Châlons, et encore un autre à mesure que j'avancerai vers Paris. Avant que de me retrouver entre vos bras, j'aurai vu le séjour habité par la femme du monde que j'aime le plus, et le séjour habité par la femme du monde que j'estime autant que j'aime la première, et ces deux femmes sont les deux sœurs. Adieu, ma Sophie, adieu, chère sœur; je n'ose me flatter que vous m'attendiez avec la même impatience que j'ai à vous aller rejoindre. Adieu, adieu. Si j'arrivais la veille de la Saint-Louis, ce bouquet en vaudrait bien un autre, n'est-il pas vrai, mon amie?

XIII

A Guémont près Vignory, 17 août 1759.

O l'heureux pays où il n'y a ni plume, ni encre, ni papier, que ce qu'il en faut au curé pour inscrire les noms des enfants qu'on y fait! Je suis à douze lieues de Langres, dans un village où c'est à la complaisance du pasteur que je dois le plaisir de causer avec ma Sophie. Jamais amant peut-être ne s'est trouvé ici ; jamais du moins un aussi tendre. Le saint homme qui m'a prêté le seul tronçon de plume qu'il ait me croit occupé de quelque grande affaire, et n'a-t-il pas raison? Quelle affaire plus grande pour moi que de vous apprendre que je revole vers vous avec une joie dont l'excès ne peut se comparer qu'à la peine que j'eus à vous quitter? Je vous reverrai donc! mais encore un mot de ce curé, dont j'emploie, à vous dire que je vous aime à la folie, la même plume qui griffonne les prônes où il damnait ses pauvres idiots, pour avoir écouté leur cœur qui les prêchait bien mieux que lui.

Je me suis arraché à cinq heures du matin d'entre les bras

de ma sœur. Combien nous nous sommes embrassés! combien elle a pleuré ! combien j'ai pleuré aussi! Je l'aime beaucoup, et je crois en vérité que vous ne m'aimez pas plus qu'elle. L'abbé voyait cela, et il en était touché; je lui ai recommandé le bonheur de cette chère sœur, et à elle le bonheur de son frère. Elle s'acquittera bien de ce devoir. Je me suis offert à être le médiateur de leurs petits démêlés s'il en survient; et l'abbé, qui a lieu, m'a-t-il dit, de compter plus encore sur mon équité que sur mon affection, m'a accepté. Il a eu tort de dire comme cela: car en vérité il n'y a pas un homme de sa robe que j'estime plus que lui. Il est sensible; il est vrai qu'il se le reproche; il est honnête, mais dur. Il eût été bon ami, bon frère, si le Christ ne lui eût ordonné de fouler aux pieds toutes ces misères-là. C'est un bon chrétien qui me prouve à tout moment qu'il vaudrait mieux être un bon homme, et que ce qu'ils appellent la perfection évangélique n'est que l'art funeste d'étouffer la nature qui eût parlé en lui peut-être aussi fortement qu'en moi. Oh! que je suis content! Il est encore de bonne heure, et j'aurai le temps de causer avec vous tout à mon aise. Combien je vais vous dire de choses, tandis que ces bonnes gens me font sans apprêt une fricassée de poulet, qui sera mangée de bon appétit! Bonnes gens, n'allez pas si vite; j'ai une faim dévorante, mais j'aime encore mieux causer avec ma Sophie que manger. Que fait-elle? que dit-elle? que pense-t-elle? où me croit-elle? En quelque lieu du monde qu'elle m suppose, elle m'aime.

J'avais rapproché ce frère et cette sœur, je m'applaudissais de mon ouvrage; j'en jouissais; nous nagions tous les trois dans la joie lorsqu'un événement de rien a pensé tout détruire. Hier au soir il arrive, il voit des malles qui se remplissent; il prétend que je n'ai pas même daigné lui annoncer mon départ; que c'était un arrangement fait entre ma sœur et moi ; qu'on le néglige ; que l'on se cache de lui ; qu'on lui tait tout; qu'on ne l'aime pas; qu'il le voit jusque dans les plus petites circonstances ; et puis voilà mon homme qui se désole, qui étouffe, qui ne peut ni boire, ni manger, ni parler; et moi de lui prendre les mains, de l'embrasser, de lui protester tout ce que je sentais, peut-être plus que je ne sentais. Son état me faisait pitié, je tremblais pour le sort de ma sœur, qui me disait :

« Tenez, voilà la vie qu'il me prépare ; il faudra que je me dérange tous les jours la tête pour remettre la sienne. » Et puis voilà que ce propos et quelques autres de la même trempe, qu'elle ne sait que trop bien tenir, rallument l'orage qui commençait à se dissiper ; et mon philosophe qui ne sait plus à quel saint se vouer entre des gens qui se mettent le marché à la main, et qui se retirent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, au grand étonnement des domestiques qui avaient servi le souper, et qui regardaient en silence trois êtres muets, chacun à dix pieds de la table, l'un tristement appuyé sur ses mains, c'était moi ; l'autre renversé sur sa chaise comme quelqu'un qui a envie de dormir, c'était ma sœur ; le troisième se tourmentant sur sa chaise, cherchant une bonne posture et n'en trouvant point. Cependant, après avoir éloigné les domestiques, je pris la parole ; je leur rappelai ce qu'ils s'étaient protesté sur le corps de leur père expiré ; je les conjurai, par l'amitié qu'ils avaient pour moi et par la douleur qu'ils me causaient, de finir une situation qui m'accablait ; je pris ma sœur par la main : « Non, mon frère, cet homme a été et sera toute sa vie insociable ; je veux m'aller coucher. — Non, chère sœur, vous ne me renverrez pas avec ce chagrin. — Je ne sais avec qui cet homme a vécu ; il est toujours prêt à soupçonner des complots. — Mon frère, laissez-la aller, vous voyez bien que quand nous nous embrasserons elle ne m'en aimera pas davantage. » Cependant j'entraînais ma sœur, qui se laissait aller en se faisant tirer. Nous arrivâmes enfin jusqu'au prêtre et je les rapatriai. Nous mangeâmes un souper froid, pendant lequel je leur fis à chacun un très-beau sermon. J'étais touché, je ne sais ce que je leur dis ; mais la fin de tout cela, c'est qu'ils se tendirent les mains d'un côté de la table à l'autre, qu'ils se les saisirent, qu'ils se les serrèrent, qu'ils avaient les larmes aux yeux ; et qu'après s'être avoué bien franchement leurs torts, ils me demandèrent mille pardons et m'accablèrent de caresses. Ce n'étaient pas des discours, c'étaient des mots entrecoupés, c'étaient les démonstrations les plus douces et les plus expressives.

L'abbé s'est levé de grand matin ; il est venu le premier dans ma chambre, et il m'a tenu des propos, moitié religion et moitié raison, qui n'étaient pas trop mauvais, et il m'a fait sentir au doigt que quand le cœur était partial, quoiqu'on

s'observât, il était impossible qu'il n'y parût pas dans les actions. Que répondre à cela? Que j'avais peu vécu avec lui, que je ne le connaissais pas autant que ma sœur, et autres forfanteries qu'on tient pour ne pas demeurer court, et qui ne trompent que ceux qui nous aiment et qui ont de l'intérêt à les croire; mais comment faire autrement? Pour ma sœur, contente d'elle et de moi, elle dormait. Voilà ma fricassée de poulet qui dort aussi ; l'appétit et ma bonne paysanne qui s'impatientent; allons la manger bien vite pour reprendre et continuer ce que vous ne pourrez peut-être pas lire. Qu'importe ! je vous écrirai toujours, ce sera comme le soir que je vous écrivais dans les ténèbres.

Ma fricassée était excellente et l'eau délicieuse. Ah! ma Sophie, si vous m'aviez vu manger! mais que je suis bête! je vous crois attentive à tout ce que je fais. Les pauvres gens sont si honteux de n'avoir point de dessert à me donner qu'ils n'oseraient presque le dire; ils me prennent au moins pour quelque gros bénéficier. Il est vrai que j'ai une chaise et des chevaux, mais point de laquais ; ils n'en savent pas si long, et ils ne m'en respectent pas moins. A propos, les chats de Champagne n'osent pas manger sur des assiettes, il faut qu'ils soient fripons de leur naturel; ils ont l'air de voler ce qu'on leur donne. Il y a bien des gens comme cela. Mais où en étais-je? Oh! la bonne eau! à votre santé, ma Sophie. Madame, permettez-vous? Oui.

Voici le moment terrible, celui des adieux; ils ont été bien tendres; j'ai jeté mes bras autour du cou de l'abbé; j'ai baisé ma sœur cent fois. Je parlais à l'abbé, mais je ne disais mot à ma sœur. En vérité, nous sommes bien nés tous les trois; mais il est impossible d'être de caractères plus divers. Ah! s'ils s'aimaient l'un l'autre comme ils m'aiment tous les deux ! S'ils avaient pu me charger la maison entière sur le corps, je vous l'aurais apportée. Nous avons une qualité commune, c'est la sensibilité et le désintéressement. L'abbé ne tient à rien, cela est sûr; l'argent n'en est pas excepté. J'ai oublié de vous dire qu'en parcourant les lettres que j'écrivais à mon père, il y avait trouvé quelques mots qui l'avaient offensé ; il s'en plaignit amèrement, et cela dans les premiers jours. Je lui dis : « Je ne sais ce qu'il y a dans ces lettres, je sais seulement qu'il n'y a

ni méchanceté, ni mauvais dessein; mais, mon frère, si j'ai quelque tort avec vous, quelque involontaire qu'il soit, je vous en demande pardon. » Il faut que ma sœur soit fière; j'entendis qu'elle grommelait : « Cela est bien humble pour un aîné. » Cela acheva de donner un grand prix à mon excuse. Je les ai laissés enchantés de moi, et tous ceux qui ont eu quelque part à nos affaires. Je ne saurais me dissimuler la joie que j'en ai. Ma Sophie, dites, vous qui êtes si souvent dans ce cas, cela n'est-il pas bien doux? Ils me louent à présent que je suis loin d'eux; ils se font en eux-mêmes de petits reproches et je m'applaudis. Mais je crois que mon cocher s'enivre avec l'hôte, car ils parlent guerre et religion. J'entends qu'ils crient : « Est-ce que Dieu » n'est pas le maître et le roi? voilà pourtant qu'on parle » encore d'impôts! » Qu'ils s'enivrent, n'est-ce pas là leur consolation ? Ils le sont de vin, je le suis d'amour; je n'ai pas le courage de les blâmer. Demain ils expieront leur ivresse; elle sera passée et la mienne durera. Mais du train que j'y vais je ne finirai point; tant mieux, n'est-il pas vrai, ma Sophie, si vous me lisez plus longtemps? Me voilà parti; me voilà à Chaumont; me voilà à Brethenay; c'est un petit village rangé sur la cime d'un coteau dont la Marne arrose le pied. Le bel endroit! Me voilà à Vignory.

Ma Sophie, quel endroit que ce Vignory ! Que la chère sœur ne me parle jamais de ses sophas, de ses oreillers mollets, de ses tapisseries, de ses glaces, de son froid attirail de volupté. Quelle comparaison entre tous ces colifichets artificiels et ce que j'ai vu ! Imaginez-vous une centaine de cabanes entourées d'eau, de vieilles forêts immenses, des coteaux, des allées de prés qui séparent ces coteaux, comme si on les y avait placés à plaisir. et des ruisseaux qui coupent ces allées-prairies. Non, pour l'honneur des garçons de ce village, je ne veux pas me persuader qu'il y ait là une fille pucelle passé quatorze ans; une fille ne peut pas mettre le pied hors de sa maison sans être détournée ; et puis le frais, le secret, la solitude, le silence, le cœur qui parle, les sens qui sollicitent... Ma Sophie, ne verrez-vous jamais Vignory ?

Mais les chevaux volent; me voilà déjà loin de ce lieu, me voilà à Provenchères; autre enchantement. Je n'ai jamais fait une si belle route; elle est fatigante pour les voitures; il faut

sans cesse descendre ou monter; mais elle est bien agréable pour le voyageur. Me voilà à Guémont, c'est de là que je vous écris avec la plume du curé tout ce qui me passe par la tête. Demain à Joinville, de bonne heure; à Saint-Dizier, à dîner; de Saint-Dizier à Isle, s'il se peut, dans le même jour, ou samedi dans la matinée, si c'est aujourd'hui jeudi, comme je crois; car je ne sais jamais bien le jour que je vis. Je vous aime tous les jours, et je ne distingue que celui où je me crois plus aimé.

Il est à peu près dix heures du soir; mes draps sont mis; on me les a promis blancs. Ces gens-là ne me tromperont pas. Je dormirai donc tout à l'heure. Bonsoir, ma Sophie; bonsoir, sa chère sœur: si c'est demain jour de poste à Joinville ou à Saint-Dizier, ce griffonnage partira. Je ne pense pas qu'on me retienne à Isle. On paraît trop pressé de vous rejoindre. Dieu veuille que cet empressement dure! S'il était réel, mes délais ont dû l'augmenter, mais on n'y connaît rien. Après-demain, Circé m'aura en sa puissance. Non, non, ma Sophie me garde, et celui que ma Sophie garde est bien gardé. Bonsoir, toutes les deux. A propos, vos dodos se touchent-ils encore? Je voudrais bien savoir cela. Je pourrais avoir à Isle des scrupules que cela m'aiderait à lever. Il me vient une bonne folie par la tête, c'est qu'on me fera coucher dans votre chambre. Madame votre mère est capable de cet effort-là. Ne m'avez-vous pas dit que cette chambre était parquetée? Mais je serai encore demain à ma lettre, si je m'y opiniâtre; c'est comme si j'étais à côté de vous; combien de fois je me suis levé et vous ai dit bonsoir à neuf heures. et n'étais pas encore parti à minuit! On n'entend rien aux amants! Ils semblent n'être pas faits pour être toujours ensemble, ni pour être séparés; toujours ensemble, on dit qu'ils s'useraient; séparés, ils souffrent trop. Bonsoir pourtant, et pour la dernière fois.

XIV

Saint-Dizier, 19 août 1759.

Me voilà hors de ce village appelé Guémont. Je n'y ai pas fermé l'œil; des bêtes, je ne sais quelles, m'ont mangé toute la

nuit; nous en sommes sortis à six heures, pas plus tôt. Les domestiques font à peu près avec moi ce qu'ils veulent. Nous avons fait nos quatre lieues et rafraîchi. Chemin faisant, nous avons laissé Joinville sur notre gauche; elle est perchée sur un rocher dont la Marne arrose le pied, et fait un fort bel effet. C'est une bonne compagnie que cette rivière; vous la perdez; vous la retrouverez pour la perdre encore, et toujours elle vous plaît; vous marchez entre elle et les plus beaux coteaux. Nous avons rafraîchi à un village appelé Lachecourt. Je me suis amusé là à causer avec un vieillard de quatre-vingt-dix ans. J'aime les enfants et les vieillards; je regarde ceux-ci comme des êtres singuliers que le sort a épargnés. L'hôtesse de l'endroit est une grosse réjouie qui dit que *sacredieu* n'est pas jurer. Quand elle jure, je ne sais plus ce qu'elle dit.

Il faut qu'on soit bien malheureux dans ce pays. Oh! combien on a de bénédictions pour trois sous! On me prend toujours pour un homme d'Église : on m'a appelé *Sa Grandeur*. J'ai répondu au premier : « Ce n'est pas moi, c'est ce cheval qui est grand ». J'étais déjà bien revenu des colifichets; je le suis bien davantage. Mon cœur s'émeut de la joie la plus douce quand mes semblables me bénissent.

C'est le petit château qui sera une maison bénie! C'est là que, sans glaces, sans tableaux, sans sophas, nous serons les mortels les plus heureux par le bien que nous ferons et par celui qu'on dira de nous. Quand on se tairait, le serions-nous moins? Une bonne action, qui n'est connue que du ciel et de nous, n'en est-elle pas encore plus belle? J'aime à croire, pour l'honneur de l'humanité, que la terre en a couvert et en couvrira une infinité avec ceux qui les ont faites. J'aime la philosophie qui relève l'humanité. La dégrader, c'est encourager les hommes au vice. Quand j'ai comparé les hommes à l'espace immense qui est sur leur tête et sous leurs pieds, j'en ai fait des fourmis qui se tracassent sur une taupinière. Il me semble que leurs vices et leurs vertus, se rapetissant en même proportion, se réduisent à rien.

Me voilà à Saint-Dizier. Il n'est qu'une heure et demie. Si ma Sophie était à Isle, j'y arriverais sûrement ce soir; mais elle n'y est pas, et je coucherai sûrement à Vitry où ailleurs, d'où je continuerai à lui griffonner encore un mot. Demain, je serai

au lever de madame votre mère. Le cœur m'en bat d'avance. On prépare mon dîner; en attendant, je vais vous faire part d'une petite aventure qui m'est arrivée à Langres, les derniers jours. Nous avons là une marquise de ***, qui n'est pas la moins spirituelle ni la moins folle de nos dames, qui le sont pourtant assez. Elle s'appelait auparavant Mlle de *** : elle me vint voir le matin presque dans mon lit ; notez cela. Nous sommes tombés fous l'un de l'autre. Nous avons arrangé la vie la plus agréable. Elle viendra passer neuf mois à Paris; les trois autres, nous irons les passer à *** ou à ***, comme il nous conviendra. Elle m'a envoyé, le lendemain de cette entrevue, un billet doux pour me rappeler mes engagements et me demander des vers pour une présidente de ses amies dont c'était la fête le lendemain. J'ai répondu à cela avec le plus d'esprit possible, le moins de sentiment et le plus de cette méchanceté qu'on n'aperçoit pas. Cela disait : Ordonnez-moi ce qu'il vous plaira; mais ne m'ordonnez pas d'avoir autant d'esprit que vous. Réchauffez mon esprit et mes sens, et j'oserai alors vous obéir. Pour vous expliquer la valeur de ce *j'oserai*, il faut que vous sachiez que cette marquise a eu un mari libertin, qui n'avait pas la réputation de se bien porter. C'est à ce propos que ma sœur, à qui elle disait : *Mademoiselle, pourquoi ne vous mariez-vous pas?* lui répondait : *Madame, c'est que le mariage est malsain.*

A ce soir encore un petit mot, mon amie. Je vais manger deux œufs frais et dévorer un pigeon, car j'ai de l'appétit; le voyage me fait bien; c'est cependant une sotte chose que de voyager : j'aimerais autant un homme qui, pouvant avoir une compagnie charmante dans un coin de sa maison, passerait toute la journée à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier. Tout ce griffonnage d'auberge, dont vous ne vous tirerez jamais, vous sera dépêché demain de Vitry, à l'adresse de M. ***.

P. S. J'allais faire une bonne sottise. Je croyais qu'il fallait passer à Vitry au sortir de Saint-Dizier, et point du tout. Je suis à la porte de la maison ; dans deux heures d'ici, je parlerai à madame votre mère. Le cœur me bat bien fort; que lui dirai-je? que me dira-t-elle? Allons, il faut arriver. Adieu, ma Sophie; je me recommande à vos souhaits. A vendredi.

J'oubliais de vous dire que je ne fis point les vers demandés, et que je suis parti sans rendre la visite à ma marquise.

XV

A Isle[1], 23 août 1759.

J'y suis, mademoiselle, dans ce séjour où je me suis fait attendre si longtemps. La chère maman avait la meilleure envie de me gronder, c'est-à-dire le plus grand empressement de vous rejoindre; mais vous savez combien en même temps elle est indulgente et bonne. Je lui ai dit mes raisons; elle ne les a pas désapprouvées, et nous avons été contents. Il était à peu près six heures lorsque la chaise est entrée dans l'avenue. J'ai fait arrêter; je suis descendu; je suis allé au-devant d'elle les bras ouverts; elle m'a reçu comme vous savez qu'elle reçoit ceux qu'elle aime de voir; nous avons causé un petit moment d'un discours fort interrompu, comme il arrive toujours en pareil cas. « Je vous espérais ce jour-là... — ... Je le voulais; mais cela n'a pas été possible. — ... Et cet autre jour-là?... — Comment le refuser à un frère, à une sœur qui l'ont demandé?... — Vous avez eu bien chaud?... — Oui, surtout depuis Perthes; car j'avais le soleil au visage..... — Bien fatigué?... — Un peu... — Votre santé me paraît bonne..... Je vous trouve le visage meilleur..... Et vos affaires? — Tout est arrangé..... — Tout est arrangé!..... Mais vous avez peut-être besoin d'être seul; venez, je vais vous mener chez vous..... »

J'ai donné la main, et l'on m'a conduit dans la chambre du

1. Le château d'Isle et le parc, dont J. N. Volland a laissé le plan, furent achetés en 1786 par le comte de Paillot, dont la tombe se voit dans le cimetière du village. Ils appartinrent ensuite aux familles de Chézat et Rouvay, puis à M. Royer, enfin à M. Chauvel. C'est la veuve de celui-ci qui les possède aujourd'hui.

Le château n'a que fort peu changé depuis un siècle. Les « boisures » dont parle Diderot et leurs trumeaux naïfs existent encore. Les grandes et les petites *vordes* n'ont pas perdu un seul de ces peupliers sous lesquels Diderot vint plus d'une fois rêver, et leurs pieds sont souvent baignés par sa « triste et tortueuse compatriote, la Marne », qui borne la propriété.

clavecin, où je suis resté un petit moment après lequel je suis rentré dans le salon, et j'y ai trouvé la chère maman qui travaillait avec Mlle Desmarets. Le soleil était tombé ; la fin du jour très-belle ; nous en avons profité. D'abord nous avons parcouru tout le rez-de-chaussée ; l'aspect de la maison m'avait plu ; j'en dis autant de l'intérieur. Le salon surtout est on ne peut pas mieux. J'aime les boisures et les boisures simples : celles-ci le sont. L'air du pays doit être sain, car elles ne m'ont point paru endommagées; et puis une porte sur l'avenue, une autre sur le jardin et sur les vordes : cela est on ne peut mieux. S'il en faut davantage à Mme Le Gendre dans le petit château, c'est qu'elle a le goût corrompu et que le faste lui plaît. Eh! madame! vous qui avez l'âme si sensible et si délicate, que le récit d'un discours honnête, d'une bonne action affecte si délicieusement, jetez vos coussins par les fenêtres, et vous mériterez une bénédiction de plus. Nous avons ensuite parcouru tout ce grand carré qui est à droite, et la grange, et les basses-cours, et la vinée, et le pressoir, et les bergeries, et les écuries. J'ai marqué beaucoup de plaisir à voir tous ces endroits, parce que j'en avais, parce qu'ils m'intéressent. Ces patriarches, dont on ne lit jamais l'histoire sans regretter leurs temps et leurs mœurs, n'ont habité que sous des tentes et dans les étables. Il n'y avait pas l'ombre d'un canapé, mais de la paille bien fraîche, et ils se portaient à merveille, et toute leur contrée fourmillait d'enfants.

La maman marche comme un lièvre; elle ne craint ni les ronces, ni les épines, ni le fumier. Tout cela n'arrête pas ses pas ni les miens, n'offense point son odorat ni le mien. Allez, pour un nez honnête qui a conservé son innocence naturelle, ce n'est point une chèvre, c'est une femme bien musquée, bien ambrée, qui pue. L'expression est dure, mais elle est vraie.

Cependant les chariots de foin et de grain rentraient, et cela me plaisait encore. Je suis un rustre et je m'en fais honneur, mesdames. De là, nous avons fait un tour de jardin que je trouvais petit; cette porte, qui est à l'extrémité et en face du salon, me trompait; je ne savais pas qu'elle s'ouvrît dans les vordes, et que ces vordes en étaient. Nous les avons parcourues ; nous avons passé les deux ponts; j'ai encore salué la Marne, ma compatriote et fidèle compagne de voyage. Ces vordes me

charment; c'est là que j'habiterais ; c'est là que je rêverais, que je sentirais doucement, que je dirais tendrement, que j'aimerais bien, que je sacrifierais à Pan et à la Vénus des champs, au pied de chaque arbre, si on le voulait, et qu'on me donnât du temps. Vous direz peut-être qu'il y a bien des arbres ; mais c'est que, quand je me promets une vie heureuse, je me la promets longue. Le bel endroit que ces vordes! Quand vous vous les rappelez, comment pouvez-vous supporter la vue de vos symétriques Tuileries, et la promenade de votre maussade Palais-Royal, où tous vos arbres sont estropiés en tête de choux, et où l'on étouffe, quoiqu'on ait pris tant de précaution en élaguant, coupant, brisant, gâtant tout pour vous donner un peu d'air et d'espace? Que faites-vous? où êtes-vous? Vous feriez bien mieux de venir que de nous appeler. Le sauvage de ces vordes et de tous les lieux que la nature a plantés est d'un sublime que la main des hommes rend joli quand elle y touche. O main sacrilége! vous la devîntes lorsque vous quittâtes la bêche pour manier l'or et les pierreries. Je l'ai vu ; nous nous y sommes assis ; nous y avons aussi causé de ce petit kiosque que vous avez consacré par vos idées. C'est là, madame[1], qu'on m'a dit que vous vous retiriez souvent pour être avec vous. Venez vous y réfugier encore. Le mortel qui vous estime et qui vous respecte le plus passera sans aller vous y interrompre. Venez ; il ne vous faut plus qu'un moment dans ce lieu solitaire pour concevoir que l'Être éternel qui anime la nature, qui est autour de vous, s'il est, est bon, et se soucie bien plus de la pureté de notre âme que de la vérité de nos opinions. Eh! que lui importe ce que nous pensons de lui, pourvu qu'à nous voir agir il nous reconnaisse pour ses imitateurs et pour ses enfants. Venez, vous n'y serez point troublée; ma profane Sophie et moi nous irons nous égarer loin de vous, et nous attendrons qu'Uranie nous fasse signe pour nous approcher d'elle. Cependant la chère maman veillera au bonheur et de celle qui médite et de ceux qui s'égarent. Voyez ce que peut sur moi le séjour des champs; je suis content de ce que j'écris, ou plutôt j'écris et je suis content, et je sens qu'à la ville, au lieu de me livrer aux charmes de la nature, je m'occuperais de la nuance subtile qui distingue les expressions hypocrisie, fausseté.

1. C'est à Mme Le Gendre qu'il s'adresse ici.

Nous sommes rentrés un peu tard. La rosée, chose que vous ne connaissez peut-être pas, mouille les plantes sur le soir et les rafraîchit de la chaleur du jour. Sans elle, nous nous serions peut-être promenés plus longtemps. Nous nous sommes un peu reposés dans le salon. Chemin faisant, j'ai entretenu madame votre mère de nos arrangements domestiques. Nous avons parlé de ses chères filles ; nous nous sommes attendris sur la mère et sur l'enfant. Je les ai peints dans ces jours de chaleur où l'on avait peine à se supporter, et où la mère prenait entre ses bras son enfant brûlant de fièvre, et la tenait des heures entières appuyée sur son sein. J'ai vu ses yeux s'humecter, et nous disions : Elle a si bien fait son devoir ! elle doit être si contente d'elle, qu'elle n'a qu'à revenir sur elle-même pour se consoler. La chère maman, à qui je témoignais mon inquiétude sur votre santé, m'a remis deux de vos lettres. J'en reçois aujourd'hui une troisième avec des plumes, de l'encre et du papier pour y répondre, et je n'en fais rien. Je laisse tout pour vous marquer le plaisir que j'ai d'être dans un lieu que vous avez habité. Ne nous y retrouverons-nous jamais tous, avec des âmes bien tranquilles et bien unies? Il serait tout élevé, tout bâti, ce petit château idéal.

Nous nous sommes couchés de bonne heure. Le lit m'a paru excellent, et il n'a tenu qu'à vous que j'y passasse la meilleure nuit; mais cet arrêt, dont je n'avais point entendu parler, m'est revenu par la tête, et m'a un peu tracassé[1]. Si vous n'étiez pas à la ville, il faudrait l'oublier, et puis le spectacle de la douleur qui vous environne et que mon imagination grossit, et ce frère de M. de Prisye, et tant d'autres victimes, et la nation, et les impôts! Nous y retournerons, pourtant, dans ce lieu de tumulte et de peines. Demain à Châlons, où M. Le Gendre nous attend, et mercredi, dans la matinée, je l'espère, à Paris, qui, malgré tout le mal que j'en pense et que j'en dis, est pourtant le séjour du bonheur pour moi. A mercredi, madame; à mercredi, mademoiselle; mercredi, je vous rendrai la chère maman, et vous m'aimerez bien. Cette chère et attentive maman est venue passer la matinée avec moi; elle m'a prévenu, et nous avons causé

1. Il s'agit de l'arrêt du 8 mars 1759, révoquant les lettres de privilége accordées à l'*Encyclopédie:* se peut-il que, cinq mois après sa promulgation, il fût encore inconnu à Diderot?

de vous; nous en parlerons souvent sur la route; c'est un sujet d'entretien qui nous est également cher.

XVI

A Châlons, le 25 août 1759.

Puisque j'ai encore un moment, je vais, mademoiselle, répondre à vos lettres. Ne me recommandez rien sur l'empressement que nous avons à vous rejoindre, ou envoyez-nous des ailes. J'ai joui de tous les plaisirs que vous me peignez; cependant je n'ai pas, à beaucoup près, l'embonpoint que vous me supposez; je me porte bien, et j'espère réparer le temps perdu, sans exposer ma santé. Mais, à propos de travail, le nouvel embarras qui survient aux libraires[1], et qui sera pour eux un nouveau sujet de dégoût, ne me laissera peut-être plus rien à faire. Il y a plus à gagner qu'à perdre à cela; c'est ce que la chère maman m'a très-bien prouvé, et puis elle ajoute : « Cet arrêt n'est peut-être qu'un bruit; vous connaissez Mlle Volland; son talent n'est pas fort sur les nouvelles. » Et je me prête à ses idées parce qu'elles me tranquillisent, et que le repos de l'âme m'est cher, comme vous savez, quoique vous vous amusiez souvent à me l'ôter. Sans savoir le détail de notre disgrâce, nous avons bien imaginé la désolation qu'elle a causée; mais vous y êtes, vous la voyez, et c'est autre chose. Bientôt nous serons aussi malheureux que vous. Ce ne sera pourtant pas le premier moment; il sera doux. Il a tant été désiré !

Je ne crois pas le projet d'affaiblir le luxe, de ranimer le goût des choses utiles, de tourner les esprits vers le commerce, l'agriculture, la population, ni aussi difficile, ni aussi dangereux que vous le croyez. Quand il y aurait un inconvénient momentané, qu'importe? On ne guérit point un malade sans le blesser, sans le faire crier, quelquefois sans le mutiler. J'apprends avec plaisir que la santé de Mme Le Gendre se refait. Si la vie

1. Aux libraires-éditeurs de l'*Encyclopédie*.

est une chose mauvaise, la raison, qui nous soumet à ses travers, en est du moins une bonne. Continuez vos promenades au Palais-Royal; dissipez cette chère sœur, dissipez-vous; appelez-moi quelquefois sur le banc de l'allée d'Argenson, et dites à ceux qui l'occupent qu'il est à la chère maman, et qu'ils aient à décamper. Oui, ma Sophie, oui, nos promenades me paraîtront toujours délicieuses; oui, nous les renouvellerons encore; nous interrogerons nos âmes, et, contents ou mécontents de leur réponse, nous aurons du moins la conscience de n'avoir rien dissimulé. La vôtre est-elle toujours bien pure? S'il y avait quelque chose là qu'il fallût vous pardonner, je le ferais sans doute; mais il m'en coûterait beaucoup. Je suis si accoutumé à vous trouver innocente! Voilà une phrase singulière; mais d'où vient donc que les expressions les plus honnêtes sont presque devenues ridicules? En vérité nous avons tout gâté, jusqu'à la langue, jusqu'aux mots. Il y a apparemment au milieu de la pièce une tache d'huile qui s'est tellement étendue qu'elle a gagné jusqu'à la lisière.

Me voici à cet arrêt du Conseil. Quels ennemis nous avons! qu'ils sont constants! qu'ils sont méchants! En vérité, quand je compare nos amitiés à nos haines, je trouve que les premières sont minces, petites, fluettes; nous savons haïr, mais nous ne savons pas aimer. C'est moi, moi, moi, ma Sophie, qui le dis. Cela serait-il donc bien vrai? Quant au bruit que j'étais parti pour la Hollande, que David m'avait devancé, que nous allions y achever l'ouvrage, je m'y attendais. Doutez de tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle la Pyrrhonienne, pourvu que vous en exceptiez les sentiments tendres que je vous ai voués : ils sont vrais comme le premier jour. Votre mot latin est bien plaisant; il faut que j'aie l'esprit mal fait; car j'entends malice à tout. J'ai tout reçu et à temps. Nous passons la journée ici; nous l'avons commencée fort doucement, comme je vous ai dit. Demain, nous irons nous emmesser à Vitry, et passer le reste du jour dans l'habitation de la chère sœur. J'aime les lieux où ont été les personnes que je chéris; j'aime à toucher ce qu'elles ont approché; j'aime à respirer l'air qui les environnait; seriez-vous jalouse même de l'air? Vous me pardonnerez d'avoir omis une poste sans vous écrire; et cela ne doit pas vous coûter beaucoup. Au reste, c'est comme de coutume, ce sont toujours

les fautes que je ne commets pas pour lesquelles je trouve de l'indulgence. Avec quelle chaleur votre sœur m'accuse! comme elle dit! quelle couleur ont ses expressions! comme elle dirait si elle aimait! comme elle aimerait! mais par bonheur ou par malheur, cet être singulier est encore à naître. Je n'ai point commis d'imprudence là-bas; rassurez-vous. J'ai quelquefois souri à certains propos, mais c'est tout. Vous avez vu le Baron au Palais-Royal; il est donc à Paris! Je me reproche de ne lui avoir écrit ni mon départ, ni mon séjour, ni mes arrangements, ni ma vie, ni mon retour. Grimm et ma Sophie ont tout pris; mais peut-être ne s'en est-il pas aperçu? De temps en temps je me tracasse sur des choses que je sens et que j'aperçois tout seul.

Pourquoi cette curiosité sur cette lettre de Grimm? Espérez-vous y trouver l'excuse de votre sœur et la vôtre? Tenez, ne faites plus de fautes; quand vous les réparez, vous les aggravez. Je m'y attendais, je m'y attendais, et je ne saurais vous dire combien ce reproche me touche doucement. N'y a-t-il point de mal à vous demander ce que c'est que cette belle dame qui s'intéresse à moi, et à qui je ne m'intéresse guère, puisque je ne la remets pas? mais il en est une autre qui m'a suivi jusqu'ici. Je n'ai que faire de vous la nommer; madame votre mère m'en parlait hier à table et m'examinait. Je crois aussi que mon discours et mon visage étaient un peu embarrassés. C'est que je ne saurais parler à moitié; il faut que je dise tout ou rien.

Il me dit des choses tendres, douces; il les pense; mais, n'en dit-il qu'à moi? Belle occasion pour mentir! Mais pourquoi faire de ces questions? il me prend envie d'imiter votre ton léger; mais je ne saurais. Non, mademoiselle; je n'aime que vous; je n'aimerai jamais que vous, et je ne laisserai jamais croire à une autre que je la trouve aimable sans me le reprocher. N'allez-vous pas dire encore de cette phrase qu'elle convient également à l'innocent et au coupable? La remarque que vous faites sur la circonspection des méchants n'est pas juste; et quand elle le serait, qu'est-ce que cela me fait? Je n'ai pas été circonspect; je me suis laissé aller tout bonnement, et les méchants ne font pas ainsi. Je suis bien aise que vous, Mme Le Gendre, Mlle Boileau me désiriez, pourvu que ce ne soit pas pour vous mettre d'accord. Je n'entends rien ni en fausseté ni en hypocrisie. Je me souviens seulement d'avoir lu

une fois sur la table d'un docteur de Sorbonne ces deux mots : « *Humilité*, pauvre vertu ; *hypocrisie*, vice dont il ne serait pas difficile de faire l'apologie. »

Adieu, madame, adieu, mademoiselle. Ni moi non plus je ne finirai pas sans vous renouveler les protestations que je vous ai faites si souvent et qui vous ont plu à entendre autant qu'à moi à vous les offrir, parce qu'elles sont vraies et qu'elles le seront toujours. Vous m'aimerez donc bien? Rappelez-vous tout, et faites vous-même ma réponse.

Mon respect à Mlle Boileau. Tout ce qu'il vous plaira à Mme Le Gendre ; je n'oserais presque plus lui parler. J'en dirais trop ou trop peu ; et ces mots sont peut-être dans ce cas.

XVII

Au Grandval, le 5 octobre 1759[1].

Que pensez-vous de mon silence? Le croyez-vous libre? Je partis mercredi matin. Il était onze heures passées que mon bagage n'était pas encore prêt, et que je n'avais point de voi-

1. Le Grandval ou le Grand-Val, château situé sur la commune de Sussy, arrondissement de Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise), appartient aujourd'hui à M. Berteaux, ancien négociant, qui l'acquit, il y a dix-huit ans, de M. Dubarry de Merval. Celui-ci l'avait racheté à la famille de Thierry, valet de chambre de Louis XVI, qui s'en était rendu propriétaire après la mort de d'Holbach, en 1789. Selon M. Berteaux, le Grandval appartenait en propre à Mme d'Aine. Les titres de propriété, dont quelques-uns remontaient au XVIe siècle, ont été dispersés en 1870, par les Prussiens ; il n'a été conservé que quelques plans représentant la façade du Grandval, lors de la vente à Thierry, la disposition intérieure et le parc. C'est présentement un long corps de logis, d'où s'avancent deux ailes, entre lesquelles est une sorte de cour pavée. Les toits pointus du plan de 1789 ont fait place à une toiture moderne. La façade sud (en venant de Sussy) a été entièrement remaniée, la façade nord a été flanquée d'une rotonde moderne, formant vestibule. Les fossés ont été en partie comblés. Deux très-belles avenues d'ormes, taillées à la française, encadrent la pelouse qui s'étend entre le château et la grille. A gauche (en se dirigeant vers cette grille), les anciens communs, restés intacts, forment une des ailes de la ferme, en partie reconstruite par M. Berteaux. Le moulin,

ture. Madame fut un peu surprise de la quantité de livres, de hardes et de linge que j'emportais. Elle ne conçoit pas que je puisse durer loin de vous plus de huit jours. J'arrivai une demi-heure avant qu'on se mît à table. J'étais attendu. Nous nous embrassâmes, le Baron et moi, comme s'il n'eût été question de rien entre nous. Depuis nous ne nous sommes pas expliqués davantage. Mme d'Aine [1], Mme d'Holbach, m'ont revu avec le plus grand plaisir, celle-ci surtout ; je crois qu'elle a de l'amitié pour moi. On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là que, entre Horace et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer. C'est mon occupation depuis six heures du matin jusqu'à une heure. A une heure et demie je suis habillé et je descends dans le salon où je trouve tout le monde rassemblé. J'ai quelquefois la visite du Baron ; il en use à merveille avec moi ; s'il me voit occupé, il me salue de la main et s'en va; s'il me trouve désœuvré, il s'assied et nous causons. La maîtresse de la maison ne rend point de devoirs, et n'en exige aucun : on est chez soi et non chez elle.

Il y a ici une Mme de Saint-Aubin qui a eu autrefois d'assez beaux yeux. C'est la meilleure femme du monde; nous faisons ordinairement ensemble un trictrac, soit avant, soit après dîner. Elle joue mieux que moi; elle aime à gagner; moi, je ne me soucie pas de perdre beaucoup; elle gagne donc; je ne perds que le moins que je peux, et nous sommes contents tous les deux. Nous dînons bien et longtemps. La table est servie ici comme à la ville, et peut-être plus somptueusement encore. Il est impossible d'être sobre, et il est impossible de

situé un peu au delà a disparu. Les vergers et les bois s'étendent jusqu'à la colline, d'où l'on domine La Varenne et qui offre aux regards un horizon immense.

L'intérieur du château a été aménagé selon les goûts modernes. Pourtant voici le grand salon, mais sa haute cheminée n'existe plus. La salle de billard, le salon de musique, sont intacts. La salle à manger a peu changé, mais la chapelle (à l'aile droite) où le « Croque-Dieu » de Sussy venait dire sa messe, est devenue une seconde salle à manger. Toutes les chambres du premier étage s'ouvrent sur le corridor qui s'étend d'un bout à l'autre de la façade. Celle de Diderot, située dans l'aile gauche, vaste et carrée, est éclairée par deux fenêtres, dont l'une s'ouvre précisément sur l'ancienne chapelle du rez-de-chaussée.

1. Femme du maître des requêtes de ce nom, mère de Mme d'Holbach.

n'être pas sobre et de se bien porter. Après dîner les dames courent; le Baron s'assoupit sur un canapé; et moi, je deviens ce qu'il me plaît. Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons promener; les femmes de leur côté, le Baron et moi du nôtre; nous faisons des tournées très-étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux. Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique, ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur une table. Nous nous reposons un moment, ensuite nous commençons un piquet. Le Baron nous fait la chouette. Il est maladroit, mais il est heureux. Ordinairement le souper interrompt notre jeu. Nous soupons. Au sortir de table nous achevons notre partie; il est dix heures et demie; nous causons jusqu'à onze, à onze heures et demie nous sommes tous endormis ou nous devons l'être. Le lendemain nous recommençons.

Voilà notre vie; et la vôtre, quelle est-elle? vous portez-vous bien? vous ménage-t-on? pensez-vous quelquefois à moi? m'aimez-vous toujours? Si vous n'avez point entendu parler de moi plus tôt, croyez que ce n'est pas ma faute. Le Grandval est à deux lieues et demie de Charenton, et à la même distance de Gros-Bois. Il n'y a point de poste plus voisine. J'espérais toujours qu'il nous viendrait quelqu'un que je chargerais d'une lettre pour la rue des Vieux-Augustins; mais nous n'avons encore vu personne, et nous ne sommes point dans un village. Cela n'empêchera point que je ne sois un peu plus exact dans la suite. Un domestique qui me sert portera mes lettres à Charenton: vous adresserez les vôtres au directeur de la poste pour m'être rendues, et le même domestique les prendra. Voilà qui est arrangé. Demain je saurai le nom de ce directeur; il sera prévenu. Mercredi ou jeudi vous saurez mon adresse, et nous tâcherons de réparer le temps perdu.

Mme d'Houdetot est venue ici de Villeneuve-le-Roi. C'est une sœur à Mme d'Épinay. Nous avons un peu jasé d'elle et de Grimm. Il n'y a pas d'apparence que je revoie mon ami aussitôt que je l'espérais; cela me fâche. Il serait venu ici, et

j'aurais eu quelqu'un à qui j'aurais ouvert mon cœur et parlé de vous. Ce cœur est malade, il est rempli de sentiments qui le surchargent et qui n'en peuvent sortir. Je prévois que l'ennui et le chagrin ne tarderont guère à me gagner, et qu'il faudra souffrir ou s'en retourner.

Il y a à Valence, en Dauphiné, un M. Daumont [1] qui me rendrait un grand service, s'il le voulait. J'en attends depuis deux mois des papiers qui compléteraient deux lettres, de seize que j'ai à rendre aux libraires. J'ai prié Le Breton de m'instruire de l'arrivée de ces papiers, de l'argent à toucher, de l'ouvrage à rendre. Les bons prétextes pour retourner à Paris! Ces papiers ne viendront-ils point?

Je travaille beaucoup; mais c'est avec peine. Il est une idée qui se présente sans cesse, et qui chasse les autres: c'est que je ne suis pas où je veux être. Mon amie, il n'y a de bonheur pour moi qu'à côté de vous; je vous l'ai dit cent fois, et rien n'est plus vrai. Si j'étais condamné à rester longtemps ici et que je ne pusse vous y voir, il est sûr que je ne vivrais pas; je périrais d'une ou d'autre façon. Les heures me paraissent longues; les jours n'ont point de fin; les semaines sont éternelles, je ne prends un certain intérêt à rien : si vous éprouvez les mêmes choses, que je vous plains! Mais que fait donc ce Grimm à Genève? qui est-ce qui l'y retient? Encore si je l'avais!

Il n'y a point de doute que si madame votre mère avait eu avec moi les procédés que je méritais, ou je ne serais pas venu ici, ou j'en serais déjà revenu. Mais je me dis : Quand je serais à Paris, qu'y ferais-je? Plus voisin d'elle et ne la voyant pas davantage, je n'en serais que plus tourmenté. Peut-être ajouterais-je à ses peines, par quelque visite inconsidérée? Et votre petite sœur, en avez-vous des nouvelles? Comment se porte-t-elle? Sa santé déjà ébranlée par les peines qu'elle a...

(*Le reste de la lettre manque.*)

1. Daumont (Arnulphe), savant médecin dauphinois, né en 1720, mort en 1800.

XVIII

A Paris, 9 octobre 1759.

Je revenais chercher mon bouquet, un mot doux, un baiser, une caresse... et vous saviez que j'arrivais, et que c'était le jour de ma fête[1] ! et vous vous êtes absentée ! mais il n'a pas dépendu de vous de rester ; il a fallu suivre. La mauvaise journée que vous aurez passée ! Bonsoir, ma chère amie ; vous vous portez bien ; Clairet me l'a dit ; c'est quelque chose. Cela me fait supposer qu'on ne manque pas tout à fait d'humanité. Vous avez envoyé un billet chez Grimm. Mauvaise tête, avez-vous pu penser que j'irais jusque-là ? Qu'eussiez-vous fait à ma place ? A la vôtre, j'aurais laissé le billet sur mon secrétaire, et moi j'aurais dit en moi-même : Il y aura après-demain quinze jours qu'elle n'a vu ce qu'elle aime ; elle a souffert, elle a désiré, elle est inquiète, son premier moment sera pour moi...

Ce n'est pas lui qui m'appelle ici, ma Sophie, c'est vous ; oui, c'est vous, croyez-le. Je vous le dis, je le lui dirais à lui-même, et il n'en serait pas fâché. C'est qu'il aime aussi, lui ; c'est qu'il y avait huit mois que nous ne nous étions embrassés ; c'est qu'il était deux heures et demie quand il est arrivé, et qu'à cinq il était reparti pour l'aller retrouver[2]... J'ai rendez-vous chez lui, au sortir d'ici... Quel plaisir j'ai eu à le revoir et à le recouvrer ! Avec quelle chaleur nous nous sommes serrés ! Mon cœur nageait. Je ne pouvais lui parler, ni lui non plus. Nous nous embrassions sans mot dire, et je pleurais. Nous ne l'attendions pas. Nous étions tous au dessert quand on l'annonça : *C'est monsieur Grimm. — C'est monsieur Grimm !* repris-je, avec un cri ; et je me levai, et je courus à lui, et je sautai à son cou ! Il s'assit, il dîna mal, je crois. Pour moi, je ne pus desserrer les dents, ni pour manger, ni pour parler. Il était à côté de moi. Je lui serrais la main, et je le regardais. Jugez combien je vais être heureux tout à l'heure que je vous

1. La Saint-Denis.
2. Mme d'Épinay.

reverrai !... Après dîner, notre tendresse reprit; mais elle fut un peu moins muette. Je ne sais comment le Baron, qui est un peu jaloux, et qui peut-être est un peu négligé, regardait cela. Je sais seulement que ce fut un spectacle bien doux pour les autres; car ils me l'ont dit. Enfin, chère amie, il est ici; quand il a su que vous y étiez aussi, il m'a dit : Et que faites-vous donc dans ces champs !...

On en a usé avec nous comme avec un amant et une maîtresse pour qui on aurait des égards; on nous a laissés seuls dans le salon; on s'est retiré, le Baron même. Il faut que notre entrevue l'ait singulièrement frappé. Mais à propos du Baron, le lendemain de son incartade, il entre chez moi le matin, et il me dit : « Il est une mauvaise qualité que j'ai parmi beaucoup d'autres que vous me connaissiez déjà : c'est que, sans être avare, je suis mauvais joueur; je vous ai brusqué hier, bien ridiculement; j'en suis bien fâché. » Comment trouvez-vous ce procédé? Très-beau, je pense! Adieu, ma Sophie; estimez le Baron : si vous le connaissiez, vous l'aimeriez trop.

XIX

9 octobre 1759.

La chaleur d'hier au soir est bien tombée. Je ne sens plus ce matin qu'une chose, c'est que je m'éloigne de vous. Tandis que M. de Montamy[1] et le Baron prennent des arrangements pour la distribution d'un cabinet d'histoire naturelle qui est resté enfermé dans des caisses depuis dix ans, je m'amuse à causer encore un moment avec vous. Ne trouvez-vous pas singulier que l'histoire naturelle soit la passion dominante de cet ami? qu'il se soit pourvu à grands frais de tout ce qu'il y a de plus rare en ce genre, et que cette précieuse collection soit restée des années entières dans le fond d'une écurie, entre la paille et le fumier? Les goûts des hommes sont passagers : ils

1. Voir sur M. de Montamy le t. X. (*L'histoire et le secret de la peinture en cire.*)

n'ont que des jouissances d'un moment. Ah! chère femme, quelle différence d'un homme à un autre! mais aussi quelle différence d'une femme à une autre!

Adieu, ma tendre amie; vous n'attendiez pas de moi ce billet, il vous en sera plus doux. Je m'en vais, et je souffre; je ne devinais guère hier au soir mon abattement de ce matin. Que serait-ce donc, si j'allais à mille lieues? Que serait-ce, si je vous perdais? mais je ne vous perdrai pas; il faut bien que je le croie, et que je me le dise pour n'être pas fou. Adieu.

XX

9 octobre 1759.

Je suis chez mon ami, et j'écris à celle que j'aime. O vous, chère femme, avez-vous vu combien vous faisiez mon bonheur! Savez-vous enfin par quels liens je vous suis attaché? Doutez-vous que mes sentiments ne durent aussi longtemps que ma vie? J'étais plein de la tendresse que vous m'aviez inspirée quand j'ai paru au milieu de nos convives; elle brillait dans mes yeux; elle échauffait mes discours; elle disposait de mes mouvements; elle se montrait en tout. Je leur semblais extraordinaire, inspiré, divin. Grimm n'avait pas assez de ses yeux pour me regarder, pas assez de ses oreilles pour m'entendre; tous étaient étonnés; moi-même j'éprouvais une satisfaction intérieure que je ne saurais vous rendre. C'était comme un feu qui brûlait au fond de mon âme, dont ma poitrine était embrasée, qui se répandait sur eux et qui les allumait. Nous avons passé une soirée d'enthousiasme dont j'étais le foyer. Ce n'est pas sans regret qu'on se soustrait à une situation aussi douce. Cependant il le fallait; l'heure de mon rendez-vous m'appelait : j'y suis allé. J'ai parlé à d'Alembert comme un ange. Je vous rendrai cette conversation au Grandval. Au sortir de l'allée d'Argenson, où vous n'étiez pas, je suis rentré chez Montamy, qui n'a pu s'empêcher de me dire en me quittant : « Ah! mon cher monsieur, quel plaisir vous m'avez fait! » Et moi, je répondais tout bas à l'homme

froid que j'avais remué : Ce n'est pas moi; c'est elle, c'est elle qui agissait en moi. A huit heures je l'ai quitté. Je suis chez lui[1]; je l'attends, et en l'attendant je rends compte des moments doux qu'ils vous doivent et que je vous dois : mais le voilà venu. Adieu, ma Sophie, adieu, chère femme! je brûle du désir de vous revoir, et je suis à peine éloigné de vous. Demain à neuf heures je serai chez le Baron. Ah! si j'étais à côté de vous, combien je vous aimerais encore! Je me meurs de passion. Adieu, adieu.

XXI

Au Grandval, 11 octobre 1759.

Je vois, ma tendre amie, que Grimm ne s'est pas acquitté bien exactement de sa commission. Je vous écrivais de chez lui avant-hier au soir; vous pouviez avoir ma lettre hier de bon matin, savoir qu'à neuf heures je serais chez le Baron, et me dire un petit mot d'adieu.

Nous dînâmes chez Montamy avec la gaieté que je vous ai dit. A six heures j'étais dans l'allée d'Argenson. Je regardai plusieurs fois sur un certain banc, je regardai aussi aux environs; mais je ne vis ni celle que je désirais, ni celle que je craignais; et je pensai que le temps incertain et froid vous aurait retenue à la maison, que vous y causiez avec le gros abbé[2], et que peut-être il faisait à votre mère des questions auxquelles vous aviez la bonté de répondre pour elle.

Je vous ai promis le détail de ce qui s'est dit entre d'Alembert et moi; le voici presque mot pour mot. Il débuta par un exorde assez doux : c'était notre première entrevue depuis la mort de mon père et mon voyage de province. Il me parla de mon frère, de ma sœur, de mes arrangements domestiques, de ma petite fortune et de tout ce qui pouvait m'intéresser et me disposer à l'entendre favorablement; puis il ajouta (car il en fallait bien venir à un objet auquel j'avais la malignité de me

1. Chez Grimm.
2. Le Monnier.

refuser) : « Cette absence a dû relentir un peu votre travail. — Il est vrai; mais depuis deux mois j'ai bien compensé le temps perdu, si c'est perdre le temps que d'assurer son sort à venir. — Vous êtes donc fort avancé? — Mes articles de philosophie sont tous faits; ce ne sont ni les moins difficiles ni les plus courts; et la plupart des autres sont ébauchés. — Je vois qu'il est temps que je m'y mette. — Quand vous voudrez. — Quand les libraires voudront. Je les ai vus ; je leur ai fait des propositions raisonnables ; s'ils les acceptent, je me livre à l'*Encyclopédie* comme auparavant ; sinon, je m'acquitterai de mes engagements à la rigueur. L'ouvrage n'en sera pas mieux, mais ils n'auront rien de plus à me demander. — Quelque parti que vous preniez, j'en serai content. — Ma situation commence à devenir désagréable : on ne paye point ici nos pensions; celles de Prusse sont arrêtées ; nous ne touchons plus de jetons à l'Académie française. Je n'ai d'ailleurs, comme vous savez, qu'un revenu fort modique ; je ne dois ni mon temps ni ma peine à personne, et je ne suis plus d'humeur à en faire présent à ces gens-là. — Je ne vous blâme pas ; il faut que chacun pense à soi. — Il reste encore six à sept volumes à faire. Ils me donnaient, je crois, 500 francs par volume lorsqu'on imprimait, il faut qu'ils me les continuent; c'est un millier d'écus qu'il leur en coûtera ; les voilà bien à plaindre ! mais aussi ils peuvent compter qu'avant Pâques prochain le reste de ma besogne sera prêt. — Voilà ce que vous leur demandez ? — Oui. Qu'en pensez-vous ? — Je pense qu'au lieu de vous fâcher, comme vous fîtes, il y a six mois, lorsque nous nous assemblâmes pour délibérer sur la continuation de l'ouvrage, si vous eussiez fait aux libraires ces propositions, ils les auraient acceptées sur-le-champ ; mais aujourd'hui qu'ils ont les plus fortes raisons d'être dégoûtés de vous, c'est autre chose. — Et quelles sont ces raisons ? — Vous me les demandez ? — Sans doute. — Je vais donc vous les dire. Vous avez un traité avec les libraires; vos honoraires y sont stipulés, vous n'avez rien à exiger au delà. Si vous avez plus travaillé que vous ne deviez, c'est par intérêt pour l'ouvrage, c'est par amitié pour moi, c'est par égard pour vous-même : on ne paye point en argent ces motifs-là. Cependant ils vous ont envoyé vingt louis à chaque volume ; c'est cent quarante louis que vous avez reçus et qui ne vous étaient pas dus. Vous

projetez un voyage à Wesel[1], dans un temps où vous leur étiez nécessaire ici ; ils ne vous retiennent point ; au contraire, vous manquez d'argent, ils vous en offrent. Vous acceptez deux cents louis ; vous oubliez cette dette pendant deux ou trois ans. Au bout de ce terme assez long, vous songez à vous acquitter. Que font-ils? Ils vous remettent votre billet déchiré, et ils paraissent trop contents de vous avoir servi. Ce sont des procédés que cela, et vous êtes plus fait, vous, pour vous en souvenir qu'eux pour les avoir. Cependant vous quittez une entreprise à laquelle ils ont mis toute leur fortune ; une affaire de deux millions est une bagatelle qui ne mérite pas l'attention d'un philosophe comme vous. Vous débauchez leurs travailleurs, vous les jetez dans un monde d'embarras dont ils ne se tireront pas sitôt. Vous ne voyez que la petite satisfaction de faire parler de vous un moment. Ils sont dans la nécessité de s'adresser au public ; il faut voir comment ils vous ménagent et me sacrifient. — C'est une injustice. — Il est vrai, mais ce n'est pas à vous à le leur reprocher. Ce n'est pas tout. Il vous vient en fantaisie de recueillir différents morceaux épars dans l'*Encyclopédie ;* rien n'est plus contraire à leurs intérêts ; ils vous le représentent, vous insistez, l'édition se fait, ils en avancent les frais, et vous en partagez le profit[2]. Il semblait qu'après avoir payé deux fois votre ouvrage ils étaient en droit de le regarder comme le leur. Cependant vous allez chercher un libraire au loin, et vous lui vendez pêle-mêle ce qui ne vous appartient pas. — Ils m'ont donné mille sujets de mécontentement. — Quelle défaite ! Il n'y a point de petites choses entre amis. Tout se pèse, parce que l'amitié est un commerce de pureté et de délicatesse ; mais les libraires, sont-ils vos amis ? votre conduite avec eux est horrible. S'ils ne le sont pas, vous n'avez rien à leur objecter. Savez-vous, d'Alembert, à qui il appartient de juger entre eux et vous ? Au public. S'ils faisaient un manifeste, et qu'ils le prissent pour arbitre, croyez-vous qu'il prononçât en votre faveur ? non, mon ami ; il laisserait de côté toutes les minuties, et vous seriez couvert de honte. — Quoi, Diderot, c'est vous qui prenez le parti des libraires ! — Les torts qu'ils ont avec moi ne m'empêchent

1. En 1752, le roi de Prusse, qui s'y trouvait, avait engagé d'Alembert à s'y rendre de son côté.

2. *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1750, 5 vol. in-12.

point de voir ceux que vous avez avec eux. Après toute cette ostentation de fierté, convenez que le rôle que vous faites à présent est bien misérable. Quoi qu'il en soit, votre demande me paraît petite, mais juste. S'il n'était pas si tard, j'irais leur parler. Demain je pars pour la campagne ; je leur écrirai de là. A mon retour, vous saurez la réponse ; en attendant, travaillez toujours. S'ils vous refusent les mille écus dont il s'agit, moi je vous les offre. — Vous vous moquez. Vous êtes-vous attendu que j'accepterais? — Je ne sais, mais ils ne vous aviliraient pas de ma main. — Dites que je ne m'engage que pour ma partie. — Ils n'en veulent pas davantage, ni moi non plus. — Plus de préface. —Vous en voudriez faire par la suite que vous n'en seriez pas le maître. — Et pourquoi cela? — C'est que les précédentes nous ont attiré toutes les haines dont nous sommes chargés. Qui est-ce qui n'y est pas insulté ?— Je reverrai les épreuves à l'ordinaire, supposez que j'y sois. *Maupertuis est mort. Les affaires du roi de Prusse ne sont pas désespérées.* Il pourrait m'appeler. — On dit qu'il vous nomme à la présidence de son Académie. — Il m'a écrit ; mais cela n'est pas fait. — Au temps comme au temps. Bonsoir. »

Il était sept heures et demie ; l'allée devenait froide ; l'architriclin de monseigneur m'attendait ; j'avais promis à Grimm qu'il m'aurait entre huit et neuf ; nous nous séparâmes donc. Je rentrai au Palais-Royal ; je causai environ trois quarts d'heure avec M. de Montamy. Les mœurs furent notre texte ; je dis là-dessus bien des choses dont je ne me souviens plus, si ce n'est que les hommes ont une étrange opinion de la vertu : ils croient qu'elle est à leur disposition, et qu'on devient honnête homme du jour au lendemain. Ils gardent leur linge sale tant qu'ils ont des vilenies à faire, et ils en font toute leur vie, parce qu'on ne quitte pas une habitude vicieuse comme une chemise. C'est pis que la peau du centaure Nessus ; on ne l'arrache pas sans douleur et sans cris : on a plus tôt fait de rester comme on est. Oh ! mon amie, ne faisons point le mal, aimons-nous pour nous rendre meilleurs, soyons-nous, comme nous l'avons été, censeurs fidèles l'un à l'autre. Rendez-moi digne de vous, inspirez-moi cette candeur, cette franchise, cette douceur qui vous sont naturelles. Il y a plus loin de notre état d'innocence actuelle à une première faute que d'une première faute à une seconde,

et que de celle-ci à une troisième. Si je vous trompais une fois, je pourrais vous tromper mille ; mais je ne vous tromperai jamais. Vous veillez au fond de mon cœur, vous êtes là, et rien de déshonnête ne peut approcher de vous. M. de Montamy me demanda ce que c'était qu'un homme heureux dans ce monde? Et je lui répondis : Celui à qui la nature a accordé un bon esprit, un cœur juste et une fortune proportionnée à son état. — Votre réponse, me dit-il, est celle que me fit un jour M. de Silhouette : il n'était pas alors fort opulent. Le contrôle général était bien loin de lui. Tous ses souhaits se bornaient à 30,000 livres de rente, et il s'écriait : « *Si je les ai jamais, je serai bien plus honnête homme.* » Si j'avais entendu ce discours de M. de Silhouette, j'en aurais peut-être conclu qu'il était un fripon : il y a de certains aveux sur lesquels on ne risque rien d'enchérir un peu. Tout le monde n'a pas ma sincérité. Quand je médis de moi, je ne ménage pas les termes. Je dis ce qu'on peut dire de pis, je ne laisse rien à ajouter à ceux qui m'écoutent ; et je me soucie fort peu qu'ils me prennent au mot. Vous surtout, mon amie, je ne veux pas que vous en rabattiez. Si le vice dont je m'accuse n'est pas dans mon cœur, il faut qu'il y en ait un autre dans mon esprit. Si ce principe vous paraît juste, vous m'apprécierez juste, et vous serez demain, après-demain, dans dix ans, également contente ou mécontente de moi. Faites-vous à mes défauts ; je suis bien vieux pour me corriger : il vous sera plus facile d'avoir une vertu de plus qu'à moi un vice de moins. Je vaux quelque chose par certains côtés ; par exemple, j'ai de l'esprit à proportion de celui qu'on a. Votre sœur m'en donnait quelquefois beaucoup. Avec vous, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Si vous me serrez dans vos bras, je jouis d'un bonheur au delà duquel je n'en conçois point. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle ; aujourd'hui je vous trouve plus belle encore ; c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus.

Au sortir du Palais-Royal, j'allai chez Grimm. Il n'y était pas ; je vous écrivis en attendant qu'il vînt ; il ne tarda pas. Nous causâmes de lui, de vous, de votre mère, de moi. Il n'entend rien à cette femme. J'ai apporté ici votre journal ; continuez-le-moi : je vous ferai le mien. Il sera peut-être un peu

monotone, surtout pendant que les jours continueront d'être pluvieux; mais qu'importe ? vous y verrez du moins que mes plus doux moments sont ceux où je pense à vous.

J'ai été occupé toute la matinée d'Héloïse et d'Abélard. Elle disait : « J'aimerais mieux être la maîtresse de mon philosophe que la femme du plus grand roi du monde. » Et je disais, moi : Combien cet homme fut aimé !

Adieu, ma Sophie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

XXII

Au Grandval, le 15 octobre 1759.

Voilà pour la troisième fois que j'envoie à Charenton, et point de nouvelles de mon amie. Sophie, pourquoi donc ne m'avez-vous point écrit ? Le domestique partit avant-hier à deux heures et demie ; je lui avais recommandé de mettre mes lettres dans la commode à laquelle je laisserais la clef. A six heures, je pensai qu'il pourrait être revenu. Jamais soirée ne me parut plus longue. Je montai, j'ouvris le tiroir ; point de lettres. Je descendis, j'avais l'air inquiet ; on s'en aperçut ; car tout ce qui se passe dans mon âme on le voit sur mon visage. On causa : je pris peu de part à la conversation ; on me proposa de jouer, j'acceptai. Au milieu de la partie, je quittai, j'allai voir, et je ne trouvai rien. Je me dis : Apparemment que ce coquin-là se sera amusé à boire, et qu'il ne viendra que bien tard. Tant mieux ; je me retirerai de bonne heure ; je serai seul ; je me coucherai, et je lirai la tête sur mon oreiller.

C'était un grand plaisir que je me promettais ; j'étais impatient qu'on eût servi, et qu'on eût soupé, et qu'on remontât. Ce moment enfin arriva ; je courus à la commode ; je ne doutai point d'y trouver ce que je cherchais, et je fus vraiment chagrin d'être trompé dans mon attente.

Qu'est-ce qui vous a empêchée de vous servir de l'adresse que je vous ai laissée ? Vos lettres se seraient-elles égarées ? Vous vengeriez-vous de mon silence ? Votre dessein serait-il de me faire éprouver par moi-même la peine que vous avez soufferte ?

Y aurait-il quelque chose de plus étrange que je ne conçois pas ? Je ne sais que penser. Nous attendons ce soir un commissionnaire. Il vient de Paris, il passera par Charenton. On lui a recommandé de voir à la poste s'il n'y aurait rien pour le Grandval. Il sera ici sur les sept heures. Il en est quatre. Je patienterai donc encore trois heures. En attendant, je causerai avec mon amie, comme si j'étais fort à mon aise, quoiqu'il n'en soit rien.

Hier, je perdis toute ma matinée, ou plutôt je l'employai bien. Je reçus un billet qui m'appelait à Sussy. Il était d'un pauvre diable qui a imaginé un projet de finance sur lequel il voulait avoir mon avis. C'est une combinaison ingénieuse de loteries et d'actions : il n'y a rien d'odieux; cela pourrait être durable ou momentané. Il en reviendrait au roi cent vingt millions[1]. Les riches ne seraient pas vexés; les pauvres deviendraient propriétaires d'un effet commerçable sur lequel il y aurait un petit bénéfice à faire pour eux. On fut assez surpris de me voir habillé et parti de si grand matin. Je ne doute point que nos femmes n'aient mis un peu de roman dans cette sortie. Je revins pour dîner. Il faisait du vent et du froid qui nous fermèrent. Je fis trois trictracs avec la femme aux beaux yeux d'autrefois; après quoi le père Hoop[2], le Baron et moi, rangés autour d'une grosse souche qui brûlait, nous nous mîmes à philosopher sur le plaisir, sur la peine, sur le bien et le mal de la vie. Notre mélancolique Écossais fait peu de cas de la sienne.

1. On lit dans la *Correspondance* de Grimm, 15 juillet 1763 : « Une feuille, portant pour titre : *Ressource actuelle,* propose une loterie de six cent mille billets, dont chaque billet serait de cent louis, ce qui produirait quatorze cent quarante millions. De cette somme effrayante, l'auteur détache deux cent quatre millions pour composer les lots de sa loterie, dont le gros est de vingt millions ; c'est une assez jolie petite somme pour risquer cent louis. Il est vrai aussi qu'il y a plus de cent cinquante-trois perdants contre un gagnant; mais l'auteur ne croit pas que ce soit un obstacle à voir sa loterie remplie. Auquel cas, il est en état de donner au roi, du soir au lendemain, un petit magot de douze cent trente-six millions pour les besoins actuels de l'État : il s'en faut bien que M. le contrôleur général trouve des ressources de cette abondance. » On voit que ce magnifique projet ressemblait fort, quant aux moyens, à celui dont parle Diderot. Peut-être n'est-ce que le même, revu et considérablement augmenté. (T).

2. M. Hoop, chirurgien écossais, sur qui nous n'avons pu trouver aucun détail biographique.

« C'est pour cela, lui dit Mme d'Aine, que je vous ai donné une chambre qui conduit de plain-pied de la fenêtre dans le fossé; mais ne vous pressez guère de profiter de mon attention. » Le Baron ajouta : « Vous n'aimez peut-être pas vous noyer; si vous trouvez l'eau froide, père Hoop, allons nous battre. » Et l'Écossais : « Très-volontiers, mon ami, à condition que vous me tuerez. »

On parla ensuite d'un M. de Saint-Germain qui a cent cinquante à cent soixante ans et qui se rajeunit, quand il se trouve vieux[1]. On disait que si cet homme avait le secret de rajeunir d'une heure, en doublant la dose il pourrait rajeunir d'un an, de dix, et retourner ainsi dans le ventre de sa mère. « Si j'y rentrais une fois, dit l'Écossais, je ne crois pas qu'on m'en fît sortir. »

A ce propos il me passa par la tête un paradoxe que je me souviens d'avoir entamé un jour à votre sœur, et je dis au *père* Hoop, car c'est ainsi que nous l'avons surnommé parce qu'il a l'air ridé, sec et vieillot : « Vous êtes bien à plaindre! mais s'il était quelque chose de ce que je pense, vous le seriez bien davantage. — Le pis est d'exister et j'existe. — Le pis n'est pas d'exister, mais d'exister pour toujours. — Aussi je me flatte qu'il n'en sera rien. — Peut-être; dites-moi, avez-vous jamais pensé sérieusement à ce que c'est que vivre? Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non vivant à l'état de vivant! Un corps s'accroît ou diminue, se meut ou se repose; mais s'il ne vit pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement, quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie? Il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir; c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos et celui-ci se meut; mais arrêtez, accélérez un corps non vivant, ajoutez-y, retranchez-en, organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez; si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre. Supposez qu'en mettant à côté d'une particule morte, une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps

1. Voir, sur ce célèbre aventurier et mystificateur, les *Souvenirs* du baron de Gleichen qui le connut particulièrement, et le t. III (p. 324) des *OEuvres inédites* de Grosley. Troyes et Paris, 1813, 3 vol. in-8.

vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très-forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi! la particule A placée à gauche de la particule B n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte; et voilà que celle qui était à gauche mise à droite, et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche? Y a-t-il un côté et un autre dans l'espace? Cela serait, que le sentiment et la vie n'en dépendraient pas. Ce qui a ces qualités les a toujours eues et les aura toujours. Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent, vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. — Dans vingt ans c'est bien loin! »

Et Mme d'Aine : « On ne naît point, on ne meurt point; quelle diable de folie! — Non, madame. — Quoiqu'on ne meure point, je veux mourir tout à l'heure, si vous me faites croire à cela. — Attendez : Thisbé vit, n'est-il pas vrai? — Si ma chienne vit, je vous en réponds, elle pense, elle aime, elle raisonne, elle a de l'esprit et du jugement. — Vous vous souvenez bien du temps où elle n'était pas plus grosse qu'un rat? — Oui. — Pourriez-vous me dire comment elle est devenue si rondelette? — Pardi, en se crevant de mangeaille comme vous et moi. — Fort bien, et ce qu'elle mangeait vivait-il? ou non? — Quelle question! pardi non, il ne vivait pas. — Quoi! une chose qui ne vivait pas, appliquée à une chose qui vivait, est devenue vivante et vous entendez cela? — Pardi, il faut bien que je l'entende. — J'aimerais tout autant que vous me dissiez que si l'on mettait un homme mort entre vos bras, il ressusciterait. — Ma foi, s'il était bien mort, bien mort...; mais laissez-moi en repos; voilà-t-il pas que vous me feriez dire des folies. »

Le reste de la soirée s'est passé à me plaisanter sur mon paradoxe... On m'offrait de belles poires qui vivaient, des raisins qui pensaient, et moi je disais : Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent! que sais-je? Peut-être

n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières. Peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype ! Et pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du même ordre? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus; mais tous ses principes sont vivants. O ma Sophie! il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous quand nous ne serons plus, s'il y avait pour nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun, si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous, si les molécules de votre amant dissous avaient à s'agiter, à s'émouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature! Laissez-moi cette chimère, elle m'est douce, elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous.

Mais il est sept heures, et ce maudit commissionnaire ne paraît pas. Je suis d'une inquiétude extrême. Il est sûr que j'irai demain moi-même à Charenton, à moins qu'un déluge de pluie ne m'en empêche.

Nous avons eu aujourd'hui à dîner Mme d'Houdetot; elle nous est venue de Paris, elle y retourne, et de là à Épinay. Elle aura fait ses bonnes onze lieues. Cette expédition d'Angleterre la tient dans de cruelles alarmes; c'est une femme pleine d'âme et de sensibilité. On parlait du vent sourd et continu qui fait mugir ici les appartements. J'ai dit que le bruit ne m'en déplaisait pas, qu'on en sentait mieux la douceur de l'abri, qu'il berçait, et qu'il inclinait à rêver doucement. « Cela est vrai, a-t-elle répondu, mais je ne l'entends point sans penser que peut-être il écarte les Anglais du détroit et que nous profitons de ce moment pour sortir de nos ports et jeter en Angleterre vingt-deux mille malheureux dont il n'en reviendra pas un. »

Il faut que vous sachiez que parmi ces vingt-deux mille hommes, il y a un M. de Saint-Lambert dont vous m'avez entendu parler souvent avec éloge, que la reconnaissance seule a attaché au prince de Beauveau, et qui le suit; sa perte,

si elle arrivait, nous causerait bien des regrets et lui coûterait à elle bien des larmes[1].

Il est neuf heures, nous avons fait un piquet à tourner, où, par parenthèse, j'ai essuyé un coup unique : quatorze d'as, quatorze de rois, sixième majeure, repic et capot en dernier. Notre commissionnaire est de retour. Tous ont reçu des nouvelles, excepté moi. Pas un mot ni de Grimm ni de Sophie. Il est impossible que vous ne m'ayez pas écrit. Il faut ou que mon domestique m'ait trompé et ne soit pas allé à Charenton, ou que le directeur des postes ait refusé mes lettres au commissionnaire, ou qu'il n'ait pas eu de quoi les retirer. Je fais toutes les suppositions qui peuvent me tranquilliser. J'accuse tout, hors vous.

On écrit de Lisbonne à notre voisin M. de Sussy que le roi de Portugal a proposé aux Jésuites de se séculariser ; que cinquante ont accepté ; que cent cinquante, dont on ignore la distinction, ont été mis sur un bâtiment, on ne sait pour quel endroit, et que quatre, encore détenus dans les prisons, seront suppliciés[2]. Saviez-vous cela ? Mais que les Jésuites tuent impunément ou non des rois, qu'eux et les rois deviennent ce qu'ils voudront, et que j'entende parler de mon amie. Où est-elle ? que fait-elle ? Si mes lettres n'ont pas le même sort que les siennes, elle en aura reçu avant-hier deux à la fois ; elle aura aussi celle-ci demain au soir, et peut-être... Mais je n'ose plus

1. C'est au moment du départ de Saint-Lambert que Mme d'Houdetot fit ce huitain exquis :

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un moment encore
Voudrait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine,
Pour être un plaisir.

2. A la suite de l'attentat du 3 septembre 1758 contre Joseph Ier, roi de Portugal, onze accusés furent condamnés à mort, mais les PP. Malagrida, Alexandre et de Matos ne furent pas compris dans l'exécution de ce jugement. Le 3 septembre 1759, anniversaire de l'attentat, les Jésuites furent expulsés de Portugal et leurs biens confisqués. On en déporta 600 (et non 150) en Italie. Alexandre et de Matos restèrent en prison. Malagrida ne fut supplicié que le 20 septembre 1761.

me flatter de rien, mon amie. Je suis venu ici pour travailler. Jusqu'à présent j'ai fait assez bien ; mais si la tête n'y est plus, que voulez-vous que je fasse du temps? Que vais-je devenir? Si la pluie, dont ce vent bruyant nous menace, pouvait tomber cette nuit! Je passerai donc la journée de demain sans un mot de vous! Le Baron me consulte sur des étymologies chimiques. Il voit que je suis en souci ; il me lit des traits d'histoire ; il cherche à m'intéresser; mais cela ne se peut; je suis ailleurs. Je vous conjure, mon amie, de me rendre à la campagne, à mes occupations, à la société, aux amusements, à mes amis, à moi-même. Je ne saurais sortir d'ici, et il est impossible que j'y vive si vous m'oubliez. Adieu, cruelle et silencieuse Sophie. Adieu.

XXIII

Au Grandval, le 18 octobre 1759.

Il n'y a sorte d'imaginations fâcheuses qui ne me viennent. Seriez-vous indisposée au point de ne pouvoir tenir une plume? La Touche est-il mort ou bien malade? Votre mère vous a-t-elle défendu de m'écrire? Êtes-vous à Paris? Êtes-vous en province? Quelque accident survenu à Mme Le Gendre ne vous aurait-il point appelée auprès d'elle? N'auriez-vous point envoyé vos lettres chez Grimm? Ne serait-il pas à Épinay? Ces lettres ne seraient-elles point retournées à Charenton, à Paris? Le ciel se fond en eau. Il n'y a pas moyen de s'éclaircir soi-même, ni par un autre. Si le Baron était un homme à qui l'on pût s'ouvrir, on aurait une voiture avec des chevaux et l'on irait à Charenton, peut-être même à Paris. Je vous ai écrit deux fois par la poste à l'adresse de M. La Touche, une troisième fois à votre adresse par un exprès, une quatrième aujourd'hui par un commissionnaire. Voilà ma cinquième lettre; mais que m'importe qu'elle vous parvienne ou non, si elle ne doit point avoir de réponse? Je n'entends non plus parler de Grimm que de vous. Je crois que demain je vous haïrai, et je vous oublierai tous les deux : je vous accorde encore vingt-quatre heures pour vous

amender. Il nous est venu aujourd'hui, de Sussy, la compagnie la plus brillante. Il n'a tenu qu'à vous que je fusse charmant. On nous a présenté une Anglaise vraiment anglaise : de grands yeux, un visage ovale, une petite bouche, de belles dents, la taille la plus menue; mais cela est bien raide, bien empesé, bien sérieux. Les hommes jouent au billard, les femmes sont autour de la table verte, et moi je ne sais que faire. Sortir? On ne mettrait pas un chien à la porte. Lire? je ne m'entendrais pas. Causer? je ne saurais m'y résoudre. Travailler? je l'ai essayé inutilement. Je veux lire de vos lettres; mais il ne m'en viendra point; je me le dis; j'en suis convaincu. Avec cela, j'en attends toujours; non, je n'en attends plus. Vous me faites passer de cruels moments. Celle-ci vous parviendra par un ami de la maison, il vous l'enverra. Je vais le charger de prendre votre réponse. Je lui écris pour cela; et voici ce que je lui écris :

« Je vous prie, monsieur, de faire passer cette lettre à son « adresse. J'espère qu'on y répondra. En ce cas, vous apporte- « rez vous-même la réponse si vous venez, ou vous la joindrez « aux lettres de Mme d'Aine, si votre arrivée ici se différait de « plusieurs jours. »

Je le prie aussi de voir chez le directeur de la poste de Charenton. En vérité, mon amie, voici ce qui va arriver : l'impatience me prendra, un beau matin je m'habillerai, et je partirai pour Paris. Ne m'aimez-vous plus? dites-le-moi. Vous serait-il arrivé quelque chose que vous rougiriez de m'apprendre? Ne faudra-t-il pas que vous me l'avouiez? Faites-le plus tôt que plus tard. Mais je suis fou; il n'est rien de tout cela; c'est autre chose que je n'entends pas, et qui s'éclaircira sans doute. Adieu! le commissionnaire de Mme d'Aine attend ce billet pour partir. Puisse-t-il être plus heureux que les précédents!

XXIV

Au Grandval, le 20 octobre 1759.

Vous vous portez bien, vous pensez à moi, vous m'aimez, vous m'aimerez toujours. Je vous crois; me voilà tranquille, je

renaîs; je puis jouer, me promener, causer, travailler, être tout ce qui vous plaira. Ils ont dû me trouver, ces deux ou trois derniers jours, bien maussade. Non, mon amie, votre présence même n'aurait pas fait sur moi plus d'impression que votre première lettre. Avec quelle impatience je l'attendais! Je suis sûr qu'en la recevant mes mains tremblaient, mon visage se décomposait, ma voix s'altérait; et que si celui qui me l'a remise n'est pas un imbécile, il aura dit : Voilà un homme qui reçoit des nouvelles ou de son père, ou de sa mère, ou de celle qu'il aime. Au même moment je venais de faire partir un billet où vous aurez vu toute mon inquiétude. Tandis que vous vous amusiez, vous ne saviez pas tout ce que mon âme souffrait.

On nous dit ici que Mlle Arnould était une Colette d'opéra maniérée, et d'une naïveté point du tout naïve[1]. Cet *on* n'est pas toutefois un homme d'un goût bien difficile. Je prétends, par exemple, que quand le devin leur dit :

La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant,

il ne faudrait pas qu'elle se rengorgeât, qu'elle portât la main à sa coiffure, ni qu'elle rajustât son jupon. Pour moi je ne sais qu'en penser, cela peut être bien, cela peut être mal. C'est selon la figure, les circonstances, ce qui a précédé le ton, le caractère du jeu dans les choses les plus légères, ainsi que dans les plus importantes. Il n'y a rien de bien que ce qui est un. Pourquoi ces gentillesses de conversation, qu'on a entendues avec tant de plaisir, s'émoussent-elles quand on les rend? C'est qu'on les présente isolées, c'est que l'intérêt du moment et de l'à-propos n'y est plus. Je sais bon gré à M. de Prisye de vous cultiver; vous lui parlez de moi quelquefois sans doute.

Si vous faites des médiateurs où vous gagnez beaucoup de fiches et peu d'argent, en revanche, je fais des piquets où je perds beaucoup d'argent et peu de fiches; ce sont les marqués qui me ruinent; ils ont des écarts pusillanimes. Moi, je songe à faire beaucoup de mal; eux à s'en garantir.

1. Sophie Arnould, qui n'était à l'Opéra que depuis le 15 décembre 1757, venait de prendre le rôle de Colette du *Devin de village*.

Je l'ai vu ce papier de Genève [1], vous le verrez aussi et vous direz, comme moi, qu'il a le diable au corps, et qu'il vaut mieux le supprimer que de s'exposer au soupçon de l'avoir fait ou publié. L'auteur n'est pas un homme assez sûr. Les autres ont payé cent fois pour ses folies; pourquoi cela n'arriverait-il pas encore une? Qui est-ce qui peut se promettre de la discrétion de celui qui ne s'est jamais tu, et qui ne risque rien à parler? Où est la précaution qui ne puisse tromper? J'ai appris à me méfier des hasards; il y en a de si bizarres. Par exemple, je vous prédis (puissé-je être un prophète menteur), que ce commerce de lettres perdra votre sœur; je ne sais ni quand ni comment cela se fera; mais le temps amène tout ce qui est possible. Les choses se combinent de tant de façons que l'événement fâcheux a lieu tôt ou tard. Encore si elle aimait! si cette consolation lui était aussi essentielle qu'à nous! si elle avait un engagement de cœur! s'il s'agissait d'adoucir les ennuis de deux amants séparés, d'épancher dans un cœur la tendresse dont on est rempli! mais il n'y a aucun de ces *si*. En vérité, il y a peu de prudence d'un côté et nulle délicatesse de l'autre; vous ne serez quitte ni envers elle ni envers vous-même, si vous ne la prêchez pas fortement là-dessus, et si ce maudit paquet, qui court après elle, vient à rencontrer son mari. Voyez cependant; rassurez-vous. Les piéges que le sort nous tend sont plus fins, le mal qu'il nous réserve est moins attendu. La circonstance que je crains, c'est celle où elle croira avoir tout prévu, et où elle dormira paisiblement sur ces précautions.

Je ne connais pas Mme de Néeps; mais j'ai vu quelquefois son mari, qui est homme de sens et qui a la réputation d'un homme de bien.

Cela est singulier; entre les raisons que j'imaginais de votre silence, l'indisposition de votre baron m'est venue..... Il a résolu de mourir à votre insu. Pardonnez-lui cette nuit d'alarmes; mais craignez qu'il nous donne quelque jour un fâcheux réveil.

Il est impossible d'être sobre ici; il n'y faut pas penser. J'arrondis comme une boule; je continue à profiter; vous ne pourrez plus m'embrasser. Votre sœur ne me reconnaîtra plus,

1. Allusion probable à *Candide* qui venait de paraître.

et... j'allais ajouter là une bonne folie que je vous laisse à deviner.....

Adieu, mon amie. Il y a sûrement une de vos lettres à Charenton; demain on me l'apportera, ou on ira la chercher d'ici.

Notre vie est toujours la même. On travaille, on mange, on digère si l'on peut, on se chauffe, on se promène, on cause, on joue, on soupe, on écrit à son amie, on se couche, on dort, on se lève, et l'on recommence le lendemain.

Notre causerie a été fort chaude et fort variée aujourd'hui. M. d'Holbach soutient qu'il ne faut jamais plaisanter au jeu ; qu'en pensez-vous? Autre paradoxe : qu'on ne corrige les hommes de rien. Je vois à cela deux choses : l'une, qu'il se fâche aisément quand il perd, et qu'il voudrait bien s'excuser le peu de succès de l'éducation de ses enfants..... Je les ai laissés sur une bonne folie. Ils en ont pour jusqu'à minuit, s'ils le veulent. J'ai dit : Veut-on semer une graine ; on défriche, on laboure, on herse. Veut-on planter un arbre ; on choisit le temps, la saison ; on ouvre la terre, on la prépare ; il y a des soins que l'on prend. Quelle est la fleur qui n'en exige pas? Il n'y a que l'homme qu'on produise sans préparation. On ne regarde ni à sa santé ni à celle de la mère ; on a l'estomac chargé d'aliments, la tête échauffée de vin ; on est épuisé de fatigue ; on est embarrassé d'affaires, abattu de chagrins. L'Écossais a dit : « Quand on cherche à les faire sains, on les fait sots. »

Cela est aussi vrai que quand le père et la mère sont innocents tous les deux, on les fait fous. Sans plaisanter, c'est un ouvrage assez important pour y procéder avec quelque circonspection.

Il a fait une après-dînée charmante. Nos jardins étaient couverts d'ouvriers et vivants. J'ai été voir planter des buis, tracer des plates-bandes, fermer des boulingrins. J'aime à causer avec le paysan ; j'en apprends toujours quelque chose. Ces toiles qui couvrent en un instant cent arpents de terre sont filées par de petites araignées dont la terre fourmille : elles ne travaillent que dans cette saison et que certains jours.

A gauche de la maison, nous avons un petit bois qui la défend du vent du nord ; il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, à travers

des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil en tout à fait pittoresque et sauvage. C'est là qu'on allait chercher, il y a deux mois, le frais contre les chaleurs brûlantes de la saison. Il n'y a plus moyen d'en approcher; il faut tourner autour et prendre le soleil.

Nous avons été à Amboile[1] : nous avons vu la folie d'un homme à qui il en coûte cent mille écus pour augmenter son château de douze pieds, et nous avons ri. Ce château, avec les eaux qui l'entourent et les coteaux qui le dominent, a l'air d'un flacon dans un seau de glace.....

Vous êtes bien hardie de lire deux pages d'une de mes lettres à votre mère; mais cela vous a réussi. A la bonne heure pour cette fois, ma mie; croyez-moi, n'y revenez plus..... Je viens de recevoir votre lettre qui finit par ces mots : « Mercredi, à onze heures. Bonsoir, mon tendre ami; je dors plus d'à moitié, et je ne vous en aime pas moins. » Je me trompe : c'est, mon amie, que je les ai toutes sous les yeux. La dernière est de jeudi, à minuit. Dieu veuille que vous n'en ayez point écrit depuis. M. Hudet m'a fait dire que la première qui lui viendrait sous enveloppe serait renvoyée à Paris. Je me hâte de vous prévenir, adressez dans la suite : *A M. Hudet, pour remettre à M. Diderot;* ou bien envoyez chez le Baron, ou chez M. d'Aine, maître des requêtes, rue de l'Université, avec mon adresse au Grandval; mais le plus sûr est M. Hudet, pourvu qu'il n'y ait point d'enveloppe : l'enveloppe fait perdre le port au fermier et le bénéfice au directeur. Si ce n'est pas leur compte, ce n'est pas mon intention.

Vos conjectures sur Villeneuve et d'Alembert ne sont pas tout à fait sans fondement. Me voilà hors d'un grand souci. Le paquet errant est arrivé à sa destination; j'y répondrai, au reste, quand j'en aurai le temps et l'espace; je ne saurais m'empêcher de vous dire que la fin celui-ci est de la plus grande beauté. J'en suis touché jusqu'aux larmes. Je coucherai aussi sur cette urne. Adieu, ma tendre, ma respectable amie; je vous aime avec la passion la plus sincère et la plus forte. Je voudrais vous aimer encore davantage, mais je ne saurais.

1. Amboile ou Ormesson, château situé à côté du Grandval et appartenant alors à la famille d'Ormesson.

XXV

Le 30 octobre 1759.

Voici, mon amie, la lettre que je vous ai promise. Ayez la patience de la lire jusqu'à la fin; vous y trouverez peut-être des choses qui ne vous déplairont pas.

Il fit dimanche une très-belle journée; nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne; nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny.

Le village couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent. Les paysans y ont établi de pêcheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond; Chennevières et Champigny, de l'autre, sur les sommets; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. L'imagination aurait peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là. Nous nous sommes proposé d'y retourner, quoique nous en soyons revenus tous écloppés. Je m'étais fiché une épine au doigt; le Baron était entrepris d'un torticolis, et un mouvement de bile commençait à tracasser notre mélancolique Écossais.

Il était temps que nous regagnassions le salon. Nous y voilà, les femmes étalées sur le fond, les hommes rangés autour du foyer; ici l'on se réchauffe; là on respire. On est encore en silence, mais ce ne sera pas pour longtemps. C'est Mme d'Holbach qui a parlé la première, et elle a dit :

— Maman, que ne faites-vous une partie? — Non; j'aime mieux me reposer et bavarder. — Comme vous voudrez. Reposons nous et bavardons.

Il est inutile que je vous nomme dans la suite les interlocuteurs, vous les connaissez tous.

— Eh bien! philosophe, où en êtes-vous de votre besogne?

— J'en suis aux Arabes et aux Sarrasins [1]. — A Mahomet, le meilleur ami des femmes? — Oui, et le plus grand ennemi de la raison. — Voilà une impertinente remarque. — Madame, ce n'est point une remarque, c'est un fait. — Autre sottise ; ces messieurs sont montés sur le ton galant.

— Ces peuples n'ont connu l'écriture que peu de temps avant l'hégire. — L'hégire! quel animal est-ce là? — Madame, c'est la grande époque des musulmans. — Me voilà bien avancée ; je n'entends pas plus son époque que son hégire, et son hégire que son époque. Ils ont la rage de parler grec.

— Antérieurement à cette époque, c'étaient des idolâtres grossiers; celui à qui la nature avait accordé quelque éloquence pouvait tout sur eux. Ceux qu'ils honoraient du nom de *chated* étaient pâtres, astrologues, musiciens, poëtes, médecins, législateurs et prêtres, caractères qu'on ne trouve guère réunis dans une même personne que chez les peuples barbares et sauvages. — Cela est juste. — Tel fut Orphée chez les Grecs, Moïse chez les Hébreux, Numa chez les Romains. — Point de nouvelles de Paris, mes buis ne seront pas plantés cet automne. Ce Berlize [2] est un baguenaudier. Il m'en faut cent cinquante bottes et il m'en envoie quatre-vingts. — Ces plates-bandes seront fort bien; qu'en pensez-vous? — A merveille. — Je voudrais bien que M. Charon [3] revît son jardin.

— Les premiers législateurs des nations étaient chargés d'interpréter la volonté des dieux, de les apaiser dans les calamités publiques, d'ordonner des entreprises, de célébrer les succès, de décerner des récompenses, d'infliger des châtiments, de marquer des jours de repos et de travail, de lier et d'absoudre, d'assembler et de disperser, d'armer et de désarmer, d'imposer les mains pour soulager ou pour exterminer. A mesure qu'un peuple se police, ces fonctions se séparent..... Un homme commande....., un autre sacrifie....., un troisième guérit....., un quatrième, plus sacré, les immortalise..... et s'immortalise lui-même.

1. En effet, ce qu'on va lire est, moins les interruptions, bien entendu, reproduit dans l'article *Sarrasins* de l'*Encyclopédie*. Voir t. XVII, p. 36 et suiv.

2. Intendant du baron d'Holbach.

3. M. Charon était le précédent propriétaire du Grandval.

— Madame, ce qu'ils disent là est fort beau. — Je me soucie bien de ce qu'ils disent; je pense à mes buis. Il y a longtemps que nous n'avons vu la *Parfaite-Union*. — Tant mieux. — Ils sont pourtant à Saint-Maur. Qu'ils y restent..... — Cette femme-là est plus femme que toutes les autres femmes ensemble. — Jamais elle ne sait ce qu'elle veut. — Pardonnez-moi; mais elle n'est jamais contente de ce qu'elle a. — Je la trouve plus malheureuse que folle. Il n'y a rien de si incommode que le désir, si ce n'est la possession. — Cependant il faut avoir ou manquer. — C'est une assez triste nécessité.....

— Ce fut un certain *Moramere* qui inventa l'alphabet arabe, et la nation fut partagée en érudits ou gens qui savaient lire, et en idiots. Le saint prophète ne sut lire ni écrire. De là, la haine des premiers mulsumans contre toute espèce de connaissance; le mépris qui s'en est perpétué jusqu'à ce jour, et la plus longue durée garantie à ses impostures..... C'est une observation assez générale que la religion perd à mesure que la philosophie gagne. On en conclura tout ce qu'on voudra contre l'inutilité de l'une ou contre la vérité de l'autre.

— Votre madame de *** nous avait promis. Que diable fait-elle à Paris? — Elle enrage. — De quoi? elle ne manque pas de figure; elle a de l'esprit; tout le monde l'aime. — Et, ce qui vaut encore mieux, elle n'aime personne. — Maman, vous riez toute seule. — Je pense à la figure de son petit magot. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au manche d'une basse de viole? Imaginez cet outil-là entre les jambes de sa femme. — Allons, mesdames, courage. — Pardi, mon gendre, laissez-nous médire un peu de notre prochain. Je suis sûre qu'on en fait autant de nous sans que je m'en chagrine ; c'est que je ne me chagrine de rien. — Et puis, comment pardonner aux défauts de ses amis, si on ne les connaît pas? — Ma femme. — Qu'avez-vous à dire à cela? — Que vous alliez prendre votre mandore et que vous nous en jouiez quelques airs. Ce bruit sera moins désagréable et plus innocent. — Ma fille, je te prie de n'en rien faire; je ne conçois rien de si maussade que ton mari quand il est malade. C'est comme les autres quand ils se portent bien. Et que diantre, radotez de votre philosophie, et ne vous mêlez pas de nous. Vous étiez dans les sérails, retournez-y. — C'est le plus court.....

— Eh bien! philosophe, vous disiez donc que plus il y aura de penseurs à Constantinople, moins on fera de pèlerinages à la Mecque. — Oui. — Je suis de son avis. — Je pense même que, quand il y a dans une capitale un acte religieux annuel et commun, on peut le regarder comme une mesure assez sûre du progrès de l'incrédulité, de la corruption des mœurs et du déclin de la superstition nationale. — Comment cela? — Le voici : supposons, par exemple, qu'il y eût en 1700, trente mille pèlerinages à la Mecque, ou trente mille communions sur une paroisse, et qu'en 1750 il ne se fît plus que dix mille pèlerinages et dix mille communions, il est certain que la foi, et tout ce qui y tient, se serait affaibli de deux tiers.

— Mademoiselle Anselme. — Madame. — Vous avez bien le plus vilain cul qui se puisse. — En vérité, ma belle-mère, vous êtes d'une folie! — Au sérail, mon gendre! Oh! mademoiselle, un très-vilain cul. — Je ne m'en soucie guère ; je ne le vois pas. — Mais c'est qu'il est noir, ridé, maigre, sec, petit, plissé, chagriné! Si saint Pierre le savait, il en rabattrait un peu. — Elle a un si joli visage! comment aurait-elle un si vilain cul? — Voilà mon philosophe qui m'a devant lui, et qui conclut du visage au cul. Tant y a que le sien est fort laid et que je m'en crois, car je l'ai vu. — Vous l'avez vu, madame? — Oui, je l'ai vu..... toute la nuit en rêve.

— Eh bien! philosophe? — Je ne sais plus où j'en suis. — Et laissez là ces folles. — Ma foi, elles parlent d'un cul qui m'a tourné la tête. — Vous en étiez à l'acte religieux annuel, et au déclin de la superstition nationale. — M'y voilà. Je pense que ce déclin a un terme; les progrès de la lumière sont limités; elle ne gagne guère les faubourgs. Le peuple y est trop bête, trop misérable et trop occupé : elle s'arrêta là; alors le nombre de ceux qui satisfont, dans l'année, à la grande cérémonie est égal au nombre de ceux qui restent, au milieu de la révolution des esprits, aveugles ou éclairés, incurables ou incorruptibles, comme il vous plaira. — Ainsi voilà le troupeau de l'Église. — Il peut s'accroître, mais non diminuer. — La quantité de la canaille est à peu près toujours la même.

— Écoutez, madame, écoutez. — Je m'ennuie assez sans cela. Il ne me fallait plus que la *Socoplie*..... J'étais faite cette année pour voir de vilains culs..... Il y a deux mois que j'étais

seule ici ; je ne savais que devenir ; je me fis mener à Bonneuil, et dare, dare, dare, voilà un homme qui vient en cabriolet, comme si le diable l'emportait. Vous savez ce tournant vers l'église, il y avait là une femme montée sur un âne, entre deux paniers ; et crac, le moyeu du cabriolet accroche un panier, et voilà l'âne, les quatre fers en l'air d'un côté, et les paniers et la femme, les quatre fers en l'air, de l'autre. On s'amasse, on redresse les paniers, on relève l'âne par la queue ; cependant on laissait là cette pauvre femme qui criait comme une femme troussée. — Mais il y en a qui ne crient pas trop. — Aux sérails. — Là comme ailleurs.

L'Alcoran fut le seul livre de la nation pendant plusieurs siècles ; on brûla les autres, ou parce qu'ils étaient superflus, s'il n'y avait que ce qui est dans l'Alcoran, ou parce qu'il étaient pernicieux, s'ils contenaient autre chose que ce qui y est. Ce fut d'après ce raisonnement qu'on chauffa pendant six mois les bains d'Alexandrie des ouvrages du temps précédent. L'imposteur n'était plus, lorsque des fanatiques remplis de son esprit damnaient le calif Almamon pour avoir accueilli la science au détriment de la sainte ignorance des fidèles croyants. Ils disaient : Si quelqu'un ose l'imiter, il faut l'empaler et le porter de tribu en tribu, précédé d'un héraut qui criera : C'est ainsi qu'on traitera l'impie qui préférera la philosophie profane à la divine tradition, la raison au miraculeux Alcoran.

Cependant les Omméades firent peu de chose pour les savants. Les Abbassides osèrent davantage. Un d'entre eux institua des pèlerinages, éleva des temples, prescrivit des prières publiques et se montra si religieux qu'il put, sans irriter les dévots, attacher près de lui un astrologue et deux médecins chrétiens. Il n'y a point de sectes que les musulmans haïssent autant que la chrétienne. Cependant les lettrés que les derniers Abbassides appelèrent à leur cour étaient tous chrétiens. Le peuple n'y prit pas garde. — C'est qu'il était heureux sous leur gouvernement. Je dirais volontiers à un prince... — Est-ce qu'on dit quelque chose aux princes ? Mais voyons, père Hoop, ce que vous leur diriez. — Soyez bons ; soyez justes ; soyez victorieux ; soyez honorés de vos sujets et redoutés de vos voisins. — Rien que cela ? — J'ajouterais : Ayez une armée nombreuse à vos ordres, et vous établirez la tolérance universelle ; vous renver-

serez ces asiles de l'ignorance, de la superstition et de l'inutilité. — Voulez-vous vous taire! vous ne savez donc pas que je veux fonder un couvent au Grandval? — Beau projet!... Vous réduirez à la simple condition de citoyens ces hommes de droit divin qui opposent sans cesse leurs chimériques prérogatives à votre autorité; vous reprendrez ce qu'ils ont extorqué de l'imbécillité de vos prédécesseurs; vous restituerez à vos malheureux sujets la richesse dont ces dangereux fainéants regorgent; vous doublerez vos revenus, sans multiplier les impôts; vous réduirez leur chef orgueilleux à sa ligne et à son filet; vous empêcherez des sommes immenses d'aller se perdre dans un gouffre étranger d'où elles ne reviennent plus; vous aurez l'abondance et la paix; et vous régnerez, et vous aurez exécuté de grandes choses, sans exciter un murmure, sans verser une goutte de sang. — Pardi c'est un bel instrument que la langue; comme il enfile cela! — Mais il faudrait, avant tout, qu'un souverain fût bien persuadé que l'amour de ses peuples est le seul véritable appui de sa puissance. Si, dans la crainte que les murs de son palais ne tombent en dehors, il leur cherche des étais, il y en a certains qui tôt ou tard les renverseront en dedans. Un souverain prudent isolera sa demeure de celle des dieux. Si ces deux édifices sont trop voisins, le trône sera gêné par l'autel, l'autel par le trône; et il arrivera quelque jour que, portés l'un contre l'autre avec violence, ils s'ébranleront tous les deux. — Il ne serait pas difficile à un prince politique de soulever le haut clergé contre la cour de Rome, ensuite le bas clergé contre le haut, puis d'avilir le corps entier. — Les voilà-t-il pas qui rêvent comment on pourrait traîner la sainte Église de Dieu dans la boue! Voulez-vous vous taire, vilains athées que vous êtes! — Mais à propos, le petit Croque-Dieu de Sussy ne vient-il pas souper? — Pardi, mon gendre, s'il vient, ménagez un peu ses oreilles; comment voulez-vous qu'il dise la messe, quand il a ri de vos ordures? — Qu'il ne la dise pas. — Il ne lui est pas aussi facile de se passer de la dire qu'à vous de l'entendre. — Je ne doute point que cela n'arrive un jour. — Pardi, je le voudrais bien; c'est un petit homme; il rit de si bon cœur. — Il ne s'agit que de persuader aux évêques de se passer du pape, et aux curés de partager avec les évêques. — Si vous me renvoyez là, il a la mine d'attendre longtemps..... Mademoiselle Anselme,

écoutez tout contre : si vous ne voulez pas que je vous voie avec le vilain cul de mon rêve, montrez-nous celui que vous portez.

— Les musulmans sont divisés en une multitude incroyable de sectes. On en compte jusqu'à soixante-treize. Ils ont des jansénistes, des molinistes, des pyrrhoniens, des sceptiques, des déistes, des spinosistes, des athées. — Les voilà bien lotis!.... C'est comme parmi nous. La belle couvée! — On les vit éclore du mélange de la religion avec la philosophie. — Cette philosophie gâte tout. — Lorsqu'ils quittèrent le glaive tranchant dont ils prouvaient la divinité de l'Alcoran, et qu'ils se mirent à raisonner. — C'est encore une mauvaise chose que la raison; aussi j'en use le moins que je peux...... Il y paraît quelquefois. — Aux autres il n'y paraît pas tant; mais c'est tout un.

— Ils ont des espèces de manichéens et d'optimistes. Un des premiers disait un jour à son antagoniste : Un père eut trois enfants. — Mesdames, voici un conte; il faut l'entendre. — L'un de ces enfants vécut dans la crainte de Dieu. — Et fit bien. Il n'y en a guère aujourd'hui de ceux-là. On ne sait plus ce que le monde devient; les enfants sont aussi méchants que les vieilles gens. — Le second vécut dans le crime, et le troisième mourut tout jeune. Quel sera leur sort dans l'autre vie? L'optimiste répondit que le premier serait récompensé dans le ciel, le second puni dans les enfers, et que le troisième n'aurait ni châtiment ni récompense. Mais, reprit le manichéen, si ce dernier disait à Dieu : Seigneur, il n'a dépendu que de toi que je vécusse plus longtemps, et que je fusse assis dans le ciel à côté de mon frère; cela eût été mieux pour moi. Que lui répondrait le Seigneur? Il lui répondrait : J'ai vu que si je t'accordais une plus longue vie, tu tomberais dans le crime, et qu'au jour de mes vengeances, tu mériterais le supplice du feu. Mais, ajouta le manichéen, n'entendez-vous pas le second qui réplique au Seigneur : Eh! que ne m'ôtais-tu la vie dans mon enfance? Pourquoi m'accorder les jours malheureux que tu as refusés à mon frère? Si je ne me réjouissais pas dans le ciel avec mon frère aîné, du moins je sommeillerais en paix auprès de mon frère cadet; cela eût été aussi bien pour moi que pour lui. Comment le Seigneur s'en tira-t-il? — Ma foi, je n'en sais rien; il y a de quoi le faire affoler. Mais nous saurons cela

quand nous y serons; il faut y aller tôt ou tard..... Il lui dira : J'ai prolongé ta vie afin que tu méritasses la félicité éternelle, et tu me reproches une faveur que je t'ai faite.... Si c'était une faveur, dira le troisième que ne me la faisais-tu donc aussi ? — Voilà trois enfants bien incommodes ; ils ont dû donner bien du chagrin à leurs parents. Mais il faut prendre la charge avec les bénéfices. Allons souper.

— Il y en a qui nient tout rapport du Créateur à la créature. Selon eux, Dieu est juste parce qu'il est tout-puissant. Ses attributs n'ont rien de commun avec les nôtres; et nous ne savons pas par quels principes nous serons jugés à son tribunal. — Maman, tant mieux pour votre amie Mme de ***. — N'en parlons pas. Laissons notre prochain pour ce qu'il est. La fille est noire comme une taupe ; mais mon fils dit qu'elle a les pieds blancs. Blancs ou noirs, qu'est-ce que cela me fait ? Pour la mère, elle eût été mieux avisée de garder ses yeux qu'elle avait beaux et bons, et de laisser assommer son mari ; mais ce qui est fait est fait. — Ils disent : Qu'est-ce qu'un être passager d'un instant, d'un point, devant un être éternel, infini? Que deviendraient les autres hommes pour un de leurs semblables à qui Dieu aurait accordé seulement une durée éternelle? Croit-on qu'il eût le moindre scrupule de s'immoler tout ce qui lui résisterait? Ne dirait-il pas à ses victimes : Qu'êtes-vous en comparaison de moi? Dans un moment il ne sera non plus question de vous que si vous n'aviez point été, vous ne jouirez ni ne souffrirez plus ; mais il s'agit d'une éternité pour moi. Je me dis à moi-même et à vous, selon ce que je suis et ce que vous êtes, périssez donc sans murmurer ; je suis juste..... — Il est incroyable tout ce qui leur croît dans la tête. En vérité, il y a de quoi déranger la mienne. — Cependant quelle distance plus grande encore de Dieu à un homme, que d'un homme, quel qu'on le suppose, à un autre! Qu'il soit immortel, cet homme, je le veux; combien ne lui restera-t-il pas encore d'infirmités qui le rapprocheront de la condition commune ? Toute notion de justice s'anéantit entre un homme et son semblable par le privilége d'un seul attribut divin, et nous osons en supposer entre Dieu et l'homme! Il n'y a que le brachmane, qui craignit de blesser la fourmi, qui puisse dire à Dieu : Seigneur, pardonnez-moi si j'ai fait remonter mes idées jusqu'à

vous; je les ai fait descendre jusqu'à la fourmi; traitez-moi comme j'ai traité le plus misérable des insectes.

Au milieu de ces sectaires, il y en a qui se moquent de tout..... Ils n'en sont ni plus heureux ni plus sages. — Madame de Saint-Aubin, vous avez une femme de chambre qui ne l'est guère. — Qu'est-ce que cela me fait? — Pardi, cela me ferait à votre place. Je veux croire que ceux qui me touchent ont en tous temps les mains nettes. — Et voilà un éclat de rire qui part en un instant de tous les coins du salon. — Qu'appelez-vous les mains nettes?... — Oui, madame, les mains nettes... Je sais ce que j'ai vu, et je m'entends.

— Ils ont des intolérants, comme madame. — Pardi, je n'empêche rien de ce que je ne vois pas; c'est comme madame chose... Ma fille, aide-moi donc à trouver son nom. — Maman, il ne faut pas dire cela. — Ils viennent ici, je les loge porte à porte..... — Père Hoop, je vous prie de continuer. — Un islamite intolérant avait attenté à la vie d'un philosophe dont il suspectait la croyance. Ce philosophe était puissant; il aurait pu châtier l'islamite ou le perdre par son crédit; il se contenta de le réprimander doucement et de lui dire : Tes principes te commandent de m'ôter la vie, les miens me commandent de te rendre meilleur, si je puis. Viens, que je t'instruise, et tu me tueras après, si tu veux. — Ma foi, cela est joli. — Que pensez-vous qu'il apprît? — Son catéchisme; car tout prêtre qu'il était, il ne le savait pas. — L'arithmétique et la géométrie..... C'est peut-être ainsi qu'il en faudrait user avec tous les peuples à convertir..... Faire précéder le missionnaire du géomètre. — Et pourquoi pas du *chimicien* aussi avec ses *curbitudes?* — Madame, cela n'en serait pas plus mal. Qu'ils sachent d'abord combiner des unités, ensuite on leur fera combiner des idées plus difficiles. — Tenez, voilà la meilleure chose que vous ayez dite de toute la soirée. Si ce projet prend, mon amoureux Montamy partira pour la Cochinchine, et je n'en serai plus ennuyée. Allons souper là-dessus, et que le petit Croque-Dieu, qui ne vient point, s'en aille au diable.

— Et voilà, mon amie, comme le temps se passe. Je n'ai à vous dire que de ma tendresse et de nos entretiens. Au milieu de ces entretiens, moitié sérieux et moitié comiques, je soupire quelquefois, et je dis tout bas : Ah! si ma Sophie et sa sœur

étaient ici! et puis je soupire encore. M. de Berlize partit hier pour Paris; il vous porte une lettre. Je l'accompagnai jusqu'à Charenton, où j'espérais en prendre une de vous, et je ne fus pas trompé. Je revins à sept heures; on m'attendait pour faire un piquet. Je jouai gaiement et heureusement. Nous perdons l'Écossais demain. J'en suis fâché; c'est un homme de bien qui a du sens et des connaissances. Sa mélancolie l'a promené dans tous les coins du monde, et je tirais parti de ses voyages. Mme d'Aine est la meilleure femme du monde, c'est la prévenance en personne; mais elle estropie tous les noms; elle appelle un chimiste un *chimicien;* une cucurbite, une *curbitude;* l'*Encyclopédie*, *Socoplie*, et ainsi du reste. La *Parfaite-Union* est une Mme de B***, qui a la fantaisie de fonder une coterie femelle sous ce titre. Mme de ***, la mère, est la femme d'un directeur des aides, à Bordeaux, à qui elle a sauvé la vie dans une émeute populaire : elle se jeta au milieu des séditieux. Une femme échevelée, qui errait, qui s'exposait aux pierres qui volaient de toutes parts, étonna les séditieux et suspendit leur fureur. Elle était dans un temps critique, et elle en perdit les yeux, et depuis l'infâme époux et son horrible fille se sont ligués pour tourmenter cette infortunée. Il y a des années qu'ils font couler des larmes amères de ces yeux qui ne voient plus. Le petit Croque-Dieu est le *pussatni* de Mme de Sussy. Il dit la messe le dimanche, et le reste de la semaine il fait le bouffon. Il avait été de la promenade; il devait être du souper; mais il ne vint qu'après. Nous avions dévoré, les femmes surtout; nous étions en train de dire des folies et d'en faire lorsque le cher petit prêtre arriva. « Ah! te voilà, l'abbé; sais-tu bien que je n'aime pas qu'on me manque. — Madame n'y est-elle pas encore faite? — Point du tout. » Le Croque-Dieu ne hait pas les femmes; il leur ferait volontiers cet honneur. Mme de*** était assise et accoudée sur une table; il alla se pencher et s'accouder sur la même table, vis-à-vis d'elle, car il est familier. Mme de ***, invitée par la commodité de sa posture et la largeur de sa croupe, prend un fauteuil, l'approche de lui, lui dit : « L'abbé, tiens-toi bien », et d'un saut elle enfourche l'abbé..... L'abbé ne se fâcha point et fit bien. C'était encore une figure à voir que Mlle Anselme. C'est l'innocence, la pudeur et la timidité mêmes. Elle ouvrait ses grands yeux,

elle regardait à terre une mare énorme, et elle disait d'un ton de surprise : Mais! madame. — Eh ! mais, oui..... C'est moi, c'est l'abbé : des souliers, des bas, des cotillons, du linge.

Mme de *** est honorable ; le petit prêtre est pauvre. Dès le lendemain il eut ordre d'acheter un habit complet. Comment trouverez-vous cela, mesdames de la ville? Pour nous, grossiers habitants du Grandval, il ne nous en faut pas davantage pour nous amuser et le jour et le lendemain.

Oui, mon amie, oui, j'ai reçu toutes vos lettres ; je suis tranquille ; je suis heureux autant qu'on peut l'être loin de celle qu'on aime bien. Je souhaite que la lecture de *l'Esprit* continue de vous plaire. Si l'auteur n'a pas eu le suffrage de Grimm, et qu'il vous connût, il s'en consolerait un peu par le vôtre. Je vous vois, vous et votre mère ; j'entends d'ici les mots qui rompent par intervalle le silence de votre retraite. Vous vous trompez ; Mme de Saint-Aubin ne pense plus à moi ; elle a découvert, au bout de trente ans, que le bruit du trictrac lui faisait mal à la tête, et nous n'y jouons plus. Je vous rends tout ce qui se fait ici mot à mot ; et vous vous en amuserez parce que c'est votre ami qui vous parle.

Il est vrai que j'attendais M. de Berlize avec impatience. Il a mis de l'importance et du mystère à sa fonction ; il m'a donné la lettre de Grimm devant tout le monde, et il a attendu que nous fussions seuls pour me remettre la vôtre. Encore un petit moment, et j'accourrai, et je vous porterai une bouche innocente, des lèvres pareilles, et des yeux qui n'ont rien vu depuis un mois. Que nous serons contents de nous retrouver !...

XXVI

Le 1er novembre 1759.

On se promène presque en tout temps à la campagne. S'il fait un rayon de soleil, on en profite. Je travaille beaucoup, et avec agrément. Je vois ma besogne tirer à sa fin. D'un assez grand nombre de morceaux de philosophie, il ne m'en reste que

trois à faire ; mais longs et difficiles : c'est l'examen du platonisme et du pythagorisme, avec l'histoire de la philosophie chez les Étrusques et les Romains [1]. Je sors des Arabes et des Sarrasins, où j'ai trouvé plus de choses intéressantes que je n'en espérais. Ces peuples ont un caractère particulier. Vous avez entendu parler de ces dévots orientaux, dont la pratique religieuse se réduit à pirouetter sur un pied jusqu'à ce qu'ils tombent par terre sans connaissance, sans sentiment, étourdis et presque morts. Croyez-vous que cette extravagance est le résultat d'un système théosophique très-suivi, très-lié, et parsemé de vérités les plus sublimes ? Ils prétendent que le vertige suspendant toutes les distractions de la particule divine, elle s'en rejoint plus intimement à l'être éternel dont elle est émanée. Dans cet état de stupidité tranquille, simple, pure et une comme lui, elle entend sa voix, et jouit d'un bonheur inconnu aux profanes qui ne l'ont point éprouvé. La vénération que les musulmans ont pour les idiots est la conséquence de ce privilége. Ils les regardent comme des êtres privilégiés en qui la nature a opéré la bienheureuse imbécilité que les autres n'acquièrent que par le saint vertige. Je vous détaillerais tout cela si j'en avais le temps ; vous verriez que l'islamite qui est assis immobile au fond d'une caverne obscure, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête penchée sur ses mains, les yeux attachés au bout de son nez, passant des journées entières dans l'attente de la vision béatifique, est un aussi grand philosophe que l'Européen dédaigneux qui le regarde en pitié, et qui se promène tout fier d'avoir découvert que nous ne voyons rien qu'en Dieu.

Le saint prophète pressentit que la passion des femmes était trop naturelle, trop violente et trop générale pour tenter avec succès de la refréner. Il aima mieux y conformer sa législation que d'en multiplier les infractions en l'opposant à la pente la plus utile et la plus douce de la nature. Quand il encourageait les hommes à la vertu par l'espérance future des voluptés corporelles, il leur parlait d'une félicité qui ne leur était pas étrangère. Il prescrivait des ablutions et quelques pratiques frivoles, dont le peuple a besoin, qui sont arbitraires, telles qu'il y en a dans toutes les religions du monde, et qui ne signifient rien

1. Pour l'*Encyclopédie*.

pour les hommes d'une piété un peu solide, comme de tourner le dos au soleil pour pisser, parmi les musulmans, ou de porter un scapulaire, parmi nous, parce qu'il faisait un culte pour la multitude. Il prêcha le dogme de la fatalité qui inspire l'audace et le mépris de la mort; le péril étant aux yeux du fataliste le même pour celui qui manie le fer sur un champ de bataille et pour celui qui repose dans un lit; l'instant de périr étant irrévocable, et toute prudence humaine étant vaine devant l'Éternel qui a enchaîné toutes choses d'un lien que sa volonté même ne peut ni resserrer ni relâcher.

Jugez si mes occupations sont ingrates par cette lettre, et par ce morceau du poëte Sadi que je vais vous traduire; il vous fera plaisir, parce qu'il m'en a fait, parce qu'il est beau, parce qu'il est plein de sentiment, de pathétique et de délicatesse [1].

Les Sarrasins ont des maximes d'une énergie et d'une délicatesse peu communes. Aucune nation n'est aussi riche en proverbes ; leurs fables sont d'une simplicité qui me charme.

Voilà, mon amie, ceux avec qui je converse depuis quelques jours. Auparavant c'était avec les Phéniciens ; auparavant avec les habitants du Malabar ; auparavant avec les Indiens.

J'ai vu toute la sagesse des nations, et j'ai pensé qu'elle ne valait pas la douce folie que m'inspirait mon amie. J'ai entendu leurs discours sublimes, et j'ai pensé qu'une parole de la bouche de mon amie porterait dans mon âme une émotion qu'ils ne me donnaient pas. Ils me peignaient la vertu, et leurs images m'échauffaient; mais j'aurais encore mieux aimé voir mon amie, la regarder en silence, et verser une larme que sa main aurait essuyée ou que ses lèvres auraient recueillie. Ils cherchaient à me décrier la volupté et son ivresse, parce qu'elle est passagère et trompeuse; et je brûlais de la trouver entre les bras de mon amie, parce qu'elle s'y renouvelle quand il lui plaît, et que son cœur est droit, et que ses caresses sont vraies. Ils me disaient: Tu vieilliras; et je répondais en moi-même : Ses ans passeront avec les miens. Vous mourrez tous deux ; et j'ajoutais : Si mon amie meure avant moi, je la pleurerai, et serai heureux la pleurant. Elle fait mon bonheur aujourd'hui ; demain elle fera

1. Ici se trouvait le morceau intitulé : *Le rosier du poete Sadi,* reproduit t. IV, page 483.

mon bonheur, et après-demain, et après-demain encore, et toujours, parce qu'elle ne changera point, parce que les dieux lui ont donné le bon esprit, la droiture, la sensibilité, la franchise, la vertu, la vérité qui ne change point. Et je fermai l'oreille aux conseils austères des philosophes ; et je fis bien, n'est-ce pas, ma Sophie ?

XXVII

Au Grandval, le 2 novembre 1759.

Le père Hoop nous a quittés ; mais en revanche, il nous est arrivé une dame. Elle n'est point mal de figure. A juger par le son de sa voix, le tour de ses idées et le ton de son expression, elle a du naturel dans l'esprit et de la douceur dans le caractère. Je suis fort trompé, ou elle a déjà bien souffert quoiqu'elle soit jeune. Ceux qui ont éprouvé la peine ont un signe auquel ils se reconnaissent.

Les dernières nouvelles qu'on nous a apportées de Paris ont rendu le Baron soucieux. Il a des sommes considérables placées dans les papiers royaux... Il disait à sa femme : « Écoutez, ma femme, si cela continue, je mets bas l'équipage, je vous achète une belle capote avec un beau parasol, et nous bénirons toute notre vie M. de Sillhouette, qui nous a délivrés des chevaux, des laquais, des cochers, des femmes de chambre, des cuisinières, des grands dîners, des faux amis, des ennuyeux, et de tous les autres priviléges de l'opulence... » Et moi je pensais que pour un homme qui n'aurait ni femme, ni enfant, ni aucun de ces attachements qui font désirer la richesse, et qui ne laissent jamais de superflu, il serait presque indifférent d'être pauvre ou riche. Pauvre, on s'expatrierait, on subirait la condamnation ancienne portée par la nature contre l'espèce humaine, et l'on gagnerait son pain à la sueur de son front... Ce paradoxe tient à l'égalité que j'établis entre les conditions et au peu de différence que j'émets, quant au bonheur, entre le maître de la maison et son portier... Si je suis sain d'esprit et de corps, si

j'ai l'âme honnête et la conscience pure, si je sais distinguer le vrai du faux, si j'évite le mal et fais le bien, si je sens la dignité de mon être, si rien ne me dégrade à mes propres yeux, si, loin de mon pays, je suis ignoré des hommes dont la présence me ferait peut-être rougir, on peut m'appeller comme on voudra, *milord* ou *sirrah :* sirrah, en anglais, c'est un faquin en français, la qualité qu'un petit-maître en humeur donne à son valet... Faire le bien, connaître le vrai, voilà ce qui distingue un homme d'un autre ; le reste n'est rien. La durée de la vie est si courte, ses vrais besoins sont si étroits, et quand on s'en va, il importe si peu d'avoir été quelqu'un ou personne. Il ne faut à la fin qu'un mauvais morceau de toile et quatre planches de sapin... Dès le matin j'entends sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir ; ils se désaltèrent au ruisseau qui coule ; à midi, ils prennent une heure de sommeil sur la terre ; bientôt ils se remettent à leur ouvrage. Ils sont gais ; ils chantent ; ils se font entre eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égaient ; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfants tout nus autour d'un âtre enfumé, une paysanne hideuse et malpropre, et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien... Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune : dites-moi, le temps présent vous paraît-il plus dur que le temps passé ?... Je me suis tourmenté toute la matinée à courir après une idée qui m'a fui... Je suis descendu triste : j'ai entendu parler des misères publiques ; je me suis mis à une table somptueuse sans appétit ; j'avais l'estomac chargé des aliments de la veille ; je l'ai surchargé de la quantité de ceux que j'ai mangés ; j'ai pris un bâton et j'ai marché pour les faire descendre et me soulager ; je suis revenu m'asseoir à une table de jeu, et tromper des heures qui me pesaient. J'avais un ami dont je n'entendais point parler. J'étais loin d'une amie que je regrettais. Peines à la campagne, peines à la ville, peines partout. Celui qui ne connaît pas la peine n'est pas à compter parmi les enfants des hommes... C'est que tout s'acquitte ; le bien par le mal, le mal par le bien, et que la vie n'est rien.

Nous irons peut-être demain au soir ou lundi matin passer

un jour à la ville ; je verrai donc cette amie que je regrettais ; je recouvrerai donc cet ami silencieux dont je n'entendais point parler. Mais je les perdrai le lendemain ; et plus j'aurai senti le bonheur d'être à côté d'eux, plus je souffrirai de m'en séparer. C'est ainsi que tout va : tournez-vous, retournez-vous, il y aura toujours une feuille de rose pliée qui vous blessera... J'aime ma Sophie ; la tendresse que j'ai pour elle affaiblit à mes yeux tout autre intérêt. Je ne vois qu'un malheur possible dans la nature ; mais ce malheur se multiplie et se présente à moi sous cent aspects. Passe-t-elle un jour sans m'écrire, qu'a-t-elle? serait-elle malade ? Et voilà les chimères qui voltigent autour de ma tête et qui me tourmentent. M'a-t-elle écrit, j'interpréterai mal un mot indifférent, et je suis aux champs. L'homme ne peut ni améliorer ni empirer son sort. Son bonheur et sa misère ont été circonscrits par un astre puissant. Plus d'objets, moins de sensibilité pour chacun. Un seul, tout se rassemble sur lui. C'est le trésor de l'avare...

Mais je m'aperçois que je digère mal, et que toute cette triste philosophie naît d'un estomac embarrassé. Crapuleux ou sobre, mélancolique ou serein, Sophie, je vous aime également ; mais la couleur du sentiment n'est pas la même... On est allé à Charenton vous porter un volume de moi et chercher une ligne de vous. Et attendant, je piétine et je maudis la longueur du messager. Amour et mauvaise digestion. J'ai beau dire : Ce coquin s'est amusé dans un cabaret ; il n'a pu voir une couronne de lierre pendue à une porte sans entrer ; je ne m'en crois pas moi-même. Qu'est-ce donc que cette raison qui siége là, que rien ne corrompt, qui m'accuse et qui absout mon valet? Est-ce qu'on est sage et fou dans un même instant ?

Je n'ai presque rien fait aujourd'hui ; la matinée s'est échappée je ne sais comment, et je vous écris un mot ce soir pour me raccommoder avec moi-même. Je n'aurai pas perdu la journée, si j'en ai employé un quart d'heure à causer avec vous. Adieu, ma Sophie ! A demain au soir ou à lundi matin, s'il fait beau et si les projets du Baron ne se dérangent point. Gardez-moi les lettres de votre sœur, et, quand vous lui écrirez, ne m'oubliez pas. Serrez la main pour moi à M. de Prisye. Présentez mon dévouement et mon respect à M[lle] Boileau. Laissez-moi oublier de votre mère, puisque c'est son projet.

Mais voilà notre nouvelle arrivée qui passe en chantant par mon corridor. Il me semble qu'elle a de la voix. Adieu, mon amie! Soyez toujours bien sage. Pour moi, je suis les conseils que je donne. Je vous l'ai dit souvent, et, plus je vais, mieux je sens que je vous l'ai bien dit : il n'y a et il n'y aura jamais qu'une femme au monde pour moi. Et cette femme, qui est-elle ? C'est ma Sophie ; c'est elle qui pense à moi, mais qui ne m'écrit point. Car voilà mon messager revenu de Charenton sans lettres. J'ai de l'humeur ; je vais me coucher de peur de gronder mal à propos et de mériter toutes les épithètes que je donnerais à mon valet ; car, après tout, ce n'est pas sa faute, si l'on n'écrit point à Paris, et si cela me fâche.

XXVIII

Au Grandval, le 3 novembre 1759.

Les IL FAUT[1].

Il faut penser; sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un franc cheval de somme.
Il faut aimer : c'est ce qui nous soutient,
Car sans aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir un ami, qu'en tout temps,
Pour son bonheur on écoute, on consulte,
Qui sache rendre à notre âme en tumulte
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

1. Ces vers charmants sont de Voltaire. Diderot les citait de mémoire, sans doute, ce qui explique les variantes qu'ils présentent ici. Composés à Cirey, dans l'automne de 1734, lors d'un séjour de Mme Du Châtelet, ils figurent sous le titre de *Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne*, au t. V des *Nouveaux mélanges* publiés par les frères Cramer, et sous celui de l'*Usage de la vie* dans une édition des *Poésies*. Amsterdam, 1764, in-12. Un bibliophile qui signe E. Marnicouche a réimprimé ces stances (moins les deux derniers vers), intitulées cette fois *Le bonheur de la vie*, sur un texte collationné par M. Clogenson. (Rouen, Cagniard, 1868, 40 ex. sur papier rose.)

Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on puisse en repos
Goûter gaîment les bons mets, les bons mots,
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que notre cœur adore;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y songer encore.

Mes chers amis, convenez que voilà
Ce qui serait une assez douce vie.
Ah! dès le jour que j'aimai ma Sylvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.

A la place de ma Sylvie, mettez ma Sophie, si vous voulez. Ces vers m'ont paru jolis, et je vous les envoie pour vous, pour Mme Le Gendre et pour madame votre mère. J'ai vu la réponse que vous avez faite à un certain billet. Elle a ajouté ce qui manquait à ma peine! Il serait bien plus simple de me dire: Le sentiment que j'avais est usé; j'ai pesé la peine et le plaisir..... et le plaisir m'a paru léger; comme je n'aimais plus, j'ai conçu que ma sœur avait raison. Je vous estimerai toujours. Et j'entendrais tout cela bien mieux que: *je ne veux point le gêner, je ne veux point l'être, je n'empêche point qu'il saisisse l'amusement qui se présente, et j'espère qu'il approuvera que je le cherche.* On a tant d'indulgence quand on n'a plus d'amour! Avec l'habitude que vous avez de regarder au fond de votre âme, voilà ce que vous y devez voir. Avec l'habitude de dire ce que vous voyez, c'est ainsi que vous auriez dû me parler. Si vous saviez le mal que vous m'avez fait!.... Mais quand vous le sauriez, qu'est-ce que cela vous ferait? Je ne rappellerais point en vous des sentiments qui n'y sont plus, et j'éloignerais peut-être une vérité qu'il faudra pourtant que je sache. Parlez-moi vrai, n'est-ce pas que vous n'aimez plus?

XXIX

A Paris, le 15 janvier 1760.

Il est neuf heures sonnées. Je perds l'espérance de vous voir. J'ai lu toutes les lettres de notre sœur, qui m'ont fait grand plaisir. Voilà un griffonnage qu'elles m'ont suggéré. Vous le lui enverrez, si vous croyez qu'il en vaille la peine. Je m'en retournerai donc sans vous avoir embrassée; je remporterai l'envie de vous faire une petite caresse. Il y a cependant longtemps que je l'ai, cette envie, et qu'elle me peine. Adieu, portez-vous bien, aimez-moi comme je vous aime. Je ne sais quand je vous verrai. Demain, j'ai un rendez-vous d'affaires à six heures du soir. Dimanche je vais dîner à l'École militaire où je devais dîner jeudi; mais nous en fûmes rappelés dans la matinée par l'accouchement de Mme d'Holbach, qui nous a donné une petite créature un mois plus tôt qu'elle n'était attendue. Lundi je suis invité, je ne sais où, à une représentation d'une tragédie de M. de Ximènes[1]. Grimm exige que j'aille avec lui. Je ferai de mon mieux pour vous apercevoir dans cet intervalle; mais de quoi me plains-je? Depuis un mois fais-je autre chose que de vous apercevoir? Cela me paraît dur. Je ne me fais point, je ne me ferai jamais à l'austérité de ce régime. Pour le coup, votre mère a trouvé le secret de nous désesperer.. Je m'en console un peu en imaginant qu'elle ne s'en doute pas. Bonsoir, bonsoir, voilà dix heures à votre pendule, c'est-à-dire neuf heures et demie au moins par toute terre.

1. Sans doute encore *Don Carlos*, joué sur un théâtre particulier.

XXX

A Paris, le 1er juillet 1760.

Je ne sais pas précisément combien il y a de temps que je vous ai vue; mais ce temps m'a bien duré! Je ne sais pas précisément ce que j'ai fait; si j'avais fait quelque chose qui m'eût intéressé, je m'en souviendrais. Je venais passer aujourd'hui la journée avec vous. Il était environ cinq heures; vous veniez de sortir; vous étiez toutes allées à *Spartacus* [1]. Quand vous ne m'auriez pas attendu, cette pièce ne vous aura pas fait grand plaisir; on n'y est ni transporté d'admiration, ni ému d'une commisération forte, ni touché d'horreur. On ne sait pour qui s'intéresser. Ce n'est ni pour le consul, ni pour sa fille, ni pour Noricus, ni pour les Romains, ni pour Spartacus. Il ne court aucun péril. Il y a des événements, mais ils ne sont pas enchaînés. Par exemple, au premier acte, Noricus est jaloux de Spartacus; les Romains forcent la mère de Spartacus à se tuer; on prend la fille de Crassus. Le poëte pouvait tout aussi bien commencer par où il a fini, et finir par où il a commencé. En se défaisant, tout en commençant, de la mère de Spartacus, et en renvoyant la fille de Crassus, il s'est privé des seules sources de pathétique qu'il pouvait avoir. Lorsqu'il a rendu Émilie à son père, à la fin du second acte ou du troisième, la pièce est finie. Faire revenir le consul comme père d'Émilie et comme député du sénat, c'est une espèce de pléonasme déplaisant. La fille du consul sortir de la maison de son père et entrer dans un camp. Il eût fallu bien du génie pour pallier l'indécence de cette action. N'est-il pas aussi bien étrange que Crassus trouve sa fille à l'entrée de la tente de Spartacus sans en être surpris? Et cette fille qu'on vient de prendre à la fin du premier acte et qui n'en est non plus émue au commencement du second que si elle était en sûreté dans Rome! Je trouve qu'il n'y a point de

1. Le *Spartacus* de Saurin avait été donné pour la première fois le 20 février 1760, et repris avec des changements le 21 avril suivant.

jugement dans la conduite, rien de sublime dans les détails; le seul moment où l'on soit affecté, c'est celui où Spartacus demande pardon à Noricus de l'injure qu'il lui a faite. Mais à quoi cela tient-il? Qu'est-ce que cela fait à l'action? Il y a du mérite à avoir imaginé la déclaration d'Émilie à Spartacus. Le dénoûment a déplu, parce que c'est, je crois, une imitation de la mort d'Aria et de Pœtus. Je ne blâme pas qu'on cherche son dénoûment dans l'histoire. Alors il est impossible qu'il soit faux: mais il ne faut pas que le spectateur s'aperçoive de cet emprunt. Il se rappelle le trait historique, et il n'est plus étonné. Il y a une scène entre Spartacus et Crassus, député des Romains, dont le commencement m'a paru dialogué : c'est l'endroit où Spartacus répond à l'offre qu'on lui fait d'une place au sénat :

Au temps des Scipions j'aurais pu l'accepter.

Vous venez meproposer des conditions : c'est, ce me semble, prendre le rôle du vainqueur. Que parlez-vous de sénat? C'est à moi de décider s'il doit encore y avoir un sénat ou non. Le poëte a beaucoup travaillé: mais il n'avait pas le génie, sans lequel le travail coûte beaucoup et ne produit rien. Je vous dirais encore là-dessus beaucoup d'autres choses, mais vous les aurez senties comme moi. Pourquoi Crassus ne voit-il pas sa fille avant Spartacus? Croyez-vous que cette scène n'eût pas été très-intéresante? Le poëte a tout sacrifié au rôle de Spartacus ; et, en cela, il a bien fait ; mais il ne s'est pas aperçu que ce n'était pas assez de le montrer grand, il fallait encore le montrer malheureux. Vous ajouterez à cela tout ce qu'il vous plaira.

J'avais espéré que vous n'entendriez pas la petite pièce; mais je vois que je me suis trompé. Je ne vous verrai donc qu'un instant. Bonsoir, mon amie. J'ai encore eu de la tracasserie d'auteur jusque par-dessus les oreilles depuis que je ne vous ai vue. Imaginez qu'avant-hier, au moment que j'étais incertain si j'irais dîner chez le Baron où je n'ai pas paru depuis quinze jours, ou au Jardin du Roi où j'étais invité avec mon évêque, Le Breton m'a enlevé pour aller travailler chez lui depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir. C'est toujours la

maudite histoire de nos planches. Ces commissaires de l'Académie sont revenus sur leur premier jugement; ils s'étaient arraché les yeux à l'Académie; ils se sont dit hier toutes les pouilles de la halle. Je ne sais ce qu'ils auront fait aujourd'hui. Cela m'ennuie beaucoup, presque autant que de vous attendre après avoir été longtemps sans vous voir. J'espère vous voir et vous aimer demain un petit moment dans la matinée; je serais trop content si je pouvais me promettre de venir passer avec vous un petit reste de soirée; mais si je quitte le Baron, comment prendra-t-il cela? O la sotte vie que je mène! A quoi me sert donc d'aimer et d'être aimé? Mlle Clairet m'a dit que madame votre mère était malade, et moi j'ai demandé tout de suite : Et mademoiselle? Qu'elle avait eu l'estomac dérangé, et j'ai ajouté : Et mademoiselle [1]? Mais j'entends une voiture. Dieu veuille que ce soit la vôtre! Il est neuf heures sonnées, et je meurs de froid aux pieds. Je vais me chauffer en vous attendant et donner au diable toutes les tragédies, toutes les comédies du monde. C'est mercredi qu'il fallait y aller. Nous y étions, Grimm, et moi. Je parcourais toutes les secondes avec une lorgnette : mais je n'y voyais point ce que j'y cherchais.

XXXI

A Paris, le 2 août 1760.

Je conçois, mon amie, qu'il n'y a aucune espérance de vous voir ce soir. Je ne vins point hier parce que j'avais été invité, la semaine passée, par le comte Oginski [2] à l'entendre

1. Et Tartuffe? (MOLIÈRE, le *Tartuffe*, acte I, sc. 5.)

2. Michel Casimir Oginski, grand-général de Lithuanie, né en 1731, mort en 1803. L'*Encyclopédie*, à l'article HARPE, lui attribue l'invention des pédales pour cet instrument.

Il se mit en 1771 à la tête de la confédération lithuanienne pour s'opposer à l'invasion des Russes, et se fit distinguer par un courage qui était digne d'un meilleur succès. (T.)

jouer de la harpe; ce qui se fit hier en secret; nous n'étions que Mme d'Épinay, le comte et moi. Je ne connaissais point cet instrument. C'est un des premiers que les hommes ont dû inventer. Rien n'est plus simple que des cordes tendues entre trois morceaux de bois. Le comte en joue d'une légèreté étonnante. Il ne laisse pas imaginer, par l'extrême facilité qu'il a, qu'il exécute les morceaux les plus difficiles. La harpe me plaît: elle est harmonieuse, forte, gaie dans les dessus, triste et mélancolique dans le bas, noble partout, du moins sous les doigts du comte, mais moins pathétique que la mandore; c'est peut-être que le comte Oginski, jeune, badin, folâtre, n'a pas encore le goût des chants tendres et touchants, et malheureusement ce sont les seuls qui m'émeuvent, m'agitent et m'enlèvent à moi-même. Le comte vint à sept heures. Il joua pour nous trois jusqu'à dix. A dix survinrent les acteurs différents d'un concert arrangé qui a duré jusqu'à trois heures du matin. Vous vous doutez bien que je ne restai pas. J'étais couché entre dix et onze. Je venais ce soir vous rendre compte de mon temps, et je ne vous trouve pas. Cela me fâche un peu; mais qu'y faire? Demain je vous verrai sûrement dans la matinée, et dans la soirée si je le peux. Vous auriez bien dû me dire un mot de votre santé. Bonsoir, ma tendre amie. A demain. J'aime à croire que vous n'avez point été indisposée; j'ai bien des choses à vous dire; n'oubliez pas de m'en faire ressouvenir. Mais ou êtes-vous à l'heure qu'il est, qu'il ne fait plus de jour pour écrire ni apparemment pour choisir des étoffes?

XXXII

Paris, le 31 août 1760.

Voici ma quatrième. La première m'a fort inquiété. J'ai cru qu'elle avait été interceptée, et par qui encore? Vous l'avez reçue à Châlons. Les deux suivantes vous ont été écrites, à Vitry, à l'adresse de M. de M***; l'une sous le contre-seing de M. de Courteilles, où je vous souhaitais une bonne fête et vous priais

de m'indiquer comment et par quelle voie je vous ferais passer sûrement le petit bouquet que je vous avais destiné ; l'autre tout simplement par la poste, où je vous rendais compte de ma vie depuis le jour que je vous ai perdue. Hier, samedi au soir, Damilaville[1] m'envoya vos numéros 4 et 5. Croyez-vous que, par le besoin que j'ai d'entendre parler de vous, je ne conçoive pas tout celui que vous avez d'entendre parler de moi? Je ne serais pas assez aimé, si les jours de poste n'étaient pas pour vous et pour moi des jours de fêtes, et je n'aimerais pas assez. Mais, puisqu'il est si doux pour nous de nous écrire, puisque c'est la seule consolation que nous puissions avoir, puisque ce reste de commerce doit nous tenir lieu de tout pendant deux mois au moins, tâchons, s'il se peut, de mettre quelque arrangement dans notre correspondance. Comme vous vous êtes servie alternativement de l'adresse de M. Grimm et de celle de M. Damilaville, quand je ne trouve rien sur le quai des Miramionnes, je cours vite rue Neuve-du-Luxembourg. L'intervalle est honnête, du cul-de-sac de l'Orangerie à la porte Saint-Bernard ; cependant je ne regrette jamais mes pas, et si quelquefois je me sens fatigué, c'est quand je reviens les mains vides. Tout bien considéré, mon amie, je crois qu'il vaut mieux s'en tenir pour quelque temps à la seule adresse de Damilaville. M. Grimm est à la Chevrette. Qu'il serait heureux là, si on lui envoie de Paris toutes les lettres qui viennent à son adresse ! Les miennes pourraient aisément suivre les siennes, et ce petit voyage les retarder pour moi d'un ou de deux jours ; or, il ne faut pas que cela soit. Vous vous portez donc bien ? Point de mal au sein? Plus d'enflure aux jambes, plus de lassitude? cela est bien heureux. Conservez-moi cette santé. J'espère, moi, que j'en aurai de reste pour mon travail et pour mes peines, et que vous me trouverez à votre retour fort amoureux et fort tendre. Je ne reprendrai pas l'histoire de mes moments, que je ne sache si ce que je vous ai écrit vous est parvenu. Il paraît une foule de petits papiers satiriques que je vous ferai

1. Damilaville remplissait la place de premier commis au bureau des vingtièmes. Elle lui donnait le droit d'avoir le cachet du contrôleur général des finances et de contre-signer les paquets qui sortaient de son bureau; il s'en servait pour faire parvenir franc de port toutes les lettres de ses amis. C'est ainsi que la plus grande partie de la Correspondance de Voltaire passa par ses mains. (T.)

passer, lorsque vous aurez le temps de vous asseoir dans votre solitude, et d'y souhaiter des nouvelles du monde que vous avez quitté. Je vous en recueillerai de toutes couleurs; j'y ajouterai toutes nos bagatelles courantes, et j'espère vous donner auprès de vos oisifs circonvoisins toute l'importance que vous ambitionnez. Je vous dirai, par exemple, en attendant, qu'il y a ici un enfant de cinq ans au plus qu'on promène de maison en maison, d'Académie en Académie, qui entend passablement le grec et le latin, qui sait beaucoup de mathématiques, qui parle sa langue à merveille et qui a une force de jugement peu commune : vous en jugerez par sa réponse à M. l'évêque du Puy. Il lui fut présenté à table. Le prélat, après quelques moments d'entretien, prit une pêche et lui dit : « Mon bel enfant, vous voyez bien cette pêche, je vous la donnerai si vous me dites où est Dieu. — Et moi, monseigneur, lui répondit l'enfant, je vous en promets douze plus belles, si vous pouvez me dire où il n'est pas. » Je serais désolé que ce prodige m'appartînt; cela sera, à l'âge de quinze ans, mort ou stupide.

D'Alembert a prononcé, à la clôture de l'Académie française, un discours sur la poésie, fort blâmé des uns, fort loué des autres[1]. On m'a dit que l'*Iliade* et l'*Énéide* y étaient traitées d'ouvrages ennuyeux et insipides, et la *Jérusalem délivrée* et *la Henriade* préconisées comme les deux seuls poëmes épiques qu'on pût lire de suite. Cela me rappelle ce froid géomètre qui, las d'entendre vanter Racine, qu'il ne connaissait que de réputation, se résolut enfin à le lire. A la fin de la première scène de *Psyché*[2] : « Eh bien, dit-il, qu'est-ce que cela prouve? »

Il paraît une Épitre de Satan et de Voltaire[3]. Je ne vous en dis rien; vous la verrez et les autres brochures du jour. Si le

1. Ce discours, prononcé à l'Académie à l'occasion du prix pour 1760, est recueilli dans les *OEuvres de d'Alembert*, sous le titre de *Réflexions sur la poésie*.

2. Diderot a voulu citer une tragédie quelconque de Racine, et c'est par un *lapsus calami* qu'il a écrit le titre de la tragédie-ballet de Corneille, Molière et Quinault. (T.)

3. *Épître du Diable à M. de V...*, par M. le marquis D... Avignon et Lille, 1760, in-8. Diderot, dans sa lettre XXXVII, attribue cette Épître à M. de Rességuier; Barbier et Quérard la mettent sur le compte de C. M. Giraud, médecin. On publia : *Réponse de M. de Voltaire aux Épîtres du Diable*, 1762, in-8. Cette *Réponse* n'est pas de Voltaire.

marquis de Ximènes me tient parole, j'espère vous faire passer, acte par acte, ou peut-être tout à la fois, la tragédie de *Tancrède*[1]. Vous voyez, chère amie, avec quelle exactitude je me conforme à vos intentions; il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous trouve fort aimable en province. Je ne vous parlerai plus de l'histoire de mon cœur que quand les anecdotes de la ville me manqueront. Vous mériteriez bien que je fermasse cette lettre sans vous dire seulement que je vous aime; mais je ne saurais ; ne m'en sachez point de gré, c'est pour moi et non pour vous que je vous dis que je vous aime de toute mon âme, que vous m'occupez sans cesse, que vous me manquez à tout moment, que l'idée que je ne vous ai plus me tourmente même quelquefois à mon insu. Si d'abord je ne sais ce que je cherche, à la réflexion je trouve que c'est vous ; si je veux sortir sans savoir pourtant où aller, à la réflexion je trouve que c'est où vous étiez; si je suis avec des gens aimables et que je sente l'ennui me gagner malgré moi, à la réflexion je trouve que c'est que je n'ai plus l'espérance de vous voir un moment, et que c'était apparemment cette espérance qui me rendait le temps supportable. Je vous en dirais bien davantage, mais vous n'êtes pas digne seulement de savoir ceci que j'avais bien résolu de vous celer. Ma mie, n'allez pas au moins avoir la bêtise de prendre une plaisanterie au sérieux. Vous m'êtes chère, et si vous imaginez quelque moyen d'abréger l'éternité de votre campagne, apprenez-le-moi vite, afin que je vous satisfasse. Si je pouvais vous assoupir d'un sommeil de deux mois, je le ferais d'autant plus volontiers que le pouvoir de vous envoyer le sommeil supposerait un peu celui de vous faire faire des rêves, et que vous en feriez de jolis, rarement pourtant. Pour Dieu, dites-moi si vous avez reçu mes lettres; dites-moi comment je vous enverrai votre boîte. Adieu.

1. De Voltaire, représentée le 3 septembre 1760 ; elle n'était encore qu'en manuscrit à l'époque où écrivait Diderot.

XXXIII

Paris, le 2 septembre 1760.

J'attendais ce soir un mot de vous qui me rassurât sur le sort de mes deux dernières lettres. Il est sept heures : on a ouvert ici les dépêches; et il n'y a rien chez M. Grimm. Que faut-il que je pense? La curiosité, la méchanceté, l'infidélité, des contre-temps, que sais-je? quoi encore? Tout s'oppose donc à la douceur de notre commerce, et nous ravit le seul bien qui nous reste, l'unique consolation que nous ayons et qui nous est si nécessaire! Je vous ai envoyé l'*Épître du Diable;* je vous envoie *Tancrède*, qu'on joue demain. Si vous croyez que cette lecture puisse amuser quelques heures de notre chère sœur, faites-lui-en ma cour, ne m'oubliez jamais auprès d'elle, ni auprès de madame votre mère.

Je reçois à présent le numéro 7, et je n'apprends rien de mes lettres, voici pourtant la cinquième; ces délais me désespèrent, mais il faut espérer que la personne qui a mis à la poste la lettre que je vous lis vous rapportera un paquet des miennes. Non, chère amie, tranquillisez-vous; il ne m'est rien arrivé de fâcheux depuis votre départ. Vos inquiétudes sont les seules peines nouvelles que j'aie ressenties. Je n'ai point écrit à Châlons : votre mère avait dit en ma présence qu'elle ne voulait pas y séjourner plus de vingt-quatre heures. J'ai cru pouvoir compter sur la fermeté avec laquelle elle refusait un jour de plus à Mme Le Gendre, qui la sollicitait bien tendrement. Vous avez bien fait de consulter votre goût et votre santé sur la promenade qu'on vous proposait. Continuez, mettez-vous à votre aise, à présent que vous en avez des raisons ou des prétextes, afin qu'on y soit tout accoutumé dans la suite, et qu'on perde peu à peu le droit de vous mener à la lisière : n'y a-t-il pas assez longtemps qu'on abuse de vous? Aimez votre mère, supportez ses humeurs, prêtez-vous à toutes ses fantaisies, allez au-devant de ses goûts, faites par raison tout ce que l'estime vous inspirerait; mais conservez-vous. Supposons que la fatigue

du voyage vous eût brisée et que vous fussiez restée entre la vie et la mort dans quelque misérable chaumière, croyez-vous que votre condescendance déplacée n'eût pas été autant à blâmer que l'inadvertance ou la dureté des autres? Vous faites tout ce que vous pouvez pour me réconcilier avec votre sœur; cela est fort bien; mais répondez-moi. Vous dirai-je, comme vous disait votre mère dans une autre circonstance : Répondez-moi avec cette belle franchise que vous professez? Si la petite Émilie eût été réduite dans un état pareil au vôtre, aurait-elle jamais souffert qu'on la déplaçât de son lit? On a cherché à contrister madame votre mère, au hasard de vous faire périr. Ma bonne amie, laissons tout cela.

Mais, à propos du pauvre Vialet, seriez-vous une femme à m'excuser auprès de lui? Croiriez-vous bien que je n'ai pas encore répondu à sa confiance? Je le ferai; mais il faut que j'aie la tête plus libre; et puis, je serai vrai : mais le moyen de rien dissimuler et de ne pas empirer son mal? Dites-lui tout ce que vous voudrez, promettez-lui une réponse de ma part, et cherchez tout ce qui pourra lui faire pardonner mon silence.

Vous vous plaignez des lieux que vous habitez, des occupations qui prennent votre temps, des gens que vous voyez; et croyez-vous qu'on soit mieux ici? Non, chère amie, tout y est aussi mal que là-bas, parce que vous n'êtes pas ici, parce que je ne suis pas là-bas. Rien ne manquerait où vous êtes, je n'aurais rien à désirer où je suis, si j'y étais, si vous y étiez. Comptons les jours écoulés, et tâchons d'oublier ceux qui sont encore à passer, vous loin de moi, mais loin de vous. Le discours de votre sœur à madame votre mère est excellent; mais elle se fera haïr. Combien de gens avec qui nous n'avons jamais eu d'autres torts que d'avoir remarqué leurs sottises!

Il n'y a plus d'apparence que je reprenne mon journal: il vaut mieux que je l'achève ici en quatre mots. J'ai vu d'Argental, qui m'a encore parlé du projet des Comédiens sur *le Père de Famille*[1]. J'ai dîné avec l'abbé Sallier[2], chez moi; madame a très-

1. Le drame de Diderot fut en effet représenté le 18 février suivant.

2. Claude Sallier, né à Saulieu (Côte-d'Or), en 1685, mort en 1761, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions, professeur d'hébreu au Col-

bien fait les honneurs, elle a même dit à l'abbé un mot assez plaisant. Mme d'Épinay et M. Grimm sont venus aujourd'hui à Paris. Le projet était d'assister à la première représentation de *Tancrède*, mais un mal de dents a tout dérangé. On s'en retournera vendredi à la Chevrette, avec une dent de moins, au lieu d'aller au Grandval; pour moi, je resterai : on désespère de m'avoir, et je ne m'engage pas trop. Je travaille beaucoup moins cependant que je n'espérais; mes collègues me font enrager par leurs lenteurs.

Adieu, ma tendre amie, vous me rendez justice; tout ce qui est autour de vous peut changer, excepté mes sentiments; ils sont à l'épreuve du temps et des événements. Quand mon estime croît pour vous de jour en jour, dites, est-il possible que ma tendresse diminue? Je disais autrefois à une femme que j'aimais et en qui je découvrais des défauts[1] : « Madame, prenez-y garde, vous vous défigurez dans mon cœur; il y a là une image à laquelle vous ne ressemblez plus; si vous n'êtes plus celle qui m'engageait malgré moi, je cesserai d'être ce que je suis. » Si j'avais à dire de ma Sophie, ce serait ceci : Plus je vis avec elle, plus je lui vois de vertus, plus elle s'embellit à mes yeux, plus je l'aime, plus elle m'attache; et puis il y a bientôt cinq ans que je lui prouve que le système de sa sœur est faux. Patience, chère amie, patience; ils reviendront, ces moments où vous reverrez mon ivresse, où je vous forcerai de prononcer au fond de votre cœur que les faveurs d'une honnête femme sont toujours précieuses, et que c'est elle dont les charmes ne passent jamais. Adieu, adieu. Le 2 septembre, le jour de la naissance du joli enfant. Que n'est-il de vous! Adieu encore une fois.

lége de France et garde de la Bibliothèque du roi. Il avait commencé, avec l'abbé Saas, un catalogue dont il a été imprimé 5 vol. in-folio.

1. Mme de Puisieux, sans doute.

XXXIV

Paris, le 5 septembre 1760.

Je ne sais comment cela se fait, mais vous avez encore trois ou quatre de mes lettres à recevoir, et toutes les vôtres me viennent deux à deux. Ce dérangement double mon plaisir quand on me les remet, et mon impatience quand je les attends. Je ne saurai donc jamais exactement comment ce voyage s'est fait? Dites-moi de votre santé ce qu'il vous plaira, je n'y saurais avoir de foi; ne lisais-je pas que vous êtes encore enrhumée, et que vous n'avez pas assez de voix pour lire haut? Ne craignez rien de Damilaville, c'est un homme qui fait tout bien. Continuez de vous servir de cette voie; mais rassurez-moi sur votre M. Gillet. Je n'ai pas encore été à portée de faire entendre à M. Bucheley qu'il avait été joué par ses collègues; cela se fera. Je suis charmé que la situation de M. Desmarets ne soit pas aussi mauvaise que je me plaisais à la peindre. J'ai voulu vous faire entendre de M. de Saint-Gény que sa santé était déplorable, et que ses camarades dont il est aimé, et ses supérieurs qui l'estiment, le regrettent comme un sujet excellent qu'ils ont peu de temps à garder. Mon amie, ce sont les bons qui s'en vont et les méchants qui restent. Prenez garde à vous.

Voici un *si* que je n'entends pas: il vient à la suite des soins que votre sœur a pris de vous; achevez-moi cette phrase sans dissimuler.

Il y avait un temps infini que je n'avais vu ni Mme d'Épinay ni M. Grimm, lorsque M. Grimm est venu pour voir *Tancrède*, et Mme d'Épinay pour se faire arracher une dent. Le hasard a voulu que j'assistasse à l'opération le matin; et la complaisance m'a conduit au spectacle l'après-midi. Je vous entretiendrai de cela, si j'en ai le temps.

Je n'ai plus d'idée ni des *Fastes*, ni des *Tristes*, ni des *Héroïdes* d'Ovide; quant à ses *Métamorphoses*, elles m'ont toujours fait plaisir; il y a du feu, de l'imagination, de la passion, et de temps en temps des choses sublimes. Voyez la dispute d'Ajax

et d'Ulysse pour les armes d'Achille ; Euripide, Sophocle, Homère et Virgile n'auraient pas mieux fait. C'est aussi une belle chose que la tête d'Orphée portée sur les flots de l'Hèbre, sa langue qui fait encore des efforts pour prononcer le nom d'Eurydice, et les ondes qui frappent les cordes de sa lyre et qui en tirent je ne sais quoi de tendre et d'harmonieux que les rivages répètent et dont les forêts retentissent. Ne viendra-t-il jamais ce temps où je serai tout à ma Sophie et à ces hommes divins, alternativement occupé de vous aimer et de les lire? Un beau morceau d'éloquence, un bel écart de poésie, un regard, un sourire, un mot doux de ma Sophie peuvent m'enivrer presque également, Tout ce qui porte un caractère de vérité, de grandeur, de fermeté, d'honnêteté me touche et me transporte.

Je vais reprendre mon journal depuis ma dernière lettre. J'étais venu ici, je vous avais écrit, il était tard. Damilaville m'invita à souper chez lui, j'acceptai; je suis un glouton; je mangeai une tourte entière; je mis là-dessus trois ou quatre pêches, du vin ordinaire, du vin de Malaga, avec une grande tasse de café. Il était une heure du matin quand je m'en retournai : je brûlais dans mon lit, je ne pus fermer l'œil. J'eus l'indigestion la mieux conditionnée. Je passai la journée à prendre du thé : le lendemain je me trouvai assez bien pour aller à *Tancrède*. Voici ce que j'en ai jugé. C'est un ouvrage fondé sur la pointe d'une aiguille, mais où les défauts de conduite sont rachetés par mille beautés de détail. Le premier acte est froid; cependant on y concoit le germe d'un grand intérêt. Le second est encore froid. Le troisième est une des plus belles choses que j'aie jamais vues : c'est une suite de tableaux grands et pathétiques; il y a un moment où la scène est muette, et où le spectateur est désolé. C'est celui où Aménaïde, traînée au supplice par des bourreaux, reconnaît Tancrède; elle pousse un cri perçant, ses genoux se dérobent sous elle, elle succombe, on la porte vers une pierre sur laquelle elle s'assied; il faut y être pour concevoir l'effet de cette situation; et puis imaginez quarante personnes sur la scène : Tancrède, Argire, les paladins, le peuple, Aménaïde et des bourreaux. Le quatrième est vide d'action, mais plein de beaux morceaux. On ne sait ce que c'est que le cinquième; il est long, froid, entortillé, excepté la dernière scène qui est encore très-belle. Je ne sais comment

le poëte a pu se résoudre à faire mourir Tancrède, et à finir sa pièce par une catastrophe malheureuse. Il est sûr que j'aurais rendu tous ces gens-là heureux. M. Saurin me disait que ce n'aurait plus été une tragédie; et Grimm lui répondit : « Qu'est-ce que cela fait? » Il est sûr que cela eût été mieux. Damilaville n'aime pas qu'on cherche la mort, parce qu'on s'est attaché à une infidèle; il me disait : « Si vous aimiez, et qu'on vous trompât, que feriez-vous? — D'abord, lui répondis-je, j'aurais bien de la peine à le croire: quand j'en serais assuré, je crois que je renoncerais à tout ce qui me plaît, que je me retirerais au fond d'une campagne, et que j'irais attendre là ou la fin de ma vie ou l'oubli de l'injure qu'on m'aurait faite. La nature, qui nous a condamnés à éprouver toutes sortes de peines, a voulu que le temps les soulageât malgré nous : heureusement, pour la conservation de l'espèce malheureuse des hommes, presque rien ne résiste à la consolation du temps. C'est là ce qui quelquefois me fait désirer sans scrupule une grande maladie qui m'emporte. Je me dis à moi-même : Je cesserais de souffrir; et au bout de quelques années (et c'est beaucoup donner à la douleur amère de mes amis), ils trouveraient une sorte de douceur à se ressouvenir de moi, à s'en entretenir et à me pleurer.

Je joins à cette lettre le *Discours sur la Satire des philosophes*[1]. On l'attribue à M. de Saint-Lambert; c'est un ouvrage plein de modération et sur lequel il n'y a eu ici qu'un jugement. M. de Voltaire avait lu à M. Grimm son *Tancrède*, lorsque celui-ci était à Genève, et il lui disait à propos des choses simples et des tableaux : « Vous voyez, mon cher, que j'ai fait bon usage des préceptes de votre ami »; et il lui disait la vérité. Je ne sais si je n'irai pas la semaine prochaine passer quelques jours à la Chevrette. Ils veulent tous que je raccommode *le Joueur*, et que je le donne aux Français[2]. Ce sera là mon occupation. Adieu, ma tendre amie. Je vous aime de toute mon âme;

1. *Discours sur la Satire contre les philosophes*, Athènes, 1760, in-12. Diderot, qui l'attribue ici à tort à Saint-Lambert, relève lui-même cette erreur dans la lettre XLVIII, en la mettant sur le compte de l'abbé Coyer, son véritable auteur. (T.)

2. Ce projet ne fut pas exécuté. *Le Joueur*, imprimé pour la première fois dans le *Supplément aux Œuvres de Diderot*, Paris, Belin, 1819, in-8, figure au t. VII de cette édition.

c'est un sentiment que rien ne peut affaiblir; au contraire, je le crois quelquefois susceptible d'accroissement. Quand je suis à côté de vous, quand je vous regarde, il me semble que je ne vous ai jamais tant aimée que dans ce moment. Mais c'est une illusion. Comment se pourrait-il faire que la mémoire du bonheur ne le cédât pas à la jouissance? Quelle comparaison entre le transport passé et l'ivresse présente? Je vous attends pour juger cela. Nous ne sommes qu'au 5 septembre. Que le temps me dure! Adieu.

XXXV

Le 10 septembre 1760.

N'imaginez point cela, ma chère amie, ce n'est ni la faute des postes, ni la mienne; je suis exact et les courriers vont leur train. Mais mes lettres traînent des trois ou quatre jours sur le bureau de M. le substitut, et cependant vous vous plaignez, et je me désespère. Je crois que vous auriez été bien contente dimanche au soir, si vous m'eussiez entendu maudire le contre-seing de M. de Courteilles, et tenir à M. Damilaville des propos d'une extravagance qui en aurait offensé tout autre, mais qui ne lui faisaient que pitié, parce qu'il connaît un peu ma folie. Voilà, par exemple, de ces choses qui sont mal, et dont je ne saurais me repentir; quand je reviens de sang-froid sur ce qu'ils appellent des emportements déplacés, je me trouve comme je dois être, et je leur dirais volontiers : Rompez tout commerce avec les hommes passionnés, ou attendez-vous à ces incartades : il faut ou se renfermer, ou s'attendre à avoir de la poussière dans les yeux, si l'on se promène quand il fait du vent.

Je suis à la Chevrette où je reçois votre numéro 11. Je devais y arriver samedi au soir; j'en avais fait une promesse solennelle; mais le moyen de fuir devant le mot que j'attendais dimanche? Je restai. Le mot vint; j'y répondis, et lundi au soir je me rendis ici, où l'on ne m'espérait plus. Nous nous croisâmes, Grimm et moi, sur la route. J'ai donc passé les deux jours

suivants en tête-à-tête avec son amie. Voici quelle a été notre vie. Des conversations tantôt badines, tantôt sérieuses, un peu de jeu; un peu de promenade ensemble ou séparés beaucoup de lecture, de méditations, de silence, de solitude et de repos. Mercredi, Grimm revint à onze heures du soir; nous eûmes deux heures d'inquiétude; la nuit était très-obscure, et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque chose : nous voilà trois pour jusqu'à lundi prochain. Que fais-je? que font-ils? Le matin, il est seul chez lui où il travaille. Elle est seule chez elle où elle rêve à lui. Je suis seul chez moi où je vous écris; nous nous voyons avant dîner un moment. Nous dînons. Après le dîner, la partie d'échecs; après la partie d'échecs, la promenade; après la promenade, la retraite; après la retraite, la conversation; après la conversation, le souper; après le souper, encore un peu de conversation; et c'est ainsi que finira une journée innocente et douce, où l'on se sera amusé et occupé, où l'on aura pensé, où l'on se sera instruit, estimé et aimé, et où l'on se sera dit : Mais vous aurez donc toujours de la peine, et il ne dépendra pas de moi de vous rendre heureuse? Une chose me plaît-elle et me la proposé-je, il faut absolument qu'il survienne un contre-temps qui la gâte. J'avais une certaine joie à penser que vous lisiez *Tancrède* tandis que je le verrais. Je me disais : Quel plaisir elle aura dans cet endroit! Elle n'entendra jamais cet *Eh bien! mon père?* sans fondre en larmes. J'unissais mes sensations aux vôtres; j'étais enchanté que, séparés par une distance de soixante lieues, nous éprouvassions un plaisir commun; et voilà que vous n'avez pas encore reçu cet envoi.

Je trouve du courage dans les aveux et les réponses que vous faites à madame votre mère. Peut-être si vous eussiez osé plus tôt, en aurions-nous été mieux. On laisse aller ce qu'on désespère d'arrêter.

Un paquet que M. Gillet avait reçu le matin! le matin! ah! chère amie, cela ne se peut, je ne veux faire injure à personne; mais il me vient, malgré que j'en aie, des soupçons d'infidélité. Je vous prie de voir si les cachets sont entiers. En vérité, nos fripons de Paris sont, dans le courant des procédés, plus droits que nos honnêtes gens de province; une misérable petite curiosité suffit à ceux-ci pour les porter à une action vile que les premiers ne feraient que par quelque grand intérêt qu'on a rare-

ment. Si je vous en ai écrit bien d'autres? en doutez-vous? Vous en avez trois ou quatre à recevoir, sans compter celle-ci. Mais comment puis-je remédier aux délais qui vous affligent? Mon rôle est de ne laisser aller aucun courrier à vide, et vous y pouvez compter.

Ce que je pense de cette épître [1]? que c'est un tissu d'atrocités écrites avec facilité. A la place de Voltaire, vous en sentiriez toute la platitude; mais vous en seriez mortifiée. Il y a par-ci et par-là des reproches qu'on n'entend pas de sang-froid. Au reste ne craignez aucune suite fâcheuse de ces papiers-là. Qui est-ce qui les lit ? et puis l'idole est si décriée ! Les enfants lui crachent au visage.

M. Gaschon envoya samedi savoir ce que je faisais; je ne l'ai point vu et je me le reproche ; c'est un très-galant homme qui se jette beaucoup en avant, mais qui ne recule jamais.

Vous l'aurez incessamment, votre boîte ; mais que je sache à qui je l'adresserai.

Mon amie, ne me louez pas trop votre sœur, je vous en prie, cela me fait du mal ; je ne sais pas pourquoi, mais cela est.

J'ai passé la journée du samedi à mettre un peu d'ordre dans mon coffret. J'ai emporté ici *la Religieuse*, que j'avancerai, si j'en ai le temps. J'y trouverai *le Joueur*, qu'ils m'exhortent tous à ajuster à nos mœurs. C'est une grande affaire. M. Grimm l'a lu enfin, et il en est transporté.

Nous avons eu mercredi M. de Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. M. de Saint-Lambert est un homme d'un sens exquis ; on n'a ni plus de finesse ni plus de sensibilité que Mme d'Houdetot. Ces heures-là se sont échappées. Mme d'Houdetot me disait, à propos d'une tête de Platon que j'ai donnée pour une tête de Sapho, que j'étais bien vieux et qu'à dix-huit ans je n'aurais pas fait cet échange-là.

Ma sœur garde le silence avec moi ; elle est honteuse ou fâchée. Est-ce contre elle ou contre moi qu'elle boude? Mme Diderot en reçoit de temps en temps des lettres qu'elle serre. On crie tous les jours aux oreilles de l'abbé convalescent que, sans les soins de sa sœur, il ne serait plus; il faut espérer

1. L'*Épître du Diable à M. de V...*, dont il est question dans la lettre XXVII.

qu'il rougira d'en user mal avec elle, du moins jusqu'à ce que les services rendus soient assez éloignés pour que l'humeur puisse se montrer sans l'ingratitude.

Mes collègues [1] me font sécher ; ils ne me rendent rien, et je ne travaille point. Mais dites-moi donc, M. Gaschon vous a-t-il écrit? Ira-t-il, n'ira-t-il pas à Isle? Est-ce que vous n'avez pas encore vu l'abbé Dumoncet? Le général et le procureur de son ordre viennent de perdre, contre un simple religieux, un procès qui les déshonore. J'aurais une infinité de choses à vous dire de Grimm, de Mme d'Épinay, de Saurin, du Baron, de Damilaville, de M. de Saint-Gény, de Voltaire ; mais je n'en ai ni le temps ni la place. Ce dernier vient de publier le Recueil des satires du jour, revu, corrigé et augmenté [2] ; je vous l'enverrai aussitôt que nous l'aurons. Je n'ai point encore vu Mlle Boileau. Je rencontrai hier dans nos jardins M. l'échevin, qui me dit qu'elle avait toujours été à la campagne. Mais si je continue, je finirai sans avoir dit que je vous aime. Le détail que je vous fais de mes instants prouve bien que je sens tout l'intérêt que vous prenez à moi ; mais il ne montre pas autant celui que je prends à vous. Chère amie, supposez-le tel qu'il vous plaira, et craignez encore de demeurer au-dessous de ce qu'il est. Adieu.

XXXVI

15 septembre 1760.

C'était hier la fête de la Chevrette. Je crains la cohue. J'avais résolu d'aller à Paris passer la journée ; mais M. Grimm et Mme d'Épinay m'arrêtèrent. Lorsque je vois les yeux de mes amis se couvrir et leurs visages s'allonger, il n'y a répugnance qui tienne et l'on fait de moi ce qu'on veut.

Dès le samedi au soir, les marchands forains s'étaient établis

1. De l'*Encyclopédie*.

2. *Recueil des facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'année 1760*, Genève, 1760, in-8. Voir dans la *France littéraire* (art. *Voltaire*, n° 224) la liste des pièces composant ce volume et rassemblées par les soins de Morellet.

dans l'avenue, sous de grandes toiles tendues d'arbre en arbre. Le matin, les habitants des environs s'y étaient rassemblés ; on entendait des violons ; l'après-midi on jouait, on buvait, on chantait, on dansait, c'était un foule mêlée de jeunes paysannes proprement accoutrées, et de grandes dames de la ville avec du rouge et des mouches, la canne de roseau à la main, le chapeau de paille sur la tête et l'écuyer sous le bras. Sur les dix heures les hommes du château étaient montés en calèche, et s'en étaient allés dans la plaine. A midi, M. de Villeneuve[1] arriva.

Nous étions alors dans le triste et magnifique salon, et nous y formions, diversement occupés, un tableau très-agréable.

Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, M. Grimm se faisait peindre et Mme d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait.

Un dessinateur assis plus bas, sur un placet[2], faisait son profil au crayon. Il est charmant, ce profil ; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble[3].

M. de Saint-Lambert lisait dans un coin la dernière brochure que je vous ai envoyée.

Je jouais aux échecs avec Mme d'Houdetot.

La vieille et bonne Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Épinay, avait autour d'elle tous ses enfants, et causait avec eux et avec leur gouverneur.

Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami brodaient, l'une à la main, l'autre au tambour.

Et une troisième essayait au clavecin une pièce de Scarlatti.

M. de Villleneuve fit son compliment à la maîtresse de la

1. M. Vallet de Villeneuve, qui épousa, en 1769, la fille de Dupin de Francueil, ami de Mme d'Épinay et grand'père de George Sand.

2. Petit siége qui n'a ni bras ni dossier (Littré).

3. Le portrait de Grimm fut peint par la jeune fille qui fit aussi celui de Diderot, dont il est question dans la lettre XXXVIII. C'est probablement celui qu'une demoiselle Lechevalier exposa, en 1761, le jour de la Fête-Dieu, à la place Dauphine. Le « dessinateur assis plus bas » était Garand, qui peignit quelques jours après un portrait de Diderot, pour faire pendant à celui de Mme d'Epinay ; « c'est vous dire en un mot à qui ils sont destinés, » ajoute Diderot. « Un certain « barbouilleur de la place Dauphine, nommé Garand, a fait *pour moi* un profil « cent fois plus ressemblant », écrit Grimm, en 1767, à propos du dessin de Greuze, gravé par Saint-Aubin. On a vu (t. XI, p. 221) que c'était aussi l'opinion de Diderot lui-même.

maison et vint se placer à côté de moi. Nous nous dîmes un mot. Mme d'Houdetot et lui se reconnaissaient. Sur quelques propos jetés lestement, j'ai même conçu qu'il avait quelque tort avec elle.

L'heure du dîner vint. Au milieu de la table était d'un côté Mme d'Épinay et de l'autre M. de Villeneuve ; ils prirent toute la peine et de la meilleure grâce du monde. Nous dînâmes splendidement, gaiement et longtemps. Des glaces ; ah ! mes amies, quelles glaces! c'est là qu'il fallait être pour en prendre de bonnes, vous qui les aimez.

Après dîner, on fit un peu de musique. La personne dont je vous ai déjà parlé qui touche si légèrement et si savamment du clavecin nous étonna tous, eux par la rareté de son talent, moi par le charme de sa jeunesse, de sa douceur, de sa modestie, de ses grâces et de son innocence. Sans exagérer, c'était Émilie à quinze ans. Les applaudissements qui s'élevèrent autour d'elle lui faisaient monter au visage une rougeur, et lui causaient un embarras charmant. On la fit chanter ; et elle chanta une chanson qui disait à peu près :

Je cède au penchant qui m'entraîne;
Je ne puis conserver mon cœur.

Mais je veux mourir, si elle entendait rien à cela. Je la regardais, et je pensais au fond de mon cœur que c'était un ange, et qu'il faudrait être plus méchant que Satan pour en approcher avec une pensée déshonnête. Je disais à M. de Villeneuve : Qui est-ce qui oserait changer quelque chose à cet ouvrage-là ? Il est si bien. Mais nous n'avons pas, M. de Villeneuve et moi, les mêmes principes. S'il rencontrait des innocentes, lui, il aimerait assez à les instruire ; il dit que c'est un autre genre de beauté.

Il était assis à côté de moi, nous parlâmes de vous, de Mme votre mère, de Mme Le Gendre. Il m'apprit qu'il avait passé trois mois à la campagne où vous êtes. « *Trois mois, c'est bien plus de temps qu'il n'en faut pour devenir fou de Mme Le Gendre.* — Il est vrai, mais elle se communique si peu ! — *Je ne connais guère de femmes qui se respectent autant qu'elle.* — Elle a raison. — *Mme Volland... est une femme d'un mérite rare.* — Et sa fille aînée... — *Elle a de l'esprit comme un démon.* —

Elle a beaucoup d'esprit ; mais c'est sa franchise surtout qui me plaît. Je gagerais presque qu'elle n'a pas fait un mensonge volontaire depuis qu'elle a l'âge de raison. »

Nos chasseurs revinrent sur les six heures. On fit entrer les violons et l'on dansa jusqu'à dix ; on sortit de table à minuit ; à deux heures au plus tard nous étions tous retirés; et la journée se passa sans l'ennui que j'en redoutais. Cependant si j'avais été à Paris, une lettre de mon amie, que Damilaville m'aurait remise et que j'attends encore, m'aurait fait plus de plaisir mille fois. Il faut espérer que quelqu'un me l'apportera dans le jour; ou qu'au pis-aller M. Grimm, qui part, me l'enverra ce soir.

Où êtes-vous ? Est-ce à Châlons ? M'oubliez-vous là dans le tumulte des fêtes et dans les bras de votre sœur ? Madame, ménagez un peu sa santé, et songez que le plaisir a aussi sa fatigue.

Combien de temps resterez-vous encore à Châlons ? Si par hasard cette lettre ne vous y trouvait plus, que deviendrait-elle?

Eh bien, ils se sont vus? Que se sont-ils dit? De quoi sont-ils convenus ? Je vous avais priée d'excuser mon silence auprès de lui ; y aurez-vous pensé ?

Si vous trouvez un moment favorable, saisissez-le pour offrir tout mon dévouement et tout mon respect à madame votre mère. Ne m'oubliez pas auprès de M. Le Gendre.

J'ai demandé à M de Villeneuve des nouvelles de M. de S..., et il m'a répondu qu'il se portait à merveille et qu'il attendait madame sur la fin d'octobre. Je lui disais de Mme B... « Il faut convenir que ces maris-là sont de gros butors. Aller faire un enfant à cette petite femme qui n'a qu'un souffle de vie ! cette aventure ne lui serait jamais arrivée avec un amant. » Cependant il me regardait avec attention ; mais j'étais du sérieux le plus ferme et le plus bête. Je suis sûr qu'il s'y est trompé, et qu'il en a ri.

Le Baron dut arriver hier soir à Paris; et nous pourrions l'avoir à dîner aujourd'hui. S'il nous restait jusqu'à mercredi, je m'en retournerais avec lui, et nous passerions la grande ville sans mettre pied à terre. Au reste, les mesures sont prises, et vos lettres, toujours adresssées à Damilaville, me parviendron sûrement au Grandval.

J'ai vu toute la famille d'Épinay. Avec quelques différences

dans les caractères, ils ont plusieurs excellentes qualités communes. M. d'Épinay est l'affabilité même. Ce sera un jour bien triste pour Grimm et pour son amie que celui qui m'en séparera. Pour moi, je ne distingue plus ni les lieux, ni les temps, ni les circonstances; votre absence a tout mis de niveau; je porte partout sur la poitrine un poids qui me presse sans cesse et qui m'étouffe quelquefois. O mon amie! si vous souffriez seulement la moitié de mon ennui, vous n'y résisteriez pas. Si c'est votre retour qui me doit soulager, quand donc revenez-vous? Lorsque Daphnis revit sa Chloé, après un long et cruel hiver qui les avait séparés, la première fois sa vue se troubla, ses genoux se dérobèrent sous lui, il chancelait, il allait tomber, si Chloé ne lui avait tendu les bras pour le soutenir. Mon amie, si par quelque enchantement je vous retrouvais tout à coup à côté de moi, il y a des moments où j'en pourrais mourir de joie. Il est sûr que je ne connais ni bienséance, ni respect qui puisse m'arrêter. Je me précipiterais sur vous, je vous embrasserais de toute ma force, et je demeurerais le visage attaché sur le vôtre, jusqu'à ce que le battement fût revenu à mon cœur, et que j'eusse recouvré la force de m'éloigner pour vous regarder. Je vous regarderais longtemps avant que de pouvoir vous parler : je ne sais quand je retrouverais la voix, et quand je prendrais une de vos mains et que je la pourrais porter à ma bouche, à mes yeux, à mon cœur. J'éprouve, à vous entretenir de ce moment et à l'imaginer, un frissonnement dans toutes les parties de mon corps, et presque la défaillance. Ah! chère amie, combien je vous aime, et combien vous le verrez lorsque nous serons rendus l'un à l'autre!

N'êtes-vous pas une cruelle femme? Si j'étais à côté de vous, je crois..... — Eh bien! que feriez-vous? — Je devrais vous gronder, et je vous baiserais... Imaginez que ma dernière est à Châlons contre-signée Courteilles (c'est encore un paquet), et que celle-ci y allait aussi et que de quinze jours vous n'auriez entendu parler de moi, si M. Grimm n'avait été arrêté par l'envie d'entendre encore notre petite clavecinière; d'où il est arrivé qu'il est parti tard, que j'ai reçu votre douzième, que je lui ai recommandé la mienne, et que la voilà qui, changeant d'enveloppe et d'adresse, s'en va chez M. Gillet. Ne faites plus de ces fautes-là, je vous en prie. Eh bien! vous ne me dites rien, ni

du *Discours sur la Satire des philosophes*, ni de la tragédie de *Tancrède*. Bonsoir, mon amie, bonsoir.

XXXVII

17 septembre 1760.

Je vous écris à la hâte; un de nos peintres s'en retourne dans un quart d'heure, et il faut qu'il se charge de ce billet pour l'hôtel de Clermont-Tonnerre. J'y renferme un mot de grimoire. Je ne vous demande plus rien sur l'arrangement qui s'est fait entre le philosophe et notre chère sœur. J'avais ployé toutes vos lettres sur mon bureau, j'allais répondre à ce que je pouvais avoir laissé en arrière; mais depuis cinq ou six jours cette maison est si tumultueuse que la nuit est fort avancée lorsqu'on pourrait disposer d'un moment.

Il vient de m'arriver un petit accident. J'étais allé me promener autour d'une grande pièce d'eau sur laquelle il y a des cygnes. Ces oiseaux sont si jaloux de leur domaine, qu'aussitôt qu'on en approche ils viennent à vous à grand vol. Je m'amusais à les exercer, et quand ils étaient arrivés à un des bouts de leur empire, aussitôt je leur apparaissais à l'autre. Pour cet effet il fallait que je courusse de toute ma vitesse; ainsi faisais-je, lorsque je rencontrai devant un de mes pieds une barre de fer qui servait de clef à ces ouvertures qu'on pratique dans le voisinage des eaux renfermées et que l'on appelle des regards. Le choc a été si violent que l'angle de la barre a coupé en deux, ou peu s'en faut, la boucle de mon souliers; j'ai eu le cou-de-pied entamé et presque tout meurtri. Cela ne m'a pas empêché de plaisanter sur ma chute qui me tient en pantoufle, la jambe étendue sur un tabouret. On a pris ce moment de prison et de repos pour me peindre; on refait de moi un portrait admirable. Je suis représenté la tête nue, en robe de chambre, assis dans un fauteuil, le bras droit soutenant le gauche, et celui-ci servant d'appui à la tête, le cou débraillé, et jetant mes regards au loin, comme quelqu'un qui médite. Je médite en effet sur

cette toile; j'y vis, j'y respire, j'y suis animé; la pensée paraît à travers le front. On peint Mme d'Épinay en regard avec moi; c'est vous dire en un mot à qui les deux tableaux sont destinés. Elle est appuyée sur une table, les bras croisés mollement l'un sur l'autre, la tête un peu tournée, comme si elle regardait de côté; ses longs cheveux noirs relevés d'un ruban qui lui ceint le front; quelques boucles se sont échappées de dessous ce ruban. Les unes tombent sur sa gorge; les autres se répandent sur ses épaules, et en relèvent la blancheur. Son vêtement est simple et négligé. Je comptais retourner ce soir à Paris; mais mon accident et ces portraits me retiendront ici jusqu'à dimanche. Dimanche nous partirons tous. M. Grimm ira le mardi à Versailles; Mme d'Épinay, le lundi au Grandval; moi je resterai à Paris. Je suis arrivé à la Chevrette au moment où Saurin en partait pour aller à Montigny chez M. Trudaine; nous en avons reçu deux ou trois lettres charmantes, moitié vers et moitié prose. Il y en a une, la dernière, où, sous prétexte de me donner des conseils sur le danger qu'il y a à regarder de trop près de grands yeux noirs, il y fait une déclaration très-fine à Mme d'Épinay. Cela l'a rendue d'abord un peu soucieuse. Son souci a fait le sujet d'une de nos conversations, ou de plusieurs excellents propos qu'elle m'a tenus, je n'en ai retenu qu'un que je vous prie de rendre à votre sœur. Je lui disais, comme m'avait dit cette sœur au Palais-Royal, un jour que je lui conseillais d'arrêter tout de suite celui qu'on ne voulait point engager, qu'on s'exposait à un ridicule quand on refusait des avances qu'on pouvait nier et qui n'avaient point été faites; elle me répondit qu'il valait mieux s'exposer à un ridicule que de compromettre le bonheur d'un honnête homme. Voilà une phrase bien entortillée, mais vous l'entendrez. Adieu, ma tendre amie, je vous embrasse de tout mon cœur. Mes sentiments les plus tendres sont pour vous; mes sentiments les plus respectueux pour Mme Le Gendre.

P. S. On m'obsède, et je ne sais ce que j'écris. Je ne perdrai aucune occasion de vous donner de mes nouvelles. Je vous demande, dans quelques-unes de mes lettres que vous n'avez point encore reçues, l'explication d'un *si* suivi de plusieurs points; vous me direz aussi ce qui a pu déranger votre voyage à Châlons. Je vois, par la lettre en grimoire, que Mme Le Gendre

est ou sera incessamment avec vous. Je suis devenu si extravagant, si injuste, si jaloux; vous m'en dites tant de bien; vous souffrez si impatiemment qu'on lui remarque quelque défaut, que... je n'ose achever! Je suis honteux de ce qui se passe en moi; mais je ne saurais l'empêcher. Madame votre mère prétend que votre sœur aime les femmes aimables, et il est sûr qu'elle vous aime beaucoup. Adieu! je suis fou. Voudriez-vous que je ne le fusse pas? Adieu, adieu. Ai-je longtemps encore à dire ce triste mot?

XXXVIII

Le .. septembre 1760.

J'éprouve le même ennui que vous. L'abbé Galiani vient d'arriver. Ses contes ne m'amusent plus comme auparavant; j'étais mieux entre M. Grimm et son amie. Grimm a un peu déplu à Mme d'Épinay; il ne désapprouvait pas assez le propos d'un homme de notre connaissance, appelé M. Venel, qui disait qu'il fallait garder la probité la plus scrupuleuse avec ses amis, mais que c'était une duperie d'en user mieux avec les autres qu'ils n'en useraient avec nous. Nous soutenions, elle et moi, qu'il fallait être homme de bien avec tout le monde sans distinction. L'abbé Galiani m'a beaucoup déplu, à moi, en confessant qu'il n'avait jamais pleuré de sa vie, et que la perte de son père, de ses frères, de ses sœurs, de ses maîtresses ne lui avait pas coûté une larme. Il m'a paru que cet aveu n'avait pas moins choqué Mme d'Épinay.

M. de Saint-Gény a la poitrine faible, et il est assujetti à un travail de bureau qui le tuera. Voilà tout. Le *si* dont je vous parle n'est point un doute; il ressemble plutôt à un souhait : c'est la suite d'un grand éloge de votre sœur. Ne m'exhortez plus à la sobriété; depuis plusieurs jours, je mange très-peu. Le *Discours sur la Satire des philosophes* n'est pas de M. de Saint-Lambert, ni l'*Épitre de Satan à Voltaire* de Palissot, mais d'un M. de Rességuier, qui s'est fait mettre à la Bastille, il y a quelques années, pour des vers très-violents et très-bien

faits contre le roi et Mme de Pompadour[1]. C'est l'abbé d'Olivet qui a été l'éditeur de cette mauvaise Épître, et M. de Pompignan le censeur. On a découvert cela par les femmes.

Votre jeune mariée de Sandrin est une folle. On disait hier au soir deux choses qui m'ont frappé. La première, c'est qu'assez communément à l'âge de dix-huit ans, temps fixé pour les vœux religieux, les jeunes personnes des deux sexes tombaient dans une mélancolie profonde. La seconde qu'on ne savait tendrement aimer que dans les contrées superstitieuses. J'aurais décidé comme la Sorbonne. Me voilà revenu à cette tirade de votre sœur contre les hommes ou plutôt contre moi. Le correctif qui la termine ne signifie rien. La politesse excepte toujours celui à qui l'on parle; mais la sottise serait à se tenir pour excepté. Cette femme est injuste et vaine. Il lui faudrait un amant; il faudrait que cet amant fût parfait, il faudrait qu'il lui fût entièrement dévoué, et il faudrait qu'il se trouvât suffisamment récompensé de l'honneur de la servir. La religion exige moins de nous.

Nous avons eu ici les quatre sœurs, toutes charmantes, mais surtout Jeannette. C'est celle qui chante, qui peint et qui joue du clavecin comme un ange! Je voudrais que vous la vissiez. On peut avoir vu au clavecin autant et plus de talent, mais rarement autant d'innocence et de modestie. On la regarde avec plus de plaisir encore qu'on ne l'entend. Mais ce qui passe, c'est l'indifférence pour les éloges que ses talents lui méritent. On dirait qu'elle se prise au dedans d'elle-même de quelque qualité secrète qu'on ignore et qui mériterait bien autrement l'admiration. C'est comme une belle femme qui porte une grande âme et qu'on loue de sa beauté. Elle vous remercie d'une manière si froide, si dédaigneuse! C'est comme si elle nous disait: Vous vous en tenez à l'écorce; ce n'est pas cela. Je gage que si vous lisez cet endroit à votre sœur, elle s'y reconnaîtra. Cette femme est vaine, vous dis-je; j'avouerai cependant que cela lui ressemble un peu et que je ne saurais me le dissimuler. Qu'elle

1. M. de Rességuier, chevalier de Malte, fut enfermé non à Bastille, mais au château de Pierre-Encise, pour son *Voyage d'Amathonte*, ouvrage mêlé de prose et de vers, imprimé et supprimé en 1759, très-violent pamphlet contre Mme de Pompadour. Voir sur Rességuier une étude de M. H. Bonhomme, *Revue Britannique*, juin 1875.

dise de Philémon et de Baucis ce qu'il qu'il lui plaira; je lui prouverai, avec le temps, que les amants fidèles et constants seraient plus communs si les pareilles de ma Sophie se rencontraient plus souvent.

Gardez-vous bien de juger mon ami d'après les apparences. Je ne saurais accepter la préférence que vous m'accordez sur lui.

Vous vouliez donc qu'Aménaïde et Tancrède fussent heureux. Eh bien! écoutez. J'ai soutenu à Saurin que cela devait être, et que le cinquième acte, comme le poëte l'a fait, était à contre-sens. Grimm pensa avec moi qu'on aurait pu arracher du spectateur des larmes de joie, comme on lui en a fait répandre de tristesse. *Le Joueur* est entre les mains de M. d'Argental, qui en a désiré la lecture; nous verrons ce qu'il en dira. Je ne crois pas que les changements que notre goût présent exige fussent aussi considérables que vous l'imaginez. Voilà le spectateur bien préparé à celui des décorations.

Dieu soit loué! mes lettres vous parviennent, et les dates doivent vous reprocher la tracasserie que vous m'avez faite avec Mme Le Gendre, que vous servez selon son esprit, en lui donnant occasion de dire du mal de moi, et de m'envelopper dans la classe nombreuse de ceux qu'elle a juste raison de mépriser. Il est vrai qu'à la suite d'une page d'invectives adressées à tous, il vient un petit mot qui me sépare; mais quel effet a ce petit mot froid, après la chaleur d'une longue déclamation? Il reste au fond du cœur que c'est ainsi que sont les hommes, et j'en suis un. En attendant que vous sachiez si vous irez ou non à Châlons, je vous écrirai toujours par Vitry.

Mme d'Épinay reçoit des lettres charmantes de M. de Voltaire. Il disait, dans une des dernières, que le diable avait assisté à la première représentation de *Tancrède* sous la figure de Fréron, et qu'on l'avait reconnu à une larme qui lui était tombée des loges sur le bout du nez, et qui avait fait *pish*, comme sur un fer chaud[1].

Je ne fais rien; j''ai l'âme malade et le pied brisé. Le portrait de Mme d'Épinay est achevé; elle est représentée la poitrine à demi nue; quelques boucles éparses sur sa gorge et

1. Cette lettre manque dans la Correspondance générale de Voltaire, et dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay.

sur ses épaules; les autres retenues avec un cordon bleu qui serre son front; la bouche entr'ouverte; elle respire, et ses yeux sont chargés de langueur. C'est l'image de la tendresse et de la volupté.

Nous avons eu aujourd'hui à dîner une femme en homme. C'est une Mme Gondoin, jolie comme un cœur. J'étais assis à côté d'elle, et nous avons beaucoup causé. J'ai cru qu'elle mourrait de rire d'un mot naïf que j'ai dit à notre curé, qui est un des plus gros garçons qui se voient : c'est qu'on pourrait le baiser pendant trois mois de suite sans baiser deux fois dans le même endroit; et d'un autre, à propos de quelqu'un qui disait qu'il y avait plus de sots dans ce monde-ci que partout ailleurs; j'ajoutais que cet homme avait beau les compter, il en oubliait toujours un. On a l'esprit si libre à la campagne qu'il ne faut presque rien pour amuser beaucoup, surtout quand on n'a pas l'âme chagrine.

Vous attendez donc Mme de Solignac vers le commencement d'octobre ? Je crains bien que vous ne vous mécomptiez, et qu'elle n'arrive que dans les premiers jours de novembre. Pour moi, je ne vous attends pas plus tôt. Il nous est venu quelques virtuoses, entre lesquels M. de La Live. Mon portrait était sur le chevalet; ils en ont tous parlé comme d'une très-belle chose, et pour la ressemblance, et pour la position, et pour le dessin, pour la couleur, et pour la vie. Cependant la sœur aînée de celle qui l'a peint était debout dans un coin et pleurait de joie des éloges qu'on donnait à sa cadette.

Nous partons tous ce soir pour Paris. J'accompagnerai Mme d'Épinay, qui va passer au Grandval les jours que Grimm s'éloigne d'elle pour aller à la cour. Nous reviendrons mercredi, elle pour regagner la Chevrette, moi pour arranger mes paquets et ramasser de la besogne pour le reste de la saison que je passerai chez Mme d'Aine. Continuez de vous bien porter. Aimez-moi; dites-le-moi; aimez-moi tendrement; dites-le-moi souvent. La douleur s'est emparée de mon âme, et, si vous souffrez qu'elle s'y loge, je crains bien que ce ne soit à demeure. Quand j'aurais été coupable, comme votre sœur l'a cru, n'y avait-il pas un rôle plus doux, plus honnête à faire que celui de m'accuser? Adieu! Mon respect à madame votre mère. Ah! Sophie, la vie est une bien mauvaise chose pour les

âmes sensibles ; elles sont entourées de cailloux qui les choquent et les froissent sans cesse.

XXXIX

Le .. septembre 1760.

Me voilà aux mêmes lieux où j'étais l'an passé : y suis-je plus heureux? Non. Quoi donc! trente ans d'expérience du passé ne suffisent pas pour désabuser de l'avenir! La peine me surprend toujours, et lorsque le plaisir vient, il semble que je m'y sois attendu.

Nous avons tous quitté la Chevrette dimanche au soir, et nous sommes arrivés, Mme d'Épinay et moi, lundi, entre une heure et une heure et demie, au Grandval, où nous avons trouvé le père Hoop, le Baron, M. d'Alinville, Mme d'Aine et Mme d'Holbach.

Mme d'Aine est toujours la même. Nous avons dîné comme vous savez qu'on dîne ici ; c'est la seule maison où il me faille un grand exercice le soir, et du thé le matin.

Après dîner, les femmes sont rentrées ; nous les avons abandonnées à leurs petites confidences, car c'est un besoin qui les presse, quand elles ont été quelque temps sans se voir ; et nous avons tenté une longue promenade, quoique la terre fût molle, et que le ciel, qui se chargeait vers le couchant, nous menacât d'un orage.

Je les ai revus, ces coteaux où je suis allé tant de fois promener votre image et ma rêverie, et Chennevières qui couronne la côte, et Champigny qui la décore en amphithéêtre, et ma triste et tortueuse compatriote, la Marne.

On nourrit à Chennevières les deux filles de Mme d'Holbach. L'aînée est belle comme un chérubin ; c'est un visage rond, de grands yeux bleus, des lèvres fines, une bouche riante, la peau la plus blanche et la plus animée, des cheveux châtains qui ceignent un très-joli front. La cadette est un peleton d'embonpoint où l'on ne distingue encore que du blanc et du vermillon.

Sur les sept heures nous étions revenus et reposés. Nos

dames s'étaient déshabillées. Nous avons commencé le piquet d'institution. Après le souper, elles se sont retirées, et nous avons un peu philosophé, debout, le bougeoir à la main.

La bonne conversation que je vous rendrais, si j'en avais le loisir! Il s'agissait des Chinois. Le père Hoop et le Baron en sont enthousiastes, et il y a de quoi l'être, si ce que l'on raconte de la sagesse de ces peuples est vrai; mais j'ai peu de foi aux nations sages.

Entre autres choses, imaginez un peuple où les lois auraient assigné des récompenses aux actions vertueuses, et où le monarque serait subordonné à un conseil de censeurs qui le gourmanderaient quand il ferait mal, et qui écriraient son histoire de son vivant.

Ce conseil, à la Chine, est composé de douze mandarins. Ils s'assemblent tous les jours. Il y a dans le lieu de leur assemblée un grand coffre cerclé de fer et percé en dessus d'une couverture par laquelle on jette les mémoires paraphés qui serviront à l'histoire du règne. Ces mémoires forment déjà une collection de trois à quatre cents volumes.

Le père de celui qui gouverne à présent voulut savoir comment il était traité dans ces mémoires. Cette curiosité est d'un méchant; un homme de bien ne l'aurait point eue. Il fit ouvrir le coffre sacré, et il trouva que l'injustice de son administration y était peinte des couleurs les plus fortes. Aussitôt il entre en fureur; il appelle le chef du conseil, lui reproche sa témérité et lui fait couper la tête. Cette atrocité ne fut pas oubliée dans les mémoires déposés le jour suivant, et le nouveau président du conseil eut encore la tête coupée; celui qui succéda subit le même sort. Le quatrième se transporta devant la bête féroce; il était précédé d'un esclave qui portait son cercueil; et voici comment il parla : « Tu vois que je ne crains pas la mort, car voilà la bière et ma tête. C'est en vain que tu espères imposer silence à la vérité; il restera toujours une voix qui parlera malgré toi. Ordonne qu'on me frappe; j'aime mieux être mort que de vivre sous un maître qui a résolu d'égorger tous les honnêtes gens de son empire. »

Le monarque, frappé de l'intrépidité de ce mandarin, s'arrêta et devint meilleur; et quand il fut meilleur, je gage qu'il ne fit plus ouvrir le coffre.

C'est à vous, chère amie, que je rapporte mes actions les plus indifférentes; si j'entends quelque chose qui me plaise, il me semble que ce soit pour vous en faire part que ma mémoire veut bien s'en charger.

On dit encore à l'honneur des Chinois d'autres choses qu'on ne me trouva pas disposé à croire. Je prétendis que les hommes étaient presque les mêmes partout, qu'il fallait s'attendre aux mêmes vices et aux mêmes vertus.

(*Le reste de la lettre manque.*)

XL

Le 27 septembre 1760.

(*Les huit premières pages de la lettre manquent.*)

Si le portrait admirable est plus ressemblant que celui que vous avez? Il n'y a pas de comparaison. J'ai dans le vôtre un petit air fade, doucereux et malade; dans celui qu'on a fait, je vis, je pense, je réfléchis. Ceux qui me connaissent se récrient; ceux qui ne me connaissent pas en font autant. C'est que c'est une belle chose, dont le mérite de la ressemblance, qui est parfaite, est pourtant le moindre. La tête est tout entière hors de la toile, elle est nue; vous seriez tentée d'aller passer vos bras par derrière pour l'embrasser et la baiser. Ces yeux pleins de feu regardent au loin. Oui, il est en grand, on m'y voit jusqu'au milieu du corps; une main posée contre le visage soutient la tête; et le bras de cette main est soutenu par l'autre bras dont la main est placée sous le coude du premier. Hélas! non, je ne l'aurai pas, celui de mon ami! on en a fait deux, un grand et un petit; on garde le petit, et l'on regrette l'autre, qui est destiné pour un frère qui est à Francfort ou à Vienne. Je crois vous avoir déjà dit tout cela, mais vous n'y entendez rien. Ce n'est pas lui qui se fait peindre pour elle, c'est elle qui le fait peindre pour elle et pour lui.

Nous arrivons à cinq heures; il avait oublié le rendez-vous.

J'ai su cela le lendemain; on en avait la larme à l'œil, et tout en pleurant on disait : C'est que ses affaires l'occupent si fort, qu'il ne peut penser à rien; c'est qu'il est bien à plaindre et moi aussi; et on l'excusait avec une bonté qui me touchait infiniment. Pour moi, je me taisais; et elle disait : Mais vous ne me dites rien, philosophe! est-ce que vous croyez qu'il ne m'aime pas? Que diable voulez-vous qu'on réponde à cela! dire la vérité, cela ne se peut; mentir, il le faut bien. Laissons-la du moins dans son erreur; le moment qui la détromperait serait peut-être le dernier de sa vie. C'est cette Sophie-là d'Isle qui est aimée! c'est cet homme-là de la rue Neuve-du-Luxembourg qui est aimé! Adieu. Je vous embrasse. Je vais écrire un mot à M. Gillet. Dieu veuille que vous puissiez déchiffrer ce griffonnage, du moins aux endroits où je vous peins ma tendresse! Laissez là les autres, ils ne valent pas la peine que vous vous usiez les yeux. En présentant mon respect à madame votre mère, dites-lui que je lui prépare un cadeau : c'est un Mémoire d'expériences sur le blé noirci qui ont été faites par un laboureur du Vexin et que le gouvernement a fait imprimer à ses frais [1]. L'histoire du czar Pierre va paraître [2]; incessamment nous en aurons des exemplaires. Dites-moi si vous voulez que je vous en envoie un.

A propos des Chinois, j'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre qu'il était permis d'y avoir de la religion, pourvu que ce ne fût pas de la chrétienne; toutes les autres sont tolérées, entendez-vous? tolérées, les autres; pour le christianisme, il est défendu sous peine de vie. On trouve que nous sommes des boute-feu dangereux, et puis ils n'ont jamais pu s'accommoder d'un Dieu tout-puissant qui laisse crucifier son fils, et d'un fils tout aussi puissant que son père qui se laisse lui-même crucifier. Et puis ils disent : Si votre religion est nécessaire à tous les hommes, il est bien singulier que Dieu ne

1. *Mémoire concernant le détail et le résultat d'un grand nombre d'expériences faites l'année dernière par un laboureur du Vexin pour parvenir à connaître ce qui produit le blé noir, et les remèdes propres à détruire cette corruption.* Paris, Impr. royale, 1760. (Par de Gonfreville, fermier de Sieurey, près Vernon.) Grimm en rend compte au mois de novembre 1760 de sa *Correspondance.*

2. Le premier volume de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, par Voltaire, parut en 1760.

nous l'ait pas fait connaître plus tôt, car nous sommes des hommes et nous sommes ses enfants comme vous, et puis s'il n'y a que les chrétiens qui soient sauvés, nos pères sont donc damnés! nos pères qui étaient si honnêtes gens! oh! nous aimons mieux être damnés avec nos pères que sauvés sans eux. Que sais-je quoi encore?

J'ai beau vous dire du mal de votre sœur, il faut, tout bien considéré, que ce mal soit au bord de mes lèvres et qu'il n'y en ait rien du tout au fond de mon cœur; car je sens que c'est pour elle que j'écris tout ceci ; est-ce que si je n'étais pas rempli d'amitié, d'estime, d'attachement pour elle, si je n'avais pas les mêmes sentiments que vous, j'aimerais tant à causer avec elle? Non, madame, je vous hais, je ne veux plus causer avec vous; qu'est-ce que cela vous fait? Je suis un homme, et vous les méprisez tous. Oh! quelque jour j'aurai mon tour, et je ferai aussi une bonne sortie contre les femmes; mais il faut que je sois à mon aise, et que je n'aie rien de mieux à vous dire. Peut-être faudrait-il que ce jour-là que j'aurai choisi pour dire du mal des femmes, j'oublie que vous en êtes une; mais je ne l'oublierai jamais. Je me vengerai de votre sœur plus cruellement, et je satisferai mon cœur en même temps; je ferai l'éloge de son sexe. Adieu; je ne sais plus ce que j'écris; je veux être gai et je ne saurais. J'écris de mauvaise grâce. Réponse sur-le-champ, s'il vous plaît.

XLI

Le 30 septembre 1760.

Tenez, mon amie, votre Dem.... n'était bon à rien : il n'y avait pas assez d'étoffe ni pour faire un honnête homme ni pour faire un fripon. S'il n'est pas encore complétement stupide, cela ne tardera pas à venir. Au reste, un coup d'œil sur les conséquences et les contradictions des hommes, et l'on voit que la plupart naissent moitié sots ou moitié fous, sans caractère comme sans physionomie; ils ne sont décidés ni pour le vice ni pour la vertu; ils ne savent ni immoler les autres, ni se

sacrifier; et, soit qu'ils fassent le bien, soit qu'ils fassent le mal, ils sont malheureux, et j'en ai pitié. Ces idées tiennent à d'autres que j'établissais hier à table, assez imprudemment; car la pâture était forte pour nos petits estomacs. C'est que je ne pouvais m'empêcher d'admirer la nature humaine, même quelquefois quand elle est atroce. Par exemple, disais-je, on a condamné un homme à mort pour des placards, et le lendemain de son exécution on en trouve aux coins des rues de plus séditieux. On exécute un voleur, et, dans la foule, d'autres volent et s'exposent au supplice même qu'ils ont sous les yeux. Quel mépris de la mort et de la vie ! Si les méchants n'avaient pas cette énergie dans le crime, les bons n'auraient pas la même énergie dans la vertu. Si l'homme affaibli ne peut plus se porter aux grands maux, il ne pourra plus se porter aux grands biens; en cherchant à l'amender d'un côté, vous le dégradez de l'autre. Si Tarquin n'ose violer Lucrèce, Scévola ne tiendra pas son poignet sur un brasier ardent; cela est singulier; on est en général assez mécontent des choses, et l'on n'y toucherait pas sans les empirer. En suivant la conversation sur la nature humaine, on en vint à cette question : Comment il arrivait que des sots réussissaient toujours, et des gens de sens échouaient en tout; en sorte qu'on dirait que les uns semblaient de toute éternité avoir été prédestinés au bonheur, et les autres à l'infortune? Je répondis que la vie était un jeu de hasard; que les sots ne jouaient pas assez longtemps pour recueillir le salaire de leur sottise, ni les gens sensés celui de leur circonspection; ils quittent les dés lorsque la chance allait tourner; en sorte que, selon moi, un sot fortuné et un homme d'esprit malheureux sont deux êtres qui n'ont pas assez vécu. Et puis voilà comme nous causons ici. Vous avez reçu deux de mes lettres à la fois, et moi deux des vôtres. Un écart d'imagination, dites-vous? une vivacité non réfléchie? Fort bien; mais des esprits mal faits qui en voudraient à notre bonheur ne s'y prendraient pas autrement. C'est ainsi qu'ils réussiraient à me rendre indifférent à ma Sophie et ma Sophie odieuse à sa mère; et où est la délicatesse? C'est un mot vide de sens, si elle ne consiste pas à pressentir les petites choses qui pourraient offenser, blesser, affliger, humilier, desservir, et à avoir pour ses amis et à leur dérober tous ces ménagements légers qu'ils ne sont pas en droit d'exi-

ger des indifférents, et qu'ils attendraient inutilement de la grosse et ronde bienveillance de gens épais qui en sont incapables... Il faut que vous sachiez toutes deux que je vous rapproche sans cesse de l'idée que je me suis formée de votre esprit et de votre caractère, et que cette mesure n'est pas commune. La plupart des autres s'y trouveraient bien petits. Ces riens, que je ne ferai pas l'honneur à la foule de remarquer en elle, je vous les reprocherai durement, et je serais fâché que vous n'eussiez pas pour moi la même sévérité. Je veux que vous attendiez de moi tout ce que vous attendriez de Dieu, s'il avait ma bonté ou si j'avais sa puissance, et que vous soyez surprise toutes les fois que je me tromperai votre attente. Si je suis quelquefois amant ombrageux et difficile, c'est que je meurs de passion pour vous; si je me fâche si vite contre elle, c'est que personne au monde ne l'estime plus que moi. O femmes! vous me serez bien indifférentes le jour que je vous laisserai dire et faire tout ce qu'il vous plaira! J'aime ceux qui me grondent, et je gronde volontiers ceux que j'aime; et, quand je ne gronde plus, je n'aime plus. De tous ceux qui me touchent de près, je suis celui que je gourmande le plus sévèrement et le plus fréquemment; si je me préfère en ce point à mes amis, c'est, tout bien considéré, que je suis encore plus curieux de me rendre bon moi-même que de rendre les autres meilleurs.

Je suis bien aise pourtant que vous ne la reconnaissiez pas aux couleurs dont je l'ai peinte. Vous voyez que je vous réponds à présent à votre seconde lettre. C'est apparemment que, la colère conduisant le pinceau, les traits auront été exagérés. Cela me rappelle un mot plaisant du peintre Greuze contre Mme Geoffrin qui l'avait bien ou mal à propos contristé. « *Mort-Dieu*, disait-il, *si elle me fâche, qu'elle y prenne garde, je la peindrai.* » Moi, je dis le contraire de Greuze : Mort-Dieu, si elle me fâche encore, qu'elle y prenne garde, je ne la peindrai plus. Dites tout ce qui vous plaira de l'innocence de sa conduite avec le bon Marson et l'honnête Vialet. J'en appelle à son cœur, qui sait mieux que vous pourquoi je me comprends dans sa déclamation : c'est qu'elle s'adresse à tous les hommes, et que j'en suis un ; et, si vous voulez en convenir, pendant que vous la lisiez, vous ne distinguiez personne; il a fallu que la réflexion et la justice vous ramenassent sur vos pas, que vous

réclamassiez en faveur de votre ami, et que vous dissiez en vous-même : Ah ! chère sœur ! grâce pour celui-là ! il n'en est pas. Il s'établissait donc entre elle et vous un dialogue où elle m'accusait et me jugeait, où vous me défendiez et appeliez de la sentence ; j'étais donc condamné, et vous travailliez à m'absoudre d'une impression méditée par elle et peut-être même par vous. Celui qui blesse l'espèce humaine me blesse ; celui qui décrie l'amitié, en général, tend à m'indisposer secrètement contre mes amis ; celui qui se joue de la sincérité des serments passionnés devant celle que j'aime cherche à lui rendre ma conduite et mes sentiments suspects et m'indigne. Mais laissons cela.

Je suis à présent à la Chevrette ; c'est de là que je vous écris. Demain je serai de retour à Paris ; nous avons trop de monde pour être bien. Dans les cohues, on se mêle ; les indifférents s'interposent entre les amis, et ceux-ci ne se touchent plus. Hier j'étais à souper à côté de Mme d'Houdetot, qui disait : « Je me mariai pour aller dans le monde et voir le bal, la promenade, l'opéra et la comédie ; et je n'allai point dans le monde, et je ne vis rien, et j'en fus pour mes frais. » Ces frais firent rire, comme vous pensez bien, et elle ajouta : « C'est mon voisin qui boit le vin, et c'est moi qui m'enivre. » En effet, j'avais à côté de moi un vin blanc délicieux que je ne dédaignais pas. Les voilà qui partent ce matin pour la chasse. Dieu soit loué ! ils feront de l'exercice ; nous serons un peu plus ensemble, et tout en ira mieux pour eux et pour nous.

Je n'ai point vu Mlle Boileau ; mais peu s'en est fallu que M. de Villeneuve ne m'ait enlevé en cabriolet pour me conduire ici. M. Grimm, qui l'avait rencontré à Paris, je ne sais où, lui en avait donné la commission, qu'il avait acceptée. Si M. Gillet a été un peu diligent, vous devez avoir votre boîte ; je m'acquitterai de mes dettes à votre retour. Combien je vous embrasserai ! j'en ai d'avance le cœur serré, et j'en pleure de joie. Il y a peu de jours où je ne me transporte de la pensée à ce moment ; il est impossible que je vous peigne ce que je deviens dans cette espèce de délire où je vous vois, où je cherche si vous vous êtes bien portée, si c'est vous, si c'est toujours ma Sophie, si elle est heureuse de retrouver celui qui l'aime si tendrement et qui l'a si longtemps attendue. Je vous dévore des

yeux ; mes lèvres tremblent ; je voudrais vous parler ; je ne saurais. Mais que deviens-je lorsque cette illusion disparaît et que je me trouve seul ? Je suis fâché que Mlle Clairet soit indisposée ; je vous prie de lui dire qu'il est impossible que je l'oublie tant qu'elle aura de l'attachement pour vous. Je n'espérais pas Mme de Solignac sitôt. Est-ce que madame votre mère ne se montrera pas empressée d'aller chercher sa chère fille ? Je gage que Mme Le Gendre en a perdu le sentiment. Vous ne donnez pas, vous, dans ces mines-là. Cela échappe à l'évêque. Ils se battaient, les bonnes gens qu'ils étaient. Demain ou plutôt aujourd'hui lundi à Paris ; demain, mes paquets se font ; après-demain, je suis établi au Grandval pour six semaines. Mme d'Épinay en a le cœur un peu serré et moi aussi ; nous étions faits l'un à l'autre ; nous comprenions sans mot dire ; nous blâmions, nous approuvions du coin de l'œil ; cette conversation muette va lui manquer. Vous adresserez toujours vos lettres sur le quai des Miramionnes, d'où elles iront contre-signées à Charenton, et j'enverrai les retirer le plus assidûment qu'il sera possible. Vous savez que les maîtres n'ont plus de domestiques où je suis. Ce M. Damilaville est un galant homme qui aime à faire le bien et qui sait y mettre la grâce. Il y a deux ou trois honnêtes hommes et deux ou trois honnêtes femmes dans ce monde, et la Providence me les adresse. En vérité, si je mérite ce présent, j'en sentirai toute la valeur, et, si j'en sens toute la valeur, je n'aurai plus envie de me plaindre d'elle ; si elle prenait la parole, et si elle me disait : « Je t'ai donné Grimm et Uranie pour amis ; je t'ai donné Sophie pour amie ; je t'ai donné Didier pour père et Angélique pour mère ; tu sais ce qu'ils étaient et ce qu'ils ont fait pour toi ; que te reste-t-il à me demander ? » Je ne sais ce que je lui répondrais. Oui, chère amie, je retrouverai au Grandval ceux que j'y ai laissés, excepté d'Alinville ; mais je n'y ferai rien de ce que vous conjecturez ; je boirai, je mangerai, je dormirai, je philosopherai le soir, je vous regretterai tous les matins, et mainte fois dans la journée je soupirerai indiscrètement. Mme d'Holbach s'en apercevra, et en rira. Mme d'Aine dira que, si cela dure, il faudra qu'elle me fasse noyer par pitié. Je n'y ferai pas une panse d'a et je m'en reviendrai, à la Saint-Martin, à Paris, où je mourrai de douleur si je ne vous retrouve pas. Je tremble toujours que votre chère

sœur ne fasse la folie d'aller à Isle. Nous avons encore ici nos peintres et nos musiciens et Jeannette, et Jeannette aussi, dà. Hélas! la pauvre enfant me fend le cœur, surtout quand elle se livre à la gaieté, et qu'elle rit ; elle a perdu sa mère, et elle n'en sait encore rien. Je suis sûr que, si elle regardait les visages qui sont autour d'elle, elle devinerait, à l'impression de tristesse que cause sa joie, qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire qu'on lui cache. Mais n'est-ce pas un phénomène bien singulier que nous éprouvons tous la même chose, et qu'il n'y ait pas un de nous que sa joie ne contriste? Ah! chère amie! il y a bien des données, et bien des données fines pour celui qui sait les saisir et les appliquer à la connaissance du cœur. C'est une caverne, mais dans les ténèbres de laquelle il luit par intervalles des rayons passagers qui l'éclairent et pour les autres et pour nous.

Après les cygnes? Ne craignez rien, je n'y courrai de ma vie, ni le cher abbé Galiani non plus; il s'est amusé à les agacer, ils l'ont pris en grippe, et d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent, ils s'élèvent sur les ailes, ils arrivent au grand vol, le cou tendu, le bec entr'ouvert, et poussant des cris; il n'oserait approcher du bassin. Ils ont presque dévoré *Pouf*. Pouf est un petit chien de Mme d'Épinay, qui n'a pas son pareil pour l'esprit et la gentillesse; c'est un prodige pour son âge. Aussi nous ne croyons pas qu'il vive. Ces cygnes ont l'air fier, bête et méchant, trois qualités qui vont fort bien ensemble. Je disais des arbres du parc de Versailles qu'ils étaient hauts, droits et minces, et l'abbé Galiani ajoutait : comme les courtisans. L'abbé est inépuisable de mots et de traits plaisants; c'est un trésor dans les jours pluvieux. Je disais à Mme d'Épinay que si l'on en faisait chez les tabletiers, tout le monde en voudrait avoir un à sa campagne. Je voudrais que vous lui eussiez entendu raconter l'histoire du *porco sacro*. Il y a à Naples des moines à qui il est permis de nourrir aux dépens du public un troupeau de cochons, sans compter la communauté. Ces cochons privilégiés sont appelés, par les saints personnages auxquels ils appartiennent, les *cochons sacrés*. Ils se promènent respectés dans toutes les rues, ils entrent dans les maisons, on les y reçoit, on leur fait politesse. Si une truie est pressée de mettre bas, on a tout le soin possible d'elle et de ses pourcelets; trop heureux celui

qu'elle a honoré de ses couches! Celui qui frapperait un *porco sacro* ferait un sacrilége. Cependant des soldats peu scrupuleux en tuèrent un; cet assassinat fit grand bruit; la ville et le sénat ordonnèrent les perquisitions les plus sévères. Les malfaiteurs, craignant d'être découverts, achetèrent deux cierges, les placèrent allumés aux deux côtés du *porco sacro*, sur lequel ils étendirent une grande couverture, mirent un bénitier avec le goupillon à sa tête et un crucifix à ses pieds; et ceux qui faisaient la visite les trouvèrent à genoux et priant autour du mort. Un d'eux présenta le goupillon au commissaire; le commissaire aspersa, se mit à genoux, fit sa prière et demanda qui est-ce qui était mort? On lui répondit: « Un de nos camarades, honnête homme; c'est une perte. Voilà le train des choses du monde; les bons s'en vont et les méchants restent. » Mais je n'ai pas le courage d'achever. Ce n'est pas moi, c'est l'abbé qu'il faudrait entendre. Le fond est misérable en lui-même, mais il prend entre ses mains la couleur la plus forte et la plus gaie, et devient une source inépuisable de bonnes plaisanteries et même quelquefois de morale.

C'est lui qui m'a amené ici. Nous y attendons Saurin, qui n'est pas encore venu; cela me fait craindre que Mme Helvétius ne soit fort mal; elle a quitté la campagne pour faire ses couches à Paris, et la voilà non accouchée et attaquée d'une fièvre putride. C'est une femme très-aimable, qui s'est fait un caractère qui l'a affranchie au milieu de ses semblables, toutes esclaves. Saurin m'a consulté sur le plan d'une pièce. Je l'ai renversé d'un bout à l'autre. M. Grimm et Mme d'Épinay disent que ce que j'ai imaginé est de toute beauté, mais que personne n'en peut exécuter un mot. Si ce plan a lieu, vous verrez au quatrième acte une foule de citoyens, condamnés à mort pour avoir trop bien défendu leur ville, briguer l'honneur de la préférence et tirer au sort. Le sort se tirera sur la scène. Imaginez le spectacle et les cris des pères, des mères, des parents, des amis, des enfants, à mesure que le billet fatal sort; imaginez la contenance diverse, forte ou faible, de celui que le sort a condamné; imaginez que celui qui tient le casque d'où les billets sont tirés est le gouverneur de la ville, qu'on en doit tirer six, et qu'après qu'on en a tiré cinq, il se condamne lui-même et dit: Le sixième est le mien, sans qu'on puisse jamais

lui faire changer d'avis[1]. Imaginez ce que deviennent sa femme, sa fille, qui sont présentes. O Voltaire! vous qui savez à présent l'effet de ces tableaux, vous n'auriez garde de vous refuser à celui-là.

Mais à propos de Grimm, ne serez-vous pas un peu surprise que je vous aie déjà écrit sept à huit pages, sans presque vous en dire un mot? C'est, mon amie, qu'il arrange si bien ses voyages, qu'il sort de la Chevrette au moment que j'y arrive. En vérité, quand il aurait le dessein de me rendre amoureux de sa maîtresse, il ne s'y prendrait pas autrement. Vous concevez bien que je plaisante: il est trop honnête pour avoir cette vue, et je le suis trop, moi, pour qu'elle lui réussît quand il l'aurait. Et puis, il est si enfoncé dans la négociation et les mémoires, qu'on ne lui voit pas le bout du nez. Il ne lui reste presque pas un instant pour l'amitié; et je ne sais quand l'amour trouve le sien. Nous nous sommes un peu promenés, elle et moi, ce matin. Je lui avais trouvé l'air soucieux hier au soir. Je lui en ai demandé le sujet. « C'était une de ces minuties auxquelles, lui disais-je, vous êtes trop heureux tous les deux d'être sensibles au bout de quatre ans. Vous vous examinez donc de bien près? Vous en êtes donc comme au premier jour? Eh! mes amis, tâchez de n'épouser jamais. » L'après-dîner, nous nous sommes encore promenés, lui et elle, Mme d'Houdetot et moi. J'oubliais de vous dire que j'avais trouvé mon vin blanc fort bon, que j'en avais usé peu sobrement, et que ma voisine était fort gaie. Mme d'Houdetot fait de très-jolis vers ; elle m'en a récité quelques-uns qui m'ont fait grand plaisir. Il y a tout plein de simplicité et de délicatesse. Je n'ai osé les lui demander; mais si je puis lui arracher un *hymne aux tetons* qui petille de feu, de chaleur, d'images et de volupté, je vous l'enverrai[2]. Quoiqu'elle ait eu le courage de me le montrer, je n'ai pas eu celui de le demander. Le soir nous avons laissé rentrer les femmes, et nous avons fait le tour du parc, Grimm et moi. Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus; nous avons été fort aises de nous retrouver. Je l'aime sûrement, et j'en suis, je crois,

1. C'est le sujet du *Siége de Calais*. Le succès de la pièce de ce titre, donnée par Belloy le 13 février 1765, aura fait renoncer Saurin à son projet. (T.)

2. Cette pièce est restée inédite.

autant aimé que jamais. Au milieu de ces amusements, des idées tristes m'obsèdent, je ne fais rien, le temps s'enfuit, et je ne vous ai pas. Je viens de recevoir un paquet de Damilaville. Je ne savais ce que c'était, car il était bien gros. J'espérais y trouver un mot de vous. Rien. A la place, les deux Remontrances du parlement d'Aix qui sont très-belles, mais qui ne me dédommagent pas. Je brûle de m'en retourner à Paris. Je ne saurais dissimuler ma joie; et Mme d'Épinay dit que cela n'est pas honnête d'être gai quand on quitte les gens. Il serait donc plus honnête de l'être ni plus ni moins et de paraître triste. N'y a-t-il encore rien d'arrêté sur votre retour? Votre sœur revient-elle avec vous? Si j'avais été bien avisé, j'aurais fait ce voyage de province tant projeté. Je vous aurais du moins vue en passant. Je crains que vous ne trouviez mon caractère un peu changé. On dit que j'ai l'air d'un homme qui va toujours cherchant quelque chose qui lui manque. Au reste, c'est l'air que je dois avoir. Quand vous étiez ici, votre présence me soutenait. Avais-je du chagrin, j'allais voir mon amie, et je l'oubliais. Pourquoi m'avez-vous abandonné? La mélancolie a trouvé mon âme ouverte, elle y est entrée, et je ne pense pas qu'on puisse l'en déloger tout à fait. Elle ne me déplaît pas trop; et puis qu'importe? Je serai moins gai, ou plus triste, comme il vous plaira, mais je n'en aimerai pas moins. Ma tendresse sera d'une couleur brune qui ne sied pas mal à ce sentiment. Mon amie, tout peut s'altérer au monde; tout, sans vous en excepter; tout, excepté la passion que j'ai pour vous. Quand je vous reverrai, comme je vous embrasserai! comme je me reposerai sur vous! comme je chercherai celle que j'aime! Ah! s'il n'y avait personne qui me contraignît! mais il ne faut pas compter là-dessus. Je ne finirai pas encore cette lettre. Nous partirons de bonne heure. Grimm me descendra à la rue de Fourcy. De là il n'y a qu'un pas sur le quai des Miramionnes. Si j'y trouvais une lettre de vous, je remplirais la demi-page qui me reste et qui ne me resterait pas, car je l'aurais remplie tout en disant que je ne voulais pas en dire plus long, si l'on ne m'invitait pas à descendre. Je vais voir ce qu'on me veut... C'est Saurin qui vient d'arriver. Adieu, ma tendre amie. Ce soir, s'il n'est pas trop tard, nous causerons encore un moment, et puis il faut faire mon sac; je n'aime point à faire attendre après moi.

Nous avons eu deux convives sur lesquels nous ne comptions guère, excellents tous deux, Saurin et le curé de la Chevrette. Vous connaissez Saurin, je ne vous en dis rien. Pour notre pasteur, c'est un des meilleurs esprits qu'il y ait bien loin : il n'y a pas d'homme dont les passions se peignent plus vivement sur son visage ; c'est peut-être le seul qui ait le nez expressif ; il loue du nez, il blâme du nez, il décide du nez, il prophétise du nez. Grimm dit que celui qui entend le nez du curé a lu un grand traité de morale. La conversation a été fort diverse. Mme d'Houdetot m'a demandé du bout de la table où en était ma bouteille. Je lui ai répondu qu'elle devait le savoir mieux que moi. On a trouvé que je n'étais pas trop malheureux de boire de bon vin, et d'enivrer ma voisine. Et puis on a parlé nouvelles. On a dit que le roi de Portugal introduisait le jansénisme dans ses États ; cela m'a déplu. J'ai dit que, religion pour religion, quand un monarque faisait tant que d'en adopter une, il valait mieux la choisir plaisante et gaie que triste et maussade ; que la mélancolie religieuse inclinait au fanatisme et à l'intolérance, et Mme d'Épinay me faisait des yeux ; et à la fin, quand j'ai eu tout dit, j'ai compris que je désobligeais Mme d'Esclavelles, sa mère, qui est janséniste jusqu'à la pointe de ses cheveux blancs. On parla tendresse. Le curé, qui n'est déplacé dans aucun sujet, dit que les amants malheureux disaient tous qu'ils en mouraient ; mais qu'il était rare d'en rencontrer qui tinssent parole ; qu'il en avait cependant vu un : c'était un jeune homme de famille appelé *Soulpse*. Il s'éprit d'une fille belle et sage, mais sans biens et d'une famille déshonorée. Son père était alors aux galères pour faux seings. Ce jeune homme, qui prévoyait toute l'opposition et toute la raison de l'opposition qu'il rencontrerait dans ses parents, fit ce qu'il put pour se détacher ; mais quand il se fut bien assuré de l'inutilité de ses efforts, il osa s'en ouvrir à ses parents, qui allaient s'épuiser en remontrances, lorsque notre amant les arrêta tout court et leur dit : « Je sais tout ce que vous avez à m'opposer, je ne saurais désapprouver des raisons que j'opposerais moi-même à mon fils si j'en avais un. Mais voyez si vous m'aimez mieux mort que mésallié ; car il est sûr que si je n'ai pas celle que j'aime, j'en mourrai ». On traita ce propos comme il le méritait ; l'événement n'y fait rien. Le jeune homme tomba, dépérit de jour en

jour, et mourut. Le curé ajouta : C'est un fait dont j'ai été témoin. « Mais, curé, lui dis-je, à la place du père qu'auriez-vous fait? — Monsieur, me répondit le curé, je ne saurais me mettre à cette place; les sentiments d'un père ne se devinent point et ne peuvent se suppléer. — Cela est vrai; mais enfin vous auriez pris un parti d'après ce que vous êtes; dites-nous quel il eût été? — Volontiers. J'aurais appelé mon fils; je lui aurais dit : *Soulpse* a été votre nom jusqu'à présent; souvenez-vous bien qu'il ne l'est plus. Appelez-vous comme il vous plaira. Voilà votre légitime. Allez vous marier avec celle que vous aimez si loin d'ici que je n'entende plus parler de vous, et que Dieu vous bénisse. — Pour moi, dit Mme d'Esclavelles, qui craignait peut-être que la décision du curé ne fît impression sur son petit-fils, si j'avais été la mère de ce jeune fou, j'aurais fait comme son père, je l'aurais laissé mourir ». Et puis voilà les avis partagés, et un bruit à faire retentir les voûtes du salon, qui a duré longtemps, et qui durerait encore, si le curé n'avait rompu la dispute par une autre histoire que voici. Un jeune curé, mécontent de son état, se sauve en Angleterre, apostasie, se marie selon la loi, et a des enfants de sa femme. Au bout d'un certain temps, il regrette son pays; il revient en France avec sa femme et ses enfants. Au bout encore d'un certain temps, il a du remords; il revient à sa religion, prend du scrupule sur son mariage, et songe à se séparer de sa femme: il s'en ouvre à notre curé, qui trouve le cas fort embarrassant, et qui, n'osant rien prendre sur lui, le renvoie aux casuistes et aux jurisconsultes. Tous décident qu'il ne peut en sûreté de conscience rester avec sa femme. Lorsque leur séparation, à laquelle la femme s'opposait de toute sa force, allait s'entamer par voie de justice, mais un peu contre le gré du curé, l'époux tomba malade et assez dangereusement pour qu'il n'en revînt pas. Il envoie chercher le curé : « Mon ami, lui dit-il, vous connaissez mes intentions; je touche au dernier moment; je veux montrer du moins qu'elles étaient sincères. Je veux faire amende honorable publique, et recevoir les sacrements, et mourir à l'hôpital; ayez la bonté de m'y faire transporter. — Je m'en garderai bien, lui dit le curé; cette femme est innocente. Elle vous a épousé selon la loi; elle ne connaissait rien des empêchements qui ne lui permettaient pas d'accepter votre main. Et

ces enfants, quelle part ont-ils à votre faute? Vous êtes le seul coupable, et ce sont eux qui vont être punis! Votre femme sera déshonorée, vos enfants seront déclarés naturels; et où est le bien de tout cela? La raison est pour eux; certainement, et jusqu'à ce que la loi ait prononcé, nous ignorons si elle serait contre eux. Attendons, et en attendant, mon ami, demeurez dans le lit de celle que vous appelez votre femme et qui l'est, et où vous avez eu d'elle ces enfants qui vous ont appelé leur père et qui sont vos enfants ». Jamais le curé n'en voulut démordre. Il confessa son homme; le mal empira, il lui administra les derniers sacrements. Il mourut, et la femme et les enfants restèrent en possession des titres qu'ils avaient. Nous avons tous approuvé la sagesse du curé. Grimm l'a fait peindre; il prétend en faire quelque jour un personnage de roman. Nous sommes revenus un peu tard; cet homme singulier et ses histoires aussi singulières que lui nous ont défrayés en chemin.

A propos, je ne vous ai pas dit que M. le comte de Bissy [1] avait envoyé au marquis de Ximènes pour moi une tragédie anglaise en un acte, tout à fait dans le goût du *Joueur*. Elle est intitulée *l'Extravagance fatale*. Un homme de naissance a été conduit par la dissipation à l'extrême misère. Il ne peut supporter l'idée de l'avilissement où il va tomber, lui, sa femme et ses enfants. Il se persuade qu'il vaut mieux qu'il meure. Mais si la mort est meilleure pour lui que la vie, pourquoi la vie vaudrait-elle mieux que la mort pour sa femme et ses enfants? Il vient à bout de se persuader qu'il leur manquerait d'une manière indigne, s'il ne les associait pas à un sort qu'il croit préférable à celui dont il est menacé. Il se défait donc de lui-même, de sa femme et de ses deux enfants. Cette catastrophe est d'une atrocité qui révolte; cependant la dernière scène est d'un pathétique qui déchire. Imaginez que cet homme était sur le point d'être saisi et précipité dans une prison. Sa femme vient à lui, et lui propose de prendre ses enfants entre ses bras et de se sauver avec lui en quelque lieu de sûreté. Toute la dernière scène roule sur la double acceptation des

1. De l'Académie française, où il fut reçu comme homme de cour. On l'appelait *Bissy-Pierre*, pour le distinguer de son frère qu'on avait nommé *Bissy-Thomas*, par une plaisante allusion aux deux Corneille, avec lesquels les deux Bissy n'avaient aucune espèce de rapport intellectuel. (T.)

termes de voyage, d'asile, de demeure paisible, d'éloignement des hommes, de dernier terme des revers et des maux, de repos, qui conviennent à une fuite réelle ou à la mort. La femme les entend toujours de la fuite, et l'époux les lui dit toujours de la mort. L'ignorance de cette femme, qui a reçu le breuvage fatal de son époux et qui l'a donné de sa propre main à ses deux enfants, la tendresse de ses discours, la présence de ses enfants en qui la mort circule, font un effet plus terrible mille fois que le spectacle d'OEdipe qui a les yeux crevés et qui se baisse pour chercher ses enfants. Cependant, si vous avez le père Brumoy, voyez cette scène au cinquième acte de *l'OEdipe* de Sophocle.

Je viens de recevoir votre numéro 21. Je n'ai point la tête mauvaise. Quant à mon pied, il est guéri. Nous avons joué ; le Baron a oublié son serment, mais comme la fortune a été assez égale, je ne saurais vous dire comment il soutiendrait son caprice. Il faut qu'il y ait une espèce de contre-coup à ma chute ; car j'ai eu la tête étonnée pendant les deux premiers jours. Les jours suivants j'ai senti une douleur passagère au côté opposé, et depuis j'éprouve comme des envies de moucher, et la sensation comme de quelque chose d'arrêté au-dessus du nez qui voudrait tomber. Ils m'ont conseillé le sel ammoniac. Mais je bois, je mange, je dors, je n'ai ni chaleur ni fièvre, et tout ira bien.

O femme! serez-vous toujours femme par quelque endroit? Jamais la fêlure que nature vous fit ne reprendra-t-elle entièrement? Je n'ai pu m'empêcher de rire de tous les mouvements que vous vous êtes donnés pour un colichet. Je sais bien ce que vous répondrez à cela ; mais je sais bien aussi comment on s'en impose. Je le voudrais bien que vous en fussiez de nos causeries, et vous et la chère sœur. A propos de ces Chinois, savez-vous que l'illustration remonte chez eux et ne descend jamais? Ce sont les enfants qui illustrent et anoblissent leurs aïeux, et non pas les aïeux leurs enfants. Ma foi, cela est encore bien sage. Nous sommes plus grands poëtes, plus grands philosophes, plus grands orateurs, plus grands architectes, plus grands astronomes, plus grands géomètres que ces peuples-là ; mais ils entendent mieux que nous la science du bon sens et de la vertu ; et si par hasard cette science était la première, ils auraient raison de dire qu'ils ont deux yeux, et que nous en avons un, et que le reste de la terre est aveugle.

Oui, je connais vos *Intérêts de la France mal entendus* C'est un livre qui a du succès [1]. M. Gaschon m'a fait dîner une fois avec l'auteur. Cet homme connaît assez bien le mal ; mais il n'entend rien aux remèdes. Il a des observations assez justes qui marquent un homme instruit, mais sans génie. Il a un monde de choses dont il ne sait rien faire; et le génie sait faire un monde de rien.

Non, non, mon ami vaut mieux que moi; personne ne peut lui être comparé, soit qu'il plaisante, soit qu'il raisonne, soit qu'il conseille, soit qu'il écrive, soit qu'il...

(*La suite manque.*)

XLII

Le 7 octobre 1760.

Pas un moment de repos, comme vous disiez à la fin d'une de vos lettres ; non, pas un moment ! J'arrive, je jette en passant mon sac de nuit à ma porte, et je vole sur le quai des Miramionnes ; j'y trouve un de vos lettres ; j'en achève une que j'ai commencée à la Chevrette. Je m'en retourne chez moi à minuit. Je trouve ma fille attaquée de la fièvre et d'un grand mal de gorge; je n'ai pas osé m'informer de sa santé. Les questions les plus obligeantes amènent des réponses si dures de la part de la mère, que je ne lui parle jamais sans une extrême nécessité; mais j'ai interrogé l'enfant, qui m'a très-bien répondu; j'ai donné des ordres qui marquent l'attention et l'intérêt. Voilà ce que c'est que de se brûler le sang à crier et à travailler. Je devais partir demain pour le Grandval; voilà un accident qui pourrait bien retarder mon voyage. Nous avons dîné, M. Grimm et moi, sous un des chevaux des Tuileries. Longue promenade

1. *Les Intérêts de la France mal entendus* (par Ange Goudar, de Montpellier). Le premier volume, qui traite de l'agriculture et de la population, parut au commencement de 1756; le second, qui traite des finances et du commerce, parut à la fin de la même année, et le troisième, qui traite de la marine et de l'industrie, ne fut publié qu'en 1757. (T.)

avant dîner ; dîner d'appétit ; longue promenade après dîner ; et, dans cet intervalle, de la morale et de l'amour, et de l'amour et de la morale ; et le résultat, de se rendre meilleur, de pardonner aux méchants, assez punis par leur méchanceté même ; de faire le bonheur de tous et surtout de son ami et de son amie. Je quitte M. de Montamy ; je l'ai trouvé avec une grosse dondon, dont je vous dirais volontiers, comme du curé de la Chevrette, qu'on la baiserait pendant deux mois sans la baiser deux fois au même endroit ; c'est une amie de Mme Riccoboni ; nous en avons causé. Celle-ci vous régalera cet hiver de deux nouveaux romans. Je les verrai sûrement avant qu'on les imprime, et vous aussi, si vous êtes à Paris. Mais dites-moi donc que vous y serez, si vous ne voulez pas que je périsse. J'avais deviné, comme vous verrez par la précédente, et la possibilité du voyage de Mme de Solignac, et les inquiétudes de Mme Le Gendre, et votre indifférence.

Toutes ces dates ne m'apprennent rien ; je voulais savoir s'il n'y avait eu aucune de mes lettres d'égarée. Voici l'histoire de ma chute. J'ai connu chez Le Breton un ex-oratorien, homme d'esprit dont je suis devenu la passion, mais non pas la plus forte ni l'unique. Cette homme s'appelle M. Destouches ; il est secrétaire de la ferme générale ; il y demeure ; il s'était engagé à m'introduire à l'endroit où l'on fabrique le tabac, afin que je pusse connaître et décrire cette manœuvre ; j'étais allé avec mon dessinateur le sommer de sa parole. Il était de bonne heure. Il est jeune. Je le trouve engagé de conversation avec une fille ; je renvoie mon dessinateur ; je m'assieds, et je me mets à causer avec ces fous-là. Le temps se passe ; l'heure du dîner vient ; nous allions dîner, Destouches et moi, chez Le Breton. Chemin faisant, nous devions jeter sa demoiselle rue des Prouvaires. Mais crac ; à l'entrée de la rue voilà une des soupentes qui casse, et Destouches qui va donner de la tête contre celle de sa fille, et moi de la tête contre un des côtés du carrosse. Destouches descend par le côté renversé, moi et la demoiselle par l'autre côté, et cela à la vue de la compagnie la plus nombreuse et la moins choisie. Heureusement la demoiselle avait l'air plus honnête que peut-être elle ne l'était ; je vous ai dit le reste. J'ai encore de temps en temps des sensations au haut du nez comme de quelque chose qui voudrait tomber par là ; mais ce symp-

tôme se dissipera comme les autres. Je vous demande en grâce de prêcher l'indulgence à notre chère sœur. Si, par hasard, nous n'occupions que le milieu entre les êtres les plus parfaits et les êtres les plus imparfaits, en regardant avec mépris ceux que la nature a placés au bas de la grande échelle, n'accorderions-nous pas le même droit à ceux qu'elle a placés au premier échelon, et qui sont autant au-dessus de nous que les objets de notre dédain sont au-dessous? Dans une machine où tout est lié, comme il n'y a rien d'inutile, pas même le gros ventre, le gros appétit et les fréquents besoins de Mme Gillet, s'il y a quelque chose d'indifférent et d'abject, c'est une suite de notre ignorance. Quelquefois je m'amuse à attacher tous ces objets sur une toile et à m'en faire un spectacle. Je ne saurais vous dire combien l'imbécillité, l'impertinence, la sottise, les airs de la coquette, les pirouettes du petit-maître, etc., etc., m'amusent sous ce coup d'œil.

Cette jalousie d'ami à ami, de sœur à sœur, de mère à fille, de fille à mère, me passe ; je n'y entends rien. Si je connaissais quelque être au monde qui pût, en m'éclipsant à vos yeux, contribuer infiniment mieux que moi à votre bonheur, quel mérite plus grand me resterait-il à ambitionner, après celui d'être ce qu'il serait, sinon de vous le procurer ? S'il n'est pas en moi d'être le mieux qu'il est possible pour vous, faut-il que je me prive de l'avantage de vous présenter ce mieux, si je le connais ailleurs ? Voilà des raisons que l'amour n'entend pas ; mais je ne conçois pas que l'amitié puisse s'y refuser.

Mlle Clairon joua mal à la première représentation de *Tancrède*. Ses fanatiques même en conviennent ; mais ils disent qu'elle s'est bien corrigée dans les suivantes. Je n'en sais rien. Nous nous aimons tous de toutes nos forces. Il y a bien peu de gens à qui nous ne nous préférions ; il n'y a personne au monde avec qui nous voulussions changer de sort. M. Vialet est comme les autres qui laissent un peu moins percer leur impertinence. Vous êtes à peu près contente de mes lettres, surtout des endroits où je vous dis que je vous aime ; tant mieux, je ne m'intéresse qu'à ceux-ci ; et comment seraient-ils mal ? Le modèle d'après lequel je peins est si bien ! Tous nos portraits de la Chevrette ont réussi, excepté celui de Mme d'Épinay. M. Grimm prend cet accident comme un autre. Je vous ai dit

que nous avions été peints et dessinés; je lui ai demandé une copie des deux dessins, et je les aurai. Les dix lignes où vous me dites qu'il n'y a rien dans vos lettres valent mieux que toutes les miennes; si je vous avais dit les choses que j'y lis, et que j'eusse eu le bonheur de vous les persuader de moi comme je les crois de vous, je n'aurais plus qu'un souhait à faire : c'est que le temps et ma conduite vous entretinssent à jamais dans cette douce opinion. Le bonheur ou le malheur de votre vie est entre mes mains, dites-vous? Ce n'est pas comme cela; le bonheur de votre vie est entre mes mains; le bonheur de la mienne est entre les vôtres; c'est un dépôt réciproque confié à d'honnêtes gens. Uranie ne veut donc pas croire que je la haïsse; absolument elle ne le veut pas. J'en ai pourtant bien des raisons, et, quand il n'y aurait que celle de m'humilier souvent aux yeux de la personne que j'aime, c'en serait bien assez pour me faire croire. Pardonnez! qu'avez-vous dit là? Elle n'a pas vu ce mot, j'en suis sûr. Je serais trop fier qu'elle se fût avouée coupable. M. Gaschon a été faire sa cour à Mme de Solignac. M. de Prisye ira. Que j'y aille aussi! ma foi je n'en ai ni le temps, ni la volonté, ni le courage. Quoi qu'en dise Mme de Solignac, il est sûr que je n'ai jamais eu l'honneur de la voir.

Si cependant la maladie durait, si mon voyage était renvoyé à la semaine prochaine, par exemple, je ne répondrais de rien. Je n'aime point les occasions de balbutier, et balbutie toujours de timidité la première fois que je vois, et puis tout se réduit alors à des phrases d'usage dont on se paye réciproquement. Je n'ai pas un sou de cette monnaie. Adieu, ma tendre amie. Je ne vous recommande plus votre santé; il y a quelqu'un à présent qui en aura soin pour vous. Il y avait avec ma dernière lettre un papier d'agriculture pour madame votre mère; le lui avez-vous remis? Adieu, encore une fois; mon dévouement et mon respect à madame votre mère. Dites à Mme le Gendre..., dites-lui que vous m'aimez à la folie, et vous verrez que ce petit mensonge la fera pâlir... Et je ne la haïrais pas!... Hélas! non...

XLIII

Le 8 octobre 1760.

Je pars demain pour aller au Grandval passer le reste de l'automne. Je ne saurais vous dire, chère amie, combien il m'en coûte pour m'arracher d'ici. Si cette force que les philosophes appellent d'inertie est commune à tous les êtres, j'en ai ma bonne part. Comment vos lettres me parviendront-elles? Comment recevrez-vous les miennes? Quel circuit! Je me rendais ici les mardi, jeudi, dimanche au soir ; je vous lisais et je vous répondais sur-le-champ : cela était assez commode : mais il n'y a pas moyen de rester. J'aurais l'air d'abandonner Mme d'Aine, qui m'a si bien accueilli les vacances passées. Je ne suis bien avec moi-même que quand je fais ce que je dois. J'irai donc demain, jour de ma fête, où l'on ne m'attend peut-être plus et où l'on médit de moi. Vous savez que j'ai quelque affaire à l'Hôtel des Fermes ; j'y ai été appelé ce matin ; et par occasion je me suis rendu rue des Vieux-Augustins. J'ai demandé Mlle Boileau ; elle venait de partir pour Argenteuil avec M. Berger. J'ai laissé chez le portier un billet pour elle. On m'a dit que Mme de Solignac était arrivée ; je ne l'ai point vue, mais je me suis fait écrire pour monsieur qui était absent. Le portier, à qui j'ai demandé si M. de Villeneuve y était, m'a répondu que oui, et même seul. J'ai été tenté de monter ; et puis je me suis dit : Pourquoi monter? et, ne sachant que me répondre, je m'en suis allé. Vous savez apparemment qu'il déloge le 15 de ce mois et qu'il va demeurer rue Sainte-Anne. C'est le portier qui m'a bavardé cela. Vous m'avez fait faire connaissance plus intime que jamais avec M. Damilaville. J'ai soupé plusieurs fois avec lui ; c'est un homme de bien. Hier, comme je m'en revenais de chez lui à minuit, par le plus affreux temps du monde, d'abord j'ai vu, rue des Boucheries, des amants qui se disaient des douceurs de fort près, au coin d'une porte, à minuit, le ciel fondant en eau ; cela m'a fort édifié ! Arrivé à ma porte, Jeanneton appelée, en attendant qu'elle descendît, mon fiacre m'a dit qu'un

hôtel qui fait le coin de la rue des Saints-Pères, à côté de chez moi, habité par M. de Bacqueville, était en feu ; et le tocsin qui sonnait de tous côtés m'a confirmé qu'il disait vrai. Le feu y était depuis midi; et aujourd'hui, quand j'ai passé sur le quai, il n'était pas encore éteint ; une grande aile de l'hôtel a été brûlée. Ce M. de Bacqueville était un fou, car il n'est plus. D'abord, il n'a pas voulu ouvrir ses portes, menaçant le premier qui mettrait le pied dans sa cour de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Il a cru qu'il n'y avait plus rien ; et, sur les cinq heures, il s'en est allé à l'Opéra. Là, on est venu l'avertir que l'incendie s'était renouvelé, et il a répondu : « Eh bien, ce sera une maison de brûlée ; qu'on me laisse en repos. » Après le spectacle, dont il n'a pas perdu un moment, il s'en est allé chez lui ; on voulait l'empêcher d'entrer ; inutilement ; il disait qu'il se souciait fort peu que ses meubles fussent brûlés, qu'il en achèterait d'autres ; moins encore que son or ou son argent fussent fondus, qu'on les retrouverait en lingots dans les décombres; mais qu'il fallait qu'il sauvât ses papiers. « Mais, monsieur, vous périrez. — Je ne périrai point ; ma maison a des détours qui ne sont connus que de moi et par lesquels je m'échapperai. Si on ne me voit pas revenir, qu'on n'en soit pas inquiet ; je serai avec mes papiers dans un de mes caveaux. » On a visité les caveaux. On y a bien trouvé les papiers, mais point l'homme. Il se faisait une joie de tromper son fils. » Le coquin, disait-il, me croira brûlé ; il en sera au comble de la joie ; il attend ma mort, et je me fais un plaisir de lui apparaître au moment où il s'y attendra le moins. » On raconte de cet homme cent folies; on dit qu'il a fait séduire sa femme par un de ses amis qui devait se laisser surprendre en flagrant délit avec elle : ce qui s'est fait. En conséquence la pauvre femme a été enfermée. On dit qu'il avait fait pendre un cheval vicieux dans son écurie, pour servir d'exemple aux autres. On dit qu'ayant voulu faire l'essai d'une machine à voler dans l'air qu'il avait inventée, il s'était cassé une cuisse: au demeurant, c'était un vilain avare, très-riche et qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

L'indisposition de ma fille est un mal de gorge accompagné d'une fièvre intermittente. Cela va mieux, point de fièvre aujourd'hui ; s'il y a fièvre demain, elle sera saignée. Adieu, mon amie, souvenez-vous quand vous serez arrivée, quatre ou cinq

jours après, de me donner le baiser que j'aurais reçu ; je ne veux pas le perdre. Toujours commémoration de moi à madame votre mère et à madame votre sœur.

Voilà cette lettre, vraie ou supposée, du roi de Prusse au marquis d'Argens qui fait ici tant de bruit. Il est sûr qu'elle est de son style; mais cette preuve suffira-t-elle contre un grand nombre d'autres qui semblent constater la supposition [1] ? Si vous faites de la politique, voilà un excellent sujet.

Je ne saurais m'en aller. Si je restais demain jusqu'au soir, j'aurais une lettre de vous. Combien ce voyage me peine ! Adieu. Ma première sera datée du Grandval, et peut-être sera-t-elle un peu moins vide que les précédentes, grâce à la compagnie que je vais trouver.

P. S. On reconnaîtra peut-être à l'écriture d'où vient cette lettre du roi de Prusse, et peut-être que le cœur en palpitera.

Il est certain que, sans m'en parler, il est enchanté de trouver de petites occasions de lui faire sa cour.

Il ne sait pas combien elle est fière, haute, difficile, capricieuse, peu sensible, peu passionnée, et tout le mal qu'il se prépare.

J'aimerais autant me prendre d'un sylphe ou d'un ange ou d'une idée honnête.

XLIV

Au Grandval, le 13 octobre 1760.

Pourquoi n'entends-je plus parler de vous ? Ah ! mon amie, la chère sœur est à côté de vous ; vous m'oubliez ; vous me négligez !

Je suis parti jeudi dans l'après-midi, pour me rendre au Grandval ; je l'avais bien deviné, qu'on ne m'y attendait plus

1. Cette lettre, datée de Hermannsdorff, près de Breslau, le 27 août 1760, se trouve dans la *Correspondance* de Grimm du mois de septembre suivant.

et qu'on y médisait de moi ; on en a été d'autant plus content de me voir.

« Eh ! vous voilà, philosophe, j'en suis enchantée. Venez, que je vous baise ; je ne suis plus jeune, mais je me porte bien et je ne suis pas toujours bon. » Ce *je ne suis pas toujours bon* est bien méchamment dit. Vous comprenez que c'est Mme d'Aine qui a dit comme cela.

Le Baron et le père Hoop sont descendus et m'ont embrassé. D'abord nous avons parlé tous à la fois, comme il arrive quand il y a du temps qu'on ne s'est vu, qu'on est bien aise de se retrouver, et qu'on a l'empressement de se le témoigner.

Mme d'Holbach était à son métier; je me suis approché d'elle. Oh! qu'elle était belle! le beau teint! la belle santé! et puis, quel vêtement! C'est une coiffure en cheveux avec une espèce d'habit de marmotte d'un taffetas rouge, couvert partout d'une gaze à travers la blancheur de laquelle on voit percer, çà et là, le couleur de rose..... « Vous revenez de la Chevrette? — Oui, madame. — Vous vous y êtes amusé? — Oui, madame, assez. — Aussi, vous y êtes resté longtemps? — M. Grimm et Mme d'Épinay m'ont retenu un jour, et puis encore un jour, et puis de jour en jour on touche au bout de la semaine. — En attendant que vous vinssiez, maman en a fait de bons contes. — Cela se peut, madame; mais ce sont des contes. — Pourquoi? Je n'entends pas. — Vous n'entendez pas qu'il y a des choses sacrées dans ce monde? — Eh ! oui, a-t-elle ajouté en baissant les yeux et en souriant avec malice, et dont il est bien de se tenir à quelque distance. » Voilà de ces mots qu'elle a appris de M. Le Roy. Entendez-vous celui-là? Le reste de la soirée s'est passé à m'installer; la matinée d'hier à prendre du thé et à arranger mon atelier; car j'ai apporté ici beaucoup d'ouvrages en me doutant bien que je ne ferai rien. Le Baron et M. d'Aine s'en sont allés à Gros-Bois dîner chez l'ancien ministre Chauvelin; nous avons été fort gais sans eux.

Il a beaucoup plu la nuit du vendredi au samedi, beaucoup encore la matinée du samedi; la terre était molle, et nos dames ont mieux aimé demeurer à la maison que de s'exposer à laisser leurs souliers dans la glaise et à revenir pieds nus. Nous nous sommes donc promenés seuls, le père Hoop et moi, depuis trois

heures et demie jusqu'à six. Cet homme me plaît plus que jamais. Nous avons parlé politique. Je lui ai fait cent questions sur le parlement d'Angleterre. C'est un corps composé d'environ cinq cents personnes. Le lieu où il tient ses séances est un vaste édifice; il y a six à sept ans que l'entrée en était ouverte à tout le monde et que les affaires les plus importantes de l'État s'y discutaient sous les yeux même de la nation assemblée et assise dans de grandes tribunes, élevées au-dessus de la tête des représentants[1]. Croyez-vous, mon amie, qu'un homme osât en face de tout un peuple proposer un projet nuisible ou s'opposer à un projet avantageux, et s'avouer publiquement méchant ou stupide? Vous me demanderez sans doute pourquoi les délibérations se font aujourd'hui à porte fermée : « C'est, me répondit le père Hoop (car je lui fis la même question), qu'il y a je ne sais combien d'affaires dont le succès dépend du secret et qu'il était impossible qu'il fût gardé. Nous avons, ajouta-t-il, des hommes qui possèdent une écriture abrégée et dont la plume devance la plus grande volubilité de la parole[2]. Les discours des Chambres paraissent ici et en pays étranger, mot pour mot, comme ils avaient été tenus. Cela était d'un grand inconvénient. »

La politique et les mœurs se tiennent par la main, et conduisent à une infinité de textes intéressants sur lesquels on ne finit point.

A propos du bonheur de la vie, je lui ai demandé quelle était la chose qu'il estimait le plus dans ce monde. Après un petit moment de réflexion : « Celle qui m'a toujours manqué, m'a-t-il dit, la santé. — Et le plus grand plaisir que vous ayez goûté? — Je le sais; mais pour l'expliquer, il faut que je vous entretienne de ma famille. Nous sommes deux frères et trois sœurs. En Écosse, comme en quelques provinces de France, la loi absurde assure tout à l'aîné; mon aîné fut la coqueluche de mon père et de ma mère; c'est-à-dire qu'ils mirent tout en œuvre pour en faire un mauvais sujet, et ils ne réussirent que trop

1. L'étonnement de Diderot prouve combien la constitution du gouvernement anglais était alors ignorée chez nous. (T.)

2. Des sténographes. La sténographie était alors complétement inconnue en France. (T.)

bien. Ils le marièrent le plus tôt et le plus richement qu'ils purent; ils se dépouillèrent en sa faveur de tout ce qu'ils avaient. Mais cet enfant mal né et mal élevé les fit bientôt repentir de l'indépendance totale où ils avaient eu la faiblesse de le mettre. Il leur manqua de respect, les traita durement, s'ennuya d'eux, les fit souffrir, et contraignit son bon vieux père et sa bonne vieille mère à abandonner leur maison, emmenant avec eux leurs filles, et ayant à peine de quoi se nourrir, bien loin d'avoir de quoi marier ces filles déjà grandes ; leur frère avait encore arrangé les affaires de manière qu'on n'en pouvait même exiger leur dot. Le dessein à tous ces malheureux était de sortir d'Édimbourg et d'aller cacher en Castille leur misère et l'ingratitude de leur fils. Cependant la mélancolie, qui m'a promené presque dans toutes les contrées du monde, m'avait conduit à Carthagène. Ce fut là que j'appris le désastre et la détresse de mes parents. Je tâchai de les consoler et de les tranquilliser pour le présent et sur l'avenir. Je vendis le peu que j'avais et je leur en envoyai le prix. Jetant ensuite les yeux sur les fortunes rapides qui se faisaient autour de moi, je me mis à commercer; je réussis : en moins de sept ans, je fus riche. Je me hâtai de revenir; je rétablis mes parents dans l'aisance; je châtiai mon frère, je mariai mes sœurs, et je fus, je crois, l'homme le plus heureux qu'il y eût au monde. »

En achevant ce récit, il avait l'air fort touché. « Mais à quoi, lui demandai-je, avez-vous employé les premières années de votre jeunesse? — A l'étude de la médecine, me répondit-il. — Mais pourquoi n'avez-vous pas suivi cet état? — Parce qu'il fallait ou rester ignoré dans la foule, ou faire le charlatan pour en sortir. — Il est bien dur de renoncer à son état, après en avoir fait tous les frais. — Il est bien plus dur de ramper, de languir dans l'indigence, ou de fourber. »

Cette conversation nous conduisit aux moyens les plus sûrs de s'enrichir. Je lui disais que pour devenir quelque chose dans la suite il fallait se résoudre à n'être rien d'abord : et à ce propos, je me rappelai celui que j'avais tenu à un jeune ambitieux qui ne savait par où débuter. — Vous savez lire? lui dis-je. — Oui. — Écrire? — Oui. — Un peu calculer? — Oui. — Et vous voulez être riche à quelque prix que ce soit? — A

peu près. — Eh bien, mon ami, faites-vous secrétaire d'un fermier général. »

Voilà, ma bonne amie, notre causerie : elle vous amusait l'an passé; pourquoi vous ennuierait-elle cette annnée?

Après l'étude, ce qui lui avait plu davantage c'étaient les voyages; il voyagerait encore à l'âge qu'il a. Pour moi, je n'approuve qu'on s'éloigne de son pays que depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-cinq. Il faut qu'un jeune homme voie par lui-même qu'il y a partout du courage, des talents, de la sagesse et de l'industrie, afin qu'il ne conserve pas le préjugé que tout est mal ailleurs que dans sa patrie ; passé ce temps, il faut être à sa femme, à ses enfants, à ses concitoyens, à ses amis, aux objets des plus doux liens. Or, ces liens supposent une vie sédentaire. Un homme qui passerait sa vie en voyage ressemblerait à celui qui s'occuperait du matin au soir à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier, examinant tout ce qui embellit ses appartements, et ne s'asseyant pas un moment à côté de ceux qui les habitent avec lui.

Voilà en gros notre promenade; si vous en exceptez une anecdote polissonne qui s'est glissée, je ne sais comment, tout à travers de choses assez sérieuses.

Il faisait un cours d'accouchement chez un homme célèbre appelé Grégoire [1]. Ce Grégoire croyait sérieusement qu'un enfant qui mourait sans qu'on lui eût jeté un peu d'eau froide sur la tête, en prononçant certains mots, était fort à plaindre dans l'autre monde; en conséquence, dans tous les accouchements laborieux, il baptisait l'enfant dans le sein de la mère : oui, dans le sein de la mère. Or savez-vous comment il s'y prenait? D'abord il prononçait la formule : *Enfant, je te baptise;* puis il remplissait d'eau sa bouche qu'il appliquait convenablement, soufflant son eau le plus loin qu'il pouvait; en s'essuyant ensuite les lèvres avec une serviette, il disait : « Il n'en faut que la cent millième partie d'une goutte pour faire un ange. »

Le Baron et Mme d'Aine sont rentrés presque en même temps que nous. Le piquet s'est fait. Nous avons bien soupé. Après souper, encore un peu de causerie, et puis bonsoir.

Je ne vous ai pas dit qu'avant de quitter Paris j'ai vu l'ami

1 Sans doute un des Grégory, célèbres médecins écossais.

Gaschon. Dieu! combien nous avons parlé de la mère et des deux filles! Vous auriez été trop aise d'être derrière la tapisserie et de nous entendre. O mon amie! conservez toujours la franchise de votre caractère; augmentez-la s'il se peut, afin que vous ayez la confiance, l'estime et la vénération de tous ceux qui vous entourent. Que si vous veniez jamais à disparaître d'au milieu d'eux, ils soient vains de vous avoir connue: qu'ils s'entretiennent longtemps de vous; qu'ils s'en entretiennent toujours avec éloge et regret; et qu'ils ajoutent : Eh bien! le philosophe Diderot fut, de tous les hommes qui eurent le bonheur de la connaître, celui qu'elle aima le plus.

J'ai chargé M. Gaschon de faire ma paix avec Mlle Boileau, et il m'a promis d'y mettre tout son savoir. L'affaire avec M. Bouret est au même point. J'ai eu beaucoup de plaisir à l'entendre donner au diable tous ces gens à fausses protestations. Il ne fera pas le voyage d'Isle; il m'a dit qu'il s'en était accusé auprès de madame votre mère. Voilà tout ce que j'ai fait depuis que je n'ai entendu parler de vous. D'où vient donc ce silence? Votre sœur remplit-elle si exactement les moments que vous dérobez à votre mère que vous ne puissiez plus m'en donner un seul!

Je ne sais quand cette lettre vous parviendra; cependant je vous écris toujours. Voici l'arrangement que j'ai pris avec Damilaville. Votre lettre reçue, il l'adressera à un de ses subalternes à Charenton. Ce subalterne remportera ma réponse qu'il mettra à la poste à Charenton pour Paris, à l'adresse de Damilaville, qui la contre-signera à l'adresse de M. Gillet. Voilà bien des allées et bien des venues. Si j'étais à Paris, je vous lirais à l'heure qu'il est, je vous répondrais; demain ma réponse serait à la boîte, et dans trois jours d'ici vous l'auriez.

Adieu, ma tendre amie. Si vous ne recevez pas de mes nouvelles avec toute l'exactitude que vous désirez, gardez, gardez-vous bien de m'accuser de négligence. Et qu'ai-je de mieux à faire que de m'entretenir avec vous, et que de vous ouvrir mon cœur? Adieu, adieu.

XLV

Au Grandval, le 15 octobre 1760.

Des pluies continuelles nous tiennent renfermés. Mme d'Holbach s'use la vue à broder; Mme d'Aine digère étalée sur des oreillers; le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la tête fichée sur ses deux épaules, et les mains collées sur ses deux genoux, rêve, je crois, à la fin du monde. Le Baron lit, enveloppé dans une robe de chambre et renforcé dans un bonnet de nuit; moi, je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait, et je crois que le ciel fond en eau, et je me désespère..... Est-il possible que j'aie déjà vécu près de quinze jours sans avoir entendu parler de vous? Ne m'avez-vous point écrit? ou Damilaville a-t-il oublié nos arrangements? ou ce subalterne qui devait recevoir vos lettres à Charenton, me les apporter ici, et prendre les miennes, serait-il arrêté par les mauvais temps? C'est cela. Quand il s'agit d'accuser les dieux ou les hommes, c'est aux dieux que je donne la préférence. Il y a près de deux lieues d'ici à Charenton: les chemins sont impraticables; et le ciel est si incertain qu'on ne peut s'éloigner pour une heure, sans risquer d'être noyé. Cependant je suis très-maussade; c'est Mme d'Aine qui me le dit à l'oreille. Les sujets de conversation qui m'intéresseraient le plus, si j'avais l'âme satisfaite, ne me touchent presque pas. Le Baron a beau dire : « Allons donc, philosophe, réveillez-vous », je dors. Il ajoute inutilement : « Croyez-moi; amusez-vous ici, et soyez sûr qu'on s'amuse bien ailleurs sans vous. » Je n'en crois rien. Comme il n'y a rien à tirer de moi, le voilà qui s'adresse au père Hoop. « Eh bien, vieille momie, que ruminez-vous là? — Je rumine une idée bien creuse. — Et cette idée, c'est? — C'est qu'il y a eu un moment où il n'a tenu à rien que l'Europe ne vît un jour le souverain pontificat et la royauté réunis dans la même personne et ne soit retombée à la longue sous le gouvernement sacerdo-

tal. — Quand, et comment cela? — Ce fut lorsqu'on délibéra si l'on permettrait ou non aux prêtres de se marier. Les Pères du Concile de Trente, attachés à de misérables petites vues de discipline ecclésiastique, étaient bien loin de sentir toute l'importance de cette affaire. — Ma foi, je ne la sens pas plus qu'eux. — Écoutez-moi. Si l'on eût permis aux prêtres de se marier, n'est-il pas certain que le souverain marié eût pu se faire ordonner prêtre? Et croyez-vous que, fatigué des embarras continuels que les chefs du clergé donnent partout aux souverains, aucun d'entre eux ne se fût avisé de les terminer en réunissant en sa personne la puissance ecclésiastique à la puissance civile? et si cet exemple eût été donné une fois, croyez-vous qu'il n'eût pas été suivi? — C'est-à-dire, père Hoop, que le roi aurait dit la messe et fait le prône? — Oui, madame, tout comme un autre. Le souverain ordonné eût fait ordonner son fils; les princes du sang se seraient fait ordonner eux et leurs enfants. Vous verriez aujourd'hui tous les grands engagés dans les ordres; la nation divisée en deux classes : l'une noble et l'autre sacerdotale, qui aurait rempli les fonctions importantes de la société, et qui aurait attiré vers elle le respect que l'on doit à la dignité, à la naissance et aux talents; l'autre imbécile, stupide, esclave, avilie, qui aurait été condamnée aux travaux mécaniques et que la double autorité des lois et de la superstition aurait tenue sans cesse courbée sous le joug. Bientôt la science se serait retirée dans le sein des familles nobles et sacerdotales; pontifes et juges de la nation, les grands auraient encore été ses médecins, ses astronomes, ses théologiens, ses jurisconsultes, ses historiens, ses poëtes, ses géomètres, ses chimistes, ses naturalistes, ses musiciens. Jaloux de la lumière qu'ils n'auraient pas manqué d'envier à la multitude, ils n'auraient trouvé de moyen plus sûr de la réserver à leurs enfants que par la langue secrète et l'écriture sacrée; l'hiéroglyphe aurait reparu avec le silence et le mystère des colléges anciens; l'imbécillité nationale s'accroissant avec le temps, l'hiéroglyphe, qui n'eût été dans le commencement qu'un symbole, serait devenu une idole pour le peuple, qui serait descendu peu à peu dans les absurdités de la superstition égyptienne, et Dieu sait quand il en serait sorti. Il y a des révolutions qui ont eu des causes moins importantes et des suites plus

étranges. Quoi qu'il en soit, le magianisme des Perses n'a peut-être pas eu d'autre commencement. — Et si tout cela avait eu lieu, ma fille, tu coucherais avec un prêtre et tu ferais des petits clercs. »

Combien de choses, pour et contre cette idée, n'aurais-je pas dites, si j'avais été capable d'attention! Mais une inquiétude a saisi mon esprit, et je ne saurais l'en délivrer..... Arrivez donc, lettres de mon amie; venez me rendre à mes amis, à leur entretien et aux autres amusements de la maison où je suis.

Ils conviennent tous deux que le gouvernement sacerdotal est le pire de tous; et les raisons qu'ils en apportent me frappent. « Point de commandement plus dur et plus absolu que celui qui s'exerce de la part des dieux. La masse des préjugés et des superstitions s'accroissant au gré de la cupidité du prêtre, elle devient énorme à la fin; c'est un fardeau sous lequel la liberté et la raison sont également étouffées. Plus celui qui commande met de disproportion et de distance entre lui et celui qui lui obéit, moins le sang et la sueur de celui-ci lui sont précieux, plus la servitude est cruelle. Partout où les prêtres ont été souverains, il reste dans la vénération que les peuples leur portent encore, quoiqu'ils n'aient plus que le titre de prêtres, des vestiges qui ne montrent que trop à quel indigne excès elle était portée lorsqu'ils marchaient le sceptre dans une main et l'encensoir dans l'autre, et qu'ils allaient s'asseoir sur le trône et sur l'autel à côté du dieu. Dans plusieurs contrées de l'Asie, des espèces de cénobites sortent encore aujourd'hui de leur retraite et se montrent dans les villes; ils sont tout nus; ils se promènent dans les rues en sonnant une clochette; et les femmes de tout état accourent en foule autour d'eux, se prosternent à leurs pieds, et leur baisent dévotement cette partie du corps que l'honnêteté ne permet pas de nommer. — Et vous croyez, père Hoop, que, si j'étais dans ce pays-là, j'irais aussi! — Si vous iriez, madame! par Dieu! je le crois : la reine y va bien. » Et puis voilà notre Écossais et Mme d'Aine qui s'arrachent les yeux et qui se disent les choses les plus folles. « Un vilain marsouin comme cela, plus vieux, plus laid, plus ridé, plus crasseux! Et qui sait où cela s'est fourré? — La piété ne fait pas ces réflexions-là. — Oh! je les ferais, moi, s'il fallait en passer par là; je vous promets que je l'aurais fait échau-

der préalablement par ma femme de chambre comme un cochon de lait. — Madame! un prêtre, échaudé comme un cochon de lait! — Oui, oui. — Mais, sans aller si loin, a ajouté le père Hoop, interrogez un petit sous-vicaire de Saint-Roch, qui prétend sept fois la semaine attirer le Dieu du ciel sur la terre, s'en nourrir et le donner à manger à Pâques à dix mille personnes, et demandez-lui ce qu'il pense de son sublime ministère, en comparaison de la fonction du magistrat, et de la dignité de prince et de souverain. Son tribunal n'est pas magnifique; c'est une boîte chétive adossée contre le pilier froid d'une église; mais quand il y est renfermé, il se regarde comme le représentant de celui qui doit juger un jour les vivants et les morts; c'est à lui qu'il a été donné de délier ou de lier, d'absoudre ou de retenir; le ciel ratifie l'arrêt qu'il a prononcé, et les portes en sont ouvertes ou fermées à son gré. Lorsqu'il voit à ses pieds le monarque humilié confesser ses fautes, implorer sa médiation, accepter l'expiation qu'il lui plaît de prescrire, quelle idée trop haute peut-il concevoir de lui-même? Et si à l'orgueil de tant de prérogatives extraordinaires il joignait celui d'imposer des lois, de commander à des armées, et de gouverner; simples mortels, que serions-nous devant lui? Voyez les Jésuites, souverains et pontifes au Paraguay, comme ils en usent avec leurs sujets! Ces misérables travaillent sans relâche et ne possèdent rien. Ont-ils commis la plus petite faute? le Père les appelle : il leur fait signe; ils se déculottent, s'étendent à terre, reçoivent cent coups d'étrivières, se relèvent, remettent leurs culottes, remercient le bon Père, le saluent très-humblement, baisent le bout de sa manche, et s'en vont contents et gais, s'ils le peuvent. »

Mais voilà un orage terrible, mêlé de pluie, de grêle et de neige; et, au milieu de cet orage, une colonie qui nous vient de Sussy. Ils sont au nombre de dix à douze, tant bêtes que gens. Le premier moment a été fort tumultueux; mais, après les caresses qu'il est d'usage que les femmes et les chiens se fassent quand ils se revoient, on s'est rassis, on a causé de mille choses indifférentes. A propos d'emplettes et de meubles, le Baron a dit qu'il voyait la corruption de nos mœurs et le goût diminuant de la nation jusque dans cette multitude de meubles à secret de toute espèce. J'ai dit, moi, que je n'y voyais

qu'une chose : c'est que l'on s'aimait autant que jadis, et qu'on se l'écrivait un peu davantage..... Une demoiselle d'Ette[1], belle autrefois comme un angé, et à qui il ne reste plus que l'esprit d'un démon, a répondu que pour s'aimer bien on était trop distrait. J'ai repliqué qu'autrefois on buvait plus qu'on ne fait, on ne jouait guère moins, on chassait, on montait à cheval, on tirait des armes; on s'exerçait à la paume, on vivait en famille, on avait des coteries. on fréquentait le cabaret, on n'admettait point les jeunes gens en bonne compagnie; les filles étaient presque séquestrées; à peine apercevait-on les mères; les hommes étaient d'un côté, les femmes de l'autre ; à présent on vit pêle-mêle, on admet en cercle un jeune homme de dix-huit ans; on joue d'ennui, on vit séparés; les petits ont des lits jumeaux, les grands des appartements différents ; la vie est partagée en deux occupations, la galanterie et les affaires. On est dans son cabinet ou dans sa petite maison avec ses clients ou chez une maîtresse. Or, imaginez qu'une nation fût tout à coup saisie d'un goût général pour la musique : il est sûr qu'on n'y aurait jamais tant fait de mauvais airs, tant chanté faux, tant mal joué des instruments; mais en revanche tous ceux qui auraient eu du talent, soit pour la composition, soit pour l'exécution, ayant été à portée de le montrer, jamais on n'aurait si bien joué des instruments, jamais si bien chanté, jamais fait autant et de si beaux airs. A l'application, l'esprit de la galanterie étant général, s'il y a aujourd'hui plus de fourberie, plus de fausseté, plus de dissolution que jamais, il y a aussi plus de sincérité, plus de droiture, plus de véritable attachement, plus de sentiments, plus de délicatesse, plus de passion durable qu'aux temps précédents. Ceux qui sont nés pour bien aimer et pour être bien aimés aiment bien et sont bien aimés. C'est ainsi qu'il en sera de toute autre chose : plus il y aura de gens qui s'en mêleront, plus il y en aura qui la feront mal, et plus qui la feront bien.

Lorsque le législateur publie une loi, qu'en arrive-t-il? Il donne lieu à cinquante méchants de l'enfreindre, et à dix honnêtes gens de l'observer. Les dix honnêtes gens en sont un peu meil-

1. Voir sur M[lle] d'Ette les *Confessions* de Rousseau (livre VII) et les *Mémoires* de M[me] d'Épinay.

leurs; et l'espèce humaine en mérite un peu plus de blâme et d'éloge. Donner des mœurs à un peuple, c'est augmenter son énergie pour le bien et pour le mal; c'est l'encourager, s'il est permis de parler ainsi, aux grands crimes et aux grandes vertus. Il ne se fait aucune action forte chez un peuple faible. Un Sybarite est également incapable d'assassiner son voisin et d'emporter sa maîtresse au travers de la flamme. Qu'il y ait eu parmi nous un homme qui ait osé attenter à la vie de son souverain [1]; qu'il ait été pris; qu'on l'ait condamné à être déchiré avec des ongles de fer, arrosé d'un métal bouillant, trempé dans le bitume enflammé, étendu sur un chevalet, démembré par des chevaux; qu'on lui ait lu cette sentence terrible, et qu'après l'avoir entendue, il ait dit froidement : *La journée sera rude*, à l'instant j'imagine aussi qu'il respire à côté de moi une âme de la trempe de celle de Régulus, un homme qui, si quelque grand intérêt, général ou particulier, l'exigeait, entrerait sans pâlir dans le tonneau hérissé de pointes. Quoi donc! le crime serait-il capable d'un enthousiasme que la vertu ne pourrait concevoir! ou plutôt y a-t-il sous le ciel quelque autre chose que la vertu qui puisse inspirer un enthousiasme durable et vrai? Sous le nom de vertu, je comprends, comme vous imaginez bien, la gloire, l'amour, le patriotisme, en un mot tous les motifs des âmes grandes et généreuses. Au reste, les hommes destinés par la nature aux tentatives hardies ne sont peut-être jetés les uns du côté de l'honneur, les autres du côté de l'ignominie. que par des causes bien indépendantes d'eux. Qu'est-ce qui fait notre sort? Qui est-ce qui connaît la destinée?...

Cette demoiselle d'Ette a été autrefois l'amie intime de Mme de......; c'est à présent son ennemie déclarée. « Il me semble, ajouta-t-elle, qu'il n'y a plus guère de passions fortes. — C'est que de tout temps les hommes à passions fortes ont été rares. — Cependant il n'y a qu'elles qui donnent de grands plaisirs. — Et de grandes peines. »

Quand on fait tant que d'aimer une femme, il en faut être éperdu, mon amie, comme je le suis de vous... Mais j'attends toujours une de vos lettres, et il n'en vient point. Mes fenêtres donnent sur le chemin; je jette les yeux au loin, et si quel-

1. Damiens.

qu'un s'avance de ce côté, je le prends tout de suite pour le commissionnaire de Damilaville. Combien y serai-je encore trompé de fois?... Le mauvais temps a fort allongé la visite de nos habitants de Sussy. On a dit *que celle qui n'aurait pas été aimée d'un homme faible ignorerait les caresses de l'amour.* Autre thèse : *Qu'il y avait plus de rapport qu'on ne croyait entre la dévotion et la tendresse : que la dévotion, tout bien pesé, consistait à se priver des choses qui ne nous plaisaient plus et qui nous échappaient, et à expier par des sacrifices qui ne coûtent rien la jouissance de celles qu'on aimait encore et qu'on se pouvait procurer.* Il m'a semblé que cela avait été mieux dit que je ne vous l'écris. Cependant les voilà partis, et nous revenus à notre première conversation.

Il y a plusieurs contrées où les premières nuits d'une nouvelle mariée appartiennent aux prêtres, à condition cependant que la nouvelle mariée sera d'une famille illustre. Les Nambouris, c'est ainsi que l'on appelle ce clergé, n'accordent pas cette faveur à tous les maris. Là on croit ces hommes impeccables, tout ce qu'ils font est bien ; c'est-à-dire qu'ils disposent de tout comme il leur plaît, sans avoir à répondre de leurs actions. Les Juifs, qui avaient vécu longtemps sous la théocratie, n'étaient pas exempts de ce préjugé. Le prophète *Osée* disait à une courtisane : *L'amie, couchez-vous là, et que je vous fasse un enfant de fornication*, et personne n'était scandalisé ni du propos ni de la chose. Le péché irrémissible, c'est de frapper un prêtre ; celui qui le tuerait, par accident serait condamné à mendier toute sa vie, le crâne du prêtre à la main.

Ah ! chère amie, où est cette sérénité d'âme que j'avais l'an passé? Mme d'Holbach a la même finesse, Mme d'Aine la même gaieté ; le Baron est aussi aimable, l'Écossais aussi original, mais je n'ai plus le pinceau avec lequel je vous les peignais... Le ciel continue de se résoudre en eau, et moi de me désoler. Mes lettres sont arrêtées à Charenton. Quand arriveront-elles ici? Quand aurez-vous celle-ci? En attendant, vous souffrirez beaucoup ! la même peine que moi ! Cette idée double la mienne. Vous vous plaindrez à votre sœur, et elle, qui ne demande pas mieux que de me trouver des torts, m'en supposera, et ses discours iront me chercher jusqu'au fond de votre cœur, et m'y blesser. Ce sont des coups d'épingle qui, réitérés,

font mourir... je vous en avertis... Notre piquet est fait. Le Baron peut essuyer deux quatre-vingt-dix de suite sans se fâcher. Nous avons soupé. Nos femmes sont étendues sur un même canapé, et nous autres nous sommes rassemblés autour du foyer. Encore un mot de nos Chinois. Ils ne savent ce que c'est que la promenade. Celui qui sortirait de chez lui sans affaire et qu'on verrait aller et venir sous des arbres passerait pour un fou. On les accoutume dès leur plus tendre enfance à durer des heures entières dans la même attitude; dans un âge plus avancé, semblables à des statues, ils restent un temps incroyable, le corps, la tête, les pieds, les mains, les jambes, les bras, les sourcils, les paupières immobiles. Ils doivent en contracter la facilité de méditer profondément. Il est incroyable jusqu'où ils se possèdent. On a beau faire, on ne les tire point de leur assiette tranquille. Fripons entre eux et avec l'étranger, ils disent que ce sont leurs dupes qui sont des sots ou des étourdis. « Une fois, dit le père Hoop, je fus un de ces sots, de ces étourdis-là ; c'est-à-dire que je fus trompé par un commerçant chinois et fripon. J'allai lui représenter combien il m'avait lésé : « *Cela est vrai,* me répondit-il, *vous l'êtes beaucoup, mais il faut payer.* — Mais où est la bonne foi, la droiture ? — *Je n'en sais rien, mais il faut payer.* « Après avoir essayé les paroles douces, j'en vins aux gros mots, je l'appelai coquin, maraud, fripon. *Tout ce qui vous plaira, mais il faut payer.* » Je n'en pus jamais tirer autre chose, et je payai. En recevant mon argent : « *Étranger,* me dit-il, *tu vois bien que tu n'as pas gagné un sou à te mettre en colère. Eh! que ne payais-tu tout de suite, sans te fâcher? cela eût été beaucoup mieux.* » Mais ne vous ai-je pas écrit, ou parlé d'une bizarrerie de toute cette nation ? En regardant les meubles et les porcelaines peintes qui nous viennent de ce pays, il n'est pas que l'extravagance des figures ne vous ait frappée. Savez-vous d'où cela vient? C'est que, loin de prendre la nature pour modèle, ils cherchent à s'en écarter le plus qu'ils peuvent; ils disent pour leur raison qu'on la voit sans cesse, et quelque talent qu'on ait, quelque peine qu'on se donne, qu'on n'en approche pas; d'où ils concluent que tout ouvrage exécuté dans ce genre d'imitation doit dégoûter et faire pitié, au lieu qu'en s'abandonnant au délire de l'imagination, les plantes, les animaux, les hommes, les êtres qu'on crée, ne

ressemblant à rien, ne peuvent être accusés de défaut. Mais, dirais-je à un Chinois, je voudrais bien savoir quelle perfection on y peut louer. On assure cependant qu'ils font d'après nature des choses prodigieuses, quand on l'exige d'eux, et qu'ils saisissent singulièrement la ressemblance. Pour moi, j'aurai toujours peine à croire que la vérité de la couleur, la correction du dessin, et l'intelligence des ombres et des lumières soient portées jusqu'à un certain point chez un peuple qui méprise ces qualités; à moins que la perfection du travail ne soit le résultat de l'abondance dont il jouit et de la patience de son caractère.

Chère amie, je vais laisser là notre radotage philosophique, pour vous entretenir de sujets plus familiers... Comme nous étions occupés une de ces après-midi, le père Hoop, le Baron et moi, à faire une partie de billard, on entend le bruit d'une voiture légère sur la chaussée; la porte de la salle de billard s'ouvre subitement. C'est M[me] d'Holbach qui entre, et qui nous demande avec une joie qui rayonnait autour de son visage comme une auréole : « Devinez la visite qui nous vient? » Comme nous ne devinions personne qui nous aimât assez pour venir s'enfermer avec nous par le temps qu'il faisait : « C'est M. Le Roy [1] », nous dit-elle. Nous allâmes tous l'embrasser. Si vous savez combien je l'aime, vous saurez aussi combien il m'a été doux de le voir. Il y avait près de trois mois que j'en avais besoin. Il avait passé tout ce temps à jouir d'une petite retraite qu'il s'est faite dans la forêt. Cette retraite s'appelle les Loges. Malheur aux paysannes innocentes et jeunes qui s'amuseront aux environs des Loges! Paysannes innocentes et jeunes, fuyez les Loges! C'est là que le satyre habite. Malheur à celle que le satyre aura rencontrée auprès de sa demeure! C'est en vain qu'elle tendra ses mains au ciel, et qu'elle appellera sa mère; le ciel ni sa mère ne l'entendront plus; ses cris seront perdus dans la forêt; personne ne viendra qui la délivre du satyre; et

1. Ch. Georges Le Roy (1723-1789), lieutenant des chasses des parcs de Versailles et de Marly, collaborateur de l'*Encyclopédie*. La dernière édition de ses *Lettres sur les animaux* a été donnée en 1862, par M. le docteur Robinet, chez M. Poulet-Malassis, qui a également réimprimé de Le Roy *Louis XV et M[me] de Pompadour* (Baur, 1875, in-12), étude dont Sainte-Beuve avait signalé la valeur.

quand le satyre l'aura surprise une fois aux environs de sa demeure, elle y retournera pour en être surprise encore. Si le hasard conduit encore les pas du satyre vers elle, elle s'enfuira comme auparavant, mais plus lentement, et peut-être retournera-t-elle la tête en fuyant; et quand le styre l'atteindra, elle ne l'égratignera plus; elle dira qu'elle va crier, mais elle ne criera plus; elle n'appellera plus sa mère. Mais le satyre ne la cherchera pas longtemps; car il est plus inconstant encore que libertin. Le bélier qui paît l'herbe qui croît autour de sa cabane n'est pas plus libertin; le vent qui agite la feuille du lierre qui la tapisse est moins changeant. Celles qu'il ne recherchera plus et qui se seront amusées inutilement autour de sa cabame, et il y en aura beaucoup, s'en retourneront tristes et chagrines en disant au dedans d'elles-mêmes : O méchant satyre! ô satyre inconstant! si je l'avais su! Et leurs compagnes, qui verront leur tristesse, leur en demanderont la cause; et elles ne la diront pas : et les autres bergères innocentes et jeunes continueront de s'amuser autour de la cabane du satyre; et lui de les surprendre, de les surprendre encore une fois, de ne les surprendre plus; et elles de se taire. Voilà, mon amie, ce qu'on appelle une idylle que je vous fais, tandis que le satyre, l'oreille dressée, se réjouit à dire des contes à nos femmes. A propos de beaux yeux, il leur dit qu'un jour Saint-Évremond s'endormit entre deux femmes qui se disputaient sur ce qu'il faut appeler de beaux yeux. La matière était importante; chacune avait la prétention. On allégua beaucoup de choses fines et profondes; on en allégua beaucoup de brillantes, et de réfléchies. Cependant Saint-Évremond, qui goûtait au milieu de la dispute le sommeil le plus doux, fut pris pour juge. Une des deux femmes, le tirant par le bras, lui dit : « A votre avis, monsieur, quels sont les plus beaux? » Saint-Evremond se frottant les yeux, leur dit : « Les plus beaux !... Ce sont les petits et ridés. — Les yeux petits et ridés sont les plus beaux! y pensez-vous? — Ah! ah! vous parlez d'yeux! Ma foi, j'ai cru que deux femmes de cour s'entretenaient d'autre chose. » Et voila Mme d'Holbach qui baisse les yeux et qui joue l'inattention, et Mme d'Aine qui se met à rire comme une folle, en disant: « C'est une bonne connaissance à voir. — Mais pourquoi si bonne? Il est toujours trop tard pour s'en servir. » Voilà encore

un endroit qu'il ne faut pas lire à notre sœur Uranie.

Mais puisque je suis en train de vous écrire toutes nos minuties, il ne faut pas que j'oublie de vous raconter comme quoi Pouf, le fils de Thisbé, qui avait fait concevoir de lui de si grandes espérances, a jeté la division parmi nous. Thisbé est une élégante, Sibéli la vit et l'aima. Sibéli a été élevé à la cour des rois. D'abord Thisbé fit la coquette, Sibéli se piqua de constance, et au bout de trois heures Thisbé couronna ses feux : trois heures de coquetterie pour des êtres dont la passion ne dure que quelques jours, c'est beaucoup. Je dis cela, parce que je serais fâché qu'on prît une idée défavorable des mœurs de Thisbé. Thisbé mit au monde au temps prescrit deux jumeaux charmants; *Pouf* en fut un. Plusieurs grandes dames demandèrent Pouf; la dame D..... fut préférée, et voilà Pouf installé dans son château, et maître de ses oreillers et de ses coussins dont il usait peu discrètement, lorsqu'un ami de la dame regarda Pouf entre les deux yeux, et prononça que malgré tout l'esprit du père et toute la gentillesse de la mère, cet enfant ne serait jamais qu'un sot. Aussitôt la dame D..... qui ne voit que par les yeux de son ami, comme cela se pratique, se met à répéter que Pouf, malgré toute la gentillesse de sa mère et tout l'esprit de son père, ne sera jamais qu'un sot, quoiqu'elle eût dit auparavant qu'on en pouvait espérer beaucoup; et puis elle écrit une lettre qu'elle remet à un de ses gens, avec un panier qui renferme Pouf, et Pouf, porté par le domestique, n'a pas sitôt fait quatorze lieues dans son panier qu'il est remis aux lieux de sa naissance. Avec quelles démonstrations de joie n'y est-il pas reçu! Ah! c'est toi, mon pauvre Pouf, mon petit ami; et quand on l'a bien fêté, bien baisé, bien caressé, on lit la lettre de renvoi où l'on ne trouve que faussetés, injures, détours et calomnies; et l'on dit beaucoup de mal de la dame D..... et l'on félicite Pouf de ne plus appartenir à une aussi méchante maîtresse. J'ai voulu défendre la dame D.....

(*Le reste manque.*)

XLVI

Au Grandval, le 18 octobre 1760.

Nous recevrons, vous mes lettres, moi les vôtres, deux à deux; c'est une affaire arrangée. Combien d'autres plaisirs qui s'accroissent par l'impatience et le délai! Éloigner nos jouissances, souvent c'est nous servir: faire attendre le bonheur, c'est ménager à son ami une perspective agréable; c'est en user avec lui comme l'économe fidèle qui placerait à un haut intérêt le dépôt oisif qu'on lui aurait confié. Voilà des maximes qui ne déplairont pas à votre sœur. J'en ai entendu de plus folles encore. Il y en a qui disent qu'on ne s'ennuie presque jamais d'espérer, et qu'il est rare qu'on ne s'ennuie pas d'avoir. Je réponds, moi, qu'on espère toujours avec quelque peine, et qu'on ne jouit jamais sans quelque plaisir. Et puis la vie s'échappe, la sagacité des hommes a donné au temps une voix qui les avertit de sa fuite sourde et légère. Mais à quoi bon l'heure sonne-t-elle, si ce n'est jamais l'heure du plaisir? Venez, mon amie; venez que je vous embrasse, venez et que tous vos instants et tous les miens soient marqués par notre tendresse; que votre pendule et la mienne battent toujours la minute où je vous aime et que la longue nuit qui nous attend soit au moins précédée de quelques beaux jours.

Je suis désolé que cette irrégularité des postes ou de notre correspondance soit de temps en temps si cruelle pour vous. Mais, chère amie, que voulez-vous que j'y fasse? Je vous dirai comme milord d'Albemarle à Lolotte, qui admirait l'éclat d'une belle étoile : « *Ah! mon amie, ne la louez pas tant, car je ne saurais vous la donner.* » Ah! chère amie, ne vous plaignez pas tant de la lenteur des courriers, je ne saurais les faire aller plus vite.

Vous les demandez donc, mes lettres? vous les recevrez donc de sa main, sans humeur de sa part, sans contrainte de la vôtre? Mais cela est assez joli!

Et que vous dit l'honnête de Prisye? Nous devions nous voir, causer de vous, abréger votre absence, ou l'alléger ainsi; mais les campagnes nous ont tous dispersés. Combien de reconnaissances et de doux reproches se feront à la Saint-Martin!

En voilà donc encore deux dont il faut dire qu'il n'y a pas assez d'étoffe pour en faire ou d'honnêtes gens ou des fripons! et combien d'autres que nous connaissons, et combien d'autres encore que nous ne connaissons pas!

J'ai très-bien compris l'arrangement qu'on vous propose. La promptitude avec laquelle vous en avez démêlé l'injustice me ravit, mais ne me surprend pas. Lorsque le sentiment est délicat et que l'intérêt n'offusque pas la raison, cela ne manque pas d'arriver. Les hommes partiraient presque tous de la même vitesse, s'ils suivaient la même impulsion de leur cœur. Il est bien rare que le cœur mente, mais on n'aime pas à l'écouter.

Chère femme, combien je vous aime! combien je vous estime! En dix endroits votre lettre m'a pénétré de joie. Je ne saurais vous dire ce que la droiture et la vérité font sur moi. Si le spectacle de l'injustice me transporte quelquefois d'une telle indignation que j'en perds le jugement, et que, dans ce délire, je tuerais, j'anéantirais; aussi celui de l'équité me remplit d'une douceur, m'enflamme d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il fallait la perdre, ne me tiendrait à rien : alors il me semble que mon cœur s'étend au dedans de moi, qu'il nage; je ne sais quelle situation délicieuse et subite me parcourt partout; j'ai peine à respirer; il s'excite à toute la surface de mon corps comme un frémissement; c'est surtout au haut du front, à l'origine des cheveux qu'il se fait sentir; et puis les symptômes de l'admiration et du plaisir viennent se mêler sur mon visage avec ceux de la joie, et mes yeux se remplissent de pleurs. Voilà ce que je suis quand je m'intéresse vraiment à celui qui fait le bien. O ma Sophie, combien de beaux moments je vous dois! combien je vous en devrai encore! O Angélique, ma chère enfant, je te parle ici et tu ne m'entends pas; mais si tu lis jamais ces mots quand je ne serai plus, car tu me survivras, tu verras que je m'occupais de toi, et que je disais, dans un temps où j'ignorais quel sort tu me préparais, qu'il dépendait de toi de me faire mourir de plaisir ou de peine. Les parents ne sont pas assez affligés quand

leurs enfants font le mal; ils ne sont pas assez heureux quand leurs enfants font le bien; jamais ils ne voient le plaisir et la peine faire couler leurs pleurs.

Un des moments les plus doux de ma vie, ce fut il y a plus de trente ans, et je m'en souviens comme d'hier, lorsque mon père me vit arriver du collége les bras chargés des prix que j'avais remportés, et les épaules chargées des couronnes qu'on m'avait données, et qui, trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte, et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure!

Chère amie, pardonnez-moi cet écart, c'est vous qui m'avez échauffé. J'ai suivi ma chaleur, et j'ai écrit tout ce qu'elle m'inspirait. . . . .

. . . .

J'aurais été fâché que vous eussiez eu à répondre à ces gens-là. Laissez faire votre mère; c'est elle qui se possède. A quoi bon accroître les mauvaises dispositions des méchants, en leur jetant du mépris au visage? Votre mère aura répondu sur-le-champ, comme vous n'eussiez fait, vous, que le lendemain. Lorsque la chose se présente, il semble qu'elle ait toujours eu un jour ou deux par-devant elle; c'est l'effet de l'expérience et du bon jugement.

Il faut insister sur l'exécution rigoureuse de la transaction, et exiger vos intérêts et vos remboursements aux temps prescrits. On en passera par là.

Mes amies, je vous conseille de ne pas vous creuser la tête sur des choses qui n'auront pas lieu. Quand on a la justice et le bon sens pour soi, on est bien fort. Ne voyez-vous pas déjà dans les précautions obliques que ces indignes prennent avec vous qu'ils ont peur?

N'allez pas surtout souffler à madame votre mère votre austérité. Je n'aime pas que la vertu gâte les affaires. Ayant à plaider l'intérêt de ses enfants et celui de ses petits-enfants auprès d'un de ses gendres, n'aura-t-elle pas assez beau jeu?

Mettre les choses au pis-aller, affaire de caractère; quand c'est de courage, comme en vous, et non de désespoir et de pusillanimité comme en d'autres, à la bonne heure.

Tout cela vous tracasse beaucoup? Peut-être l'aurais-je

craint, si je ne vous avais pas vue dans vos premiers embarras.

Le seul moyen sûr avec des fripons, c'est de sortir de leurs mains, n'importe comment.

Au reste, mon amie, rappelez-vous le moment où je m'attachai à vous; et songez que s'il pouvait arriver que je vous aimasse et que je vous respectasse davantage, la misère le ferait. Je vous dirais comme Charlotte à Lenson : « Je n'aurais pas un toit, j'aurais à peine du pain, que je voudrais coucher à l'air et pâtir à côté de vous. »

Je vous demande mille pardons, à madame votre mère, à votre sœur et à vous, de l'envoi du petit roman et de quelque trait de gaieté indiscrètement répandu dans ma dernière lettre. Je dis indiscrètement, sans savoir pourquoi, car j'ignorais vos inquiétudes quand j'écrivis.

J'attendrai vos ordres pour reprendre la suite de nos entretiens, si cela vous distrait un peu et vous convient.

Le malheur d'un ennemi qui aurait attenté à ma vie me rapprocherait de lui.

Tout mon dévouement et tout mon respect à madame votre mère.

Tout mon dévouement et tout mon respect à madame votre sœur.

Heureux ou malheureux, je vous suis attaché jusqu'au tombeau.

Adieu, femme de bien.

XLVII

Du Grandval, le 20 octobre 1760[1].

Voici, ma bonne amie, la suite de nos journées. Je vous en aurais peut-être fait un récit amusant; mais le moyen de plaisanter et de rire, lorsque nos âmes sont dans la tristesse. Je parle

1. Un très-court fragment de cette lettre, la fable de Galiani, avait déjà été imprimé dans la *Correspondance* de Grimm, au mois de janvier 1787, et dans les éditions Belin et Brière.

de votre mère, de votre sœur et de vous. Qu'il est heureusement né cet ami! que j'envie son caractère! L'espérance reste toujours au fond de sa boîte; au contraire, le hasard vient-il à à entr'ouvrir le couvercle de la mienne, c'est la première chose qui s'en va. Ce n'est pas que je n'aperçoive aussi les fils auxquels je pourrais m'accrocher; mais je les vois si faibles et si déliés que je n'oserais m'y fier. J'aime presque autant m'abandonner au torrent que de saisir la feuille d'un saule.

Nous avons ici beaucoup de monde; M. Le Roy, comme je vous l'ai dit, l'ami Grimm et l'abbé Galiani, M. et Mme R... J'aime la physionomie de M. R... S'il avait seulement la moitié de l'esprit qu'elle promet! C'est un mélange de finesse et de volupté. Le matin, lorsque ses longs cheveux bruns tombent en boucles négligées sur ses épaules, on le prendrait pour l'Hymen, mais comme il est le lendemain d'une noce, blême et un peu fatigué. Mme R... était vêtue d'un rouge foncé qui lui sied mal, et notre ami lui disait : « Comment, chère sœur, vous voilà belle comme un œuf de Pâques! » D'Alinville et Mme Geoffrin presque point ennuyés, chose rare. Mme de Charmoi toujours avec ses beaux yeux et sa mine intéressante. Mon fils d'Aine[1], M. et Mme Schistre, M. Schistre avec sa mandore et son tympanon, et puis deux ou trois inconnus brochant sur le tout.

Je tiens à mon aise partout, mais plus encore à la campagne qu'ailleurs. J'occupe un appartement de femme; c'est le plus agréable de la maison ; au milieu de ce monde il m'est resté, et j'en aime encore un peu plus notre hôtesse.

Plus la compagnie est nombreuse, plus on est libre. Tout à moi, je n'ai jamais eu tant de temps pour lire, pour me promener, pour être à vous, pour vous aimer et pour vous l'écrire.

Notre dîner a été très-gai. M. Le Roy racontait qu'une fois il avait été malheureux en amour. « Rien qu'une fois? — Pas davantage..... » Alors il dormait ses quinze heures et il engraissait à vue d'œil. « Mais un amant malheureux doit être défait. — Ou le paraître, et il n'y avait pas moyen. C'est ce qui me désespérait. » Il reposait en raison de la peine qu'il avait endurée; et quand il avait reposé, il pouvait souffrir derechef

1. C'est le fils de Mme d'Aine, le frère de Mme d'Holbach, que Diderot appelait familièrement son fils.

en raison du repos qu'il avait pris. « Sans cela vous n'y auriez pas suffi. — Il est vrai; mais du soir au matin j'étais tout frais pour la peine.....— Mais si, malheureux, vous dormez vos quinze heures; heureux, combien dormez-vous? — Presque point. — Le bonheur vous fatigue peu. — On ne peut moins, et puis je répare vite. »

Vous comprenez tout ce que cela doit devenir à table, au dessert, entre douze ou quinze personnes, avec du vin de Champagne, de la gaieté, de l'esprit, et toute la liberté des champs.

Mme Geoffrin fut fort bien; je fis un piquet avec elle, d'Alinville et le Baron. Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille. C'était, ce jour-là, une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. Elle me demanda de la mère et de l'enfant. Je répondis de l'enfant que je craignais qu'elle n'eût une vie agitée et malheureuse; car elle était ennuyée du repos. « Tant mieux, me dit-elle, elle se remuera pour les paresseux »; et elle en prit occasion de faire l'éloge de Mme d'Aine, que son attention continuelle pour nous autres fainéants tenait un pied levé et l'autre en l'air.

Ah! mon amie, où étiez-vous? Que faisiez-vous à Isle, où vous étiez, lorsque je vous désirais ici? Partout où je rencontre le plaisir, je vous y souhaite. Voilà M. Schistre qui prend sa mandore. Le voilà qui joue quelque musique. Quelle exécution! Tout ce que ses doigts font dire à des cordes est incroyable; et comme Mme d'Holbach et moi nous n'en perdions pas un mot! — Le joli courroux! — Que cette plainte est douce! — Il se dépite; il prend son parti. — Je le crois. — Les voilà qui se raccommodent. — Il est vrai. — Le moyen de tenir contre un homme qui sait s'excuser ainsi! — Il est sûr que nous entendions tout cela.

M. Schistre quitta sa mandore, et la vivacité de notre plaisir devint le sujet de la conversation. Nous les laissâmes dire tout ce qu'ils voulurent, et nous préférâmes jouir en silence du reste de notre émotion. Le moment de palpitation qui suit un grand plaisir est encore un moment fort doux : car le cœur palpite avant et après le plaisir.

Mme Geoffrin ne découche point; sur les six heures du soir,

elle nous embrassa, et remonta dans sa voiture avec l'ami d'Alinville, et la voilà partie.

Sur les sept heures, ils se sont mis à des tables de jeu, et MM. Le Roy, Grimm, l'abbé Galiani et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaître l'abbé, que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient tout aussi bien de rester ignorants. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — *Sans elle, on ne profiterait de rien.* — Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux. Où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier? » Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « — Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi « facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi? »

« — Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus « varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi? »

« Le coucou : « Je dis peu de choses; mais elles ont du « poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler; mais je suis toujours « nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts; le « coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa « mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris « d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître. Je me joue des « règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'admire. « Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heu- « reux écarts! »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est

un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah! dit « le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux; notre « querelle est une affaire d'oreilles; voilà notre juge; Dieu le fit pour nous tout exprès. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur dit-il, allez là : je m'y rendrai; vous « chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous « en dirai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais : il arrive, il s'étend à terre et dit : « Commencez, « la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre « de mes raisons; saisissez bien le caractère de mon chant, et « surtout daignez en observer l'artifice et la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans

les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés ; ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine ; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on les entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendus. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prît, il peignait ; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore ; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort « beau, mais je n'y entends rien ; cela me paraît bizarre, « brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre « rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, « pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue supérieurement. On n'y tient pas. Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air, et faire la petite voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou ; redresser ses oreilles, et imiter la gravité bête et lourde de l'âne ; et tout cela naturellement et sans y tâcher. C'est qu'il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds.

M. Le Roy prit le parti de louer la fable et d'en rire.

A propos du chant des oiseaux, on demanda ce qui avait fait dire aux anciens que le cygne, qui a le cri nasillard et rauque, chantait mélodieusement en mourant.

Je répondis que peut-être le cygne était le symbole de l'homme qui parle toujours au dernier moment, et j'ajoutai que si j'avais jamais à mettre en vers les dernières paroles d'un orateur, d'un poëte, d'un législateur, j'intitulerais ma pièce *le chant du cygne*.

La conversation en prit un tour un peu sérieux. On parla de l'horreur que nous avons tous pour l'anéantissement.

« Tous ! s'écria le père Hoop ; vous m'en excepterez, s'il vous plaît. Je m'en suis trop mal trouvé la première fois pour

y revenir. On me donnerait l'immortalité bienheureuse pour un seul jour de purgatoire que je n'en voudrais pas : le mieux est de n'être plus. »

Cela me fit rêver, et il me sembla que tant que je serais en santé, je penserais comme le père Hoop; mais qu'au dernier instant peut-être achèterais-je le bonheur d'exister encore une fois de mille ans, de dix mille ans d'enfer. Ah! chère amie, nous nous retrouverions! je vous aimerais encore! je me persuaderais ce qu'une fille réussit à persuader à son père qui se mourait. C'était un vieil usurier; un prêtre lui avait juré qu'il serait damné, s'il ne restituait. Il y était résolu, et ayant fait appeler sa fille, il lui dit : « Mon enfant, tu as cru que je te laisserais fort riche, et tu l'aurais été en effet; mais voilà un homme qui va te ruiner; il prétend que je brûlerai dans l'enfer à jamais, si je meurs sans restituer. — Vous vous moquez, mon père, lui répliqua la fille, avec votre restitution et votre damnation; du caractère dont je vous connais, vous n'aurez pas été damné dix ans que vous y serez fait. »

Cela lui parut vrai, et il mourut sans restituer. Une fille se résoudra à damner son père, un père à l'être pour enrichir sa fille; et un amant passionné, un honnête homme s'en effraiera. N'est-il pas bien doux d'être, et de retrouver son père, sa mère, son amie, son ami, sa femme, ses enfants, tout ce que nous avons chéri, même en enfer!

Et puis nous voilà discourant de la vie, de la mort, du monde et de son auteur prétendu.

Quelqu'un remarqua qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait point, il était impossible d'introduire cette machine soit dans la nature, soit dans une question, sans l'obscurcir.

Une autre, que si une supposition expliquait tous les phénomènes, il ne s'ensuivrait pas qu'elle fût vraie : car qui sait si l'ordre général n'a qu'une raison? Que faut-il donc penser d'une supposition qui, loin de résoudre la seule difficulté pour laquelle on l'imagine, en fait éclore une infinité d'autres?

Chère amie, je pense que notre babil de dessous la cheminée vous amuse toujours, et je le suis.

Parmi ces difficultés il y en a une qu'on a proposée depuis que le monde est monde: c'est que les hommes souffrent sans l'avoir mérité. On n'y a pas encore répondu. C'est l'incompatibi-

lité du mal physique et moral avec la nature de l'être éternel.

Voici comment on la propose : c'est en lui impuissance ou mauvaise volonté; impuissance s'il a voulu empêcher le mal et qu'il ne l'ait pu; mauvaise volonté, s'il a pu empêcher le mal et qu'il ne l'ait pas voulu.

Un enfant entendrait cela. C'est là ce qui a fait imaginer la faute du premier père, le péché originel, les peines et les récompenses à venir, l'incarnation, l'immortalité, les deux principes des Manichéens, l'Oromase et l'Arimane des Perses, les émanations, l'empire de la lumière et de la nuit, la succession des vies, la métempsycose, l'optimisme, et d'autres absurdités accréditées chez les différents peuples de la terre où l'on trouve toujours une vision creuse en réponse à un fait clair, net et précis.

Dans ces occasions quel est le parti du bon sens? Celui, mon amie, que nous avons pris : quoi que les optimistes nous disent, nous leur répliquerons que si le monde ne pouvait exister sans les êtres sensibles, ni les êtres sensibles sans la douleur, il n'y avait qu'à demeurer en repos. Il s'était bien passé une éternité sans que cette sottise-là fût.

Le monde, une sottise! Ah! mon amie, la belle sottise pourtant! C'est, selon quelques habitants du Malabar, une des soixante-quatorze comédies dont l'Éternel s'amuse.

Leibnitz, le fondateur de l'optimisme, aussi grand poëte que profond philosophe, raconte quelque part qu'il y avait dans un temple de Memphis une haute pyramide de globes placés les uns sur les autres; qu'un prêtre, interrogé par un voyageur sur cette pyramide et ces globes, répondit que c'étaient tous les mondes possibles, et que le plus parfait était au sommet ; que le voyageur, curieux de voir ce plus parfait des mondes, monta au haut de la pyramide, et que la première chose qui frappa ses yeux attachés sur le globe du sommet, ce fut Tarquin qui violait Lucrèce.

Je ne sais qui est-ce qui rappela ce trait que je connaissais et dont je crois vous avoir entretenue.

C'est une chose singulière que la conversation, surtout lorsque la compagnie est un peu nombreuse. Voyez les circuits que nous avons faits; les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites. Cependant, comme il n'y a rien de décousu

ni dans la tête d'un homme qui rêve, ni dans celle d'un fou, tout se tient aussi dans la conversation; mais il serait quelquefois bien difficile de retrouver les chaînons imperceptibles qui ont attiré tant d'idées disparates. Un homme jette un mot qu'il détache de ce qui a précédé et suivi dans sa tête; un autre en fait autant, et puis attrape qui pourra. Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune, par exemple : l'or est jaune, la soie est jaune, le souci est jaune, la bile est jaune, la paille est jaune; à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas ? La folie, le rêve, le décousu de la conversation consistent à passer d'un objet à un autre par l'entremise d'une qualité commune.

Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change. Il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon du soleil. Combien d'hommes qui ressemblent à ce fou sans s'en douter! et moi-même, peut-être dans ce moment.

Le mot de *viol* lia le forfait de Tarquin avec celui de Lovelace. Lovelace est le héros du roman de *Clarisse*, et nous voilà sautés de l'histoire romaine à un roman anglais. On disputa beaucoup de Clarisse. Ceux qui méprisaient cet ouvrage le méprisaient souverainement; ceux qui l'estimaient, aussi outrés dans leur estime que les premiers dans leur mépris, le regardaient comme un des tours de force de l'esprit humain. Je l'ai : je suis bien fâché que vous ne l'ayez pas enfermé dans votre malle. Je ne serai content ni de vous ni de moi que je ne vous aie amenée à goûter la vérité de *Paméla*, de *Tom-Jones*, de *Clarisse*, et de *Grandisson*.

Il s'est dit et fait ici tant de choses sages et folles, que je ne finirais pas si je ne rompais le fil pour aller tout de suite à deux petites aventures burlesques dont je ne saurais vous faire grâce, quoique je sache très-bien qu'elles sont puériles et d'une couleur qui ne revient guère à la situation d'esprit où vous êtes.

Nous sommes tous logés au premier, le long d'un même corridor; les uns sur la cour d'entrée et les fossés, les autres sur le jardin et la campagne. Oh! chère amie, combien je suis bavard! « Ne pourrai-je jamais », comme disait Mme de Sévigné, qui était aussi bavarde et aussi gloutone, quoi ! « ne plus manger et me taire! »

Le soir nous étions tous retirés. On avait beaucoup parlé de l'incendie de M. de Bacqueville [1], et voilà Mme d'Aine qui se ressouvient, dans son lit, qu'elle a laissé une énorme souche embrasée sous la cheminée du salon ; peut-être qu'on n'aura pas mis le garde-feu, et puis la souche roulera sur le parquet, comme il est déjà arrivé une fois. La peur la prend ; et, comme elle ne commande rien de ce qu'elle peut faire, elle se lève, met ses pieds nus dans ses pantoufles, et sort de sa chambre en corset de nuit et en chemise, une petite lampe de nuit à la main. Elle descendait l'escalier, lorsque M. Le Roy, qui veille d'habitude, et qui s'était amusé à lire dans le salon, remontait ; ils s'aperçoivent. Mme d'Aine se sauve, M. Le Roy la poursuit, l'atteint, et le voilà qui la saisit par le milieu du corps, et qui la baise ; et elle crie : *A moi ! à moi ! à mon secours !* Les baisers de son ravisseur l'empêchaient de parler distinctement. Cependant on entendait à peu près : *A moi, mes gendres ! s'il me fait un enfant, tant pis pour vous.* Les portes s'ouvrent ; on passe sur le corridor, et l'on n'y trouve que Mme d'Aine fort en désordre, cherchant sa cornette et ses pantoufles dans les ténèbres ; car sa lampe s'était éteinte et renversée, et notre ami s'était renfermé chez lui.

Je les ai laissés dans le corridor, où ils faisaient encore, à deux heures du matin, des ris semblables à ceux des dieux d'Homère, qui ne finissaient point, et qui en avaient quelquefois moins de raison ; car vous conviendrez qu'il est plus plaisant de voir une femme grasse, blanche et potelée, presque nue, entre les bras d'un jeune homme insolent et lascif, qu'un vilain boiteux, maladroit, versant à boire à son père et à sa mère après une querelle de ménage assez maussade. C'est la fin du premier livre de l'*Iliade*.

Cette aventure a fait la plaisanterie du jour. Les uns prétendent que Mme d'Aine a appelé trop tôt, d'autre qu'elle n'a appelé qu'après s'être bien assurée qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'elle eût tout autant aimé se taire pour son plaisir que de crier pour son honneur ; et que sais-je quoi encore ?

L'autre historiette est une impertinence du premier ordre. Imaginez que nous sommes quatorze ou quinze à table. Sur la

1. Voir précédemment, p. 485.

fin du repas, *mon fils* était assis à la gauche de Mme de C... Il est ordinairement familier avec elle. Il lui prend la main, il veut voir le bras, il relève les manchettes. On le laisse faire, exprès ou de distraction. Il voit sur une peau assez blanche de grands poils noirs ; il se met à lui plumer le bras ; elle veut retirer sa main, il tient ferme; rabattre sa manchette, il la relève et plume. Elle crie : « Monsieur, voulez-vous finir ? » Il lui répond : « Non, madame; à quoi diable cela sert-il là? » et plume toujours. Elle se fâche : « *Vous êtes un insolent.* » Il la laisse se fâcher, et n'en plume pas moins. Mme d'Aine étouffant moitié de rire, moitié de colère, se tenant les côtes, et cherchant un ton sérieux, lui disait : « Monsieur, y pensez-vous? » Et puis elle riait. « Qui est-ce qui a jamais épluché une femme à table ? » Et puis elle riait. « Où est l'éducation qu'on vous a donnée? » Et tous les autres d'éclater : pour moi, les larmes m'en tombaient des yeux, et j'ai cru que j'en mourrais.

Cependant, un moment après, sa mère a fait signe à son fils, et il est allé se jeter aux pieds de la dame et lui demander pardon. Elle prétend qu'il lui a fait mal, mais cela n'est pas vrai ; c'est la mauvaise plaisanterie et nos ris inhumains qui lui ont fait mal.

Le Baron est malade. C'est la dyssenterie et de la fièvre. Je viens de descendre dans le salon, où lui, le père Hoop, Mme d'Aine et Mme d'Holbach prenaient du thé. J'en pris avec eux. Voilà le Baron, à qui la colique n'a pas ôté son ton original : « Maman, connaissez-vous le grand Lama? — Je ne connais ni le grand ni le petit. — C'est un prêtre du Thibet. — Du Thibet ou d'ailleurs, si c'est un bon prêtre, je le respecte. — Un jour de l'année qu'il a bien dîné, il passe dans sa garde-robe. — Grand bien lui fasse. — Et là..... — Voici quelque cochonnerie. — Qu'appelez-vous une cochonnerie, s'il vous plaît? Un besoin, ce me semble, assez simple, assez naturel et assez général, et que malgré votre spiritualisme, vous satisfaites comme votre meunière. — Mais puisque cochonnerie il y a, quand le grand Lama a fait sa cochonnerie..... — On la prend comme une chose sacrée, on la met en poudre, et on l'envoie par petits paquets à tous les princes souverains, qui la prennent en thé les jours de dévotion. — Quelle folie ! — Folie ou non, c'est un fait. Mais vous croyez donc que si l'on vous

faisait présent d'une crotte de Jésus-Christ, vous n'en seriez pas bien fière; et vous croyez que si l'on faisait présent à un janséniste d'une crotte du bienheureux diacre [1], il ne la ferait pas enchâsser dans l'or, et qu'elle tarderait beaucoup à opérer un miracle ? »

Ne lisez pas cela à Mme Le Gendre, elle n'aime pas ce ton-là. Mais à vous, je vous dirai que le fait du grand Lama est certain, et malgré sa mauvaise odeur, vous y reconnaîtrez une des plus fortes preuves de ce que les prêtres peuvent sur les esprits.

Voici pour Mme Le Gendre. Damilaville m'a envoyé l'Histoire du czar, et je l'ai lue [2].

Elle est divisée en trois parties : une préface sur la manière d'écrire l'histoire en général, une description de la Russie, et de l'histoire du czar, depuis sa naissance jusqu'à la défaite de Charles XII à la journée de Pultawa.

La préface est légère. C'est le ton de la facilité. Ce morceau figurerait assez bien parmi les Mélanges de littérature de l'auteur. On y avance sur la fin qu'il ne faut point écrire la vie domestique des grands hommes. Cet étrange paradoxe est appuyé de raisons que l'honnêteté rend spécieuses; mais c'est une fausseté, ou mon ami Plutarque est un sot.

Il y a dans ce premier morceau un mot qui me plaît, c'est que s'il n'y avait eu qu'une bataille donnée, on saurait les noms de tous ceux qui y ont assisté, et que leur généalogie passerait à la postérité la plus reculée.

Qu'est-ce qui montre mieux que l'évidence de cette pensée combien c'est une étrange chose que des hommes attroupés qui se rendent dans un même lieu pour s'entr'égorger?

Si les animaux, dont nous sommes un fléau, réfléchissaient sur l'homme, comme l'homme réfléchit sur eux, ne regarderaient-ils pas cet événement comme une attention particulière de la Providence? et ne diraient-ils pas entre eux : Sans cette fureur que la nature inspire à l'homme, et qu'elle le presse de satisfaire par intervalle, sans cette soif qu'il a de son semblable, cette race maudite couvrirait toute la surface de la terre, et ce

1. Pâris.

2. *Histoire de Russie sous Pierre le Grand,* par Voltaire.

serait fait de nous? Si les cerfs pensaient, le grand événement pour les cerfs de la forêt de Fontainebleau que la mort de Louis XV ! qu'en diraient-ils?

Et les poissons de nos fossés à qui nous nous amusons à jeter du pain après le dîner, que pensent-ils de cette manne qui leur tombe du ciel en automne? N'y a-t-il pas là quelque Moïse écaillé qui se fait honneur de notre bienfaisance?

Quoi qu'il en soit, il me prend envie de vous réconcilier un peu avec les guerres, les pestes et les autres fléaux de l'espèce humaine. Savez-vous que si tous les empires étaient aussi bien gouvernés que la Chine, le pays le plus fécond de la terre, il y aurait trois fois plus d'hommes qu'ils n'en pourraient nourrir? Il faut que tout ce qui est soit, bien ou mal.

La description de la Russie est commune ; on y étale par-ci par-là des prétentions à la connaissance de l'histoire naturelle.

Quant à l'Histoire du czar, on la lit avec plaisir; mais si l'on se demandait à la fin : Quel grand tableau ai-je vu? Quelle réflexion profonde me reste-t-il? on ne saurait que se répondre.

L'écrivain de la France ne s'est peut-être pas élevé au niveau du législateur de la Russie. Cependant, si toutes les gazettes étaient faites comme cela, je n'en voudrais perdre aucune.

Il y a un très-beau chapitre des cruautés de la princesse Sophie. On ne voit pas sans émotion le jeune Pierre âgé de douze à treize ans, tenant une vierge entre ses mains, conduit par ses sœurs en pleurs à une multitude de soldats féroces qui le demandent à grands cris pour l'égorger, et qui viennent de couper la tête, les pieds et les mains à son frère. Cela me rappelle certains morceaux de Tacite, tels que la consternation de Rome lorsque l'on y apprit la mort de Germanicus, et la douleur du peuple lorsqu'on y apporta les cendres de ce prince.

Il y a dans la description du pays un endroit sur les mœurs des Samoïèdes qui est très-bien. Mais pourquoi cette pente à déprimer les ouvrages estimés? On y prend à tâche en deux endroits de déprimer l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon. On y relève des minuties de géographie, et la critique est assaisonnée d'éloges ironiques.

Damilaville a trouvé tout fort beau ; je lui en ai lavé la tête ; mais j'ai tempéré l'amertume de ma leçon, en lui disant avec

la même sincérité que je le dirais à vous et à sœur Uranie : Ne soyez point mortifiées que je vous apprenne quelque chose en littérature et en philosophie. Ne seriez-vous pas assez fières toute votre vie d'être mes maîtresses en morale, et surtout en morale pratique ? Vous connaissez le bien, vous sentez juste, vous avez le cœur sensible et l'esprit délicat; c'est vous qui êtes des hommes, et c'est moi qui suis la cigale qui fait du bruit dans la campagne.

Mais enfin quand nous reverrons-nous? sera-ce à la Toussaint ou à la Saint-Martin que les affaires me ramèneront celle que j'aime, et que les mauvais temps lui rendront son philosophe? Le philosophe doit se montrer avec le mauvais temps ; c'est sa saison.

Je me sentais disposé à vous dire des choses douces ; car c'est pour vous aimer qu'il faut que je commence et que je finisse.

Si les endroits de mes lettres où je vous entretiens de mes sentiments sont ceux qu'Uranie aime le mieux à lire, ce sont aussi ceux qui ne m'ont rien coûté, et qui me plaisent le plus à écrire.

Mais voilà la messe qui sonne; le petit Croque-Dieu [1] est arrivé. Je l'entends rire, pour me servir de la comparaison de M. Le Roy, comme un cerf au mois d'octobre ; il prétend qu'on s'y tromperait dans la forêt.

Moitié de ces femmes iront entendre la messe dans le billard, moitié dans ma chambre, d'où l'on voit la porte de la chapelle qui est l'autre côté de la cour : elles prétendent que l'efficacité d'une messe s'étend au moins à cinquante pas à la ronde. Pour nous, nous n'avons point d'opinions là-dessus.

J'ai dit un mot à Grimm de votre affaire avec Vissen ; il m'a répondu que tous ces gens-là étaient des fripons, que Vissen passait pour avoir plus de cinquante mille livres de rente, qu'il fallait tenir ferme ; qu'il était pusillanime, qu'il n'aurait jamais le courage de faire une grande vilenie, et que, sans avoir peut-être beaucoup d'honneur, il serait assez attaché à la considération publique pour craindre un esclandre : d'où je conclus qu'il faudrait faire entendre adroitement à l'oncle combien son

1. Voir précédemment, p. 426.

mémoire est inique et contraire à la loi, le jugement qu'on porterait dans le monde de lui et de son neveu, si une pièce pareille devenait publique. Il faut la conserver, et ne pas répondre qu'elle ne soit rentrée dans vos mains.

Je répondrai par le premier courrier à vos numéros 27 et 28.

Il y a longtemps que vous ne m'avez rien dit du *bobo*. Avez-vous entendu parler des pilules de ciguë? On leur attribue des prodiges dans toutes les maladies d'obstructions, loupes, glandes engorgées, tumeurs cancéreuses.

Je m'arrondis comme une boule. M[me] Le Gendre, combien vous m'allez détester! Mon ventre lutte avec effort contre les boutons de ma veste, et s'indigne de ne pouvoir briser cet obstacle, surtout après dîner.

Adieu, ma tendre amie. Je suis tout à vous pour jamais; c'est surtout dans les malheureuses circonstances que mon cœur me le dit.

Nous n'avons plus personne, tout le bruit de la maison s'est dissipé. Nous allons nous rapprocher, le Baron, le père Hoop et moi. Ils s'en sont allés, Dieu merci, tous les indifférents qui nous séparaient.

Je vais faire partir, avec celle-ci, celle que vous m'avez adressée pour M. de Prisye.

Savez-vous, mon amie, que vous l'avez terminée par une phrase équivoque, dont un fat tirerait grand avantage et qui serait bien capable d'alarmer un jaloux? « Je verrais la bonne compagnie, ma sœur, ses enfants. est-ce tout? Oh! non, je ne finirais pas si je voulais tout dire. » Il paraît y avoir bien de la coquetterie là dedans, ou même pis; mais je n'y entends rien, et M. de Prisye n'y mettra que ce qu'il faut. Ce n'est pas un fat, et je ne suis pas jaloux.

Damilaville est un homme admirable; il me vient trois fois la semaine un homme de sa part, qui m'apporte vos lettres, et qui prend les miennes.

Adieu, adieu! Prévenez-moi de loin sur votre retour, afin qu'il n'y ait pas une douzaine de mes lettres en l'air qui aillent vous chercher à Isle, quand vous n'y serez plus.

Vous m'êtes plus chère que jamais; l'absence n'y fait rien : si, elle y fait : elle impatiente.

Je viens de relire cette lettre. J'avais presque envie de la brûler; j'ai craint que la lecture que vous en ferez ne vous fatiguât.

Pour peu qu'elle vous applique, laissez-la. Vous y reviendrez, elle n'est obscure que par l'impossibilité de ne rien omettre de ce qui s'est dit.

Et puis ces matières ne vous sont pas aussi familières qu'à nous. Je brûle de vous revoir.

XLVIII

Au Grandval, le 28 octobre 1760.

Si vous ne vous rappelez pas vos lettres depuis le numéro 22 jusqu'au numéro 29 que je viens de recevoir, vous n'entendrez rien à ceci.

Je cause un peu avec vous comme ce voyageur à qui son camarade disait : « Voilà une belle prairie ! » et qui lui répondait au bout d'une lieue : « Oui, elle est fort belle. »

Quand vous lui avez lu : « Oui, madame, je vous hais », elle a ri et n'en a voulu rien croire. Si j'avais écrit : « Oui, madame, je vous aime », elle serait devenue sérieuse, et n'en aurait pas cru davantage. Il n'y a plus que l'indifférence que je lui protesterais mal ; car je ne l'ai pas, et ne l'aurai jamais.

Gaschon s'est présenté tout seul. Ils ont causé la première fois, comme ils causeront la centième. C'est la commodité de ceux qui ne se disent rien ; mais pour Uranie, vous et moi, il faut que l'ennui de nous-même et des autres nous prenne, quand le cœur et l'esprit sont muets, et qu'il n'y a que les lèvres qui se remuent et qui font du bruit. Je me suis demandé plusieurs fois pourquoi, avec un caractère doux et facile, de l'indulgence, de la gaieté et des connaissances, j'étais si peu fait pour la société. C'est qu'il est impossible que j'y sois comme avec mes amis, et que je ne sais pas cette langue froide et vide de sens qu'on parle aux indifférents; j'y suis silencieux ou indiscret. La belle occasion de *marivauder!* Et pourquoi m'y refuserais-je? le pis-aller, c'est d'être long avec les autres. Plus mes

lettres sont courtes avec vous, au contraire, plus elles sont longues, plus j'en suis content. Je me dis : Quel plaisir elle aura quand elle recevra ce paquet! D'abord, elle le pèsera de la main; elle le serrera pour quand elle sera seule; il lui tardera bien d'être seule; elle l'ouvrira avec empressement, croyant y trouver au moins une brochure. Point de brochure, mais un volume de mon écriture, en feuilles séparées. On rangera ces feuilles; on lira presque toute la nuit; il en restera la moitié encore pour le lendemain. Le lendemain, on achèvera, et l'on relira, pour soi et pour sa chère sœur, les lignes qui auront plu davantage : car, quand on ne serait pas bien aimée, on voudrait le paraître; quand l'amant ne serait pas fort aimable, on voudrait qu'il le parût. Les amants me semblent encore, en ce point, plus honnêtes et plus délicats que la plupart des époux.

Ce volume d'écriture qu'on aura reçu et lu avec tant de plaisir, que contiendra-t-il? Des riens; mais ces riens mis bout à bout forment de toutes les histoires la plus importante, celle de l'ami de notre cœur.

Le calcul que vous trouvez si mauvais est pourtant celui de toutes les passions. Des années entières de poursuite pour la jouissance d'un moment, voilà leur arithmétique, et tant que le monde durera, c'est ainsi qu'elles compteront.

Lorsque *je défendais le jeune homme* [1], c'est comme aimable et non comme honnête. — Mais est-on aimable sans être honnête? — Hélas! oui; et c'est un peu la faute des femmes..... Mais, après tout, c'est là l'homme qu'il leur faut, puisqu'elles trompent, trahissent, tourmentent, conduisent, ou méprisent et font mourir les autres de douleur.

Uranie, Uranie, je crains bien que vous ne fassiez trop de cas des qualités agréables, et pas assez des qualités solides. Vous craignez trop l'ennui, le ridicule vous touche trop vivement pour que vous estimiez la vertu tout son prix. Peut-être feriez-vous demain le bonheur de l'homme de génie qui pourrait résoudre tous vos doutes profonds, tandis que vous refuseriez un regard de pitié à celui qui serait prêt à tout moment de donner sa vie pour vous.

1. Les phrases soulignées sont évidemment les passages des lettres de Mlle Volland auxquels Diderot répondait.

Chère amie, je vous prie de demander à Mme Le Gendre, à présent que M. Marson est mort, si elle ne serait pas plus contente d'elle-même de l'avoir rendu heureux seulement une fois ; mais donnez-lui le jour entier pour répondre à ma question, et ne lui dites pas qu'elle est de moi ; faites-la-lui comme de vous. Sa réponse m'apprendra jusqu'où un homme sensible peut se mettre à la place d'une honnête femme. Il s'en serait allé son débiteur, et elle reste sa créancière. Vous seriez bien étonnée qu'elle ne l'eût refusé quelquefois que par la crainte qu'il ne vécût trop longtemps. Si un homme était destiné à expirer entre les bras d'une femme, mais expirer tout à fait, et que le moment du plus grand plaisir de la vie en fût aussi le dernier moment, c'est aux indifférents, aux ennuyeux, aux odieux qu'on réserverait ses faveurs.

L'abbé de Voisenon se défend tant qu'il peut de la petite ordure [2] ; mais elle demeurera sur son compte, jusqu'à ce qu'un autre se soit montré. En tout, c'est presque toujours le défaut de succès qui fait la honte. Les gens de cœur n'ont du remords que d'avoir manqué leur coup.

Les *Facéties* sont un recueil des impertinences de l'année 1760 [2], que M. de Voltaire a fait imprimer à Genève et qu'il a grossi de quelques autres. *La Vision* y est, mais on a supprimé les deux versets de Mme de Robecq [3]. Voilà, ou je me trompe fort, la raison pour laquelle l'édition a été faite ; peut-être aussi l'envie d'expier un peu sa honte du commerce épistolaire avec Palissot y est entrée pour quelque chose. Il a apostillé les lettres de Palissot de petites notes très-cruelles. Il y a six mois qu'on s'étouffait à la comédie des *Philosophes* ; qu'est-elle devenue? Elle est au fond de l'abîme qui reste ouvert aux productions sans mœurs et sans génie, et l'ignominie est restée à l'auteur. Que le mot du philosophe athénien est beau ! Il disait à ceux

1. *Tant mieux pour elle, conte plaisant.* A Villeneuve, 1760, in-12. Attribuée plusieurs fois à Calonne, cette « petite ordure » n'en a pas moins été réimprimée au tome IV des *Œuvres complètes* de Voisenon. Paris, 1781, 5 vol. in-8.

2. Voir précédemment la note de la page 452.

3. *La Vision de Charles Palissot,* 1760, in-12, réimprimée dans le *Recueil des facéties*, après suppression d'un paragraphe où la princesse de Robecq, maîtresse de Choiseul, s'était vue désignée et qui avait valu à Morellet deux mois de détention à la Bastille.

qui le plaignaient : « Ce n'est pas moi, c'est Anite et Mélite qu'il faut plaindre. S'il fallait être à leur place ou à la mienne, balanceriez-vous? » Combien de circonstances dans la vie où l'on se consolerait de la même manière? Qui de nous voudrait avoir le portefeuille de M...... dans sa poche ?

Le *Discours sur la Satire des philosophes* est de l'abbé Coyer. C'est ce qu'il a fait de mieux, et je suis bien aise que cet homme me soit du parti des honnêtes gens, quand ce ne serait que pour opposer guêpe à guêpe.

N'allez pas vous mettre dans la tête que votre hiver sera triste. Il n'y a pas un mot à rabattre de vos reflexions. Si vous osez, ils n'oseront pas. Que madame votre mère sache seulement dire à sa fille : Votre époux est un homme de bien à qui l'on persuade une mauvaise action. Vous avez de la religion : voudriez-vous enrichir vos enfants avec le bien des autres? Interrogez confidemment votre mari, et vous verrez le fond de cette iniquité. Il peut se laisser tromper et déshonorer par son neveu, s'il le veut. Pour moi, je suis résolue à suivre le sort des autres créanciers. Je perdrai avec eux, et je serai payée aux échéances fixées par ma transaction, intérêt et principal.

Je reviens à Astrée et à Céladon [1]. Il y a à peu près un an que je le vis à Oiry. C'est la seule fois que je l'aie vu. Il était gai, il paraissait avoir de la santé. Nous nous promenâmes tête à tête, à gauche de la maison en sortant, sous une belle allée plantée au bord de la rivière mélancolique, d'où l'on voit les riches coteaux de la Champagne. Je lui parlai d'Astrée, la joie le transportait, il était tout oreilles. Une chose surtout me touchait, c'est la contrainte honnête qu'il s'imposait. Il me laissait dire, de peur que ses questions ne le rendissent indiscret. Il ne me croyait pas instruit de ses sentiments. J'ai pensé depuis que, de la manière dont je lui parlais d'Astrée, il ne tint qu'à lui de me prendre pour un rival.

Il n'est plus, il est mort de douleur. Voilà donc le sort qui attend les honnêtes gens. Le temps suscitera quelqu'un qui aura ce qui manquait à Céladon, et qui manquera de la grande qualité qu'il avait. Astrée le verra, l'aimera et en sera trompée, et

1. Sans doute M. Marson et Mme Le Gendre, dont Diderot a déjà parlé dans cette même lettre.

Céladon sera vengé par Hylas; et c'est alors que le temps de pleurer Céladon sera venu. *On reçoit avec plaisir le grimoire.* Cela me chagrine: c'est qu'il faut ne rien recevoir ou répondre. Elle vient de pousser l'un sous la tombe, et la voilà qui mène l'autre aux Petites-Maisons. Je n'aime pas ces gens-là; ils sont cruels. Je vous ai dit le mot d'une femme que je ne compare en rien à Uranie.

Elle ne reviendra donc pas avec vous? J'en suis fâché. On n'était pas digne de la connaître, quand on peut s'en passer. Oui, vraiment, ce serait une chose bien douce que la vie comme vous la projetez à Isle ou aux environs de Pékin; mais les affaires de Dorval et la jalousie de Morphyse ne nous permettront jamais d'être heureux. Morphyse n'est pas faite pour être négligée. Pourrions-nous avoir du plaisir et lui voir de la peine?

Pour Dieu, mon amie, ne comptez jamais sur M. Gaschon. C'est un esclave qui porte deux chaînes. Il a celle de l'intérêt à une jambe, et celle du plaisir à l'autre jambe, d'où elle va faire ensuite cent tours sur le reste de son corps. On ne se tire pas de là. Notre translation à Avignon est un conte.. Il n'y a pas plus loin d'ici à Pékin que d'ici à Avignon. A propos, si c'est aux environs de Pékin que nous allons, il faut que vous laissiez ici vos pieds; les femmes n'en portent point. Là tout vient à elles; elles ne vont à rien. Mlle Boileau disait qu'elle aime assez aller et venir. Mme Le Gendre, elle, en sera toujours pour attendre.

J'ai lu votre Mémoire. Je n'y ai rien appris; vous avez tout dit; mais votre lettre à M. Fourmont m'a fait concevoir que, justice à part, madame votre mère, par intérêt pour son gendre, ne peut accéder aux propositions qu'on lui fait. Si la fortune de M. de Solignac est mal assise, vous risquez tout; si on le trompe, et qu'on le ruine, vous y donnez les mains. Mais je voudrais bien que cet homme s'expliquât avec vous sur cette générosité à se départir de cinq à six cent mille francs qui lui sont dus.

S'il me convient d'être toujours aimé à la folie? Il ne me convient d'aimer toujours et d'être toujours aimé que comme cela. Vous savez bien que toutes les petites passions compassées me font pitié. Je crois vous en avoir dit les raisons. Ajoutez qu'elles exigent autant que les grandes, et ne rendent presque rien.

Plus de philosophie, mon amie; nous n'en faisons plus. Le Baron continue de se croire indisposé. La gaieté des autres l'afflige, et nous avons la complaisance d'être tristes. Il se retire de bonne heure. Les femmes ont l'air de sultanes qui suivent. Nous restons quelquefois à tisonner, le père Hoop et moi. Ma foi, cet Écossais est un galant homme. Depuis son histoire, il est devenu pour moi tout à fait intéressant. Voyez, chère amie, l'effet d'une seule bonne action. La vertu est un titre qui nous recommande à tous les hommes. Il est profondément instruit des usages de son pays. C'est le texte de nos promenades. Malgré le mauvais temps, nous sortons tous les jours depuis huit heures jusqu'à cinq. Nous suivons la crête des hauteurs, au risque d'être emportés par les vents. Pendant deux jours, le baromètre était ici au-dessous de la tempête. Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents. Quelque temps qu'il fasse, c'est l'état de mon cœur.

A propos de la facilité de dépenser, qui est presque toujours en proportion de la facilité d'acquérir, je lui citais nos filles de joie, et surtout la Deschamps, qui a à peine trente ans, et qui se vante d'avoir déjà dissipé deux millions. Il me disait que cette espèce de courtisanes élégantes était presque inconnue à Londres, et qu'il n'avait mémoire que d'une Miss Philipps qui avait tiré de ses charmes des sommes immenses, et à qui il ne restait pas une obole à quarante-cinq ans. Elle avait un esprit étonnant. Elle avait connu tous les grands des trois royaumes. Elle avait rendu la plupart de ces hommes infidèles à leurs femmes. Lorsqu'un de ces noms se présentait sous sa plume, elle le laissait en blanc ; mais elle écrivait à la personne un billet où elle exposait sa situation et la nécessité indispensable de faire mention de milord, s'il n'avait pas la bonté de la secourir. On répondait par une bourse de trois cents louis, et le nom restait rempli par des points. Ce fut ainsi qu'elle répara sa fortune.

Le Baron ne paraît point à table ; nous n'y sommes que quatre : Mme d'Aine, Mme d'Holbach, l'Écossais et moi. Mme d'Aine l'appelle *bibi de son cœur*. Si vous voyiez ce *bibi*-là ! nous en faisons des ris à mourir.

O les hommes ! les hommes ! J'ai fait connaissance avec cette demoiselle d'Ette. C'était une Flamande, et il y paraît à la peau

et aux couleurs. Son visage est comme une grande jatte de lait sur laquelle on a jeté des feuilles de roses, et des tetons à servir de coussins au menton, les fesses à l'avenant, du moins je le présume. Elle est bien née. Le chevalier de Valory l'enleva de la maison paternelle à l'âge de quatorze ans, en vécut une quinzaine avec elle, la déshonora, lui fit des enfants, lui promit de l'épouser, s'entêta d'une autre, et la planta là. Et voilà ce qu'on appelle d'honnêtes gens. Ils ont de ces actions par-devers eux ; ils s'en souviennent, on les sait, et cependant ils vont tête levée. Ils vous parlent vice et vertu sans bégayer, sans rougir. Ils louent, ils blâment ; personne n'est plus difficile en procédés ; cela va jusqu'au scrupule : il faut entendre comme ils en décident. Je m'y perds ; je me cacherais dans un trou ; je ne sortirais plus ; ou, à la rencontre de mes connaissances, j'entrerais dans un allée, et je fermerais la porte sur moi. Au nom de l'honnêteté, mon visage se décomposerait, et la sueur me coulerait le long du visage.

Je vois tout cela, et je romps encore des lances en faveur de l'espèce humaine. J'ai défié le Baron de me trouver dans l'histoire un scélérat, si parfaitement heureux qu'il ait été, dont la vie ne m'offrît les plus fortes présomptions d'un malheur proportionné à sa méchanceté ; et un homme de bien, si parfaitement malheureux qu'il ait été, dont la vie ne m'offrît les plus fortes présomptions d'un bonheur proportionné à sa bonté.

Chère amie, la belle tâche que l'histoire inconnue et secrète de ces deux hommes ! Si je la remplissais à mon gré, la grande question du bonheur et de la vertu serait bien avancée : il faudra voir.

Il m'arriva, il y a quelques jours, une chose qui me remplit l'âme d'amertume. C'était avant dîner. Je pris sur la cheminée un volume de l'*Histoire universelle*, et, à l'ouverture du livre, je lus cent forfaits horribles en moins de vingt pages ; et le Baron me disait ironiquement : « Voilà le sublime de la nature, le beau inné de l'espèce humaine, sa bonté naturelle ! »

Eh bien ! il faut donc espérer que quand votre de V... aura spolié la succession de son père, abusé son oncle, et volé votre mère, vos sœurs, vous, il se promènera comme un autre, qu'il sera bien venu partout ; et que, si quelqu'un demande qui est ce jeune homme-là, la maîtresse de la maison répondra : C'est

M. de V... ; c'est la politesse même ; il est plein de talents, et d'honnêteté, et de sentiments.

Vite, vite, mes amies, sauvons-nous dans un bois, à Pékin, à Avignon. Madame, prenez votre fille par une main, et mettez sous l'autre bras un de vos oreillers, ou plutôt laissez là vos oreillers ; tandis qu'on les remplira, qu'on choisira le duvet, avant qu'ils soient cousus, vous aurez vécu deux jours de plus avec les méchants ! Et qui sait le mal qu'ils vous feront dans deux jours ? Fuyons, vous dis-je.

Notre maladie de Langres n'a rien de commun avec celle de Vitry. Cela commençait par un grand mal de tête, la fièvre survenait, le transport, le vomissement de sang ou de vers, la mort ou la guérison.

Elle ne vous a pas proposé de vous embrasser pour moi; mais si elle l'eût fait, l'eussiez-vous accepté ?

J'aimerais tout autant que vous partissiez toutes deux pour Paris, et que M[me] Le Gendre vînt faire la chose elle-même. Vous ne la serviriez peut-être pas à son gré ; et puis vous embrasser pour moi, je n'entends pas. Est-ce vous embrasser comme je vous embrasserais bien, si vous vouliez, ou comme je serais embrassé d'elle, si j'y étais ? Cela est fort différent. Je permets le second.

Je persiste, mon amie ; je n'ai pas un liard de cette monnaie-là. Je sais dire tout, excepté bonjour. J'en serai toute ma vie à l'*a b c* de tous ces propos que l'on porte de maison en maison ; ce qu'on entend dans tous les quartiers, à la même heure. Au reste, je suis prêt à croire tout le bien que vous me dites de votre sœur. Il faut bien qu'elle soit de la famille. D'ailleurs on ne peut avoir trop bonne opinion d'une femme qu'une autre femme loue, et dont M[me] Le Gendre ne dédaigne pas d'être jalouse.

Sérieusement, vous croyez que la présence des honnêtes gens déconcerte les fripons... Oui, la première fois qu'ils mettent la main dans la poche, et qu'on les y prend. En peu de temps ils deviennent insolents, à moins que le cœur ne soit mal à l'aise, lorsque la contenance est la meilleure. Mais cette hypocrisie habituelle n'étouffe-t-elle pas à la longue le cri de la conscience ? le cœur ne s'ennuie-t-il pas de s'entendre imposer silence, et ne prend-il pas le parti de se taire ? On acquiert le geste de la vertu, et l'on s'en tient là.

Encore une fois, tranquillisez-vous, votre affaire n'ira pas au Palais, du moins quant à ce qui vous concerne, vous et vos créanciers ; ce n'est pas un objet à remplir les engagements de V... avec son oncle. Tout ceci n'est peut-être qu'une simagrée. Ils savent à quoi s'en tenir ; si vous y donnez, à la bonne heure : sinon, on vous satisfera.

C'est vous qui me ramenez encore à Uranie et au philosophe ; j'y reviens sans dégoût. Eh bien ! voilà un homme plus épris que jamais, sans cesse attisant son feu par les lettres qu'il écrit, autorisé dans ses espérances par la bonté qu'on a de les recevoir et la liberté de demander ses réponses, s'acheminant peu à peu au sort du malheureux Marson, ou à pis, et qu'on laisse froidement aller... Vous m'en direz tout ce qu'il vous plaira, mais cela ne s'arrange point dans ma tête avec la vérité du caractère d'Uranie. Tout ou rien, dites-le-lui de ma part.

Je brûle de faire un tour à Paris.

Le Baron, qui voit que je perds mon temps, et qui en est enragé, me disait hier au soir : « Savez-vous ce que c'est qu'une torpille ? — Pas trop. — C'est un poisson engourdi et qui porte son engourdissement à tout ce qu'il touche. Voilà l'emblème de tous vos collègues. »

Adieu, mon amie. Trois mois encore d'absence ! et le sang-froid avec lequel vous m'annoncez cela ! Mais vous ne croyez pas aux trois mois, n'est-ce pas ?

Quand vous vous séparerez de la chère sœur, embrassez-la bien tendrement pour moi, et si par hasard elle vous propose de me le rendre, acceptez.

Je vous écrivais tout à l'heure que je brûlais d'aller à Paris : à présent je tremble d'y trouver un monde d'affaires. N'ayant pas à m'en occuper, j'aimerais autant les ignorer.

J'ai toutes vos lettres jusqu'au n° 29 sans interruption.

N'ayez aucune inquiétude sur les contre-seings.

J'ai été tenté deux ou trois fois d'être aussi fou que vous, mais j'étais tout éveillé, et j'ai résisté.

Je puis encore aller un peu ; mais pour jusqu'à trois mois cela est impossible.

Permettez-vous ?

Adieu, je sens l'ivresse qui me gagne.

XLIX

Au Grandval, le 31 octobre 1760.

Vous ne savez pas ce que c'est que le *spleen*, ou les vapeurs anglaises; je ne le savais pas non plus. Je le demandai à notre Écossais dans notre dernière promenade, et voici ce qu'il me répondit :

« Je sens depuis vingt ans un malaise général, plus ou moins fâcheux; je n'ai jamais la tête libre. Elle est quelquefois si lourde que c'est comme un poids qui vous tire en devant, et qui vous entraînerait d'une fenêtre dans la rue, ou au fond d'une rivière, si on était sur le bord. J'ai des idées noires, de la tristesse et de l'ennui; je me trouve mal partout, je ne veux rien, je ne saurais vouloir, je cherche à m'amuser et à m'occuper, inutilement; la gaieté des autres m'afflige, je souffre à les entendre rire ou parler. Connaissez-vous cette espèce de stupidité ou de mauvaise humeur qu'on éprouve en se réveillant après avoir trop dormi? Voilà mon état ordinaire, la vie m'est en dégoût; les moindres variations dans l'atmosphère me sont comme des secousses violentes; je ne saurais rester en place, il faut que j'aille sans savoir où. C'est comme cela que j'ai fait le tour du monde. Je dors mal, je manque d'appétit, je ne saurais digérer, je ne suis bien que dans un coche. Je suis tout au rebours des autres : je me déplais à ce qu'ils aiment, j'aime ce qui leur déplaît; il y a des jours où je hais la lumière, d'autres fois elle me rassure, et si j'entrais subitement dans les ténèbres, je croirais tomber dans un gouffre. Mes nuits sont agitées de mille rêves bizarres : imaginez que l'avant-dernière je me croyais marié à Mme R..... Je n'ai jamais connu un pareil désespoir. Je suis vieux, caduc, impotent; quel démon m'a poussé à cela? Que ferai-je de cette jeune femme-là? Que fera-t-elle de moi? Voilà ce que je me disais. Mais, ajoutait-il, la sensation la plus importune, c'est de connaître sa stupidité, de savoir qu'on n'est pas né stupide, de vouloir jouir de sa tête, s'appliquer, s'amuser, se prêter à la conversation, s'agiter, et

de succomber à la fin sous l'effort. Alors il est impossible de vous peindre la douleur d'âme qu'on ressent à se voir condamner sans ressource à être ce qu'on n'est pas. Monsieur, ajoutait-il encore avec une exclamation qui me déchirait l'âme, j'ai été gai, je volais comme vous sur la terre, je jouissais d'un beau jour, d'une belle femme, d'un bon livre, d'une belle promenade, d'une conversation douce, du spectacle de la nature, de l'entretien des hommes sages, de la comédie des fous : je me souviens encore de ce bonheur; je sens qu'il faut y renoncer. »

Eh bien, avec cela, mon amie, cet homme est encore de la société la plus agréable. Il lui reste je ne sais quoi de sa gaieté première qui se remarque toujours dans son expression. Sa tristesse est originale, et n'est pas triste. Il n'est jamais plus mal que quand il se tait; et il y a tant de gens qui seraient fort bien comme le père Hoop quand il est mal!

Voilà des vents, une pluie, de la tempête, un murmure sourd qui font retentir sans cesse nos corridors, dont il est désespéré.

J'aime, moi, ces vents violents, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit, cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent, cette basse continue qui gronde autour de moi; j'en dors plus profondément, j'en trouve mon oreiller plus doux, je m'enfonce dans mon lit, je m'y ramasse en un peloton; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le sort a distingué, et je jouis de la préférence.

Tibulle sentait comme moi; mais je suis seul dans mon lit, et lui il tenait entre ses bras celle dont il était aimé, il la rassurait contre le tumulte de l'air qui se faisait autour de lui, et ce tumulte n'ajoutait peut-être à son bonheur que par la certitude où il était que personne ne s'en doutait, et ne viendrait le troubler par le temps orageux qu'il faisait. Ce temps renferme les importuns, je le sais bien. Combien de fois un ciel qui se fondait en eau ne m'a-t-il pas été favorable? Le bruit d'un lit que le plaisir fait craquer se perd, se dérobe, ou est mis par une mère sur le compte du vent. C'est alors qu'on peut sortir de sa chambre sur la pointe du pied, qu'une porte peut crier en s'ou-

vrant, se fermer durement, qu'on peut faire un faux pas en s'en retournant, et cela sans conséquence. Ah! si j'étais à Isle, et que vous voulussiez! ils diraient tous le lendemain : La nuit affreuse qu'il a fait! et nous nous tairions, et nous nous regarderions en souriant.

Eh! non, je ne crois pas que vous m'oubliiez, même quand je vous le dis!

J'ai reçu toutes vos lettres; n'en soyez point inquiète. Elles arrivent tard à cause des tours qu'elles font avant d'arriver. Le mauvais temps et les voyages des domestiques à Charenton m'auraient ruiné sans Damilaville; je ne me mêle de rien, et tout se fait par ses ordres.

Je vous apparais donc quelquefois en rêve? Le sommeil ne me sert pas si bien que vous, mais je sais m'en dédommager quand je veille; ne donnez pas à cela trop de force, je n'ai encore rien à regretter; non, mais il est temps que vous vous rapprochiez de moi.

Amusez-vous toujours de mes petits volumes, et croyez qu'ils ne prennent rien sur mon repos; nous nous retirons de bonne heure depuis que le Baron est indisposé. J'ai refusé qu'on fît du feu chez moi. L'aspect de mon appartement les transit, et je n'ai personne ni le matin ni le soir.

J'ai déjà par-devers moi un jour de sobriété. Mme d'Aine a juré que cela ne durerait pas.

Il faut que je vous apprenne un secret pour gagner au jeu, c'est de se mettre à cul nu. C'est le Baron qui l'a enseigné à Mme d'Aine, et elle s'en est bien trouvée.

Le père Hoop est jeune; je ne sais pas s'il a les quarante-cinq ans que vous lui donnez, mais à cent ans il aura le même visage. Le Baron l'appelle vieille momie : j'en ai encore une autre. Le joli temps que Mme Le Gendre passerait entre ces deux momies-là! Ma seconde momie, c'est le docteur Sanchez, ci-devant premier médecin de la czarine, juif de religion et Portugais d'origine.

Quand je me la représente jeune, fraîche et vermeille entre ces deux sempiternités, il me semble que je vois un tableau de *Fleur d'Épine*, ou des *Quatre Facardins*[1].

1. Contes d'Hamilton.

C'est encore un homme bien précieux que le docteur Sanchez.

A propos, Mme Le Gendre se mettrait de temps en temps les doigts dans les oreilles; car ils sont tous les deux un peu orduriers. Au demeurant, grands penseurs et jamais d'ordures vides de sens; il y a toujours quelques petites perles dans ce fumier-là.

Nous ne causerons plus guère, l'Écossais et moi; le moyen de sortir par le temps qu'il fait?

Nos gens, hommes et femmes, allèrent dimanche au Piple[1], danser chez Mme de La Bourdonnaye, et ils en revinrent à dix heures du soir, crottés jusqu'aux fesses, et trempés jusqu'aux os. C'était un plaisir de voir Mlle Anselme dans cet équipage.

L'affaire du *grimoire* parti sans un mot de moi est précisément comme vous l'avez pensé. M. Gillet n'a rien à vous.

A propos de Chinois et de magot, quand un étranger débarque à Canton, on lui donne un maître de cérémonies, comme on donnerait ici un maître à danser, et ceux qui ont les dispositions les plus heureuses sont au moins trois mois à apprendre toutes les révérences d'usage.

Le père Hoop défendit hier avec beaucoup de vigueur les formalités chinoises. M. de Saint-Lambert fut de son avis. Le Baron n'y prit point de part, parce qu'il ne parle plus. Ils prétendirent l'un et l'autre que, puisqu'il est impossible de rendre les hommes bons, il fallait au moins les forcer à le paraître.

Je pensai, moi, que c'était anéantir la franchise et rendre une nation hypocrite.

Cette question vaut bien la peine d'être creusée, et n'est pas aussi facile qu'elle le paraît d'abord.

Le Baron m'appela hier à côté de lui : « Tenez, me dit-il, asseyez-vous là, et lisez; voilà encore un exemple frappant de la sublime morale de la nature humaine. » Je m'assis, je pris le livre, et je lus : « Sha-Sesi Ier de Perse aimait beaucoup à s'entretenir avec une de ses parentes. C'était une femme d'esprit et d'une gaieté charmante. Sha-Abbas l'avait accordée pour épouse à un de ses officiers, en récompense des grands services qu'il en avait reçus. Un jour cette femme dit, en plaisantant, à Sesi : « Seigneur,

1. Château situé près de Brie-Comte-Robert.

vous ne vous pressez guère d'avoir des enfants. Savez-vous bien qu'à force de différer, vous pourriez bien mettre la couronne sur la tête d'un de mes petits-fils? » La bête féroce se lève, se renferme dans son palais, appelle les trois enfants de cette femme, et leur fait couper la tête à tous trois. Le lendemain il invite la mère à dîner, et lui fait servir dans un plat couvert la tête de ses enfants..... Et moi, je jette le livre; et vous, mon amie, ne jetez-vous pas ma lettre? Et puis le Baron se met à rire : Et le beau moral? et la dignité de la nature humaine? etc.

La dame D..... contrefait toujours la désolée de la perte de Pouf. Elle lui avait mis au cou un beau collier avec une plaque d'argent sur laquelle on avait gravé : *Je m'appelle Pouf, et j'appartiens à Mme D.....* On a renvoyé le collier avec ces mots cruels : *Pouf se porte bien.*

Les politiques prévoient que cette affaire aura des suites.

Ce n'est pas le chien renvoyé qui fait le fond, ce sont les détours de la dame..... Son ami, en général, n'aime pas les chiens ni les autres bêtes, n'importe quel nom elles aient, ni comme quoi elles marchent.

Votre globe, et votre manière d'obvier à tout, est horrible. Si une idée comme celle-là m'était venue, et que j'eusse eu le malheur de vous la confier, et surtout du ton leste dont vous l'avez fait, je n'en dormirais pas de quatre jours. J'aurais peur que vous ne vissiez là dedans de la fausseté et de la cruauté. Je vous conseille de travailler sérieusement à votre apologie, si vous êtes assez jalouse de mon estime pour n'en vouloir rien perdre. Pensez-y les jours et les nuits. Que ce soit au moins un volume! Je l'attends, et en l'attendant, j'ai le cœur flétri.

Je crains beaucoup qu'en dépit du mauvais temps qui chasse tout le monde des champs vers la ville, et des affaires qui vous rappellent, vous ne restiez encore longtemps. *Ma mère voudrait bien encore passer ici trois mois; le temps et l'éloignement ne peuvent rien changer à mes sentiments.* Qu'est-ce que tout cela m'annonce?

Nous avons eu ici M. Magon, qui est à présent directeur de la Compagnie des Indes, et qui a beaucoup voyagé. Il est gai, il est tout jeune, il a de l'esprit, des connaissances, de la philosophie. C'est un neveu de Maupertuis. J'ai appris, à cette occasion, une chose qui m'a fait plaisir. Maupertuis avait eu un

enfant d'une fille. Il a fait élever cet enfant en Chine, où il l'a envoyé dès l'âge de cinq ans. Il n'a pas dix-huit ans; il est presque aussi savant qu'un mandarin. Il sait plus de trente mille mots. Il est en chemin pour Paris. C'est une curiosité que j'attends.

O chère amie! qu'il y a peu de monde à qui il soit permis de jouer! Je ne veux pas vous écrire cela, et si j'oublie de vous en parler, tant mieux.

Je ne reçois jamais une de vos lettres sans un petit billet tout à fait obligeant de M. Damilaville. Voici comme se passe mon temps :

A huit heures, jour ou non, je me lève.

Je prends mes deux tasses de thé.

Beau ou laid, j'ouvre ma fenêtre et je prends l'air.

Je me renferme et je lis.

Je lis un poëme italien burlesque, qui me fait alternativement pleurer de douleur et de plaisir; et puis, cela est écrit partout avec une facilité, une douceur, une délicatesse! et des préambules à tourner la tête.

Il me prend quelquefois des envies de vous en traduire des morceaux, mais il n'y a pas moyen; toutes ces fleurs délicates-là se fanent entre mes mains. Ces auteurs qui charment si puissamment nos ennuis, qui nous ravissent à nous-mêmes, à qui Nature a mis en main une baguette magique dont ils ne nous touchent pas plus tôt que nous oublions les maux de la vie, que les ténèbres sortent de notre âme, et que nous sommes réconciliés avec l'existence, sont à placer entre les bienfaiteurs du genre humain.

Nous dînons, après avoir un peu causé vers le feu.

Nous dînons toujours longtemps.

Après dîner, c'est la promenade, ou le billard, ou les échecs.

Le Baron ne veut pas que l'Écossais joue aux échecs, et il a raison.

Puis un peu de causerie et de lecture.

Le piquet, le souper, le radotage au bougeoir, et le coucher.

Que regretter au milieu de cela? Rien, si ce n'est ma Sophie.

Paris est oublié, mais en revanche Isle et les vordes ne le sont pas. C'est toujours là que je me retrouve à la fin de mes

rêveries. Mais dites-moi pourquoi j'y arrive toujours à votre insu, à celui de votre sœur et de votre mère?

Adieu, chère et tendre amie. Je vous embrasse de toute mon âme.

C'est aujourd'hui jour de fête et de messe : ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est la même cloche qui fait marcher les coquemars et le calice. C'est une idée folle qui me fait toujours rire.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.

TABLE

DU TOME DIX-HUITIÈME.

ŒUVRES DIVERSES.

II

CORRESPONDANCE.

I

LETTRES A FALCONET.

LETTRES A MADEMOISELLE VOLLAND.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-HUITIÈME.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue Saint-Benoît. — [1418]




University of
Connecticut
Libraries

